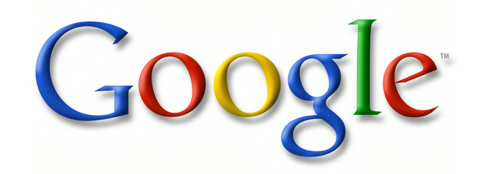
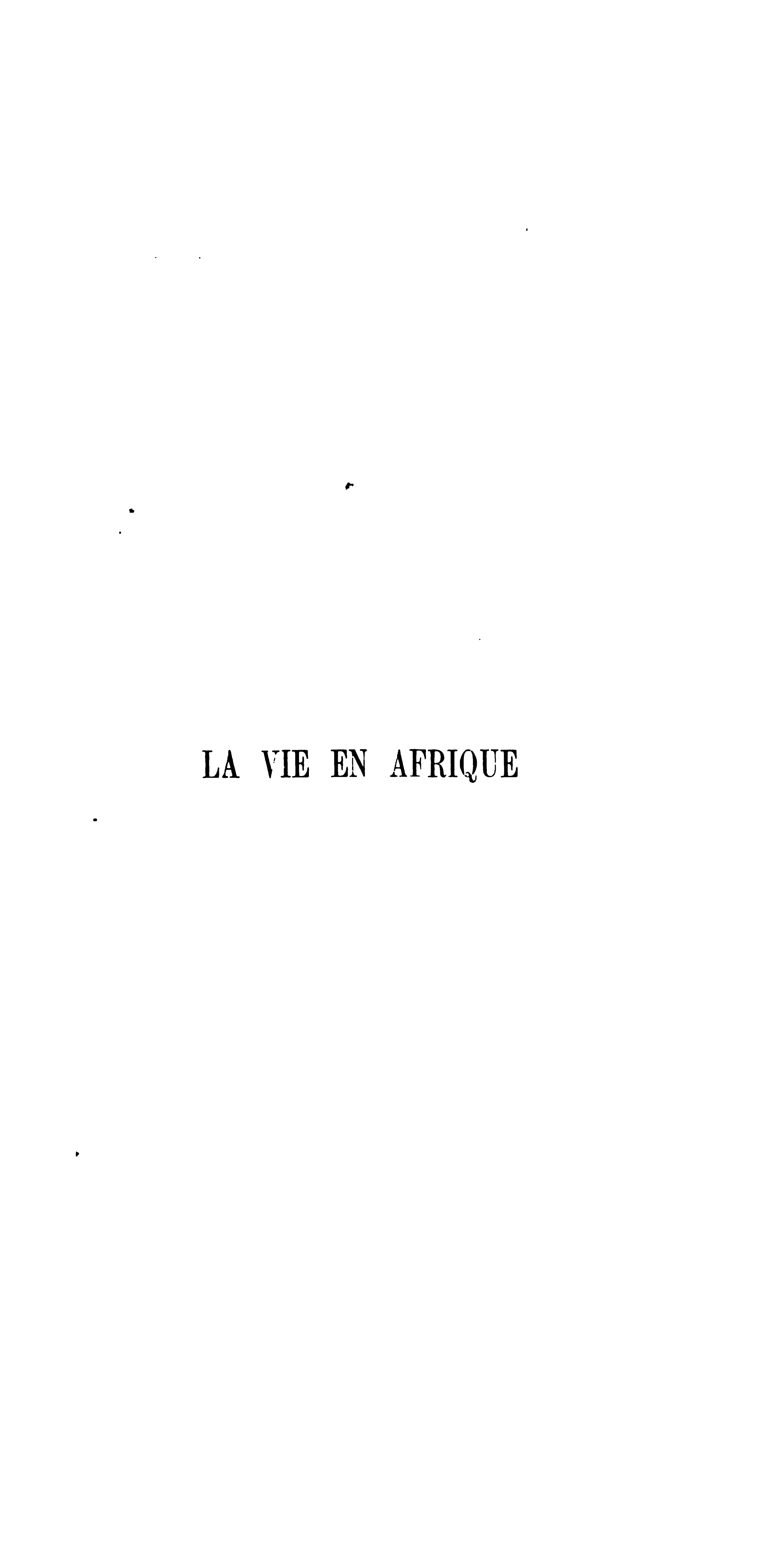










# LA VIE EN AFRIQUE

IMP. ET LITH. AD. MERTENS,
RUE D'OR, 12, BRUXELLES, ET RUE DES ARCHIVES, 5, PARIS.



LA

# VIE EN AFRIQUE

OU

## TROIS ANS DANS L'AFRIQUE CENTRALE

PAR

**JEROME BECKER**

Lieutenant du 5e Rég. d'Artillerie de Belgique

avec Préface du Cte GOBLET D'ALVIELLA

Président de la Société royale belge de Géographie

ET APPENDICES

COMPRENANT : UN PROJET DE GYMNASES D'EXPLORATION ET DE COLONISATION; un VADE-MECUM DU VOYAGEUR EN AFRIQUE ; LES RÉSUMÉS DES CONFÉRENCES DONNÉES, SUR LA RÉGION DU TANGANIKA, par les Capitaines CAMBIER et STORMS ; ainsi que les voyages, séjours etc., de MM. CRESPEL, MAES, WAUTIER, DUTRIEUX, POPELIN, VAN DEN HEUVEL, BURDO ET ROGER d'après les documents les plus authentiques et les plus récents.

**DEUX VOLUMES**

Enrichis d'un FRONTISPICE de J. DILLENS : d'un PORTRAIT A L'EAU-FORTE par GUSTAVE VANAISE ; d'une PHOTOGRAVURE, d'après un portrait de LÉON HERBO; d'une CARTE-ITINÉRAIRE, dressée par le capitaine L. VAN DE VELDE,

ET DE

**150 DESSINS ORIGINAUX**

SIGNÉS : ABRY, BERTRAND, BROERMAN, COURTENS, DELL'ACQUA, DIERICKX (O. et J.), DILLENS, DE RUDDER, DUYCK, FARASYN, FRÉDÉRIC, HEINS, HERBO, HOUBEN, HUBERT, LAGAE, LAMBEAUX, LAMORINIÈRE, MOLS, PORTAELS, SERRURE, SIMONS, SMITS, VANAISE, VAN CAMP, VAN ENGELEN, VAN KUYCK, VAN LEEMPUTTEN, VERHAERT, VERLAT, VERSTRAETE et WYTSMAN.

TOME I

J. LEBÈGUE & Cie, ÉDITEURS

PARIS — 25, RUE DE LILLE, 25

BRUXELLES — 46, RUE DE LA MADELEINE, 46

1887



FRONTISPICE. (Dessin de J. DILLENS.)

# PRÉFACE

Lorsqu'en septembre 1878, le roi Léopold II réunit au Palais de Bruxelles un certain nombre d'explorateurs et de géographes, pour étudier en commun les moyens d'ouvrir l'Afrique au commerce et à la civilisation, les quelques Belges invités à la Conférence s'évertuèrent à répondre de leur mieux à l'honneur qui leur était fait, mais ils durent bien reconnaître que, de prime abord, comme voyageurs et surtout comme voyageurs africains, ils faisaient assez pauvre figure à côté des Nachtigal, des Rohlf, des Lux, des Grant, des Cameron, etc.

Voici, en effet, de quelle façon j'étais réduit, vers la même époque, à définir la part de nos compatriotes dans les grandes entreprises d'exploration et de colonisation contemporaines :

« Qu'on parcoure la liste des hardis pionniers, qui, des pôles à l'équateur, rétrécissent chaque année le domaine de l'inconnu sur la surface du globe : on y trouvera des Anglais, des Allemands, des Français, des Hollandais, des Italiens, des Portugais, des Russes, des Scandinaves, des Suisses ; — mais, pas un Belge (1). »

Et j'ajoutais :

« Parmi les innombrables publications périodiques, la

(1) *Patria Belgica*, encyclopédie nationale, Bruxelles, 1875, t. III, p. 213.

géographie est peut-être la seule science qui n'ait pas son organe en Belgique. Les sociétés de géographie, qui, ailleurs, se comptent en si grand nombre, n'ont jamais pu se maintenir chez nous. La seule qu'on ait pu constituer, à la suite du Congrès géographique tenu à Anvers en 1873, n'existe plus guère que sur le papier. Nous n'avons pas même à nous prévaloir d'un club alpin, d'un *yachting club* ou d'une véritable association de voyageurs, alors que ce genre de cercles foisonne dans le reste de l'Europe. L'Etablissement Géographique, fondé par les frères Vandermaelen, pouvait devenir un autre Institut de Gotha : ses premiers fondateurs morts, il s'écroule peu à peu devant l'abstention du Gouvernement et surtout devant l'abstention du public. Et l'on s'étonnerait que nous n'ayons ni géographes, ni explorateurs! »

Combien les temps sont changés depuis que j'écrivais ces lignes, il n'y a pas douze ans !

Deux Sociétés de Géographie, chacune comptant plus de mille membres, publiant un bulletin périodique et organisant des conférences fréquentées par un public assidu, — un Club Alpin, nombreux, actif et entreprenant, — un Institut Cartographique, aussi bien outillé que dirigé, — un Institut de Géographie qui a lancé un journal bi-mensuel : *le Mouvement Géographique*, — sans compter d'autres entreprises encore, telles que les agences de voyages, qui organisent parmi nos compatriotes des excursions dans tous les pays d'Europe et jusqu'en Orient, — toutes ces entreprises qui, sauf l'Institut Cartographique de la Cambre, sont dues à l'initiative privée, prouvent que, pour s'être réveillé tard au goût de la géographie pratique, notre pays n'en tient pas moins à rattraper le temps perdu.

Un autre indice, encore, de cette heureuse évolution se trouve dans la publication, par des éditeurs belges, de

livres tels que les *Cinq années au Congo*, de Stanley, et l'ouvrage dont j'ai, en ce moment, l'honneur d'écrire la préface. Tous deux se rapportent à l'exploration de l'Afrique et ce n'est que justice, car, incontestablement, à l'œuvre de l'Association internationale africaine nous devons reporter l'origine, sinon des institutions que je viens d'énumérer, du moins de l'élan qui leur a donné naissance.

Le public n'a peut-être pas encore saisi suffisamment le rôle et la portée de l'Œuvre africaine. L'organisation même de l'Etat du Congo semble un fait tout simple, parce qu'elle s'est graduellement développée sous nos yeux. Mais supposons un Européen qui nous reviendrait, après être resté dix ans chez des sauvages, sans communication avec le monde civilisé. Quels ne seraient pas sa stupéfaction, son émerveillement, de trouver, — là où la carte de l'Afrique offrait naguère de vastes espaces en blanc, avec ça et là quelques lignes timidement pointillées, — un Etat possédant tous les rouages des gouvernements civilisés, un Souverain et un Drapeau reconnus par toutes les puissances, une marine, une armée et une police, une organisation administrative, des tribunaux, des consuls, des routes terrestres et fluviales, demain sans doute un chemin de fer ! Et sa surprise ne pourrait que s'accentuer, quand il apprendrait que cet Etat s'est fondé sans conquête, par le seul prestige moral de la Civilisation bien comprise et bien employée.

Au cas où l'ouverture de l'Afrique n'aurait abouti qu'à fournir un nouveau champ de bataille aux rivalités des puissances européennes, on peut se demander s'il n'eut pas autant valu laisser le noir continent dans son isolement antérieur. Il s'en est fallu de peu que l'œuvre de la Société Internationale Africaine ne soit venue sombrer sur cet écueil. On se rappelle les compétitions qui surgirent, lorsque l'obscurité protectrice, dont s'é-

taient intentionnellement entourés les débuts de l'entreprise, se dissipa tout à coup pour montrer, aux yeux de l'Europe étonnée, un long réseau de stations s'échelonnant à travers le Continent Mystérieux, d'un Océan à l'autre. Heureusement, une politique prudente sut faire la part du feu, et, après un sacrifice inévitable aux convoitises internationales, intéresser l'équilibre européen (une fois n'est pas coutume) au respect des droits acquis. L'Etat indépendant du Congo entra ainsi dans le droit public ; puisse-t-il y rester longtemps !

Le mérite de ces résultats revient, en première ligne, au roi Léopold II qui en a conçu l'idée première, à peu près seul, et qui l'a menée à bon port, sans qu'il en ait rien coûté à la Belgique. Toutefois, malgré son prestige de Souverain et ses sacrifices de toute nature, il n'eût pu réussir dans son entreprise, s'il n'avait trouvé, particulièrement dans notre pays, des collaborateurs dévoués et enthousiastes, prêts à exposer leur vie pour cette œuvre de civilisation. Le nombre est déjà grand de ceux qui ont succombé à la tâche et, nous devons le répéter à l'honneur de tous, ces terribles représailles de la nature africaine n'ont pas plus découragé les survivants, comme on le verra dans le présent ouvrage, qu'elles n'ont entravé le recrutement ultérieur.

On peut dire que l'âge historique de l'Œuvre Africaine a été précédé, comme toutes les entreprises coloniales, d'un âge héroïque, rempli d'abord par les exploits des voyageurs qui s'ouvraient un chemin à travers des régions inconnues, puis par l'établissement de colons se fixant à demeure parmi les populations récemment explorées. Ce travail d'élaboration n'embrassa pas seulement les vastes territoires qui forment l'Etat actuel du Congo, mais il comprit tout le centre de l'Afrique et c'est même par le versant oriental qu'il débuta, conformément aux résolutions formulées, en 1875, par la Conférence de

Bruxelles. Le retentissement des faits qui se sont déroulés dans le bassin du Côngo, depuis que l'Association internationale, séduite par les avantages naturels d'une immense région fluviale, a jugé nécessaire d'y concentrer sa sphère d'action, ne doit cependant pas faire oublier les efforts qui furent tentés antérieurement sur le versant oriental du Tanganika.

Stanley, dans son récent volume sur le Congo, a fait l'historique des stations établies aux abords du grand fleuve. Voici qu'un autre ouvrier des premières heures, M. le lieutenant Becker, nous trace à son tour un tableau vivant et *vécu* de ce que furent nos premières expéditions dans l'Afrique Orientale. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'attrait qui s'attache à un pareil récit. Quand l'auteur quitta Zanzibar pour Karéma, la situation était des plus émouvantes, voire des plus dramatiques. Carter et Cadenhead venaient d'être massacrés par les alliés de Mirambo. Il est certain que, si le « Bonaparte noir » l'avait voulu sérieusement, ni M. Becker, ni M. Cambier, ni aucun de leurs compagnons n'auraient revu la Côte; et peut-être le drapeau de l'Association internationale aurait-il cessé de flotter dans l'Afrique Orientale.

Le lecteur du présent ouvrage prendra sa part des angoisses qu'infligea, à ces quelques Européens, perdus en pleine barbarie, moins le souci de leur salut personnel que le sentiment de leur responsabilité envers la grande cause dont ils étaient les représentants; et il sera surtout heureux d'y trouver des renseignements aussi exacts que précis sur un des rares incidents — démésurément grossi par une presse hostile — où des agents de l'Association internationale ont dû faire usage de leurs armes pour sauver leurs jours, maintenir le prestige du Blanc et assurer l'avenir de leur œuvre.

Les deux séjours de M. Becker à Karéma lui ont fourni l'occasion de décrire, plus fidèlement et plus

complètement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les conditions dans lesquelles s'était fondé ce premier centre de notre activité dans l'Afrique Equatoriale, et nul ne se plaindra si l'auteur s'est minutieusement étendu sur les déboires, les périls, et aussi les charmes inattendus de l'existence, menée à l'ombre du drapeau étoilé, sur les bords du Tanganika. Il s'agit particulièrement des chapitres où l'auteur raconte sa part dans la conservation et le développement des installations commencées par le capitaine Ramaeckers, lorsque la mort inattendue de ce dernier l'eut appelé, en sa qualité de seul Européen survivant, au commandement de la Station de Karéma. C'est aussi la partie où M. Becker entremêle le plus de tableaux dramatiques et de piquantes scènes de mœurs, à une étude approfondie des questions européo-africaines.

Il convient de signaler également à l'attention du lecteur la description que l'auteur nous donne de sa résidence à Tabora, où il put largement déployer ses facultés d'observation, pendant un séjour de sept mois. La plupart des voyageurs qui nous parlent de l'Afrique Centrale, s'appliquent surtout à décrire les peuplades nègres. Ici, nous avons les résultats d'un séjour dans la principale de ces colonies arabes qui ont précédé les établissements européens et qui ont partiellement réalisé, dans un but purement commercial, ce que l'Association africaine poursuit, surtout, dans une pensée humanitaire.

Enfin, M. Becker a mis un véritable esprit de confraternité et de patriotisme à faire la part des Belges qui l'ont précédé ou suivi dans l'Afrique Orientale, et, sous ce rapport, on peut recommander son *Appendice* comme un excellent résumé des efforts tentés et des résultats obtenus par les premières expéditions de l'Association internationale.

L'ouvrage entier est, du reste, à lire, ainsi que le *Vade mecum*, qui le complète, si l'on veut se rendre un

compte exact des difficultés *pratiques* que rencontre l'Européen sur le continent africain, ainsi que des moyens mis en œuvre par l'Association pour faire converger vers un même but toutes les forces et toutes les ressources de son œuvre.

Le moment n'est pas venu d'établir le bilan de ce que l'Europe, particulièrement la Belgique, doivent, et surtout devront, à l'ouverture du continent africain. En dehors des avantages auxquels j'ai déjà fait allusion, il y a certainement ceux que le commerce et l'industrie ne manqueront pas de retirer de débouchés sans cesse croissants. La question de savoir si, oui ou non, l'Afrique Équatoriale peut offrir un asile à l'excédent de notre population, est un problème qui n'est pas encore tranché. Mais, quoi qu'il en soit, c'est déjà beaucoup que l'Œuvre Africaine, comme je l'ai rappelé en commençant, ait concouru à tourner vers le dehors notre attention, trop absorbée par les préoccupations d'un milieu restreint, donné l'impulsion à des tendances expansives qui s'ignoraient, et ouvert de nouveaux horizons à des natures aventureuses qui, sur notre sol prosaïque, éprouvent, comme l'auteur de ce livre le dit de lui-même, « la nostalgie de l'Inconnu. »

Dans l'avant-propos de ses *Cinq années au Congo*, Stanley émet l'espoir que son livre « déterminera à se « mettre en route et à l'œuvre, plus d'un des 325 mil- « lions d'hommes que compte l'Europe. » M. Becker peut assurément en dire autant, et rien qu'à ce titre, son ouvrage est déjà le bien-venu.

GOBLET D'ALVIELLA.

# AVANT-PROPOS

Nous étions quatre, plein de vie, de santé et d'espoir, à composer le personnel blanc de la 3me expédition belge, envoyée à Karéma par l'Association Internationale Africaine : M. le capitaine du génie Jules Ramaeckers, commandant la Caravane, le lieutenant d'artillerie Albert de Leu et moi, comme seconds, et M. Robert De Meuse en qualité de photographe.

Ce dernier, gravement atteint presque au début du voyage, fut forcé de retourner à la Côte, un peu au-dessus de la Station française de Condoa. Le lieutenant Albert de Leu, arrivé mourant à Tabora, y succomba quelques mois après, malgré les soins fraternels du docteur Van den Heuvel. Quant au capitaine Ramaeckers, remplaçant le capitaine Cambier dans le commandemant de Karéma, il tomba le dernier au poste du devoir, me laissant la lourde charge de sauvegarder, au centre du Continent Noir, les intérêts de l'Œuvre dont Léopold II avait pris la glorieuse initiative.

Revenu seul au pays, j'ose soumettre au public les observations recueillies au jour le jour, pendant trois années *vécues* dans des régions où tout, pour l'Européen, est encore mystère et surprises.

Stanley, dans ses deux voyages, en a bien saisi les grands aspects, mais il ne pouvait, au cours de ses marches hâtives à la recherche de Livingstone, ou de son émouvante odyssée à travers l'Afrique tout entière, étudier à loisir ces étranges populations, se rapprochant à tant de points de vue des premiers habitants de nos contrées.

Stanley est, par excellence, le voyageur *Marche-ou-Crève*, rongeant son frein au moindre arrêt un peu long, brûlant fougueusement les étapes, avide d'émotions, qui le laissent impassible seulement à la surface, notant d'une plume alerte et colorée les panoramas de régions tour à tour ingrates ou exubérantes, mais toujours, dans leurs contrastes, ramenées et comparées par lui aux sites américains, qu'il n'est pas donné à beaucoup d'Européens de connaître.

L'indémontable *Special*, comme il affecte de se qualifier lui-même, réunit au degré le plus éminent les facultés d'observation rapide, d'entente du pittoresque et surtout de perpétuel brio qui impriment à une œuvre l'allure et l'intérêt d'un drame joué bel et bien. Il entraîne à sa suite le lecteur grisé de mouvement jusqu'au vertige. Certes, nul explorateur moderne n'a contribué autant que lui, à assurer à la future Association Africaine de jeunes et bouillantes recrues, jalouses d'emboiter le pas de cet énergique arpenteur de continents inconnus. Pour ce qui me concerne personnellement, c'est dans ses livres, je l'avoue, que j'avais puisé la nostalgie de l'Inconnu, cause première de mon départ.

Cette fièvre, toutefois, n'est pas sans réaction. Comme je l'ai fait observer, au courant de mes cahiers, « nourris des nombreuses relations, où s'est allumée notre vocation, doublant par l'imagination la beauté des sites décrits par nos prédécesseurs, nous nous attendons généralement à trouver, réunis sur nos pas, toutes les féeries, tous les poétiques dangers, toutes les aventures extraordinaires, éparpillés dans cent volumes. Avant de nous mettre en route, nous nous sommes tracé un programme, comme les jeunes filles, avant d'aimer, se créent un idéal d'amour. Ce ne sont qu'éblouissantes scèneries, rencontres palpitantes, chasses fantastiques, difficultés vaincues, héroïques combats, enivrants triomphes. Mais, aux prises avec l'austère réalité, il faut en rabattre. Tous ces ingrédients, piments souvent rares d'un assez déplaisant ordinaire, ne se présentent que de loin en loin. » — (TOME II, page 350.)

On me reprochera, peut-être, de jeter de la glace sur l'enthousiasme croissant qui fait affluer dans les bureaux du nouvel Etat Libre, cinquante fois plus de demandes de départ que n'en comportent les besoins du moment. C'est qu'il faut se défier des demi-vocations, inspirées par la seule curiosité. Pour former des pionniers sérieux, pouvant rendre des services à la cause de la Civilisation, en pays africain, il faut un autre stage que la lecture des livres de voyage, se bornant au côté séduisant et émouvant des courses au loin. C'est ce qu'a compris Stanley dans son dernier ouvrage, parfois assez décourageant, et même un peu trop rigoureux pour l'inévitable inexpérience de ses collaborateurs belges, absorbés et distancés par son exceptionnelle promptitude d'action.

Habitué à faire tout plier à ses décisions énergiques, l'explorateur américain, jalonnant rapidement le cours du fleuve géant de stations improvisées, devait s'attendre, cependant, à quelques mécomptes.

En effet, s'il est grand, hardi et méritoire de frayer la voie, la tâche plus obscure des metteurs en œuvre est souvent bien autrement vétilleuse et ardue, dans des régions où l'*autorité déléguée* manque de sanction morale. Et c'est pourquoi un peu d'indulgence n'aurait point affaibli, je crois, l'incontestable prestige qui s'attache, en Belgique, aux travaux du *retrouveur* de Livingstone.

M. Goblet d'Alviella veut bien me décerner, dans son obligeante et trop flatteuse préface, le titre d'ouvrier de la première heure. C'est justement parce que je sais, aujourd'hui, ce qui me manquait alors pour attaquer de front les difficultés de ma nouvelle carrière, que j'ai tenu à mettre mes compatriotes en garde contre les engouements de cette première heure. J'ai voulu qu'ils sussent les obligations qui s'imposent aux serviteurs de l'Œuvre Africaine, les faire bénéficier d'une expérience, relativement pénible, mais fortifiante, apporter, enfin, mon faible tribut de renseignements à la noble entreprise par laquelle Léopold II, planant au-dessus des stériles et sanglantes compétitions politiques, que lui épargnent sa précieuse neutralité, fermera triomphalement la dernière moitié du XIX$^{e}$ siècle.

Ce sont ces différentes considérations qui m'ont fait doubler ma relation de marche et de séjour d'une partie simplement pratique, sur laquelle je crois pouvoir éveiller tout particulièrement l'attention des explorateurs-aspirants.

Je veux parler du VADE-MECUM DU VOYAGEUR EN AFRIQUE et du projet de GYMNASES D'EXPLORATION ET DE COLONISATION, présenté au dernier Congrès d'Hygiène et d'Acclimatement de Berlin.

Pour le premier, j'ai puisé mes éléments, non point dans n'importe quelles caravanes, de nationalités différentes, que j'ai été à même de contrôler *de visu* ou *de auditu*, mais dans les lacunes mêmes de ces organisations, forcément confiées jusqu'ici au zèle intéressé des trafiquants Hindis ou Banians. La base de 200 hommes, que j'ai adoptée, m'a paru répondre au rôle futur des caravanes européennes — désireuses de n'emporter pas seulement que ce qui est indispensable, au centre de l'Afrique, pour ne pas se trouver arrêté dans sa marche et obligé de renvoyer chercher à la Côte des ravitaillements immédiats, par conséquent doublement chanceux et coûteux. — Mais naturellement, tout y est modifiable, en raison du nombre réduit ou majoré des marchandises, des soldats d'escorte et des porteurs.

J'y ai joint quelques renseignements sur les usages des gens de l'escorte, les exigences des chefs de l'Intérieur, les différents modes d'emballage, les procédés d'orientation, etc., etc. Là, encore, l'initiative du chef de caravane peut et doit primer des calculs tout personnels. Mais en dressant ce devis et en offrant aux futurs voyageurs en Afrique, un faisceau de données, acquises sur place, je crois, cependant, avoir fait chose utile et bonne à tous les points de vue.

Dans le projet de GYMNASES spéciaux, j'ai eu le bonheur de me rencontrer, à Berlin, avec bon nombre de voyageurs, certes plus autorisés que moi à trancher en cette matière, mais qui, néanmoins, ont daigné m'honorer de leur entière approbation.

Il m'a semblé que lorsque les Missions, romaines ou évangéliques, astreignent leurs membres à une éducation et à un entraînement rationels, nous serions impardonnables de ne point en faire autant pour nos missionnaires laïques, aujourd'hui surtout que, dans la question d'extension de la vieille Europe, « regorgeant de bras sans emploi et de production sans écoulement, » le côté économique prime irrésistiblement la face simplement confessionnelle et sentimentale.

Comme je crois l'avoir établi dans mon livre, l'âme du noir africain est une page blanche, où son respect de la force et son amour du merveilleux, permettent de graver toutes les croyances, remplaçant avantageusement son grossier et capricieux fétichisme. L'épreuve en est faite par la facilité avec laquelle les Arabes plient leurs esclaves à la morale et aussi aux superstitions du Coran. Mais il sera bien autrement difficile de les convertir au culte de la dignité, de la responsabilité, de la solidarité et de la prévoyance sociales! C'est à quoi, je m'empresse de le déclarer, se sont attachés sagacement les Pères du Saint-Esprit, prêchant manuellement d'exemple, et qui ont à leur actif des résultats de nature à fournir ample matière aux méditations des dogmatiseurs en chambre, donnant le pas à la théorie sur la pratique, c'est-à-dire à la charrue sur les bœufs.

Pour arriver à remplacer des traditions séculaires de destruction et de pillage, par des habitudes d'ordre et de travail, pacifiquement imposées aux groupes de noirs soumis à notre protectorat, le goût des voyages, la confiance en soi-même, voire les meilleurs intentions ne suffisent pas. Comme je l'ai dit dans mon projet, « en fait d'explorations, la phase des chevaliers errants est close. Celles des corps réguliers commence, et ces corps-là, il s'agit de les équiper solidement, avant de les

lancer à la conquête de l'avenir. » Il faut leur donner la clef des langues, des mœurs et des croyances, divisant les peuplades mêmes auprès desquelles on les envoie plaider la cause de la Civilisation : on doit les rendre à même de se plier aux circonstances et aux milieux, de s'aguerrir contre la perfidie des climats, d'imposer aux influences locales, de dominer à la fois les hommes, les choses et les éléments. Enfin on n'organise point le travail, dans des régions vierges, sans mettre personnellement la main à la pâte et, pour ce, la pratique des métiers par lesquels l'homme « peut se suffire sur n'importe quel point du globe », s'impose naturellement.

Ce n'est pas au bout de quelques années, seulement, d'expériences scientifiques et expectatives qu'on pouvait espérer attirer complètement l'Afrique dans notre orbite social. Toutefois, le problème, d'abord jugé insoluble, s'éclaire de plus en plus. Encore un quart de siècle et nous pourrons voir ces farouches régions, ouvertes, dans leur entier, à la grande culture, à l'industrie et au commerce. Le prévoyant génie de Léopold II a fait libéralement les frais des premières semailles. Elles ont germé depuis, et promettent une moisson généreuse. Reste à lier les gerbes et à engranger le blé. Question de temps, d'hommes et surtout de sacrifices financiers. Je suis en ce point de l'avis de Stanley, lorsqu'il dit : « Avec une somme suffisante, l'Afrique serait facilement explorée ; non seulement explorée, mais conquise, mais civilisée, couverte de chemins de fer dans tous les sens. » S'il se rencontrait assez de riches philanthropes pour s'intéresser à cette tentative grandiose, elle serait réalisée en un tour de main. Et il se trouverait qu'en croyant seulement faire œuvre d'humanité et de progrès, les dits philanthropes auraient encore trouvé à leurs capitaux disponibles le meilleur des placements.

Ceci dit, revenons-en à la présente relation de voyage et de séjour.

Le vrai canevas de cette œuvre, pour laquelle je réclame toute l'indulgence du public, m'a été fourni par les carnets où je consignais, chaque soir, les événements grands ou petits, comme les impressions joyeuses ou tristes de la journée. Je l'ai renforcé après coup de quelques souvenirs rétrospectifs, reliant intimement aux faits quotidiens les considérations ethnographiques et anthropologiques que le lecteur saute trop souvent, lorsqu'elles forment la matière de chapitres spéciaux, rompant l'ordonnance et le mouvement du récit. Cette règle, que je me suis imposée, n'a subi qu'une seule dérogation. La question de l'esclavage, ou plutôt du servage arabe, m'a paru

d'autant plus digne d'un examen particulier, qu'elle est, à mon avis, imparfaitement connue et interprétée en Europe. J'ai dit loyalement à ce sujet tout ce que je croyais et crois encore rentrer dans le domaine des faits positifs, contre lesquels se brisent les arguments purement spéculatifs.

Sans aucun doute, ma thèse rencontrera de nombreux contradicteurs. Mais je ne suis pas seul à la soutenir. Si je me suis trompé, c'est en assez bonne compagnie. Le docteur Schweinfurt, le comte Pfeil, et bien d'autres autorités en la matière, qui ont étudié la question, en faisant abstraction de tout point de vue européen, seront mes garants de sincérité et de bonne foi. L'héroïque Gordon, s'inclinant, au Soudan, devant le principe, chez nous justement odieux, de la possession de l'homme par l'homme, a prouvé la nécessité de composer avec les traditions invétérées et *relativement civilisatrices* des sectateurs de l'Islam. Que dis-je? Lors de son second voyage à travers le Continent noir, et au lendemain même de l'interdiction de la traite, arrachée au Saïd Bargash, Stanley, peu suspect, cependant, de tendances esclavagistes, a donné le même exemple de saine politique, en faisant restituer aux Béloutchis du Gouverneur de Bagamoyo, et cela malgré la menace d'une révolte à main armée, les femmes nègres qui avaient suivi sa turbulente escorte.

Mais c'est assez faire allusion à la question controversée que mes lecteurs trouveront développée à suffisance le long de ces pages, accusant les phases d'un revirement qui ne s'est accompli ni sans déchirements, ni sans protestations intérieures.

J'ose le répéter, on ne trouvera dans mon livre que le reflet consciencieux de la seule vérité.

Point d'aventures romanesques, dramatisées à plaisir, de pompeuses amplifications, de théories spécieuses ou superficielles.

Les faits dont je n'ai pu me rendre un compte exact, je me suis contenté de les indiquer; ceux qu'il m'a été donné de saisir sur le vif et d'approfondir par une graduelle et constante identification à la *vie locale*, je les ai développés sans craindre de conclure.

Mais rien ne m'a semblé indifférent.

Sans cesse en rapport avec les *castes* indigènes, hostiles ou sympathiques à notre venue, je me suis fait résolument Afri-

cain, pour mieux saisir *les pourquoi* de la morale et de la politique nègres.

Mon livre n'a point, cependant, la prétention de constituer un traité complet de mœurs et de coutumes, variant de district à district. On n'y doit chercher qu'une série d'épisodes, caractérisant les peuplades avec lesquelles j'ai eu l'occasion de frayer plus particulièrement.

Autant de farouches et souvent dérisoires Sultanats, autant d'études nouvelles, en effet, aux côtés étranges et ondoyants. Nul lien social, proprement dit, ne rattache encore ces petits groupes de noirs, séparés autant par les caprices de leurs sanguinaires autocrates, que par leur situation isolée au milieu de Poris immenses abandonnés à la flore et à la faune sauvages et que hantent seuls, aujourd'hui, les brigands du désert, embusqués sur le passage des caravanes.

Dans mes relations cursives, événements, accidents, entrevues, portraits et souvenirs, légendes, traits de mœurs, usages et coutumes, se succèdent dans l'ordre où ils se sont présentés à mon examen.

Essayer de fondre ces motifs contrastants en un seul et classique tableau d'ensemble, c'eut été leur enlever leur caractère d'absolue sincérité.

Je ne l'ai point tenté, conseillé en cela par les directeurs de revues et de journaux auxquels j'ai soumis d'abord quelques chapitres de mon livre et qui ont daigné les reproduire, avec des commentaires trop élogieux.

Puisse leur patronage porter bonheur à une entreprise essentiellement nationale, et qui aurait certes des imitateurs dans les rangs, sans cesse renforcés, des voyageurs belges, si je parvenais à secouer, enfin, la fatale indifférence qui a si longtemps frappé d'interdit, chez nous, les publications indigènes, réclamant vainement leur place au Soleil.

Que de choses neuves, instructives et franchement personnelles, n'auraient point à nous dire, sur l'Afrique Orientale, les Cambier, les Dutrieux, les Van den Heuvel, les Roger, et les Storms, dont j'ai eu à cœur de résumer, à la fin de ces deux volumes, les substantiels rapports ? Et sur ce nouvel **Etat libre du Congo**, attirant les regards de toutes les nations modernes, que de relations émouvantes, lorsque ses vaillants organisateurs,

arrivés au bout de leur tâche, en pourront écrire, à leur tour, l'attachante histoire ?

Il faut le reconnaître, une réaction favorable s'est produite dans notre public, plus attentif aux productions attestant la vitalité du pays et de la race. Tout en continuant de s'intéresser, à bon droit, aux livres marquants venus de l'étranger, le lecteur belge a compris que dédaigner les tentatives *osées* par un compatriote, c'est se charger implicitement, lui-même, d'un injuste et humiliant dédain.

La présente œuvre n'aurait certainement point vu le jour, sans les encouragements qui sont parvenus de toutes parts à son auteur.

Non seulement une de nos sommités scientifiques, M. le Comte Goblet d'Alviella, président de la Société Royale Belge de Géographie, a accepté d'en écrire la Préface, mais l'élite de l'Ecole Belge s'est spontanément offerte pour l'enrichir de dessins originaux.

Si la *Vie en Afrique* obtient quelque succès, la plus grande part en reviendra à ces généreux et fraternels collaborateurs, auxquels j'ai tenu à témoigner publiquement, ici, mon admiration et ma gratitude.

Bruxelles, 20 Décembre 1886.

Jérôme BECKER.


H. Houben

# LA VIE
# EN AFRIQUE

## CHAPITRE PREMIER

Adieux ! — Le capitaine Ramaeckers, le lieutenant Albert de Leu et M. Robert De Meuse. — Auto-peinture. — *Alea jacta est.* — A toute vapeur. — Paris, Brindisi, Suez, la Mer Rouge. — Le *Ceylon* et le *Surat.* — En vue d'Aden. — *Ever dive!* — M. Ledoulx, consul de France pour la Côte Orientale Africaine. — Tangage. — L'Ile de Zanzibar. — Oungoudia. — *Wacht wat!* — La Compagnie Sewa-Sergère. — Chez M. Greffulhe. — *Carpe diem!* — Le Settlement étranger. — John Kirk. — Férouzi, Abdallah, Brahimo et Daïmo. — Nos boys. — Les odeurs de Zanzibar. — Requin séché. — Les habitations arabes. — *Native town.*

Le 4 juin 1880, vers une heure quinze de l'après-midi, les membres de la 3e Expédition, envoyée vers le Tanganika par l'*Association Internationale Africaine*, placée sous le haut patronage de S. M. le Roi des Belges, se rencontraient à Bruxelles, dans la gare du Midi. Nous étions quatre, chargés d'aller relever le capitaine Cambier du poste occupé par lui à Karéma : MM. Ramaeckers, capitaine du génie, chef de l'expédition, Albert de Leu et Jérôme Becker, lieutenants d'artillerie, et Robert De Meuse, artiste photographe, détaché de l'Institut cartographique militaire belge.

Le colonel Strauch, secrétaire général de l'Association, et son sous-secrétaire, le capitaine d'état-major Thys, avaient tenu à nous faire leurs cordiaux adieux. Bien que le métier de soldat et l'absorbant amour de la science aient pour résultat d'aguerrir le cœur contre toute éventualité, nous avions peine

à contenir notre émotion. Les yeux évitaient de se rencontrer pour ne point trahir des appréhensions assez légitimes. En effet, cette séparation, limitée à trois années, pouvait devenir éternelle. Que d'explorateurs hardis, de natures de fer, le gouffre africain n'avait-il pas déjà dévorés depuis que l'Europe scientifique s'était promis d'en sonder les mystérieuses solitudes? Sur les voies tracées par nos prédécesseurs, que d'Inconnu encore, que de redoutables problèmes à résoudre, au jour le jour! Bien que préparés par l'étude des travaux relatifs à l'Afrique Centrale, investis d'un mandat rigoureux et défini, nous ne nous dissimulions pas les dangers de notre mission. Oui, je peux bien le dire, sans fausse modestie, nous avions fait d'avance le sacrifice de notre existence, d'autant plus déterminés, cependant, à la disputer jusqu'au dernier souffle.

Mais quel horizon assombri ne laisse point filtrer un rayon d'espérance? Là où d'autres avaient triomphé, nous avions le droit de croire en l'avenir. D'ailleurs, n'avions-nous pas choisi nous-mêmes notre sort? *Alea jacta est!* Si on nous eût offert l'occasion de revenir sur notre résolution, pas un, certes, n'en eût usé pour se soustraire au devoir librement consenti.

— Profitons des quelques minutes qui nous restent pour présenter aux lecteurs les quatre membres de la 3e Expédition belge en Afrique.

Notre chef, le capitaine du génie JULES RAMAECKERS, aide de camp du général Brialmont, n'en était pas, en fait de voyages, à son coup d'essai. Il avait déjà été envoyé, par S. M. le Roi des Belges, en mission particulière à Tripoli et avait parcouru tout le nord de l'Afrique jusqu'à Mourzouk. Officier distingué, doué de vastes connaissances et d'un jugement sûr et droit, il alliait une douceur et une amabilité exquises à la plus indomptable énergie. Chez lui la prudence égalait l'intrépidité. Toujours calme, toujours souriant, à la fois prudent et téméraire, selon les circonstances, c'était bien l'homme qu'il fallait pour nous guider sur la terre africaine. On pouvait être certain qu'il ne se laisserait point entraîner par la passion et ne prendrait aucune résolution sans l'avoir mûrement pesée. Une seule phrase typera cette organisation exceptionnelle : homme de guerre, doublé d'un profond diplomate, c'était en même temps un ingénieur capable, renforcé d'un économiste d'ordre supérieur.




Le capitaine Jules Ramaeckers.
(Dessin de A. Heins.)

Le lieutenant d'artillerie Albert de Leu, adjoint d'état-major, offrait avec notre chef certains contrastes. Chez lui, c'était plutôt le côté militaire qui l'emportait. D'un caractère franc, loyal et généreux, il ne montrerait peut-être que trop d'impétueuse résolution et de mépris de la mort. Le fond de sa nature le poussait surtout à l'action et les dangers de l'Afrique l'attiraient irrésistiblement.

Il faut de ces tempéraments entiers, sagement bridés par une volonté supérieure. Le lieutenant de Leu allait de l'avant sans regarder en arrière. C'est lui qui devait diriger la caravane chargée du transport de notre bateau à vapeur, divisé en sections étanches, et reprendre à Tabora le commandement du docteur Van den Heuvel.

M. Robert De Meuse, détaché, comme je l'ai dit, de notre Institut cartographique, promettait d'être pour l'expédition d'un grand secours. C'était l'homme à tout faire de la bande. Dans le cours d'une existence passablement nomade, il s'était formé à manier indifféremment le marteau du forgeron, le rabot du charpentier ou l'aiguille du tailleur. Au-dessus, d'ailleurs, des événements. Devenu photographe, il se jurait de ne laisser passer aucun détail intéressant de la route. Points de vue, types, fleuves et déserts étant de son domaine, l'Association attendait de lui de précieux documents.

Pour ce qui me concerne, — car il faut bien que le lecteur s'accoutume à me voir en scène, puisque le présent journal n'est que le fidèle reflet de mes observations, de mes études, de mes impressions et de mon expérience personnelles, — pour ce qui me concerne, dis-je, je n'avais fait, en postulant un ordre de départ, qu'obéir à l'humeur inquiète qui me travaillait depuis ma plus tendre jeunesse, bien qu'à la mort de mon père — à peine comptais-je douze ans — j'eusse manifesté, un instant, la singulière velléité d'embrasser l'état ecclésiastique. Si ce caprice ne se fut pas évanoui, — comme bien d'autres, d'ailleurs, — qui sait si à l'heure présente je ne compterais pas au nombre des missionnaires chargés d'implanter au loin la civilisation moderne, sous le labarum chrétien ?

Quoi qu'il en soit, la fable touchante des *Deux Pigeons* n'est pas faite pour certaines natures, préférant le péril des exodes aux paisibles joies du foyer. Toujours hésitant entre le choix d'une carrière, j'avais interrompu mes études professionnelles,

presque terminées, pour faire, pendant une année entière, fonction de mousse à bord d'un navire américain ; et ce ne fut que sur les supplications de ma mère et d'une sœur cadette, que je me résignai à m'en tenir momentanément à cette rude expérience. La carrière militaire que j'embrassai, plus tard, n'avait pu cependant, malgré son mouvement et son incessante activité, tarir ma soif d'aventures. J'avais la nostalgie de l'Inconnu et c'est avec joie que je m'élançai vers des terres nouvelles, quitte à me réconcilier plus tard avec le *sweet home* familial.

— Cependant l'instant solennel approchait. A peine avions-nous eu le temps d'échanger quelques chaleureuses poignées de main et de prêter une oreille un peu distraite aux recommandations de nos amis, que les portières se refermaient sur nous.

Le train siffle, s'ébranle, lentement d'abord, puis il accélère sa marche pour courir bientôt à toute vapeur sur les rails frémissants.

Je pourrais enfler cet humble livre par le menu de nos devis de voyage et les innombrables détails dont les voyageurs prolixes ne font pas grâce à leurs lecteurs. Mais à quoi bon m'appesantir sur d'inutiles redites, lorsque la fièvre de l'impatience nous fait trouver trop lents, encore, les rapides moyens de locomotion créés par le progrès moderne? En Afrique, en Afrique seulement, nous consignerons avec un soin jaloux les péripéties grandes ou modestes de notre expédition. Le véritable point de départ n'est pas à Bruxelles. Il est à l'île de Zanzibar, où commencera notre tâche et où la pensée du lecteur se porte sans doute comme la nôtre, avec un profond dédain pour les banalités d'un voyage mille fois décrit.

— A huit heures du soir, nous sommes rendus à Paris d'où nous repartons le lendemain par la malle des Indes. Arrivés, dans la matinée du 8, à Brindisi, nous nous embarquons pour Alexandrie, à bord du steamer-poste le *Ceylon* et, le 13 nous foulons le sol égyptien, brûlé, en cette saison, par les rayons d'un Soleil implacable. Sitôt débarqués, nous prenons, vers 10 heures du matin, le train pour Suez, où nous arrivons à 10 heures du soir pour monter à bord du *Surat*, bâtiment de « l'Oriental and

Peninsular Steam Navigation C° », en destination de Bombay et qui nous déposera à Aden.

On n'a pas calomnié la Mer Rouge en la comparant à une vaste fournaise. La température, déjà si accablante, à Suez, devient ici meurtrière. Plusieurs hommes de l'équipage, composé cependant d'Indous trempés aux fortes chaleurs, sont renversés sur le pont, foudroyés par le soleil. A l'abri de l'épaisse bâche tendue sur leur tête, les passagers, haletants et ruisselants de sueur, trouvent à peine assez d'air pour leurs poumons desséchés. Le 15, vers 4 heures de l'après-midi, Aden profile devant nous ses falaises poudreuses s'effritant aux rayons d'un ciel de feu. A peine le navire a-t-il jeté l'ancre, qu'il est entouré par des essaims de négrillons, criant à tue-tête : *Ohé! Ohé! Ever dive! Ever dive!* (Ohé ! Ohé ! Encore plonger ! Toujours plonger !)

Obéissant à l'usage antique et solennel, nous jetons à la mer des pièces de monnaie qu'ils ont bientôt repris sous la surface bleuissante de la rade. Nous les voyons, épiant avec avidité nos moindres mouvements.

Une pièce d'argent est à peine lancée que la troupe mauricaude se bouscule et se précipite. Des grappes d'enfants disparaissent dans les flots, où la lutte continue. Au bout de quelques secondes, l'eau bouillonne de nouveau, se couvre de têtes crêpues, blanchies à la chaux, et le vainqueur reparaît tenant triomphalement le six-pence qu'il a été ravir :

« **Aux humides sillons de la blonde Amphitrite** »

Le transbordement de nos bagages sur l'*Assyria*, assez laid navire de la « British India Navigation C° » en comparaison du magnifique bâtiment que nous venons de quitter, nous retient jusque près de neuf heures du soir. Il ne faut donc pas songer à visiter ni la ville européenne ni la *Native town*, non plus que les fameuses citernes, dont tous les voyageurs ont, du reste, parlé surabondamment. Notre bâtiment doit appareiller demain, à huit heures. Nous n'avons donc fait que changer de prison.

Cette fois, l'équipage, commandé par des officiers anglais, est presque exclusivement composé de nègres zanzibarites.

M. Ledoulx, le nouveau consul de France, pour la côte orientale de l'Afrique, M[me] Ledoulx, sa sœur et sa fille, un petit ange aussi diable que possible, feront route avec nous pour

Zanzibar. En sa qualité d'ex-chef de la chancellerie française à Tripoli, M. Ledoulx connaît particulièrement le capitaine Ramaeckers qu'il est tout heureux de rencontrer en destination de son propre poste. Quant à s'étonner, les Européens voyageant en pays étranger professent naturellement le *Nil mirari* du bon Horace. Au bout de quelques secondes, officier belge et fonctionnaire français semblent ne pas s'être quittés d'une semelle depuis leur première rencontre.

— La mer, qui jusqu'au cap Guardafui s'était fort bien comportée, lissant ses ondes attiédies sur le parcours du navire, se renfle maintenant et se démène avec fureur sous l'action violente de la mousson du Sud. Le bâtiment est secoué comme un sac de noix et ceux qui n'ont pas le pied marin agissent sagement en ne s'aventurant pas sur le pont. Afin de rompre la monotonie de douze mortelles journées passées entre le ciel et l'eau, nous roulons machinalement des cigarettes. Mais nous passons, aussi, bien des heures agréables, en compagnie de M. Ledoulx et de sa petite famille, dont la conversation est des plus intéressantes. La nuit, accoudés sur la lisse (partie supérieure du bordage du navire), nous regardons mélancoliquement scintiller la mer phosphorescente, allumée au tranchant de la quille qui divise les flots ameutés.

— Enfin, le 26, vers le milieu du jour, nous nous trouvons en vue de l'île de Zanzibar, qui s'élève lentement du fond des eaux, comme une féerique décoration d'opéra. A quatre heures nous jetons l'ancre devant le port, connu des indigènes sous le nom local d'*Oungoudia*.

Une ligne droite de maisons blanches, à toits plats, s'étend le long du rivage, flanqué de huttes en torchis couvertes de chaume. Vraie ville orientale, d'un aspect pittoresque à distance respectueuse, mais, de près, d'une saleté répugnante. Tout d'abord, nous sommes désagréablement affectés par l'odeur nauséabonde qui s'exhale, sur nos pas, des matières en décomposition abandonnées impunément sur la voie publique. A quel ingénieur-Hercule, arabe ou européen, est réservée la tâche laborieuse d'assainir ces étables d'Augias? Et cependant, l'île toute entière apparaît comme un bouquet de verdure. Il serait si facile de faire de Zanzibar un des points les plus salubres de la côte orientale!

Nos bagages personnels dont j'ai assumé la surveillance, sont arrivés à quai sur une chaloupe zanzibarite. Il s'agit de les faire transporter à destination, mais c'est un service plus facile à ordonner qu'à accomplir. En effet, je n'ai pas plus tôt mis pied à terre, qu'une nuée de portefaix indigènes vient s'emparer de nos colis. Non seulement, dans mon ignorance du dialecte, je ne sais auquel entendre, mais j'ignore le moyen de leur faire lâcher prise. Ils semblent fermement résolus à m'imposer leurs services immédiats, alors qu'il me faut guetter l'arrivée d'un agent de la « Compagnie *Sewa-Sergère* » fondée pour les transports de marchandises à l'intérieur. Je leur parle français, anglais, allemand. Ils ne s'entêtent que mieux. De guerre lasse, j'essaie du néerlandais. *Wacht wat!* (attendez un peu) m'écriai-je, avec impatience, en ponctuant mes paroles d'une pantomime à l'avenant. O surprise! Tous s'arrêtent et déposent leur fardeau, auprès duquel ils s'asseyent philosophiquement. J'ai su depuis que dans la langue du pays le mot *Watchia* signifie : « Ne touche pas à cette chose ». Mon *Wacht wat* aura sonné à leurs oreilles comme du pur *Ki-Souahili!*

Fort émerveillé de mes débuts linguistiques, je n'en aurais guère été plus avancé, pourtant, si l'arrivée de M. Sergère en personne, n'était venu me tirer de peine.

— Ici, il convient, peut-être, de toucher quelques mots de la compagnie Sewa-Sergère, mentionnée plus haut, et dont l'associé européen a pris à cœur de nous offrir ses compliments de bienvenue.

Pour former une caravane, explorateurs et marchands ont recours à des agences, ordinairement tenues par des Hindis, émigrés, à Zanzibar, comme leur nom l'indique, de la péninsule indoustane. Ces Hindis, sur lesquels j'aurai occasion de revenir, font guetter l'arrivée, à la côte, des porteurs venus du fond de l'Ou-Nyamouézi (province où se trouve Tabora, résidence du docteur Van den Heuvel), et les engagent provisoirement. Dès ce moment, les Oua-Pagazis (1), logés et nourris aux frais de

---

(1) En langage Ki-Souahili, la préfixe *Oua* est la marque du pluriel, comme la préfixe *M* (prononcée *Oum*), celle du singulier.

Exemples : *M'Pagazi*, le, ou un porteur.

*Oua-Pagazis*, les, ou des porteurs.

l'entrepreneur de caravanes, sont à sa complète dévotion. L'Hindi apprend-il qu'un Européen ou un Arabe a besoin d'hommes, pour exploration ou pour raison de commerce, il tâche de s'aboucher avec lui et lui procure des porteurs à des conditions à débattre.

Pour le transport jusqu'à Tabora, le prix varie, en ce moment, de 20 à 25 dollars par tête, la nourriture restant à charge du



LE LIEUTENANT ALBERT DE LEU.
(Dessin de G. VANAISE.)

voyageur. L'Hindi prélève sur cette somme les avances faites par lui et une commission plus ou moins usuraire. Soldé en argent, il paie ses Oua-Pagazis en étoffes, en perles, en fil de laiton, ou en toute autre marchandise, ayant cours dans l'intérieur de l'Afrique, car de numéraire il n'en peut être question pour eux. Un Rothschild, muni de tout son or, mourrait de faim dans ces régions primitives, où les coffres-forts les mieux garnis ne seraient rien à côté de la balle d'un vulgaire colporteur.

Le voyage terminé, les porteurs vont recevoir à Zanzibar

leur pacotille particulière et s'en retournent chez eux, l'échanger contre des esclaves ou du bétail, à moins qu'ils ne préfèrent augmenter leur avoir en se réengageant immédiatement.

Sewa, riche Hindi musulman, bien en cour auprès du Saïd Bargash, faisait ce métier depuis de longues années, lorsque M. Sergère, un Français de Marseille, attiré vers Tabora par le commerce de l'ivoire, s'associa avec lui.

— M. Sergère est un homme d'un commerce agréable, comme la plupart de ses compatriotes. Il nous accueille à merveille et nous invite à descendre chez M. Greffulhe, autre négociant français, agent particulier de l'Association Internationale Africaine. Fixé à Zanzibar depuis longtemps, M. Greffulhe y représente la maison Roux et de Fraissinet de Marseille, qui fait dans ces parages un trafic considérable.

De l'intérieur de l'Afrique, elle tire les peaux, les arachides, les copals, etc., et y importe les produits européens, tels qu'objets de quincaillerie, assiettes, verres, faïences, vins, liqueurs, bougies, clous, fils de fer et de cuivre, etc. M. Greffulhe habite une maison, fort bien montée, d'architecture arabe, mais à laquelle il a fait apporter certaines modifications et d'où on jouit d'une vue étendue sur la rade. Les anciennes *Dirichas*, ou baies de la façade, ont été remplacées par un large balcon. C'est là, qu'avec une cordiale hospitalité, il nous installe, en nous priant de considérer sa table comme la nôtre. Deux pièces spacieuses nous ont été réservées, au second et au dernier étage et, dès le lendemain, par les soins de M. Sergère, nos nombreux colis, ainsi que le bateau à vapeur — démontable en sept sections et destiné à la navigation du Tanganika — se trouvent remisés dans les vastes magasins, occupant tout le rez-de-chaussée du bâtiment.

Sur un banc, placé près de la porte d'entrée, — comme d'ailleurs au seuil de toute habitation européene,—deux domestiques nègres, portant le fez, le turban, la veste brodée, la chemise blanche et les sandales arabes, veillent, en permanence, armés d'une canne de dandy. Ils sont chargés de transmettre les ordres du maître et de recevoir les visiteurs. A notre approche, ils se tiennent respectueusement en position.

— On se lève, à Zanzibar, avec le soleil. A six heures du matin,

nous sommes sur pied. Pressés de travaux, nous avalons à la hâte une croûte de pain avec une tasse de thé ou de café, qui nous conduisent jusqu'au déjeuner, à la fourchette, de 10 heures. Le dîner rassemble, vers 6 ou 7 heures du soir, la famille Greffulhe et ses hôtes temporaires, ces derniers enchantés d'avoir rompu avec la piètre cuisine de l'*Assyria*. Hélas! qui sait si nous ne la regretterons pas au cours de notre prochain voyage? Les relations, publiées par les explorateurs qui nous ont précédés, ne sont guères rassurantes à cet égard!

Devant une table plantureusement garnie de tout ce que l'Europe, l'Orient et l'Afrique ont de plus délicat, notre gaîté, longtemps assombrie, se réveille. L'homme est un animal faible et gourmand, pour lequel la bonne ou la mauvaise humeur n'est souvent qu'une question d'estomac.

Viandes de boucherie fraîches, ou en boîtes, poissons et coquillages, volailles, charcuterie de luxe, légumes de tous pays, y compris des choux de Bruxelles, objets d'une véritable ovation de notre part, oranges, mangues, bananes, *Halouas* ou confitures arabes, sont arrosés, modérément, de vin de premier choix. Il est vrai que la boutelle de quinine, trônant sinistrement au milieu des épices, des pickles et des sauces anglaises, nous rappelle à la tempérance dans ce pays de la fièvre et de la dyssenterie. Mais bah! *Carpe diem*! La chère est exquise, la compagnie pleine de cordialité et d'entrain. Et, le mal venu, il sera toujours temps de s'en inquiéter.

— A moins de nécessité absolue, on ne sort guère, ici, pendant les chaleurs du jour. Mais vers quatre heures, lorsque l'atmosphère est quelque peu raffraîchie par les brises marines, toute la colonie européenne, composée d'une cinquantaine de résidents, fait, soit à pied, soit à cheval, une promenade hygiénique aux environs. On y trouve un *Lawn Tennis* anglais, et, à l'usage des cavaliers, un jeu de Polo, divertissement équestre, par parenthèse, assez dangereux pour les montures.

Des limonadiers nègres circulent entre les groupes, offrant des raffraîchissements peu coûteux et généralement excellents. Le lait de coco glacé, entre autres, est véritablement exquis.

Le soir nous faisons des visites ou nous en recevons. Parmi les familles dont nous avons ébauché la connaissance, je citerai particulièrement celle du docteur John Kirk, consul britannique

à Zanzibar. D'un abord assez rêche, le célèbre explorateur n'est pas de beaucoup si diable qu'on a voulu le représenter. Sa brouille momentanée avec Livingstone n'a pas altéré l'admiration qu'il professe pour cet ancien camarade de luttes, de chasses et de dangers. Quand on a rompu la glace de ce caractère, concentré et caustique par boutades, on se trouve en présence d'un cœur généreux et d'une intelligence d'élite qui, sentant tout le prix de son affection, met quelque coquetterie à se livrer.

Le docteur Kirk, fort attaché au Roi des Belges, porte un grand intérêt à l'Association Internationale Africaine et, autant par ses conseils expérimentés que par son intervention personnelle, a rendu des services signalés à MM. Cambier et Popelin, chefs respectifs de la première et de la deuxième expédition.

Nous voyons aussi quelquefois les consuls d'Allemagne et d'Amérique, ainsi que M. Ledoulx, emménagé nouvellement dans sa demeure officielle.

Mais occupés comme nous le sommes, le temps marche trop vite et nous devons nous soustraire résolument à la plupart des invitations qui nous sont adressées chaque jour.

En effet, il est survenu de grands changements dans notre plan de campagne. Au lieu de faire séparément la route et de laisser à M. de Leu le convoiement de notre *Steam-Launch*, M. Ramaeckers a décidé que nous ne nous séparerions pas, la compagnie Sewa-Sergère s'étant engagée à nous faire parvenir, sans pertes ni avaries, bateau et marchandises de dépôt à la station de Karéma. Il nous a fallu, en conséquence, procéder à un remaniement complet des caisses pour former notre bagage de route, clouer, déclouer du matin au soir, dresser des listes et des inventaires, repeser chaque colis, le faire assurer; enfin, une besogne infernale qui, par cette température assortie, nous met sur les dents. Puis, nous avons eu à retenir des domestiques de confiance et à nous procurer des ânes de selle. Pour les premiers, M. Greffulhe a tout simplement convoqué les quatre *Stouédis* les mieux fâmés de Zanzibar et, renversant la proposition, nous leur avons dit de choisir chacun son maître. Quant aux seconds — pardon du rapprochement,— nous nous sommes vu obligés de faire arranger et accommoder à leur taille, selles, brides et sangles, établies à Bruxelles sur un type infiniment trop grand. Nos noirs valets de chambre sont entrés immédiate-

ment en fonctions et il faut voir l'importance qu'ils se donnent à Zanzibar. Férédji, le groom de M. Ramaeckers, est devenu inabordable pour ses congénères. En sa qualité d'ancien homme d'escorte de Stanley, il s'est *attribué* le chef de notre expédition et il en transmet les moindres instructions avec une majesté souveraine. M. de Leu est *échu* à Abdallah, niais africain de la plus belle eau (il y a des diamants noirs). Notre photographe



M. Robert De Meuse.
(Dessin de G. Vanaise.)

est sous la tutelle de Brahimo, garçon aussi largement dévoué qu'abondamment marqué de la petite vérole. Pour moi, j'ai été *favorisé* du choix de Daïmo, courtaud replet et taciturne qui, probablement pour s'éviter un service plus fatigant, s'est improvisé d'autorité mon maître de langue.

— Lorsque, chose rare, nous pouvons disposer de quelques heures, chacun tire de son côté et bat les rues à l'aventure. L'intérieur de la ville, quoique ne manquant pas d'un certain

caractère, est aussi peu attrayant que possible. Ce ne sont partout que ruelles étroites, d'une largeur de deux mètres, au plus, ce qui contribue, il est vrai, à y entretenir une fraîcheur relative mais, par contre, gêne le renouvellement de l'air respirable, vicié par des émanations putrides et littéralement infecté. La rue est ici le grand réceptacle à immondices que les brises de mer, les eaux pluviales et les feux dévorants du Soleil sont seuls chargés de disperser, de laver ou de calciner. On marche sur un lit de matières animales et végétales en pleine fermentation. Ecorces de fruits, aliments gâtés, intestins de volailles, détritus de poissons, déchets de toute nature, sans compter les excréments humains, forment une boue visqueuse dont l'indigène n'a pas seulement l'air de soupçonner l'écœurante et dangereuse pestilence. C'est surtout dans les quartiers où sont emmagasinées les provisions de requin séché, que l'atmosphère est intolérable. Le Zan-Sybarite — pardon du calembour, — consomme dans un état très avancé de putréfaction ce dernier produit dont les parfums combinés du hareng saur, de notre plie sèche, du vieux roquefort et du fromage de Herve ne pourraient offrir qu'un faible équivalent.

Le requin constitue le mets favori des indigènes. Plus il est faisandé et plus il leur semble exquis !

Le voisinage de la mer, et de la lagune empestée coupant la ville en deux sections, rend l'eau excessivement malsaine. Aussi les femmes libres ou esclaves, ne sont-elles guère employées qu'à se rendre aux puits creusés aux environs et à en revenir, portant sur la tête, à la façon des canéphores antiques, de grands vaisseaux remplis d'un liquide frais et potable.

Les habitations, de style arabe moderne, — rappelant de très loin les Alhambras et les Alcazars de l'Espagne moresque, — consistent en vastes constructions, à plusieurs étages, à toits plats et à cours intérieures, bâties en pierres calcaires. Un crépis, à la chaux, recouvre les murailles, aveuglant le regard européen, encore peu aguerri contre son ardente réverbération. Quant aux planchers, ils sont simplement couverts de nattes. L'ameublement, plus que sommaire des chambres, se borne généralement à des lits de repos.

Les huttes des indigènes, se rapprochant par leur forme rectangulaire et leurs toits de chaume inclinés, des demeures de nos campagnards, sont en simple torchis. On les démolirait

aisément à coups de pied. Aucune issue n'y est ménagée pour la fumée, qui s'évade comme elle peut, par la porte, ordinairement ouverte. Le nègre ne vit pas chez lui, d'ailleurs. C'est sous l'auvent de sa demeure, supporté par quelques piliers de bois brut, qu'il mange et qu'il travaille. On l'y voit se livrer aux métiers faciles mis à la portée de son intelligence. Il y dort encore plus volontiers pendant les ardeurs du jour.

Les habitants de l'intérieur de l'île, parsemée de villages et de maisons de campagne appartenant aux Arabes fortunés, se livrent presque exclusivement à l'exploitation du cocotier, croissant ici en abondance et constituant une source intarissable de revenus. En effet, un seul individu de cette précieuse et admirable essence tropicale, ne rapporte, parvenu à l'âge de 7 ans, pas moins de 5 francs, chaque année, et ne nécessite aucune culture.

---

# CHAPITRE II.

Les costumes de Zanzibar. — La ville. — Arabes, Beloutchis, Hindis, Parsis et Banians. — La fête du Linguam. — Deux juifs pour un Banian. — Missions. — La population indigène. — Hommes libres et esclaves. — Agences de porteurs et de soldats. — Les *Oua-Somalis*. — Police et justice saïdiales. — Les forçats à la chaine. — Tribulations d'un chef de musique. — Réception chez Saïd Bargash. — Un souverain, ami du Progrès. — La flotte impériale. — Force militaire. — Computs arabe et indigène. — Les saisons. — L'heure de la prière. — Bamboula. — L'heure, *if you please?* — A la voile pour Bagamoyo.

En flânant par les rues, j'ai pris quelques notes sur les costumes portés par la population composite de cet étrange et pittoresque milieu.

Le vêtement des esclaves et des hommes libres, de condition peu aisée, se compose d'une simple draperie de cotonnade blanche ou bleue, appelée Ngouo, et serrée autour des hanches au moyen d'un nœud tordu replié sous l'étoffe.

Les femmes du peuple se parent du Kisouto, large pièce de calicot bleu, à bandes ou à fleurs multicolores, serrée fortement sous les aisselles de façon à comprimer tout le haut du buste. Cette disposition a pour effet de rabattre les seins, bientôt ballants, selon la mode nègre. Pour coiffure, elles ont l'Oukaya en calicot bleu, fixé par une mentonnière de laine, de couleur claire, remontant jusqu'au-dessus des oreilles. L'Oukaya retombe sur le dos en deux longues banderoles flottant au vent, qui m'ont fait songer involontairement au *suivez-moi, jeune homme,* arboré, il y a quelques années, par nos élégantes.

Rien de nouveau sous le Soleil ! A mesure que l'on remonte l'échelle sociale, le vêtement se complique et devient même d'un réel apparat. Zanzibar a ses lions comme Londres et Paris et la hiérarchie de fortune suit ici, sinon des lois, du moins des traditions somptuaires. Je me contenterai de décrire l'équipement d'un homme libre en tenue de gala. C'est le Kikoï, consistant en une brasse de toile blanche, enrichie d'une bordure à dessins colorés, portée sous le Kanzou, espèce de chemise d'une pro-

preté immaculée. Elle est serrée par une ceinture où, à l'imitation des Arabes, quelques Zanzibarites huppés portent le *Djembia*, long poignard à lame plate et recourbée, autour duquel s'enroule une élégante écharpe dont une extrémité est rejetée sur l'épaule. Le buste reste emprisonné dans un Kisibao, veste orientale brodée d'or fin, et un ample Djoho, manteau de drap noir, bleu, rouge ou brun, recouvre le tout. Le Kilemmba, ou turban, entoure le fez rouge écarlate, nommé Kofia, et, comme chaussure, la sandale, chère aux sectateurs de l'Islam, n'a pas changé de forme depuis l'hégire de Mahomet.

Les femmes, ou filles d'Arabes, comme les négresses esclaves ou Sourias, peuplant les harems des fonctionnaires et des marchands, ont conservé la chemise de couleurs voyantes, le Souroualé, étroit pantalon de soie unie et le Barako, espèce de coiffure, terminée, sur le devant, en forme de masque. Quand elles vont, le soir, en corps à la promenade, précédées de pages porte-lanternes, elles s'enveloppent d'un grand châle de soie, jeté sur la tête et drapant à la fois le dos et la poitrine. Leurs sandales, munies de semelles de bois, à hauts talons, se rapprochent des guétas japonais, avec cette différence qu'elles sont armées sur le devant d'une cheville, maintenue entre le premier et le second orteil.

— La ville de Zanzibar se divise en quartiers étendus, désignés sous le nom générique de Mitas et dont une partie s'étage sur la péninsule, reliée par une étroite langue de terre à l'île du Mnazi Modjia (palmier solitaire) but de promenade et de récréation. Ces deux agglomérations d'indigènes, d'acclimatés et d'étrangers ne réunissent pas une population moindre de 90,000 habitants, parmi lesquels les Arabes de Mascate et du golfe Persique ont le haut du pavé. (Pavé est mis ici par euphémisme, car de mémoire de natif, aucun dallage n'a jamais recouvert le sol calcaire, converti en temps de pluie, grâce aux ordures semées à profusion, en effroyables cloaques).

Riches ou pauvres, ces Arabes forment la classe aristocratique de l'île. Les premiers sont généralement d'anciens marchands d'esclaves qui, bien que la traite soit abolie en principe, sont restés paisiblement en possession de leur bétail noir, dont il leur est seulement interdit de trafiquer. Ils portent le turban de rigueur, la longue chemise blanche, à la ceinture, le Djembia,

au manche incrusté d'ivoire ou de pierreries, s'enveloppent du Djoho de couleur et marchent chaussés de sandales. Les plus notables ne sortent jamais sans se faire précéder et suivre d'une nombreuse domesticité. A en juger par leur démarche fière et solennelle, par leurs gestes sobres et imposants, on voit qu'ils ont la plus haute idée de la noblesse native de leur race et s'étudient à ne compromettre son prestige par aucune manifes-



M. Greffulhe.
(Dessin de J. Lagae.)

tation familière extérieure. Leur étiquette va jusqu'à leur interdire de causer et de fumer en public. Chateaubriand les prendrait encore pour modèle de ses Abencérrages.

Les Beloutchis sont également en assez grand nombre à Zanzibar. Comme type ils se rapprochent beaucoup des Arabes dont, à peu de chose près, ils ont adopté le costume. Quelques-uns d'entre eux explorent le Continent Africain à la recherche de l'ivoire. Ce sont généralement de beaux hommes, à barbes noires et à physionomies cruelles, bons soldats, très énergiques mais malheureusement déterminés quémandeurs de Bakchichs.

A l'impitoyable pourboire oriental s'arrête leur morgue. Leur fierté est celle du mendiant espagnol, répondant à celui qui lui dit de travailler : « Je vous demande l'aumône, mais non des conseils. » Le corps des irréguliers, à la solde du Saïd Bargash, est en grande partie composé de Beloutchis.

Hindis, Banians et Parsis, viennent des Indes orientales avec lesquelles Zanzibar entretient un courant d'affaires assez considérable. Ils sont sujets anglais et, de ce chef, sous la protection spéciale du Gouvernement Britannique.

L'Hindi, qui professe le culte musulman, porte la robe turque mais non la veste brodée, remplacée chez lui par une jaquette blanche, garnie sur le devant d'une infinité de boutons d'or formés de pièces d'une demi-livre sterling, auxquelles est soudé un œillet. Son turban de soie blanche, dorée ou argentée, se distingue par une véritable magnificence. Il se chausse de babouches en cuir verni qu'il retire à la mosquée — comme les Arabes leurs sandales — ou en s'asseyant avec ces derniers sur le tapis de réception.

Les Banians, eux (Baniani Gouzerati), croient à la métempsycose, brûlent leurs morts et ont conservé intrépidement les rites de leur secte idolâtrique. Même à Zanzibar, ils osent, une fois l'an, célébrer l'obscène fête du Linguam, décrite en termes voilés par tant de voyageurs. En ce jour de saturnales, rappelant les sabbats et les messes noires du moyen âge, la prostitution et l'adultère bestial sont érigés en article de foi. Encore la brute fait-elle un choix dans ses amours farouches, mais ici tout est laissé au hasard. Un grand festin réunit les impies sectaires, festin dégénérant en orgie. Toutes les lumières sont éteintes et le mystère profané de la génération s'accomplit sans qu'une parole trahisse les fanatiques acteurs de cette scène immonde. Le croirait-on ? les enfants issus de ces unions inconscientes, revêtent un caractère sacré. Ils occupent, par la suite, des positions élevées dans la colonie baniane, en d'autres temps fidèle observatrice des lois de la pudeur.

Les Banians ne se nourrissent que de céréales, de légumes et de fruits, ce qui ne les empêche point d'être gras et bien portants. Ils vont les pieds chaussés de babouches à pointes recourbées et effilées, les jambes nues, le pagne attaché d'une façon particulière et le torse découvert ou drapé d'une chemise serrée à la

poitrine et descendant en s'élargissant, à la hauteur du genou. Un turban écarlate, pointu sur le devant, les coiffe, et tous les matins ils renouvellent soigneusement le point rouge qu'ils se peignent entre les deux yeux. Objet de mépris et presque de répulsion pour les Arabes et la population indigène, ils exploitent les uns et l'autre sans vergogne et semblent se draper sournoisement dans leur impopularité. « Il faut trois Juifs pour faire un Chinois, dit-on à Bombay, et trois Chinois pour faire un Banian ». Le dicton est ici retourné de la manière suivante : « Un Juif vaut deux Hindis et un Banian vaut deux Juifs. »

Les Parsis sont presque vêtus à l'européenne, à l'exception de la grande toque en toile cirée noircie, qu'ils ne quittent en aucun pays du monde. C'est bien la race la plus intelligente que j'ai rencontrée ici et la plus apte à s'assimiler nos mœurs, nos langues et nos industries. Plusieurs font de parfaits mécaniciens, d'autres des employés de commerce modèles, vivement recherchés dans les comptoirs européens. Ils parlent l'anglais comme des naturels de la Grande-Bretagne. Ainsi que les anciens Guèbres, dont ils se vantent de descendre, ils révèrent le Soleil, source de vie et de fécondité. Leur religion est celle de Zoroastre, panachée de pratiques indoues. Craignant de profaner l'élément, pour eux divin, ils n'ont garde de brûler leurs morts, exposés sur le toit d'un temple spécial où ils sont décharnés par les vautours, les corbeaux et autres oiseaux de proie fourmillant dans ces parages.

Toutes ces colonies indoues montrent des aptitudes spéciales pour le commerce et, en matière de change, se font une concurrence redoutable dont un Européen habile pourrait retirer de gros bénéfices. Les marchands arabes trouvent chez elles les ressources nécessaires pour équiper leurs caravanes, mais aux taux usuraires de 20, 30, voire 100 pour cent. Ce sont elles, aussi, qui tiennent magasin d'étoffes, de perles, de munitions, etc., dont l'Arabe a besoin pour ses expéditions à l'intérieur, et elles réalisent de ce chef de nouveaux et fructueux profits.

Convenant admirablement à la direction d'une caravane, et ne reculant devant rien pour se procurer le précieux ivoire, acheté à bas prix aux chefs ennemis des tribus africaines, les Arabes voyageurs sont incapables de comprendre le mécanisme financier du prêt et du change. Après avoir conquis, au prix de fatigues,

de négociations et de dangers sans nombre, leur chargement, ils n'ont encore trouvé rien de plus pratique que de se remettre dans les griffes des adroits spéculateurs, faisant fonds sur leur incurie.

De banquier et de fournisseur, l'Hindi, le Banian ou le Parsi, se transforme en homme d'affaires et revend, moyennant un gain exorbitant, les marchandises dont il a, par avance, escompté une certaine partie de la valeur.

Jouant à Zanzibar le rôle longtemps acquis aux Chinois dans l'île de Java, les Hindis et les Banians se trouvent en concurrence perpétuelle pour l'obtention de la régie douanière. Pendant longtemps ce lucratif affermage a appartenu à l'Hindi Tarya Topan, dont parle Stanley dans son dernier ouvrage à l'intérieur. Actuellement il est dévolu aux Banians, qui paient au Saïd une redevance fortement majorée. Tout ce qui sort de l'île, tout ce qui y entre doit compter avec leurs défiants gabelous. L'ivoire, par exemple, est frappé d'un droit de 16 pour cent à son arrivée du Continent. Ainsi de toutes les marchandises, grevées de charges arbitraires.

On trouve aussi, à Zanzibar, assez bien d'habitants des Iles Comores (Oua-Ngazidias), recherchés en qualité de domestiques, par les Européens, à cause de leur belle prestance ; des Somalis, habitant le triangle formant le cap Gardafui et qui viennent se pourvoir de tissus dans l'île du Saïd Bargash ; enfin des Malgaches et des nègres marins des îles Maurice et Bourbon.

La population étrangère se greffe encore d'environ deux cents Portugais ou créoles Goanais, habitant, pour la plupart, les quartiers marchands où ils se sont établis comme tailleurs, cordonniers, boulangers, liquoristes, etc. Trois de leurs grands bazars offrent aux chefs de caravanes des assortiments variés de conserves européennes, viandes, légumes, farines, biscuits, confitures, etc. Joignant l'agréable à l'utile, ces Portugais sont généralement musiciens et c'est dans leurs rangs qu'ont été recrutés les éléments de la fanfare saïdiale.

Catholiques fervents, ils ont une église spéciale desservie par les Pères du Saint-Esprit. Sous le rapport des cultes, Zanzibar est, d'ailleurs, le pays de liberté par excellence. A l'église catholique, la colonie anglaise a opposé une chapelle protes-

tante, et à l'hôpital tenu par des sœurs de charité, une institution concurrente desservie par de jeunes *misses* missionnaires. Les Bouddhistes ont également leur pagode et, sur les terrasses des trois ou quatre mosquées, affectées aux sectateurs de l'Islam, les muezzims, annonçant l'heure, convient solennellement à la prière Arabes et Hindis musulmans.

— Il nous reste à faire connaissance avec les habitants noirs de l'île, divisés en deux classes, les Hommes libres ou civilisés (Oua-Ngouanas) et les Esclaves (Oua-Toumas). J'ai déjà dit un mot des premiers, mettant leur gloire à singer le costume arabe pour jouer à l'homme comme il faut. Quant aux seconds, ils constituent, en moyenne, la moitié de l'hétérogène population dont je viens, à larges traits, d'esquisser les caractères distinctifs.

Tout Africain, libre aujourd'hui, a plus ou moins tâté de l'esclavage. Il n'y a pas bien longtemps les nègres étaient amenés de tous les points de l'Afrique centrale, pour être publiquement vendus à Zanzibar. Grâce à l'énergie de sir Bartle Frere et aux représentations du docteur Kirk, cette foire humaine a pris fin. Une démonstration navale a forcé la main au Sultan, d'abord assez peu favorable au traité, mais qui, depuis, gagné aux principes européens ou forcé de transiger avec eux, tient loyalement ses engagements. Toutefois, comme j'ai eu l'occasion de le dire plus haut, les propriétaires d'esclaves n'ont pu être expropriés. Serfs attachés à la glèbe, ces derniers se montraient satisfaits de leur sort et du moment que le maître les nourrissait bien, s'y dévouaient sincèrement. Or, la sollicitude des grands propriétaires fonciers est attestée par tous les voyageurs. Mais Zanzibar a vu rapidement le commerce primer l'agriculture. Il y règne une animation extraordinaire et croissante qui ne prend fin qu'après le coucher du Soleil. L'Arabe de condition moyenne ou le Beloutchi aux expédients, possesseurs d'esclaves, n'ont pas toujours les moyens de les entretenir. Aussi les envoient-ils sans scrupule au travail du port ou du chantier et, le soir, leur enlèvent-ils la presque totalité de leur salaire, en leur laissant à peine quelques pessas pour pourvoir à leur nourriture. Voilà les effets que produisent sur des races peu habituées au travail, le contact de l'industrie et du négoce européens ! Pour les fils de l'Islam, cherchant fortune à l'étran-

ger, ce serait déroger que de payer de leur personne, dans le mouvement social moderne, autrement que par le servage détourné, à leur profit, de son antique fonction. Tant que les Arabes constituaient uniquement une race pastorale et agricole, l'esclavage, profondément entré dans les mœurs, et autorisé d'ailleurs par les lois divines et humaines, avait en quelque sorte sa raison d'être, voire sa nécessité. N'a-t-il pas, chez nous, au temps de l'Europe féodale, eu pour résultat d'attacher l'homme à son clocher, d'abord, ensuite à sa patrie? Le maître avait tout intérêt à bien traiter ses sujets, parait généreusement aux famines et n'abusait guère de son pouvoir absolu, considéré comme paternel. D'esclave devenu serf viager, le nègre n'inspire déjà plus à son ancien seigneur la même sollicitude. Pour le spéculateur, sans vergogne, avide de participer aux bénéfices du mouvement commercial, il devient un capital, placé à fonds perdus, qu'il lui faut faire suer le plus possible. Ne pouvant le renouveler, il l'exploite avec l'insensibilité d'entrailles que certains manufacturiers, exaspérés par la concurrence, mettent à épuiser dans leur fleur, les ouvriers-enfants surmenés à l'usine. La traite de l'homme noir est abolie, mais l'esclavage, même, n'a pas cessé d'être en vigueur.

Une classe de nègres bien intéressante, c'est celle des Oua-Hamalis, ou portefaix, qui transportent de la douane chez les négociants, les lourds colis suspendus par des cordes à une barre massive. Ils s'y attellent deux, quatre, même huit, avec une superbe intrépidité. Presque tous esclaves, depuis six heures du matin jusqu'au soir, on les voit s'échiner avec une inaltérable bonne humeur. A peine s'assoient-ils une heure pour manger; et quels festins lacédémoniens que les leurs! Une écuelle de riz, quelque volaille étique partagée entre tous, des bananes, du requin séché. Cependant la besogne presse. Ils se hâtent de reprendre leur joug. La sueur découle à flots de leurs flancs musclés, leurs articulations craquent, leurs épaules, protégées par de durs calus, ploient sous la charge. *Hima! Haya!* Tôt! Dépêchons! Vite un chant rhythmé pour leur redonner du cœur et du nerf! Les pauvres diables alternent encouragements et couplets, s'interrompant, se répondant, faisant chorus et toujours invoquant leur mère, confidente de leurs strophes improvisées. Je les ai souvent admirés sans jamais les trouver en



Avenue de Cocotiers, a Zanzibar.

(Dessin de A. Heins.)

défaut d'énergie et de joviale résignation, et ils m'ont rappelé les vigoureux portefaix qui, à Anvers, abattent tant de besogne en quelques heures. Mais du moins nos nègres blancs discutent-ils librement le prix de leurs services et réalisent-ils souvent de sérieuses économies.

— Dans cette population mélangée et grouillante, il ne peut manquer de se trouver cependant force mauvais sujets, vagabonds et pillards. Mais les règlements de police du Saïd ne badinent pas. Tout sujet nègre, en opposition avec les moindres décrets du Sultan, ou en révolte contre les agents de l'autorité publique, pris de boisson, en rupture d'engagement contracté envers un chef de caravane, ou simplement rencontré, vaguant par les rues de la capitale, après dix heures du soir, — ce qui entraîne la présomption d'intentions suspectes, — est arrêté, conduit au poste et mis au Mniororo, ou carcan. Celui-ci consiste en colliers de fer articulés, emboîtant le cou. Des chaînes de 30 à 40 mètres de longueur, passant dans des anneaux mobiles, unissent entre eux les pauvres diables, employés à discrétion dans les ateliers du *Cirkali* (gouvernement), à charger ou à décharger les navires, ou bien encore, sur les boutres impériaux, ramant à l'instar des anciens galériens. On les voit, attachés par sections de dix, travailler sur le quai de Zanzibar ; du reste, résignés à leur sort, riant, chantant et faisant des niches à leurs brigadiers. Tout propriétaire arabe a droit de faire mettre ses esclaves récalcitrants à la chaîne publique, mais sans pouvoir les employer à ses travaux particuliers, terrassements, bâtisses, etc. Ce privilège n'est accordé par le Saïd qu'à quelques rares favoris ou à des fonctionnaires de la Couronne.

Le Mniororo constitue le système pénitentiaire le plus doux et n'est guère appliqué qu'aux délits de simple police. Ceux qui s'y voient condamnés reçoivent cinq pessas par jour, à charge de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Les véritables criminels, séditieux, voleurs, incendiaires, etc., sont enfermés dans la Guéréza, sombre bastille, située à proximité du palais du Sultan. Cette forteresse, élevée par les Portugais, conserve encore un ancien canon, resté en batterie dans les casemates. Les prisonniers mis aux Mpingo, double anneau de fer rivé aux chevilles et relié par une barre mobile qui entrave la marche, ou bien, ayant les poignets enchaînés, sont nourris dans leurs

bastions et n'ont aucune communication avec l'extérieur. Une sentinelle béloutchie monte la garde sur chaque bastion. La nuit, de demi-heure en demi-heure, le premier soldat est obligé d'entonner une espèce de chant, à la fois guttural et monotone, répété, à tour de rôle, par les autres Béloutchis. C'est leur : « Sentinelle ! prenez garde à vous ! »

Les femmes, convaincues d'inconduite, et auxquelles sont jointes les concubines et les Sourias coupables des Harems particuliers, ne sont point exemptées de la chaine, mais bien, je pense, de la réclusion à poste fixe, dans la Guéréza. C'est à elles que revient la charge de transporter les décombres des maisons en démolition, le sable, la chaux et le corail gris, destinés aux bâtiments de la Couronne. Elles travaillent à part et ne se montrent pas moins insouciantes que les hommes. La prostitution se pratique, d'ailleurs, à Zanzibar, sur une large échelle. Il ne manque pas de Kahabas, trouvant moins fatigant et plus avantageux d'offrir leurs charmes banaux aux Hindous, Arabes ou Portugais, en humeur de libertinage, et aux équipages de marins français, anglais ou américains, ayant reçu leur haute paie, que de se vouer à un travail manuel, toujours maigrement rétribué.

Quelque rigoureuse que soit la justice du Sultan, elle est en progrès sur le code criminel usité du temps du Saïd Madjid. Ainsi la peine de mort, autrefois appliquée pour des méfaits souvent peu graves, n'existe plus. On l'a remplacée par de fortes amendes, se montant, pour le cas de meurtre commis sur un Arabe, à 6.000 francs et, sur un nègre, de 400 à 500 francs. L'impossibilité de payer entraîne fatalement le renvoi du coupable aux Présides. L'assassinat n'est point considéré, ici, comme un attentat contre la société tout entière. C'est une affaire privée, qui ne regarde que le meurtrier et les parents de la victime. Tout crime peut se racheter à prix d'argent. Et à défaut d'ayants droit, la caisse saïdiale se substitue à eux avec un empressement exemplaire. Je parlais de féodalité tout à l'heure. N'est-ce point ainsi qu'au moyen âge, les plus noirs forfaits restaient impunis, chez nous, pourvu que le coupable fût riche ou bien apparenté ?

— Aujourd'hui, 26 juin, nous serons reçus par Saïd Bargash, Sultan de Zanzibar. Il paraît qu'on veut nous favoriser d'hon-

neurs exceptionnels, car hier, le chef de musique du prince, un Portugais, comme la plupart de ses hommes, est venu nous demander si nous ne possédions pas un exemplaire quelconque de notre air national. A notre grande honte, nous avons été obligés d'avouer qu'en fait de Brabançonne notre mémoire se pouvait lui venir en aide. — « Oh! bien, s'est écrié le brave homme, en tirant de sa poche du papier réglé et un crayon. Qu'un de ces messieurs ait donc l'obligeance de me noter le chant, rien que le chant! » Nouvel et pénible aveu : — « Personne de nous n'est musicien. » Comment faire? Le malheureux chef nous a priés alors, de bien vouloir lui chanter la chose, sans fioritures, pour qu'il pût bâcler dessus son harmonie pendant la nuit.

Entendre c'est obéir. Et le Sultan avait donné ses ordres formels : — « Je ne peux pas cependant vous jouer la *Marseillaise* ou le *God save the Queen!* » répétait notre homme, en se grattant piteusement l'oreille. Ma foi, nous nous sommes exécutés, l'un fredonnant, l'autre sifflant, à tour de rôle. La séance a été longue et les siffleurs avait tout à fait l'air de faire l'éducation de quelque canari.

Après avoir endossé nos uniformes de grande tenue, nous nous sommes rendus au palais, avec M. Deville, consul de Belgique à Zanzibar et M. Greffulhe, notre hôte, qui doit nous tenir lieu d'interprète. C'est justement jour de grande réception. Elles ont lieu tous les vendredis. Les consuls de France, d'Allemagne et d'Angleterre ont également obtenu audience.

Nous passons devant une ligne de 1000 hommes, à peu près, de troupes régulières, échelonnés musique et drapeau en tête, depuis le siège du Consulat belge jusqu'au Palais Impérial. Ces troupes, organisées et dressées à l'européenne, font honneur au lieutenant de marine Mathews, l'officier anglais chargé de leur éducation martiale. Sur notre passage, officiers et soldats présentent les armes et la musique portugaise, en costume militaire, fait retentir les accords de la Brabançonne, jouée pour la première fois à Zanzibar. Aussitôt, les souvenirs de la patrie lointaine nous assaillent en foule et nous échangeons un regard mouillé. Quelle secrète puissance y a-t-il dans les quelques mesures composant un air national, pour que le cœur se gonfle d'aise, d'orgueil et de mélancolie en les entendant s'élever sur un sol étranger? Que je comprends bien, aujourd'hui, les pauvres

soldats suisses, éclatant en sanglots aux accents de leurs ranz champêtres et les fils d'Ecosse, marchant à la mort précédés de leurs cornemuses ! La religion du drapeau est féconde et sainte. Elle soutient les faibles et électrise les forts. Si nous nous reportons au cher pays de Belgique et revoyons par les yeux de la pensée les amis, qui nous oublient, peut-être, dans le tourbillon de la société civilisée, nous songeons aussi aux devoirs qui nous incombent et nous renouvelons, en nous-mêmes, le serment de n'y pas faillir. Oui, nous nous sentons, en quelque sorte, investis d'une part de responsabilité, dans la sauvegarde de l'honneur national. Et notre pas résonne plus fier et plus décidé sur la route de l'exil volontaire qui déjà s'est ouverte devant nous.

Saïd Bargash nous reçoit au seuil de son Palais, vaste construction, en corail gris, assez différente des riches habitations arabes. On y remarque un beau péristyle et les deux étages qui sont ornés de balcons, faisant face au nord, c'est-à-dire dans la direction de la Mecque. C'est là que le Sultan, sa famille et tous ses dignitaires viennent faire leurs dévotions. Le toit du Palais forme terrasse et, devant, s'étend une grande place d'armes où, les jours de réception, se tiennent les troupes. Deux fois par semaine, la musique portugaise y vient donner des concerts de fanfares.

Saïd Bargash est descendu, pour nous, des marches du large perron. En notre qualité d'Européens, nous ne sommes pas tenus à nous prosterner devant lui, comme les plus grands officiers de la Couronne. Frère et successeur de Saïd Madjid et fils de Saïd Saïd, Sultan de Mascate et de Zanzibar, ce Prince a partagé cet Empire avec un autre frère, régnant seul sur l'île aux dattes savoureuses. Bargash n'est au pouvoir que depuis 1870. Agé d'une quarantaine d'années, il se voit affligé, comme la plupart de ses dignitaires, d'un embonpoint excessif. On dirait qu'il les a choisis exprès ou que, par courtisanerie, ces derniers se sont héroïquement condamnés au régime des féculents.

L'abord du prince est aimable et commande le respect. Ce n'est point un homme ordinaire que ce monarque, dont la tête massive, aux lèvres charnues, relevée par un regard sagace, respire la bonté et l'intelligence. Vêtu comme les Arabes notables, en petite tenue de réception, il porte sur l'ample

chemise blanche de rigueur un manteau vierge de broderies. Il a renoncé, pour nous, au turban de soie blanche, cher aux dévots de l'Islam, — les Mtaouas, — et dont il affecte, avec sa cour, de se coiffer aux jours de réceptions musulmanes.

Le Sultan nous invite gracieusement à le précéder sur le grand escalier, recouvert de tapis, qui mène à la salle du Trône. Nous nous en défendons modestement, ce qui paraît le contrarier. J'ai su depuis le motif de cette politesse. Atteint d'éléphantiasis, Saïd Bargash n'aime point à donner sa fâcheuse infirmité en spectacle aux étrangers venus pour lui présenter leurs hommages. Aussi les fait-il toujours passer devant. En voulant nous montrer humbles, nous n'avons réussi qu'à être inconvenants. Mais que diable! Pourquoi ne nous a-t-on pas prévenus?

Surmontant sa répugnance, le Sultan ouvre la marche et nous nous apercevons seulement alors de ses jambes et de ses pieds démesurément enflés. Il nous conduit dans la salle d'audience, somptueusement décorée et où, des deux côtés du Trône, sont rangés des fauteuils dorés réservés à la suite. Nous prenons place à gauche et grâce à M. Greffulhe, un des plus anciens amis de Sa Hautesse, nous échangeons les compliments d'usage dictés par le cérémonial.

— « Comment se porte votre Roi? »

Telle est la première question posée par le Suzerain Arabe à M. Ramaeckers qui s'empresse de répondre que la santé de Léopold II est excellente.

— « Notre Roi » ajoute le Commandant, m'a chargé de présenter à Votre Hautesse ses plus chaleureux remerciements pour la bienveillance avec laquelle elle daigne traiter les voyageurs de l'Association présidée par Lui. »

— « J'aime beaucoup Léopold II, » répond Saïd Bargash, avec un franc sourire « et je m'honore de ses bons sentiments à mon égard. Oui, je suis fier d'être son ami. Ses voyageurs pourront toujours compter sur ma protection à Tabora, à Ou-Djiji, partout où je serais en mesure de les aider. Demain j'enverrai des firmans à mes principaux Gouverneurs et Officiers dans l'intérieur de l'Afrique, et j'espère qu'ils vous rendront votre tâche facile. »

Puis la conversation se généralisa. Le Sultan nous demanda curieusement quelles étaient les plus récentes découvertes faites en Europe et en particulier les progrès réalisés en Belgique.

M. Ramaeckers l'intéressa vivement en lui parlant de l'invention du Téléphone et des applications de l'Electricité à l'éclairage public : — « *Inshallah !* Les peuples de l'Occident accomplissent des miracles !.... Plaise à Dieu que vous vous tiriez bien du grand voyage que vous allez entreprendre dans notre primitive Afrique ! »

L'audience était terminée. Le Sultan nous reconduisit jusqu'à la porte de la salle, en nous réitérant ses vœux les plus cordiaux pour l'issue favorable de notre entreprise.

Nous sortîmes de là enthousiasmés. — Saïd Bargash est, en effet, un prince qui comprend et aime le Progrès, tout au rebours des despotes asiatiques confinés dans la sombre citadelle de leur ignorance et de leurs préjugés. Le voyage fait par lui en Europe, en 1875, et particulièrement à Paris, l'a entièrement rallié à notre civilisation. S'il n'est point parvenu à abolir totalement la traite, du moins empêche-t-il l'exportation de cargaisons humaines vers l'Arabie, où se dirigeaient naguère les convois d'esclaves. Cette détermination a dû lui coûter, car certains abus sont parfois momentanément dangereux à extirper. Doué d'un sens profond du commerce, cette clef de voûte nouvelle de son étroit empire, il voit bien que Zanzibar se dépeuple d'ouvriers noirs et qu'il manque de bras pour charger et décharger les navires, de plus en plus nombreux dans le port. Et peut-être se demande-t-il, si malgré son amour des réformes, il n'a pas été un peu trop vite en besogne.

Déjà, il n'y a pas moins de 5 steamers de guerre à lui appartenant, et il se propose d'augmenter encore sa flotte, promenant le drapeau rouge dans toute la Mer des Indes et allant porter à Aden et à Bombay l'ivoire, le copal, l'orseille, les dépouilles des grands fauves, la noix de coco, les mangoustes, le girofle, le sésame, les arachides etc. etc. Les officiers investis du commandement de ces navires sont tous Européens, car il n'oserait se fier à des capitaines Arabes, peu au courant de la navigation moderne. Indépendamment de ses vapeurs, Saïd Bargash possède quantité de *Daous*, ou embarcations à l'avant élancé, portant la voile carrée, de nattes tressées à la main.

— Fort curieux au point de vue nautique, l'aspect de la rade de Zanzibar : ici, c'est le *Mitêpé* dont la proue svelte se recourbe en forme de col de chameau. Dans la confection de la

coque, il n'entre aucun clou, tous les bordages consistant en lanières cousues, laissant passer l'eau, continuellement écopée par un ou deux hommes d'équipage. Là, c'est la *Bétéla*, fort commune dans ces parages, à la proue droite, assez semblable



ARABE EN COSTUME DE VILLE.
(Dessin de A. HEINS.)

au modèle européen, et à l'arrière coupé carrément. Plus loin se balance le *Bagala* indou, à poupe droite élevée au-dessus du bordage et dont la proue se projette fortement sur les flots.

C'est encore le *Batili*, aux deux mâts inclinés et à la haute poupe, arrivant du golfe Persique, et dont le type a été légué par

les forbans arabes. L'inflexion des mâts est obtenue par quatre haubans, dont deux, sur l'avant, se détachent quand il s'agit de virer de bord, ce qui a toujours lieu vent arrière et jamais au plus près du vent. Le *noli* de ces bâtiments, qui vont à Bombay, au golfe Persique, sur les côtes d'Arabie et du Somali, à Delagoa-Bay, à Madagascar, aux Comores, aux Séchelles, etc., varie de 20 à 200 tonnes. Ils partent sans boussole par la mousson du Sud et reviennent, par le vent du Nord, chargés de dattes et de tissus précieux.

Ainsi, peu à peu, Zanzibar devient la clef de tout le commerce évoluant sur la côte orientale de l'Afrique.

Avant le règne du Saïd Bargash, la mer baignait le pied des maisons devant lesquelles s'étend aujourd'hui un quai, d'au moins 30 mètres de profondeur, dû à son intelligente initiative. Cependant les navires ne peuvent point aborder. Ils sont obligés de stationner en rade, à 200, 300 ou 500 mètres du rivage, et chargements comme déchargements, s'opèrent au moyen de chalands et de canots.

Le télégraphe électrique relie déjà Zanzibar à Aden et au Cap de Bonne-Espérance. Le Sultan veut tout surveiller par lui-même. Ses ateliers de ferronnerie et ses chantiers sont organisés sur un pied remarquable, car il a su trouver dans les rangs industrieux des Parsis et des Portugais de Goa, des ouvriers de premier ordre.

Saïd Bargash sort parfois en voiture, escorté de quelques cavaliers indous. Partout, sur son passage, la population indigène, comme les étrangers, lui font l'accueil le plus sympathique.

— L'armée saïdiale, ainsi que je l'ai dit, se compose de soldats manœuvrant à l'européenne, sous l'habile direction du commandant Mathews, ex-lieutenant de marine de S. M. Britannique. Il y a de plus une garde particulière, composée de Persans, et un corps d'Irréguliers, ou Bachi-Bouzouks, formé de Beloutchis et d'Arabes. Les Persans se recrutent parmi les plus beaux hommes. Ce sont tous longs et maigres gaillards, aux cheveux raides, à l'air triste et assez peu martial. Leur taille semble se voûter sous leur tunique bleu noir, et ils portent le pantalon occidental. — Comme seule fonction, ils se relèvent de garde

sur le péristyle du Palais, dont ils arpentent mélancoliquement la terrasse.

Fort originale la façon dont Arabes et Beloutchis vont tous les vendredis, au petit pas gymnastique, manifester de leur dévouement devant le palais du Sultan. Le capitaine, qui tient la tête de la colonne, se transforme soudain en chef de musique pour donner à ses hommes la mesure d'un hymne guerrier, entonné par eux à tue-tête. Le chant, rudement martelé, est d'un rhythme saccadé, marquant le pas, et accompagné au repos, par le piétinement sur place des soldats. Quant à la mélodie, j'ai cherché vainement à m'en souvenir.

Il est vrai que, sous le rapport musical, je ne suis qu'assez médiocrement organisé!

— On mesure l'année, à Zanzibar, au moyen de deux computs différents. Le plus généralement employé, mais non le plus logique, est le comput arabe, divisé en douze mois lunaires comptant environ 355 jours et ne correspondant, par conséquent, d'aucune manière avec la marche immuable des saisons. On y détermine le premier jour de chaque mois par l'apparition d'une lune nouvelle, ou par l'expiration des trente journées attribuées au mois précédent. Ce calcul arbitraire expose à certaines irrégularités. Ainsi, il arrive souvent que des villages de la côte anticipent, ou retardent d'un jour, le mois solennellement inauguré à Zanzibar par un coup de canon tiré à bord d'un des steamers de guerre.

L'année arabe s'ouvre par le *Ramazan*, objet, en tout pays mahométan, d'un jeûne rigoureux, qui ne prend fin qu'après le coucher du soleil. Deux grandes fêtes musulmanes se tiennent le 1er de *Schaoual* et le 10 de *Th'il Hadjah*. Lorsque échéoit la première, tous les fidèles échangent des présents, à l'instar de ce que nous faisons au jour des étrennes. La seconde est tout entière à l'avantage du peuple, chaque famille un peu aisée abattant une pièce de bétail pour régaler les indigents.

Le comput en usage parmi les Oua-Souahilis, est l'année nautique et agricole, équivalant à notre année solaire de 365 jours, mais n'ayant pas le même point de départ. On la calcule du *Sikou a Mouaka*, correspondant au *Nairouz* persan, et tombant, pour nous, vers la fin du mois d'août. Cette année se fractionne en

décades, comme sous la première République française. Le Sikou a Mouaka est un jour de grande fête, qui comportait naguère de nombreuses et singulières cérémonies. Aussitôt après le lever du Soleil, toute la population indigène allait se baigner dans la mer. Encore aujourd'hui, il se cuisine dans les huttes principales un festin auquel de nombreux amis sont conviés. A un moment donné, tous les feux sont éteints, au moyen de l'eau, et rallumés par le frottement de deux morceaux de bois sec, sans doute pour figurer le retour périodique de la saison pluvieuse et de la saison brûlante. Jadis, aucune enquête judiciaire n'avait lieu pour les crimes commis en ce jour de liesse. Aussi en profitait-on pour jeter à la mer quelques pauvres diables de Banians, heureusement placés, aujourd'hui, sous la protection immédiate du Consulat Anglais.

Les principales saisons ont à Zanzibar des appellations génériques particulières. Ainsi les mois de décembre, janvier et février sont groupés sous le nom global de *Moussimi* (moussons) et comprennent le laps de temps pendant lequel souffle le *Kaskazi*, ou vent du Nord, lequel amène la *Massika*, ou saison des pluies, sévissant avec intensité pendant les mois de mars, avril et mai. Ceux de juin, juillet et août représentent la saison froide ou *Kipoi*. Les vents du Sud (*Koussi*) commencent à souffler en octobre et, dans les intervalles des moussons du Nord et du Sud, s'élèvent les vents d'Est et d'Ouest, désignés respectivement sous les noms de *Malelezi* et de *Tanga Mbili* (double voile).

Nous avons vu que c'est le vendredi, inaugurant la semaine arabe, qui est en honneur à Zanzibar. Le nom de *Djouma* comporte, en effet, dans sa brièveté dissyllabique, l'idée complexe d'assemblée solennelle tenue pour la discussion des affaires d'intérêt public. Le Djouma arabe commence le jeudi soir, après le coucher du Soleil. Or, comme les journées ont, sous cette latitude, une durée à peu près uniforme, on peut approximativement fixer leur début à 6 heures du soir. Voici, d'ailleurs, l'écart nominal des heures d'Europe avec celles de Zanzibar :

EUROPE : 7-8-9-10-11-12-1-2-etc. heures.

ZANZIBAR : 1-2-3- 4 - 5 - 6 -7-8-etc. heures.

Lorsque le Soleil se couche, un coup de canon part d'un des navires saïdiaux, stationnant en rade, et aussitôt le drapeau

rouge, adopté par le Sultan, est descendu, annonçant l'heure de la première prière, ou *Magaribi.*

Les bâtiments étrangers s'empressent, à cet exemple, de baisser pavillon. Saïd Bargash et toute sa cour se prosternent sur le balcon du palais, la face tournée du côté de la Mecque.

Les musulmans constituent une race essentiellement pieuse, désignant les différentes phases du jour par les noms mêmes des prières correspondant à ces phases. Ce sont, vers huit heures du soir l'*Esha* ; avant le lever du soleil l'*Alfadjiri ;* à midi l'*Azououri* et à 3 1/2 heures de l'après-midi l'*Alassiri*. Le spectacle imposant et mystérieux de ces dévotions publiques doit entrer pour beaucoup dans le respect témoigné aux Arabes par l'impressionnable population africaine.

— J'ai l'avantage de vous présenter Mohamed Biri, gentleman tripolitain venu à Zanzibar par un singulier concours de circonstances. Le dit Mohamed fera partie de notre caravane à titre de trucheman.

Voici son histoire, assez excentrique du reste :

Lorsque M. Ramaeckers fut envoyé à Tripoli par S. M. le Roi des Belges, il y engagea un jeune interprète, employé au consulat français comme *Kavach* (vulgo, factotum-interprète).

Mohamed, car c'était lui, avait le don des langues. Parlant couramment le turc, l'arabe et les dialectes de la côte barbaresque, il écorchait de plus, assez convenablement l'italien et en était à aborder la langue de Voltaire. Il convint au capitaine Ramaeckers, qui se l'attacha et s'en fit suivre jusqu'à Mourzouk. J'ai dit que notre chef était d'une aménité et d'une bienveillance rares. Son interprète se dévoua à lui avec la fidélité d'un chien domestique. La philanthropie européo-américaine aura beau prétendre le contraire, l'instinct du servage fait en quelque sorte partie intégrante du caractère oriental.

Ce fut un grand désappointement pour Mohamed quand son maître fut obligé de retourner dans sa patrie. Mais il avait son plan. Il s'était fait donner sournoisement l'adresse du Capitaine, qui fut très étonné, un beau matin, de le voir débarquer à Bruxelles, assez dépenaillé et sans un sou vaillant. On ne pouvait décemment renvoyer un serviteur aussi opiniâtre, d'autant plus qu'il aurait coûté assez cher de le rapatrier. M. Ramaeckers rempailla son Arabe, au moyen de déchets de sa garde-robe

bourgeoise et le sieur Mohamed Biri, jouissant du vêtement, du vivre et du couvert, se promena dans la capitale belge, n'ayant conservé de son costume national qu'un fez plus ou moins déteint.

Le gamin de Bruxelles, moins spirituel que le gavroche parisien, est infiniment plus agressif. Bamboula, comme l'avaient surnommé les Ketjes, eut à essuyer maints quolibets qui l'initièrent, d'ailleurs, à l'idiome du quartier des Marolles et des champions de Molenbeek.

La nomination de M. Ramaeckers, comme chef de la 3e expédition africaine, devait rendre à Mohamed une position sociale plus définie. Il fut officiellement nommé interprète de la future caravane et envoyé, aux frais de l'Association, trois mois à l'avance, à Zanzibar, pour s'y familiariser avec les patois africains, fortement saturés d'arabe.

Nous l'avons retrouvé ici, s'entendant à merveille avec les hommes libres de Zanzibar, et baragouinant le Ki-Souahili d'une façon déjà fort satisfaisante.

Sur ce, nous laisserons notre interprète prouver par la suite si la confiance de son ancien maître et celle de l'Association ont été bien placées.

—Tous nos préparatifs sont faits. Nous n'avions négligé qu'une chose, à savoir de bien régler nos chronomètres et c'est moi qui suis chargé de combler cette lacune.

Vers dix heures du matin (16 juillet 1880), je me rends à bord du *London*, vieux navire de guerre anglais, à trois ponts, capitaine Brownrique, chargé de stationner en rade de Zanzibar, pour empêcher la traite des nègres, exercée frauduleusement par d'effrontés spéculateurs. Capitaine Brownrique a sous ses ordres un cadre nombreux d'officiers commandant les steam-launchs et les cutters croisant dans le canal. Je suis fort bien reçu par le commodore de la petite flottille et, après un bref mais fraternel *shake-hands*, m'en retourne à Zanzibar avec l'heure exacte de l'amirauté anglaise.

— Nos adieux, qui ont été faits hier, étaient empreints d'une réelle émotion. En Europe, les préparatifs d'un voyage d'exploration n'éveillent qu'un intérêt momentané. Condamnés à l'avance, ou proclamés par anticipation vainqueurs de tous les obstacles, les voyageurs sont parfaitement oubliés le lendemain.

A Zanzibar, où la colonie blanche, déjà éprouvée par l'influence meurtrière du soleil africain, a vu partir tant de caravanes décimées sur la route, ou disparues à jamais, l'esprit de solidarité se traduit par des manifestations plus fraternelles.

Montés dans le *Daou* qui doit nous transporter à Bagamoyo, nous recevons avec attendrissement une dernière visite de M. Greffulhe et de quelques résidents dont nous avons conquis les sympathies.

Le champagne pétille dans les coupes et, sur l'arrière de la lourde embarcation, nous trinquons aux absents.

Une heure ! L'instant est venu de songer au départ. De la terrasse du Consulat belge, M. Deville agite par trois fois notre drapeau national auquel répond le Pavillon Bleu, étoilé d'or, de l'Association Africaine.

Nos hôtes sautent dans leurs chaloupes, l'ancre est levée.

Adieu ! Et dans trois ans si le sort nous est favorable !

---

# CHAPITRE III.

Le Daou. — Un coup de soleil. — Débarquement. — Chez Sewa, l'Hindi. — Premier accès de fièvre. — Soins fraternels. — Le Père Etienne, de la *Mission Catholique* du Saint-Esprit. — Bagamoyo. — L'expédition allemande. — Organisation d'une caravane. — Soldats et porteurs. — Prix courants. — La guerre dans l'Ou-Nyaniembé. — Mort d'un Père Algérien. — Ordre de marche et Code de voyage. — La Mission du Saint-Esprit. — Apôtres et pionniers. — Une fortune en cocotiers. — Un missionnaire nègre. — Le frère Oscar. — Léopard domestique. — A table!

Le Soleil brille incandescent dans l'éther, ne marquant pas moins de 36 degrés à l'ombre. Inutile de dire que nous en sommes fort incommodés sur le pont de notre primitive et antique embarcation.

Pour la première fois nous avons revêtu notre costume de voyage : chemise et ceinture de flanelle, veston de Drilling blanc (toile à voile ordinaire), pantalon de Cheviot, avec guêtres, bottines lacées, etc. Sur la tête, le casque en moelle de sureau apporté de Bruxelles. Par parenthèse, cette coiffure, à bords étroits, ne nous abrite guère et, personnellement, je l'échangerais volontiers contre un modeste turban flanqué d'un chapeau de paille.

Outre le Winchester à 14 coups, le revolver de combat et la boîte à cartouches, fixés à la ceinture, nous portons, passé sur l'épaule gauche, un sac-pupitre, contenant *tout ce qu'il faut pour écrire.*

Le pont de notre Daou est abrité, comme presque tous les types d'embarcation de l'Océan Indien, d'un toit formé de planches, de paille et de nattes, reposant sur le bordage. Une petite cabine est ménagée à l'arrière. Dessous, avec nos colis personnels, se tiennent les six ânes achetés à Zanzibar pour les besoins de l'expédition, et qui, moins émus que leurs nouveaux maîtres, se regardent philosophiquement en mâchonnant leur provende.

Couchés près de nous, sur la terrasse inclinée du bateau, avec les hommes d'équipage, nos domestiques noirs sont livrés aux délices du *far niente*. En attendant de mettre leur activité à



Le Quai de Zanzibar.
Dessin de A. Hoins.)

l'épreuve, nous nous en servons comme professeurs de langue. Au moindre objet qui attire notre attention et dont nous désirons connaître le nom en Ki-Souahili, nous avons recours à eux : *Hii? Nini?* (Ceci quoi ?) Et notre glossaire, soigneusement consigné dans un carnet, s'enrichit insensiblement.

Outre le capitaine Ramaeckers, le photographe De Meuse, le lieutenant de Leu, et votre humble serviteur, assistés de leur interprète juré Mohamed-Biri, ci-devant Bamboula, nous avons à bord M. Sergère qui nous accompagnera à Tabora où il va établir un comptoir, et un aimable Français, ami particulier de M. Greffulhe, M. Barizon, venu pour nous donner un pas de conduite jusqu'à la rivière Kingani, riche en hippopotames et en crocodiles.

Le vent ne nous permet pas d'aborder directement à Bagamoyo, dont nous commençons, seulement vers 8 heures du soir, à distinguer les rives en pentes douces. Il nous pousse dans la direction du Nord et par deux fois notre *Nahoza*, ou capitaine est obligé de louvoyer. Au loin, sur la grève africaine, se profilent quelques maisons blanches, offrant avec les huttes indigènes et ses bouquets de palmiers, un ensemble qui nous reporte immédiatement à l'entrée de Zanzibar.

Cependant l'état d'énervement, produit sur moi par l'action du Soleil, n'a fait que s'accroître. Vers 6 heures, je me sens envahi par un malaise général et mes compagnons, inquiétés par l'aspect de ma face congestionnée, semblent ne pas la trouver de fort bon augure. Je les rassure en affectant l'insouciance et, de fait, je pense que la fraîcheur du soir et le repos auront facilement raison d'un simple coup de soleil. Dans cette conviction, je m'arrange pour dormir sur le pont et ne m'éveille que trois heures après, au frottement de la quille sur le sable.

Nous étions arrivés, mais il nous restait encore deux ou trois cents mètres d'eau à traverser pour atteindre la terre ferme. Les hommes qui nous portaient en eurent d'abord jusqu'au ventre, puis jusqu'à mi-jambe. Quoique totalement abattu et assez indifférent à ce qui m'entourait, je ne pus m'empêcher d'avoir l'odorat désagréablement affecté par la nauséabonde odeur de poisson qui régnait sur toute la plage. Les habitants de Bagamoyo tirent de grandes ressources de la pêche et conservent leur poisson de mer en le faisant sécher au soleil. Il y a ici,

paraît-il, d'importantes pêcheries de requins qui alimentent toute la province.

Sewa l'Hindi, espèce de Shylock oriental, à la face jaunâtre, à la tête rasée, aux phrases équivoques et melliflues, nous avait précédés à Bagamoyo. Il nous attendait déjà depuis quelque temps, fort occupé, d'ailleurs, de nos affaires, qui étaient encore plus les siennes, comme la suite devait nous l'apprendre. Nous nous installâmes dans sa propre maison, formée d'un simple rez-de-chaussée à toit plat et aux murs fraîchement recrépis. Cette habitation ne comprend pas moins de six chambres tapissées et meublées à l'indoustane, c'est-à-dire tendues d'étoffes de soie rouge et garnies de lits à moustiquaires de même couleur. Sur le devant, formant antichambre, s'étend une large pièce servant de *Barza* et appropriée à la réception des clients étrangers. M. Ramaeckers en fit immédiatement notre salle de réfection. Antichambre et chambres à coucher, établies directement sur le sol battu, ont, en guise de tapis, des nattes épaisses de couleurs assorties.

C'est en me traînant avec effort par les étroites ruelles, semées d'imondices comme celles de Zanzibar, que je suis parvenu à ce lieu de délices où nous passerons les quelques jours indispensables à l'organisation de la caravane.

Nos matelas, somptueusement recouverts de fourreaux de soie écarlate, jaune, verte ou bleue, nous invitent au repos. Je m'y jette avec empressement, dans l'espoir de trouver un terme à mes souffrances, devenues fort vives. Hélas ! si notre dernière installation, précédant l'abri sommaire de la tente de voyage, est de nature à contenter les plus délicats, je ne m'en aperçois guère ! Ma première nuit sur le continent africain se passe dans de mortelles angoisses. Ma tête bout et semble prête à éclater. Par bonheur, mes compagnons se portent à merveille et peuvent faire honneur au plantureux festin qui leur est servi. Pour moi, pris de nausées continuelles, je suffoque et, jusque cinq heures du matin, me débats contre les attaques d'une indisposition équivalant à un violent mal de mer. Les membres de l'Expédition ne m'abandonnent pas. Chacun, tour à tour, s'installe à mon chevet, m'humectant le front de lotions d'eau vinaigrée, me présentant des limonades aux citrons doux, en un mot me prodiguant les soins les plus fraternels et les plus touchants.

Enfin, vers l'aube, la crise s'apaise, mais pour faire place à la

fièvre, cette terrible fièvre africaine, à laquelle, le premier, je devais payer mon tribut. Toutefois, la connaissance est anodine. Après trois jours de lancinantes caresses, la maussade visiteuse se lasse de son dernier favori et court à d'autres embrassements. Bon voyage, Mademoiselle, et que notre rupture soit définitive, n'est-ce pas ? Je me déclare indigne de votre gênante fidélité.

— Au cours de mon indisposition, j'ai reçu plusieurs fois la visite du Révérend Père Etienne Bauer, de la Mission catholique du Saint-Esprit, établie à l'extrémité ouest de Bagamoyo. Il approuve pleinement le traitement à la quinine, suivi sur la foi des voyageurs qui nous ont précédés. Mes compagnons lui rendent sa politesse et reviennent enchantés de l'accueil qu'ils ont reçu des Révérends.

C'est chez eux que le capitaine Cambier et le docteur Dutrieux ont été soignés lorsqu'ils se trouvaient retenus par la fièvre, au début de leur expédition. A cause du voisinage de la mer et du mélange de l'eau salée avec l'eau douce, Bagamoyo est surtout exposé aux miasmes fébrigènes. Non seulement les Européens, mais les natifs, subissent l'influence de cet insalubre séjour. L'intoxication, provoquée par la décomposition des matières organiques, n'atteint pas, d'ailleurs, que les êtres humains. Les animaux mêmes en sont douloureusement affectés.

— Encore bien faible sur mes quilles, comme disent les marins, je profite du premier jour de convalescence pour visiter la localité. Bagamoyo, ou cœur de l'Afrique, de *Baga* (corruption du mot *Barra*, intérieur) et de *Moyo*, cœur, pourrait bien devenir, en effet, le point où aboutiront les moindres pulsations de la côte orientale. Cette ville, ou ce grand village—car il n'y a pas dans l'Afrique Equatoriale beaucoup d'agglomérés qui se rapprochent, comme disposition, de nos cités européennes, — a pris depuis quelques années une extension considérable et déjà ne le cède presque en rien à Zanzibar. Même animation, même population hétérogène et, aussi, même et incurable saleté. C'est ici que s'organisent et que partent toutes les caravanes en destination de l'intérieur. Celles de Stanley, de Cambier et de Popelin y ont été formées. Aussi la population s'accroît-elle dans des proportions incessantes, renforcée encore par l'appoint des Oua-Nyamouézis, désireux de prendre du service en qualité de sol-

dats ou de porteurs. Seules, les expéditions anglaises choisissent, comme point de partance, *Sadani*, situé au Nord, sans doute à cause de la Mission Évangélique qui leur facilite grandement la besogne.

Les indigènes de Bagamoyo appartiennent à la race des *Oua-Rimas*, variété des Oua-Souahilis, sous l'autorité d'un gouverneur délégué par Saïd Bargash. Moins d'Arabes qu'à Zanzibar, mais en revanche de nombreux Hindis et Banians, âpres à la curée. Ils y tiennent boutique ouverte d'étoffes, de conserves, de tabac, de verroteries, d'instruments aratoires, d'outils, etc., etc. Mais il faut avoir l'œil ouvert lorsqu'on a à traiter avec eux.

— Le Baron von Schöler, chef de l'Expédition Allemande, marchant également sous la bannière de l'Association Internationale Africaine, est arrivé à Bagamoyo presque en même temps que nous. Il est accompagné des docteurs Böhm, naturaliste, et Kaiser, astronome distingué. M. Reichard, qui s'est joint à eux, voyage pour son compte particulier. Nous avions eu fort peu de rapports avec eux, pendant notre séjour à Zanzibar, et c'est pourquoi, probablement, j'ai oublié d'en parler. Ces messieurs en sont, comme nous, à leur coup d'essai, et leur départ coïncidera avec le nôtre.

— Si le voyageur peut se fier à un Arabe pour la recherche des soldats de son escorte, il ne devrait s'en rapporter qu'à lui-même pour leur engagement personnel et définitif. Indépendamment de la nécessité de se poser, dès le début, en maître exclusif, faisant tout par lui-même, jugeant souverainement et infailliblement des qualités exigées de ses Askaris, il y a la question d'obéissance directe qu'un simple oubli de forme peut compromettre. Le soldat indigène, engagé par l'intermédiaire d'un raccoleur Hindi ou Banian, vous croira inapte à faire de l'autorité et profitera malignement de tout défaut d'expérience, pour substituer ses volontés aux vôtres. Malheur au chef de caravane qui ne joue pas serré ! Le moindre Pagazi ne tarde pas à abuser de sa condescendance. Qui plus est, l'engagé, par intermédiaire, se croit souvent plus lié envers cet intermédiaire qu'à l'égard de l'explorateur ayant imprudemment, ou par nécessité, délégué une partie de ses pouvoirs. L'exemple en est suffisant dans ce qui est arrivé de la caravane envoyée à Livingstone par le docteur

John Kirk. Profitant d'un vœu échappé à ce dernier, relativement au prompt retour de son ancien compagnon de voyage dans le Zambèze, l'escorte d'esclaves recrutée par M. Kirk, s'était crue autorisée à ramener de force le docteur et, sur son refus, l'avait bel et bien abandonné. De toutes les marchandises, dissipées et vendues par un chef infidèle, Livingstone n'avait reçu qu'une part dérisoire. Lorsque Stanley finit par le rencontrer, à peine convalescent, au bord du Tanganika, le grand explorateur se voyait à la veille de devoir tendre la main aux indigènes.

Le choix d'une escorte est chose délicate. A défaut d'une longue pratique, il faut, autant que possible, s'entourer de soldats ayant fait partie d'expéditions antérieures et pouvant produire les meilleurs certificats. M. Cambier avait tenu à raccoler lui-même ses hommes à Bagamoyo, ce qui lui avait occasionné de grands retards. Le capitaine Ramaeckers, pressé d'entrer en campagne, a dû se confier à Sewa, tout en se réservant la conclusion définitive de l'engagement. Nous savons malheureusement comment les Hindis s'y prennent pour avoir toujours sous la main les éléments de caravanes éventuelles. Outre les Oua-Nyamouézis, logés et nourris dans des hangars *ad hoc*, ces rusés recruteurs s'assurent une partie de la population locale, en se montrant très accessibles en matière de prêts. Leur caisse est toujours ouverte aux nègres libres de Zanzibar et de Bagamoyo, moyennant, toutefois, des intérêts honnêtes, bientôt grossis. Or, la liberté même de l'emprunteur, devient ici le gage de sa solvabilité. A défaut d'argent, le nègre est la chose et l'esclave de son banquier, jusqu'au paiement intégral de ses dettes. Sewa, qui pratique ce joli système sur une large échelle, a ainsi à sa dévotion un personnel considérable, lui devant, par homme, qui 10, qui 20, qui 30 piastres. Ces débiteurs imprudents sont enrôlés ordinairement dans les Askaris, ou soldats de l'escorte. Chacun d'eux devient l'objet d'un contrat, visé par le gouverneur arabe, contrat en vertu duquel il s'engage, pour la durée d'un an, à raison de 5 piastres ou vingt-cinq francs, environ, par mois, plus la nourriture estimée à une shouka (1 mètre 82) de cotonnade blanche, pour cinq jours de nourriture. Le chef de la caravane lui fait ordinairement une avance de quatre mois, sur laquelle l'usurier Hindi commence par se rembourser et dont le

reste est ordinairement dissipé en parties de plaisir à Zanzibar ou à Bagamoyo. Le solde n'est compté qu'au retour, afin, sans doute, de parer aux désertions, ce péché mignon des escortes africaines.

Le Pagazi, payé, lui, en étoffes, qu'il emporte, contenues dans le ballot qui lui est confié, et qu'il ne lui est permis, sous aucun prétexte, d'ouvrir en route, s'obtient à meilleur compte. Les Hindis lui font, en moyenne, les conditions suivantes :

PRIX D'UN PORTEUR DEPUIS LA COTE JUSQU'A TABORA.

(Payé par l'Hindi).

| | |
|---|---|
| 2 pièces de Satini, cotonnade ordinaire, blanche, très légère, mesurant 9 dotis (32 mètres 76 c.) et d'une valeur de 3 piastres . . . . . . . . . . . . . . . | fr. 30.00 |
| 3 pièces de Kaniki, ou cotonnade bleue de Bombay, mesurant 2 dotis (7 mètres 28 c.), et valant fr. 3.20 | 9.60 |
| 4 pièces de Ranghi, cotonnade de couleur à fr. 2.50 chacune . . . . . . . . . . . . . . . | 10.00 |
| Nourriture, pendant 3 mois, à raison de 5 dotis par mois . . . . . . . . . . . . . . . | 7.20 |
| Total | 58.80 |

soit la moitié de ce que coûte un soldat de l'escorte. Malheureusement, ces prix de revient, si je puis m'exprimer ainsi, nous ne les avons connus que plus tard. Le capitaine Râmaeckers, auquel Sewa a tenu la dragée haute, a fait accord avec lui à raison de 37 piastres et demi, par charge, jusqu'à Tabora, alors que les Arabes n'en paient ordinairement que 20 à 25.

Mais ce minimum ne les garantit pas, comme nous, contre les vols ou disparitions de marchandises, détériorations de matériel, bris de caisses, etc. Et, en somme pour des novices, cette assurance a bien sa valeur.

Sitôt arrivé à la côte, il s'agit de répartir immédiatement les divers services. Telle brigade sera investie de celui des tentes; telle autre sera chargée de faire le bois ou l'eau. A telle autre, encore, reviendra la surveillance des ânes, du bétail, des bagages, et ainsi de suite. La réussite ou l'insuccès de toute une expédition dépend souvent de l'impulsion imprimée au début.

— Voici les renseignements que nous avons recueillis et qui

nous forceront de déroger un peu à nos instructions de Bruxelles.

La guerre a éclaté dans Ou-Nyamiembé entre Nyoungou, chef de village pillard, auteur du meurtre de l'ingénieur anglais Penrose, et l'un de ses dignes émules. Il y aurait impossibilité ou, du moins, danger imminent, à s'engager, en ce moment, dans les terres avec une trop faible caravane. D'après les courriers, venant de l'intérieur, le Révérend Père Moinet, prêtre français de la Mission Algérienne, aurait été complètement pillé par les indigènes et forcé de se réfugier auprès de M. Cambier. Le Révérend Père Levesque, marchant dans une autre direction, aurait été tué.

D'autre part, comme nous l'avons vu, les expéditions qui se succèdent ont singulièrement fait renchérir les prix des enrôleurs. Nos Allemands ne peuvent trouver des porteurs qu'à raison de 38 piastres, jusqu'à Tabora, et encore sous la condition expresse que la charge n'excède point les 60 livres anglaises. En faisant entrer en compte les frais du *Nyampara*, commandant en chef des Pagazis, de ses brigadiers et du *Kirongozi*, ou chef de file (les premiers exonérés de toute charge), ces dépenses se trouvent encore notablement majorées. On demande jusqu'à 45 piastres jusqu'à Karéma par charge de 60 livres. Dans ces conditions, il devient préférable de ne former qu'une seule et grande caravane, au lieu de nous fractionner, ce qui doublerait peut-être nos frais généraux d'escortes et de guides. Grâce à la demi-charge, qu'à l'imitation de Stanley nous avons imposée aux Askaris, nous ne serons point obligés, pendant la première partie de la route, de nous faire suivre d'un cortège embarrassant de porteurs. A peine en avons-nous deux cents, ce qui est presque modeste, en comparaison de l'importance de la caravane.

M. Sergère se chargera, du reste, de nous faire parvenir à Karéma tous nos gros bagages, au taux d'une piastre par livre anglaise, tous frais payés et assurance comprise. C'est également la société Sewa-Sergère qui procédera au transport de notre steamer démontable.

— Tout est réglé pour le départ. Notre escorte se compose de 198 hommes, engagés aux prix de 60 piastres par année, nourriture non comprise pour trois ans. La caravane sera formée en deux pelotons, sous les ordres des grands Akidas (lieutenants)

Mounié Pembé et Mounié Goa, soumis à l'Arabe Saïd bin Salem, bin Nassr, Akida en chef. Le premier peloton est divisé en neuf et le second en dix sections, ayant chacune leur Akida particulier.

L'avant-garde compte 46 hommes qui précéderont nos porteurs, le centre 90, et l'arrière-garde, fermant la marche, 62, y compris notre cuisinier, nommé Réhani Ouadi Keir. L'expédition allemande nous suivra de près. Ainsi nous formerons une force compacte et imposante, pouvant résister aux attaques éventuelles des corps d'indigènes belligérants, si, malgré les représentations de M. Sergère, qui parle à merveille le Ki-Souahili, ils tentaient de nous barrer le passage.

Nous serions déjà partis, si nos porteurs n'avaient insisté pour attendre jusqu'au jeudi, jour possédant, d'après eux, des propriétés spéciales. Ne rions pas trop de leur naïve confiance. Beaucoup de nos esprits forts d'Europe ne croient-ils pas à l'influence néfaste du vendredi?

Mohamed Biri parle déjà couramment le Ki-Souahili. Ses yeux, dont il se plaignait à Zanzibar, sont en voie de guérison. Quant à moi, je suis parfaitement remis, et résolu, pour compenser mon inaction forcée des derniers jours, à payer bravement de ma personne.

La mort d'un Père Algérien se confirme. Il aurait été tué à coups de lance. Mais on ne sait pas encore exactement s'il s'agit du Père Levesque.

— Dans la matinée du 21, notre chef nous réunit pour nous soumettre son plan de campagne.

Le lieutenant de Leu prendra le commandement de l'avant-garde. Il marchera en tête, décidera des haltes et des repos, choisira les lieux de campement, fera dresser les tentes, etc., etc. M. Ramaeckers se réserve le gros de la caravane et marchera au centre, avec M. De Meuse. L'arrière-garde m'échoit en partage avec quelques Askaris. Notre mission consistera à presser la marche et à protéger les trainards, sur lesquels se jettent les brigands du désert, affamés de butin. Comme M. de Leu, j'aurai à me tenir en communication suivie avec le chef.

Quoique ayant chacun notre tente séparée, nous nous réunirons aux heures des repas, qu'en sa qualité de bonne fourchette

et d'ordonnateur émérite du mess d'officiers, M. de Leu se charge de surveiller.

La partie éminemment sage et prévoyante du plan de M. Ramaeckers a trait à nos rapports futurs. En voyageur expérimenté, notre chef estime qu'il est difficile à plusieurs Européens, vivant en commun, de s'accorder toujours : « Si dans la vie courante l'on peut se soustraire aux ennuis, aux contradictions, aux froissements, engendrés par les déceptions, les oppositions de caractères ou les accès de mauvaise humeur, il n'en est pas de même lorsque, rivés l'un à l'autre, on se retrouve sans cesse en



PLAGE DE BAGAMOYO.
(Dessin de R. Wytsman.)

présence. Le conflit des responsabilités engendre forcément des échanges d'observations, dégénérant en reproches, voire en querelles. Cela est si vrai que la plupart du temps, les haines à bord, les plus terribles de toutes, issues des causes les plus futiles, sont inextinguibles, faute d'arrangement immédiat. Nul moyen d'échapper au travail de cristallisation bilieuse qui s'opère dans le cœur des deux hommes forcés de comprimer leurs res-

sentiments. » M. Ramaeckers sourit à nos protestations optimistes. Il nous parait impossible, en effet, partageant les mêmes périls, de voir jamais s'altérer notre fraternelle union. « C'est justement pour cela même, répond-il, que vous serez entraînés à des heurts. La fatigue et le découragement, la maladie, que sais-je, l'amour propre, peuvent vous entraîner à des brouilles fâcheuses. Il faut tout admettre et tout prévoir. Voici ce que je vous propose d'inscrire dans notre code particulier de voyage : au plus léger malentendu, au moindre mot vif ou blessant, pouvant amener une altercation, on aura le droit de s'abstenir, pendant trois jours, de communications directes en dehors des besoins du service. Ce laps de temps suffit à tout homme de cœur et de bon sens pour examiner les choses sous leur véritable point de vue. Le premier moment d'irritation passé, une explication franche et loyale aura lieu et les torts seront avoués de part et d'autre. Cela fait, on se donnera la main. Croyez-moi, la précaution est bonne. Tant mieux pour nous si elle est superflue. Quant à nos rapports hiérarchiques, il reste entendu que mes seconds devront se conformer à mes décisions, quelles qu'elles soient. Je réponds de cette expédition sur mon honneur et ne compromettrai point de gaîté de cœur ma réputation. D'ailleurs, j'ai sur vous l'avantage des ans et de l'expérience. Enfin, nous sommes soldats et connaissons tous notre devoir. Si, consultant un de mes lieutenants, il m'arrive de ne point me ranger de son avis, il ne faut pas qu'il puisse se considérer comme vexé .... »

Nous avons interrompu M. Ramaeckers, en l'acclamant, et solennellement promis de nous conformer à ses instructions, si pratiques et si vraiment paternelles.

— Aujourd'hui, 21 juillet, nous allons faire notre visite d'adieu à la Mission du Saint-Esprit. Réception aussi cordiale que chaleureuse.

Cette mission, fondée il y a une vingtaine d'années par le Révérend Père Horner, paraît en pleine voie de prospérité. De construction imposante et spacieuse, elle est flanquée d'une belle église, de forges, d'ateliers de menuiserie et autres bâtiments, où de nombreux enfants, pour la plupart rachetés de l'esclavage, reçoivent une double éducation morale et matérielle. Ses vastes plantations de cocotiers, coupées de magnifiques

avenues, font l'admiration des voyageurs. Il y a sept ans, un effroyable ouragan détruisit tous les cocotiers de l'île de Zanzibar et de la côte de Bagamoyo. Seules, les jeunes pousses de la Mission Catholique résistèrent à la tourmente : « Vous voyez bien que le Ciel nous protège » dit le Père Bauer, en nous faisant les honneurs de son pieux Eden. Naturellement nous n'avons garde, paraphrasant la fable du chêne et du roseau, d'insinuer que la flexibilité même des dits cocotiers, entre pour le moins autant dans leur miraculeuse résistance que l'intervention céleste. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui les dits cocotiers sont grands et forts et couvrent de leur opulent ombrage une immense superficie de terrain. La Mission n'en retire pas moins de 200,000 francs par an, qui suffisent amplement à son entretien, malgré les écrasants sacrifices qu'elle s'impose. Ainsi, non seulement elle étend chaque jour en Afrique le réseau de la civilisation, mais elle ne coûte pas un sou à la vieille Europe, dont elle prend à cœur de traiter royalement les plus humbles représentants.

Quand on songe aux difficultés de toute nature, aux obstacles, aux dangers mêmes, opposés par Arabes et indigènes à l'œuvre des hardis missionnaires, on est surpris des résultats obtenus par eux, en moins d'un quart de siècle.

Le Révérend Père Étienne Bauer, qui réunit en lui les types de l'apôtre et du pionnier, a sous sa direction environ six cents enfants, arrachés à la servitude. Ses Pères et lui les ont recueillis, nourris, élevés, instruits dans la religion du Christ, et surtout dans celle du travail, ce qui constitue une tâche bien plus rude encore. Le nègre, alourdi par les débilitantes ardeurs d'un ciel de feu, est paresseux d'instinct, comme le Chinois est actif et prévoyant. Il faut le contraindre pour en obtenir une besogne suivie, et la tutelle de l'esclavage devient presque pour lui une nécessité, plutôt que de constituer une oppression arbitraire.

—« La Mission du Saint-Esprit a bien mérité de la civilisation » disons-nous à notre vénérable cicérone. — « Oui, peut-être, » répond-il, en souriant tristement,« mais au prix de quels sacrifices ? Plus de vingt des nôtres, morts à la fleur de l'âge et brisés d'efforts, ont leur tombe dans le cimetière de Bagamoyo, sans compter ceux qui, n'ayant pu résister au climat, ont été renvoyés en Europe, infirmes et épuisés. »

Vingt années d'expérience ont donné à ce sagace et vaillant éducateur une connaissance approfondie des populations primitives auxquelles il s'efforce d'inculquer le sentiment de la dignité et de la responsabilité humaines.

— « Pour évangéliser ces malheureux, continue-t-il, il n'y a d'autre moyen que de commencer par les enfants. La prédication est insuffisante aux adultes, plongés dans un état presque complet d'abrutissement et que leur instinct animal pousse à tous les vices. Elle n'a aucun accès dans ces cœurs endurcis et corrompus. Il faut l'exemple des néophytes, des familles, des villages chrétiens, et surtout des missionnaires pour secouer leur inertie. Malgré son hostilité farouche, — nous avons été accueillis à coups de fusil, — l'Africain subit plus qu'on ne pense le prestige de l'Homme Blanc. Nous sommes obligés d'exercer, nous-mêmes, ostensiblement, toutes sortes de métiers, afin d'entraîner nos jeunes noirs et d'entretenir leur émulation, adroitement stimulée. Quelques-uns d'entre nous sont tailleurs, d'autres maçons, agriculteurs, forgerons, charpentiers. Chacun a ses apprentis. Et que de douces flatteries, d'encouragements, de ruses patientes pour faire marcher notre petite colonie ! Nous sommes un peu Jésuites, c'est tout dire, » ajoute le fin religieux en nous jetant un regard narquois. Et comme nous tâchons de faire bonne contenance, devant ce trait lancé à l'improviste : « A tous les points de vue, reprend le Père Etienne, l'œuvre que nous poursuivons n'est-elle point morale et hautement profitable à la société ? L'Evangile n'est-il pas un éblouissant flambeau pour ces athées superstitieux et idolâtres, plongés dans la nuit de l'ignorance ? Quand même nous n'aurions que le mérite de faire des travailleurs de ces sauvages ilotes, l'homme le plus détaché des croyances religieuses, qui font notre force et notre espoir, devrait reconnaître nos services. C'est dans des régions comme celle-ci qu'il faut voir le Christianisme à l'œuvre. Tout, ici, est pour nous activité, renoncement et sacrifices. C'est ce qui rend les Missions africaines si pénibles sous tous les rapports, comparativement à celles des pays où il y a déjà un culte professé et une certaine civilisation. »

Nous nous sommes inclinés sans répondre, pénétrés de respect et de sympathie pour cet éloquent défenseur de l'idée chrétienne, telle que la prêchait Jésus, l'Homme Divin. Oui, votre action est féconde, généreux et actifs missionnaires préférant

les dangers de votre apostolat aux dignités ecclésiastiques. Et ce n'est pas vous qu'on taxera jamais d'intolérance, de cupidité et d'ambition.



UN PROPRIÉTAIRE INDIGÈNE.

(Dessin de R. WYTSMAN.)

La Mission du Saint-Esprit se compose de quatre ou cinq pères et d'un nombre plus élevé de frères, tous rivalisant de zèle et d'activité. Parmi ces derniers, se trouve un nègre de l'île Bourbon, fort intelligent, et qui prêche d'exemple aux hommes de sa couleur. Il serait à désirer que les missions africaines

eussent beaucoup de pareilles recrues, inappréciables intermédiaires entre la Race Blanche et la Race Noire.

Ainsi que nous l'avait dit le Père Etienne, chacun exerce ici une spécialité. Agriculteurs, artisans et éducateurs, les Missionnaires pourraient, au besoin, se passer complètement de l'Europe, à laquelle ils envoient les produits dus au seul travail. Une de leurs figures les plus originales est le frère Oscar, Nemrod en soutane de la Communauté. Il faut l'entendre s'exalter en parlant de chasses à l'hippopotame, au crocodile, au zèbre, à la girafe, etc. Le gibier d'Europe lui inspire le plus profond dédain. A lui seul il approvisionnerait la Mission si le Père Supérieur ne refrénait prudemment des instincts cynégétiques qui ont failli récemment coûter cher au frère Oscar. En effet, son fusil ayant éclaté, lui a cassé le bras droit qu'il porte encore en écharpe. Pour tromper ses ennuis, il n'a rien trouvé de mieux que d'aller dénicher un jeune léopard dont il fait l'éducation. L'animal partage sa chambre et le suit partout comme un chien. Reste à savoir s'il persistera dans sa docilité. Le frère Oscar est encore principalement chargé de rassembler les collections forestières, minérales, entomologiques, etc., expédiées en Europe.

Après nous avoir fait visiter en détail les cultures et les ateliers de la Mission, le Père Bauer nous invita gracieusement à dîner. Et comme nous faisions mine de refuser, nous rejetant sur l'embarras que nous causerions peut-être à la Communauté : « Je vois ce que c'est, reprit le Supérieur. Vous craignez que nous ne vous fassions maigre chère. Rassurez-vous. Nous ne sommes pas des cénobites. Le jeûne et les macérations peuvent convenir aux religieux perdus dans la seule contemplation divine, mais au prêtre qui lutte et qui travaille, il faut un régime sain et réconfortant. Nous avons fait un extra pour vous et il serait cruel de nous empêcher de le partager. Dieu ne voit pas d'un mauvais œil que ses créatures fassent usage des dons qu'il leur prodigue. Un honnête régal ne peut que le réjouir, quand ses serviteurs savent éviter l'excès et ne s'assoient à table qu'après une journée vaillamment remplie. Vous ne ferez, d'ailleurs, que trop tôt connaissance avec les privations que réserve à tout voyageur blanc cette terre inhospitalière. Vous aussi, vous allez en Mission, et ce sont des frères qui vous offrent le repas des adieux. »

Ma foi, nous avons accepté, et bien nous en a pris. Je ne me souviens pas d'avoir rien mangé d'aussi bon cœur que ce dîner, à plusieurs services, ordonné dans toutes les règles de l'art. C'est un péché si intelligent que la gourmandise qu'on peut bien le passer aux bons Pères de Bagamoyo, à supposer que le plaisir de nous bien traiter n'entràt pas seul en cause dans l'abondance archiépiscopale de leur festin. Potage exquis, poissons délicieusement apprêtés, rôts, entrées et volailles, pâtisseries de choix, fruits, vins de France, café et chartreuse, rien n'y manquait. C'était à se croire dans un restaurant parisien de premier ordre. Je dois à la vérité de constater que nos hôtes se sont vaillamment comportés. De rudes hommes, d'ailleurs, à en juger plus encore par leurs œuvres que par leur excellent appétit !

Le soir, après avoir allumé nos cigares, nous causons longuement sous la large véranda qui entoure le bâtiment tout entier de la Mission, et se répète à l'étage sous forme de galerie couverte. Quoiqu'il y ait bien longtemps que le Père Bauer ait quitté la France, il est demeuré patriote dans l'âme. Il nous donne sur le centre de l'Afrique des renseignements précis et des avis pleins de sagesse. C'est avec peine que nous nous arrachons à cette agréable société, en promettant de renouveler la visite à notre retour..... si retour il y a !

---

# CHAPITRE IV.

**Oua-Pagazis et Askaris. — Caisses et ballots. — *All right!* — Pyrotechnie et fanfares. — Une recrue. — Un pas de conduite. — La saison sèche. — Le *Kingani.* — La *Chamba Gonéra.* — Crocodiles et hippopotames. — Un de moins. — Traversée scabreuse. — L'Ou-Zaramo. — La vallée du Kingani. — *Bighiro.* — Premier campement. — La cuisine au désert. — Fugue à Bagamoyo. — Les fumeurs de chanvre. — Revue anthropologique. — En chasse! — Faune. — M. de Leu paie son tribut à la fièvre. — Préparatifs culinaires. — *Pakoua! Tchakoula tayari!* — Le commerce à l'intérieur. — Rétablissement. — Cannibalisme et polygamie. — Retour des soldats prodigues. — Le *Pombé* et l'hydromel.**

L'aube se lève rayonnante sur la journée du 22 juillet. Nos Askaris vont et viennent par la ville sonnant des cors et des clairons dont nous leur avons fait présent.

C'est leur manière de prendre congé, comme aussi de brûler de la poudre en toute occasion — surtout pacifique.

Pendant ce temps nous mettons la dernière main à nos ballots.

— Deux points essentiels, en matière d'expédition africaine, que la question de l'emballage et celle de la répartition des objets :

Une grande partie du premier se fait dans des malles en tôle, de forme allongée et fermant à clef. Les nôtres sont fort défectueuses sous le rapport de la solidité. Non que la tôle n'ait pas l'épaisseur voulue, mais sur une longueur de 60 à 70 centimètres, il serait nécessaire de leur imprimer des nervures, afin d'augmenter la force de résistance par un appoint de rigidité, comme nous avons pu nous en apercevoir par la suite.

La malle de fabrication anglaise est bien supérieure à toute autre. D'un format plus commode, elle se ferme hermétiquement grâce à l'interposition d'une bande de caoutchouc entre le couvercle et les bords supérieurs des parois. Une caisse, à dimensions un peu fortes, quel qu'en soit le poids du reste, fait peur aux Pagazis et on est obligé de recourir à deux hommes pour la faire porter. Or, toute caisse nécessitant deux porteurs accouplés n'a rien de pratique. Le ballot pur et simple doit être

préféré. Serrés entre trois fortes branches réunies à leurs extrémités et maintenues encore par des liens croisés, ces ballots se portent assez aisément. Leur manche, si je puis m'exprimer ainsi, sert à les faire virer d'une épaule à l'autre, à les reposer sur le sol pendant les haltes de courte durée et à les former en faisceaux d'étape en étape. Il serait absolument inutile de s'ingénier à chercher des modes de transport plus commodes ou plus rationnels. On ne les ferait jamais accepter des Pagazis. Ceux-ci, par tradition et, depuis des générations éloignées, sont habitués à leur système, d'ailleurs excellent, et n'en changeraient à aucun prix.

Voici comment l'on organise ce service. Tous les colis emballés, et recouverts d'une natte, par les soins de l'Arabe chargé des marchandises, sont étalés dans la maison affectée aux chefs de caravane. Les porteurs, introduits par petits groupes sous la conduite des Nyamparas, élus par les hommes des différents villages de l'Ou-Nyamouézi et de l'Ou-Soukouma qui fournissent la majorité des Pagazis, choisissent les colis d'après la hiérarchie locale. Ces Nyamparas prélèvent un droit de courtage sur les hommes des groupes qu'ils commandent respectivement. Ils sont, de plus, déchargés de la plupart des corvées imposées à leurs hommes. Non seulement on leur construit leurs huttes, à l'arrivée dans un campement, mais leurs brigades respectives sont tenues à leur faire leur eau et leur paille.

Le Kirongozi, ou chef de file a droit au premier choix, mais il n'en profite que pour s'emparer du plus gros *Mzigo* (colis). Les Nyamparas viennent ensuite, et les Pagazis se distribuent le reste, suivant leurs goûts et leurs forces respectives.

Les ballots d'étoffes ou *Mitoumbas* sont les plus disputés, car le porteur n'ignore pas que c'est à eux que la caravane fera les brèches les plus fréquentes et les plus journalières. Une grande partie de cotonnades se dépense en route, soit pour l'achat de nourriture, soit pour acquitter le *Hongo*, tribut exigé par les chefs de l'intérieur, pour autoriser le passage ou le campement sur leur territoire. Il s'ensuit que le Pagazi, chargé de la marchandise-monnaie, a chance de se voir exonéré à un moment donné d'une partie de son premier fardeau, tandis que les caisses de munitions de guerre et de chasse, d'ustensiles et d'instruments, d'objets de campement, etc., restent à peu près intactes.

Après les ballots d'étoffes, ce qu'ils préfèrent toujours, parce qu'on les sème sur son parcours, ce sont les perles, contenues dans des sacs de toile recouverts d'une peau de chèvre ou de bœuf, fraîchement écorchée, qui se resserre, en séchant, et se plie à tous les formats, étroits, ventrus, etc. Ces peaux, quoique non tannées, ne se gâtent pas et constitueraient certainement le principal mode d'emballage si elles ne faisaient pas souvent défaut. Les rouleaux de fil de cuivre, de laiton et les barils de poudre se partagent encore les préférences. Les tentes, les lits, les caisses de tôle jouissent d'une faveur moindre. Quant aux colis de grandes dimensions, nécessitant l'emploi de deux porteurs, on est forcé de les imposer. Inutile de dire que le numérotage et l'inventaire des caisses et des ballots sont indispensables.

Les fils de fer, de cuivre rouge ou de laiton se divisent en deux paquets que le Pagazi attache aux extrémités d'un rotin plat ou d'une branche de palmier, reposant sur l'épaule. Tel, le *Picoulan* employé par les indigènes de l'île de Java. Lorsqu'il se sent l'épaule gourde ou endolorie, le porteur, tout en continuant sa marche, se courbe et fait virer, par derrière, son rotin sur l'autre épaule. Les perles se portent de la même façon et la poudre est contenue dans des tonnelets du poids de dix livres, des *Pipas*, comme disent les indigènes, qui ont probablement emprunté ce terme aux Portugais. Cinq pipes superposées, maintenues au moyen de nattes et de branches réunies, comme nous l'avons vu, aux extrémités, forment la charge ordinaire d'un homme et se portent sur l'épaule. Ceux qui n'en ont que trois y joignent, comme appoint, des feuilles de plomb servant à la fonte des balles.

— Caisses, malles et ballots sont étendus devant notre porte et nos hommes ont fait leur choix. Impassibles sous leurs nouveaux harnais, les six roussins achetés à Zanzibar, semblent se demander, à part eux, la cause de ce tapage insolite, car nos fanfariseurs vont toujours leur train. Enfin, à midi juste, attaquant le taureau par les cornes, c'est-à-dire le Soleil par ses plus chauds rayons, nous nous disposons au départ. Par exemple, nous avons pris la liberté de mettre à la réforme les casques à moelle de sureau, dont on nous avait pourvus à Bruxelles. Je ne sais pas comment les voyageurs anglais ont le crâne condi-

tionné, mais l'épreuve de la traversée de Zanzibar à Bagamoyo, à la suite de laquelle j'ai bien failli ne pas faire partie de la présente expédition, nous a suffi.

Sewa l'Hindi nous a trouvé dans le bazar d'un marchand portugais, d'immenses chapeaux également en moelle de sureau,



M. SERGÈRE.
(Dessin de A. HEINS.)

mais pourvus de larges bords sous lesquels nous paraîtrions peut-être fort grotesques aux yeux d'un dandy européen, mais qui nous rendront, certainement, pendant la route, les meilleurs services. (Dans la suite je me suis ceint la tête d'un fin turban, surmonté d'un feutre léger. En fait de coiffure, c'est ce que j'ai expérimenté de plus pratique. Les voyageurs pour l'Afrique Centrale qui m'imiteront, s'en trouveront bien.)

Le frère Oscar, qui a laissé son félin à la Mission, est venu

pour nous faire un bout d'escorte. Lui et M. Barizon nous accompagneront jusqu'au Kingani.

Nos porteurs Pagazis, avec charge entière, et les Askaris avec demi-charge, s'en vont par escouades. Ces derniers, dont une cinquantaine armés de Remingtons et les autres de fusils à capsules, se livrent à des feux de peloton qui ont pour résultat de faire accourir toute la population indigène. Parents et amis ne se dissimulant point les dangers que nous avons à affronter, viennent adresser aux voyageurs noirs leurs souhaits de retour et nous bénéficions de l'intérêt général. On nous salue chaleureusement de l'adieu africain : « *Koi Héri! Boina!* » Bonne chance et au revoir, maître !

Comme la caravane ne recevra son organisation définitive qu'à partir de Bighiro, lieu de partance réel, nous marchons de concert, montés sur nos ânes, dont les allures indolentes ne tardent pas à nous fatiguer. Un bon cheval ferait mieux notre affaire, mais impossible d'en conserver dans ce pays de mouches vénimeuses, de taons et de fourrages de haute fantaisie.

Une chienne d'un jaune roux qui, depuis notre arrivée à Bagamoyo, nous a pris en affection, s'est échappée, pour nous suivre, de la maison de son maître, Portugais de Goa. Fuyant les nègres de l'escorte, qui éprouvent pour son espèce un profond dégoût, elle se serre instinctivement auprès des Européens dont elle a pu apprécier, déjà, la bienveillance et la largesse. Nous l'adoptons comme gardienne de nos bagages et la baptisons pompeusement du nom de Simba (Lion). Celui de Renard lui conviendrait mieux, mais ni le nom, ni l'animal n'existent dans cette partie de l'Afrique.

La campagne de Bagamoyo ou *Chamba Gonéra*, est en ce moment desséchée et flétrie, mais à la Massika prochaine, elle se couvrira d'une luxuriante végétation. Au bout d'une petite lieue, nous arrivons à une mare d'eau noire et croupie où nous enfonçons jusqu'à la ceinture. Aussi, le fidèle M. Barizon se décide-t-il aisément, sur nos instances, à rebrousser chemin. Pour ceux qui ne sont pas absolument obligés de la suivre, la route doit offrir peu d'intérêt. Tel n'est point cependant l'avis du frère Oscar : « Fameux pays pour la chasse ! dit-il. Si je pouvais me servir de mon bras, je ne résisterais pas au

plaisir d'envoyer quelques balles aux hippopotames du Kingani. »

Nous échangeons une cordiale poignée de mains, peut-être la dernière ! Désormais, il ne s'agit plus de regarder derrière soi. Le véritable exil commence et, au départ de nos amis de quelques jours, se rompt douloureusement la chaîne qui nous attachait encore à la civilisation européenne.

— Sortis noirs et gluants de l'infect marécage, dans lequel nous avons trouvé le baptême du voyageur, nous poursuivons notre route et, deux heures plus tard, arrivons au Kingani, limite extrême du territoire de Bagamoyo. Cette rivière, ce fleuve plutôt, au lit profond et vaseux, atteignant sur ce point plus de 60 mètres de largeur, est d'un abord désagréable et malaisé. Il jouit, de plus, d'une fort mauvaise réputation sanitaire. Ainsi, on a bien recommandé de ne pas camper sur ses bords, si nous ne voulons nous exposer à contracter les germes d'une fièvre dangereuse et persistante.

Comme on nous l'avait dit, ses eaux sont peuplées de massifs hippopotames et de souples crocodiles. Il n'est pas rare de voir ces derniers happer au passage les ânes entraînés à la remorque d'un canot, car c'est dans des embarcations, simplement creusées dans des troncs d'arbres, que s'opère le transbordement. Je ne sais si cette particularité a pu être révélée à nos roussins, mais on a toutes les peines du monde à leur faire passer l'eau à la nage. Il faut les tirer au moyen de cordes, dans ces flots redoutables, avec accompagnement de coups de gourdin, et les traîner dans le sillage de nos pirogues africaines.

Auprès de ces animaux obstinés et rétifs, nos ânes d'Europe, incarnation de l'entêtement, sont d'un commerce plus facile que le Philinte de Molière. Par exemple, ils gravissent la berge opposée avec une vélocité remarquable.

Le troupeau de chèvres, achetés à Bagamoyo au nombre de vingt, et que nous renouvellerons en route, au fur et à mesure des besoins, passe la rivière en pirogue. Des deux côtés de l'interminable passage de la caravane, les *chevaux de rivière*, intimidés par notre nombre, font, à intervalles mesurés, émerger leurs têtes monstrueuses de la surface liquide. Robert De Meuse en atteint un à la tempe. Frappé à mort, le colosse rougit l'eau de son sang et après quelques dernières convulsions s'en va à la

dérive. Nous n'avons ni le temps ni l'idée de le faire repêcher, au grand désappointement de nos Africains qui font volontiers viande de toute chair.

Quant aux mahométans de l'escorte, ils n'auraient garde d'y toucher, le Coran rangeant les amphibies au nombre des animaux impurs.

Sur la rive Bagamoyienne, se trouve un poste militaire, relevant du Sultan de Zanzibar et commandé par un officier Beloutchi, chargé d'arrêter les convois d'esclaves venant de l'intérieur. Mais je m'imagine bien que les spéculateurs arabes et les marchands d'hommes, pour lesquels la traite semble encore un droit naturel, — celui du plus fort — ne commettent point la niaiserie de se jeter dans la gueule du loup.

— Nous foulons le sol de l'Ou-Zaramo, qui offre à nos regards la même richesse que les précédentes solitudes.

La vallée du Kingani se poursuit en pente douce. La saison de pluie, qui vient de finir, en a laissé les terrains glissants et détrempés, dans les bas-fonds, lorsque sur les hauteurs, le Soleil a exercé son action dévorante. Aux endroits marécageux nos pas s'embarrassent, à chaque instant, dans les racines tordues des palétuviers, étendant dans la vase, à demi séchée, leurs vivaces réseaux, avides d'humidité. A une heure de marche du Kingani, le chemin bifurque. L'une des sections conduit à Kikoka. C'est celui qu'a pris Stanley lors de son premier voyage, à la recherche de Livingstone. L'autre, que nous suivrons, mène au village de Bighiro.

Triste nature, dans la saison chaude et dont on ne soupçonnerait guère la proverbiale fécondité ! Ce ne sont partout que plaines, aux herbes rousses, rongées de fourmis et coupées de quelques rares sentiers. Puis, à mesure que le sol s'exhausse, il se couvre d'inextricables fourrés de mimosas et d'acacias, aux branchages rouillés, enchevêtrés de lianes.

Sous la chaleur torride du jour, tout est silence. Pas un chant d'oiseau ne vibre dans l'espace et les antilopes même se tiennent tapies dans les bois.

Ces parages sont, paraît-il, affectionnés par les lions qui y trouvent du gibier en abondance. Nous n'en avons pas encore rencontrés, jusqu'ici, au grand déplaisir de Robert De Mouse, qui brûle de faire concurrence à Bonbonnel.

Au bout de trois nouvelles heures de marche, — il en est cinq, — nous atteignons Bighiro (épines) petit bourg, composé de quelques huttes grossières, couvertes en chaume et non entourées de palissades comme les villages guerriers de l'intérieur. Justement le chef vient de mourir, et nous pouvons entendre les lamentations des femmes, qui se rassemblent à



CACTUS A BIGHIRO.

Dessin de R. WYTSMAN.)

certaines heures pour pleurer, de compagnie, dans la hutte du défunt.

Nulle localité n'a mieux mérité son nom. Le sol y est hérissé d'épines quadrangulaires et pyramidales qui s'enfoncent dans les pieds, cependant tannés de nos hommes, comme des aiguilles dans une pelote. Nos fortes chaussures nous défendent heureusement, et c'est ici que nous planterons, pour la première fois, nos tentes.

La troupe fait halte et procède à ses préparatifs. Nos regards surpris s'arrêtent sur l'étrange spectacle qui, désormais, se renouvellera à chaque nouvelle étape.

Soldats et porteurs, nous laissant établir nos abris de toile, suffisants en cette saison, forment autour d'eux et de nos bagages un cercle de huttes improvisées que nous voyons s'élever comme par enchantement. Trois longues branches, disposées en faisceau, autour desquelles d'autres viennent se relier, en suivant la circonférence, sont unies entre elles par des cordes, des lianes, des écorces d'arbres, de la paille tressée ou toute autre matière végétale un peu souple. Cette charpente rustique est ensuite feutrée d'herbes et de feuillage, en commençant par le bas. En moins d'une heure notre camp présente l'aspect le plus pittoresque.

Les feux s'allument et les marmitons noirs, requis par notre cuisinier en chef, ou s'offrant dans l'espoir d'une portion plus abondante, remuent dévotement, au moyen de larges cuillers en bois, la farine de sorgho, mélangée d'eau, qui bout dans des marmites cylindriques de cuivre, ou dans des pots de terre, calés au moyen de trois cailloux. Cette bouillie constituera, à peu de chose près, leur aliment de tous les jours, nourriture saine, digestive et admirablement appropriée à la race et au climat.

Notre cuisine, à nous, est un peu moins rudimentaire, quoique bien loin, hélas ! du menu de la Mission du Saint-Esprit !

Le dîner apporté froid de Bagamoyo, est simplement réchauffé.

Il se compose de riz au carry et de volailles, d'une boîte de sardines, de biscuit de mer et d'une bouteille de bordeaux. Ce dernier extra ne se renouvellera pas souvent, attendu que notre cave portative se compose modestement de 150 bouteilles, à répartir, pour trois ans, entre quatre convives !

Simba fait largement honneur à nos reliefs.

— La plupart de nos Askaris, en dépit de leurs promesses, ont profité des ombres du soir pour faire une fugue à Bagamoyo. Le cas était prévu. On nous l'avait donné comme inévitable. L'Africain a beaucoup de peine à se séparer des siens et il n'y a engagement qui tienne contre les cuisants regrets des premiers jours. A peine en route, le souvenir de sa femme, de ses enfants, — s'il n'est pas accompagné de sa famille, — de

ses amis, quittés il y a quelques heures, l'obsède. Il faut qu'il les revoie sans désemparer et s'accoutume à l'idée de la séparation, par des adieux à leur seconde édition. Cet attachement aux siens, du reste, tout à son honneur, inflige un éclatant démenti aux voyageurs qui le représentent comme totalement dénué de sensibilité.

En Afrique, comme partout, l'homme est le même, doué de vertus natives et de penchants bestiaux.

Nos pauvres soldats nègres, se basant sur la tradition, considèrent probablement cette escapade comme un droit, car de mémoire de chef de caravane, il en est généralement ainsi et, de l'avis de nos Akidas, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Le premier campement est toujours et forcément le plus long.

Peut-être devrons-nous le traîner pendant cinq à six jours ; et encore tous nos hommes ne seront point là pour répondre à l'appel. Mais les manquants se feront un point d'honneur de nous rattraper sur la route. Voilà 'qui trouble singulièrement nos idées européennes sur la discipline militaire ! Mais qu'importe, si nous arrivons au but ?

Les Pagazis se montrent plus réservés. Presque tous, du reste, en leur qualité de Oua-Nyamouézis, n'ont pas les mêmes raisons pour regretter Bagamoyo. Leur véritable préoccupation consiste à rentrer le plus tôt possible dans leur pays, c'est-à-dire dans l'Ou-Soukouma, à Tabora ou aux nombreux villages des environs de Kouyara.

Aussi sont-ils restés en masse dans le camp. Nous les admirons, assis autour de leurs feux, se passant béatement de grosses pipes où fume un chanvre infect dont ils aspirent avec délices les âcres émanations. Chaque inhalation fait pénétrer la fumée jusqu'au fond de leur gorge et il est fort plaisant de les voir savourer leur souffrance comme une inappréciable volupté. Des nausées violentes, suivies d'éternuements formidables, longtemps prolongés et couronnés par un petit cri aigu, sauvage et fou, signalent chaque bouffée. Et pourtant, cette pipe douloureuse, écœurante et fatale, constitue une de leurs plus chères jouissances. Encore une fois, ne rions pas et souvenons-nous à quel pénible apprentissage nous devons la triste faculté de griller, sans sourciller, un nombre plus ou moins grand de bouffardes, de cigares et de cigarettes.

Les Oua-Nyamouézis sont grands et forts, et taillés pour porter les fardeaux qu'on leur confie. Beaucoup sont accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, autre argument en faveur de la famille africaine. Ces derniers se chargent des menus colis proportionnés à leur forces. Tels, généralement, les ustensiles de cuisine et les objets de couchage, servant à leur usage particulier et à celui du père ou de l'époux.

Les femmes de l'Ou-Nyamouézi se distinguent de celles de la côte par leurs bracelets d'épais fils de cuivre ou de minces fils de fer, qui se répètent au-dessus de la cheville.

Chez elles, le lobe de l'oreille est seul percé et, insensiblement élargi, arrive à contenir des ornements en bois, de forme ronde et plate, atteignant la grandeur d'une médaille ordinaire.

Ce primitif bijou tient dans l'oreille, au moyen d'une rainure circulaire, où la chair, distendue, au moment de l'introduction, ne tarde pas à se resserrer. Les Moina-Ouakés de la côte ont toute la conque de l'oreille percée à distances égales et, dans les nombreuses ouvertures, enchâssent de petits morceaux de bois ou de blanches racines de manioc, coupés au ras du cartilage.

Le pagne zanzibarite, serré à la naissance du sein, est adopté même par les villageoises de l'intérieur, quand elles viennent à la côte.

Mais ce qui distingue les différentes races, c'est surtout la façon de marcher. Lourdes et disgracieuses, sont les compagnes des porteurs de l'Ou-Nyamouézi, tandis que la femme du littoral affecte un balancement des hanches, rappelant le fameux ménéo espagnol, et fort goûté à Zanzibar. Les enfants, eux, vont complètement nus et, comme turbulence, ne le cèdent en rien à nos gamins occidentaux.

Le Pagazi de l'intérieur, drapé d'une simple chouka de couleur, nouée autour des hanches, a également l'oreille percée ; mais au lieu de bijoux, il y loge des objets d'utilité pratique, tels que sa tabatière, par exemple, creusée dans une tige de calebasse.

Ce sont les paysans de la caravane, comme les hommes de Zanzibar et de Bagamoyo en sont les citadins. Ces derniers se montrent très jaloux de leur supériorité sociale. Tous les nègres, d'au delà du Kingani, ont reçu d'eux le nom dédaigneux de Oua-Chenzis, c'est-à-dire, ensemble et tout à la fois : sauvages, non civilisés, ignorants des bonnes manières et du savoir-vivre, ne

sachant ni saluer ni dire merci, incapables de recevoir convenablement le monde et de se bien conduire en société. Le M'Gouana libre, de la côte, est expert en toutes ces belles choses et, à cheval sur les formules consacrées du rituel et du cérémonial musulmans, il se pose orgueilleusement en gentleman vis-à-vis de l'humble farmer de l'intérieur.

Il suffit, d'ailleurs, à un nègre quelconque, d'avoir habité la côte, en qualité d'esclave, pendant quelques mois, pour afficher les mêmes prétentions, et pour regarder les hommes libres de son village avec un mépris souverain.

— Mollement couchés sur les minces matelas de nos lits de campagne, nous passons une nuit excellente.

Aucun de nous n'est malade, malgré le bain de la journée et les fatigues, toutes nouvelles, d'une marche en pays africain. La maudite fièvre qui m'avait rendu visite à Bagamoyo n'est pas revenue.

M. Sergère n'a point déplié sa tente. Il s'est commodément installé dans une grande hutte de feuillage élevée par ses domestiques particuliers. Ce qui reste de l'escorte et nos porteurs prolongent la veillée, assurés de ne pas avoir à fournir d'étape le lendemain.

Nous les entendons causer jusque près de minuit, buvant du Pombé, fumant leur pipe, éternuant, toussant, crachant. Enfin les feux s'éteignent et le camp tout entier est livré au sommeil.

— A cinq heures du matin, le bruit affaibli du canon qui tonne à Zanzibar, annonçant l'Afadjiri, ou prière du matin, nous trouve sur pied. La nuit a été chaude et c'est avec soulagement que nous abandonnons le séjour étroit de nos tentes, dont la température est trop élevée. M. Sergère a été mieux inspiré en adoptant la hutte indigène où, même pendant les chaleurs du jour, on jouit d'une certaine fraîcheur.

Nous avons trois cuisiniers, Zaïdi, ancien capitaine de Stanley, engagé par M. Sergère, Mafaka, son aide attitré, et Réhani, plus spécialement au service du capitaine Ramaeckers. Pour plus de confort nous avons décidé de faire la pot-bouille ensemble. C'est Mafaka qui, ce matin, est chargé du

déjeuner, composé de café, de biscuit et de galettes de sorgho, beurrées de miel.

M. de Leu, légèrement indisposé, restera au camp. Les autres membres de l'expédition, accompagnés de M. Sergère, garnissent leurs gibernes de cartouches et saisissent gaîment leur fusil. Le pays est, dit-on, fort giboyeux et un plaisir nouveau remplacera pour nous ceux de la vie civilisée : la chasse aux animaux qu'on n'a guère occasion de voir autre part, en Europe, que dans les box surchauffés de nos jardins d'acclimatation.

D'après le rapport de nos guides, antilopes, élans, zèbres et girafes abonderaient dans la plaine de Bighiro, offrant aux voyageurs d'abondantes ressources culinaires.

Campés sur une élévation de terrain, nous descendons dans la plaine par une pente assez raide, hérissée de rocailles. Les Oua-Kouèrés et les Oua-Sigouas, peuplades avec lesquelles nous allons faire plus intime connaissance, établissent leurs villages ordinairement sur des tertres défendus par d'épais fourrés de mimosas et de ronces géantes.

La Chamba (campagne) de Bighiro s'étend au Sud, plantée le sorgho ou *Moutama*, de maïs, de patates douces et surtout de manioc.

Pas d'arbres à fruits, sauf quelques bananiers, aux régimes peu développés.

Point de riz, non plus, céréale presque indispensable à l'alimentation des blancs, des Arabes et des hommes libres de l'escorte. Nous n'en trouverons plus qu'à Simbamouéni, dans l'Ou-Sagara, à Tabora, à Ougonda, etc., c'est-à-dire dans les endroits à colonies arabes.

Empêtrés dans les hautes herbes qui nous viennent jusqu'au menton, nous battons la contrée, à la recherche d'une proie quelconque. Nous rencontrons force gîtes à sangliers et à *Mghiris*, ou porcs rouges.

Mais le gibier semble s'être donné le mot pour éviter nos approches. De temps à autre, quelques gazelles effarouchées filent à l'horizon, hors de portée des rifles.

A la fin, pourtant, nous apercevons un groupe de sept ou huit antilopes que nous entourons, en nous échelonnant en tirailleurs.

Le gibier, ramené, s'avance imprudemment ; MM. Ramaeckers, Sergère et De Meuse lâchent chacun un coup de fusil.

C'est ce dernier qui a visé le plus juste. Une antilope, atteinte à la cuisse, bondit et veut fuir avec ses compagnes.

Mais au bout d'une cinquantaine de mètres, sa marche se ralentit et nos hommes, qui se sont lancés à sa poursuite, l'achèvent à coups de lance. La bête est dépecée sur place et notre suite, s'en étant réparti les quartiers, retourne triomphalement au camp chargée de viande fraîche.

Cependant la température, délicieuse au départ, s'est notablement élevée. Il est temps de rentrer à notre tour. L'ardeur de la chasse nous ayant entraînés assez loin dans la direction du Nord, nous coupons en ligne droite une autre partie de la vaste plaine, maintenant semée de bouquets de sagoutiers et de strychnos, aux fruits comestibles, et de msandarousis, ou arbre à gomme copal. Des cactus, dit à candélabres, profilent sur le ciel bleu leurs bras parallèles, armés d'aiguilles végétales. De la terre, couverte d'un humus rouge, qui doit être d'une rare fécondité, ressortent les volumineux oignons des amaryllis, à la tige courte et menue. Aux branches vertes des tamariniers, se balancent quelques singes noirs tachetés de blanc.

Les écureuils abondent, mais on aurait scrupule de tirer sur ces jolis animaux.

— M. de Leu, que nous avions laissé en proie à un certain malaise, n'a pu se lever. Il se plaint d'une grande lassitude dans les jambes, lassitude dont la sensation s'est propagée, par les lombes, jusqu'à la nuque. Nous lui trouvons la peau sèche et froide.

Il grelotte, malgré la chaleur torride qui nous fait abondamment transpirer. C'est encore la maudite fièvre que nous avions bien cru éviter en ne campant pas sur les bords du Kingani. Le traitement en est tout indiqué. Nous amoncelons sur notre camarade de nombreuses couvertures de laine, couronnées d'un couvre-pieds en caoutchouc, et lui faisons boire force thé, presque bouillant. Quant à la quinine, on n'en fait point usage au cours des accès, qu'elle ne sert qu'à prévenir.

Dans ces zones intertropicales, tout concourt à la stagnation des matières putrescibles. C'est surtout au début de la Massika, et dans les premiers temps de la saison sèche, que la fièvre exerce ses ravages. Mais elle n'éclate pas toujours sur les lieux mêmes où a commencé l'intoxication.

On en emporte avec soi le germe et souvent l'accès ne se déclare que quelques jours après.

M. de Leu, fort probablement, se ressent, maintenant seulement, du passage de Kingani.

—Notre expédition cynégétique nous a littéralement mis l'estomac aux talons et il faut tout l'intérêt que nous portons à M. de Leu pour nous empêcher de nous précipiter tout d'abord vers l'endroit où le trio des cuisiniers procède à ses savants préparatifs. La voix de l'amitié écoutée, nous prêtons l'oreille à celle de l'estomac. A quelques mètres s'élève notre cuisine improvisée, consistant en un dais de feuillage supporté aux quatre angles par des piquets droits. Tout autour, excepté du côté même du *Cambi*, sont dressés de triples paravents de verdure. Comme nous l'avons vu hier, marmites et casseroles reposent sur des pierrailles ou tout autre corps à l'épreuve de la flamme. L'air est imprégné d'une odeur exquise de viande rôtie. En effet, c'est aujourd'hui que Mafaka a tué, dans toutes les règles de la loi musulmane, son premier et succulent chevreau.

Voici comment Arabes et Oua-Ngouanas sont tenus de s'y prendre, car il s'agit d'une fonction toute spéciale, interdite aux impurs Oua-Chenzis.

Le cuisinier, après avoir fait son choix, recourt à l'office d'un humble profane qui, renversant l'animal sur le flanc gauche, lui maintient les pattes à l'aide des genoux et des mains.

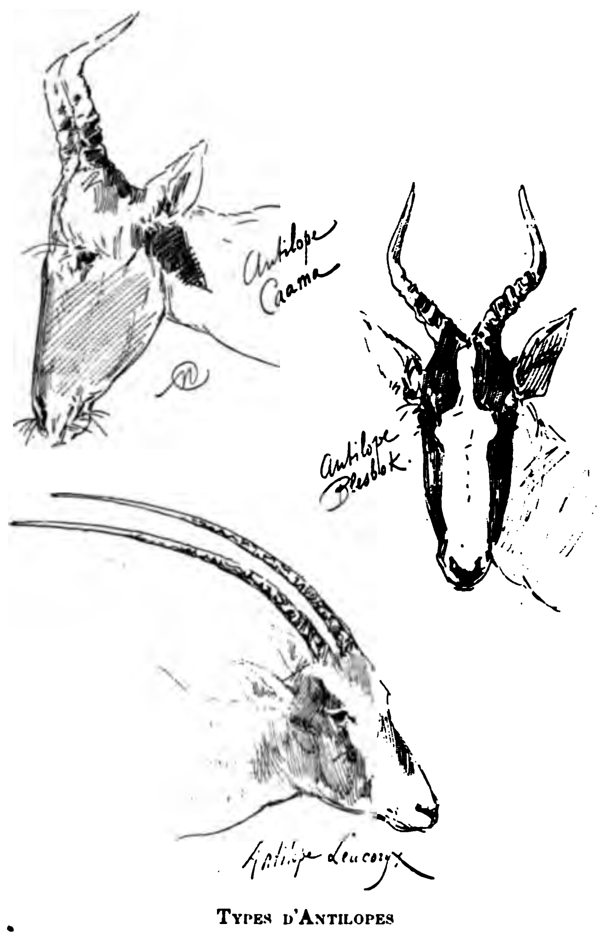
Appuyant son pied droit sur l'épaule de l'hostie, le sacrificateur la saisit alors par le cou, pour chercher la place de l'artère carotide, et l'égorge vivement en prononçant la parole sacramentelle.

Ni Arabes ni hommes libres ne mangeraient d'une victime tuée d'une autre façon, même à la chasse. Ainsi, notre antilope de ce matin a dû être achevée, rituellement, par un M'Gouana de la suite.

L'animal saigné à blanc est suspendu ensuite à un arbre.

On l'écorche, on le vide, on le nettoie, comme chez nous, et on le détaille au fur et à mesure des besoins. Quant à la tête, elle revient de droit au boucher qui en dispose comme il l'entend. Mafaka, qui a divisé son chevreau en deux parties égales, découvre avec orgueil, devant nous, le couvercle de cuivre où rissolent, dans leur graisse, une gigue, une épaule et un nombre

respectable de côtelettes. Enfilés à des brochettes de bois, fichées en terre, grillent doucement les morceaux du cœur et du foie, entremêlés de parties graisseuses.




TYPES D'ANTILOPES

(Dessin de A. HEINS.)

Réhani et ses deux noirs gâte-sauces, accroupis près d'autres foyers, disposés de la même façon, surveillent attentivement les diverses casseroles, où mijotent le potage aux conserves européennes de pommes de terre, de petits pois et de haricots, le *Pilaou* de riz et de volaille, et les patates douces cuites sous la cendre !

On n'attendait plus que nous. Nos quatre domestiques, en chemise blanche, qui, depuis longtemps déjà, ont dressé le couvert sous la tente commune, aux portières relevées, donnent le signal du festin : « Pakoua ! Pakoua ! Tchakoula tayari ! »

Servez, servez, tout est prêt !

Et nous dînons du plus formidable appétit que nous ayons peut-être montré jusqu'à ce jour.

Au dessert, composé de bananes, d'oranges et de citrons doux, emportés de Bagamoyo, M. Sergère entre dans de plus amples détails sur les motifs qui le poussent à s'établir à poste fixe à Tabora.

Il espère y faire concurrence aux Arabes dans l'achat de l'ivoire.

Mais, quoique muni de firmans en règle du Saïd, auprès du gouverneur Abdallah bin Nassib, l'associé de Sewa n'est point sans inquiétudes au sujet de l'accueil qui lui est réservé.

L'Arabe est fort jaloux de ses prérogatives commerciales, et l'autorité du Sultan de Zanzibar pourrait bien être impuissante dans des régions à l'abri de tout contrôle immédiat.

M. Sergère a engagé de grands capitaux dans cette scabreuse entreprise. Il y a deux mois, est déjà partie, pour son compte, une grande caravane composée de plus de mille porteurs, chargés de ballots de Mérikani (forte cotonnade, l'emportant en solidité sur le Satini de Manchester).

Un des plus grands Tembés (habitation arabe) de Tabora a été acheté par son ordre et préparé à recevoir ses marchandises.

Vers la même époque, un des amis particuliers de M. Sergère, le Marseillais Bloyet, capitaine de navire marchand, a été chargé par le Comité français de l'Association Internationale Africaine, d'établir une station dans les montagnes de l'Ou-Sagara, où l'ont accompagné seize Beloutchis, composant la future escorte de M. Sergère.

— M. de Leu va mieux. Aux frissons a succédé une phase de chaleur ardente, mais la peau n'a point encore repris sa moiteur.

Il continue à garder le lit.

Le lendemain, seulement, vers trois heures de l'après-midi, après une forte transpiration, il peut se lever et faire dans le camp une courte promenade.

Mais le troisième jour, quoique faible encore, il est sur pied, tout disposé à reprendre son service.

Le soir de ce jour-là, nous mangeons à dîner l'autre gigue de notre antilope, dont la chair, se rapprochant de celle du chevreuil ordinaire, a cependant un goût plus prononcé. Les parties restantes de la bête sont abandonnées à nos hommes.

— Les indigènes, d'un naturel fort timide, nous inquiètent si peu que nous n'avons pas même établi de palissades autour de notre camp.

C'est à peine si deux ou trois d'entre eux se sont risqués à nous rendre visite dans l'espoir d'un petit présent qui ne leur est pas refusé. Les Pères de la Mission du Saint-Esprit affirment, cependant, que sous leur air doux, les habitants de l'Ou-Kouéré et de l'Ou-Sigoua cachent des velléités anthropophagiques.

Ce qui le prouverait, ce serait leurs incisives, limées en pointe, à l'instar des peuplades cannibales établies à l'Ouest du Tanganika. L'anthropophagie semble être de tradition dans ces parages et c'est en vain que les Arabes ont cherché à l'extirper par la force. Les Pères du Saint-Esprit espèrent réussir mieux par la persuasion et ils se disposent à établir, dans ce but, une mission nouvelle au milieu de l'Oudoé.

Il résulte des renseignements que nous faisons prendre par nos interprètes et de ceux fournis par M. Sergère, que la polygamie est pratiquée ici, mais point généralement. Pure question de perles et de cotonnade. Les indigènes aisés ont plusieurs femmes, les naturels pauvres n'en ont qu'une.

Les jolies se parent et se promènent ; les vieilles et les laides s'éreintent de travail au bénéfice de leur doux seigneur. Pour moi, je me déclare incapable de faire la différence. Toutes me paraissent également répugnantes. M. Sergère prétend que je finirai par discerner et comprendre le vrai type de la beauté nègre. — « Bien de nos cocottes à la mode, dit-il, seraient parfaitement dédaignées par les Chefs africains. Il y a des critérium pour tout, même pour la Vénus hottentote. »

— Rien de particulier pendant les derniers jours de notre campement forcé à Bighiro, sinon que M. Ramaeckers a abattu deux pintades, mangées le soir au carry. Nous causons, nous

fumons, fort impatients de poursuivre notre route. Le 25, seulement, nos Askaris commencent à revenir par petits groupes, encore sous l'impression de la tristesse d'adieux répétés, portant sur leurs faces déconfites la trace d'excès récents, ou bien ivres encore de Pombé, absorbé outre mesure. Ce Pombé, que nous retrouverons souvent par la suite, est une espèce de bière obtenue par la fermentation, à l'eau froide, du sorgho, du maïs ou de la banane.

Exposé d'abord au Soleil, il est bouilli ensuite dans de grandes jarres de terre noire. Comme odeur, il rappelle assez bien la drèche, ou résidu de la fabrication du genièvre, résidu que nos cultivateurs, voisins des distilleries, donnent à leurs bestiaux. Pris en petite quantité, le Pombé remplace avantageusement l'eau blanche et saumâtre, telle qu'on la trouve, paraît-il, partout, en Afrique, et dont l'usage, en pays marécageux, engendre la fièvre et la dysenterie. Il y a encore l'hydromel, dont la composition est la même qu'en Europe et qui, renfermant peu d'alcool, est excellent au point de vue de l'hygiène.

---

# CHAPITRE V

**Bande à part. — Ordre de marche. — La rhétorique de M. Sergère. — Fifre et tambour.— Le *Mganga* de Bighiro. — Sorciers marrons. — *Kingati*. — Toilette et petite lessive. — Concerts de hyènes. — *Mbiki*. — Gibier humain. — Indiscipline. — Les qualités d'un voyageur. — O sainte Patience ! — Les lieutenants. — *Sahagati*. — Pluie ! — Une chute. — Poncho et... grog froid. — Les vêtements imperméables. — Trainards. — Un brave homme de Sultan. — *Yambo Boina !* — Les marchands d'ivoire. — Nouvelles de M. Bloyet. — L'éternel féminin. — Sous l'égide d'un fétiche. — Repos. — Décortication du riz. — La *Moutama*. — Désertions. — A travers ronces et lianes. — Coliques. — *Kisémo*. — Fête agricole. — Les pourvoyeurs d'esclaves. — *Madagori*. — Le serpent indicateur. — Combat singulier. — Le coup du lapin. — Détails pratiques.**

Le 26 au soir, la plus grande partie de nos hommes sont rentrés et quelques-uns, seulement, font défaut le lendemain, à la première heure.

Comme dans ces parages, la route est à peu près sûre, nos Pagazis sont partis en avant, dès trois heures du matin, par la route de Rosako, sans même avertir le capitaine Ramaeckers. Cette séparation momentanée a plusieurs motifs. Au début d'une expédition, soldats et porteurs ne s'entendent pas toujours fort bien et préfèrent marcher le plus longtemps possible par groupes distincts. Il y a encore la question de ravitaillement. Une caravane trop nombreuse ne trouve pas toujours dans un seul village des vivres à suffisance. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, on doit se plier aux usages et se fier à l'expérience pratique de ses hommes. A l'approche des régions hostiles, la fusion s'opèrera nécessairement, car les Pagazis n'étant généralement armés que d'arcs, de flèches et de lances, ne s'exposeront pas sciemment au danger.

Soumis au système de la demi-charge, nos Askaris suffiront au transport des petites caisses, des menus colis, des objets de campement, des premières provisions de route, riz, poulets, conserves, etc., etc., enfin des marchandises-monnaies, servant, tant à couvrir nos dépenses personnelles qu'à payer à l'escorte le *Posho*, solde d'une chouka d'étoffe, par homme, et

par quatre jours d'entretien. Les Pagazis sont chargés des gros bagages, ballots de Mérikani, de Satini, de perles, etc., auxquels on fera plus tard de larges saignées pour acquitter les Hongos, réclamés par les moindres chefs d'au delà de la Mission Anglaise de Mpouapoua, établie sur les confins de l'Ou-Gogo. Ils portent encore des marchandises et des provisions de réserve qui nous seront nécessaires à Karéma, en attendant la caravane de la C[ie] Sewa-Sergère.

Les apprêts du départ nous réveillent, et nous voyons partir nos hommes, leur Kirongozi en tête, sans aucune des bruyantes démonstrations que les gens armés de l'escorte croient de nature à rehausser leur caractère martial.

Ces derniers sont presque au complet lorsque le jour se lève. Les autres nous rejoindront en route. Pour les remplacer provisoirement, Saïd-bin-Salem, notre Akida en chef, recrute quelques Gombozis, porteurs indigènes engagés pour une ou plusieurs étapes, aux frais des retardataires.

— Notre premier repas est simple. Café et biscuit, riz cuit à l'eau et sucré au miel, ou bien encore quelque léger morceau de viande. On ne se départira point de cet ordinaire, conforme aux lois de la prudence. L'escorte, elle, ne prend généralement rien jusqu'à l'étape. Notre gourde, remplie d'eau mélangée de café, nous donnons, vers sept heures et demie, le signal du départ. (Malgré cette précaution il est bon de s'habituer courageusement à lutter contre la soif et d'éviter tout ce qui pourrait la provoquer. Un simple caillou, une herbe mâchée suffisent à entretenir la salivation et à diminuer la sensation de soif, de moins en moins persistante).

Le pays continue à être fort giboyeux. Gazelles et antilopes s'élancent des halliers à notre approche et égaient le site africain de leurs gracieuses évolutions. Les arbres sont pleins d'écureuils.

Au lieu de cheminer de compagnie, comme avant Bighiro, nous avons pris notre rang respectif, M. de Leu à l'avant-garde, le capitaine Ramaeckers et M. De Meuse au centre et moi, fermant la marche avec M. Sergère, auquel sa connaissance parfaite du Ki-Souahili a fait préférer ce poste. Mon compagnon s'entend fort bien à stimuler les indolents et, lorsque la persuasion ne lui

réussit pas, à user à propos du grand argument employé dans les pantomimes foraines. Cette démonstration frappante n'est jamais prise en mauvaise part lorsqu'elle est accompagnée d'un gros quolibet dans le goût du terroir.

Nous avons mis au rancart le gilet à poches, fermé sur le devant, trouvant absurde de nous surchauffer la poitrine, au détriment du dos qui, par réaction, est d'autant plus disposé aux refroidissements. Nous nous sommes également débarrassés de nos fusils et de notre matériel de bureau portés par nos black-boys.

La caravane serpente à travers le val, entre de belles prairies naturelles et gravit la pente douce; l'avant-garde, fifre et tambours en tête, disparaît bientôt à nos yeux derrière l'horizon de verdure.

A une lieue environ de Bighiro, sur le côté gauche du sentier, se présente un objet véritablement hideux. C'est le cadavre d'un homme pendu par les pieds à une branche de tamarinier et maintenu, dans la position oblique, au moyen d'une corde nouée autour du cou et accrochée à un arbre voisin. Des millions de fourmis se sont emparées de la dépouille doublement sinistre, déjà à moitié dévorée. Je glisse et manque de tomber sur un objet gluant que je reconnais être la main du cadavre, coupée net et jetée au milieu de la route. Daïmo, mon domestique, qui a pris langue dans le pays, explique à M. Sergère que le supplicié n'est autre que le sorcier en titre de Bighiro, rendu responsable de la mort du Chef. Chaque tribu a ainsi son *Mganga*, personnage influent, toujours consulté dans les questions de justice. C'est lui qui découvre les voleurs et les meurtriers au moyen de breuvages soi-disant magiques et, en réalité, simplement empoisonnés. Le coupable en meurt et l'innocent en réchappe, ce qui fait supposer que le rusé fonctionnaire se laisse volontiers circonvenir, graduant le toxique révélateur d'après ses soupçons particuliers, ses rancunes ou ses intérêts. Pour ces peuplades grossières, dont les seules idées religieuses se composent de farouches superstitions, le mauvais gré est la cause des maux et des accidents les plus vulgaires. La mort naturelle d'un indigène notable, attribuée aux maléfices d'un ou de plusieurs sorciers marrons (*Tchaouis*), réclame vengeance. Le Mganga désigne le ou les coupables qui sont pendus, brûlés ou

par quatre jours d'entretien. Les Pagazis sont chargés des gros bagages, ballots de Mérikani, de Satini, de perles, etc., auxquels on fera plus tard de larges saignées pour acquitter les Hongos, réclamés par les moindres chefs d'au delà de la Mission Anglaise de Mpouapoua, établie sur les confins de l'Ou-Gogo. Ils portent encore des marchandises et des provisions de réserve qui nous seront nécessaires à Karéma, en attendant la caravane de la C[ie] Sewa-Sergère.

Les apprêts du départ nous réveillent, et nous voyons partir nos hommes, leur Kirongozi en tête, sans aucune des bruyantes démonstrations que les gens armés de l'escorte croient de nature à rehausser leur caractère martial.

Ces derniers sont presque au complet lorsque le jour se lève. Les autres nous rejoindront en route. Pour les remplacer provisoirement, Saïd-bin-Salem, notre Akida en chef, recrute quelques Gombozis, porteurs indigènes engagés pour une ou plusieurs étapes, aux frais des retardataires.

— Notre premier repas est simple. Café et biscuit, riz cuit à l'eau et sucré au miel, ou bien encore quelque léger morceau de viande. On ne se départira point de cet ordinaire, conforme aux lois de la prudence. L'escorte, elle, ne prend généralement rien jusqu'à l'étape. Notre gourde, remplie d'eau mélangée de café, nous donnons, vers sept heures et demie, le signal du départ. (Malgré cette précaution il est bon de s'habituer courageusement à lutter contre la soif et d'éviter tout ce qui pourrait la provoquer. Un simple caillou, une herbe mâchée suffisent à entretenir la salivation et à diminuer la sensation de soif, de moins en moins persistante).

Le pays continue à être fort giboyeux. Gazelles et antilopes s'élancent des halliers à notre approche et égaient le site africain de leurs gracieuses évolutions. Les arbres sont pleins d'écureuils.

Au lieu de cheminer de compagnie, comme avant Bighiro, nous avons pris notre rang respectif, M. de Leu à l'avant-garde, le capitaine Ramaeckers et M. De Meuse au centre et moi, fermant la marche avec M. Sergère, auquel sa connaissance parfaite du Ki-Souahili a fait préférer ce poste. Mon compagnon s'entend fort bien à stimuler les indolents et, lorsque la persuasion ne lui

réussit pas, à user à propos du grand argument employé dans les pantomimes foraines. Cette démonstration frappante n'est jamais prise en mauvaise part lorsqu'elle est accompagnée d'un gros quolibet dans le goût du terroir.

Nous avons mis au rancart le gilet à poches, fermé sur le devant, trouvant absurde de nous surchauffer la poitrine, au détriment du dos qui, par réaction, est d'autant plus disposé aux refroidissements. Nous nous sommes également débarrassés de nos fusils et de notre matériel de bureau portés par nos black-boys.

La caravane serpente à travers le val, entre de belles prairies naturelles et gravit la pente douce ; l'avant-garde, fifre et tambours en tête, disparaît bientôt à nos yeux derrière l'horizon de verdure.

A une lieue environ de Bighiro, sur le côté gauche du sentier, se présente un objet véritablement hideux. C'est le cadavre d'un homme pendu par les pieds à une branche de tamarinier et maintenu, dans la position oblique, au moyen d'une corde nouée autour du cou et accrochée à un arbre voisin. Des millions de fourmis se sont emparées de la dépouille doublement sinistre, déjà à moitié dévorée. Je glisse et manque de tomber sur un objet gluant que je reconnais être la main du cadavre, coupée net et jetée au milieu de la route. Daïmo, mon domestique, qui a pris langue dans le pays, explique à M. Sergère que le supplicié n'est autre que le sorcier en titre de Bighiro, rendu responsable de la mort du Chef. Chaque tribu a ainsi son *Mganga*, personnage influent, toujours consulté dans les questions de justice. C'est lui qui découvre les voleurs et les meurtriers au moyen de breuvages soi-disant magiques et, en réalité, simplement empoisonnés. Le coupable en meurt et l'innocent en réchappe, ce qui fait supposer que le rusé fonctionnaire se laisse volontiers circonvenir, graduant le toxique révélateur d'après ses soupçons particuliers, ses rancunes ou ses intérêts. Pour ces peuplades grossières, dont les seules idées religieuses se composent de farouches superstitions, le mauvais gré est la cause des maux et des accidents les plus vulgaires. La mort naturelle d'un indigène notable, attribuée aux maléfices d'un ou de plusieurs sorciers marrons (*Tchaouis*), réclame vengeance. Le Mganga désigne le ou les coupables qui sont pendus, brûlés ou

assommés suivant les traditions judiciaires de la localité. Si c'est le Chef qui expire, le sorcier officiel ne lui survit pas. Il n'avait qu'à prévenir la maladie, le danger ou l'accident. Le plus curieux, c'est que les victimes de ces stupides exécutions, finissent souvent par avouer les crimes dont ils sont absolument purs. Ils les attribuent à quelque possession mystérieuse dont ils n'auraient pas gardé le souvenir.

Nous entendons de loin battre le tambour qui marche à l'avant-garde. Il en sera ainsi, chaque fois qu'il se produira quelque alerte, qu'on croisera une caravane, qu'on approchera d'un village, qu'il s'agira d'une halte quelconque, ou qu'on aura choisi un lieu de campement.

A 4 heures de marche de Bighiro, nous établissons notre second bivouac. Le thermomètre accuse 30 degrés centigrades à l'ombre.

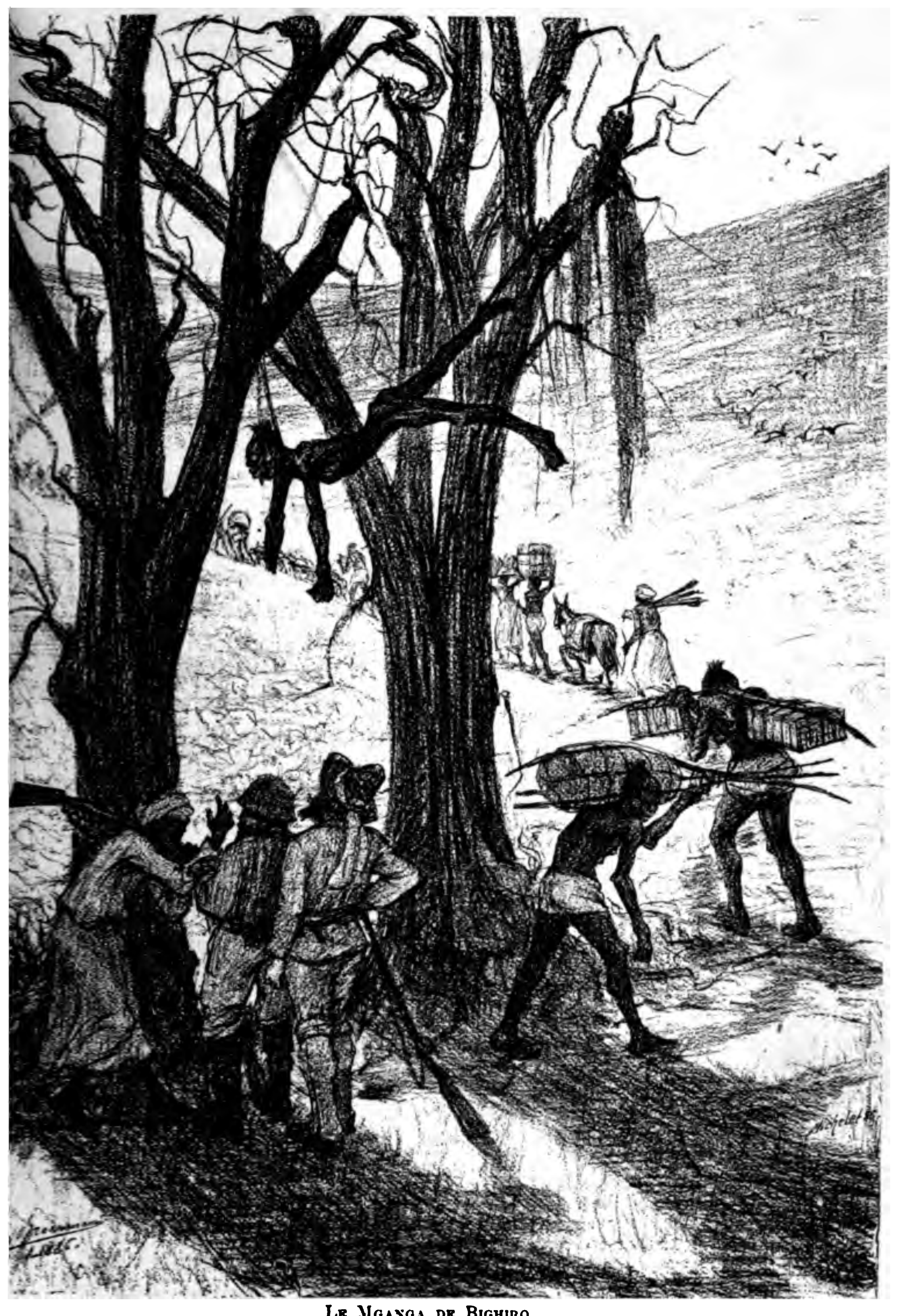
Nous sommes à Kingati, siège d'un cambi de caravane, reconnaissable à des amoncellements de branches, de paille, des débris de palissades, de restes éteints de feux de campagne, etc., etc.

Les huttes s'élèvent rapidement, les cuisiniers s'empressent et le repas mitonne bientôt dans les pots de terre ou de métal. Dès que les tentes sont dressées, les lits de campagne montés et les bagages personnels disposés sous l'abri de toile, nous procédons à un lavage général.

L'eau — ici, comme presque partout en Afrique, blanche et saumâtre, et que les plus soigneux filtrages n'améliorent guère, — l'eau fraîche ruisselle sur nos membres fatigués.

Pas besoin d'éponges de luxe, les grosses vont plus vite en besogne et, en râclant l'épiderme, activent le jeu des pores. Tout voyageur fera bien d'en emporter une provision, trois ou quatre, au minimum. Quant aux essuie-mains, ceux en étoffe pluchée doivent être employés de préférence. Leur usage est presque indispensable, — dans des régions où, à chaque étape, on prend des bains complets — pour enlever les impuretés de toute espèce qui s'attachent à la peau, par suite de marches à travers jungles, déserts et marécages.

Chemises et caleçons sont également lavés et exposés au Soleil pendant une couple d'heures, puis soigneusement repliés et serrés jusqu'au lendemain, à l'abri des insectes rongeurs.



Le Mganga de Bighiro.
(Dessin de S. Broeeman.)

Ces soins de propreté, renouvelés chaque jour, entrent pour une large part dans l'hygiène du voyageur européen en Afrique.

—Le bagage particulier,pour la route, doit entraîner le moins d'embarras possible. Plus il est sommaire, plus le service en est régulier. Un sac de grosse toile, bouclé d'une forte lanière de cuir, suffit à tous les objets dont on aura, à l'étape prochaine, un besoin immédiat ou probable : bottes, chaussures de cuir et de toile, *une* chemise, *une* paire de chaussettes, *un* caleçon, *une* veste, *une* ceinture de rechange, etc.

Ainsi rien ne s'égare, rien n'est volé en route, car il ne faut pas tenter le diable. « Le bien mal serré, *sert* toujours à quelqu'un. » Au bivouac, le sac est porté sous les tentes où les domestiques disposent nos petites affaires sans avoir besoin de recourir constamment à nous.

Une caisse spéciale, facile à manier, c'est-à-dire de dimensions restreintes, renferme les instruments scientifiques indispensables, tels que le sextant, la *Connaissance des Temps* de l'Observatoire de Paris, le *Nautical Almanack* de l'Observatoire de Greenwich, l'*Horizon Artificiel*, etc. On y joint, comme dans les comédies bourgeoises de M. Scribe, tout ce qu'il faut pour écrire, sans oublier le précieux journal de voyage où l'on consigne, le soir, les faits et les impressions de la journée.

Le chronomètre est remis à un homme de confiance, généralement un soldat et toujours le même.

— Le soir, entre 6 à 7 heures, dîner. A la tombée de la nuit, les sentinelles sont placées et nous nous relevons à tour de rôle pour monter la garde et faire des rondes dans le camp. Nos Askaris ne brillent pas précisément par la vigilance. Avant qu'il ne soit minuit, tous ronflent à poings fermés.

Cependant les hyènes affamées rôdent dans le voisinage, espérant, sans doute, s'emparer des intestins et des débris d'animaux tués dans la journée. Leurs lugubres aboiements nous tiennent toute la nuit en éveil. Mieux avisés qu'à Bighiro, nous avons entouré le camp d'un rempart d'abatis, de branches et d'épines. Ni fauves, ni maraudeurs nocturnes ne pourront le franchir sans trahir leur approche et, pour ces derniers, marchant pieds nus, les amoncellements de ronces constituent des obstacles assez

sérieux. Mais il n'y a pas encore ici de Rougas-Rougas, ou brigands du désert.

— A six heures du matin, nous nous remettons en marche, profitant de la première rosée, assez désagréable à nos hommes, faits aux caresses du soleil africain, mais pour nous vraiment délicieuse.

Vers onze heures nous sommes à Mbiki, petit village de l'Oukouèré.

Rien de saillant sur la route, traversant une contrée fortement boisée et continuant à s'élever en pente douce. Les habitations des Oua-Sigouas, dissimulées entre d'épais fourrés de verdure, échappent à l'œil le plus exercé. Il faut une certaine connaissance du pays pour deviner les villages, silencieux à notre approche. Les Pères du Saint-Esprit affirment que dans ces régions, aussi, les différentes tribus sont restées quelque peu cannibales. D'ailleurs braves gens et d'allures peu querelleuses! Faudrait-il en inférer qu'au lieu de faire la chasse à l'homme, dans un but gastronomique, ils se contentent de consommer leurs propres bouches inutiles? Les femmes ne seraient point admises aux festins de chair humaine, nourriture noble par excellence et autorisée par la tradition. On persuaderait difficilement à un Africain pur sang qu'il y a, au point de vue culinaire, une différence quelconque entre un homme et une girafe. Si de ces *gibiers*, c'est le premier qu'il préfère, ce goût, plus répandu dans le centre, équivaut peut-être à un naïf hommage rendu à la supériorité, en tout et pour tout, de la race humaine.

Des voyageurs, aussi fidèles que circonspects, ont parlé de peuplades ugolines, mangeant leurs vieillards. Ces affreuses agapes, dignes des Atrides, se pratiqueraient en parfaite innocence, les pères mêmes trouvant tout naturel ce mode de sépulture, atrocement, mais utilitairement filiale!

Le respect de la vie est d'ailleurs nul ici.

Interdit entre membres d'un même village, le meurtre, commis au dehors, n'a pas même besoin de justification. Quoi d'étonnant à ce que les hommes hors d'âge de se suffire se voient supprimés par des brutes à face et à cerveau si peu humains? Elles abandonnent bien dans les bois, aux ripailles des fauves, ceux de leurs enfants atteints de défauts physiques. Du moins les Spar-

tiates tuaient-ils tout de suite les nouveaux-nés jugés incapables de devenir des soldats robustes et valides, et leur brouet était-il vierge de toute chair consanguine !

Anthropophages ou non, les naturels ne semblent pas disposés à lier connaissance avec notre caravane. Peut-être nous supposent-ils à nous-mêmes les instincts que leur prêtent les missionnaires de Bagamoyo ? Ceux que nous entrevoyons se sauvent dans les bois ; même les plus curieux, quoique un peu rassurés par nos allures pacifiques et les appels de nos hommes, ne peuvent se décider à nous aborder.

— Lorsque j'arrive au camp avec l'arrière-garde, les tentes sont déjà dressées par les soins du lieutenant de Leu. Mes fonctions ont été aujourd'hui particulièrement pénibles. Longtemps oisifs à Zanzibar ou à Bagamoyo, nos Askaris mécontents de leur demi-charge, et attirés, d'ailleurs, par le pays qu'ils ont quitté pour trois longues années, ont mis à rude épreuve ma patience et ma longanimité. Il a fallu littéralement les pousser devant moi. A chaque instant quelque traînard s'asseyait au bord du chemin ou faisait mine de revenir sur ses pas ! Heureusement qu'il n'y a encore point d'attaques à craindre, car rejeté à l'arrière avec un ou deux fidèles seulement, je ne pourrais attendre aucun secours efficace de notre nonchalante et volontaire escorte.

Déjà nous commençons à nous rendre compte de l'immense difficulté qu'il y a à enrégimenter et à conduire des caravanes nègres, chez lesquelles le sentiment de la discipline fait complètement défaut. Il faudra un temps infini, des prodiges de sang-froid, d'énergie et d'impassible opiniâtreté pour dominer nos hommes. Encore ne parviendrons-nous à ce résultat qu'après une étude complète de leur langage. Trop souvent, faute de pouvoir nous faire comprendre, nous sommes enclins à exiger par la rudesse ce que nous obtiendrions bien mieux par la douceur et la persuasion. Il ne sert de rien de brusquer les nègres et de les maltraiter. Mieux vaut les amuser, les séduire, les entraîner : alors seul on les conduit à sa guise. Ce sont de grands enfants qu'il faut étudier et connaître. Aussi le rôle de chef d'expédition réclame-t-il des aptitudes toutes spéciales que, mettant à profit l'expérience acquise par la suite, je me per-

mettrai d'énumérer *dès à présent* d'une manière générale.

Si vous jouissez d'une bonne santé, d'un tempérament sec, et que le besoin d'aventures vous travaille, voyagez hardiment en Afrique, sinon avec une aveugle confiance, du moins sans arrière-pensée. Pour peu que vous joigniez aux conditions d'hygiène voulues et à la vocation, quelques connaissances scientifiques et pratiques, aucune carrière ne vous offrira autant d'émotions et de variété que celle d'explorateur.

Un caractère franc, enjoué, avec des allures empreintes d'une détermination inébranlable, comme celui de notre ami Sergère, aura toujours sur les peuples sauvages ou barbares, une influence décisive. Ayez l'air d'avoir dans la bonne foi du nègre plus de confiance que vous n'en ressentez réellement et il sera jaloux de justifier votre estime. Les Africains ne sont point aussi extravagants que beaucoup d'Européens nous les ont complaisamment décrits. Ils savent fort bien apprécier le bon sens, la droiture et la légitime autorité. Je ne saurais assez le répéter. Rien n'est plus dangereux ici que l'emportement et la brutalité. Que toujours la patience et le calme soient unis à la fermeté, tout pliera à votre loi. Les violents s'échauffent, montent et retombent comme la traditionnelle soupe au lait. Ce valeureux effort les brise, et après avoir tempêté tout leur saoul, ils laissent aller les choses comme elles vont, c'est-à-dire de mal en pis. C'est pourquoi les gens sanguins, à cou puissant et à dispositions apoplectiques, feraient en général mieux de rester chez eux. L'Afrique, avec ses mœurs particulières, ses interminables discussions, ses difficultés renaissantes, ses résistances et ses obstacles, à briser un à un, n'en fait souvent qu'une bouchée.

C'est surtout le moral qui soutient l'homme dans les fatigues et les épreuves de tous genres d'un voyage d'exploration. Quand un chef perd la foi dans son entreprise, qu'il se décourage, c'est un homme mort. Il n'a qu'à retourner au plus vite sur ses pas, s'il n'est déjà trop tard.

Celui qui ne songe qu'au retour et n'accepte le présent qu'en perspective des avantages qu'il lui vaudra plus tard en Europe ; celui qui ne vit pas franchement dans les milieux réclamant l'éveil de toutes ses aptitudes, de toutes ses forces, de tout son génie, de toute son abnégation, n'obtiendra aucun résultat durable et sérieux.

Excellent, peut-être en théorie, s'il a le malheur d'aborder

la pratique ce ne sera qu'une victime propitiatoire offerte sur l'autel de l'ambition.

Le choix de lieutenants, de seconds, de *petits maîtres*, comme les appellent les gens de l'escorte, n'est pas moins délicat que celui du Commandant même. Il s'agit, en effet, d'une mission toute de dévouement et de soumission intelligente que bien peu d'hommes rempliraient convenablement, à moins d'avoir passé par l'apprentissage de la marine ou de l'armée. Les qualités indispensables sont, outre une éducation toute spéciale, un profond sentiment du devoir et.... de la hiérarchie. Oui, le respect des grades s'impose ici plus que partout ailleurs. Dans les centres civilisés, on peut se croire l'égal de tous. Dans une caravane, l'autorité doit se partager à degrés définis. En face du danger, il n'y a point à aller aux voix. Le Chef décide, ses lieutenants organisent, l'escorte obéit. En dehors de la discipline parfaite, il ne peut y avoir que péril, confusion et dissolution. Et c'est pour cela que le caractère du Chef doit être d'une trempe éprouvée, comme celui du Second d'une souplesse raisonnée. L'ordre formulé sommairement, doit être exécuté plutôt dans son esprit qu'à la lettre; les deux intelligences doivent ne faire en quelque sorte qu'un dédoublement. A la première, la direction, à la seconde, l'exécution. Dans des entreprises aussi capitales le conseil est permis, jamais la résistance. Or, il faut une force d'âme bien grande pour renoncer aux bénéfices de la personnalité et en sacrifier toutes les ressources à la réussite de plans, parfois jugés inexécutables. Et c'est ici que l'accord des caractères est d'un précieux appoint. Si le maître et son délégué sympathisent, s'il y a communion de sentiments, d'énergie et de tendances, tout va bien. L'escorte et les Pagazis sont infailliblement subjugués par une perpétuelle et double décharge de volonté. Balzac l'a dit : Mahomet ne fut vraiment prophète que lorsqu'il rencontra un complice de bonne foi. Faute d'un second dévoué et intelligent, de glorieuses tentatives ont échoué. La science doit aux Séides pour le moins autant de reconnaissance qu'aux Mahomets.

—Ce matin, 28 juillet, partis de Mbiki à 7 heures précises, nous avons déjeuné vers onze heures à Sahagati. Point d'eau potable, mais un liquide chargé de principes organiques en décomposition, dont pourtant se contentent les naturels. Nous avons grand'-

peine à nous procurer quelques vivres insuffisants pour la journée. Aussi rebouclons-nous nos sacs, en plein Soleil de midi.

Vers deux heures la pluie tombe, peu abondante mais continue, rendant boueux et glissant le sol, fortement mêlé d'argile, que nous foulons.

Nos hommes, qui profitent du prétexte le plus minime pour se relâcher et qui ne sont point encore entraînés, du reste, vont comme des tortues. Ils s'arrêtent pour demander la prise à ceux de leurs camarades possesseurs d'une tabatière. Ils s'arrêtent pour réquisitionner la pipe commune à chaque groupe familial, commandé par un Akida. Ils s'arrêtent pour nous demander du feu, un couteau, des cordes pour reficeler des colis, auxquels il ne manque rien. Ils s'arrêtent encore pour ...... que sais-je. Malgré toute sa rhétorique, M. Sergère n'y tient plus et son pied tient fréquemment le dé de la conversation. Pour moi, je suis agacé à un point incroyable. Il me semble que ces mauricauds se moquent de nous. Pour comble de malheur, un Askari qui s'était avisé de porter son fardeau sur la tête, trébuche et fait une chute affreuse. Sa caisse lui retombant sur la face lui décroche toutes les dents de la machoire inférieure. On confie sa charge à un ânier qui veut élever des objections. M. Sergère redoublant d'énergie et moi faisant mine d'intervenir à mon tour, la troupe insubordonnée reprend enfin une allure plus régulière.

— En prévision des pluies, nous avions emporté de Bruxelles des espèces de grands ponchos de caoutchouc, sans manches et aussi sans ouvertures pour passer les bras. Le tête seule dépassant, nous avions l'air d'être emprisonnés dans quelque crinoline ancien système, et nos hommes nous considéraient avec une profonde stupeur. La pluie ne nous mouillait pas, il est vrai, mais en revanche nous étions baignés de sueur. Je ne recommanderai pas ce vêtement à mon plus cruel ennemi. Aussi ne l'avons-nous porté qu'une fois et, arrivés au campement, nous sommes-nous vus obligés de combattre l'effet désastreux de ce poncho par un grog froid.

En fait de vêtements imperméables, le trousseau du marin suffit : chapeau, pardessus et pantalon en toile cirée. Le caoutchouc doublé d'étoffe, chauffé par le soleil, exhale une odeur par trop âcre et tend de plus à se dessécher. Son plus grand inconvénient est, d'ailleurs, de ne pas laisser s'évaporer la transpira-




COMBAT SINGULIER.

(Dessin de J. LAMBEAUX.

tion. Mais à tout il faut préférer le veston danois, en cuir de chevreau, doublé de flanelle.

—Ce n'est qu'au coucher du Soleil que nous arrivons, exténués et rendus, à un lieu de campement quelque peu convenable. — Détail insignifiant peut-être : mon podomètre indique que nous n'avons pas fait moins de 39,000 pas dans la journée, ce qui, sous ces latitudes, ne laisse pas que de sembler assez raisonnable.

Nos trainards ont été plus nombreux que de coutume. Les Askaris, bien que favorisés des petites charges de 20 à 25 livres, sont loin de résister à la fatigue comme les porteurs Oua-Nyamouézis qui balancent allègrement sur leurs robustes épaules des poids de 40 kilogrammes et marchent sans broncher. Ce sont de la part de nos soldats d'incessants murmures, des plaintes et des réclamations qui provoquent, sinon une rébellion déclarée, du moins une opposition inerte aux ordres les plus pressants. Quelle misère d'avoir à ébranler de pareils troupeaux!

Le roulement lointain du tambour annonçant l'arrivée à l'étape me soulage d'un grand poids. Enfin!

—Lorsque j'arrive vers 6 heures, avec mon arrière-garde, je trouve le camp installé dans le petit village de Msoua, situé au bord de la rivière de ce nom. Le Sultan — les moindres chefs de l'intérieur prennent ce titre retentissant, répudié pour cette dernière cause par Saïd Bargash — le Sultan, dis-je, est un bon vieillard qui nous souhaite cordialement la bienvenue: «*Yambo Boina !*» Salut, maitre! Sa barbe entière et ses cheveux grisonnants font un singulier effet sur cette tête d'un noir brun, à nez aplati, à grosses lèvres et relevé par un regard encore vif. Un pagne huilé lui ceint la taille. Deux de ses lieutenants l'accompagnent, portant des instruments aratoires. Le Sultan revient justement de ses plantations de bananiers, au moment où l'arrière-garde fait son entrée par la porte étroite du village protégé par une simple palissade.

Ce n'est pas la première fois que le vieux Chef a l'occasion de parler avec des blancs, qu'il déclare aimer beaucoup. — J'espère que ce n'est pas à la façon des Oua-Sigouas? — Gardant toujours sur l'épaule sa hachette de travail, il nous tend cordialement la main restée libre que nous nous empressons de serrer avec non moins d'empressement.

Une petite caravane arabe, chargée d'ivoire, nous a précédés, ce qui nous met un peu à l'étroit. Néanmoins on s'arrange, le Sultan mettant à notre disposition une grande hutte vide, sous l'auvent de laquelle on fera la cuisine.

Le chef de la caravane, un vieil arabe sec et aux allures déterminées, se présente à nous. Il a passé par Condoa, où le capitaine de marine Bloyet se trouve avec les 16 Beloutchis de l'escorte de M. Sergère.

Après le minutieux et long cérémonial des salutations, la conversation s'engage et nous échangeons les nouvelles, nous, de la côte et lui, de l'intérieur. M. Bloyet est en ce moment fort souffrant d'une fièvre persistante, et l'on a pu craindre pour ses jours. Encore maintenant il y a des complications à redouter. Notre visiteur nous engage à presser notre marche et nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

— La prédiction de M. Sergère commencerait-elle à se réaliser? J'ai admiré ici de jeunes négresses réellement jolies, et de formes attrayantes. Leur nudité, presque complète, permet d'admirer leurs épaules rondes et élégantes, leur poitrine ferme, non comprimée par l'usage du pagne, comme chez les femmes de la côte, et leurs bras d'un moule exquis.

Elles portent leurs épaisses chevelures d'un noir de jais, disposées, comme en gradins d'amphithéâtre, sur le haut de la tête. C'est une chose caractéristique, d'ailleurs, que le soin apporté par la plupart des Africaines à l'entretien de leur coiffure. Elles en remontreraient, sur ce point, à nos petites maîtresses, — celles bien entendu qui ont de vrais cheveux. — Peu farouches, mais cependant réservées, nos brunes Nausicaas nous demandent timidement la permission de passer la main sur notre peau, mais se retirent en bon ordre lorsque nous voulons user de réciprocité à leur égard.

Le fétiche du village, un simple tronc d'arbre, se trouve par hasard sous ma tente. Le Sultan me recommande d'en avoir grand soin, me prédisant que cela me portera bonheur. Je n'aurai garde naturellement de blesser dans ses naïves superstitions l'excellent homme, si plein de prévenances pour ses hôtes étrangers. Quoique nous nous soyons déjà suffisamment approvisionnés dans la bourgade, il nous fait présent de quelques bois-

seaux de maïs, de trois régimes de bananes et d'un vieux coq. Pour ne pas être en reste de politesse, nous lui offrons un coupon de cotonnade à grands ramages et du fil de laiton pour mesdames ses épouses, au nombre modeste de quatre.

— Après des étapes, souvent écrasantes, les sièges à dossier deviennent d'une nécessité absolue. N'emporter que de simples pliants serait se condamner à un supplice de tous les jours. Les sièges achetés par nous à Paris, au Bazar de Campement, sont suffisants, bien qu'un peu plus de solidité ne leur ferait pas de mal. Nos tables, soi-disant anglaises, de même provenance, ne laissent à désirer que sous un seul point de vue. Elles demandent trop de temps à monter et à démonter. Une simple table à support, en X, se repliant d'une pièce, avec la feuille supérieure, serait préférable.

— Nous passons toute la journée du lendemain à Msoua pour nous reposer des fatigues de la veille. La population se montre fort discrète à notre égard et se contente de nous *admirer* de loin. Nos visiteuses de la veille reviennent avec le Sultan. Je m'explique à présent leur prompte retraite d'hier soir. Ce sont les propres femmes du Chef et, pour nous faire honneur, elles se sont déjà parées de leurs bracelets de laiton. Un peu plus de témérité et nous nous attirions une mauvaise affaire !

Le temps s'est remis et nous en profitons pour parcourir le village, composé de huttes rondes, en torchis, surmontées d'un toit conique en chaume, sans ouverture pour la fumée. Les hommes sont aux champs. Nous ne rencontrons que quelques vieillards et des enfants qui nous suivent avec curiosité. L'escorte, après s'être pourvue de vivres, procède à la décortication du riz et à la réduction en farine du sorgho. La première opération se fait dans de grands mortiers en bois et au moyen d'un pilon de même matière. Puis, le riz est vanné avec le plus grand soin. Quant au sorgho, on l'écrase entre deux pierres, dont l'une stable et inclinée, placée généralement sous les auvents des habitations, et l'autre, plus petite, mue à deux mains. La farine est recueillie dans un panier à tissu serré. A défaut de femmes en nombre suffisant, nos soldats s'acquittent, non sans murmure, de ces fonctions peu martiales. En effet, huit

Akidas, seulement, ont amené leurs épouses qui se bornent à faire la cuisine de leurs pelotons respectifs.

— Le 30 juillet, de grand matin, nous quittons Msoua, après avoir serré la main du bon Chef et présenté nos respectueux hommages à son harem. La caravane arabe est partie hier, en se chargeant de nos lettres pour Zanzibar. Quinze de nos hommes manquent à l'appel.

Nous nous dirigeons sur Kisémo en traversant un épais fourré d'arbres, de ronces et de lianes. Des racines noueuses embarrassent la marche de nos hommes qui ont le visage fouetté par les branches enchevêtrées et laissent aux buissons plus d'un lambeau de leurs pagnes. Encore détrempé par la pluie de l'avant-veille, le chemin tortueux est ardu et glissant. Beaucoup de nos hommes se plaignent de coliques et paraissent réellement malades. Quelques gouttes d'une fiole de laudanum que je porte toujours sur moi déterminent un soulagement immédiat. Tour à tour, ils viennent la main tendue, recueillir le précieux élixir, qu'ils lèchent avidement. En reconnaissance, ils se montrent un peu plus dociles qu'au début.

— A Kisémo, grande fête agricole à laquelle nos Askaris se joignent avec empressement. Toute la population est accroupie devant les cases, prenant son plaisir d'une façon presque apathique qui contraste avec la turbulence de l'escorte.

De grandes jarres contiennent le breuvage favori des peuplades africaines. Chacun y puise au moyen d'une écuelle et le Pombé, coulant à flot, ne tarde pas à échauffer les têtes. Mais nul conflit ne s'élève entre nos hommes et les indigènes. Cependant les nègres de Zanzibar et de Bagamoyo ne doivent pas être ici en odeur de sainteté. En effet, trop souvent ils se sont associés aux Arabes pour l'asservissement de ces tribus, autrefois indépendantes, et ont joué un rôle actif dans la chasse à l'homme, comme pourvoyeurs d'esclaves pour les marchés de la Mer des Indes. Mais grâce aux mesures consenties par Saïd Bargash, d'hostiles à toute caravane, les peuplades de cette région sont si bien réconciliées aujourd'hui que le Pombé a été offert gratuitement à notre escorte qui, du reste, en use avec modération.

Le lendemain, 31 juillet, vers 6 heures, départ pour Mada-

gori, où nous arrivons à deux heures de relevée. Huit nouveaux Askaris ont déserté. Le pays est magnifique, tout en grandes prairies herbues, coupées de bois qui s'étagent à l'horizon.

Au début de la route, les guides se sont arrêtés net devant un serpent couché au beau milieu du sentier. Aussitôt nos augures en ont gravement tiré leur présage, car tout ophidien est ici un animal fatidique, à l'instar des corneilles de l'ancienne Rome. Le dit serpent avait heureusement la tête dirigée vers l'Ouest et la caravane a pu continuer sa marche en toute assurance. Si le reptile s'était retourné du côté de Bagamoyo, il aurait pu s'ensuivre une désertion parmi nos superstitieux Askaris, qui ne demanderaient certes pas mieux que de rejoindre pour quelques jours ce lieu de délices.

—Il faudrait presque commander des chaussures spéciales pour les expéditions dans le centre de l'Afrique. Les nôtres laissent à désirer sous le rapport des coutures, décidément trop faibles. Pour les protéger et pour fortifier l'assise du pied, il serait bon que la semelle débordât d'un ou de deux centimètres. La languette aussi, devrait être beaucoup plus large et solidement fixée des deux côtés, afin d'éviter d'avoir les pieds mouillés lorsqu'on marche sur des terrains humides, à condition, toutefois, de n'avoir point d'eau par dessus la cheville.

— Nous sommes obligés de camper deux jours entiers à Madagori, afin d'y attendre nos Pagazis, car déjà plusieurs, peu habitués à porter des fardeaux, sont malades. Nous serons obligés de répartir, moyennant salaire, leurs demi-charges entre les négrillons de bonne volonté.

Deux Askaris se sont pris de querelle. On leur a distribué des gourdins pour vider le différend par les armes. Ces espèces de duels, d'ailleurs dans les usages du pays, dispensent l'Européen de punir l'agresseur, parfois impossible à discerner. Règle générale, il ne faut intervenir dans les démêlés particuliers des nègres qu'au cas d'absolue nécessité. Nos combattants se sont rossés de la belle façon, pour le plaisir de la galerie, le vainqueur couronnant sa victoire en mordant son adversaire à la tête. Ce coup de la fin, sentant l'anthropophagie, est paraît-il de jeu. Ainsi le voyou parisien, exerçant ses talents dans la banlieue, menace de manger le nez à son ennemi, et le lui mange parfois bel et

bien. En matière de férocité, nous n'avons rien à envier aux sauvages de l'Afrique centrale.

—Le drilling, ou toile à voile ordinaire, constitue décidément la meilleure étoffe pour les costumes de route. Il n'a d'autres inconvénients que d'exiger des lavages assez fréquents et, par conséquent, d'entraîner une plus grande consommation de savon. Si les costumes en cheviot d'Ecosse s'endossent avantageusement le soir, lorsque les premières fraîcheurs succèdent à des chaleurs plus ou moins torrides, le jour ils pourraient à peine se supporter. Quant aux vêtements extérieurs de serge ou de flanelle, ils ne valent absolument rien. La serge s'avachit au bout de 2 ou 3 jours de route; les pantalons s'allongent et s'éliment du bas. En outre, cette étoffe se déchire avec trop de facilité pour être d'un usage pratique.

Les chemises de flanelle sont très hygiéniques et indispensables pendant la marche. Celles que nous avons emportées de Belgique se distinguent par leur excellente qualité. Quoique le gilet de flanelle paraisse faire double emploi avec la chemise de même étoffe, les voyageurs frileux peuvent la conserver sans scrupule. Mais qu'ils se gardent des flanelles rouges, tant pour gilets que pour caleçons! Nous en portions pendant notre suffocante traversée de Suez à Zanzibar, et sans viser à la couleur hébraïque, si la mer, sur laquelle nous voguions en nous épongeant, avait eu la teinte de son nom, on nous aurait cru trempés dans ses flots, soi-disant rubescents. La maudite teinte, délayée par la transpiration, avait non seulement percé nos chemises, mais gagné tous nos vêtements. Pour les gilets de flanelle, le blanc est indiqué. Quant aux chemises, il vaut mieux les prendre de couleurs sombres et résistantes.

Nos lavages sommaires ont lieu à la fin de chaque étape. Le linge de corps, gilets et chemises de flanelle, bas, chaussettes, etc., est passé simplement à l'eau fraîche, battu, tordu et exposé au Soleil. Une fois par semaine, nous procédons à une lessive générale, au savon, de nos vêtements de drilling et de toile, de nos foulards, etc. Point de draps de lit, luxe sans emploi en voyage. Quant à nos minces couchettes et à nos couvertures, on les expose tous les jours pendant quelques heures au Soleil.

---

# CHAPITRE VI.

*Msaza.* — Les désertions continuent. — Première apparition de girafes. — Projet de Mission. — Coton sauvage. — Poudre aux moineaux. — La bastonnade. — Un albinos errant. — Rocs et vallées. — Herbes géantes. — *Kirossa.* — Mangés par les lions! — *Moalé.* — Les dangers du mauvais œil. — Hérédité féminine. — Une Sultane. — Galanterie... piquante de M. Sergère. — L'Homme Blanc a beaucoup de richesses! — Ce qui tombe au fossé est au soldat. — Honnêteté africaine. — Triste journée. — *Simbamouéni* et l'*Oun-Ghèrenghéré.* — Chassés par le feu. — Camps et bivouacs. — La grande nature africaine. — Les lions. — Terribles nouvelles! — Massacre, par les troupes de Mirambo, de Carter et de Cadenhead. — Le capitaine Cambier en danger. — M. Popelin se porte au secours de Burdo et de Roger. — Conseil de guerre. — Nos hommes marcheront! — La *Makata.* — Un pont de singes. — Tout un village décimé par la fièvre. — Défi à la mort. — Laudanum. — Malaise croissant. — *Gombérenga.* — En route! — Démoralisation. — Prescriptions médicales. — A *Koi-Forhani.* — Trop de zèle. — Altercation de Bamboula avec Daïmo. — Revolver confisqué. — Les Beloutchis de M. Sergère. — Station française de *Condoa.* — Le capitaine Bloyet. — Un rude homme. — MM. Ramaeckers et de Leu ont la fièvre! — Le remède. — Halte forcée!

Le 3 août, nous établissons notre camp à Msaza, distant de quatre lieues, seulement, de Madagori. Quinze soldats, encore, ont disparu.

Le pays devient de plus en plus accidenté. Nous avons gravi de pittoresques collines, abondamment boisées, et descendu dans des torrents laissés à sec par les dernières pluies. Partout la végétation est luxuriante, mais déjà roussie aux feux du Soleil. Pour la première fois nous voyons des girafes, mais hors de portée de fusil ; sans cela nous n'aurions pas résisté au plaisir d'en abattre quelqu'une. Ces gracieux animaux se nourrissent des feuilles les plus délicates de l'acacia horrida, derrière lequel elles semblent se dissimuler.

C'est à Msaza que la Mission de Bagamoyo se propose d'établir une nouvelle station religieuse. Quoique le terrain y soit d'une grande fertilité, les Pères du Saint-Esprit comptent moins sur un résultat matériel satisfaisant que sur un notable accroissement de leur sphère d'action. Malgré les postes établis par le Sultan

de Zanzibar, pour empêcher la traite, les caravanes d'esclaves rompent constamment le cordon de surveillance. Or, les Pères voient la possibilité d'acquérir à bas prix, pour les émanciper, force enfants gênant la marche des pourvoyeurs. Ainsi, de jour en jour, la civilisation pénètre en Afrique d'une manière lente mais continue, secondée, qui le croirait, par l'esclavage même!

— Le 4 août, nous partons dès l'aube pour profiter de la fraicheur du matin.

Neuf hommes manquent de nouveau à l'appel, mais notre chef de caravane nous répète qu'il n'y a pas lieu de s'étonner. Il en est toujours ainsi. Très consolant!

Vers onze heures nous sommes à Sagati, où le coton croît abondamment à l'état sauvage, sans que les indigènes connaissent le moyen de le tisser ou se soucient de l'employer.

Nos observations indiquent que nous nous trouvons à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. La température moyenne est environ, ici, de 30 degrés centigrades, à l'ombre, mais il n'est pas rare que, vers deux heures de l'après-midi, elle accuse 35 à 38 degrés.

—Comme à Kisémo, tout le village célèbre la fête de la moisson. L'antique Cérès semble avoir étendu ses pompes jusqu'ici, mais l'Africain ingrat, tremblant devant les génies malfaisants, ne remercie aucune divinité de ses richesses agricoles. L'abondance n'est pour lui qu'un prétexte à orgies. Nos soldats sont invités à prendre part aux libations de Pombé et s'enivrent, cette fois, sans vergogne. Demain, ils ne vaudront rien pour la marche et il faudra camper ici un jour de plus. Le soir, dans leur enthousiasme bachique, ils s'avisent de gâcher nos cartouches. Malgré la défense de M. Ramaeckers, des coups de fusil éclatent de toutes parts, à la grande joie des indigènes. Il faut sévir, pour préserver nos munitions d'un prompt épuisement. Le premier Askari, pris en flagrant délit pyrotechnique, reçoit la bastonnade. Quelques rudes coups, appliqués à propos, rétablissent l'ordre et la tranquillité. Cet acte de rigueur ne fait qu'ajouter, du reste, aux plaisirs de l'escorte, qui salue en riant aux éclats, les contorsions arrachées, plutôt par la honte que par la douleur, à leur malheureux camarade.



Lions et Lionnes.

(Dessin de A. Heins.)

— Comme nous l'avions prévu, impossible de lever le camp. Nos Askaris cuvent leur Pombé et la plupart sont encore, le matin, en complet état d'ivresse.

Nous avons vu un albinos, né dans le pays, mais qui, mis en interdit, comme nos anciens lépreux, erre par les campagnes, farouche et maladif, et fuyant la société, d'ailleurs hostile, des hommes de sa tribu. Il a le teint blanc, mais ses cheveux crépus trahissent son origine nègre. Les yeux, d'un rouge vif, supportent difficilement la lumière. Nous avons voulu nous approcher de ce malheureux, mais il s'est réfugié dans les bois comme une bête sauvage devant le chasseur.

— Le 6 août, départ à sept heures et demie du matin. L'absence de douze nouveaux déserteurs, vainement recherchés aux environs, nous a fortement mis en retard.

Nous traversons une région fortement accidentée. A chaque instant, des rochers presque à pic se dressent devant nous. Puis ce sont des vallées profondes, dont les herbes colossales atteignent jusqu'à 5 ou 6 mètres de hauteur. De nombreux lions habitent ces jungles meurtrières et nous en avons fait lever quatre ou cinq, heureusement d'humeur timide.

Vers 11 heures, nous atteignons Kirossa où la route de Dares Salam (sud de Bagamoyo), suivie par Carter, avec l'expédition dite des éléphants (1), rejoint le chemin venant de Bagamoyo même. Nous voulons camper dans ces parages, mais nos hommes manifestent la plus grande répugnance à nous obéir. Une précédente caravane a eu, à ce qu'ils affirment, deux hommes mangés par les lions. Pas plus que les Askaris nous ne nous soucions de tenter l'aventure, bien que la férocité du roi des animaux ait grandement baissé dans notre estime. Ce n'est guère que devenu vieux, et incapable de poursuivre le gibier à la course, que

(1) Le capitaine Carter, ex-consul britannique à Bagdad, a été chargé, en 1879, par S. M. le Roi des Belges, de la conduite de quatre éléphants indous, dressés à la capture et au dressage des éléphants à l'état libre. Deux des monstrueux pachydermes ont succombé aux privations et aux fatigues du voyage. Nous nous attendons à trouver M. Carter à Karéma avec ses deux éléphants survivants. (6 août 1880.)

le Simba se rapproche des endroits habités pour dérober quelque pièce de bétail.

La marche, reprise de grand cœur, cette fois, devient plus aisée. Les épines bordant la route, et qui nous avaient valu maintes égratignures, disparaissent peu à peu. A la montagne succède la plaine.

Près de Moalé, où nous campons peu après, nous apercevons les restes d'un bûcher et les ossements calcinés de deux sorciers, brûlés vifs pour *avoir laissé mourir* le Sultan indigène. Les femmes du village s'appliquent à pleurer réglementairement le défunt. Leurs gémissements, commencés presque en riant, deviennent des plaintes déchirantes, au fur et à mesure que les lamentations s'élèvent. Nous voyons sortir les noires pleureuses de la case mortuaire, les yeux baignés de larmes et dans un état complet d'abattement.

Ici, lorsqu'un Sultan meurt, c'est presque toujours sa sœur aînée qui lui succède, à charge de léguer, à son tour, le pouvoir à son propre fils aîné. Cette coutume, assez générale dans le pays, a sa raison d'être. La communauté des femmes, d'institution primitive, a laissé des traditions durables en Afrique. Quoique l'adultère y soit puni de mort, les absences des chefs, partis en chasse ou en guerre, peuvent laisser plâner des soupçons sur la fidélité de leurs épouses, exposées, d'ailleurs, aux violences des tribus voisines. Il s'en suit que la parenté et les droits s'y rattachant, courent moins de risques de s'égarer dans la ligne féminine que dans la ligne masculine.

Nous sommes reçus à merveille par la Sultane, sœur du Chef dont on célèbre les funérailles. C'est une grosse dondon, assez appétissante et qui ne me paraît rien moins que... sauvage. M. Sergère se montre fort aimable et, malgré son deuil récent, sa Hautesse mauricaude répond chaleureusement à ses avances. Elle lui offre gracieusement une chèvre et deux poulets, en retour desquels il lui donne, en grande pompe, un cornet de poivre et deux dotis de cotonnade ($7^{m}20$). La cotonnade, je comprends cela, attendu que la dite Sultane est assez sommairement vêtue. Mais ce poivre me fait rêver !

— Comme les comédiens en voyage, nous avions dressé la liste

détaillée de tous les objets contenus dans nos malles et dans nos ballots, marqués d'un numéro d'ordre. De la sorte, croyions-nous, il devrait être facile de mettre immédiatement la main sur l'article désiré. Ici les étoffes, là les perles, les fils de laiton, les conserves, la pharmacie, les vêtements de rechange, etc. Assez exigeants, au début, nous n'avons pas tardé à préférer nous passer de beaucoup de choses pour éviter l'énervement et la fatigue véritables entraînés par de fréquents déballages. Nous n'y recourons plus qu'au cas d'absolue nécessité, et alors c'est un remue-ménage à faire quitter la partie. Les gens de l'escorte, dérangés dans leurs occupations ou dans leur repos, s'exécutent de mauvaise grâce. Parfois la caisse ou le ballot demandé se trouve enfoui sous une montagne de bagages. Et puis, nous ne pensons pas qu'il soit très prudent de tenter, à tout moment, la convoitise de pauvres diables, éblouis à l'aspect de richesses, pour eux féeriques, et qu'ils nous supposent à même de remplacer à volonté. *Mzoungou ana mali minghi minghi.* « L'Homme Blanc a beaucoup de richesses ». *Mkarimou, moyo yaké mouéma,* pourraient-ils se dire. « Il est généreux, son cœur est bon. Un peu de son superflu nous mettrait à l'aise pour le restant de nos jours et nous pourrions retourner vivre tranquillement à Zanzibar ou à Bagamoyo, ces séjours de la prospérité et des plaisirs. Qui sait s'il s'apercevrait même d'un léger emprunt? D'ailleurs, ne laisse-t-il pas traîner bon nombre d'objets précieux qu'il sait bien devenir la proie des Chefs avec lesquels il conclut des marchés? Pourquoi ne fait-il pas la même chose pour nous? » En effet, lorsque nous avons à acheter des provisions aux indigènes, nous laissons à dessein, à leur portée, quelques menus objets, pour eux inappréciables, tels que miroirs, hameçons, aiguilles, boutons de métal, morceaux de fil de laiton, etc. En Europe, nous disons que ce qui tombe au fossé est au soldat, de même que dans les cercles de jeu, les garçons revendiquent le privilège de recueillir les louis roulés sur le tapis dans le feu des parties. En Afrique, tout ce qui traîne rentre dans le domaine public. Cependant, nos visiteurs pénétrés de la puissance de l'Homme Blanc, ne se croient pas la conscience bien nette au sujet de leurs larcins et, par compensation, se montrent d'autant plus coulants dans leurs transactions ultérieures. Et c'est à quoi nous visons.

Je dois dire, à la louange de nos Askaris, qu'ils se montrent

généralement assez scrupuleux ; s'il en déserte parfois, pas un n'emporte son ballot, déposé, au contraire, au milieu du chemin, bien en vue des hommes de la caravane. Sans doute, la crainte d'un châtiment exemplaire, à Zanzibar ou à Bagamoyo, entre pour quelque chose dans leur probité. Cependant la morale africaine, très élastique pour les méfaits commis en dehors de la tribu, est inflexible pour ceux dont les gens de cette tribu se trouvent victimes. Ce contrat social est d'autant plus observé qu'il a de plus étroites limites. Le code oriental, assimilant les caravanes aux tribus régulières, — ainsi que nous, considérant l'équipage d'un navire composé de matelots de différentes nationalités, comme relevant d'un drapeau unique, — les abus de confiance sont fort rares.

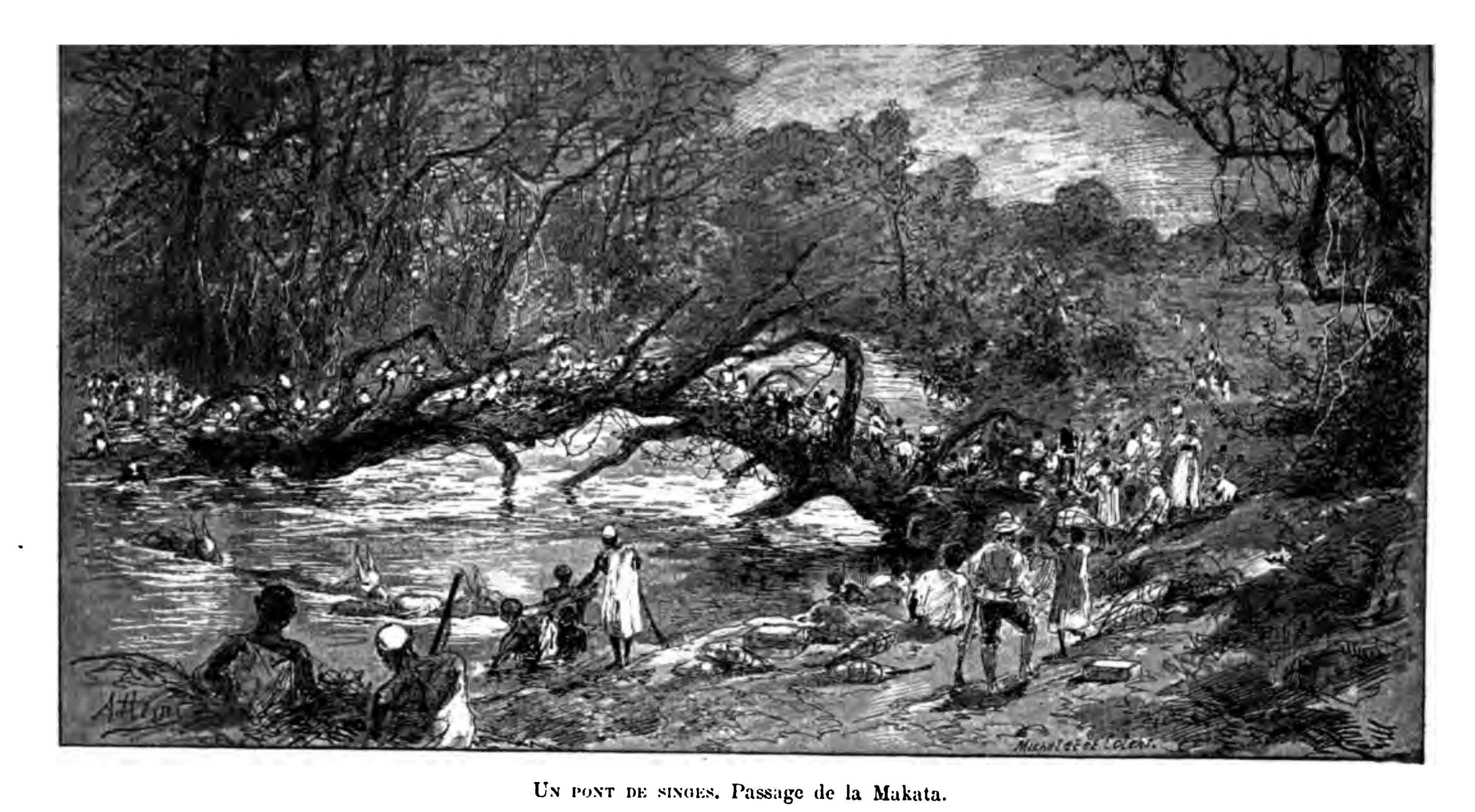
— Triste journée que celle du 7 août! Les difficultés et le mauvais vouloir vont augmentant. Plusieurs fardeaux sont restés en souffrance. Les Askaris qui en étaient chargés sont introuvables et il faut engager, dans le village même, des Gombozis indigènes, quitte à retenir sur le Posho des récalcitrants, — c'est-à-dire sur les étoffes, à eux allouées pour leur nourriture, — ce que nous aurons à payer à leurs remplaçants temporaires. D'après nos guides, les déserteurs reviendront, après un ou deux jours de fugue.

Mais l'esprit de rébellion s'empare de plus en plus de nos hommes et c'est à peine si nous pouvons leur faire dépasser Simbamouéni. Ils s'étaient déjà établis dans le camp permanent construit près de ce gros village, où se célèbre aussi la fête de la moisson. Or, nous craignons quelque altercation avec les indigènes. M. Sergère nous vient en aide par un moyen énergique mais sûr. Il met le feu au Cambi, et les mutins délogés nous suivent, en murmurant, jusqu'à l'Oun-Ghèrenghéré.

Notre campement s'élève dans une grande vallée semée de baobabs de dimensions colossales où babillent des essaims de vertes perruches.

— Un dernier mot au sujet de ces camps, variant suivant les saisons et dont, anticipativement, je consignerai ici les modes divers.

En Afrique, on use de trois modes de campement : la tente proprement dite, la hutte et le bivouac.



UN PONT DE SINGES. Passage de la Makata.

(Dessin de A. HEINS.)

Bivouaquer est matériellement impossible à l'époque de la Massika, avec son cortège de pluie, de brumes et d'infiltrations. Mais pendant la saison sèche (Kipoi), ce campement est bien supérieur aux deux autres. L'homme qui dort à l'air libre respire une atmosphère plus pure que celui renfermé dans un abri quelconque. Il s'identifie plus promptement aux charmes de la vie sauvage. On éprouve un bien-être infini et indéfinissable à se reposer, le soir, sur une couche moelleuse d'herbes et de feuilles, pendant qu'à la voûte céleste scintillent les brillantes constellations de l'hémisphère austral. La pensée, comme dégagée des entraves terrestres, plane librement dans l'immensité. Puis, en attendant que le sommeil vous gagne, on observe curieusement le groupement pittoresque des soldats, pendant que de toutes parts résonnent sourdement les bruissements de la vie animale en travail de parturition. Et quand la nuit s'avance, que bêtes et gens gisent, accablés de la fatigue du jour, qu'on n'entend plus que le souffle embaumé de la brise et le cri plaintif de quelque animal sauvage, le voyageur se trouve vraiment en communion entière avec la grande nature africaine dont, blasé sur les merveilles de l'ancien monde, il est venu surprendre les secrets.

Ne bivouaquez jamais sous un arbre. Une roche peu élevée, une légère ondulation du sol, dans laquelle on se creuse gaîment un lit, offrent une protection plus efficace contre le vent. Et un œil exercé trouve bientôt quelque endroit favorable à la couchée. A défaut de rochers ou d'accidents de terrain, un simple carré d'étoffe, fixé au sol et retenu obliquement par deux piquets, consolidés, eux, au moyen de cordes, constituerait un abri suffisant. Les couvertures en caoutchouc sont excellentes, et même indispensables pour le bivouac, à cause de la voracité des insectes et de l'humidité qui remonte du sol aux approches de l'aurore.

Huttes et tentes sont surtout employées pendant la Massika. Les Zanzibarites, les Oua-Rimas et les Oua-Nyamouézis établissent une hutte en moins d'une heure. A cet effet, comme nous l'avons vu, ils réunissent par le haut trois fortes branches, à l'extrémité libre desquelles ils donnent, du bas, l'écartement voulu, et qu'ils enfoncent dans le sol. D'autres branches, plus minces, sont disposées dans les intervalles et reliées entre elles au moyen de souples lianes qu'ils entrelacent par lignes parallèles au sol.

Lorsque cette charpente, ou plutôt ce squelette d'habitation, est sur pied, ils le couvrent d'herbes résistantes, en commençant par le bas. On dort parfaitement à l'aise sous cet abri rustique, jonché d'un lit de feuilles de 20 à 30 centimètres d'épaisseur, reposant sur les fortes nattes, — préservatrices de l'humidité et de la vermine, — achetées à Zanzibar.

Quelques gens de l'escorte se bornent, en fait de tentes, à jeter sur un chevalet improvisé, plusieurs largeurs d'étoffes, solidement retenues au sol. Les deux côtés sont clos au moyen de paravents en branches entrelacées.

Pendant la nuit, des lions viennent rôder autour du camp. Mais les feux soigneusement alimentés les retiennent à distance.

— A peine en marche, nous rencontrons, le lendemain, un courrier venant de Tabora. Il est porteur d'une lettre du gouverneur Abdallah bin Nassib pour le Sultan de Zanzibar. Terribles nouvelles que les siennes ! MM. Carter et Cadenhead auraient été tués par Mirambo et leur caravane pillée. M. Cambier, obligé d'abandonner Karéma, serait en fuite vers Oudjigi ! Et ce coup de foudre nous atteint en pleine impuissance !

Aussitôt l'on s'arrête pour camper à Mianzi (pays du bambou). Dans cette situation lamentable, nous pouvons apprécier l'énergie, le sang-froid et l'intelligence pratique de notre chef. Cette situation il nous l'expose sans ambages. D'un côté, Carter et Cadenhead massacrés par le Bonaparte noir, dont ce sinistre exploit redoublera l'audace, de l'autre M. Cambier menacé. Le capitaine Popelin poursuivi, pendant qu'il se porte au secours de la caravane de Burdo et de Roger, en détresse à Kisindé. Et nous, nous, qui devrions leur servir de renfort ou les venger, entourés de noirs indisciplinés, rebelles et déserteurs, ne marchant que contraints par la force !

M. Ramaeckers réunit tous les chefs de l'escorte et fait appel à leur énergie. Il leur dit nettement qu'ils auront probablement à faire le coup de feu pour nos frères menacés et qu'il compte sur leur courage. Qui le croirait, ces hommes démoralisés et répugnant aux fatigues, se réveillent à l'espoir du butin. La perspective d'une guerre probable les remplit de joie. Telle est leur confiance dans les fusils des Hommes Blancs et leur réputation d'invulnérabilité. Ils nous suivent, prêts à payer de leur per-

sonne ! Tiendront-ils parole ? Oui, nous l'espérons. S'ils nous trahissaient, pourtant ? Eh bien ! nous saurions mourir !

9 août. — Déjà la caravane montre plus de docilité. Chacun prend son fardeau sans murmurer et l'on part en bon ordre.

Devant nous et à l'Ouest de l'immense plaine,s'étend la chaîne de l'Ou-Sagara, presque parallèle aux montagnes de l'Ou-Kami, que nous laissons derrière nous. Une rivière se présente, bordée de végétations et recélant dans son sein, obstrué de rocailles et envahi par les racines débordantes des mangliers, quelques familles de crocodiles. C'est la Makata, affluent capricieux du Ouamé, dont la saison des pluies transforme en torrents impétueux les divers embranchements, coupant une plaine d'une réputation fort équivoque. Impossible de passer à gué le cours d'eau, atteignant ici une profondeur de plusieurs mètres. Il nous faudra user d'un pont aérien, dont la description mérite de nous arrêter quelques moments avec la caravane massée sur la rive.

J'ai dit pont, quoique rien dans cette bizarre combinaison, dont la nature fait les frais, ne motive un pareil titre. Un pont suppose des arches, ou tout au moins un simple chevalet, des pieds-droits, des gardes-fous, un tablier de pierre ou de planches, sur lequel on puisse marcher à plat. Mais les crues terribles de la Massika auraient bientôt raison des constructions élémentaires improvisées par les caravanes ; et pour ce qui est d'établir, dans les règles de l'art, un pont solide et permanent, offrant aux voyageurs des garanties de durée,qui donc se chargerait d'en couvrir les frais et d'en protéger les abords ? L'Africain n'en sent point le besoin, du reste, étant donné ce principe que : là où un singe passe, l'homme doit savoir passer. Deux arbres inclinés sur l'eau et projetant l'un vers l'autre leurs branches noueuses, serviront d'arcs-boutants. Leurs cimes, étirées dans le sens horizontal, seront reliées au moyen de souples lianes et bientôt s'enchevêtreront amoureusement. D'autres lianes serviront de rampe, et des caravanes entières escaladeront et franchiront ce viaduc d'un nouveau genre, fait pour les nègres ou les acrobates. Mais qui dit l'un dit l'autre. L'étonnante facilité de préhension des pieds des indigènes, — qui, en marche, n'ont pas besoin de se courber pour ramasser les objets tombés, mais les saisissent

rapidement des orteils, presque aussi déliés, chez eux, que les doigts de la main, — leur rend aisés de pareils casse-cous. Mais nos pieds, empêtrés de bottines, glissent et souvent balottent dans le vide. Ce n'est qu'en s'accrochant des deux mains aux rampes végétales, parfois brusquement interrompues, que l'Européen parvient sur l'autre rive. Les hommes de l'escorte, eux, passent sans broncher. Echelonnés le long de la treille fléchissante, qui debout, qui à califourchon, qui encore solidement piété sur deux branches d'arbre, ils font la chaîne pour se passer les plus lourds fardeaux. Tentes, ballots, batterie de cuisine voltigent dans les airs, au bruit des quolibets et des rires, car nos Askaris s'amusent comme à une partie de plaisir. Les chèvres même, les pieds réunis, suivent en bêlant le même chemin, portées sur l'épaule à la façon de la brebis du bon pasteur, ou passant de main en main comme de simples colis. Quant aux ânes, dépouillés de leurs harnais, une corde jetée de l'autre rive les entraîne dans l'onde troublée et les a bientôt fait franchir la berge opposée où ils s'empressent de brouter l'herbe en compagnie du bétail, rendu à la liberté de ses mouvements. Ce passage scabreux, et pour nous tout nouveau, ne dure pas moins de trois heures et lorsqu'il est opéré il s'agit d'établir notre bivouac.

Le village de Makata est aujourd'hui complètement abandonné. Seules, quelques huttes, demeurées intactes, servent de comptoir aux anciens habitants qui ne reviennent à leur ancien bourg que lorsqu'une riche caravane leur est annoncée, et qu'ils ont des provisions à lui vendre. En Afrique, rien d'insalubre comme les terrains inondés à l'époque de la Massika. Sous ces latitudes tropicales, la décomposition des matières végétales, activée par la double et mordante action de l'humidité et du Soleil, empeste l'air de miasmes putrides. Presque toute la population a été enlevée par ces émanations mortelles et bon nombre de mauvais sorciers ont payé des derniers tourments leurs soi-disant maléfices. A la fin, comme la place n'était plus tenable, les survivants ont pris le parti de s'établir plus loin. C'est pourtant dans ce terrible séjour que nous sommes obligés de camper. Nos hommes se refuseraient à aller plus loin et, après la fatigante traversée de la rivière, nous aurions peine, nous-mêmes, à poursuivre notre route. Nous nous contentons,

comme mesure de précaution, d'absorber plein un gobelet de vermouth pris sur la provision de M. Sergère.

— Dès 5 1/2 heures du matin, la caravane se remet en marche. Comme la veille, nos hommes lèvent le camp sans difficulté. Plusieurs Askaris continuent à se plaindre de coliques et notre laudanum fait son office. Jusqu'au passage de la Makata, nous nous étions portés à merveille et, sauf ma fièvre de Bagamoyo et l'indisposition passagère énergiquement enrayée de M. de Leu, aucun membre de l'expédition ne s'était ressenti de rien. Mais la carte tourne. Le capitaine Ramaeckers semble en proie à un certain malaise. MM. de Leu et Robert De Meuse luttent contre une lassitude croissante. Enfin, la plupart de nos hommes sont dérangés. Seuls, M. Sergère et moi avons conservé toute notre ardeur. — « Vous avez le tempérament qu'il faut, me dit ce dernier, mais vos camarades auront de la peine à s'acclimater. »

J'en accepte l'augure... pour ce qui me concerne. Mais décidément la région ne brille pas sous le rapport de la salubrité. De la prairie marécageuse, dont le Soleil a déjà séché la croûte, semblent s'élever des vapeurs lourdes, saturées de putréfaction, et dont nous atténuons les effets en prisant à force comme les gens de l'escorte.

Enfin, au bout de six heures d'une marche des plus pénibles, nous arrivons à Gombérenga (désir d'eau potable), où nous établissons notre bivouac. C'est à peine si nos compagnons touchent au repas qui leur est servi. En ce moment critique, il ne leur manquerait plus que de s'aliter! Décidément, l'horizon n'est pas couleur de rose !

— En route! La caravane se reforme à 6 1/2 heures du matin. Un effort énergique a fait triompher nos camarades de leur inquiétant malaise. Mais les Askaris sont fort démoralisés. Il s'agit pour eux, et pour nous, de nous mettre au régime sanitaire. (Dans les cas assez fréquents de diarrhée, se garder de consommer autre chose que du bouillon ou de l'eau de riz. Ni pain, ni viande. Ils entretiennent le mal et le font dégénérer en dysenterie.)

Le pays devient boisé à partir des villages de Mkotchoni (au

milieu de l'urine !) et de Mounga, que nous traversons avant d'arriver à Koi-Forhani, situé au pied des montagnes de l'Ou-Sagara.

Si nous avons trop souvent à réprimer des actes d'insubordination, nous nous heurtons, parfois aussi, à de regrettables excès de zèle. Et malheureusement, ceux de nos boys, déjà habitués de longue date au service européen, ne prêchent point d'exemple sous ce rapport.

Nous venions d'arriver au village de Koi-Forhani, et chacun allait procéder à son installation, lorsque Bamboula, ne retrouvant point les piquets, servant à dresser la tente du capitaine Ramaeckers, voulut s'emparer des nôtres, confiés à la garde de Daïmo. Celui-ci, refusant de s'en dessaisir sans ordre, il en résulta une altercation. Bamboula furieux, saisit son revolver et l'arrêt levé, allait tirer sur notre paisible factotum, lorsque Robert De Meuse arriva assez à temps pour détourner l'arme. Ce fut contre lui, alors, que Bamboula tourna sa colère, s'autorisant bruyamment du nom de M. Ramaeckers, « dont le service devait passer avant tout ».

Cette petite scène, d'un fort mauvais exemple pour l'escorte, passa heureusement presque inaperçue. Notre chef mit à la raison son trop dévoué pourvoyeur, confisqua le revolver et, les piquets s'étant retrouvés, Bamboula alla cuver son ressentiment et sa confusion à l'autre bout du Cambi.

C'est également à Koi-Forhani que nous rencontrons les seize Beloutchis retenus pour servir d'escorte à M. Sergère. Ce sont des hommes magnifiques, à la physionomie distinguée, mais aux traits durs et presque menaçants. Bons soldats, paraît-il, du reste, ils portent avec orgueil le costume arabe et sont armés de fusils dont ils se servent avec une adresse remarquable.

Les Askaris, comme reconnaissant en eux une race supérieure, leur témoignent le plus grand respect. Ils leur baisent les mains et gardent en leur présence une attitude presque servile.

— Le lendemain, avant 8 heures, nous atteignons le village de Condoa, habité par le capitaine Bloyet, ami particulier de M. Sergère et délégué par le Comité français de l'Association

Internationale Africaine, pour établir une Station dans ces parages. Agé d'une quarantaine d'années, il a quitté la marine marchande pour se mesurer avec le Continent mystérieux, laissant à Marseille une jeune femme qui le rejoindra plus tard. Mais tout feu tout flamme, en sa qualité de Marseillais, il a eu le grand tort de ne pas s'entraîner graduellement aux fatigues imprévues de sa nouvelle existence. A chaque instant, pendant la route, il lui arrivait de s'écarter de sa caravane pour relever des points géodésiques et pour gravir des hauteurs dont il revenait haletant. De taille moyenne, mais solidement charpenté, M. Bloyet me paraît avoir un peu trop compté sur la trempe de son tempérament. Le monstre africain est sournois et s'attaque



STATION FRANÇAISE DE CONDOA.

(D'après une photographie.)

de préférence aux hommes forts, où il trouve plus à mordre. M. Bloyet l'a trop défié. Aussi, arrivé il y a deux mois, à son poste, s'est-il vu presque immédiatement éprouvé par la fièvre qui, depuis plus de quarante jours, ne lui laisse pour ainsi dire ni trêve ni repos. Cependant, grâce à sa forte constitution et à une énergie indomptable, il se montre plus fort que le mal. Bien qu'épuisé par des accès quotidiens et affaibli par une diète de plusieurs semaines, il est en plein dans ses travaux et nous fait les honneurs de sa demeure provisoire, qu'il projette de remplacer par une maison, réunissant le confort indispensable pour

y loger une famille. — « N'ayez pas peur, nous dit-il, pour nous rassurer, le coffre est bon et je n'ai pas envie de laisser mes os ici. Je sens d'ailleurs que je vais mieux. Mais vos camarades m'inquiètent. »

MM. Ramaeckers et De Meuse sont, en effet, sérieusement atteints et M. de Leu ne vaut guère mieux. J'en avais le pressentiment : la traversée de la Makata et notre campement sur ses bords, leur ont été funestes. Il est plus que temps de procéder à une médicamentation énergique.

A la première atteinte de fièvre, la diète la plus absolue s'impose par l'hygiène. Il n'est pas toujours possible de s'arrêter en route; mais, à l'étape, il faut immédiatement se coucher, dans la tente ou dans la hutte, établie par des hommes envoyés en avant. Le malade, recouvert de plusieurs couvertures, — dont une en caoutchouc, — est obligé d'absorber la plus grande quantité possible de thé presque bouillant. Les Arabes font même rougir au feu de grandes pierres qu'on roule à l'intérieur et qui, aspergées d'eau, remplissent la tente de vapeur chaude. Ces moyens, promptement mis en usage, réussissent presque toujours à rétablir la transpiration. Dès lors le mal est momentanément vaincu. — Je n'ai jamais fait, pour ma part, dans la suite, grande consommation de quinine qui, prise à faibles doses deux ou trois heures avant le retour présumé des accès intermittents, est d'un effet parfois souverain. Il est bon d'en prendre, aussi, immédiatement après l'accès, et dans les proportions réclamées par le tempérament du malade. A tel voyageur européen, 25 centigrammes suffisent. Pour un autre, il en faudra 50. Il en est qui absorbent, sans inconvénient, un gramme entier. C'est à l'expérience à graduer les dosages et à refréner l'abus.

Pendant six jours, du 13 au 18 août, nous sommes obligés d'user de l'hospitalité de M. Bloyet, tant pour soigner nos fiévreux que pour attendre nos porteurs Oua-Nyamouézis dont le retard nous jette dans des inquiétudes mortelles ! Six jours de perdus, alors que nous aurions besoin de tout notre monde et de toutes nos ressources! Nous nous rongeons les poings d'impatience et de douleur! Qui sait si nous arriverons à temps pour secourir nos frères d'Europe, menacés par le terrible Mirambo ?

---

# CHAPITRE VII

Une concession de terrain. — Ascension. — Visites aux naturels. — Maladies terribles.— Le Sorcier Blanc. — Haute politique. — L'expédition allemande nous rejoint. — Arrivée des porteurs. — Adieux à M. Bloyet. — De Meuse malade ! — Chaines et rivières. — *Kirassa*. — Le massacre de Mpimboué est confirmé. — Le bruit court que le capitaine Cambier est tué et la Station de Karéma pillée ! — Marche forcée. — *Msagara*. — L'ami De Meuse retourne à la côte. — Le boute-en-train. — Représentations à Bighiro. — Femme géante, tours de cartes et sonneries. — Le *Pori*. — Acacias sifflants. — Les villes des fourmis. — Une prédiction. — Les Oua-Hés *Rougas-Rougas*. — Une affreuse région. — Pas d'eau ! — Un lac de fange. — Hippopotame offert aux crocodiles. — Le *Marennga-Mkali*. — La fertilité reparait ! — *Péro*, la limite du désert. — Précautions à prendre. — Des gens suspects. — *Tirikéza*. — Nuit superbe ! — La Mission anglaise de Mpouapoua. — Doctor Baxter. — Les révérends Coal et Last. — Abondance. — La Station Britannique. — Autruches apprivoisées. — Itinéraire. — De puissance à puissance. — Le fusil ou le ballot ! — Sol ferrugineux. — Le Pori de *Tchounio*. — Les *Tembés*. — Encore la Tirikéza ! — Mourant !

M. Sergère s'est mis gracieusement à la disposition de son compatriote malade et le supplée avec l'activité que nous lui connaissons. Grâce à sa parfaite entente du Ki-Souahili, il a pu conclure avec le chef de la localité un marché avantageux qui rend M. Bloyet propriétaire d'une considérable étendue de terrain. Une montagne de 600 mètres de hauteur s'y trouve comprise et le capitaine se propose d'y établir un observatoire. M. Sergère m'a proposé de faire l'ascension avec lui et, quoique ayant le cœur peu disposé à la promenade, je n'ai pu me dispenser de l'accompagner. Nous avons mis plus de trois heures pour parvenir au sommet d'où l'on domine un superbe panorama sur la vallée de la Makata et sur celle de Condoa que nous suivrons bientôt. Les deux cours serpentent sinueusement entre les hautes herbes et des bouquets d'arbres, aux stipes élancés ou trapus, couronnés d'une verdure aux reflets métalliques. Quelques villages, ressemblant de loin à des ruches d'abeilles, sont disséminés jusque sur le flanc des montagnes, dont les crêtes capricieuses coupent l'azur étincelant du ciel.

Avant de descendre au camp, nous avons gravé nos initiales

dans l'écorce d'un tronc d'arbre... Soin puéril ! Qui peut répondre de l'avenir ? Ce sera peut-être la seule trace que je laisserai sur ce redoutable continent !

— Lorsque nos amis n'ont pas besoin de mes services, — et ils commencent à se rétablir, — M. Sergère, qui est le mouvement incarné, me requiert d'office pour faire aux environs de la Station des courses ayant trait aux affaires de son compatriote. « Il ne faut point vous laisser abattre, ne cesse-t-il de me répéter. Puisque vous voilà debout et bien portant, eh bien ! maintenez-vous en activité. C'est le meilleur moyen de prévenir quelque accroc ».

Puis nous visitons les naturels qui, avec une entière confiance, recourent à nous pour la moindre indisposition. Aux yeux du nègre africain, tout homme blanc possède la science infuse. S'il ne guérit pas tous les maux, c'est qu'il ne veut ou ne daigne. Ces braves gens ne se disent pas que, si nous étions aussi infaillibles que cela, nous aurions commencé par tirer d'affaire nos compagnons de voyage. M. Sergère est prié par deux chefs indigènes de venir voir leurs femmes, dont les jambes sont couvertes de pustules. Il leur applique des bandages phéniqués et les laisse parfaitement convaincus de l'efficacité de son traitement. De fait, les pauvres diables ont bon besoin d'un médecin! Les maladies les plus répugnantes abondent ici, entretenues et propagées par une déplorable incurie. Nous avons vu force nègres affligés de plaies hideuses, laissées sans pansement.

Beaucoup sont atteints de syphilis, qui revêt ici un caractère plus bénin qu'en Europe, et dont les nègres se guérissent en buvant du sulfate de cuivre dissous dans l'eau. Ce remède de cheval, employé aussi comme caustique externe, leur est fourni par les Banians de Bagamoyo. Les malheureux, rongés par ces terribles affections, ne sont point des objets de dégoût pour leurs proches et voisins. Pour moi, le cœur m'en lève rien qu'au souvenir !

De toutes parts on s'empresse autour du Sorcier Blanc et de son ami dont on contemple avec une admiration superstitieuse les fioles et les petits pots d'onguents.

C'est à dessein, et dans un but profondément politique, que

M. Sergère fait ici de la popularité. Au début, un chef important de la localité, pesant sur les sentiments d'une partie de la population, s'est montré ouvertement hostile au séjour de M. Bloyet. Et cela se comprend. Les incursions des Arabes et leurs procédés conquérants, ont rendu suspect tout étranger, et cette antipathie va si loin que des caravanes de marchands d'ivoire ont été attaquées en manière de représailles. M. Bloyet, qui ne gardera avec lui qu'un nombre fort restreint d'engagés, espérant employer les indigènes aux travaux de sa station, risquait donc fort de se heurter à des obstacles rendus insurmontables par son ignorance présente du Ki-Souahili. Son ami, comme le *Deus ex machina* des tragédies antiques, est arrivé à point pour détendre la situation. Une des femmes qu'il a traitées, appartient justement au Chef prévenu contre le capitaine. — « Qu'allons-nous devenir quand vous serez parti ? » dit l'époux, fort en peine des recommandations hygiéniques dont nous lui encombrons la mémoire. Et M. Sergère, avec un à-propos digne du sage Ulysse. — « N'avez-vous pas mon Frère qui m'a précédé et qui restera ici après moi ? C'est lui qui vous guérira, car je lui laisserai toutes mes instructions et tous mes remèdes. Les Hommes Blancs sont tous également savants et habiles. Allez trouver mon Frère et soyez respectueux. Il vous aidera, vous secourera et vous protégera contre les Arabes qui, sachant qu'il habite parmi vous, n'oseront plus vous dépouiller, ni ravir vos enfants et vos femmes. » Le Chef s'est humilié et a reconnu son erreur, promettant de se conformer à tout ce que M. Bloyet lui demanderait de possible et d'équitable.

Dès le lendemain, les chefs, réunis avec M. Sergère, concluaient avec lui, moyennant une certaine quantité d'étoffes, de perles et de poudre à fusil, un contrat délimitant l'étendue de terrain formellement concédé à la Station Française. M. Bloyet va se mettre avec ardeur à l'étude du Ki-Souahili, un peu négligé, naturellement, à cause de sa fièvre, et nul doute qu'il ne soit bientôt consulté à la ronde comme un oracle.

— L'expédition allemande, que nous avions laissée à Bagamoyo, nous rejoint ici, le 17, et il est décidé avec M. Ramaeckers, un peu remis, que nous traverserons l'Ou-Gogo, seulement à une journée d'intervalle.

Enfin le 18 août, nos Pagazis entrent à Condoa et nous nous empressons de terminer nos préparatifs.

Comme à Bighiro, les porteurs ont levé le camp avant l'aube, et il n'était pas trois heures du matin que déjà leurs derniers groupes disparaissaient dans les dernières ombres de la nuit.

Nous prenons affectueusement congé de M. Bloyet, en faisant des vœux pour son complet rétablissement. M. Ramaeckers et M. de Leu ont retrouvé toute leur énergie à la pensée des événements de Tabora et de Karéma. Quant à notre camarade De Meuse, il est excessivement abattu et se verra obligé de faire l'étape à dos d'âne.

Les principaux habitants du village, pleins d'admiration pour les connaissances médicales de M. Sergère, non moins que pour les richesses qui nous précèdent, sont venus nous faire escorte un bout de chemin. Ils nous suivent à distance respectueuse.

Nous prenons dans la direction Ouest-Nord-Ouest, en obliquant parfois vers le Nord pour revenir au Nord-Ouest après avoir laissé Mbouni à gauche et, à droite, Niangara et la chaîne de montagnes qui s'étend du Sud-Ouest au Nord-Est. Nous dépassons le village de Mtoupa, habité par des chasseurs d'éléphants. Ces gens se montrent fort intrépides, et il faut l'être, pour se vouer à une poursuite qui, chaque année, coûte la vie à plusieurs d'entre eux.

A 9 heures, nous nous trouvons au pied du Niangara que nous contournons pour incliner davantage vers l'Ouest. Devant nous se déroule une vue magnifique et dont, sans les pensées attristantes qui nous obsèdent, nous aurions bien autrement admiré les grandioses beautés. La Mkondokoua, rivière sinueuse qui, en cet endroit de son cours, atteint une largeur de plus de 50 mètres, coule dans une superbe vallée encaissée entre le Niangara et une autre chaîne aux cimes escarpées. Complètement environnés de montagnes, nous longeons la rive gauche, l'œil attiré vers le bord opposé où s'élèvent, entre des oasis de verdure, les pittoresques habitations des indigènes.

Campement à Kirassa, juchée sur une hauteur et nous trouvons encore de l'eau potable.

Le soir pendant que nous nous efforçons de remonter le moral à l'ami De Meuse, dont l'état nous inquiète décidément, le cour-

rier de Zanzibar nous apporte de désolantes nouvelles. Le massacre de Carter et de Cadenhead est confirmé. Burdo et Roger se seraient réfugiés à Tabora. Enfin, chose plus terrible encore, le bruit court que le capitaine Cambier aurait été tué et la station de Karéma détruite par Mirambo ! Ces renseignements émanent du Gouverneur arabe de Tabora. Il devient de plus en plus urgent de nous presser, afin de pouvoir porter un secours efficace à nos malheureux compatriotes. Arriverons-nous à temps ?

— Partis à 7 heures du matin, nous continuons à longer la rivière, décrivant ses méandres dans la riche vallée, et passons devant nombre de petits villages dont les habitants nous suivent de regards curieux. Le temps est beau. Vers 10 heures nous arrivons à Mounié Msagara, bourg fortifié où le Sultan de Zanzibar entretient un poste de Beloutchis, chargé de porter secours aux caravanes en détresse et d'arrêter les convois d'esclaves.

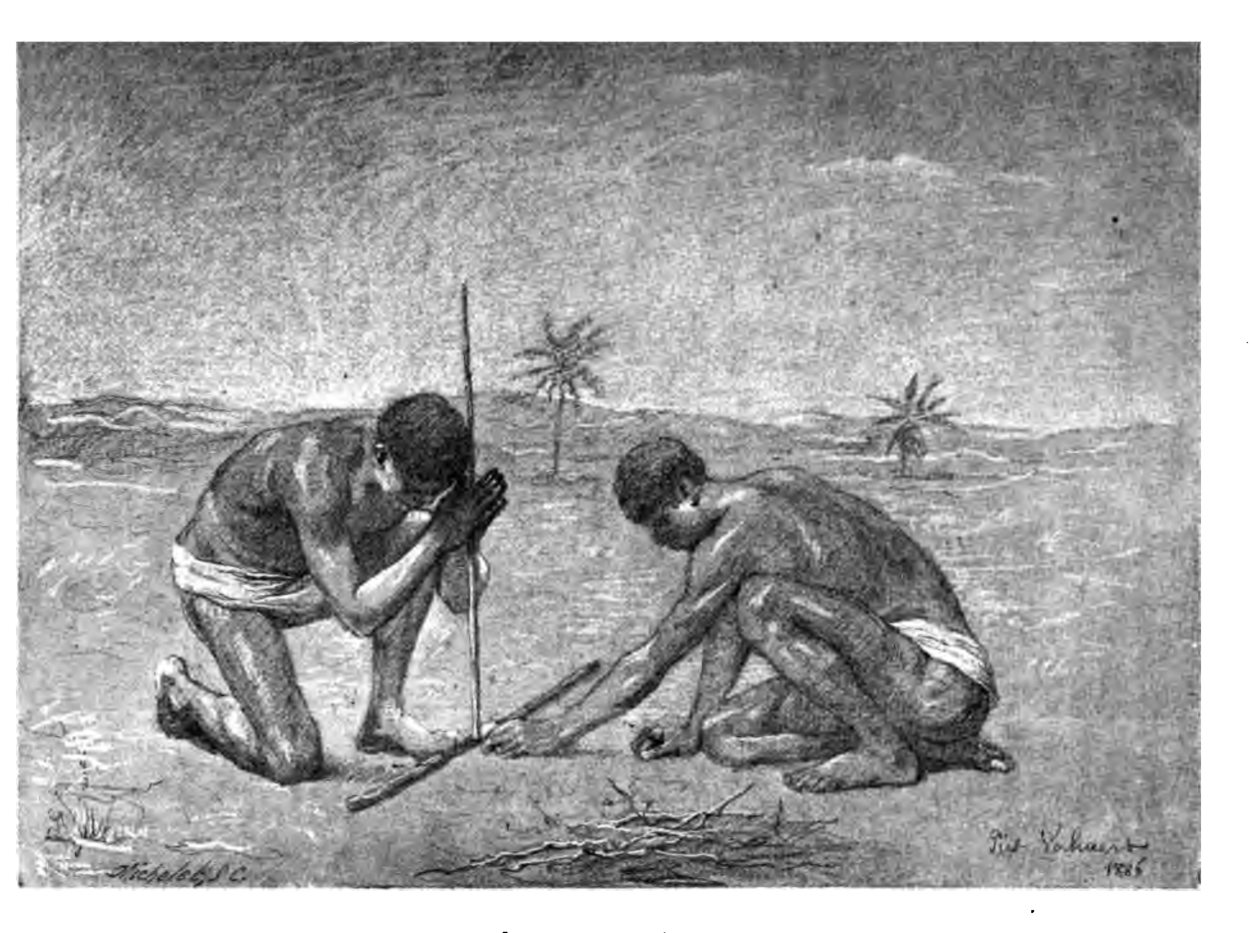
Ce que nous prévoyions tous, depuis quelques jours, est arrivé. M. De Meuse est malade à tel point, qu'il lui devient impossible de continuer sa route. M. Sergère n'hésite pas à le déclarer. Il y aurait danger de mort à s'entêter davantage. La constitution de notre ami n'est pas faite pour résister aux foudroyantes surprises du climat africain. Comment, d'ailleurs, lui prodiguer en route les soins réclamés par son état, alors que nous avons à précipiter notre marche, pour remplir des devoirs encore plus impérieux. Il est décidé qu'aujourd'hui même, M. De Meuse retournera à Condoa, pour être dirigé sur Zanzibar par la première caravane venant de l'intérieur. C'est avec regret que nous nous séparons d'un aimable compagnon de voyage, avec lequel nous sympathisions tous. Mais il n'y a pas à balancer. Nos adieux sont cordiaux et attendris. M. De Meuse est désolé de nous quitter, surtout dans un pareil moment. Une dernière poignée de main, et pendant qu'il s'éloigne avec quelques hommes d'escorte, nous nous sentons encore plus isolés qu'auparavant !

Avec Robert De Meuse, nous perdons un de nos principaux éléments de gaîté et d'insouciance ! C'était le boute-en-train de la bande, toujours de bonne humeur, nous remontant le moral dans les situations les plus grises, et merveilleux en inventions

drôlatiques. Je me souviendrai toujours d'une représentation fantaisiste qu'il organisa au cours de nos longues et désœuvrées soirées d'attente du campement de Bighiro. Ayant découvert, — je ne sais où, par exemple, — dans nos bagages, un pot de couleur noire, il s'était avisé de transformer ma tente en échoppe foraine, en y peignant une femme géante, exhibant des mollets phénoménaux, et décorée du nom de la *Belle Cœlina*. Sergère, ayant emporté un cor de chasse, se chargea, avec moi, qui claironne tant bien que mal, de l'orchestre. MM. Ramaeckers et de Leu représentaient le public. Ce fut une soirée inénarrable, pleine d'imprévu et de fous rires. Malgré tout son sérieux, notre chef se tenait les côtes. De Meuse fit le boniment, exécuta des tours de cartes, proposa de somnambuliser le premier venu et enfin, jouant lui-même le rôle de femme géante, convia les spectateurs à venir inspecter ses mollets dans l'intérieur de la tente. Tout cela, entremêlé de sonneries, à base de *Roi Dagobert,* de dianes et de retraites sans nombre, savourées de loin, avec extase, par notre personnel noir.

— Le lendemain, nos hommes sont fort affairés pour réunir des provisions suffisant à cinq jours de marche, car avant d'arriver à Mpouapoua, nous aurons à traverser un Pori, effroi des voyageurs. On appelle de ce nom, les solitudes occupant la majeure partie de l'Afrique centrale et séparant les régions habitées par les indigènes agriculteurs. Ce sont de vastes étendues de terrain, coupées de montagnes et de vallons, de torrents et de marécages, ici stériles et dénudées, plus loin semées de bois de mimosas, de fourrés de plantes terminales et de bosquets touffus d'acacias sifflants. De ces derniers, agités par la brise, s'élève un concert pareil à l'accord confus de milliers d'instruments, mêlé à des gazouillements d'oiseaux et à des plaintes lointaines de fauves en frairie. Les fourmis blanches y creusent en toute liberté leurs palais souterrains, s'exhaussant en monticules argileux, munis de cheminées d'aérage, et enfouis, dans les régions forestières, sous un épais rideau de lianes.

Un sorcier de la localité, faisant office de devin, nous prédit, moyennant un doti de cotonnade, que notre voyage sera couronné de succès. Mais nous rencontrerons beaucoup de difficultés de la part de Mirambo. Pardieu ! s'il a ses fusils, nous avons les



LE BRIQUET DU DÉSERT.
(Dessin de P. VERHAERT.)

nôtres. Et après tout, la lutte ouverte est préférable aux angoisses de cette lancinante expectative !

La montagne, dans ces parages, abonde en mika. Le sol est couvert de paillettes scintillant au Soleil. On se croirait dans quelque Eldorado de féerie.

22 août. — Toujours le chemin enchanteur de la vallée de Condoa. Il nous conduit à un village fortifié, où nous campons sur un tertre, en dehors du Boma indigène.

On trouve ici force miel, excellent pour sucrer le thé et fort au goût de notre escorte. Demain nous entrerons dans le Pori, dont la réputation laisse à désirer sous le rapport de la sécurité. Aussi nos hommes, qui malgré leurs fanfaronnades ne sont pas plus intrépides qu'il ne faut, consacrent-ils la veillée à se conter d'épouvantables aventures de caravanes pillées et détruites par les Oua-Hés, brigands organisés en bandes jalouses de participer, d'une façon dénuée d'hypocrisie, au tribut vexatoire extorqué aux malheureux voyageurs. Ces hardis pillards cumulent le vol à main armée avec les innocents plaisirs de la vie pastorale. Après avoir fait la récolte dans leurs villages, disséminés au nord du Pori, ils passent sans transition à d'autres exercices. Il n'est bruit que de leurs cruautés et de leur habileté profonde à combiner un guet-apens.

— L'expédition allemande nous a rejoint. Le 23 août, nous levons le camp, vers 6 heures du matin, et suivons encore pendant quelque temps la rive gauche de la Condoa. Insensiblement la contrée prend un aspect plus sauvage. Les broussailles, farouchement enchevêtrées, remplacent les bouquets de verdure ; le terrain s'élève pour redescendre, une dernière fois, vers la rivière très jonchue et vaseuse, dont la traversée nous fait perdre plus d'une heure. En cette saison, nous n'avons guère de l'eau que jusqu'au ventre et la chaleur du jour nous rend fort agréable ce bain inattendu. Sur l'autre rive, la nature aride et désolée, revêt un caractère encore plus hostile, dont l'effet se communique à nous, le cœur serré au milieu de ce sinistre paysage. Sous les ardeurs d'un Soleil implacable, les jambes chancelantes, la tête en feu, les lèvres desséchées, nous nous traînons péniblement, en proie aux tourments de la soif. Pas

d'eau : depuis longtemps nous avons vidé notre gourde. Les outres de cuir, ou *Ghirbash*, destinées au transport de l'eau potable, ne nous ont pas rendu de longs services. Dès le début du voyage, les fourmis blanches s'en sont régalées. Quelques-unes, exposées par la négligence des porteurs aux rayons torréfiants du Soleil, ont éclaté comme des grenades mûres. Nos gourdes, également en cuir, sont de meilleure qualité, mais se pourrissent très promptement à l'intérieur. Des burettes de fer-blanc conviendraient davantage.

A partir d'aujourd'hui, nous modifierons notre ordre de marche. MM. Ramaeckers, de Leu, Sergère et moi, nous nous tiendrons à l'arrière-garde, pour cheminer de compagnie. Et vraiment, nous avons bon besoin de nous serrer pour ne pas nous laisser gagner par la tristesse, car le pays est affreux. Nous foulons un sol sablonneux qui nous grille les pieds à travers le cuir surchauffé des chaussures. Le terrain s'élève sensiblement et bientôt nous sommes à plus de 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Des chemins ardus, vrais sentiers de chèvres, obstrués d'énormes blocs de granit, montent et s'abaissent à chaque instant. Aussi loin que le regard peut s'étendre, l'inhospitalière contrée offre le même aspect désert et desséché.

Vers 3 heures, enfin, nous arrivons près du petit lac de Matamombo au bord duquel s'élèvent bientôt nos tentes. Mais l'eau en est saumâtre et, loin de désaltérer, elle indispose ceux qui s'y abreuvent à longs traits.

Beaucoup de nos hommes se rendent malades et le docteur Kaizer, pour en avoir abusé, est bientôt en proie aux cuisantes douleurs de la dysenterie.

(Le meilleur préservatif contre les maux de ventre, c'est encore la ceinture de laine faisant trois fois le tour du corps. Déjà le capitaine Ramaeckers, qui avait cru pouvoir la négliger, un jour de forte chaleur, avait ressenti immédiatement un fort commencement de colique. Pour moi, je ne m'en dessaisis ni de jour ni de nuit et, en dépit des eaux croupies que le besoin m'a forcé de boire, alors et plus tard, jamais la dysenterie n'a eu de prise sur mon humble individu.)

Notre lac donne asile à des troupeaux de crocodiles et

d'hippopotames. Un Beloutchi de M. Sergère a abattu fort adroitement, à coups de fusil, un cheval de rivière, immédiatement dévoré par les formidables sauriens.

— Départ à 6 heures du matin. Nos hommes geignent et traînent la jambe. Mais, au fond, ils sont aussi pressés que nous de sortir du Pori.

Nous poursuivons notre marche à travers le Marennga Mkali (littéralement eau amère), et certes, cette partie du désert n'a pas volé son nom. Le terrain est moins accidenté, depuis que la caravane a dépassé les dernières montagnes de l'Ou-Sagara. Bien que le sentier se présente plus facile et plus uni, le pays conserve cependant son caractère farouche.

Les hauteurs que nous longeons au Sud sont boisées, il est vrai, mais on en croirait les arbres calcinés par le Soleil.

Toutefois, aux ondulations succède, enfin, la plaine, et la végétation reparait.

Des groupes d'ombellifères impriment une certaine gaité au paysage en y introduisant un élément nouveau. Le sol conserve toujours des cristaux de sel, mais déjà des troupeaux de zèbres et d'antilopes annoncent que nous sommes entrés dans une zone fertile. Nulle trace de village encore, ni d'habitations isolées. Ils seraient trop exposés aux dangereuses visites des écumeurs de grands chemins.

Ce n'est que vers 2 heures de l'après-midi que nous traversons une petite rivière, si chichement pourvue d'eau qu'à peine nous en avons jusqu'aux chevilles.

Le bivouac est installé sur l'autre rive, à l'endroit appelé *Pero*, ou limite, dans la langue du pays.

Un camp, en Afrique, surtout, doit toujours être établi à proximité d'une rivière, d'un ruisseau, d'un étang ou d'une mare. La question de l'eau prime ici toutes les autres, et l'on y sacrifie parfois les positions stratégiques les plus avantageuses. En effet, même à défaut d'eau potable, les ablutions sont d'un grand soulagement.

Lorsque l'on a été privé de boire pendant trop longtemps, plus la soif est ardente, plus il faut prendre de ménagements pour faire rentrer l'estomac dans son état normal. A cet effet, il est bon de commencer par asperger d'eau les vêtements de

l'Européen ou de l'indigène. La peau raffraîchie et humectée, on permet au patient de boire, mais à petites gorgées, et s'il se peut en aspirant l'eau par un chalumeau de paille. Même précaution, bien connue, celle-là, à l'égard de l'affamé. Une bouchée tous les quarts d'heure, jusqu'à ce que l'estomac soit en état de supporter un repas complet.

Un groupe de gens de mauvaise mine, se disant chasseurs d'éléphants, ont établi leurs huttes dans le voisinage. Les Beloutchis qui sont allés faire une petite reconnaissance dans leur camp, en sont revenus avec la conviction que l'unique chasse de ces messieurs consiste à débarrasser de quelques ballots d'étoffes, d'armes ou de provisions, les caravanes trop confiantes. Avis aux traînards. Mais nous sommes en nombre et ferons bonne garde.

— Nous partons, vers une heure du matin, pour notre première étape de nuit, dont nous nous promettons, à juste titre, des émotions nouvelles. Jamais je n'ai été sensible aux splendeurs de la Création que par cette marche nocturne en pays africain, et mes compagnons avouent avoir éprouvé les mêmes délices.

Le silence majestueux de la nature au repos, silence interrompu, de temps à autre, par un cri plaintif ou un rugissement de fauve en quête de sa proie — *quærens quem devoret,* — la pâle clarté de la Lune, dont le croissant aigu semble distiller une rosée d'argent sur la végétation d'un vert sombre, ce long cortège, défilant dans le sentier comme une procession de noirs fantômes, tout cela restera fixé dans ma mémoire comme le spectacle le plus imposant, le plus fantastique, le plus grandiose et le plus original qu'il m'ait été donné de voir.

Ce n'est que dans le désert qu'on ressent des impressions aussi saisissantes. Les plus pompeuses descriptions n'en pourraient donner qu'une faible idée aux habitants de nos villes étriquées. Aussi n'essayé-je même pas d'en aborder l'intraduisible tableau.

Cependant l'aube s'annonce, derrière nous, par des clartés rougeâtres, dorant faiblement au lointain les cimes des hautes montagnes, sur les flancs sombres desquels se découpent les blanches murailles de la Station Anglaise de la Church Missionary Society de Mpouapoua. L'herbe, emperlée de rosée, se dessèche rapidement aux ardentes caresses du Soleil. Le

torrent de lumière gagne rapidement du terrain et bientôt inonde toute l'étendue.

La caravane s'arrête sous un grand figuier-sycomore étendant son ombre protectrice au pied de la rampe par laquelle on parvient à la station de Mpouapoua.

Le Docteur Baxter, qui est venu à notre rencontre, nous présente aux Révérends Coal et Last. Nous déjeunons à la Mission où ces Messieurs nous traitent de leur mieux.

Ils ont déjà appris la triste fin de Carter et de Cadenhead, mais se trouvent sans renseignements aucuns sur la situation de leurs compatriotes. En ce moment, la contrée n'est rien moins que sûre. Les Rougas-Rougas attaquent, parait-il, toutes les caravanes en destination de Tabora.

La Station de Mpouapoua, établie depuis plusieurs années, est entourée de quelques plantations cultivées par les indigènes demandant au drapeau britannique une protection efficace contre les déprédations des Oua-Hés et des Oua-Houmbas, maraudeurs. Les courges et autres cucurbitacés, les melons, pastèques, citrouilles, qui abondent dans l'Ou-Gogo, commencent à faire leur apparition. Etablie à grands frais, — il a fallu faire venir à dos d'hommes la chaux de Zanzibar, — la construction unit le confort à l'élégance. On dirait le cottage de quelque riche farmer anglais. Des bâtiments auxiliaires sont, en ce moment même, en voie d'exécution.

Nous passons toute la journée à la Mission, dont nous visitons en détail les dépendances. Dans un parc, clos de palissades, courent une demi-douzaine d'autruches apprivoisées qui viennent familièrement manger dans notre main les morceaux de courge que nous leur présentons et dont elles sont friandes.

Un certain nombre de négrillons suivent les cours de l'école évangélique annexée au bâtiment principal. Mais le résultat est loin d'être à la hauteur de ceux obtenus par les Pères de Bagamoyo.

— Le docteur Baxter nous a fortement recommandé la route condamnée par M. Burdo dans une note adressée au Secrétariat de Bruxelles. D'après lui, les Hongos, ou tributs aux Sultans africains, y sont moins élevés et moins nombreux. Notre Nyampara et notre Kirongozi ne sont pas de cet avis. D'ailleurs, nous avons traité à forfait pour le Hongo avec Sewa et dès lors

il importe peu au capitaine Ramaeckers de faire des économies pour le compte d'autrui. En conséquence, il a laissé nos guides complétement libres de choisir la route qu'ils croyaient la plus courte et la meilleure. Des trois indiquées sur la carte de Stanley, nous prendrons celle du Sud, ou à peu près, car notre itinéraire, non encore renseigné, constitue un moyen terme entre le tracé du Midi et celui du Milieu.

Pour ces itinéraires, qui se modifient d'ailleurs, suivant les circonstances, bonnes ou mauvaises, on a utilement recours à l'expérience des Akidas et du chef des porteurs, à moins de motifs impérieux ou urgents. Comme nous l'avons vu précédemment, le Kirongozi est toujours l'homme le plus fort et connaissant le mieux les chemins. Chargé du plus lourd fardeau, qu'il ne céderait à personne, il règle naturellement la marche et, s'il a le sentiment de ses attributions, ne permet à personne de le dépasser. S'agit-il d'une étape supplémentaire, il faut s'adresser à lui, et par quelque petit présent, l'engager à entraîner ses hommes, qui le suivent moutonnièrement. Seulement cette connivence doit rester secrète. Si le Kirongozi, gagné par vous, prolonge anormalement l'étape, les Pagazis se permettront bien de murmurer, voire de l'accabler d'injures, mais ils continueront à emboîter le pas. Ne porte-il pas la plus forte charge? S'il n'est pas fatigué, personne ne peut l'être. On voit que l'engagement d'un Kirongozi est chose fort délicate.

En règle générale, le Pagazi a besoin d'un jour de repos sur cinq. Imitant l'exemple de Stanley, nous avons donné demi-charge à nos soldats, système, selon moi, offrant plus d'inconvénients que d'avantages. En effet, quelle est la mission des Akaris? Eclairer la route, la frayer dans les endroits épineux, se porter sur les flancs de la colonne lorsqu'on traverse une région hostile, former l'arrière-garde, sur laquelle se portent de préférence les Rougas-Rougas, à l'affût des traînards, enfin se tenir prêts à toutes les corvées, à tous les périls. Or, c'est ce qu'on ne peut raisonnablement exiger d'hommes empêtrés de bagages. Le fusil ou le ballot, il ne devrait pas y avoir de milieu.

C'est aussi une erreur de croire qu'on va plus vite par petits groupes. Dès l'instant qu'il faut se faire suivre par les Pagazis indispensables, on n'en est pas moins embarrassé que de 150, et plus. (Nous en avons au delà de 200.) En partant avec tout son personnel, le chef d'expédition jouit de l'avantage immense

d'avoir toutes ses marchandises sous la main, sans que sa marche en soit allongée d'une étape.

L'expédition allemande continuant de marcher de conserve avec notre caravane, nous disposons de forces assez imposantes pour ne pas même redouter une attaque de belligérants. Quant aux bandits, ils n'oseraient se frotter à si forte partie.

— Après avoir pris congé de nos hôtes, nous partons, à 7 heures du matin, pour arriver sur la limite extrême d'un nouveau Pori, celui de Tchounio. Chemin faisant, nous croisons



LE REPOS DU JUSTE.
(Dessin de A. HEINS.)

quelques nègres Oua-Gogos se rendant à Mpouapoua. Les gens de cette peuplade diffèrent grandement des noirs de la côte. Bien faits, sveltes, dégagés, le nez droit et la physionomie intelligente, ils ont l'air, aussi, beaucoup plus sauvage que les nègres matés par le joug arabe. Ils vont armés d'arcs et de lances, à larges fers, et portent martialement des boucliers de peau de bœuf, tendue sur une armature de bois. Le corps tatoué de rouge, ils s'ornent les jambes de bracelets munis de grelots. Leur coiffure se compose de plumes d'autruches, de pintades ou de faisans. Le lobe de l'oreille est percé, chez eux, de trous circulaires dans lesquels ils enchâssent des disques en bois, à rainures, assez semblables à ceux des femmes de l'Ou-Nyamouézi ou des chaînettes de métal, descendant presque jusqu'aux épaules.

Le sol lui aussi change. Fortement chargé de minerai de fer,

il fatigue l'œil par sa teinte rouge. De profondes ravines coupent la route et la rendent fort pénible. Ces ravines, à sec pour le moment, se transforment en torrents à l'époque de la Massika. A droite et à gauche, des montagnes granitiques, aux crêtes anguleuses, barrent l'horizon. Mais bientôt une éclaircie se produit; des plaines vastes et riantes se déroulent à nos regards dans la direction de l'Ouest.

Fort courte étape. Nous campons au delà des montagnes, séparant le désert de Tchounio du territoire de Mpouapoua, au bord d'une petite rivière sans eau. Il nous faut creuser pour en obtenir. A la hutte de torchis se substitue le Tembé, construction carrée, à cour intérieure, habitée par plusieurs familles. Les premiers que nous apercevons, sont établis sur le flanc des montagnes, et nos Askaris s'y rendent pour renouveler leurs provisions.

— Le lendemain, 27 août, nous n'effectuâmes notre départ qu'à midi, après un copieux repas. Lever le camp plus tôt eût été une imprudence, car nous ne devions plus trouver d'eau de toute la journée. Les marches, par les fortes chaleurs de l'après-midi, portent le nom de Tirikéza. Elles sont fort antipathiques aux Pagazis, mais blâmées à tort par certains voyageurs. En effet, au moment de traverser des régions privées d'eau, partir le matin, c'est s'exposer, la journée entière, au supplice de la soif, et le soir, au bivouac, à celui de la faim, l'eau entrant indispensablement dans la préparation de l'Ougali (bouillie de sorgho). Tandis qu'en se prémunissant de façon à tenir bon jusqu'au lendemain, on n'a que quelques heures de jeûne à passer et la soif, même, est rendue supportable par la fraîcheur de la nuit.

La température était torride ou me sembla telle. Le sang me montait à la tête et j'avais des bourdonnements dans les oreilles.

Vers trois heures de l'après-midi, une fièvre violente s'empara de moi. Mais la caravane ne pouvait pas s'arrêter ; il fallait marcher quand même. Pour la première fois, je crus me servir avec soulagement de mon âne. Hélas ! j'étais trop faible et trop abattu pour pouvoir me tenir en selle. Je tombai plusieurs

fois sur la route. Désespéré, hagard, pantelant, je me traînai à travers les ronces et les épines du chemin. J'ignore comment je pus arriver au bivouac, établi seulement à 8 heures, au milieu de la forêt même, dont les lianes embarrassaient nos pas depuis cinq heures de l'après-midi. Et pas une goutte d'eau pour apaiser la soif qui me dévorait ! Tremblant et épuisé, je me couchai au pied d'un arbre, roulé dans ma couverture imperméable, car le camp devant être levé à minuit, au lever de la Lune, nos hommes n'avaient pas le temps de monter et de démonter tentes et lits.

Comme la veille, je l'avais espérée suave et charmeresse, cette marche de nuit, qu'il me fallait fournir, frissonnant et brisé ! Et cependant la route était plus pittoresque encore, et ces grands bois avaient d'incomparables majestés !

Mais que m'importait la poésie, la nature, le monde même ! J'avais la fièvre, cette fièvre d'Afrique qui, en moins d'une heure, abat l'homme le plus fortement trempé, qui sape en lui tout ressort et toute énergie, le rend insupportable à ses amis les plus chers, lui inspire des idées de suicide, qui a conduit, enfin, tant d'Européens au tombeau !

Ah ! je n'oublierai pas cette effroyable traversée de Tchounio, sinistre contraste avec les enchantements de l'avant-veille ! C'est bien le souvenir le plus cruel que j'aie gardé de tout mon voyage. Plus tard, j'ai connu la faim, mais que sont ses angoisses auprès des tortures infernales d'une pareille soif ?

---

# CHAPITRE VIII

Une Reine du Pori et sa nichée. — « Ne tirez pas ! » — *Mdéboué*, premier village de l'Ou-Gogo. — Un lit ! — *Mvoumi*, résidence du Sultan Maouarra. — Le *Hongo*, plaie de l'Afrique Centrale. — Pillage et droits régaliens. — Caravanes de corvée. — Les négociations. — Impudence et souplesse. — Le tribut est réglé. — Le présent forcé. — La mère du Sultan. — Vendeurs d'eau. — Un courrier de la côte. — Du renfort promis. — Convalescence. — Nouvelles de M. Cambier. — Hourrah ! — La catastrophe de *Mpimboué*. — Deux martyrs de la neutralité. — Détails donnés par M. Cambier. — Deuil et joie ! — L'horizon s'éclaircit un peu. — *Poungouzi*. — Remède contre les maux de tête. — Les femmes de nos Pagazis. — Un préjugé. — Aux renseiments. — Conflit ! — La paix est rétablie.

Resté à l'arrière-garde, avec Daïmo, un Askari et notre tambour, je me sentis, aux premières heures du jour, incapable d'aller plus loin.

Mes compagnons, rassurés par le voisinage de l'étape, avaient pressé le pas, sans soupçonner, d'ailleurs, l'état complet d'affaissement où je me trouvais réduit et qui me fit m'étendre, à bout de force, contre le tronc rugueux d'un copal. Là, reprenant haleine et quelque peu courage, je luttais péniblement contre un impérieux besoin de sommeil, lorsqu'à une centaine de mètres, entre les buissons, ombrageant les cônes d'une fourmillière, déboucha tout à coup une lionne suivie de ses petits.

Le redoutable animal, les yeux fixés sur nous, semblait déjà faire son choix, à la grande terreur de mes hommes.

Par un mouvement instinctif, je voulus épauler mon fusil, mais Daïmo, se précipitant sur moi, me l'arracha des mains.

— « Ne tire pas, Maître, s'écria-t-il d'une voix affolée..... Si tu manques le Simba, il va sauter sur toi et te dévorer ! Laisse-nous agir.... Peut-être le mettrons-nous en fuite. »

J'avoue qu'en ce moment, la colère de la lionne m'aurait été parfaitement indifférente. Mes Africains, heureusement, avaient repris leur sang-froid. Usant de la tactique suivie en pareil cas, ils se mirent à entrechoquer leurs armes, à pousser de grands cris et à se livrer à des gestes désordonnés. L'homme au tambour, de son côté, multipliait ses roulements. Le spectacle de cette mimique endiablée, le bruit de métal et les clameurs firent

quelque impression sur la Reine du Pori qui, au moment peut-être de s'élancer, pour offrir quelque proie à ses rejetons, sembla hésiter et recula même avec défiance. Puis, majestueusement et sans se presser, elle se retira, suivie de ses lionceaux, aussi intrigués qu'elle-même, en se retournant, toutefois, à plusieurs reprises comme pour attester de son dédain à notre égard.

Peu soucieux de la voir revenir en compagnie du mâle, Daïmo me pressa de rejoindre, coûte que coûte, la caravane et, soutenu par lui, je pus gagner Mdéboué, premier village de l'Ou-Gogo, vers 8 heures du matin. Déjà, inquiet de ne pas me voir paraître, on allait se mettre à ma recherche. Pendant que Daïmo raconte avec volubilité l'émouvante rencontre, un lit est dressé à la hâte et je m'y laisse choir comme une masse, sans même me rendre compte des soins qu'on me prodigue à l'envi.

— Le lendemain, seulement, nous nous remettons en route pour le premier village Ki-Gogo, où nous acquitterons le Hongo, exigé par les Sultans indigènes, pour le passage des caravanes sur leur territoire.

Le camp s'établit pour trois jours à Mvoumi, résidence du Sultan Maouarra, car il ne faut rien moins que tout ce temps pour discuter la valeur du tribut régalien, toujours basée sur la richesse supposée des chefs d'escorte.

Le Hongo, cette plaie de l'Afrique centrale, cette pieuvre aux renaissantes tentacules, qui non seulement appauvrit les plus robustes caravanes, mais les arrête constamment dans leur marche, n'est, en définitive, que l'extension de l'ancien droit, européen et régalien, de passage, combiné capricieusement avec ceux de nos douanes ou plutôt des octrois supprimés en Belgique. Il n'est vraiment vexatoire que par sa fréquence et par les interminables arrêts qu'il entraîne. Ainsi, quoi d'intolérable comme d'être obligé de couper, par des haltes de deux ou trois jours, des étapes le plus souvent du même nombre de lieues? Ce n'est rien que de payer, et l'on serait même fort content de sacrifier une plus forte quantité de marchandises à l'entrée des grands territoires. Mais être mécanisé, qu'on me passe le mot, par le moindre Chef de village, voilà ce qui met la patience à de trop rudes épreuves.

- Il n'est malheureusement pas probable que les nombreuses

tribus des différentes races, se mangeant, entre elles, comme des araignées dans un pot, s'entendent jamais pour confondre leurs intérêts. Il faudrait pour cela que les principaux Sultans prissent la haute main sur leurs voisins plus faibles, et établissent des gouvernements centralisateurs, unis entre eux dans une pensée commune d'organisation. Quels que fussent les moyens employés dans ce but, ils seraient sanctionnés par l'excellence des résultats. Mtéça, l'empereur magnifique dont parle Stanley avec un si grand éloge, Mirambo, le faiseur de cadavres, comme l'ont baptisé ses propres troupes de brigands, transformés en soldats réguliers par ce nouveau Romulus, Saïd Bargash et ses Beloutchis, pourraient amener la solution de la question; et l'Afrique, ouverte au grand commerce Asiatique, Européen et Américain, serait la première à jouir des sources de prospérité coulant pour le monde moderne.

Le Hongo n'est pas de création ancienne et constitue même un progrès sur le pillage systématique, dont l'unique résultat était de décourager les caravanes, ou bien de les faire s'appuyer sur une force armée suffisante, semant, par réciprocité, sur ses pas, la ruine, le deuil et le pillage. Les Arabes avaient parfaitement accepté cette situation, dont ils profitaient pour solder, à coups de fusil, l'ivoire et le bétail nègre, dirigés vers Zanzibar. C'est ainsi que l'Ou-Sagara, autrefois hostile, a dû plier sous la conquête imprudemment défiée. Les Mahométans, chasseurs d'hommes, secondés par quelques chefs indigènes, friands de gros bénéfices, ont si bien maté ces populations hostiles, et peut-être encore secrètement anthropophages, que la crainte d'un pareil avenir a mis la puce à l'oreille de la race, plus guerrière cependant, mais mieux avisée, des Oua-Gogos. Continuer à piller les caravanes, c'était tuer la poule aux œufs d'or, et s'exposer, de plus, à de redoutables représailles. Le Hongo prit naissance et ne tarda pas à rapporter, sans danger, de si gros bénéfices, que l'usage en devint général. Pourtant, au Nord de l'Ou-Gogo, il est encore des peuplades rebelles à cette perception, en raison de leur situation même, éloignée du passage des caravanes en destination de Tabora. Les Oua-Hés, les Oua-Sandaïs et les Oua-Houmbas, continuent à cumuler les fécondes ressources de l'agriculture avec les chances meurtrières du vol à main armée. Mais leurs méfaits, étant donné ce qu'ils leur rapportent, semblent plutôt provoqués par une espèce de dilettan-

tisme pillard, que par la nécessité de se procurer des produits industriels.

Au Hongo, nul voyageur n'échappe et, malheureusement, en présence du mouvement d'exploration qui se produit dans l'Afrique centrale, les exigences croissent tous les jours.

Le pis est qu'il n'y a rien de stable, rien de régulier. On ne paie point tant par homme ou par charge, mais des variétés et des quantités de marchandises déterminées par les besoins présents des tribus réclamantes. Aussitôt que ces tribus, — qui ne quittent point leur territoire, et dans lesquelles il serait impossible de trouver un seul porteur ou un soldat d'escorte, — aussitôt que ces tribus, dis-je, apprennent, soit par les indications d'un courrier, soit par les rapports d'émissaires *ad hoc*, qu'une caravane s'avance vers leurs limites, les Sultans convoquent leur conseil pour discuter les besoins généraux et déterminer la nature, la quantité et la qualité des diverses marchandises qu'on réclamera en Hongo. Les conditions minima arrêtées, on n'en rabattra rien; aussi majore-t-on les prétentions pour en arriver là, en se promettant de les dépasser le plus que possible. Les petites troupes sont obligées d'entrer dans le village même, où leur personnel est réparti politiquement dans les tembés. Quant aux grandes caravanes, dont la présence équivaudrait au cheval de bois de la légende troyenne, elles sont obligées de camper à l'extérieur. Si les exigences sont trop fortes, en rapport avec l'avoir des caravanes, arbitrairement taxées, les Sultans consentiront au besoin, à indemniser leurs victimes par l'octroi gratuit de certaines denrées, rétablissant la balance. Mais il faut que l'étranger s'exécute. S'il résiste, on l'immobilisera sur place jusqu'à ce qu'il ait abandonné, pour ses vivres, juste la quantité et les variétés des marchandises arrêtées en Chaouri officiel. Il arrive que, pillées ou trop rudement rançonnées, déjà, certaines caravanes sont dans l'impossibilité de répondre aux réclamations des Sultans qui, alors, se font payer en monnaie d'esclaves, c'est-à-dire qu'ils les retiennent littéralement en captivité pour accomplir certains travaux d'utilité publique, tel qu'établissement ou renfort de palissades défensives, constructions de tembés, gâchage de terre argileuse pour remplir les clayonnages primitifs des habitations, coupes d'arbres dans les forêts voisines, etc. En un mot, à moins d'être en force importante,

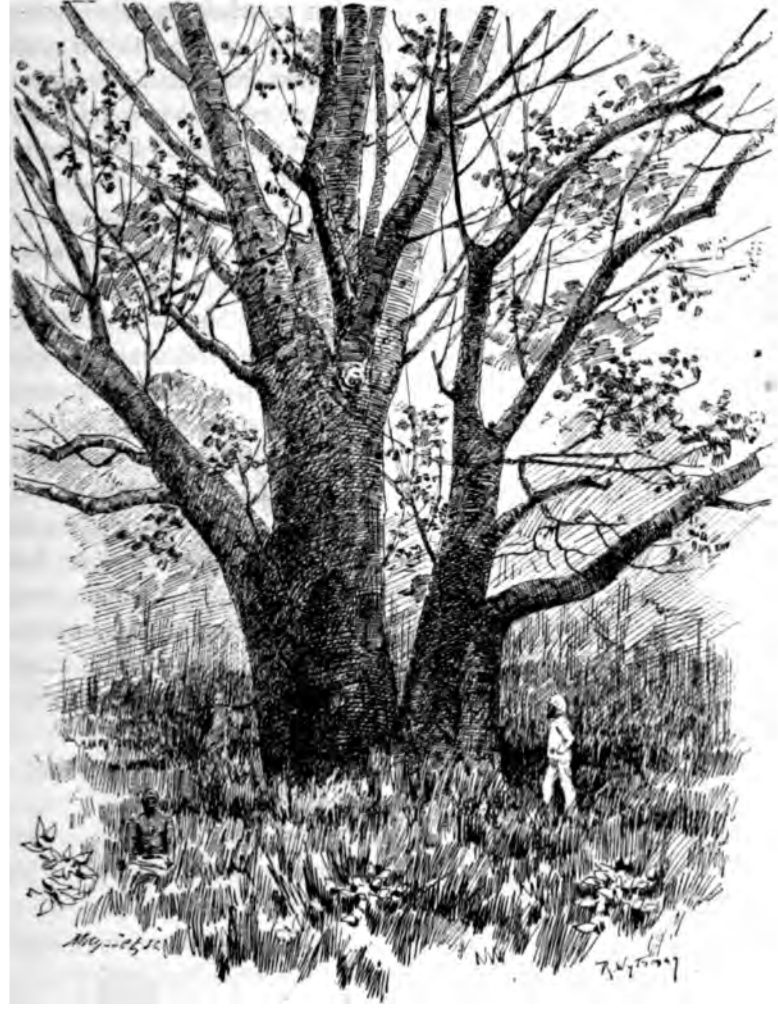
explorateurs et marchands se trouvent presque à la discrétion complète des principicules de l'Ou-Gogo.

Les articles exigés pour le Hongo varient selon que les caravanes arrivent de la côte ou retournent de l'intérieur. En montant, ce sont des étoffes, des perles, du fil de laiton, des chaînettes de cuivre, des sonnettes, des grelots, des fusils, de la poudre, des capsules, etc. En descendant, on ne se charge plus que de peu d'étoffes, fort chères à Tabora, mais on emporte du tabac, du chanvre et le plus de houes possibles, fournies par les forges de l'Ou-Soukouma. Mais la denrée encore la plus demandée, c'est l'esclave, dont les Arabes continuent à faire un trafic considérable dans l'Ou-Gogo. Nous avons vu que les caravanes de bétail noir forcent même les lignes de Beloutchis, établies par le Saïd, et se livrent secrètement à la traite, malgré les navires anglais croisant en rade de Zanzibar.

Intraitables avant et pendant la perception du tribut, les Oua-Gogos changent de note aussitôt que, tout étant réglé, il n'y a plus moyen d'exercer de pression indirecte. Aussitôt, d'arrogants et de peu serviables, ils deviennent presque obséquieux. En effet, les achats, faits par les voyageurs, leur offrent une source nouvelle de bénéfices, dont ils se disputent avidement le privilège. Hier, il n'y avait pas de bétail, pas de volailles, pas de maïs, pas de sorgho. Aujourd'hui, tout afflue et est présenté à l'achat par les femmes de la tribu, accourues à la première nouvelle de la conclusion du Hongo.

Le campement à peine établi, Saïd bin Nasr (ou lion fils de l'aigle) demande à conférer avec les délégués du Sultan qui évite d'entrer en communication directe avec les caravanes. Notre Djémadar a été chargé des pouvoirs discrétionnaires de Séwa, avec lequel, ainsi que je l'ai dit, M. Ramaeckers a traité à forfait. Personnellement intéressé à donner le moins possible, Saïd bin Nasr sait que rien n'est imprudent, ici, comme la précipitation. Il faut se laisser arracher les objets un à un, et l'on se tromperait étrangement en croyant abréger les négociations par une imprudente générosité. Avec la plus entière mauvaise foi, les envoyés du Sultan majoreraient leurs exigences, interprétant votre rondeur en affaire comme un désir de sceller promptement un marché onéreux, dont ils seraient les dupes. Sans marchan-

dages, point de trafic sérieux. D'ailleurs, nos hôtes ont tout intérêt à prolonger notre séjour parmi eux et à pousser, par tous les moyens possibles, à la consommation.



BAOBAB DE L'OU-GOGO.
(Dessin de R. WYTSMAN.)

Ce n'est que le lendemain, de bonne heure, que les délégués du Sultan font leur apparition. Ils sont au nombre de trois, drapés d'une chouka d'étoffe qui, nouée sur l'épaule droite, passe sous l'aisselle du bras gauche. Le Chaouri a lieu sous

l'abri de feuillage, avoisinant le tembé de notre Akida en chef, et où ce dernier se tient ordinairement pour avoir l'œil sur ses hommes. N'ayant rien à voir au règlement du Hongo, et encore peu ferrés sur l'idiome Ki-Souahili, nous ne pouvons juger de discussions qui se prolongent jusqu'au coucher du Soleil, sans que le visage des infatigables discoureurs se départe un seul instant de son impassibilité voulue. Saïd bin Nasr finit par offrir, en tout et pour tout, 6 dotis de Sahari, cotonnade à raies de couleur, imitée de certaines soieries de Mascate, 2 dotis de Mérikani et une certaine quantité de fil de cuivre. Quoiqu'il sache fort bien qu'il n'en sera point quitte à si bon compte, le Djémadar proteste qu'il lui est impossible d'accorder davantage. Les délégués se retirent tranquillement, sans hasarder de nouvelles observations; mais le soir même, l'un d'eux revient, rapportant les objets refusés par le Sultan. Désormais il n'y aura plus de Chaouri, la tradition exigeant que le Monarque et ses chargés de pouvoirs feignent le mécontentement et le dédain. En revanche, les Akidas font continuellement la navette du campement au Tembé royal. Saïd, qui a feint de réfléchir, en vertu d'un proverbe, bien arabe, celui-là, « la nuit porte conseil, » renvoie les marchandises en en tierçant la valeur. Le Sultan s'en tient à ses premières exigences. Allées et venues des Askaris. Ce n'est que le surlendemain, à quatre heures, après d'interminables protocoles, qu'intervient l'accord définitif dont voici le détail :

11 dotis de Mérikani, grande largeur ;
4 dotis de Kaniki, soit 2 pièces entières ;
27 pièces de Sahari, de Mdébouani et de Barouadji ;
1 fusil ;
1 barillet de 10 livres anglaises de poudre ;
18 livres de fil de cuivre ;
5 livres de perles ;
1 veston de serge.

Ce veston de serge, ayant appartenu à notre ami De Meuse, est réclamé avec instance par le premier ministre, en conclusion du marché. C'est l'usage de demander ainsi un objet de fabrication européenne « *Kou-kata manéno* », afin de couper les paroles. Pour la première fois de notre vie, nous jouissons du spectacle étonnant d'un personnage officiel, heureux de remporter une veste !

— Plus nous avançons dans l'intérieur, plus nous constatons les différences qui caractérisent les races de cette partie de l'Afrique. Les Oua-Gogos sont particulièrement violents, insolents, avides et entêtés.

Voici un trait de mœurs assez typique pris sur nature. *Ab uno disce omnes.*

M. Sergère a à son service un domestique nègre, bien connu dans le pays pour s'y être arrêté, en qualité de courrier impérial. Lors de ses tournées officielles, Férédji avait lié connaissance avec un notable M'Gogo qui, le reconnaissant, s'en vint lier familièrement conversation avec lui. On parle des affaires, du passé, des amis communs... Férédji fait part, incidemment, à son interlocuteur, de la mort récente d'un ancien courrier, comme lui, décédé au cours de leur dernier voyage. Le M'Gogo, après avoir manifesté ses regrets, se retire, le plus naturellement du monde; mais au bout d'une heure, il revient, disant qu'après mûres réflexions, il faut lui délivrer une pièce d'étoffe, afin qu'il puisse pleurer convenablement son ami défunt! Et, voyant qu'on restait ébahi de cette absurde prétention, notre homme promet de faire, en retour, un présent à Férédji. Il insiste, s'échauffe et finit par se démener comme un diable dans un bénitier. Indigné de son outrecuidance, on veut le mettre à la porte. Mais alors, autre gamme. Il a, prétend-il, l'oreille du Sultan, — ce qui, paraît-il, n'est que trop vrai, — et, s'il se plaint de nos mauvais sentiments à son égard, fera remettre en question notre Hongo. Cette menace n'était pas vaine et M. Sergère l'apprit par les naturels.

En Afrique il n'y a pas de faux point d'honneur.

On céda lâchement, mais très politiquement. Le M'Gogo emporta triomphalement sa pièce d'étoffe. Inutile de dire que le pauvre Férédji, cause innocente de tout ce tapage, attend encore son présent.

Le baron Schoeler, de l'expédition allemande, a été victime d'une farce analogue. L'auguste mère du Sultan Maouarra, une des plus laides guenons que l'on puisse rêver, — alors qu'on a le cauchemar! — pénétra dans la tente du noble étranger pour lui offrir un panier de millet, comptant, sans doute, sur une galante et somptueuse réciprocité. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Le baron lui fait donner un doti de cotonnade, pensant se montrer fort généreux. Que fait l'orgueilleuse princesse?

Jetant sur le modeste hommage un regard de mépris, elle ressaisit prestement son panier de millet et se retire avec majesté en l'emportant.

Et le doti ?

Le doti également, cela va sans dire.

Au fond, ces gens ne sont peut-être pas méchants. Mais pour rapaces !... Ils vendent tout, même l'eau. Défense de plonger sa cruche dans une source, sans devoir déficeler son ballot d'étoffes ou de perles ! N'en prît-on que la valeur d'un verre, ils arrivent la main tendue.

— Reçu un courrier de la côte. M. Greffuhle nous confirme, par lettre, les désastreuses nouvelles que nous avons apprises sur la route, et nous annonce, en même temps, l'envoi d'un renfort que nous serons forcés d'attendre, à la sortie de l'Ou-Gogo, chez Mounié Mtoina, homme libre de Bagamoyo, établi depuis de longues années, avec ses nombreux esclaves, dans l'intérieur, et devenu Sultan d'une peuplade.

Il va de soi que pour délivrer le capitaine Cambier, — si comme nous l'espérons, sa mort est démentie, — nous attaquerons tout ce qui nous barrera le chemin.

31 août. — Un mieux sensible s'est produit dans mon état, grâce aux soins intelligents et empressés dont je me suis vu l'objet. La fièvre a disparu. Il ne me reste plus qu'une grande faiblesse. Je continue à prendre du sulfate de quinine par doses de 25 centigrammes, en prévision des accès.

Vers cinq heures de l'après-midi, des coups de fusil nous annoncent l'arrivée d'un nouveau courrier. Hourrah! Il est envoyé par le capitaine Cambier, qui adresse son rapport au secrétariat de Bruxelles. Dans son impatience M. Ramaeckers ouvre la lettre. Nous sommes bientôt soulagés d'un poids immense. Nos compatriotes sont bien vivants et la Station de Karéma existe encore !

Je transcris textuellement les deux messages de M. Cambier :

Karéma, 30 juin 1880.

« Monsieur le secrétaire général,

« Un malheur irréparable vient de nous frapper. MM. Carter
« et Cadenhead sont morts ; un grand nombre de leurs Zanziba-

« rites ont été tués également, leur caravane est complètement « perdue.

« Partis de Karéma, le 13 juin dernier, avec environ « 150 hommes, MM. Carter et Cadenhead atteignirent sans « encombre, le 23 juin, le village principal du Mpimboué, ayant « pour chef le Sultan Kassaghéra. Dans le but de rechercher « une nouvelle route et de s'assurer de la présence de troupeaux « d'éléphants, au Nord du Nyassa, nos infortunés compagnons « s'étaient dirigés vers la côte, en comptant traverser Mpimboué « et l'Ou-Rori et arriver dans l'Ou-Sagara, en contournant « l'Ou-Gogo.

« Après avoir terminé le paiement du Hongo chez Kassaghéra, « ce Sultan fit dire aux voyageurs que Mirambo arrivait pour « attaquer le village et qu'ils devaient entrer dans l'enceinte « pour aider à la défense. M. Carter s'y refusa d'abord, mais « sur la menace d'être traité comme allié de Mirambo, il dut « s'exécuter et, à 9 heures du soir, il pénétra dans le village « avec sa caravane. Le lendemain matin, on l'empêcha de partir « et, vers 9 1/2 heures, débouchèrent effectivement les soldats « de Mirambo et de Simba, par la route même que voulait « prendre la caravane. Pour des motifs, qui ne pouvaient « provenir que d'une fausse connaissance des mœurs africaines, « MM. Carter et Cadenhead défendirent à leurs gens de prendre « part à l'action, et les réunirent près de leurs tentes et de leurs « bagages.

« Le Sultan Kassaghéra s'était, paraît-il, enfui la nuit « précédente, avec ses femmes et ses biens, aussi la défense de « la palissade fut-elle presque nulle et les soldats de Mirambo « envahirent-ils le village de tous côtés. Placés à quelques pas « en avant de leurs Zanzibarites, MM. Carter et Cadenhead « agitaient leurs mouchoirs au milieu de la fusillade, criaient « aux farouches envahisseurs qu'ils étaient des Européens, des « voyageurs, qu'ils ne voulaient point prendre part à la guerre ; « mais leur attitude pacifique et la vue des marchandises de « l'expédition, enflammaient la cupidité des Rougas-Rougas, et « les balles se mirent à pleuvoir sur la caravane. M. Cadenhead « tomba, d'abord, frappé d'une balle à l'œil, puis d'une seconde « balle à la poitrine. Les Zanzibarites se débandèrent, cherchant « leur salut dans la fuite. M. Carter, voyant tomber son ami, « tira sa montre, inscrivit quelques notes sur son carnet, puis

« jetant son fusil, rentra dans sa tente, disant à ceux qui étaient « encore près de lui de s'échapper et de venir me rejoindre à « Karéma. Il était alors 10 heures du matin. Tels sont les « renseignements que j'ai pu recueillir. Le 29, vers le soir, « arrivèrent 13 hommes de M. Carter qui me confirmèrent la « terrible nouvelle, ajoutant qu'un grand nombre de Zanzibarites « avaient perdu la vie et que les blessés suivaient, portés sur « des brancards ; l'Arabe, chef de la caravane, avait été tué. « Un seul Indien se trouvait parmi les survivants et on ne savait « ce qu'étaient devenus les autres.

« Je m'occupai immédiatement des secours à expédier aux « blessés et je distribuai des vivres aux fugitifs. Le 30 juin, « 12 Zanzibarites et 1 Indien se présentaient à la Station ; « ils ne m'apportèrent aucun détail nouveau. Le 1er juillet, « 68 hommes arrivèrent, l'un d'eux blessé d'un coup de feu « au genou et un autre légèrement atteint d'un coup de pique « à la hanche ; quant aux autres blessés, c'étaient ceux qui, « dans la fuite, s'étaient coupé les pieds aux épines dans les « broussailles.

« La caravane de M. Carter comptait, comme je l'ai dit plus « haut, 150 hommes ; il reste environ 70 hommes dont on ignore « le sort mais qui, en grande partie, sont présumés s'être refugiés « dans l'Ou-Fipa. Les femmes qui accompagnaient l'expédition « ont été capturées comme esclaves.

« Quant au genre de mort de M. Carter, je n'ai pu savoir « d'une façon certaine s'il est tombé sous les coups des soldats « de Mirambo, ou s'il s'est suicidé, comme l'affirment les « Zanzibarites.

« Je ne puis vous exprimer, Monsieur le secrétaire général, « combien j'ai été profondément affecté par ces cruels événe- « ments. Cet immense malheur sera vivement ressenti en « Belgique comme en Angleterre et je suis persuadé que, comme « nous, Sa Majesté en sera vivement affectée.

« M. Popelin et moi, nous avions pu reconnaître toute la « franchise, la loyauté, la générosité et la délicatesse de « M. Carter. Je comptais en lui un véritable ami. Sa bravoure « allait jusqu'à la témérité, sa générosité parfois jusqu'à la « prodigalité, car il jouissait à Bassorah d'une position de « 25000 francs et l'avait quittée pour la gloire de prendre la « conduite des éléphants, sans avoir économisé la moindre

« chose. M. Cadenhead venait à peine d'arriver, fortement « affaibli par la fièvre, mais s'était remis courageusement en « route avec son chef, pour lequel il montrait un dévouement « complet; leur perte excitera les plus vifs regrets parmi tous « ceux qui les ont connus.

« Les indigènes de Karéma, que j'ai envoyés à la recherche « des renseignements, revinrent le 4 juillet. Ils n'avaient rien « appris et n'avaient pu s'approcher qu'à 10 ou 12 lieues du « village de Kassaghéra. Mirambo y était toujours, attendant « les tributs des villages environnants et le pays était parcouru « par des bandes de pillards qui rendaient la circulation des plus « dangereuses. »

(Signé) CAMBIER.

*Dernière lettre de M. Cambier, 11 juillet.*

« D'après des bruits que je ne puis transmettre officiellement, « car ils ne reposent sur aucun fait, Mirambo témoigne son « mécontentement à ses soldats de ce qu'ils aient tué les « Européens, à qui il ne faisait pas la guerre ; cela ne l'a pas « empêché d'emporter tout le butin. Il a, dit-on, laissé la vie à « trois Indiens qui n'avaient pas été massacrés au premier « moment, ainsi qu'au domestique goanais de M. Carter, et il « se propose de les ramener au missionnaire anglais, le docteur « Southon qui est installé chez lui. Parmi mes nègres, il n'en « est pas d'assez courageux pour risquer d'aller trouver « Mirambo. Ce n'est pas qu'il y ait la moindre chose à craindre, « dès qu'on est en sa présence, mais il faudrait traverser une « dizaine de lieues de pays infesté par des bandes d'assassins « et de pillards dont se composent les armées de ce pays. Si « M. Popelin était ici, je n'hésiterais pas, car le danger pour « un Européen serait, surtout en ce moment, beaucoup moindre, « et j'irais réclamer les prisonniers. Mais il est impossible « d'abandonner mon poste. Les nouvelles que je reçois de « M. Popelin sont rares, vagues, mais rassurantes; il ne se « trouve qu'à sept marches d'ici, mais dans une contrée alliée « de Mirambo, et je crois qu'il n'a pas grand'chose à craindre, « s'il reste où il est, sans chercher à se mettre immédiatement « en route. Je compte lui envoyer, dans quelques jours, 60 à « 70 hommes valides, choisis parmi les gens de M. Carter et,

« avec leur aide, il pourra ramener sans encombre sa caravane
« jusqu'à Karéma.

« Les réfugiés se montrent peu disposés à cette nouvelle « corvée, bien que je les aie recueillis et nourris depuis leur « arrivée ; mais je leur ai fait entendre clairement que nous ne « formons tous qu'une seule tribu et que ceux qui se montre- « raient récalcitrants seraient considérés comme déserteurs et « ne toucheraient pas une pessa à Zanzibar. Cela les a fait « réfléchir et je crois bien qu'il ne se présentera plus de « nouvelles difficultés.

« L'arrivée des 95 hommes de M. Carter, à Karéma, m'a mis, « dès le début, pour ainsi dire hors de danger ; les travaux de « défense ont été poussés activement, mais dès que la première « frayeur a été oubliée, la paresse naturelle du nègre a repris « le dessus ; heureusement j'avais profité du premier moment, « et nous sommes maintenant complètement clôturés et retran- « chés. »

(Signé) Cambier.

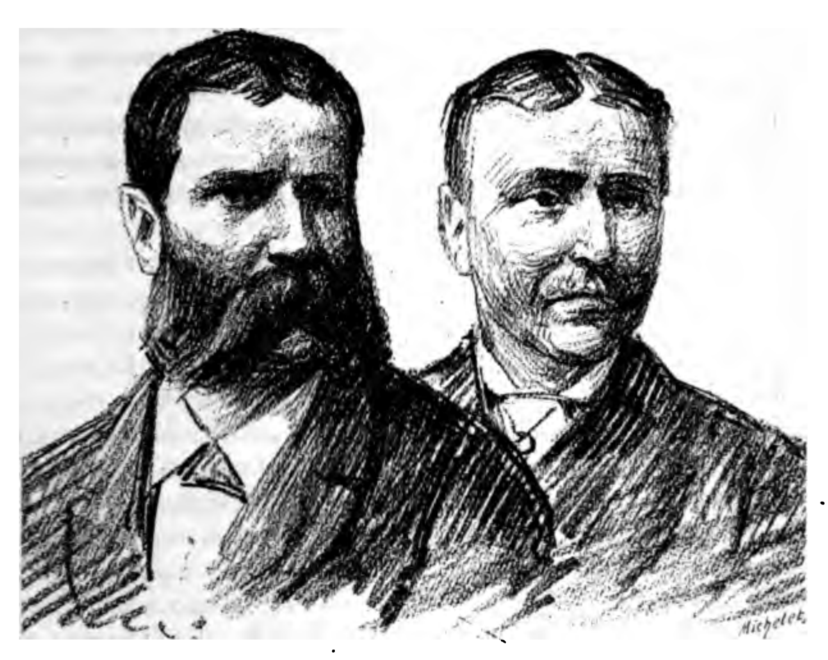
— Nous repartirons demain. Depuis quelques jours, instruits de la mort de Carter et de Cadenhead, nous avions payé notre tribut de regret et d'admiration à ces héroïques champions de la civilisation moderne, tombés au poste de l'honneur. Heureusement que nos pertes ne sont pas aussi grandes que nous le craignions. MM. Cambier, Popelin, Roger et Burdo n'ont pas été enveloppés dans la catastrophe ! Qui plus est, nous aurions quelque espoir d'arrangement avec le terrible Mirambo, qui n'en voudrait pas aux Européens, mais seulement aux Arabes et aux tribus méconnaissant son autorité. Ces dernières nouvelles sont joyeusement fêtées par nous et, bien que souffrant encore, je trinque avec joie avec mes compagnons, à la santé des amis hors de danger immédiat.

1er septembre. — Déjà je peux suivre d'un pas plus alerte la caravane, dont les étapes seront fort courtes pendant quelque temps, à cause des haltes nécessitées par le règlement de nombreux Hongos. L'Almanach de Gotha devrait doubler son format s'il s'avisait de donner la liste des noirs principicules qui se partagent arbitrairement le Centre de l'Afrique. La plupart de ces Sultanats n'ont que quelques lieues de tour, et leurs

monarques titulaires vivent littéralement au compte des caravanes rançonnées par eux.

Nous campons à Poungouzi, distant de trois lieues de Maouarra.

Askaris et porteurs se plaignent souvent de maux de tête et ils emploient pour s'en guérir un moyen assez original. Une



FEU CARTER ET CADENHEAD.
Conducteurs de la Caravane des Eléphants.
(D'après des Photographies.)

corne de chèvre, appliquée en guise de ventouse, sur les tempes, les rend, au bout de fort peu d'instants, frais et dispos.

La journée a été chaude et, malgré la brièveté de l'étape, nos fronts sont baignés de sueur. Celui qui s'en tiendrait au mouchoir de poche ordinaire, en devrait emporter une terrible provision. Pour ce qui me regarde, je fais exclusivement usage de foulards de soie et m'en trouve à merveille. Nous en avons chacun une douzaine. (La mienne m'a duré jusqu'au retour, sans que les nombreuses lessives eussent fait perdre à la soie de sa solidité et de son brillant.)

— Comme je l'ai dit, beaucoup de nos Pagazis sont accompagnés de leur petite famille. Une galanterie anti-hygiénique, léguée par les temps chevaleresques, a fait de nos femmes des êtres faibles, abusivement sédentaires et détournés de leur développement normal. Pendant que les hommes se trempaient aux rudes entraînements de la guerre et de la chasse, châtelaines, suivantes et bourgeoises se renfermaient dans des manoirs ou dans des bâtiments insalubres, mal ventilés, ne s'occupant qu'à coudre, filer, broder, etc., sans participer aucunement aux avantages de la vie en plein air, menée par nos aïeux. Seule, la femme serve, vouée aux travaux des champs, conservait quelque robustesse et, certes, n'étaient les famines, les exigences du Seigneur et les déprédations des routiers, se serait estimée heureuse de ses destins.

La tradition s'est étendue jusqu'à nos jours, au grand préjudice de la race tout entière, et règne plus généralement encore en pays mahométan, où l'oisiveté, fruit de la réclusion, constitue en quelque sorte une vertu aristocratique. Et cependant, bien mieux que l'homme, sa compagne semble faite pour se charger de certains fardeaux. Quel ouvrier résisterait au poids d'un enfant supporté intrépidement, et comme sans effort, pendant de longues heures ? Qui de nous traînerait après lui l'encombrant attirail de paniers, de paquets, de cartons, dont la moindre voyageuse s'entoure comme à plaisir, et dont elle affecte de garder une partie sur les genoux, lorsqu'elle pourrait les déposer à côté d'elle ? Cette réflexion, je me la suis faite souvent, en me demandant si la prétendue faiblesse de la femme n'était pas un dangereux préjugé ? Et en effet, à voir la belle santé de nos paysannes, on a le droit de se demander si elles ne se trouvent pas plus heureuses que les indolentes petites maîtresses des classes privilégiées ?

En Afrique, pays sauvage et barbare, les deux sexes se partagent également les charges de la vie. Aussi, le chef de caravane engage-t-il de préférence des soldats et des porteurs accompagnés de leur maisonnée. Loin de retarder la marche, les femmes arrivent les premières au lieu de campement, où elles sont investies du soin de préparer l'*Ougali* de leurs hommes dans les marmites de terre ou de métal qu'elles portent sur la tête. J'en ai vues qui, outre leur batterie de cuisine, calée dans

des mannes, maintenues en équilibre sans le secours d'aucun coussinet, étaient chargées de deux ou de trois enfants en bas âge, sans préjudice de la marmaille déjà valide, gambadant à leurs côtés. Une pièce d'étoffe, ou plusieurs peaux de chèvre cousues ensemble, empêche les poupons de tomber et c'est plaisir d'en voir un à cheval, sur chaque hanche de la mère, pendant qu'un troisième se balance, gravement attaché sur le dos.

Rien qui donne, d'ailleurs, plus d'animation et de vie à la troupe ambulante. Ici, comme partout, les dames sont curieuses. Elles excellent à recueillir les renseignements et les on-dit, dont, souvent, il y a un grand profit à tirer. En marche, ou à l'étape, rien ne leur échappe, et leur finesse à prendre langue est même remarquable. Tenez pour certain qu'un voyageur qui revient avec une ample moisson d'informations et d'études de mœurs, en doit la plus grande partie aux femmes de son escorte. Du reste, soumis, prévoyant et toujours de bonne humeur, tel est, *ici*, l'éternel féminin, avec la nuance indispensable de malice et de naïve coquetterie.

— Un conflit, qui aurait pu entraîner les plus graves conséquences, a manqué d'éclater entre les Beloutchis et nos Oua-Ngouanas. Il s'agissait d'un emplacement quelconque, convoité par un des hommes de M. Sergère et réclamé par un Askari de race libre. La querelle s'est si bien envenimée, que les amis respectifs des parties en cause s'en sont mêlés. Faute de connaître suffisamment la langue, nous ne nous étions aperçus de rien. Ce n'est que lorsque nous vîmes les deux camps, rangés en ordre de bataille, se couchant en joue et prêts à tirer, que nous nous sommes précipités entre... les belligérants, juste à temps pour empêcher d'irréparables excès. En effet, les querelles de tribu à tribu sont toujours acharnées et ne se terminent, souvent, qu'après extermination complète du parti vaincu. Malgré tout le respect témoigné aux Beloutchis de M. Sergère, nos soldats de race libre ne sont pas d'humeur à se plier à toutes leurs exigences. Nous avons eu beaucoup de peine à pacifier les choses. Mais M. Ramaeckers est un chef énergique, comme M. Sergère, accouru à la rescousse, un diplomate de grande habileté.

---

# CHAPITRE IX

*Mouïtikira.* — Toujours la fièvre ! — Les habitants de l'Ou-Gogo. — Avidité. — *Tchamounio.* — Pour la marche. — Fin de l'an 1298 de l'Ère musulmane et du Ramazan. — Hygiène et morale. — Festin sur toute la ligne. — Marche nocturne. — Les brigands du désert. — Deux porteurs blessés. — Tactique des Rougas-Rougas. — *Pembia.* — Un district riche en bétail. — Incurie agricole. — Richesses perdues. — Viande, beurre et cucurbitacés. — Epouses et esclaves. — A la pointe de l'épée ! — Des ablutions d'un nouveau genre. — Droits de succession. — Mœurs, coutumes, vêtements et tatouages. — Intérieur des Tembés. — La crainte des revenants. — Cris de guerre. — Sépulture dans les arbres. — *Kanyényé.* — Un mendiant royal. — Photographie. — Le Cambi de *Mtoéro.* — Amour fraternel. — L'expédition des éléphants. — Encore la Tirikéza ! — *Ouséki.* — Justice tarifée. — Trois jours de fièvre. — *Konko.* — Une agréable surprise. — M. Burdo. — Mirambo est rentré chez lui ! — Nouvelle levée de boucliers. — Quel guêpier ! — L'*Omma.* — Les ânes. — Départ de M. Burdo. — Le rôdeur. — Un message de Mounié-Mtoina. — Retour. — Chaouri. — Impossible de forcer les lignes. — Le dénouement approche. — Les bras croisés, mais l'arme au pied ! — La gaieté ne perd pas ses droits.

Deux lieues, seulement, jusqu'à Mouïtikira, où nous aurons à payer notre deuxième Hongo. Nous y campons le lendemain pour n'en repartir qu'au bout de trois jours, consacrés aux discussions interminables qui désormais se renouvelleront à chaque pas. M. Ramaeckers a la fièvre, mais M. de Leu va bien. Quant à moi, je suis presque totalement remis.

Le chef du *Oumdji* (village) s'appelle Mounié Saga, souverain riche en bestiaux, et qui nous vend, à des prix assez raisonnables, quantité de lait, de beurre et de miel.

Pendant les négociations du Hongo, nous continuons à étudier les indigènes, d'une race plus forte, plus belle et plus active que ceux de la côte, mais d'autant plus rusés et moins scrupuleux. On les voit rôder constamment dans le campement, observant ce qui s'y passe et ayant bien la mine de gens en quête de quelque aubaine illicite. Ils feraient irruption jusque dans nos tentes, si nous ne les en éloignions sans cérémonie. Malgré une active surveillance, ils ont trouvé moyen de nous dérober une marmite de cuivre et mon âne a disparu. Il est vrai que ce dernier m'a été ramené, le soir même, par le M'Gogo qui

vraisemblablement l'avait dérobé et auquel il a fallu donner, en récompense, 9 dotis de cotonnade! Toute monture, ou pièce de bétail, qui s'éloigne un peu du camp doit ainsi payer rançon. On est certain de voir revenir l'animal sous la conduite d'un indigène, qui exige effrontément une grasse indemnité. Ne faut-il pas faire payer aux étrangers les pertes essuyées du




GUERRIER DE L'OU-GOGO.
(Dessin de G. VANAISE.)

fait des Oua-Hés, fort amateurs de bétail et dont nos voleurs au petit pied ont une peur bleue ?

— Le lendemain, troisième Hongo à Tchamounio, distant de 3 lieues à peine, et où nous sommes obligés de bivouaquer. Cette fois, nous ne payons que 3 dotis, ayant affaire, sans doute, à un Sultan de troisième ordre. — Tchamounio est situé dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest.

Les marches, pendant les fortes chaleurs, provoquent souvent aux pieds, encore mal aguerris, des cloches qu'il est prudent de ne pas laisser s'ulcérer. Contre cet inconvénient, il y a des moyens préventifs et curatifs. D'abord, pour les gens à épiderme délicat, ne pas se mettre en route sans graisser ou huiler ses chaussures, ce qui unit à l'avantage d'éviter des frottements trop rudes, celui de conserver au cuir même son élasticité et sa résistance. Lorsqu'une irritation se produit, ou que la peau se lève, il faut enduire l'intérieur de ses bas de savon mou ou de graisse, et casser un œuf cru dans ses souliers. Il est bon, aussi, au cours de la marche, de changer de pied, ses bas ou ses chaussettes. La cloche formée, on y applique un peu de suif et d'alcool, et une seule nuit suffit à la faire disparaître entièrement.

— L'an 1298 de l'Ère musulmane se termine aujourd'hui, 6 septembre, mettant fin au Ramazan, ou mois de jeûne, pendant lequel tout fidèle croyant est tenu de s'abstenir de boire et de manger avant le coucher du Soleil. L'observation rigoureuse de cette loi du Koran, constitue pour la plupart de nos hommes une lourde privation, d'ailleurs supportée avec courage, mais qui, jointe aux fatigues de la marche, pourrait bien être pour quelque chose dans leur indocilité et leur mauvais vouloir. L'homme qui voyage et qui travaille doit réparer à temps ses forces, toujours sollicitées, et il est vraiment absurde d'étendre aux gens du peuple, vivant déjà si sobrement, des prescriptions bonnes seulement pour la classe aisée, forcément rappelée à la tempérance. Mourants de soif et affamés, porteurs et soldats de l'escorte étaient obligés de prendre sur leur repos pour préparer et manger des repas trop abondants, dont la digestion laborieuse troublait leur sommeil et qui les rendaient peu disposés à reprendre, le lendemain, leur route et leur fardeau. Mais nous n'aurions eu garde d'intervenir en pareille matière! Le scepticisme religieux n'a que faire ici et Mahomet a bien jugé de son peuple en proclamant l'immuabilité de sa doctrine.

Pour dédommager la caravane de sa longue abstinence, le capitaine Ramaeckers lui fait cadeau de deux bœufs, achetés sur place. Il y a Kermesse, comme on dirait en pays flamand!

— Marche nocturne qui nous conduit, en cinq heures, à Pembia. Il en est huit.

Pendant la nuit, nous avons eu affaire aux Oua-Hés. Une vingtaine de Rougas-Rougas ont coupé la caravane, blessé deux porteurs et se sont sauvés avec les ballots de ces derniers. Une pareille attaque n'a rien d'anormal. Embusqués derrière les taillis ou les hautes herbes qui bordent la route, les bandits guettent le passage des caravanes, cheminant tranquillement à la file indienne. A peine trois ou quatre hommes les voient-ils déboucher. Les autres ne s'aperçoivent de rien et le coup est fait. S'il n'y a pas d'Askaris tout près de là, et en nombre suffisant, inutile de songer à poursuivre les pillards, qui sont bien loin avant la première alarme. Ce qu'on a de mieux à faire, la nuit surtout, c'est de ramasser ses blessés et de redoubler de surveillance.

Toutefois, M. Ramaeckers a fait porter plainte auprès du Sultan de Pembia, qui se rend au camp, sur son invitation. Inutile de dire qu'on n'a pas découvert les coupables et que nous en avons été pour les frais de déplacement exigés par l'auguste justicier.

Les plus grandes précautions sont prises pour la défense du camp, car nous craignons une attaque et monterons la garde à tour de rôle. Cependant la nuit se passe sans nouvelle alerte.

— Discussion et paiement du Hongo qui nous arrêtent à Pembia. J'en profite pour prendre une vue du village et des grands baobabs, superbement disséminés dans la plaine, où ils semblent commander une certaine étendue de terrain.

Les Oua-Gogos forment, au centre de l'Afrique, depuis Mpouapoua jusqu'au lac Tchaïa, une population très dense, comptant un nombre considérable de peuplades. Quoique fréquemment en guerre, Oua-Tatourous, Oua-Hés, Oua-Houmbas, Masaïs, etc., etc., ont évidemment une origine commune. Ce sont des tribus pastorales, venues du Nord, et dont la principale richesse consiste en grands troupeaux de bétail de l'espèce zébu. Les travaux agricoles regardent les esclaves, traités fort durement. (Un d'eux s'est sauvé et s'est joint subrepticement à notre caravane pour échapper aux mauvais traitements de son Seigneur). La moitié du temps, on ne remue même pas le sol, d'une fertilité admirable. On se contente de jeter à fleur de terre les semailles de sorgho ou de maïs qui prennent à la grâce de Dieu.

Quoique le fer se trouve dans ces parages, les indigènes ignorent ou dédaignent d'en tirer parti. Ils ne fabriquent pas même la houe, l'instrument agraire indispensable, mais en exigent impérieusement des chefs de caravane revenant de l'intérieur, et cela, quelquefois par quantités de 20 ou 30 à la fois.

Ni cultures de tabac, ni chanvre. En revanche, comme nous avons pu en juger depuis Mpouapoua, abondance de courges et autres cucurbitacés d'une grosseur prodigieuse. Outre ces produits, d'une consommation restreinte, nous pûmes nous procurer à fort bon compte la viande de boucherie, le lait et le beurre dont nos hommes se régalèrent pour rattraper le temps perdu du Ramazan.

Quoique n'étant pas Musulmans, les Oua-Gogos ont emprunté à l'Islamisme la précaution hygiénique de la circoncision et l'usage de la polygamie. Ils se marient entre eux, comme la plupart des peuplades africaines, c'est-à-dire qu'ils choisissent dans le village, même, leur épouse principale ; mais les femmes esclaves, de leurs Tembés, sont pour la plupart conquises sur les tribus environnantes. Point d'épouse, toutefois, sans preuve de vaillance. Chaque femme est la récompense d'une action d'éclat, telle que le vol de bestiaux, commis au détriment du voisin, ou d'autres prouesses analogues.

L'homme qui part en guerre ne se lave qu'au retour et.... dans les urines de son épouse en titre, conservées à cet effet! — Je demande humblement pardon à mes lecteurs, d'entrer dans des détails aussi réalistes, mais lorsque le roman moderne use, sans scrupule, des termes les plus crus et aborde complaisamment les situations les plus scabreuses, il doit être permis aux simples voyageurs qui, eux, n'inventent rien, de se tenir à la hauteur du mouvement.

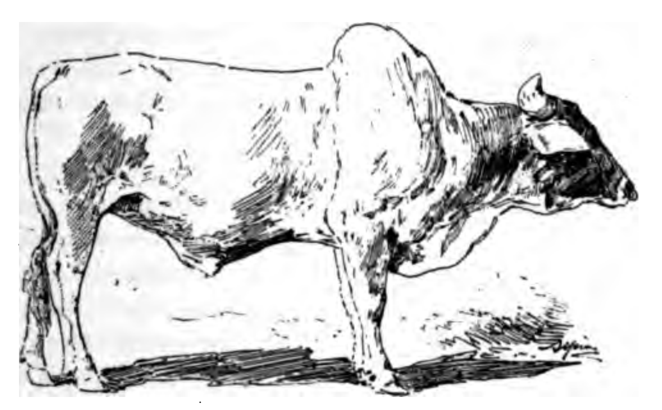
Les droits de succession se règlent de la même manière que dans l'Ou-Sagara. Ils se transmettent par ligne féminine. L'héritage retourne à la sœur du défunt ou au fils aîné de cette dernière.

Les Oua-Gogos aiment à parer leurs femmes dont ils se montrent fort jaloux. Elles vont ornées de bracelets de fil de cuivre, enroulé en spirales à leurs poignets et à leurs jambes, et portent des colliers et des ceintures de même métal. Pour eux, ils se contentent d'une peau de chèvre jetée négligemment sur

les épaules, et se gardent de cacher certaines parties du corps, réputées nobles comme chez les anciens Romains.

S'ils les dérobaient aux regards, on les croiraient atteints de quelque affection cachée, et ils ne trouveraient plus, dans la tribu, de femme qui voulût d'eux.

Nulle immodestie dans cette coutume, digne de l'âge d'or. Les mœurs, a dit Victorien Sardou, sont une question de latitude ! Auprès de nos déshabillés d'opérettes et de ballets pantomimes, le nu africain semble, d'ailleurs, très digne et très décent.



Zébu Africain.
(Dessin de A. Heins.)

Les jeunes gens non mariés, sont reconnaissables à un petit carré de peau de chèvre, tout à fait semblable au tablier blanc du premier grade maçonnique. Seulement, ces apprentis, d'un autre genre, le portent attaché à la ceinture et retombant sur.... les faubourgs du dos.

Tous ont le corps peint en rouge avec des ornements tracés dans la couleur même. Mais je n'ai point remarqué chez eux, les tatouages en relief, exhibés partout ailleurs, dans le centre de l'Afrique. Ces derniers, d'une opération très douloureuse, s'obtiennent en pratiquant dans la peau, pressée entre les deux doigts de l'opérateur, une série d'incisions, enduites, pour empêcher la suture, d'un mélange de cendres et d'huile de palme. La cicatrisation venue respecte le relief, accentué au besoin, par des cendres introduites sous la peau et par l'ablation

complète de certaines parties épidermiques. Les malheureux soumis à ces tortures ne sourcillent pas, mettant en pratique le dicton européen : « Il faut souffrir pour être beau. »

Le rouge et le beurre entrent ici pour une large part dans la toilette masculine. Les Oua-Gogos en ont jusque dans leurs longs cheveux, auxquels ils enlacent des cordelettes, de fines courroies de cuir, des perles et des chainettes, retombant jusque sur le dos. Mais ce dernier ornement se porte surtout dans le lobe percé de l'oreille, ainsi que nous l'avons vu en quittant Mpouapoua.

Leurs rouges tembés, n'ont aucun rapport avec les huttes, en forme de meule de foin, d'autres peuplades rencontrées précédemment. Ils consistent en grandes constructions basses, carrées, pourvues de cours intérieures, où le bétail est rentré avant la nuit.

Sans ventilation suffisante, infectés par des détritus organiques de toute espèce, non moins que par la vermine, ces tembés constituent d'affreux séjours, à l'atmosphère irrespirable. On y marche littéralement sur les rats et sur les araignées.

A la fois vaillants et superstitieux, hommes et femmes s'y renferment, aux premières ombres, et n'en sortiraient qu'au cas d'incendie. N'ayant aucune idée de l'immortalité de l'âme, ces peuplades, au fond parfaitement athées, admettent la survie des ombres de leurs frères défunts. Même les animaux malfaisants ne meurent pas tout entiers ; ils reviennent en esprit pendant quelque temps, avant de demander leur congé définitif au Néant.

Si l'on n'avait pas besoin de s'approvisionner à chaque étape de vivres frais, il serait facile d'éviter la perception du Hongo, en passant de nuit devant les villages. Les plus déterminés guerriers de la tribu n'auraient garde de sortir pour vous barrer le chemin, et le lendemain on camperait tranquillement sur un nouveau territoire.

Malheureusement, toutes les tribus ne sont pas si timorées, et c'est de la nuit principalement, que les Rougas-Rougas Oua-Hés profitent pour se mettre en embuscade.

Les Oua-Gogos ont probablement emprunté leur cri de guerre aux hyènes qui pullulent dans cette partie de l'Afrique. C'est une espèce d'aboiement prolongé, terminé brusquement par un coup de fouet : *Ou-ou-ou-ou-oué !* Ces cris de guerre sont,

parait-il, imités, presque partout, d'animaux carnassiers, et pourraient bien constituer une des traditions de l'anthropophagie. J'ignore si les Oua-Gogos ont été cannibales. Dans tous les cas, ils ne se mangent point en famille, mais enferment leurs morts dans le creux des baobabs, pour les soustraire à la voracité des animaux nécrophages dont ils ont adopté le sinistre hurlement. Non seulement ils ne les enterrent pas, mais s'opposent énergiquement à ce que les caravanes enfouissent les leurs.

A cette saison de l'année, l'eau est fort rare dans l'Ou-Gogo. C'est à peine si une forte caravane, comme la nôtre (environ 600 hommes) peut s'en procurer assez pour préparer ses repas.

Les indigènes en font un commerce lucratif. Ils creusent des puits étroits et peu profonds auprès desquels ils montent la garde.

Celui qui veut y recourir doit payer le précieux liquide d'une quantité plus ou moins raisonnable de perles, de tabac, de chanvre, de poudre à fusil ou de capsules.

Nombre de querelles ont éclaté à ce sujet entre nos gens et les avides marchands d'eau, querelles toujours terminées par une indemnité accordée au propriétaire du puits.

— Campé le 9 septembre à Kanyényé, pour le règlement de l'inévitable tribut, nous recevons la visite du Sultan, un vieillard maigre, sec et noir comme une momie d'Egypte, et le plus effronté mendiant que nous ayons rencontré jusqu'ici. Contrairement aux usages régaliens, il est venu nous trouver dans notre tente, furetant dans les coins, s'intéressant à nos bagages particuliers et quémandant, un à un, sans se laisser déconcerter par nos refus multipliés, le moindre objet laissé à portée de ses regards.

Malgré ses instances, il n'obtient qu'un bonnet de coton et une boîte d'allumettes et se retire content de sa journée. M. Sergère se tient à quatre pour ne pas lui administrer son argument de réserve.

Le lendemain, pendant qu'on se chamaille à propos du Hongo, je prends aux environs plusieurs vues photographiques et M. Ramaeckers, remis de ses fièvres, rapporte de la chasse deux belles pintades dont nous nous régalons à dîner.

— On est enfin tombé d'accord pour 110 dotis de cotonnade, 2 fusils et un baril de poudre, mais nous voilà forcés de rester encore jusqu'au lendemain afin de laisser à l'avide Sultan le temps de s'assurer de la qualité des marchandises. Plusieurs sont renvoyées, sous les plus absurdes prétextes, et remplacées immédiatement.

Dimanche 12 septembre. — Partis à 3 heures 45 du matin, nous nous arrêtons deux lieues plus loin, pour déjeuner, dans un Cambi de Mtoéro, car il s'agira de fournir une Tirikéza supplémentaire. — Nous avons vu, en passant, les ruines du Tembé du propre frère du Sultan de Kanyényé détruit par ce dernier, lors de la guerre engagée entre ces aimables représentants d'une même et auguste famille. Un peu plus loin, dispersés sur la route, blanchissent les ossements d'un des éléphants de Carter, décharnés par les hyènes, les oiseaux de proie et les fourmis. Le colosse a succombé, victime d'un climat plus meurtrier, encore, que celui des jungles indoues. L'Afrique a été bien funeste à l'expédition sur laquelle nous basions de si grandes espérances. Ses deux chefs massacrés, leur caravane pillée et détruite, et comme reliquats, quelques survivants démoralisés et un éléphant d'un emploi fort hypothétique!

En présence de pertes si souvent répétées, nous sommes tentés d'apostropher, à la façon romaine, ce sol inhospitalier : « Varus, rends-nous nos légions! »

L'eau est ici plus blanche et plus saumâtre que jamais. Cependant nous sommes encore heureux d'en pouvoir remplir nos ghirbachs, ayant à camper la nuit prochaine dans une région complètement aride.

La caravane se remet en route, vers 11 1/2 heures, et la redoutable Tirikéza commence. Une température de 36 degrés centigrades nous rend plus pénible encore l'ascension, en pente raide, d'une haute montagne.

Nous marchons jusqu'à 10 heures du soir. Au signal de la halte, chacun se couche, comme il peut, sur le sol desséché, car il faudra repartir à l'aube, pour trouver de l'eau ! Nous avons la poitrine et la tête en feu. Je sens venir la fièvre à grands pas !



LE BAOBAB FUNÉRAIRE.

(Dessin de E. BROERMAN.)

— Il est 2 heures 30 de l'après-midi, lorsque nous atteignons Ouséki, où, heureusement, cette fois, le paiement du Hongo nous retiendra quelques jours. Nous pouvons enfin, mais avec précaution, étancher l'horrible soif qui nous dévore depuis bientôt 4 heures ! Quelles délices !

Pendant la marche de la matinée, un de nos Askaris a reçu un coup de lance dans le côté droit. On a pu s'emparer de l'auteur de cet attentat qui se trouve être un habitant du village. Amené devant le Sultan, il s'est vu condamner à payer un bœuf au blessé. Mais les frais du jugement restent à notre charge : coût, 4 dotis de cotonnade.

Ouséki est situé dans une région charmante. Depuis la riante vallée de Condoa, c'est le point le plus vraiment pittoresque que nous ayons rencontré. La plaine, légèrement ondulée et d'une végétation plantureuse, se hérisse à distance de grands rochers à pic, sortant de terre et affectant les formes les plus variées, près desquels les habitants ont construit leurs Tembés.

J'ai succédé, comme photographe amateur, à M. De Meuse, et certes le pays m'offrirait ample matière à exercer mes talents. Mais l'homme propose.... La fièvre prévue, et cent fois maudite, me retient sous ma tente pendant les trois jours que nous passons dans ces lieux enchanteurs, maussades et cruels pour moi seul.

*Vendredi* 17 *septembre*. — Départ à 6 heures 10 du matin, et arrivée à Konko, vers 8 heures et demie. Nous campons sous un immense sycomore dont le feuillage touffu abrite nos tentes.

Le camp de l'expédition allemande profite de l'ombrage d'un autre géant végétal, voisin et frère du nôtre.

— Une agréable surprise nous attendait. Notre compatriote Burdo est ici. Il retourne en Europe, une périostéite à la jambe lui rendant impossible un plus long séjour dans ce climat brûlant. Je vous laisse à penser l'effusion qui préside à notre rencontre. Que de choses à nous raconter, que de nouvelles à échanger surtout, mais par malheur peu rassurantes ! M. Burdo se trouvait avec Roger à Kisinndé, en marche vers Karéma, lorsque leurs porteurs les abandonnèrent lâchement à la nouvelle

du massacre des deux Européens. Restés seuls, avec un bagage bien fait pour tenter la cupidité des indigènes, ils commençaient à trouver la position singulièrement critique, lorsque le capitaine Popelin, parti de Karéma pour se porter au secours de leur caravane, les rejoignit.

Les communications étant coupées, sur les derrières, par Mirambo, M. Popelin dut engager de nouveaux porteurs pour faire rebrousser chemin à la caravane et la reconduire en sûreté àTabora.

M. Burdo nous apprend que Mirambo est en ce moment rentré chez lui, que MM. Popelin, Roger et le docteur Van den Heuvel se trouvent à Tabora et que les deux premiers organisent une caravane pour se rendre à Nyangoué.

D'un autre côte la situation se corse. Le village de Mounié s'arme contre celui de Mdabourou, que M. Burdo a quitté ce matin. Notre compatriote aurait été certainement pillé s'il ne disposait pas d'une si nombreuse escorte. Il est probable, aussi, que le voisinage de notre grande caravane a empêché les indigènes, d'ordinaire moins scrupuleux, de le traiter rudement. Ils se sont contentés d'exiger de lui un Hongo considérable, en dehors de tous les usages reçus. Mdabourou est une forte agglomération de tembés située sur le confin de l'Ou-Gogo, et ses habitants l'emportent en audace et en cupidité sur toutes les tribus de cette pillarde région. Dernièrement encore, ils ont attaqué, dévalisé et détruit une caravane chargée d'ivoire, envoyée à la côte par Mounié Mtoina, l'ancien homme libre de la Mrima, protecteur des Européens et ami particulier du Saïd Bargash. Or, c'est chez ce brave Chef, devenu Sultan, que nous devons attendre le renfort annoncé par M. Greffulhe.

Le village de Mounié Mtoina n'est situé qu'à 6 ou 7 lieues, à l'Ouest de Mdabourou. La vaillance bien connue de notre allié, les forces dont il dispose, ses rapports suivis avec le Saïd de Zanzibar n'ont pu refréner l'insatiable cupidité de ses voisins. M. Burdo a pu voir un grand nombre de têtes humaines, plantées sur de longues perches, en dehors des murs du Kouikourou de Mdabourou. Ces têtes sont celles des hommes de Mounié Mtoina tombés au pouvoir de l'exécrable engeance. Comme on le voit, le tableau n'est pas gai et il vient redoubler nos appréhensions. Quel noir guêpier que cette Afrique, toujours en

guerre, toujours affamée de meurtre et de pillage, et où la férocité de l'homme lutte avec l'hostilité du sol et du climat !

— Je me sens tellement malade que ces nouvelles ne m'affectent même pas. Tout devient indifférent à celui qu'étreint l'*Omma*. Mais je me fais violence pour offrir bonne figure à notre hôte de quelques heures. M. Burdo partage notre modeste déjeuner, auquel naturellement je ne touche pas. Comme il part



M. Burdo.
Voyageur de l'Association Internationale Africaine.
(D'après une Photographie.)

à 5 heures de l'après-midi, nous nous faisons nos adieux. Il souffre beaucoup de sa jambe. Heureusement qu'il a pu se procurer à Tabora un âne excellent et bien supérieur aux nôtres. En effet, celui qui m'avait été récemment ramené, et nous avait coûté si cher, est mort presque en arrivant ici.

M. Burdo, dans son rapport, a dit des choses excellentes. Tout n'y est point exact, cependant, par exemple à propos des montures. L'âne de Mascate est sans doute plus cher, plus délicat que l'âne Nyamouézi, mais plus paresseux, il s'en faut. Au surplus, M. Burdo oublie de mentionner qu'il a acheté le sien,

dont il fait l'éloge, dans l'Ou-Nyaniembé, où l'on en trouve de fort convenables.

A la côte, où l'âne sert presque exclusivement au transport des pierres et des décombres, c'est presque impossible. Peu habitués au cavalier, ils se couchent, se ruent à travers les halliers, se jettent contre les arbres, etc., etc. Dans ces conditions, ils cessent de rendre des services et, loin de reposer le voyageur malade, ou épuisé par les marches forcées, le soumettent à une lutte continuelle dont, mal aguerri, ce dernier sort inévitablement vaincu.

Tout est donc subordonné à cette simple question : si vous tombez sur un *bon* âne de l'Ou-Nyamouézi, prenez-le, de préférence à un âne de Mascate, car il résistera infiniment mieux aux fatigues du voyage. Mais en demander à la côte, c'est presque vouloir chasser au merle blanc.

— Nous sommes restés trois jours à Konko, pour le règlement du tribut, qui a suscité moins de difficultés que dans les autres bourgs de l'Ou-Gogo.

Après avoir envoyé un message à Mounié Mtoina pour le prévenir de notre prochaine arrivée et le prier d'ajourner ses projets belliqueux, nous nous préparons au départ.

Dans la nuit du 27, un voleur s'est introduit dans le camp, pour s'emparer de quelque ballot. Aperçu par un de nos Askaris et blessé d'un coup de feu, il a pourtant réussi à s'esquiver. Nos gens nous sont devenus plus dévoués. Ils montrent une plus grande conscience de leurs devoirs et, sous le rapport de la soumission, sont en étonnant progrès depuis la halte de Bighiro. Ce respect et ce commencement de discipline sont l'œuvre personnelle du capitaine Ramaeckers, qui s'entend merveilleusement à les conduire. Doux et patient, le sourire sur les lèvres, il a séduit notre ombrageuse escorte par son inaltérable bienveillance. Tous, maintenant, se montrent empressés à exécuter les ordres d'un si bon maître et ont en lui une confiance absolue. Chez ces natures abruptes, la docilité ne s'obtient qu'avec le temps ; comme dans les armées de volontaires, c'est une question d'entraînement, de la part des chefs. Malheureusement, l'Africain est oublieux, et l'esprit de discipline tombe aussitôt que celui qui a réussi à l'introduire n'est plus là pour le main-

tenir. M. Ramaeckers connaît bien le cœur de l'homme, qui est le même partout, dans nos cités populeuses comme dans ces quasi solitudes. Il sait qu'avant de punir il faut se faire aimer, et que l'indulgence est la sœur aînée de la justice.

— A peine avons-nous levé le camp, que nous rencontrons un courrier envoyé par Mounié Mtoina. Notre allié nous mande d'interrompre provisoirement la marche jusqu'à ce qu'il se soit emparé de Mdabourou, contre lequel il se porte avec des forces imposantes. S'il croit pouvoir répondre de ses soldats, il n'a qu'une influence relative sur ses alliés Oua-Tatourous, Oua-Roris, Oua-Hés, etc., adonnés, en temps de guerre, à la plus grande licence. Il est presque certain que leurs mauvais instincts, déchaînés par l'odeur de la poudre, les pousseraient à piller notre caravane, et à faire pis encore, pour supprimer les témoins de leur attentat. Dans tous les cas, ce serait folie que de nous aventurer sur le terrain des hostilités, avant le résultat de la campagne, et il ne se soucie point d'être accusé de complicité, dans des larcins probables, dus à des convoitises imprudemment provoquées.

La lettre de Mounié Mtoina nous fait retourner immédiate- à Konko, où nous aurons à tenir conseil. Le Chaouri s'assemble et non seulement les Chefs blancs mais Saïd bin Nasr, le Kirongozi, les Akidas et les Béloutchis de la caravane, prennent part aux délibérations. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de suivre les sages avis de notre protecteur. Nous rendre à Mdabourou, ce serait renouveler la déplorable aventure de Carter et de Cadenhead. Le Sultan de ce nid de voleurs ne nous laisserait certainement pas partir, et nous partagerions le malheureux sort de sa tribu.

Depuis trois ou quatre jours, le pays est à feu et à sang et il est probable que le dénouement approche. Distants de quatre lieues à peine du village attaqué, nous voyons le reflet des incendies colorer les ombres nocturnes, et ceux qui ont l'oreille fine, perçoivent, en se couchant sur le sol, le lointain crépitement de la fusillade.

— Par trois fois, nous avons envoyé à Mounié Mtoina un courrier porteur d'un message, lui demandant conseil. Ils sont

tous revenus sans avoir pu forcer les lignes des belligérants. Hier soir, encore, 23 septembre, une escouade de 20 hommes, sous la conduite d'un Arabe, est partie bien armée et largement approvisionnée de munitions. Mal conduite, elle a donné en plein sur un gros de Oua-Gogos, campé, contre les usages de ces peuplades, devant le tembé même du Sultan. Menacés d'être écrasés par le nombre, nos Askaris se sont repliés, non sans tirer toutes leurs cartouches pour tenir l'ennemi en respect. Ils sont rentrés pendant la nuit au camp, par petits groupes. Cinq d'entre eux manquent encore à l'appel.

Mdabourou, d'après ce que rapportent nos hommes, sera infailliblement détruit. Tous les tembés, sauf celui du Chef, sont déjà au pouvoir de Mounié Mtoina et de ses alliés. La mère, la femme et le fils du Sultan ont été tués et un grand nombre d'hommes, faits prisonniers, deviendront le partage des vainqueurs.

Il est à craindre que la répartition de ces esclaves et des butins éventuels ne donne lieu à des conflits, voire à de nouvelles guerres qui nous créent de sérieux embarras. Le Chef d'Hékoungou, paraît-il, se plaint déjà de la partialité qui aurait présidé à la distribution des dépouilles opimes. Que sortira-t-il de tout cela? Rien de bon pour les malheureux voyageurs forcés de traverser les Etats de ces frères ennemis.

Notre situation précaire, envisagée en face, ne nous inquiète point, cependant, à un point excessif. Nous commençons à nous blaser sur les émotions. A rester toujours sur le qui-vive, on perd le sentiment du danger, ou plutôt le cœur se bronze et se sent entraîné vers l'action. Evidemment, nous avons pris toutes les mesures que commande la prudence; nous nous faisons renseigner minutieusement sur tous les mouvements de l'ennemi, car, inutile de dire, n'est-ce pas, que nous avons théoriquement pris parti contre les bandits de Mdabourou? La nuit, nous montons nous-mêmes la garde. Mais la gaîté, qui ne perd jamais ses droits, est revenue hanter notre petite colonie, bien autrement sensible aux ennuis de la route, aux attaques de la fièvre et aux tortures de la soif. La perspective d'un engagement n'a rien qui nous effraie. On lutte contre des hommes, on fuit devant la maladie. Celle-ci nous a quittés, effrayée probablement par le bruit de la fusillade. Mais, ne diminuons point les mérites du sulfate de quinine qui m'a bien aussi un peu tiré d'affaire.

# CHAPITRE X.

**Frère et sœur de sang. — Échange de bons procédés. — Costume de Cour. — Sélika et ses demoiselles d'honneur. — Curiosités indiscrètes. — Le petit verre de l'amitié. — Bonne situation pour une station européenne. — *Nataka Barouti* : Je veux de la poudre ! — Le jour et la nuit. — Chasse aux porteurs. — Du comique au tragique. — Les nécrophages. — Mangé vivant par les hyènes. — Nouvelle lettre de Mounié Mtoina. — M. Ramaeckers se rend sur le théâtre de la guerre. — Sa lettre à l'Association. — Le Kouïkourou du Sultan de Mdabourou. — Entre l'enclume et le marteau. — Victoire! — Prestige rétabli. — La route est libre. — Adieux à nos aimables hôtesses. — Les dépouilles des vaincus. — District de Mdabourou. — Tambours de guerre. — Cendres et ruines. — *Vœ Victis*. — Des amis sont proches. — Cauchemars.**

Jusqu'à ce moment, dans tout l'Ou-Gogo, nous n'avons eu guères qu'à lutter contre des sentiments d'hostilité et de cupidité sans vergogne. Ici, par un hasard heureux, nous sommes dans les meilleurs termes avec les autorités, comme avec la population.

M. Sergère qui, en fait de diplomatie, rendrait décidément des points à Machiavel, a eu l'excellente inspiration de demander à être le frère d'adoption de la Sultane, car c'est une Sultane, flanquée d'un Prince-Consort, qui règne sur Konko, où la loi salique n'a pas encore pénétré.

M. Sergère et la Sultane sont donc amis jurés, et en tout bien tout honneur, je me plais à le croire. En fait, la sympathie qu'ils professent l'un pour l'autre, rejaillit sur nous tous, ce dont nous avons grandement lieu de nous féliciter.

Il ne se passe pas de jour que la Princesse ne nous rende visite et c'est alors à qui lui fera le plus de politesses. Elle est bien loin de montrer la choquante avidité qui caractérise les autres nègres de l'Ou-Gogo. Jamais elle ne nous a demandé quoi que ce fût. Mais la galanterie exige que nous lui fassions quelques petits présents, acceptés avec gentillesse, mais sans empressement de mauvais goût. C'est généralement un peu de tabac à priser ou à fumer, du *Kohol* pour les yeux ou quelque autre bagatelle, sans prix dans ces parages. Elle ne demeure

pas en reste avec nous, et ce sont des choses d'un mérite plus solide qu'elle nous envoie, en retour, avec une générosité inépuisable : œufs, lait, beurre, farine de sorgho, etc. Si nous la piquions un peu au jeu, il y aurait moyen de vivre ici sans bourse, ou plutôt sans ballot délier.

Notre Royale amie est une négresse entre deux âges, et qu'on pourrait ranger dans la catégorie des femmes dont on dit qu'elles ont de beaux restes. Les traits réguliers du visage ont été un peu grossis par la petite vérole, qui s'est d'ailleurs montrée assez clémente à son égard. Son costume est simple, mais élégant. Il se compose d'une paire de pendants d'oreilles, d'un collier de plusieurs rangs de perles, d'un grand bracelet, comptant au moins vingt tours de fil de cuivre, et de bracelets de même métal, enroulés autour des chevilles. J'oubliais un carré d'étoffe noué à la ceinture et retombant jusqu'au genou.

Ce luxe de draperie n'est pas de rigueur pour les femmes de Konko. Ainsi, les jeunes filles ne s'en soucient guère. Elles se contentent d'une ceinture de perles rouges à laquelle est fixée, par devant, une bande d'étoffe de 20 centimètres de largeur, tombant jusqu'aux genoux, et, par derrière, d'une autre bande étroite s'arrêtant un peu au-dessus. La marche, le mouvement, le zéphyr indiscret fait brimbaler tout cela sans qu'on y entende malice.

Je me suis servi tantôt du terme de pendants d'oreilles. C'est une erreur. Le disque de bois reparaît ici, accompagné d'une série de petits bâtonnets de bois blanc, coupés à ras, et garnissant les trous plus étroits dont sont percés les rebords circulaires de la conque, comme chez les femmes de quelques-uns de nos Africains.

Les Oua-Gogos y portent également des objets joignant l'utilité pratique aux avantages frivoles de la parure : tabatières, boîtes à médicaments, etc. J'ai décrit récemment leur costume, leur maquillage éclatant, leurs cheveux graissés, roulés en mèches, prolongées au moyen de cordelettes, ici uniformément noires. Ils portent presque constamment deux ou trois lances, dont ils se servent en guise de javelot, ou une poignée de grandes flèches destinées au même usage. Leur caractère varie suivant les localités. Féroces à Kanyényé, où ils frappaient et blessaient les hommes qui avaient l'imprudence de s'écarter du bivouac, ils sont ici à peu près sociables. Mais les égards qu'ils

nous témoignent et leur curiosité refrénée, tient peut-être à l'amitié que nous témoigne leur souveraine.

— Sélika, nous l'avons surnommée ainsi, Sélika est parfaite. Vingt ans de moins à son actif, et j'en serais devenu amoureux. En tout autre endroit de l'Ou-Gogo, si nous eussions perdu des chèvres, comme cela vient de nous arriver, il nous aurait fallu parlementer longtemps avant de rentrer en possession de notre petit troupeau et payer grassement ceux qui nous l'avaient peut-être... effarouché. Ici, rien de semblable. La Sultane n'eut pas plus tôt appris que les dites chèvres avaient donné l'essor à leur humeur capriolante, qu'elle donna l'ordre de nous les ramener et qu'elle tança vertement le M'Gogo qui, les ayant trouvées, ne les avait pas immédiatement reconduites au campement des Hommes Blancs, ses Frères. L'autre jour, elle nous envoya deux de ses gens pour nous porter des nouvelles de la guerre. Reconnaissant de l'attention, M. Sergère leur donna une chouka d'étoffe, ce qui mit la digne femme en courroux. Elle adressa même de ce chef de vives remontrances à son ami : — « Si tu donnes tous tes tissus, lui dit-elle, il ne restera plus rien pour toi! Quand je t'envoie mes domestiques, n'importe pour quel motif, je n'entends pas que tu les paies. »

Nous avons aussi le privilège de recevoir les demoiselles d'honneur. Je renonce à rapporter les ébouriffantes conversations qui s'engagent dans ces réunions intimes. C'est inénarrable! Ces demoiselles veulent savoir le pourquoi et le comment des choses, et nous font sur nos mœurs occidentales les questions les plus saugrenues. — « Combien avons-nous de femmes? Combien d'esclaves? Ont-elles de beaux bracelets? Les aimons-nous toutes..... et dans quelles proportions?... »

Elles se montrent surtout étonnées de ce que nous voyagions seuls et, Dieu me pardonne! ne seraient pas éloignées de combler charitablement cette lacune de notre long voyage.

Puis c'est notre garde-robe, nos objets de toilette qu'elles inspectent longuement. Elles mordent fort bien à nos conserves et raffolent du chocolat. Le thé ne leur plaît que tout juste, mais il a fallu leur enlever d'autorité une bouteille de cognac dont nous leur avions versé quelques gouttes. Elles nous croient tous frères et nous n'avons garde de les détromper.

MM. Sergère, Ramaeckers et le baron von Schöler, excel-

lent dans l'art de les amuser. En revanche notre ami de Lea ne peut pas les *sentir*. Le beurre plus ou moins rance dont elles sont enduites lui soulève le cœur. Naturellement il faut se prêter de bonne grâce à tous leurs caprices, et ne jamais témoigner de fatigue ni d'ennui. Ce rôle n'est pas facile à soutenir et ne convient pas à toutes les natures. Pour moi, cela m'amuse beaucoup et j'emporterai de mes amies de Konko le meilleur souvenir.

Je suis convaincu qu'un Européen adroit réussirait parfaitement à établir une station sur ce point. Il faudrait, par exemple, qu'il disposât d'une force respectable, afin de se mettre à l'abri des incursions du voisin. Mais cette condition s'imposera bientôt partout à l'intérieur.

—Notre campement est très animé pendant le jour. Quantité de femmes Oua-Gogos viennent nous offrir et nous vendre leurs denrées. D'ordinaire, les hommes se mêlent peu de ces sortes de transactions. On n'entend toute la journée retentir que ce cri significatif lancé à tue-tête. — « *Nataka Barouti! Nataka Barouti!* » Je veux de la poudre! Je veux de la poudre! C'est un signe du temps. On offre en retour, des poulets, des chèvres ou de la viande de bœuf, mais nous ne tenons pas beaucoup à nous dessaisir de nos munitions.

Au coucher du Soleil, hommes et femmes rentrent dans leurs tembés, poussant devant eux le bétail vagissant et les ânes gris perle, aux flancs rebondis. Les feux du camp s'allument, car les nuits sont fraîches et la bise souffle avec violence. — Contre le vent et le froid, un simple burnous arabe est la meilleure garantie. On s'en enveloppe pendant la couchée même, lorsqu'on est choisi pour monter la garde dans les endroits réputés dangereux. — Alors commence pour les hommes de l'escorte la chasse aux Oua-Nyamouézis. Pour prévenir les vols et arrêter les maraudeurs, les Nyamparas forcent leurs hommes à coucher autour des ballots, réunis sur un seul point. Les porteurs essayent de se soustraire par tous les moyens possibles à cette désagréable corvée, préférant passer la nuit dans leurs cambis de paille, où ils sont à l'abri du vent. Aussi se cachent-ils de tous côtés. Mais les Nyamparas, armés de longues gaules, les traquent sans pitié, les fustigent, démolissent les cambis où ils sont retranchés, et finissent par en ramener un nombre suffisant qu'ils poussent devant eux comme un troupeau de chèvres.



La Sultane de Konko et sa demoiselle d'honneur.
(Dessin de A. Serrure.)

Cette scène désopilante se renouvelle tous les soirs. Peu après, le silence s'établit. Les hommes s'endorment, et nous n'avons plus pour nous distraire, pendant nos heures de garde, que le cri agaçant des hyènes et parfois l'incendie d'un cambi, dont l'occupant déménage précipitamment, l'épiderme plus ou moins roussi.

A la comédie succède d'ailleurs la tragédie. Dernièrement un Pagazi est mort de la dysenterie. Ce malheureux appartenait à une petite caravane qui s'était jointe à la nôtre. Or, comme j'ai eu l'occasion de le dire, il n'est pas permis d'enterrer les étrangers dans l'Ou-Gogo. Qui plus est, un décès, s'il est connu, donne lieu aux plus grands ennuis et à des tributs fort élevés. Que faire, sinon laisser dévorer le cadavre par les hyènes? Lorsque le camp tout entier fut livré au sommeil, on porta le corps, attaché à une perche et convoyé par quelques-uns de ses anciens camarades, sous un baobab, situé à quelques centaines de mètres. Au bout d'une couple d'heures, n'entendant aucun cri d'hyène en frairie, nous allâmes voir si le cadavre était encore intact. La lune, alors dans son plein, nous permit de distinguer parfaitement tous les détails d'une scène répugnante. Quatre hyènes, grondant furieusement, s'acharnaient sur la triste dépouille et ne l'abandonnèrent que lorsque nous fûmes tout près, en entendant jouer les batteries de nos fusils. Le corps était dans un état hideux, les intestins fouillés et dévorés, les tibias à nu, un pied enlevé, un bras et une partie de la face complètement rongés! Nous nous mimes à l'affût à quelque distance. Au bout de peu d'instants, une hyène revint, saisit le corps par un bras, le jeta sur son dos et détala le plus promptement possible, ployant sous l'horrible faix. Un coup de feu partit, suivi de plusieurs autres. Blessé à l'arrière-train, l'animal dut lâcher sa proie. Mais les hyènes étaient tellement voraces et alléchées par les prémices du festin inattendu, que malgré les coups de fusil elles revenaient à fond de train pour en ressaisir les restes. Nous quittâmes d'ailleurs bientôt la place. A quoi bon interrompre leur funèbre besogne? Le cadavre n'était-il point déposé là à leur intention?

Le lendemain matin, nous ne retrouvâmes aucune trace du drame de la nuit. Le jour suivant ce fut le tour d'un autre porteur.

Abandonné par une caravane qui nous avait précédés, l'in-

fortuné était resté couché, réduit à l'état de squelette, au milieu du camp. Nous lui donnions à manger par charité. Un jour on l'oublia. Le lendemain il était mort, mais les hyènes ne durent pas faire ripaille.

Ce n'est rien encore. Du moins ces pauvres diables avaient passé de vie à trépas avant de servir de proie à de féroces et lâches animaux. Nous avons eu une gradation dans l'horrible. Un de nos Akidas, pris d'un accès de fièvre chaude, avait quitté le camp. Son cambi étant établi sur la lisière, il n'avait point eu de peine à tromper la vigilance peu active de ses gardes-malades. Epuisé par la typhoïde, il n'a pu aller bien loin et est tombé sur la natte qu'il avait emportée, on ne sait dans quel but.

Les hyènes l'ont dévoré tout vivant, et c'est à grand'peine qu'au lever du Soleil on a retrouvé quelques vestiges humains permettant de reconstituer l'effroyable scène accomplie à quelques pas de nos tentes.

Ne dirait-on pas un conte lugubre, enfanté par la sombre imagination d'un Hoffmann, d'un Edgard Poë ou d'un Jules Verne ? Et cependant, je ne consigne ici que l'exacte vérité, en supprimant même des détails par trop terrifiants.

L'Afrique est une rude école et, pour se familiariser avec ses mystères, il faut avoir, comme dit Horace, le cœur bardé d'un triple airain.

— Entretemps nous continuons à expédier courrier sur courrier à Mounié Mtoina, pour lui demander des nouvelles des hostilités. Aucun d'eux ne lui parvient. Enfin, le 26 septembre, il nous envoie quelques hommes pour inviter les Européens à venir, en personne, reconnaître la route. La position de Mdabourou est représentée par lui comme très critique. Il confirme la destruction de tous les tembés, sauf celui du Sultan ennemi, et la mort de la mère de ce dernier, de sa femme et de son fils.

M. de Leu et moi, avons été repris par la fièvre. M. Ramaeckers, répondant immédiatement au conseil de Mounié Mtoina, s'est rendu seul sur le théâtre de la guerre avec deux membres de l'expédition allemande et une centaine de soldats de l'escorte.

Laissons à notre digne chef le soin de rapporter lui-même, dans une lettre envoyée au Comité bruxellois de l'Association Africaine, tous les détails de sa scabreuse expédition :



Festin d'Hyènes.

(Dessin de E. Broerman.)

« Je n'hésitai pas à me mettre en route, le lendemain du jour où j'avais reçu les émissaires de Mounié Mtoina. Laissant au camp MM. de Leu et Becker, tous deux fort souffrants de la fièvre et hors d'état de supporter les fatigues d'une semblable expédition, j'emmenai une centaine de mes Askaris, tous armés de fusils et bien pourvus de munitions de guerre. Le baron Schöler et M. Reichard, de l'expédition allemande, se joignirent à moi avec une dizaine de leurs hommes.

« Un guide nous conduisit à Mdabourou par des chemins détournés et, après 7 heures d'une marche très fatigante, nous atteignîmes le village. Notre troupe était suivie d'un nombre considérable de Oua-Gogos qui, nous voyant partir, avaient saisi cette occasion pour aller rejoindre Mounié Mtoina.

« A peine arrivés, on nous indiqua comme logement un tembé en ruines, ouvert sur trois faces, et nous reçûmes presque immédiatement la visite du fils de Mounié Mtoina, représentant son père sur le théâtre des opérations. Ce jeune homme nous avoua ingénûment que la situation était loin d'être aussi belle qu'on nous l'avait rapporté. A vrai dire, presque tous les tembés, à l'exception de deux, étaient en son pouvoir, mais ces tembés, peu importants, s'étaient vus abandonnés presque sans lutte. Toute la défense s'était concentrée dans le *Kouïkourou*, vaste construction en bois et en torchis, de plus de 200 mètres de façade, habitée par le Sultan et ses soldats.

« Un tembé voisin, beaucoup plus petit, tenait encore. Les hommes de Mounié Mtoina manquaient absolument de poudre. Ils en avaient demandé à leurs alliés et comptaient en recevoir le jour même. Enfin, la veille ils avaient été battus et repoussés.

« Tel était le bilan de leur situation.

« Je ne lui cachai pas ma surprise et mes craintes au sujet de l'issue de la guerre. Mais, alors, il s'empressa d'ajouter naïvement qu'il avait compté sur moi pour enlever le Kouïkourou. Je lui répondis que nous n'étions venus, sur l'invitation de son père, que pour reconnaître la route et non pour nous battre : que d'ailleurs nous étions décidés à ne rien entreprendre avant d'avoir vu son père ou correspondu avec celui-ci.

« Je fis écrire sur-le-champ à Mounié Mtoina pour lui exposer le cas et je promis à son fils d'aller le voir, le lendemain, à l'aube.

« Nous étions arrivés tard et cette visite nous avait conduits aux dernières heures du jour. Je sortis pour reconnaître la position et fus très étonné de constater qu'on nous avait mis en première ligne, à 600 mètres du Kouïkourou, tandis que les soldats de Mounié Mtoina s'étaient établis à plus d'un kilomètre au delà. Je pris immédiatement toutes les mesures de prudence que la situation commandait et nous attendîmes la nuit. Entre-temps nos soldats, en allant chercher de l'eau, avaient essuyé une légère escarmouche des gens du petit tembé. Notre arrivée, d'ailleurs, produisait la plus grande impression car, ainsi que je l'ai dit, notre troupe était suivie d'une quantité considérable de Oua-Gogos, venant faire, à bon marché, preuve de dévouement.

« Le résultat de cette alerte fut que, pendant la nuit, les gens du petit tembé l'abandonnèrent, en y mettant le feu, pour se réfugier dans le Kouïkourou. Le lendemain, au point du jour, j'allais, suivant ma promesse, me rendre chez le fils de Mounié Mtoina, lorsque je le vis arriver, suivi d'au moins 500 hommes. Il me déclara que craignant, de me voir partir, il était accouru en force pour s'opposer à toute retraite. Le baron Schöler survint, sur ces entrefaites. Je lui exposai la situation, qui me paraissait ne pouvoir se dénouer sans combat : « Ou bien il faudrait se frayer un passage à travers les troupes de Mounié Mtoina, lui dis-je, ou bien nous rendre à leurs désirs et chercher à nous emparer du Kouïkourou. Dans le premier cas, nous nous aliénons l'amitié d'un chef toujours bienveillant pour les caravanes européennes et nous créons, de plus, d'énormes difficultés à notre passage futur, en nous mettant sur les bras deux ennemis pour un. Dans le second, nous renversons un Sultan qui, à vrai dire, ne nous a aucunement provoqués, mais dont l'orgueil, la haine et l'avidité nous sont connus suffisamment. Ce jeune monarque, infatué de sa réelle puissance, s'est permis, en effet, de rançonner indignement les caravanes qui nous ont précédés. » Le baron Schöler, comme moi, fut d'avis que le choix n'était pas douteux. Mais il se refusa de rien entreprendre avant d'avoir déjeuné. Cette réserve était tellement naturelle que je m'y rendis immédiatement et, à la grande déception du fils de Mounié Mtoina et de ses chefs, qui n'y comprenaient rien, nous rentrâmes tous dans notre tembé pour y prendre notre collation.

« Bientôt après, nous revînmes auprès de nos alliés de ren-



Trophée humain a Mdabourou.

(Dessin de E. Broerman.)

contre et nous déclarâmes que nous étions prêts à attaquer, pourvu qu'ils en fissent autant.

« Les braves Oua-Gogos se déployèrent à un bon kilomètre du tembé, en brandissant leurs arcs et leurs flèches et gardèrent prudemment cette position pendant toute la durée du combat. Mes Askaris, au contraire, se précipitèrent d'emblée à 140 pas du Kouïkourou, abrités autant que possible derrière les baobabs. On ouvrit le feu. Le tembé était très bien défendu, approvisionné d'armes et de munitions et répondait coup pour coup à toutes les attaques. On entendait distinctement au sifflement des balles qu'il devait s'y trouver quelques fusils rayés.

« Vers midi, le feu cessa des deux côtés et nos soldats allèrent se reposer pour recommencer, vers quatre heures de l'après-dîner. J'avais, entretemps, fait dire à notre allié d'occuper en force tous les points où il se trouvait de l'eau, me réservant de garder, moi-même, la partie la plus voisine du Kouïkourou. Car il faut vous dire que les savants guerriers qui réclamaient mon aide, se retiraient tous les soirs à beaucoup plus d'un kilomètre du point attaqué et laissaient ainsi toute liberté aux assiégés de venir abreuver leurs grands troupeaux et de s'approvisionner d'eau potable. Effectivement, le même soir, les gens de Mdabourou voulurent faire sortir leur bétail, mais j'avais installé tous mes postes et on leur tua trois hommes. Ils durent se retirer sans prendre de l'eau.

« Cependant, j'avais changé de tembé et j'étais venu m'établir un peu plus près du Kouïkourou royal. La nuit, vers deux heures du matin, mes avant-postes se replièrent et vinrent me prévenir qu'une animation extraordinaire régnait dans la forteresse. Je crus à une sortie qui tenterait de nous déloger et, connaissant le caractère de mes hommes, je compris que si j'attendais moi-même d'être attaqué, ils ne tiendraient pas. La Lune brillait encore au ciel.

« Je donnai immédiatement l'ordre de prendre l'offensive, me fiant à l'influence morale que possède toujours l'assaillant. Cette attaque réussit au delà de mes espérances. Vers trois heures du matin, nous étions maîtres du tembé, qui flambait aux quatre coins. Le Sultan s'était enfui pendant la nuit.

« Nous rassemblâmes aussitôt que possible nos soldats et nous reprîmes le chemin de Konko, où nous arrivâmes à minuit et quart.

« Le bruit de notre victoire nous y avait précédés et fort à propos, car les gens d'Ou-Séké, me sachant en route avec la plus grande partie de mes soldats, méditaient d'attaquer notre campement. Le prompt succès de nos armes les dégoûta de rien tenter contre nous. Leur terreur fut même si grande, qu'ils allèrent jusqu'à chasser le Sultan de Mdabourou qui s'était réfugié chez eux.

« Le jeudi 30, j'accordai un jour de repos à mes soldats. J'en avais moi-même grand besoin, car deux nuits passées au bivouac, sans autre objet de campement que nos couvertures, m'avaient donné un assez fort accès de fièvre.

« Maintenant que vous savez les péripéties de la bataille de Mdabourou, permettez-moi d'ajouter quelques observations.

« Bien que l'Association nous ait prescrit d'observer une stricte neutralité dans les querelles des souverains indigènes, je ne crois pas avoir outrepassé mon mandat en évitant, pour la 3e expédition belge, le triste sort des Carter et des Cadenhead.

« Il me fallait absolument prendre un parti énergique et je crois que j'ai choisi le meilleur.

« Si j'avais refusé de combattre un Sultan hostile aux Européens, je me serais infailliblement attiré l'inimitié d'un chef qui, au contraire, les favorise et les protège. Et de tous les côtés, la retraite nous eût été coupée. Vous le voyez, je n'ai agi que contraint et forcé. L'abstention, que dis-je, l'hésitation aurait été plus qu'une faute. Elle nous eût été reprochée comme un acte de folie et de criminelle imprévoyance.

« Notre succès, si complet et si foudroyant, relève d'ailleurs singulièrement ici le prestige européen, compromis par des revers immérités et de nobles scrupules, représentés comme dictés par la seule faiblesse de nos armes et la lâcheté de nos chefs.

« D'un autre côté, résultat doublement précieux, l'un des Hongos les plus élevés et les plus arbitraires de l'Ou-Gogo, vient de disparaître. C'est là un commencement de légitime répression qui donnera à réfléchir aux autres Sultans pillards, enhardis par une incroyable longanimité.

« Enfin, pour ce qui nous concerne particulièrement, cette victoire a exalté le moral des soldats de l'escorte, au point que je crois pouvoir les conduire désormais où je voudrais. Ces

hommes sont aussi capables d'héroïsme que d'intimidation. Aujourd'hui ils inclinent vers l'héroïsme et à l'heure, peut-être proche encore, du danger, je saurai en profiter. »

— Pendant que nos Askaris se reposent sur leurs lauriers et font bombance, grâce au bétail que leur ont abandonné les vainqueurs, nous adressons nos adieux à la bonne Sélika et à son noir escadron de demoiselles d'honneur.

La Sultane, rassurée par le récit des exploits de notre Chef, voudrait nous garder toujours sur son territoire, pour le défendre contre les incursions des Sultans voisins. Elle nous comble de provisions pour la route, et nous fait promettre de repasser par son village à la première occasion. Nous la quittons fort satisfaite des étoffes et des babioles en clinquant que nous lui avons solennellement offertes, comme étant des trésors d'un prix inestimable. Enfin, nous prenons définitivement congé, accompagnés de regrets unanimes.

— Partis de Konko à 4 heures. Il en est cinq lorsque nous entrons dans le vaste fourré qui s'étend jusqu'au village incendié de Mdabourou. Chemin faisant, nous rencontrons des groupes nombreux de Oua-Gogos, alliés de Mounié Mtoina, chargés de butin, de céréales, et poussant devant eux des troupeaux de bétail, conquis sur l'ennemi.

Enfin, au sortir des taillis d'acacias, d'épines et de lianes, nous apercevons le grand et autrefois important district de Mdabourou, composé d'une trentaine de villages, pour la plupart réduits en cendres. Le Kouïkourou ou Tembé impérial, immense construction carrée d'au moins 400 mètres de façade, fume encore et, sur de longues perches à l'extérieur du Boma, grimacent les têtes coupées, vues par M. Burdo.

Tous les villages africains ont leurs tambours de guerre, remisés sous un hangar et que l'on bat à la moindre alerte au moyen de baguettes de bois.

Il y en a de fort grands, voire d'immenses, comme c'est ici le cas. On les creuse dans des troncs d'arbre, complètement évidés et un peu rétrécis dans la direction du sol. Les deux ouvertures sont tendues de larges peaux de bœuf, dont les pourtours, découpés en lanières, se rejoignent, fortement étirés et noués bout à bout.

C'est au milieu des ruines mêmes, que nous serons obligés de camper, l'ennemi pouvant songer à un retour offensif, dangereux, pour nous, en rase campagne. Quoique nos yeux soient déjà quelque peu familiarisés avec les horreurs africaines, et que notre sensibilité ait eu le loisir de s'émousser aux sanglantes surprises de cette existence sauvage, la vue des cadavres des guerriers, des femmes, des vieillards et des enfants, jonchant le sol, parfois atrocement mutilés, nous pénètre de pitié et de dégoût. Les soldats de Mounié Mtoina se sont montrés bien cruels après la victoire ! Mais comment refréner ces natures abruptes et foncièrement sanguinaires, surtout lorsqu'une longue résistance a exalté encore leur férocité naturelle? Autant prétendre arracher au tigre la proie qu'il a saisie. M. Ramaeckers a dû déployer une énergie indomptable pour empêcher ses Askaris d'imiter les indigènes et pour les ramener, après le combat, en bon ordre au campement.

L'enceinte du Kouïkourou, rompue en divers endroits, n'atteint guère plus de deux mètres d'élévation. Elle se compose de deux murs en torchis, couverts d'un toit, à légère pente extérieure, pour l'écoulement des pluies, et est percée de meurtrières, derrière lesquelles les hommes du Sultan en fuite, ont fait bravement le coup de feu. Les magasins incendiés, ayant contenu les céréales, répandent une vapeur asphyxiante et l'eau manque pour éteindre le feu couvant toujours. Plus une tête de bétail, naturellement. Les Oua-Gogos s'en sont emparés, comme des armes, de l'ivoire, des étoffes et des marchandises, composant le trésor particulier du Sultan et les réserves de la population. Après avoir déblayé une des cours intérieures des débris et des cadavres qui l'obstruent, nous y plantons nos tentes et y déposons nos ballots. Puis nous allons visiter le théâtre de la lutte.

J'ai pris six vues photographiques sur les lieux mêmes de l'engagement et dans les environs dévastés, enjambant les corps humains à moitié dévorés par les hyènes, et poursuivi partout par l'âcre fumée des incendies.

Le soir, à notre grande surprise, nous recevons un courrier dépêché par le capitaine Popelin, qui se trouve avec M. Roger et 25 hommes d'escorte chez Mounié Mtoina. Il est arrivé ce soir même, et nous annonce sa visite pour le lendemain.

Peu accessibles aux sentiments qui nous animent, soldats et porteurs fêtent la victoire par un plantureux festin. La scène d'extermination qui nous entoure ne fait que redoubler leur joie bruyante et barbare. Les femmes mêmes et les enfants, regardent les cadavres avec indifférence, sans s'émouvoir de leurs tristes mutilations. Plusieurs des bœufs donnés aux Askaris, comme part du butin, par le fils de Mounié Mtoina, qui a conduit les opérations, sont dépecés et grillent sur les feux éparpillés. La plupart de nos hommes se sont installés dans les tembés à moitié effondrés, où ils font joyeusement ripaille.

Nous passons une nuit pénible et troublée. Le sommeil ne vient point clore nos paupières. Nous avons la respiration gênée par les dernières fumées de l'incendie qui se rallume à chaque instant de ses cendres et plus encore par les émanations des cadavres en putréfaction. Pour ajouter à l'angoisse qui nous oppresse et aux sinistres tableaux qui continuent à hanter notre imagination surexcitée, nous entendons les cris insupportables d'une légion d'hyènes et de chacals voraces, revenant à la curée. Hommes et animaux, tout est ici également altéré de carnage !

---

# CHAPITRE XI.

Réunion. — Le capitaine Popelin et Roger, le tournaisien. — Mouvement tournant. — Chasse au zèbre et à la girafe. — Des rayons de miel. — Un orage et une inondation. — Escorte du capitaine. — Le fidèle Raschid. — Boniface, pupille de la Mission du Saint-Esprit —Viatique de campagne. — Un *Tongo*.— Les oiseaux. — Village de Mounié Mtoina. — Triple enceinte. — Dans l'exaltation de la victoire.— Une armée de renfort. — Sef bin Raschid. — *Moalé*. — Entrée triomphale et fantasia. — Ballet militaire. — Réception. — L'ami particulier du Saïd Bargash. — Engagement solennel. — Sécheresse. — Le Mgonda Mkali, ou terre ardente.— Ouambas-Ouambas. —Le Fra Diavolo du désert. — Une allocution. — *Oua-Totos*! — *Hain! Hain!*

Il n'est pas huit heures du matin, lorsque le capitaine Popelin et Roger, le Tournaisien, font leur entrée à Mdabourou et nous trouvent occupés à prendre des mesures pour les recevoir le plus brillamment possible. A cet effet, nous avons fait abattre un bouvillon et un mouton gras. Nos plus fines conserves sont dépaquetées et deux bouteilles de vin transportées en grande pompe dans la cour qui nous sert de salle à manger.

Tous les Européens se seront bien conduits dans cette affaire et l'on peut dire qu'ils auront bravement fait face au danger. MM. Popelin et Roger avaient appris à Tabora, vers où ils s'étaient repliés, que nous courions de grands dangers, et s'étaient empressés d'arriver à la rescousse. Ce nous est une grande joie de retrouver, au milieu du désert africain, deux compatriotes, dont nous connaissons de longue date la détermination et la rare intrépidité. Nos cœurs se gonflent à leur fraternelle accolade, et il nous semble avoir recouvré avec eux une partie de la patrie absente. Aussi, bannissant les tristesses de la veille, passons-nous, à notre tour, et sans scrupule, la journée en joyeux banquets, coupés d'interminables conversations.

M. Popelin, chef de la deuxième expédition de l'Association Internationale Africaine, est âgé de 33 ans environ. De haute stature, carré d'épaules, de figure sympathique, entourée d'un collier de barbe blonde, il a l'humeur gaie et le jovial entrain d'un vrai Bruxellois. Chargé de fonder à Nyangoué, une sta-

tion, sur le Congo, il s'était rendu d'abord à Karéma avec son escorte, et se disposait à traverser le Lac, lorsque le bruit inquiétant de l'entrée en campagne de Mirambo vint ajourner ses premiers projets. Le Bonaparte noir, en quête d'alliances, s'étant d'abord arrêté chez Simba, chef de l'Ou-Savira, et les deux armées, marchant vers l'Ou-Fipa, la caravane Roger-



LE CAPITAINE POPELIN.
(Dessin de G. VANAISE.)

Burdo, qui avait quitté Tabora pour se diriger vers le Lac, courait risque d'être pillée et détruite. M. Popelin se mit immédiatement en marche pour secourir ses frères en péril. Après avoir contourné, de nuit, le village de Simba, il put arriver, sans être inquiété, à Kisinndé, où se trouvaient, comme je l'ai dit plus haut, MM. Burdo et Roger, abandonnés de la totalité de leurs porteurs. Ces derniers, terrifiés par le voisinage de

Mirambo, qui opérait à quelques journées seulement, avaient regagné leurs villages respectifs, laissant nos compatriotes seuls gardiens d'un bagage bien fait pour tenter la cupidité des chefs marrons, s'autorisant indûment du nom de Mirambo. Grâce à ses 50 hommes d'escorte et aux Pagazis qu'il sut engager sur place — Dieu sait à quel prix ! — M. Popelin réussit à faire transporter toutes les marchandises à Tabora, où elles restent déposées dans la Station belge du docteur Van den Heuvel. Une partie, seulement, en a été distraite en faveur de M. Burdo, atteint d'une périostéite à la jambe et forcé de regagner à tout prix la côte. Nos lecteurs savent dans quelles circonstances nous avons rencontré celui-ci à Konko.

M. Roger, fils de bons fermiers du Tournaisis, est de taille moyenne, fort, sanguin, et cependant résistant admirablement au climat d'Afrique.

C'est que notre compatriote se retrouve ici dans son véritable élément, aguerri qu'il est, depuis son enfance, par les hygiéniques entraînements de la chasse. Jamais il ne quitte son lourd fusil, calibre 10, ni sa giberne amplement garnie de cartouches. Dans les stations, comme en marche, il est infatigable. Pendant qu'éreintés et fourbus, ses compagnons restent au camp, lui, prend à peine le temps de déjeuner et s'en va allègrement chasser l'antilope ou la girafe. L'insuccès n'altère point son imperturbable bonne humeur. Mais s'il abat quelque pièce importante, il en est heureux pour huit jours. Il faut le voir, paraît-il, lorsque la bête rapportée à la Station ou au camp, dépecée par ses soins et répartie proportionnellement entre les hommes de l'escorte, il en sert les morceaux les plus délicats sur la table particulière des Européens ! C'est Nemrod, lui-même, doublé de Vatel ! Droit et serviable, franc et généreux, M. Roger, par son exemple, redonnerait du cœur aux plus abattus.

Pour mieux typer notre chasseur, dont nous signalons par anticipation les exploits, il ne sera pas sans intérêt de donner quelques extraits des lettres envoyées par lui au Secrétariat de Bruxelles. On l'y verra à l'œuvre, encore sous le coup de ses premiers enthousiasmes et de ses premières déceptions, mais toujours exultant d'ardeur cynégétique. Les lettres, auxquelles

j'emprunte les passages suivants, datent de l'année dernière, et c'est à Bruxelles que j'en ai pu prendre copie :

« Le 19 mars, nous étions campés à Konko, à 2 lieues d'une plaine immense, sur laquelle sont éparpillés, d'endroits en endroits, des arbustes épineux d'aspect grisâtre. De loin en loin, un bouquet vert repose la vue fatiguée, sur l'immensité de la



ROGER, LE TOURNAISIEN.

(Dessin de G. VANAISE.)

plaine. C'est cette espèce de désert que hantent le zèbre et la girafe.

» L'un de mes hommes, Mabrouki Speke, (1) vint m'offrir de me mener à l'endroit où, disait-il, zèbres et girafes abondaient. J'acceptai avec empressement, et nous partîmes sans plus attendre.

---

(1) Ainsi nommé parce qu'il fit partie de l'expédition de Speke ; le même, probablement, engagé par Stanley, lors de son expédition à la recherche de Livingstone.

» Deux heures de marche forcée nous amenèrent à la limite du territoire de chasse; nous continuâmes à avancer dans la plaine et, environ une heure après, j'arrivai en vue d'un magnifique troupeau composé de onze girafes de toutes tailles. Un grand mâle, d'une robe fauve, presque brune, le conduisait. Sous un ciel de feu, dans une plaine ardente et déserte, c'était l'un des plus beaux spectacles qui pût frapper l'œil d'un chasseur.

» Je me mis en mesure d'approcher, ce qui, à première vue, me semblait chose presque impossible, car bien que je fusse éloigné des girafes de plus de 1000 mètres, elles donnaient déjà des signes de frayeur.

» Nous résolûmes de les rejeter vers quelques bouquets d'acacias que l'on apercevait à environ un kilomètre de là. Contrairement à ce que je pensais d'abord, les girafes ne détalèrent au petit trot que lorsque nous fumes à environ 500 mètres d'elles, et s'engagèrent juste dans la direction que je désirais leur voir prendre. Deux cents mètres plus loin, elles s'arrêtèrent et nous laissèrent approcher jusqu'à 400 mètres, puis reprirent le trot qui se changea presque aussitôt en un galop lourd et peu rapide.

» Elles s'étaient rapprochées des bosquets qu'elles finirent par atteindre à la file et au pas. Immédiatement elles se mirent à tondre le sommet des acacias. Les petits, absolument semblables à des lamas géants, folâtraient et tétaient leurs mères. La tête du grand mâle se voyait au-dessus de toutes les autres, jetant à la dérobée des regards de défiance de notre côté. Nous approchions, moi lentement, mes deux hommes, que j'avais déployés en tirailleurs, et qui devaient agir comme rabatteurs, beaucoup plus vite, de chaque côté. Le grand mâle était mon point de mire. Quelle bête immense, mon Dieu! Il lui eût été impossible d'entrer dans l'église de mon village sans faire une profonde révérence!

» Comme je l'ai dit, j'avançais insensiblement, ne perdant pas la bête du regard. Un coup d'œil furtif, jeté à droite et à gauche, me fit voir que mes hommes jouaient parfaitement leur rôle et attiraient sur eux l'attention des girafes, sans toutefois les effrayer. Notre marche simultanée était englobante et tenait en respect tout le troupeau.

» J'étais arrivé à 300 mètres; il fallait, pour les avoir à

bonne portée, gagner au moins, encore, une centaine de mètres. Le grand mâle devenait inquiet; il tondillait avec une certaine impatience le sommet de son arbre, tournant la tête de côté et d'autre. Les petits continuaient à téter, les jambes écartées et secouant la queue comme des agneaux au pâturage. Les mères ne manifestaient aucune crainte.

« Sur ces entrefaites j'étais arrivé à environ 200 mètres de la bande qui, seulement alors, eut conscience du danger. Brusquement le vieux mâle poussa une espèce de grognement, secoua la tête et se mit à trotter, suivi de toute sa tribu. Il me présentait le flanc, cible admirable. Mon fusil s'abattit, cherchant le défaut de l'épaule, un coup de feu retentit et j'entendis le bruit sec de ma balle. La bête fut secouée comme un arbre par un coup de vent, mais au lieu de tomber sur le coup, et je m'y attendais, elle se mit à galoper, suivie par le troupeau, un moment indécis.

« Mon fusil s'abattit de nouveau. Un coup de feu, parti de ma carabine, arrêta net, cette fois, dans son galop, l'immense animal. Il tourna complètement sur lui-même, comme un bâtiment qui vire de bord, trembla de tous ses membres, secoua la tête et se remit à marcher à petits pas chancelants.

« Le reste de la bande pris de terreur, avait fui au grand galop, sans attendre son chef blessé. Je me mis à courir après le géant vaincu, afin de jouir de sa chute, comme on examine un gros chêne qui va tomber sous la cognée d'un bûcheron. Mais mon approche sembla le galvaniser. Presque paralysé, une seconde auparavant, il se mit à marcher à grands pas, prit le trot, puis le galop, et en moins de deux minutes se trouva, non seulement hors de portée, mais hors de vue.

« Je ne pouvais en croire mes yeux. Cloué au sol par l'étonnement, je me demandais si je n'étais pas le jouet d'une hallucination? Avais-je bien réellement vu à quelques pas seulement, cette grande bête roussâtre,— dont la tête élevée me forçait de regarder le ciel, — ayant deux trous sanguinolents, l'un à un pied audessous du garrot, l'autre à la bonne place,au défaut de l'épaule ou un peu à côté ?

« Lorsque je repris mon sang-froid, l'arme que j'avais négligé de recharger, dans l'excitation du moment, était encore fumante. Mais la gigantesque proie m'avait glissé des mains, pour ainsi

dire, et allait devenir la pâture des vautours, des chacals et des hyènes.»

Nous allons voir, maintenant, notre camarade, plus heureux dans une chasse aux zèbres que nous lui laisserons également raconter lui-même :

« Un matin, guidé par un indigène de la tribu des Makoas — grands chasseurs de profession et dénicheurs d'abeilles, — je me remis à battre les plaines de Mdabourou, jusque-là arpentées vainement par moi. Nous ne tardâmes pas à être en vue de plusieurs troupeaux de zèbres, paissant tranquillement, et qui, à notre aspect, se réunirent en masse compacte, nous regardant avec défiance. Comme nous gagnions du terrain, ils prirent le galop avant que je songeasse à décharger un seul coup de fusil.

« Notre course nous amena de nouveau non loin d'une bande serrée, sur le milieu de laquelle se détachaient pittoresquement quelques élégantes silhouettes de girafes. Mes trois hommes, le chasseur makoa compris, se divisèrent pour rabattre le gibier vers un grand acacia, situé à la distance de trois cents mètres, au milieu d'un bouquet de verdure, et où je pris moi-même position. Au bout d'un quart d'heure, le bruit d'un galop formidable m'apprit que le troupeau était lancé dans ma direction, et bientôt je vis s'élever au loin d'épais tourbillons de poussière. Arrivée à la distance de 300 mètres, environ, la bande, avertie comme par instinct de ma présence, obliqua brusquement vers la droite. Plus de 600 zèbres, précédés de cinq girafes, défilèrent ainsi au grand galop devant mes yeux. Le gros passé, l'arrière-garde se rapprocha insensiblement du fourré, si bien qu'un groupe de cinq zèbres se présenta à une distance de 200 mètres. Je me dressai d'un bond et fis feu. Un des zèbres, atteint au flanc droit, se cabra douloureusement, mais pour reprendre immédiatement sa course, de rapide devenue affolée.

« Certain d'avoir touché l'animal en pleine robe, je me mis à sa poursuite, par acquit de conscience, car l'aventure de ma girafe m'avait rendu assez pessimiste. Mais mon chasseur makoa, qui avait vu l'effet du coup de feu, me rendit un peu d'espoir, en me faisant comprendre par ses gestes que le zèbre blessé ne tarderait point à s'abattre. Nous suivîmes la piste dans le

plus grand silence, et au bout d'un peu de temps, nous avisions en effet quelques zèbres et quelques girafes, paissant tranquillement entre des épais fourrés d'acacias. Pour ne point leur donner l'éveil, nous nous jetâmes à plat ventre dans le dessein de nous poster entre la bande et l'un des fourrés les plus rapprochés. Les épines dont la plaine était jonchée, nous entraient dans les mains, dans les coudes et dans les genoux, et nous rampions péniblement, obligés de pousser notre fusil devant nous. Du troupeau qui tondait l'herbe résistante, folâtrant, se mordillant comme nos chevaux mis au vert, se détacha tout à coup un animal démesurément ballonné et à la démarche embarrassée. Je le vois errer solitairement, se frotter contre les arbres qu'il rencontre et, enfin, se laisser aller tout d'une pièce sur le sol. Ces singulières allures m'intriguaient beaucoup, et je croyais avoir affaire à quelque jument sur le point de mettre bas. Arrivé entre le fourré et la troupe sans défiance, je me levais, le dos courbé, mais les vigilants animaux m'ayant aperçu, détalèrent immédiatement, quoique d'une allure moins rapide, et comme au regret d'abandonner un camarade en détresse.

« Je me mis à courir pour leur barrer le chemin, hésitant entre le zèbre tombé et une grande girafe, arrêtée à une centaine de mètres. Je préférai le certain au douteux et, me rapprochant de l'animal étendu de son long, je sautai dessus à pieds joints, sans qu'il fit un mouvement. Alors seulement, une blessure à peine assez large pour y fourrer le petit doigt, me fit voir que c'était le zèbre blessé que je retrouvais mort par suite d'une hémorragie interne, cause de son gonflement anormal. J'étais en possession d'une jument âgée de trois ans et admirablement proportionnée. Dix minutes plus tard, ses filets extérieurs, embrochés sur les bagettes des fusils de mes hommes, rôtissaient exposés à un feu ardent et embaumaient les environs d'une odeur délicieuse.

« Cependant notre chasseur makoa avait subitement disparu. Son œil perçant avait distingué au loin le vol d'une abeille et, en la suivant, il était arrivé à un grand baobab plein d'un miel excellent. Nous nous en régalâmes, ainsi que de nos filets de zèbre, d'un goût exquis, et ce repas, en plein désert, nous aurait semblé parfait si nous avions eu quelques gorgées d'eau pour l'arroser.

« Assis sur un arbre mort de vieillesse, nous goûtions un repos devenu nécessaire, lorsqu'un orage, qui depuis quelque temps se brassait sur les hauteurs voisines, éclata avec violence. Les coups de foudre, annoncés par des éclairs flamboyants, se succédaient presque sans interruption. Bientôt un bruit sourd se fit entendre, croissant en violence. C'était l'eau, descendue en torrents des hautes cimes et qui dévalait dans la plaine. Nous en eûmes bientôt jusqu'à mi-jambe et fûmes obligés de nous réfugier sur un petit tertre. L'inondation ne dura, d'ailleurs, que quelques instants. Le flot poursuivit sa course folle et la plaine rafraîchie nous invita à nous remettre en chasse.

« De notre observatoire, j'avais remarqué, au loin, des nuées de vautours et d'autres oiseaux de proie, décrivant des cercles au dessus de quelque dépouille abandonnée dans le Pori. Notre Makoa se remit en quête pour leur disputer les bribes de leur proie. Nous le vîmes revenir, ployant sous une immense gigue de girafe, plus qu'à moitié décharnée et dans un état presque complet de putréfaction. Peut-être appartenait-elle au géant blessé, il y a quelques jours, par moi, et dont je n'avais pu retrouver les traces. Comme je me demandais ce que notre noir compagnon allait faire de sa singulière trouvaille, je le vis transformer en brasier ardent, le petit feu allumé par mes hommes, pour y rôtir quelques morceaux de zèbre et les épis de maïs emportés comme provision de campagne. Puis, désarticulant le membre putréfié, il introduisit le tibia dans les flammes, l'en retira au bout de quelques minutes, le rompit net sous une grosse racine et, au moyen d'un fétu d'herbe, se mit à aspirer la moelle liquide et nauséabonde. Celle du fémur y passa également, et notre homme me parut enchanté d'un festin, paraît-il, fort prisé par ses congénères. C'était le second et succulent repas qu'il faisait dans la journée. »

Ces détails, narrés sans prétention, n'ont-ils pas une saveur de sincérité, autrement attachante que bien de pompeux récits de chasse, envoyés par d'illustres mais fanfarons voyageurs ?

— L'escorte du capitaine Popelin et de M. Roger, forte d'une quarantaine d'Askaris, seulement, dont dix sont restés à Kouyara, avec le docteur Vanden Heuvel, est tout ce



L'Allocution du Nyampara en Chef.
(Dessin de E. Broerman.)

qui reste des 150 hommes engagés, il y a dix-huit mois, à Bagamoyo. Les bons et les dévoués sont restés, mais le demeurant a déserté peu à peu. Sincèrement dévoués à leur maître, ils portent sans murmure tous les objets de campement, tentes, lits, batterie de cuisine, etc. (Quant aux marchandises, la *monnaie* de notre compatriote se compose d'un seul ballot d'étoffes.) Leur chef, nommé Raschid, quoique né à Zanzibar, n'a du type nègre que la couleur. Il porte la barbe noire et pourrait bien avoir du sang arabe dans les veines. Il a fait plusieurs fois la traversée de Zanzibar à Mascate, en qualité de capitaine d'un daou. Adorant M. Popelin, — dont les allures enjouées et résolues rappellent beaucoup celles de M. Sergère, — il a rendu au capitaine les services les plus signalés. Raschid ne connaît point le danger, bien différent de ses congénères, toujours prêts à fuir devant des forces supérieures. On l'a vu, à lui tout seul, tenir tête et mettre en fuite une vingtaine de Rougas-Rougas qui faisaient mine de barrer la route à sa petite caravane.

M. Popelin se sert constamment d'un interprète, élevé à la Mission Catholique de Bagamoyo, mais redevenu secrètement musulman, à ce que nous avons su plus tard, depuis son affiliation à l'escorte. Boniface, c'est ainsi qu'on l'appelle, n'a guères gardé des enseignements des Pères du Saint-Esprit, que la connaissance, fort rudimentaire, de la langue française.

— Le lendemain, nos hommes font leurs provisions pour la traversée du Mgonda Mkali (Terres ardentes) et, de notre côté, nous nous préparons au départ.

Pour tous vêtements et objets de réserve, il est sage de se borner au strict nécessaire. Effets d'habillement de second et de troisième rechange, linge de corps ou de table, peuvent être roulés dans une pièce de toile, recouverte d'un cuir de bœuf solidement cousu, le tout ayant la forme d'un ballot ordinaire, comme dans les bagages de M. Popelin. Ils s'y conservent pour le moins aussi bien que dans les caisses de tôle, dont le transport est plus difficile et la tare (poids de l'enveloppe) notablement majorée. Pour les provisions particulières, telles que conserves alimentaires, épices

et médicaments, les caisses valent mieux. Le thé, qui pourrait souffrir de l'humidité, trouve sa place dans des boîtes en zinc soudées, mises avec les bagages ordinaires. Et, à propos de soudure, il faut contrôler soigneusement celle destinée aux seules stations. Les Banians de Zanzibar et de Bagamoyo ne se font pas faute de vous glisser des boîtes éventées dont la décomposition complète va vite en voyage.

Pendant la marche, on recourt le plus sobrement possible aux conserves, qu'il est prudent de réserver aux stations. Ceci, pour autant que l'on voyage quelque temps après la rentrée des récoltes, c'est-à-dire du mois d'avril jusqu'au mois de juillet, époque à laquelle on trouve généralement assez de vivres frais tout le long de la route. Il est d'ailleurs très utile de s'habituer peu à peu à se contenter exclusivement de la nourriture des pays que l'on traverse. Cette souplesse d'estomac, toute spéciale, fait partie intégrante des qualités impérieusement exigées chez tout explorateur, par vocation, par nécessité ou par profession.

Le maïs, le sorgho, le riz, les haricots, les ignames, les champignons comestibles constituent, d'ailleurs, des aliments fort sains et parfaitement appropriés à la température. Celui qui se serait arrangé de manière à pouvoir suivre en Afrique un régime échauffant, sans danger appréciable en Europe, n'en aurait pas pour longtemps ici. Il est toutefois quelques raffinements, pour nous élémentaires, dont il serait trop cruel de se passer.

Une caisse spéciale, à compartiments, est le tabernacle où sont contenues ces précieuses denrées, à doses quotidiennes : café, thé, sel, poivre, moutarde, huile, vinaigre, etc. L'huile et le vinaigre sont presque indispensables en route, aussi bien que les sauces anglaises, surtout le carry, qui active la digestion et fouette le sang. — Dans les stations, on fait de l'huile très potable avec les graines de sésame et les arachides. — On joint à ce viatique particulier, mais seulement en prévision de famine, quelques boîtes choisies de ces précieuses conserves qu'il importe de ménager. Inutile de dire que le tabernacle est fermé à clef pour refréner les dégustations illicites. Le choix des conserves doit être laissé au goût de chacun. Je n'aime pas les viandes en boîtes; un autre en fait ses choux gras. Pour contenter tout le monde, il est prudent de varier ses provisions.

L'expérience, d'ailleurs, ne tarde pas à apprendre ce dont il faut user de préférence.

Prenons, par exemple, la farine Hecker, peut-être fort bonne en Europe, mais qui, ici, s'altère rapidement. Quel avantage offre-t-elle au voyageur, errant en pays africain ? Elle contient, il est vrai, le ferment nécessaire à la panification. Mais ce ferment ne fait ici jamais défaut. On trouve du Pombé partout et on n'en trouve que trop, car il est l'origine de la plupart des querelles entre indigènes. Or, ce Pombé suffit à faire lever la pâte. Le froment croît en abondance dans l'Ou-Nyaniembé. Nous en trouverons plus tard qui nous donnera un pain délicieux et bien supérieur à celui produit par la farine Hecker, quoique un peu moins blanc à la vérité. Pure question de nuances.

Les conserves sèches de pommes de terre, de pois, de haricots, de juliennes pour la soupe, sont d'une ressource précieuse. Il est bon d'y joindre une quantité raisonnable de confitures anglaises, de la marque Morton, excellentes pour activer la digestion. Sous ce dernier rapport, les épices, la poudre de carry et la Worcestershire sauce, sont très hygiéniques pour les Européens. Elles entretiennent la chaleur stomacale au niveau de la température extérieure. Notre thé comprimé, de nécessité également absolue, représente un important objet de consommation. Nous le baptisons de lait condensé, qui se conserve fort bien, et usons largement du sucre emporté de Zanzibar. On ne peut faire d'assez forte provision de ce dernier article, parfaitement introuvable dans l'intérieur de l'Afrique, autre part que dans les stations arabes. Le miel fatigue très promptement. Il a le désavantage, en liquéfiant les selles, de prédisposer à la diarrhée et à la dysenterie. Je demande pardon au lecteur d'entrer dans ces détails, plus que prosaïques, mais en fait de voyage il n'y a euphémisme qui tienne. Le moindre dérangement peut devenir, en effet, une question de vie ou de mort.

Nous avons trouvé à Aden du café *di primo cartello*. Pour le chocolat, rien ne tient mieux la marche. Quant aux biscuits, il faut en prendre un soin tout particulier. Les vers s'y mettent très facilement.

Outre nos marmites de cuivre et nos casseroles de fer étamé, nous avons emporté de Bruxelles des services portatifs, aux pièces s'emboîtant les unes dans les autres, et contenant les

menus objets d'un usage accessoire : 4 assiettes creuses et 4 assiettes plates en fer émaillé, tasses de même métal, un gril, un trépied, couverts, couteaux, etc. Mais le mieux est l'ennemi du bien. Bientôt, grâce aux chocs produits par des emballages et des déballages continuels, l'emboîtement ne se faisait plus ; on était obligé de sortir les menus ustensiles qui s'égaraient les uns après les autres. Au bout d'un mois, nos services brevetés se disloquaient à plaisir et nous étions obligés d'en mettre tout bonnement les différentes pièces dans un panier confié à un Pagazi. Comme cela, nous avions immédiatement sous la main et au complet tout le matériel nécessaire à notre harnais de gueule, comme l'appelle Rabelais.

M. Burdo qui, ainsi que nous, parle d'expérience, conseille fort judicieusement d'employer ce dernier système. Un solide panier en osier peut contenir tout l'attirail dont on a besoin pendant la route, et au lieu d'une combinaison de pièces peu résistantes et bientôt sans adhérence, permet d'emporter des objets solides et confortables. L'énumération, d'ailleurs, n'en est guères chargée : 3 casseroles et 3 marmites, une cafetière, un moulin à café, un gril, une broche, quelques assiettes et des tasses en fer émaillé, des couteaux, des cuillers, des fourchettes, etc., résument toute la batterie de cuisine. Le reste, y compris la vaisselle en faïence, ne doit être déballé que dans les stations où l'on fait un séjour de quelque durée. M. Burdo croit qu'on pourrait y joindre quelques timbales en ruolz. Ce dernier luxe, dont nous nous sommes passés, et pour cause, paraîtra peut-être d'un sybaritisme un peu ambitieux. Rayons donc les timbales et n'en parlons plus.

— Partis à trois heures du matin de Mdabourou, nous campons vers neuf heures et demie près d'un Tongo, ou village abandonné par ses habitants.

On se tromperait fort en croyant que les oiseaux chanteurs et le gibier à plumes abondent dans l'Afrique Orientale. Sur certains points, seulement, il y a des passes de ramiers et de tourterelles, battant l'air de leurs ailes alourdies, en dehors de ceux ayant élu domicile dans les Linndos suspendus à leur intention. — La perdrix rouge est assez commune, paraît-il, à Karéma. Dans les environs des Tongos, reconquis par la végétation sauvage, nous voyons détaler rapidement quelques pin-

tades au vol précipité et rasant. Les oiseaux de proie, aigles, faucons et vautours, sont plus nombreux. Ils trouvent, d'ailleurs, amplement de quoi satisfaire leur voracité sur cette terre de lutte animale et de destruction fratricide. Les champs cultivés attirent, aux premières pluies, les francolins, les pinsons, les cailles, les alouettes et quelques oiseaux aux brillantes couleurs. Pour le moment, dans les arbres, envahis par des essaims d'écureuils, nichent quelques toucans, au gros bec, grands amateurs de sauterelles.

— Le lendemain, après deux heures de marche, nous entrons de grand matin dans le petit village de Mounié Mtoina dont la population, peu nombreuse, jouit d'une réputation de vaillance parmi les Oua-Gogos, réputation dont la dernière campagne n'est pas faite pour affaiblir le prestige. Le Boma se compose d'une triple enceinte, facilement défendable. L'intervalle de la palissade extérieure, formée de deux rangs de piquets, est rempli de terre argileuse damée. C'est au sommet de cette dernière enceinte que se balancent, comme à Mdabourou, des têtes humaines fraîchement coupées. Les hommes de la côte ne répugnent pas plus que les hordes sauvages de l'Afrique à ces lamentables trophées.

Une animation extraordinaire règne ici. Plus de 1200 hommes nous attendent pour traverser le désert sous la protection de nos Askaris. C'est la grande caravane équipée par M. Sergère et marchant sous les ordres d'un jeune chef arabe, nommé Sef bin Raschid, type superbe, aux traits réguliers et fins, encadrés d'une soyeuse barbe noire.

Le village est situé dans une petite vallée entourée de montagnes, car un terrain fortement accidenté a succédé à l'immense plaine de Mdabourou. Un ruisseau passe à proximité, mais comme il n'a point actuellement plus d'un pouce de profondeur, on comprend difficilement comment il ait pu suffire à désaltérer tout le village et une aussi forte caravane. Pour ce qui nous regarde, nous ne nous arrêterons point ici, mais irons camper à Moalé, distant d'une couple de lieues.

Les habitants du Boma, dans lequel nous opérons notre entrée, aux sons des fifres et aux roulements des tambours, sont encore tout exultants de leur victoire. Ils nous saluent par

des salves de mousqueterie. Tous ont revêtu leurs plus brillants oripeaux. C'est au pas de course qu'ils arrivent à notre rencontre, laissant flotter derrière eux le Ngouo, ou pièce d'étoffe nouée sur l'épaule. Nous les voyons, comme en un ballet, simuler une bataille. Ils lancent leurs fusils en l'air, le saisissent à la volée, s'agenouillent comme pour viser l'ennemi, sautent de côté, heurtent leurs épais bracelets de métal ou d'ivoire contre le canon de leur arme, tournent sur eux-mêmes, poussent des cris gutturaux, nous entourent et nous pressent avec une furia indescriptible. A voir leurs physionomies belliqueuses et leurs gestes furibonds, on dirait qu'ils veulent réellement nous attaquer. Si MM. Popelin et Roger ne nous avaient prévenus, nous nous y serions peut-être laissé prendre. Cette mimique enragée n'a d'autre but que de nous faire honneur et vraiment c'est un spectacle plein d'originalité et de caractère.

Mounié Mtoina nous reçoit, assis sur son Barza, — espèce de terre-plein élevé sous la véranda des habitations des Arabes et des hommes libres de la côte — et enveloppé d'une grande pièce d'étoffe blanche. Comme je l'ai dit, fidèle sujet du Saïd Bargash, qui a pour lui une estime et une affection particulières, Mounié Mtoina est venu s'établir sur les confins de l'Ou-Gogo, avec son immense personnel d'esclaves qui ont pour lui une affection presque filiale. Nous voyons en lui un homme entre deux âges et jouissant d'une instruction relative. Il sait lire, écrire et calculer et a de nos progrès occidentaux des données suffisantes. Reconnu comme Sultan du district, où il sut cimenter son autorité par de fortes alliances, il protège efficacement les caravanes arabes et européennes, à lui recommandées par les firmans de son Suzerain. Mounié Mtoina nous reçoit avec une dignité asiatique, et nous remercie solennellement du concours de nos armes. Il en prend l'engagement formel : quel que soit le Sultan, qui à l'avenir règnera à Mdabourou, les caravanes européennes seront toujours exemptées d'un Hongo onéreux et arbitraire.

De nombreux Gombozis, ou porteurs suppléants, venus de Tabora, attendent les caravanes dans le Boma de Mounié Mtoina. Beaucoup de nos Askaris profitent de l'occasion pour se débarrasser à peu de frais de leur demi-charge, pourtant fortement allégée depuis le commencement du voyage. Très exigeants

pour les Européens, les gombozis se louent, en désespoir de cause, aux soldats indigènes, à des conditions dérisoires. Pour la moindre bagatelle, la nourriture, par exemple, ils suivent les caravanes plus ou moins au complet, spéculant, du reste, sur la désertion des porteurs qui, au sortir du Pori du Mgonda Mkali, jettent bas leurs charges pour regagner plus vite le village natal.

Après avoir pris congé du brave chef et l'avoir assuré de nos sympathies, nous repartons, vers 10 heures, pour aller camper près d'un autre tongo, situé aux environs de Moalé. Nous n'y pouvons obtenir de l'eau qu'en forant des trous dans le lit d'un mince cours d'eau, à sec pour le moment. Il nous faut passer dans ce triste lieu toute la journée du lendemain, pour attendre le gros de nos porteurs et quelques petites caravanes, en destination de l'Ou-Nyaniembé, qui ont manifesté le désir de se joindre à nous pour traverser le redoutable Mgonda Mkali, où tant de voyageurs succombent à la soif. De nombreuses bandes de pillards infestent le Pori et on nous a fait, entre autres, un portrait à la manière noire des Ouambas-Ouambas et du fameux Nyoungou (destructeur de la caravane Penrose), le féroce écumeur de route, aussi redoutable dans ces parages que feu Fra-Diavolo dans les gorges de l'Apennin. Le Gouverneur de Tabora a envoyé à nos nouveaux compagnons de voyage une escorte de 250 Rougas-Rougas, ou contre-brigands officiels, ce qui, joint à nos propres forces, nous fait envisager avec une certaine confiance, les agressions éventuelles.

Vers 7 heures du soir, comme nous sommes encore sous la tente du capitaine Popelin, et que nos hommes, groupés autour de leurs feux pétillants, remuent l'Ougali destiné au prochain repas, un sifflement prolongé se fait entendre. A ce signal bien connu des gens de la caravane, un profond silence remplace les joyeuses causeries.

Le Nyampara en chef, monté sur la haute pile de marchandises et de ballots amoncelés à proximité de nos tentes, prononce le discours suivant :

— « Oua-Totos ! Mes enfants ! (Nouveau coup de sifflet). Les Européens sont entrés dans le Mgonda Mkali, dans le Grand Pori. Nous portons leurs richesses et on nous a payés pour cela. Autrefois, il n'y avait pas de danger à traverser ce désert, car ce n'en était pas un encore. Mais Mirambo et Nyoungou y ont

détruit tous les villages, et il n'y a plus d'eau qu'en fort peu d'endroits. Avez-vous de la nourriture pour cinq jours?

— « Hain! Hain! » (Oui! Oui!) répondent en chœur Askaris et porteurs attentifs. Et le Nyampara de reprendre :

— « La route est mauvaise. Les Rougas-Rougas y sont nombreux. Les Oua-Tatourous et les Oua-Roris sont méchants! Koumba-Koumba (le très riche, surnom donné à l'abbé Debaize, à cause de l'importance de sa caravane) Koumba-Koumba a cru tuer deux Rougas-Rougas, mais ces gens appartenaient à Nyoungou.

« Lorsque l'Ingrézi (l'Anglais Penrose) est passé à son tour, les gens de Nyoungou et ceux de Mirambo l'ont tué par représailles et pillé sa caravane.

« Mirambo est méchant, Nyoungou aussi! Tenez-vous bien ensemble. Suivez le Kirongozi. Ne restez pas en arrière comme dans l'Ou-Gogo, car les Rougas-Rougas se jettent sur les traînards. Vous aurez à faire de longues Tirikézas. Ayez du cœur, et nous conduirons les Européens dans l'Ou-Nyaniembé. Hïïï!

« *Manéno yangou* »! Voilà mes paroles.

Chacune des courtes phrases de cette allocution improvisée est ponctuée par les *Hain! Hain!* scandés en chœur de la caravane toute entière. Puis le camp reprend sa physionomie animée et grouillante. La bouillie de sorgho se distribue à la ronde, les femmes s'empressent, les enfants interrompent leurs jeux et, le repas expédié, chacun regagne son abri de toile ou de feuillage.

# CHAPITRE XII

Les trois sentiers. — *Bibisanda.* — Ligne de faîte de l'Océan Indien et du Tanganika. — Les Tongos africains. — La fournaise. — Citadelles des fourmis. — On se tue pour boire de la fange. — Doubles étapes. — Lac *Tchaïa.* — L'assassinat de l'ingénieur Penrose. — Festin mortel. — *Itoura.* — La fin du Pori. — De l'eau en abondance. — Mécontentement des Askaris. — Le Mtoni. — *Roubouga.* — *Kasoé,* premier village de l'Ou-Nyamouézi. — Pauvre de Leu ! — *Tabora.* — Mousquetades. — Notre tembé. — *Kougara.* — Aorystis. — Les Oua-Tousia. — Cold cream ou beurre rance. — Mœurs pastorales. — Le docteur Van den Heuvel. — Mauvaise volonté des fonctionnaires arabes. — Du cognac ! — Trio de Flamands. — Du vrai pain ! — Sheik bin Nassib. — Repas arabe. — *Kéfaleik !* — Le Kouïkourou. — Chez le Gouverneur. — Un Borgia africain. — *Bis in idem.* — Journée de Gamache. — Séki a froid ! — L'obusier portugais. — Présents.

7 septembre. — Partis à 2 heures 20 du matin, nous avons exécuté une marche rapide à travers le désert. Trois sentiers parallèles traversent le Mgonda Mkali dans toute sa longueur, ne s'écartant guères de plus d'une vingtaine de mètres. Les femmes et les enfants, les porteurs lourdement chargés, ont pris celui du milieu. Ceux de droite et de gauche sont suivis par les Pagazis, moins embarrassés de bagages, les soldats du Gouverneur de Tabora, les Askaris et par nous-mêmes, faisant bonne garde.

Dans le Pori, on ne bat jamais le tambour afin de ne pas éveiller la dangereuse attention des Rougas-Rougas, marchant en force ou en groupes isolés.

Il est neuf heures et demi lorsque nous campons dans le Tongo de Bibisanda. C'est entre Moalé et ce village abandonné que se trouve la ligne de faîte des deux versants de l'Océan Indien et du lac Tanganika. Nous allons entrer dans le bassin de ce dernier. Il est à supposer que le Malagarazi, affluent du lac Tanganika, prend sa source dans les environs. Sur ce point, l'altitude atteint 1430 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le vaste désert, dont la traversée exige actuellement six jours de marche forcée, était autrefois peuplé et cultivé. Mais ses

nombreux villages ont tous disparu pendant l'implacable guerre faite par Mirambo aux tribus de cette région.

Rien de farouche comme un Tongo africain. Dans les champs abandonnés, ensemencés autrefois de millet, de maïs, de patates douces et d'arachides, la végétation, livrée à elle-même, forme un lacis inextricable de céréales, de lianes, d'épines et de cucurbitacés, qui a envahi les piliers, restés debout, des anciennes huttes et les toits à demi effondrés. Tel, le lierre escalade, disloque et recouvre les restes des burgs d'Alsace et du pays rhénan. Tout cela forme une masse confuse, où bourdonnent des myriades d'insectes complétant l'œuvre de destruction. Mais que dis-je ! La nature qui reprend ses droits, en effaçant les traces de l'activité humaine, est ici d'une exubérance prodigieuse, et c'est la Vie elle-même qui chante sur le Néant.

— Pendant quatre jours encore, nous avons à affronter les horreurs de cet interminable Pori. Le triple sentier serpente successivement à travers des plaines — inondées au temps de la Massika, mais dont l'argile desséchée et abrupte rend notre marche difficile et embarrassée,—des forêts de Miombos, dégarnis de tout ombrage, des fourrés épineux bordant la route et empiétant sur elle. De temps à autre, entre les branches flétries, nous apercevons les exhaussements de terre argileuse, surmontés de véritables cheminées, ménagés par les fourmis géantes et occupant souvent une étendue considérable. Des amas de broussailles et de lianes encadrent souvent les citadelles des voraces termites. Puis, c'est une pente raide qu'il faut gravir sous les rayons accablants du Soleil à son zénith. Nos pas faiblissent, notre gorge se sèche, nos yeux s'injectent de sang. Seul, de nous, l'invulnérable Roger a conservé sa vaillance et sa belle humeur. Ce qui l'ennuie, c'est qu'il ne peut chasser, sous peine d'attirer à nos trousses tous les pillards du désert. Quand, enfin, nous redescendons dans une vallée où nous espérons trouver de l'eau, l'espoir renaît, la marche s'accélère. Arrivés à l'étape, où nous ne trouvons ordinairement qu'une mare fangeuse, nous nous précipitons, en nous bousculant, pour boire à longs traits une boue nauséabonde. Nos hommes se la disputent avec fureur. Que de rixes, de coups de fusil, de meurtres même, nous sommes obligés de laisser impunis ! Aucune discipline ne tiendrait devant de pareilles tortures. Ne nous inquiétons point de ce qui se passe




ON SE TUE POUR BOIRE DE LA FANGE.

(Dessin de J. LAMBEAUX.)

dans les caravanes cheminant de conserve. Mais un de nos hommes vient encore d'être blessé d'une balle reçue dans le flanc. Il ne passera pas la nuit. Un autre a été frappé d'un coup de lance, heureusement sans gravité. Nous ne poussons point l'enquête plus loin, de crainte d'apprendre bien d'autres excès, provoqués par l'implacable soif.

Nous faisons des marches forcées de 8 à 9 lieues. M. de Leu et moi, nous grelottons la fièvre. Quant à MM. Popelin, Ramaeckers et Roger, ils sont en parfaite santé et nous réconfortent de leur mieux.

—Le 9, pendant la soirée, nous avons établi notre campement au bord du lac Tchaïa, déjà desséché en partie, et transformé en marécage où, pompée par les hautes herbes, l'eau devient de plus en plus croupie et infecte. Des hippopotames et des rhinocéros occupent les profondeurs humides, dont ils défendent l'accès. Nous sommes à l'endroit où l'abbé Debaise et l'infortuné Penrose ont campé avant d'être attaqués par les bandits africains. Le lendemain, nous dépassons celui où l'ingénieur anglais a été tué avec 6 de ses hommes, après avoir opposé une résistance héroïque à ses féroces agresseurs. Des débris de caisses, de malles et de vaisselle, se voient encore dans la jungle.

Nos gens, un peu remontés par la perspective de la fin prochaine de leurs souffrances, nous racontent, comme une excellente *farce*, que les pillards, après s'être partagé le butin, et avoir dévoré les provisions de bouche de la caravane, s'attaquèrent aux *Daouas*, trouvés dans la boite aux médicaments et aux produits chimiques des caisses de photographie, pris par eux pour du sucre, ou pour des liqueurs fortes. Tous ceux qui participèrent à cet imprudent régal expirèrent, paraît-il, dans les plus atroces souffrances, portant assez providentiellement la peine de leurs méfaits. Les autres, croyant à quelque sortilège, prirent la fuite, d'où les nombreux vestiges de marchandises, de batterie de cuisine et d'instruments, abandonnés dans la vallée.

Dans l'après-midi du 11, nous arrivons à Itoura, situé aux confins du Mgonda Mkali. L'horrible marche est terminée et la joie éclate sur tous les visages. L'eau ruisselle, imbibe les vêtements desséchés et bientôt humecte à larges traits nos gorges arides. Les Askaris, malgré notre défense, tirent force coups de

fusil, annonçant aux indigènes qu'une caravane est arrivée et désire acheter des vivres. Aussitôt bon nombre d'hommes et de femmes arrivent, portant sur leurs têtes du sorgho, du maïs, des patates et des volailles. Festin sur toute la ligne et amples libations de Pombé !

Le lendemain est consacré au repos.

Tout le monde en a grand besoin.

Nos Askaris ne sont pas contents. Ceux du capitaine Popelin leur ont dit qu'ils étaient engagés à raison de 60 dollars par an. Or, Séwa n'en donne que 20 à ses hommes. De là, force réclamations, qui ne nous regardent point, et des menaces de désertion qui nous importent beaucoup. Nous aurions mieux fait d'engager notre escorte nous-mêmes, et le capitaine Ramaeckers est le premier à le reconnaître. Bonne leçon pour l'avenir.

Mercredi 13. — La caravane est repartie ce matin, et, après la traversée de quelques forêts, au sol rocailleux, s'est établie au bord d'un Mtoni, petite rivière située à 7 lieues et demie d'Itoura. Le jour suivant, nous campons à Roubouga, distant de huit lieues à peu près, et le surlendemain à Kigoua (4 lieues). Ces deux dernières localités ne sont plus habitées.

—Le samedi, nous déjeunons pèrs du Mtoni, situé à 5 lieues plus loin, et l'après-midi vers 3 heures, la tête de la caravane opère son entrée à Kasoé, premier village de l'Ou-Nyamouézi. Kasoé est gouverné par un Moinangou (membre de la famille royale) du Mtémi Séki, Grand Sultan de cet important et riche territoire, et dont le Kouïkourou s'élève à une lieue de marche de Tabora.

Un vieil Arabe, de mœurs hospitalières, habite le Boma. Il est venu à notre rencontre et nous a invités à nous asseoir sur son Barza, pour nous y régaler de confitures et de café.

Depuis plusieurs jours, la fièvre n'a pas quitté notre camarade de Leu, incapable d'absorber aucune nourriture. A diverses reprises, il est tombé de son âne. Comme ses forces l'abandonnaient complètement, je suis resté auprès de lui et l'ai couché sous un arbre, en lui disant de prendre quelque repos. Au bout d'une couple d'heures, il s'est déclaré un peu mieux, et nous avons pu rejoindre le camp à la tombée de la nuit.

**Dimanche 17 octobre. — Entrée triomphale à Tabora, où nous séjournerons quelque temps avant de nous diriger sur Karéma.**



A Tabora.

(Dessin de R. Wytsman.)

Il est encore d'usage de laisser ici, le premier jour, aux hommes d'escorte, la licence de tirer autant de coups de fusil qu'il leur reste de cartouches. Nos Askaris s'en donnent à cœur joie. Quant aux Arabes, ils gâchent une quantité incroyable de poudre, tout danger ayant censément disparu du moment qu'ils mettent le pied sur le territoire de l'importante station.

Nous sommes logés dans le tembé loué par nous au gouverneur arabe Abdallah bin Nassib. L'installation laisse à désirer sous le rapport des aises, mais il n'y a pas mieux. Son plus grand désavantage consiste dans son éloignement de Kouyara, village distant d'une bonne lieue, où sont établis le docteur Van den Heuvel, le capitaine Popelin et M. Roger.

Aussi ferons-nous en sorte de quitter Tabora le plus tôt possible. La Massika approche, du reste, et il nous sera déjà assez difficile de trouver encore des porteurs.

Un vaste jardin entoure notre habitation, jardin clôturé par une haie d'euphorbe, aux tiges toujours vertes et gonflées d'un suc vénéneux.

Nos soldats ont remisé leurs armes dans une des salles du tembé et se sont logés un peu partout, sans avoir besoin de produire de billets de logement aux habitants de Tabora, d'un caractère fort hospitalier.

Nous serons bien autrement incommodés ici que sous nos tentes de campagne. Les vieilles habitations arabes, d'un extérieur assez imposant, sont pleines de vermine. Les plafonds servent de refuge à des myriades de tiques africaines qui, la nuit, se laissant tomber sur les couchettes, provoquent, en se promenant sur notre épiderme, des démangeaisons insupportables et nous tiennent éveillés sous leurs cruelles piqûres. Il suffit qu'un de ces répugnants et gluants insectes, — de vide et de plat, bientôt gonflé de sang, — se pose sur vous, pour que vous soyez le lendemain couvert d'ampoules. Nous en avons déjà fait la cuisante expérience dans quelques tembés de l'intérieur. Il faut se tenir à quatre pour ne pas se gratter, ce qui ferait se former des plaies souvent dangereuses. Les moustiques ne manquent pas non plus. Contre ces deux fléaux de tout village africain, le meilleur remède consiste en lotions de vinaigre.

Quelque peu confortable que se présente notre demeure, elle paraît cependant un palais à M. de Leu, de plus en plus accablé et qui n'aspire qu'après un repos absolu. Nous prenons à son égard toutes les précautions dictées par l'expérience, et après l'avoir laissé sous bonne garde, nous nous disposons, M. Ramaeckers et moi, à partir pour Kouyara, où le docteur Van den Heuvel nous attend pour dîner. M. Sergère se joint à nous et nous voilà, trottinant sur nos ânes, — je monte celui de notre pauvre camarade, — dans les larges sentiers serpentant à travers des enclos. Nos grooms nous accompagnent, seuls, courant devant les montures, car Askaris et porteurs sont allés à leurs affaires, c'est-à-dire à leurs plaisirs. Nous les entendons derrière les haies d'euphorbes, braillant, buvant à grandes lampées le Pombé brassé à leur intention, brûlant de la poudre, sonnant du clairon, du fifre et battant le tambour. Les gens ma-

riés ou posés se sont formés en groupes, festinant à frais communs. Quant aux jeunes gens, ils ont tiré chacun de son côté en quête de quelque galante aubaine. Nous en voyons s'échapper des enclos, à la poursuite de grosses et noires dondons, fuyant *ad salices*, moins farouches pourtant que l'héroïne de l'Aorystis grec. Ils les pourchassent avec de bruyants éclats de rire, les atteignent et, sans se soucier de notre présence, les enlacent de leurs bras nerveux. La joie éclate partout, et bien loin est le souvenir des jours de morne tristesse et de rudes privations. C'est que Tabora, comme Bagamoyo, Oudjiji et Nyangoué, est une des capitales de l'Afrique, un séjour de délices et d'exubérante licence.

Cependant, nous avons dépassé les derniers tembés arabes, sur le seuil desquels la population se presse pour nous voir défiler. Nos domestiques nous précèdent, arpentant la plaine au pas gymnastique.

Le vaste territoire de Tabora est presque entièrement circonscrit par de hautes montagnes. Du sommet de l'arête, reliant deux chaînes, nous voyons se dérouler le riant panorama au milieu duquel le village de Kouyara, célèbre par sa fertilité et ses ressources bovines, profile les silhouettes pointues de ses toits de chaume et les terrasses plates de ses tembés.

Une construction d'un nouveau genre a fait son apparition. C'est le réduit palissadé des Oua-Tousis.

Leurs huttes, dépourvues d'auvent et percées d'une simple porte, ont l'apparence de véritables ruches d'abeilles. Les Oua-Tousis s'occupent spécialement de l'élève du bétail. Ils se livrent à la fabrication du beurre, obtenu en agitant pendant plusieurs heures le lait dans de grosses calebasses, et vont le vendre au marché, ainsi que le lait frais ou caillé. Nous accordons, en passant, un coup d'œil curieux à l'un de ces chalets africains où grouille à l'étroit, — avec quelques jeunes esclaves, commis à la garde des troupeaux, — toute la famille, composée du père, d'une ou deux femmes et d'une nichée d'enfants. Le costume de ces femmes est fort différent, non seulement de celui adopté par le beau sexe de Tabora, mais encore de la toilette zanzibarite. Il se compose d'une peau de bœuf, assouplie au moyen d'huile de ricin ou de bouse de vache, et simplement nouée autour de la taille, laissant le buste à découvert. Ce vêtement, qui a un frou-frou particulier, ferait seul reconnaitre

dans l'obscurité les femmes Oua-Tousis, si l'odeur écœurante qui s'exhale de leur corps graissé à outrance ne trahissait encore mieux leur approche. Grandes et élancées, elles portent crânement sur la tête le Linndo rempli de beurre ou de lait, et exhibent avec orgueil, aux poignets et aux chevilles, de lourds bracelets de fer ou de cuivre.

Les hommes, également de haute stature, vont toujours armés de gaules qui leur permettent de se tenir des heures entières perchés sur une jambe, comme des oiseaux aquatiques, au bord d'un marais. Ils ne se mélangent avec aucune autre race et ont conservé les traditions antiques des tribus pastorales. Leur nourriture, fort simple, se réduit au lait de leurs troupeaux, à quelques légumes verts, et exceptionnellement à quelque morceau de viande de boucherie.

Nous approchons du tembé du docteur Van den Heuvel que Férouzi nous signale avec admiration. Notre compatriote nous fait la réception la plus chaleureuse. C'est, comme on nous l'avait dépeint, un homme de stature robuste, ayant les cheveux et la barbe d'un blond pâle, ce qui le fait quelque peu ressembler à un Allemand. Ses allures, empreintes de rondeur et de bonhomie, l'ont rendu populaire auprès de la population arabe, mais moins assurément que ses talents en médecine, auxquels tous ont largement recours. Il s'est bien vite acclimaté à Kouyara, où il ne compte que des amis. Seuls, le gouverneur Abdallah bin Nassib et son frère, Scheik bin Nassib, ne lui plaisent guères, et pour cause. Depuis un an qu'il habite ici, malgré leurs promesses réitérées, il n'a pu obtenir encore la concession de terrain qu'il sollicite du Grand Sultan Séki. Les rusés personnages font tout ce qu'ils peuvent pour l'empêcher de prendre quelque empire sur ce malheureux prince, abruti à plaisir, pour leur laisser, sans conteste, le gouvernement de cette magnifique région. Le cognac, tel est le philtre dont ils se servent pour avoir les coudées franches. Or, du cognac, il n'y en avait que dans les caisses du docteur Van den Heuvel. Chaque jour c'étaient de nouvelles demandes auxquelles notre compatriote tâchait de satisfaire afin d'obtenir la concession désirée. Bouteille par bouteille, la provision tout entière y a passé; et Séki avait toujours froid et demandait en gémissant à se réchauffer à la dangereuse boisson. Si bien qu'aujourd'hui, le but est en-

core plus éloigné qu'auparavant et, tout en redoublant de politesse, les maudits Arabes rient dans leur barbe de la mésintelligence qu'ils ont su fomenter. Leur dupe patiente est l'hôte, pourtant recommandé, du Suzerain de Zanzibar.

Sur quatre Belges, nous sommes trois Flamands, MM. Popelin, Van den Heuvel et moi. Aussi n'avons-nous pas manqué d'échanger nos impressions dans les dialectes de Bruxelles, de Diest et d'Anvers.

Dîner excellent et pour la plus grande partie européen. A une julienne exquise, succède un succulent roastbeef aux champignons, accompagné de bananes vertes bouillies qui rappellent la pomme de terre à s'y méprendre. Un poulet au riz et au carry complète dignement le banquet. Pour dessert, c'est encore la banane, ce fruit providentiel des régions équatoriales qui en fournit les éléments. Mais ce qui nous charme par dessus tout, c'est un pain rond de froment, forme belge, levé au moyen de Pombé. Nous le découpons en fines tartines, et quoique le beurre, dû à la fabrication de notre amphitryon, soit un peu rance, nous nous régalons comme des dieux. En effet, depuis Bruxelles, le pain nous avait fait complètement défaut ! Il faut avoir passé par de longs mois de privations et de cuisine nègre pour apprécier notre bonheur.

Nous restons toute la journée à Kouyara, et la nuit est tombée lorsque nous regagnons notre caserne triste et maussade. M. de Leu ne va guères mieux. La fièvre ne l'a pas quitté un seul instant. Pas plus que lui, nous ne fermons l'œil, mis à la torture par les tiques et les moustiques.

— Le lendemain, il s'agit de rendre visite aux autorités locales, déplaisante et fastidieuse corvée à laquelle M. Van den Heuvel nous a préparés. Nous nous réunissons chez lui pour nous diriger en corps vers l'habitation de Scheik bin Nassib, l'un de ses mystificateurs officiels. Du plus loin qu'il nous aperçoit, le rusé fonctionnaire se porte à notre rencontre, avec les démonstrations de la plus exquise politesse. Nous voyons en lui un homme d'une taille élevée, coiffé d'un turban de couleur, la barbe déjà grise et offrant quelque chose du type juif, fait de madrerie, cachée sous une apparence niaise. Vraie physionomie de tartufe, capable de rire

d'un côté et de pleurer de l'autre, comme le croque-mort fantaisiste de mon ami le sculpteur Jef Lambeaux.

Scheik bin Nassib nous accoste en multipliant les *Yambo, yambo sana, sana* (salut, salut encore, encore !) auxquels nous répondons sur le même ton. Le vieux diable nous comble de prévenances. Il nous invite à entrer dans son tembé, à large véranda ombragée de manguiers et de sycomores, derrière lequel s'étendent de riches bananeraies. Aussitôt la table se couvre de mets nombreux et succulents : viandes froides, volailles flanquées de force pâtisseries et de confitures variées. Pour la première fois il nous faut manger sans fourchettes. Notre hôte, d'ailleurs, nous tient compagnie, afin de nous prouver, probablement, qu'il n'a pas l'intention de nous empoisonner, petit moyen aussi en honneur, paraît-il, dans ces parages qu'autrefois à la cour d'Alexandre VI. Le Scheik ne cesse de s'informer de notre santé et la moindre bouchée est coupée de *Yambo, yambo, sana* à n'en pas finir.

L'étiquette indigène, dont le docteur Van den Heuvel nous a prévenus, exige que l'on couronne le repas en rôtant copieusement et en s'écriant *Kéfaleik ! Elhamdoul Illahi !* Dieu soit loué ! — Mais nous nous montrons assez novices dans ce témoignage de bonne digestion, représentant ici le minimum des convenances.

La collation terminée, le Scheik nous engage vivement à aller voir sans tarder, son frère, le Gouverneur Abdallah, établi dans le Kouïkourou, résidence du Sultan Séki. En prenant congé, nous admirons les magnifiques plantations de bananes, entretenues par de nombreux esclaves, et les riches troupeaux, groupés autour des puits creusés aux confins du bourg, comme dans tout l'Ou-Nyaniembé. C'est un puissant seigneur que Scheik bin Nassib et qui s'entend à soigner ses intérêts.

La route escalade une crête de montagnes dominant le Kouïkourou dont l'aspect ne s'écarte guère de celui des autres Bomas du territoire.

Quoique la présence de voyageurs blancs soit toujours un sujet d'étonnement pour les indigènes, ces derniers affectent sur notre passage une contenance impassible. L'enceinte du village est décorée, comme partout en Afrique, de crânes humains ou d'animaux.

Cet aggloméré paraît assez considérable, vu le grand nombre de ses cases, bordant des rues plus larges et mieux entretenues que partout ailleurs. Au centre, s'élève le Palais du Sultan. Sous les larges auvents des principaux tembés, sont remisés d'énormes tambours de guerre, larges de plus d'un mètre sur un mètre et demi de hauteur, et recouverts de peaux de zèbre, de vache ou de lion.



LE DOCTEUR VAN DEN HEUVEL.
(Dessin de G. VANAISE.)

Nous pénétrons dans la cour intérieure de l'habitation, occupée par le Ouali (Gouverneur). Cette construction, déjà ancienne, est bâtie en briques grossières séchées aux feux dévorants du Soleil.

Abdallah bin Nassib, vieillard maigre, droit et osseux, jouit parmi ses soldats d'une grande popularité, due tout entière au butin qu'il leur a permis de faire sur les Oua-Zaramos et les Ou-Sagaras, soumis par lui, nominalement, au Sultan de Zanzibar. Ennemi juré de Mirambo, dont il contient l'ardeur conqué-

rante, il est le seul chef que n'affronte point volontiers le Bonaparte noir. Sa qualité de Ouali de l'Ou-Nyaniembé le rendrait en butte aux orgueilleux empiètements des autres grands personnages arabes — impatients de tout pouvoir délégué à un de leurs égaux, — s'ils ne le craignaient à l'égal du feu. Le farouche vieillard jouit, en effet, auprès d'eux, d'une réputation terrifiante. A en croire les bruits sinistres qui circulent, Abdallah bin Nassib n'hésiterait pas à mettre au service de ses rancunes et de ses intérêts les procédés simplificateurs de l'ancienne famille des Borgia. Tout lui serait bon pour se débarrasser d'un élément hostile, et l'art des Locuste et des Brinvilliers jouerait un rôle providentiel dans ses préparations culinaires.

Sous le porche du Tembé, s'étale en espalier une longue chaîne de condamnés frappés par la justice du Ouali. Les malheureux, le cou pris dans un carcan, ainsi que les forçats de Zanzibar, montrent ou affectent la même indifférence pour leur sort présent. On dirait des bœufs couchés dans leur étable. La soumission au châtiment, même immédiat, constitue un trait typique des races orientales et barbares.

Le dialogue habituel s'engage :

— « *Sabalgheir !* » Que Dieu vous accorde une bonne journée. — « *Yambo, Yambo sana !* » Il va bien, il va bien. — « *Karib ! Karib !* » Approchez. Le Gouverneur, redoublant de gestes engageants, nous conduit dans une place ayant quelque prétention à la décoration européenne. Pour la première fois, depuis bien longtemps, nous trouvons de vraies chaises, sur lesquelles on nous invite à prendre place. Aux murailles, dont le ciment s'effrite, brillent des miroirs accrochés au milieu de tout un arsenal de guerre consistant en fusils de tous les systèmes, depuis le fusil à mèche arabe, à canon long et à crosse damasquinée, jusqu'au Winchester d'importation récente. Dans le fond, un grand lit se dresse, recouvert d'une courtepointe multicolore en soie de Mascate.

Comme chez le Scheik, la table est servie à notre intention et, bon gré mal gré, il nous y faut faire honneur. Ce n'est pas que nous craignions quelque traîtrise. Le Gouverneur n'a aucune raison de nous en vouloir et le firman de son Souverain doit nous protéger suffisamment contre ses rubriques. Mais manger à de si proches intervalles paraîtrait imprudent dans les climats les plus

favorables à la digestion. Le Ouali nous prêche d'exemple, comme pour nous rassurer sur ses dispositions à notre égard. Quelle journée de Gamache ! Je m'explique maintenant les prescriptions du Ramazan et la nécessité de couper court, pendant un certain temps, du moins, aux excès de table, entraînés par les profusions d'un trop hospitalier cérémonial.

Viandes froides, bananes, confitures, pâtisseries, panachées de laitages et de beurre rance, nous touchons à tout du bout des dents et faisons de violents efforts pour réprimer le dégoût qui nous saisit, même devant des choses vraiment exquises. Et cette fois, nous n'avons pas besoin de feindre les renvois flatteurs dont il est d'usage de couronner un festin d'étiquette, pour prouver à son hôte qu'on a mangé à suffisance : « *Elhamd oul Illahi !* » Dieu soit loué !

Parmi la nombreuse domesticité qui s'empresse autour de nous, figurent les fils et les jeunes gens de la proche parenté du Ouali. Comme chez les anciens Romains, il n'existe, jusqu'à un certain âge, aucune différence entre les esclaves et les fils du chef de famille, ce qui tend quelque peu à relever la servitude, en l'assimilant à une espèce de tutelle patriarcale.

Le Gouverneur nous demande nos noms et nous énumère ceux de tous les voyageurs qu'il a traités avant nous : « *Daoud, mtou mêma* » David (Livingstone) l'homme bon, *Spike, ingrêzi* (Speke, l'anglais), *Stamli, méricani, capitani Cambi, capitani Popline, Padiri ingrêzi, frança,* (les pères anglais et français), *Daftar* » en montrant le docteur Van den Heuvel, avec un sourire agréablement faux. — Et maintenant, ajoute-t-il, je pourrais nommer *Capitani Ermaker* et *Boina-mdogo Bekr* (le petit maître Becker). »

Le repas terminé, à notre grande satisfaction, les valets reparaissent portant des aiguières d'eau froide pour nous laver les mains, car de fourchettes, pas d'apparence, si ce ne sont celles d'Adam.

Nous exprimons le désir d'être enfin présentés au monarque indigène. — « Je vais l'envoyer quérir, répond Abdallah. Le Sultan est malade et pauvre. Il n'aime pas qu'on soit témoin de sa détresse. Aussi serait-ce le désobliger que de l'aller voir dans son *Palais* en compagnie de voyageurs européens. » Bientôt après, on introduit dans la salle un nègre, vêtu, pour la circon-

stance, d'une chemise fraîchement lavée. Il a la démarche timide, et son œil morne et atone reste craintivement baissé vers le sol.—*Lêté kiti ! Lêté kiti koua Soultani.* « Donne une chaise, donne une chaise pour le Sultan, » crie Abdallah à l'un de ses fils. Et d'un air ironiquement protecteur, il fait asseoir le pantin couronné, tenu par lui en charte privée. — « *Soultani Mkouba Sana* » (Voyez le grand Sultan !) Et se tournant vers le malheureux. — « *Semma midgi yako yotte.* » Dis les noms de tes villages.— Le docile monarque d'énumérer, alors, machinalement, les différentes localités relevant de sa dérisoire obédience, repris et soufflé à chaque instant par son Maire du Palais.

— « Je perds beaucoup de chaleur, ajoute Séki, avec une naïveté toute locale. Un grand Sultan comme moi est obligé d'avoir tant de femmes ! »

A tour de rôle, nous allons secouer la main du royal abruti qui à chacun de nos «*Yambo Soultani*» répond invariablement sur un ton plaintif :*Baridi, Boina !* » J'ai froid, maître.

Le Gouverneur nous explique alors,—ce que nous savions, du reste,—que lorsque le Sultan a froid, il prend volontiers un peu de brandy. En sa qualité de musulman, le Ouali ne peut lui permettre cette infraction aux lois du Koran, mais les Européens n'ayant pas les mêmes scrupules, rien ne s'oppose à ce que nous fassions droit à la requête du frileux monarque.

N'ayant point de cognac sur nous, nous promettons de nous exécuter le lendemain. Cette assurance, transmise à Séki, paraît lui causer une grande satisfaction.

Pauvre diable ! Au point où tu en es, il n'y a plus grand mal à satisfaire ton vice dégradant.

Nous prenons congé de nos hôtes, reconduit par le Gouverneur qui nous montre avec orgueil un vieil obusier en bronze du temps de l'occupation portugaise, et qui compose toute son artillerie. « *Hïï koupiga Mirambo !* » nous dit-il (Voici qui sert à battre Mirambo). Nous nous regardons en souriant. Cet engin primitif n'a pas même d'affût, et ses effets sur l'ennemi doivent être purement moraux, comme celui des dragons peints sur les boucliers des soldats chinois.

Le reste de la journée se passe chez le docteur Van den Heu-

vel, à former des projets d'avenir et à parler du vaste territoire ouvert, enfin, à l'activité européenne.

Puis nous retournons au tembé de *Barein*, comme on appelle pompeusement, ici, notre maussade et incommode logement.

Le lendemain, le capitaine Ramaeckers envoie au Ouali et au Scheik, un manteau de drap noir, orné de broderies, deux pièces d'étoffes de soie de Mascate, du thé, du café, etc., et au Sultan... pour se réchauffer, une caisse contenant douze bouteilles de cognac.

En retour de ces présents, nous recevons deux bœufs et, pour balancer l'écart des valeurs, force « *Salaam, salaam sana,* » protestations d'amitié et d'assistance.

Mais de ces marchandises-là, instruits par le docteur, nous savons ce qu'en vaut l'aune.

---

# CHAPITRE XIII.

**L'Ou-Nyaniembé. — Séki et ses *Moinangous*. — Les Arabes à Tabora. — Les esclaves. — Le *Soko* de *Tchemtchem*.—Les Oua-Soukoumas. — Main tendue. — Les habitations arabes. — Agglomérés et plantations. — Haies d'euphorbe. — Promenades matinales. — Les lendemains d'orgie. — Rubriques de Séwa l'Hindi. — Hausse de porteurs. — Influence et popularité du docteur Van den Heuvel. — Mort de Daïmo. — Funérailles musulmanes. — Sur notre départ. — Un personnel nouveau. — M. de Leu obligé de rester à Tabora. — La route est libre. — Tristes adieux. — Féradji et Sadallah, les frères de sang. — Qui aime bien châtie bien. — La Chamba. — *Mganga*. — *Mtimousi*. — La fugue traditionnelle. — Pintades et Cat-Bear. — Les villages de la route. — Le *Miombo*. — Vêtements. — Linndos et pigeonniers. — Première pluie à Igonda. — La Massika commence. — Habitations indigènes. — Dispos! — L'*Ougalla*, affluent du Malagarazi.—Réveil et fertilité.—Les œufs de crocodiles. —*Kambagoussia*. — Les abeilles. — Double charge. — *Moina Mlimouka*.—Brigandages arabes et béloutchis.**

Le nom d'Ou-Nyaniembé est celui de l'empire du Mtémi Séki qui habite le Kouïkourou, situé à une lieue de Tabora. Autour de la résidence royale se groupent les villages de Kasoé, de Mganga, de Tourou, de Kouyara, d'Ousokoué et nombre d'autres moins importants, commandés par des Moinangous, ou grands vassaux feudataires, appartenant à la famille même du suzerain. Mais comme nous l'avons vu, toutes ces autorités indigènes plient sous la suprématie vigilante du représentant de Saïd Bargash.

Les Arabes vivent à Tchemtchem (nom local de Tabora) en vrais seigneurs féodaux. Ils y affectent les allures dominatrices de leurs congénères de Zanzibar et, malgré l'action absorbante du Ouali, sont les véritables maîtres du pays. De fait, ils tiennent entre leurs mains tout le commerce de ces parages fertiles, populeux et traversés par d'incessantes caravanes.

L'ivoire, tel est le grand trafic qui les y retient. La traite s'y est également conservée, mais d'une façon détournée. Les marchés publics d'esclaves ayant été supprimés, c'est de la main à la main qu'ont lieu les transactions, aussi nombreuses peut-être qu'auparavant et sous le contrôle même de l'autorité. La population esclave se compose surtout de Oua-Embas et de Oua-

Maroungous, tribus habitant la côte occidentale du lac Tanganika. Chaque année, de grandes caravanes se rendent dans l'Ou-Emba dont les Sultans, — comme ce grand-duc de Hesse, flétri par Schiller, — battent volontiers monnaie au moyen de leurs sujets, assimillés à un vil bétail. Là-bas, un homme conçu dans les souffrances et dans les larmes, et péniblement arrivé à l'âge adulte, ne vaut guère qu'un ou deux dotis par tête, ou quelques rangs de perles. Mais la servitude arabe lui semble encore préférable au sort rigoureux qui lui est fait sur les terres de son féroce tyran.

Sitôt qu'un convoi d'esclaves est revenu de l'intérieur, le chef d'escorte se rend chez le Scheik, et les notables arabes, rassemblés en conseil, discutent les prix au-dessous desquels on ne pourra vendre. Ceci pour éviter toute dépréciation de la *marchandise noire* et parer aux désastreux effets de la concurrence. Ce syndicat fonctionne, d'ailleurs, au su et au vu de tout le monde, éludant commodément les prohibitions arrachées au gouvernement de Zanzibar.

Généralement, le prix d'un homme valide ou d'une femme adulte est, à Tabora, de 30 à 40 piastres (150 à 200 francs). Celui d'un enfant varie de 10 à 15 piastres. L'article de luxe, vivement disputé, c'est la Souria ou esclave de harem, souvent d'une beauté réelle, — bien entendu en faisant abstraction de nos idées d'Europe qui, de plus en plus, se modifient chez nous. — Il en est qui montent jusqu'à 200 et 300 dollars.

Comme on le voit, il y a un joli écart entre les prix d'achat et de détail. Les femmes du Manyéma et de l'Ou-Ganda sont fort recherchées pour leur structure. Beaucoup d'entre elles ont le nez droit et d'une certaine finesse. Dans leur pays elles portent entière leur longue chevelure, que la stupide mode arabe fait tomber, sous prétexte d'hygiène. Ce sont les Caucasiennes des musulmans de Zanzibar, qui les parent à qui mieux mieux.

La cote dûment fixée, les courtiers promènent de maison en maison leur personnel, qui les suit complaisamment. Ils agissent, du reste, de même pour l'ivoire, les étoffes et les perles dont le déchet, seulement, se vend au Soko de Tabora. Ce marché, le premier depuis Bagamoyo, égal en importance à ceux d'Oudjiji et de Nyangoué, se tient sur une grande place, située près de la source de Tchemtchem, qui a donné son premier nom au

village. Quelques misérables auvents de paille, supportés par des piliers de bois brut, abritent les objets de consommation cultivés dans les champs fertiles, s'étendant autour de la localité : riz, moutama, ou sorgho, maïs, arachides, sésame, manioc, cannes à sucre, fèves et haricots. On y trouve même du froment, mais en moindre proportion. Ce dernier, d'excellente qualité, et demandé seulement par les Arabes, est obtenu au moyen d'un ingénieux système d'irrigation. Tous les jours, le marché est fourni de viande de boucherie fraîche, de beurre et de fruits. La population indigène y achète ses étoffes de couleur, des perles, des bracelets et des ornements grossiers, dédaignés par l'élément arabe, ou revendu par lui, en détail, à bénéfices usuraires.

Comme j'ai eu, je crois, l'occasion de le dire, Tabora constitue le véritable nœud de communication d'où partent et où convergent, dans tous les sens, d'actives caravanes. C'est le seul point de jonction de la côte avec l'intérieur. On s'y rend pour s'approvisionner de l'Ou-Ganda, au Nord, d'Oudjiji et de Karéma à l'Ouest, au Sud de l'Ou-Rori et du lac Nyassa (route uniquement suivie par les Arabes), et de l'Est de Zanzibar, via Bagamoyo.

—C'est ici que, de temps immémorial, on engage des porteurs et des ouvriers, introuvables partout ailleurs qu'à la côte, les autres peuplades, Oua-Sagaras, Oua-Gogos, Oua-Tatourous, Oua-Embas, Oua-Kaouendis, etc., etc., n'étant guères moins que voyageuses. Tout homme, assez ambitieux pour quitter son village et en quête d'un salaire relativement élevé, accourt à Tchemtchem. De là une population aussi nombreuse que variée, et se distinguant par des tatouages caractéristiques. On y rencontre le Mganda, fièrement drapé dans son haillon d'étoffe jaune en écorce battue, à côté du Msoukouma, médecin, agriculteur ou forgeron. De toutes les tribus, représentées par leurs éléments les plus vivaces, c'est cette dernière que j'apprécie davantage sous le rapport moral. Ses hommes, bons travailleurs et d'une parfaite égalité d'humeur, semblent avoir conscience de la dignité humaine, presque toujours remplacée ici par une bouffonne vanité. Bien moins quémandeurs, aussi, que la plupart des autres peuplades. Lorsqu'ils ont débattu et accepté librement le prix d'un marché ou d'un travail, ils n'élè-

vent point après coup leurs prétentions, différant en cela des Oua-Nyamouézis qu'on voit toujours la main ouverte et d'autant plus avides qu'on s'est montré plus libéral à leur égard. Malheureusement, ces derniers forment l'élément principal de la classe populaire.

Peu de Oua-Djijis, qui ne se résignent pas facilement à quitter les bords du Lac, mais assez bien de Oua-Manyémas, Africains aux formes grêles, dont la réputation de cannibales contraste avec leur excessive douceur.

— J'ai dit que les Arabes formaient ici l'aristocratie dirigeante. Leurs habitations sont construites comme celle du Ouali, en briques d'argile séchées au soleil (Adobes). Leurs terrasses, en terre battue, légèrement inclinées, sont parfois surmontées d'un toit de chaume, disposé en vue de l'écoulement des eaux. Une grande porte de bois poli, ou ornée de sculptures, et des fenêtres grillagées, donnant de plein pied sur le Barza, s'ouvrent dans la façade principale. Ces dernières sont closes, le soir, au moyen de volets, les barreaux de bois restant à l'extérieur. Les sculptures des portes, d'un travail curieux et réellement antique, surchargées de détails et d'arabesques, excluant rigoureusement la représentation de la figure humaine, sont exécutées par des esclaves, dressés de père en fils à des métiers spéciaux. Quelques-unes, les plus somptueuses, ont été commandées à Zanzibar même, et sortent des ateliers du Saïd Bargash.

Le Barza, on le sait, est une espèce de terre-plein, élevé d'un pied au dessus du niveau du sol et abrité par la véranda de rigueur.

C'est là qu'ont lieu les réceptions, que se concluent les marchés et que s'agitent toutes les questions d'intérêt général ou particulier. On y mange, on y discute, on y savoure le café, bouilli dans son marc, on y commente les moindres actions du voisin, car les cancans sont plus goûtés ici que partout ailleurs. Littré, qui a cherché l'étymologie du mot dans les querelles scolastiques du moyen âge, a peut être eu tort de ne pas lui attribuer une origine arabe.

Tout autour de l'habitation seigneuriale, sont groupées les cases des hommes libres et des esclaves qui en dépendent. De vertes ceintures de bananiers, des buissons de grenadiers, aux fruits rougissants, des dattiers, plantés par couples, des coco-

tiers, en petit nombre, des manguiers touffus, des goyaviers et des citronniers font le charme principal de ces résidences, assez tristes à l'intérieur, et aménagées principalement en vue d'échapper aux ardeurs d'un ciel implacable. L'aggloméré tout entier est protégé par une haie d'euphorbe, au printemps éternel, comme les gazons de Calypso. Dans tout l'Ou-Nyaniembé, l'euphorbe constitue en réalité, une barrière infranchissable. Ses tiges, serrées et droites, contiennent un suc laiteux, considéré comme mortel par les indigènes, qui en enduisent leurs flèches, avant d'aller à la chasse aux éléphants. Non seulement ils n'oseraient se risquer à affronter ce terrible obstacle, mais on prétend que les termites eux-mêmes s'en écartent prudemment.

Des passages ménagés dans les haies, atteignant parfois une épaisseur de plusieurs mètres, donnent accès aux portes formées de deux montants entre lesquels de lourds barreaux de bois mobiles sont suspendus à une barre de fer. Le jour, on relève simplement ce grillage, pivotant autour de son axe et qui, la nuit, est rendu fixe par des traverses de sûreté.

— Sauf en ce qui concerne M. de Leu, dont la santé continue à nous inspirer les plus graves inquiétudes, les journées se succèdent tranquilles et pleines, pour nous, de réconfort. Nous avions bon besoin de cette halte pour oublier les fatigues, les privations et les angoisses du périlleux voyage qu'il nous faudra reprendre dans quelques jours.

De grand matin je suis sur pied. L'eau froide, ruisselant sur mes membres, apaise les insupportables démangeaisons de la nuit, car nous sommes littéralement mangés vivants par les insectes coalisés de cette terre par trop prolifique. J'endosse mon costume blanc, lavé de la veille, et, coiffé d'un feutre, où s'enroule un léger turban, je me rends tout seul à Kouyara, chez le docteur Van den Heuvel, vers qui je me sens entraîné par une sympathie irrésistible. Je le confesse, en toute sincérité, son pain délicieux et ses sauces à l'oignon, faites dans toutes les règles de la cuisine flamande ne sont pas totalement étrangers à mes visites. Qu'on n'aille pas, pourtant, me croire plus gourmand que je ne le suis. Nos festins sont bien modestes, à côté de ceux qu'il m'est arrivé de bouder superbement jadis. Mais ils sont assaisonnés de cordiaux épanchements, de confidences récipro-



Nos Askaris. (Dessin de Léon Frédéric.)

ques, de souvenirs du pays et d'aspirations franchement patriotiques. Notre pauvre camarade de Leu serait-il heureux de pouvoir s'associer à ces excursions matinales, couronnées par de bons et frugaux déjeuners ! Hélas ! il est bien malade ! La fièvre ne le quitte plus !

De leur côté, la plupart de nos Askaris sont sur le flanc. Six jours de liesse les ont plus accablés que les redoutables épreuves du voyage. Les excès de Pombé, absorbé à pleines jarres, les indigestions de nourriture, gloutonnement empiffrée, les excursions galantes, brochant sur le tout, les rendraient inaptes au moindre service. Aucune discipline, du reste, à exiger d'eux, maintenant que leur premier engagement est expiré. Notre autorité, déja méconnue en temps de marche, resterait sans résultat. Il faut résolument fermer les yeux et attendre que les malheureux en aient tout leur saoul. C'est à désespérer d'obtenir jamais rien de bon d'une pareille escorte !

A la démoralisation, fruit ordinaire d'une débauche effrénée, s'ajoutent, d'ailleurs, les causes de mécontentement déjà précédemment indiquées. Le contact des hommes du capitaine Popelin — qui, mieux payés que les nôtres, se montrent plus larges dans leurs dépenses, — entretient une exaspération sourde, se traduisant bientôt par de violentes réclamations. Il est certain que la différence de cinq dollars, à un dollar et quart par mois et par homme, doit leur sembler exorbitante. A plusieurs reprises, notre chef a reçu la visite de députations chargées de lui exposer de trop justes griefs, mais aussi d'inacceptables prétentions. Ce n'est pas moins de quarante dollars que nos Askaris réclament aujourd'hui pour la différence, en nous menaçant de retourner à la côte si satisfaction ne leur est pas donnée. En réalité, ce n'est point de nous qu'ils se plaignent, mais de Séwa qui les a engagés à des prix dérisoires. Ils reconnaissent que nous les avons toujours traités avec bonté et justice et que s'ils se voient obligés de nous quitter, ce sera à regret. Leurs allées et venues ne laissent pas que de nous causer de la tablature, ainsi qu'à M. Sergère, fort ennuyé de ce qui arrive. En effet, notre ami s'est fié aveuglément à son associé, et ne connaît pas même les actes d'engagement écrits en Indou.

« Le défaut capital de notre expédition, écrit M. Ramaec-

kers au bureau de l'Association, consiste en ce que nous n'avons pas engagé nous-mêmes nos soldats, mais avons dû passer par des intermédiaires qui, au lieu de fournir aux voyageurs des hommes honnêtes, engagent à vil prix la lie de la population de Bagamoyo. Ceux-ci, esclaves, pour la plupart, abandonnent sans vergogne les caravanes qu'ils sont chargés d'escorter. Tout leur point d'honneur se réduit à les suivre, jusqu'à épuisement des avances reçues. Ils se considèrent comme absolument dégagés du moment qu'ils ont passé un nombre de mois, suffisant pour représenter, à raison de 5 dollars par mois, la totalité des arrhes d'engagement. »

D'un autre côté, le prix des Pagazis s'est anormalement majoré depuis 3 ans. Lorsque M. Cambier a pu s'en procurer, de Zanzibar à Tabora, pour 4 à 6 piastres par homme, le capitaine Popelin a dû les payer, à raison de 20 piastres, pour le même voyage, et on nous en a réclamé 36 ! Pour peu que les expéditions augmentent, Dieu sait où cela s'arrêtera !

— Nous avons reçu la visite d'un Anglais, M. Liechtfield, missionnaire de la *Church Missionary Society* et desservant la Station d'Ouyouï. Il nous est arrivé de l'Ou-Ganda où il s'est rendu par le Nil. Le docteur Van den Heuvel est bien connu des Européens groupés autour de Tabora, ou établis dans l'Ou-Ganda, dans l'Ou-Goué ou à Oudjiji. Fort aimé des Arabes, auxquels il prodigue ses soins, il sert d'intermédiaire et d'arbitre entre eux et les voyageurs, en destination de Zanzibar, qui viennent refaire à Tabora leur pacotille d'étoffes, de perles et d'autres articles d'échange courant. La raison de sa popularité réside dans la façon équitable dont il sait faire répartir les achats. Ne favorisant aucun marchand, il les intéresse tous au maintien de relations aussi amicales que fructueuses. La Station, ou plutôt la Maison Belge du docteur, est hospitalière, en Afrique, à tous les étrangers, comme notre Patrie l'est en Europe. Et cet éloge ne se trouve pas que sous ma plume. Les nombreux voyageurs, reconnaissants de son accueil et de ses services désintéressés, sont unanimes à proclamer un dévouement devenu proverbial.

— Ce matin, 25 octobre, en me levant, j'ai trouvé mon pauvre boy Daïmo, étendu mort à quelques pas de mon lit sur la natte qu'il occupait près de la porte du tembé. Il a succombé pendant

la nuit, et sans que je m'en apperçusse, à un accès de fièvre typhoïde. Déjà, depuis la traversée du Mgonda Mkali, Daïmo se plaignait de violents maux de tête. Il avait commis l'imprudence, après s'être rasé à la façon musulmane, d'aller, sans turban dans le Pori. Un coup de Soleil fut le résultat fatal de cet incroyable manque de précautions. Le repos absolu l'eût remis, peut-être, mais il fallait marcher, marcher toujours. Je voulus le soigner; défiant à l'excès, il jetait les médicaments que je lui ordonnais de prendre. Toutefois, nous étions loin de nous douter, en le voyant s'abstenir, à Tabora, des plaisirs bruyants de ses compagnons de route, qu'il couvât bel et bien une fièvre muqueuse. Daïmo, d'ailleurs, s'était toujours montré sobre et réservé. Ce n'est qu'au dernier moment, que la vérité m'a été révélée par le docteur Van den Heuvel, et lorsqu'il était trop tard.

Je perds en lui un brave et digne garçon, assez simple d'esprit, à la vérité, et peu actif, mais obligeant et d'une honnêteté absolue. La faiblesse réelle de sa constitution le rendait inapte à me rendre tous les services pour lesquels je l'avais engagé, mais je lui dois de parler actuellement le Ki-Souahili avec assez de facilité pour être compris de toutes les peuplades que je rencontrerai désormais jusqu'au lac Tanganika. Daïmo avait su se faire aimer de tout le monde, et l'annonce de sa mort a causé parmi nos hommes une certaine impression. Je l'ai fait enterrer dans la montagne, roulé dans une pièce d'étoffe blanche, avec toutes les cérémonies prescrites par la religion musulmane.

— Cependant l'époque de notre départ approche, et les préparatifs, déjà décrits à Bagamoyo, vont se représenter. Le nombre de nos Askaris, fort au départ de 200 hommes, est réduit aujourd'hui à celui de 109, grâce aux désertions et à la terrible dysenterie, provoquée par des excès de toute nature. Nos différends non encore aplanis, il est à craindre qu'ils ne nous abandonnent en masse, malgré l'augmentation de solde que leur propose M. Sergère. Un seul nous reste fidèle, notre cuisinier Réhani. Le gouverneur, chez lequel ils ont été se plaindre, les menace de les mettre à la chaîne, s'ils ne reprennent volontairement leur service.

Mais le capitaine Ramaeckers ne se soucie point de devoir à la force, des services qui pourraient lui faire défection à un

moment donné. Il nous faut des hommes sûrs pour garder la Station qui nous est échue. Prenant un parti radical, notre chef d'expédition congédie tout son personnel et prie M. Sergère de lui recruter une nouvelle escorte dans l'une des caravanes envoyées de la côte, à notre secours, par M. Greffulhe. Quoique plus ancien en grade que le capitaine Popelin, il se met sous ses ordres et me prie de faire de même jusqu'à Karéma. Quant au pauvre de Leu, il n'est pas question pour lui de nous accompagner. Le docteur Van den Heuvel se charge de l'héberger jusqu'à guérison complète, si son état, malheureusement très grave, permet encore de conserver quelque espoir de salut!

Sef bin Rachid, l'homme de confiance de M. Sergère, a engagé, en nombre suffisant, des porteurs qui, suivant l'usage, choisissent leurs fardeaux respectifs, étalés dans la cour du docteur.

Pour les deux caravanes réunies, leur nombre se monte à plus de 300.

— D'après les avis reçus, la route de Tabora est libre aujourd'hui. Le calme a succédé à la tempête, et les tribus belligérantes sont rentrées, jusqu'à nouvel ordre, dans les villages; les vainqueurs pour jouir de leur butin, les vaincus pour se refaire de leurs pertes. Mirambo et Simba ont fait des prises énormes et pour quelque temps ne bougeront plus. Il est vrai que ce dernier se tient à cheval sur notre passage. Nous en serons quittes pour lui payer un tribut plus élevé.

Mardi, 2 novembre. — Juste au moment de partir, la fièvre me reprend, mais sans grand caractère de malignité. Nous tâcherons d'avoir raison de cette importune et déjà ancienne visiteuse. MM. Ramaeckers, Popelin et Roger se portent, eux, à merveille. Les deux derniers ont pris l'avance. Depuis hier, ils campent à Mganga, village situé à deux lieues, à peu près, de Tabora.

Nos adieux sont pénibles, car nous laissons derrière nous un excellent camarade que, peut-être, nous ne reverrons plus. M. de Leu semble avoir conscience de son état. Plongé dans une prostration complète, il répond d'un air sombre au prochain rendez-vous que nous lui assignons, le cœur serré, quoique le visage souriant.

Inutile de dire que nous nous séparons du docteur Van den Heuvel dans les termes les plus chaleureux. Nous lui recommandons encore notre malade et, après l'avoir remercié avec



La Végétation a Tabora.
(Dessin de R. Wytsman.)

effusion de son hospitalité et de ses excellents offices, nous reprenons résolument notre marche à travers l'Afrique centrale.

M. Sergère qui s'établit à Tabora, nous souhaite un heureux voyage.

— Deux nouveaux boys nous accompagnent, Féradji et Sa-

dallah, choisis dans la petite escorte de M. Popelin. Féradji, attaché au service particulier de M. Ramaeckers, est robuste et bien découplé. Laconique mais ponctuel, il rendra à son maître de meilleurs services que Férouzi, son prédécesseur, qu'il a fallu remplacer. Féradji, comme notre nouveau chef d'escorte, a servi sur mer et, par conséquent, possède l'esprit de discipline que M. Popelin, du reste, a eu l'art d'inspirer à tous ses hommes.

Sadallah qui m'est échu en partage, maigre comme un clou et marqué de la petite vérole, tranche avec Féradji par une loquacité toute africaine. Il a également fait son apprentissage sur les daous saïdiaux. Souple, et employant volontiers la flatterie, il a pour défaut capital un amour immodéré du Pombé, dédaigné par le sobre Féradji. Tous deux sont unis par la Fraternité du Sang.

On sait comment se passe cette cérémonie, déjà tant de fois décrite par les voyageurs. Une légère incision à la poitrine, faite par les témoins, quelques gouttes de sang recueillies sur une feuille verte et versées sur la tête du frère d'élection, qui parfois va même jusqu'à les avaler, il n'en faut davantage pour sceller une union indestructible, comportant un dévouement absolu. Des réjouissances et des coups de fusil accompagnent l'échange des serments de fidélité.

Cette fraternité, toutefois, ne confère pas des droits égaux. Comme dans tout, en Orient et en Afrique, la supériorité de l'âge l'emporte, pour se transformer en tutelle, parfois sévère.

Ainsi, Féradji, en sa qualité d'aîné, exerce sur mon boy une autorité vigilante. Ce dernier, néglige-t-il son service ou fait-il abus de boisson, son grand frère sait le rappeler à l'ordre à grand coups de kourbach, acceptés en toute humilité. En revanche, Sadallah, a-t-il quelque droit à faire valoir, ou se trouve t-il engagé dans une contestation où il a le bon bout, son protecteur prend fait et cause pour lui et n'a de repos que lorsqu'il est parvenu à lui faire rendre justice.

— Toute la zone que nous traversons apparaît fertile et bien cultivée. L'épaisse forêt, qui s'y étendait autrefois, a été transformée en chamba, ou terre cultivée. Nous foulons un sol rouge et crevassé, aux sentiers encaissés entre des berges plantées de verts taillis.

Mganga, petit village tout agricole, est assis aux pieds d'une roche qui l'abrite contre le vent d'Ouest. C'est là que nous retrouvons nos amis et que nous campons avec notre nouvelle escorte.

De Mganga à Mtimousi, situé dans la direction du Sud-Ouest, et où nous nous transportons le lendemain, il n'y a guères qu'une couple de lieues. La fécondité du sol se maintient et des campagnes en friche se déroulent à nos regards.

— L'incorrigible race africaine recommence à faire des siennes. Nos porteurs prétendent recevoir leur Posho en étoffes comme les soldats de l'escorte. Pourtant, il entrait dans nos conditions qu'ils seraient nourris au Kibaba (à la mesure). Ils refusent de partager la gamelle fourragée par leur Nyampara. Nous devions nous attendre à quelque prétexte de retour. En effet, ils nous abandonnent pour aller réclamer auprès de M. Sergère.

Nous campons dans le village. M. Roger, notre pourvoyeur de venaison, rapporte deux pintades qui figurent au repas du soir. Il a tiré aussi un animal assez curieux appelé par les naturalistes *Cat-Bear*, ou chat-civette. Grand destructeur de petit gibier, ce fauve se tient de préférence dans les endroits rocheux. Il a le poil noir et long. Un de nos Askaris obtient la permission de le dépouiller. La fourrure du Cat-bear, étendue et séchée au Soleil, est portée en sautoir, sur le dos, par les chasseurs indigènes.

— Au point du jour Sef bin Rashid nous ramène nos déserteurs, qui ont visiblement passé la nuit *inter pocula*. La caravane se remet en marche et dépasse successivement les villages de Kasséghéra, de Mayolé, de Koi-Mrabou, d'Igonda, de Ndizia, de Msimbili, de Kakoma et de Kisinndé, situés dans la direction du Sud-Ouest. Nos divers campements n'offrent guères de particularités dignes d'être rapportées. Ce sont toujours les mêmes et fastidieuses étapes, couronnées de haltes fécondes en renaissants labeurs. La fièvre, qui ne me quitte pas, me laisse assez insensible aux beautés du paysage. J'admire pourtant les grandes forêts de miombos, arbres d'une belle venue, espacés entre eux d'une dizaine de mètres, et dont le feuillage naissant nous offre un abri précieux contre les ardeurs du jour.

Aux entours des villages, établis dans des éclaircies artificielles, les troncs sont coupés à hauteur d'un mètre, pour ne pas entraver la maturité des céréales, semées partout à profusion. Les déraciner coûterait aux indigènes une peine et un temps qu'ils ne se soucient point d'y consacrer.

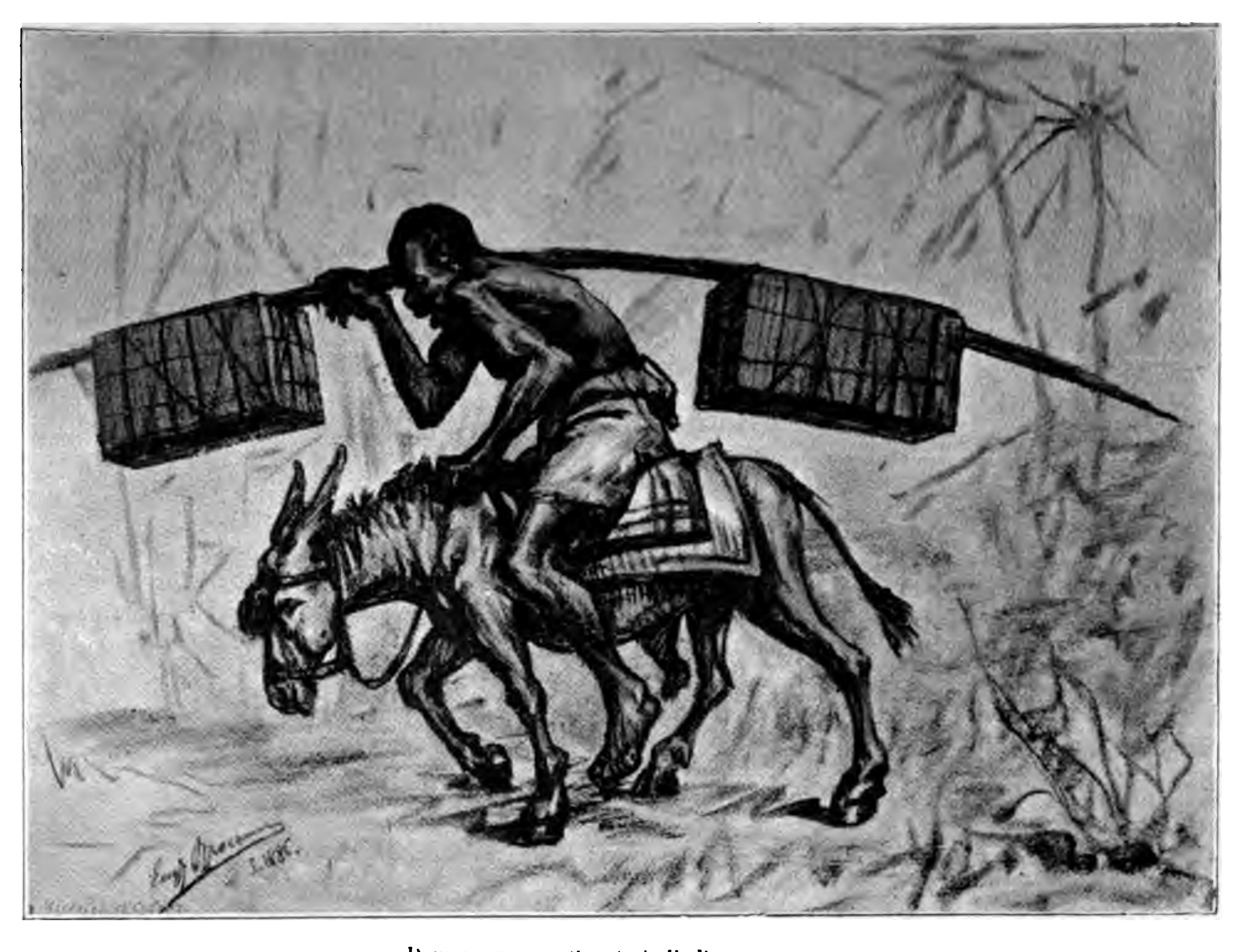
Le Miombo est un arbre éminemment utile dans ces parages. Sa seconde écorce, fortement battue, sur l'arbre même, sert à faire des sacs d'une certaine résistance. On les obtient en détachant cette écorce du tronc scié, et en nouant, au moyen d'une corde, l'extrémité inférieure du cylindre. Elle entre aussi dans la confection d'étoffes grossières, en usage dans beaucoup de localités. A l'état nature, c'est-à-dire non battue, cette écorce donne des linndos, boîtes rondes assez semblables à nos cartons de modes, et de première nécessité en Afrique. On y remise les étoffes, les perles, les aliments, tous les objets qu'il s'agit de préserver des ravages des insectes, ou qu'il importe de pouvoir transporter facilement à la première alerte. Renversés, le fond en l'air, et supportés par trois ou quatre poteaux, ces linndos servent la nuit de colombiers, à des myriades de pigeons blancs et gris.

— La première pluie est tombée à Igonda, nous apportant un soulagement général. Quelles délices de sentir ruisseler sur tout le corps ces ondées rafraîchissantes ! Il nous semble recevoir les humides caresses de la mère-patrie, autrefois calomniée par nous. L'Africain, lui aussi, salue la pluie avec bonheur, et lorsqu'elle tarde, accable le sorcier du village de ses malédictions.

Tout le personnel indigène est aux champs, car le printemps africain, la féconde Massika va commencer. La houe fonctionne et retourne la terre avide de s'abreuver aux pleurs des sombres nuées.

Des teintes plus vives éclatent sur le feuillage et la nature a revêtu un aspect de radieuse jeunesse. Les oiseaux, eux aussi, ont de nouvelles parures. Muets, pendant l'époque de la mue, ils reprennent leur ramage et leur gazouillis.

Les villages de l'Ou-Nyamouézi s'étalent en polygones irréguliers, délimités par des murailles de torchis percées de meurtrières et surmontées d'un toit plat. De l'extérieur, nous remarquons les greniers à provisions recouverts de chaume et montés sur de jeunes arbres ébranchés et écorcés.



DOUBLE CHARGE (Croquis de E. BROERMAN.)

Les habitations sont munies de linndos de toutes dimensions. Il y en a d'énormes. Par les portes, en clayonnage, des huttes, nous voyons les lits indigènes, bas et étroits, formés de peaux de vaches tendues sur un cadre de bois que supportent quatre pieds mobiles ou fichés dans la terre battue. Quelques ustensiles de cuisine et des calebasses complètent ce primitif ameublement.

Mercredi 7 novembre. — Enfin la fièvre m'a quitté ! Partis de Kisinndé, vers 6 heures du matin, nous arrivons avant midi à une eau courante, baptisée simplement par les naturels du nom de mtoni (rivière). C'est l'Ougalla, affluent du Malagarazi qui se jette à son tour dans le lac Tanganika. Assez importante, surtout en temps de Massika, elle n'offre en ce moment qu'une eau parfois stagnante, coupée à gué en certains endroits.

Aux environs de notre campement, la rivière atteint une assez grande profondeur. Hippopotames et crocodiles s'y ébattent fraternellement. L'aspect du terrain a complètement changé. Une végétation luxuriante et sauvage envahit les abords des eaux, dont les racines goulues semblent contribuer à épuiser les renaissants trésors. C'est bien la nature africaine, dans sa farouche et imposante exubérance. Les éclaircies n'offrent plus l'aridité morne du Pori, mais de grasses prairies naturelles, aux hautes herbes fourmillant de gibier. Roger pourtant n'a abattu qu'un lièvre. Notre Nemrod s'est attardé à la chasse aux hippopotames. Il a réussi à en blesser un, prouesse stérile à laquelle nous eussions préféré quelque chose de plus comestible.

Le soir, nos hommes nous apportent une douzaine d'œufs de crocodiles. Nous les cassons et voyons les jeunes sauriens, prématurément arrachés à leur coque, détaler d'instinct vers la rivière.

— Du mtoni à Kambagoussia, situé à l'Ouest-Sud-Est, il n'y a que quatre heures de marche, tout en forêt.

La population du village a pris les armes pour nous recevoir. Cette défiance est légitimée par des déprédations dont une grande caravane, en destination de l'Ou-Fipa, s'est rendue coupable. Mais nos allures pacifiques et nos assurances d'amitié ont bientôt humanisé les indigènes qui, malgré le peu de provisions dont ils disposent, consentent à nous fournir le Posho nécessaire

à nos porteurs. Nous trouvons même à remplacer parmi eux, neuf hommes qui ont définitivement déserté.

Nous passons toute la journée du lendemain à Kambagoussia, où nous sommes fort importunés par les abeilles. Leurs bourdonnants essaims s'abattent sur le village même, se posant partout, sur les huttes, sur nos tentes, dans nos plats de riz sucrés au miel, dont avec quelque justice, elles semblent revendiquer leur part. Elles se promènent sur nos mains et sur notre visage. Et il faut bien se garder de les écarter par des gestes trop brusques si on ne veut s'exposer à les voir se rassembler en corps d'armée pour vous larder de leurs aiguillons.

— Nos nouveaux porteurs ne constituent pas précisément la fine fleur de la population indigène. Non seulement, il faut toujours être sur leurs talons pour les faire marcher, mais tous les expédients leur sont bons pour s'alléger la tâche. Plus les étapes sont courtes, et plus ils se montrent récalcitrants. A peine venions nous de quitter Kambagoussia, distant de deux lieues de Kingamalilo, que j'aperçois un de nos gombozis, à la vérité assez lourdement chargé, qui s'est cavalièrement emparé d'un de nos ânes et l'a enfourché, ayant toujours sur l'épaule ses deux caisses de conserves, équilibrées aux extrémités d'une forte nervure de palme. Le pauvre animal, — c'est de l'âne que je parle, — plie et trébuche sous ce poids exorbitant, et sans aucun doute serait bientôt fourbu si je ne mettais fin à son supplice. Sommé de reprendre son rang, le gombozi se rebiffe. Je suis obligé de le faire descendre de force, en le menaçant de lui couper son Posho.

—Désormais, sur la route, nous éviterons de camper dans les villages mêmes, décidément hostiles aux caravanes. Arabes et Beloutchis ont laissé dans ces régions une réputation détestable qui s'étend aux voyageurs européens. Les habitants craignent qu'entrés dans les bomas, nous n'en profitions pour les piller et toutes nos protestations ne serviraient de rien. Trop de misérables aventuriers, restés inconnus et impunis, ont abusé de leur crédulité et, sans verser une goutte de sang, ni dépensé une once de marchandises, traité les malheureux indigènes en peuple conquis. Quelque isolés qu'ils soient, ces actes de brigandage font le plus grand tort au commerce, dans le centre de l'Afri-

que. Au point de vue égoïste de la soif immodérée des richesses, c'est éventrer la poule aux œufs d'or, que de se couper des sources inépuisables de fructueux bénéfices par de sauvages et impolitiques coups de main. N'est-ce point assez que d'acquérir à vil prix de précieux articles, revendus au quintuple dans les ports de la côte? Je ne parle point de la question d'humanité. Même commis à l'égard des races les plus féroces et les plus méprisées, la spoliation est un crime odieux réprouvé par le droit des gens. Et comme dit le proverbe espagnol : « Il n'y a point de dette qui ne se paie. »

A Moina-Mlimouka, où nous arrivons, vers midi, et où nous campons, aux environs du Boma reconstruit, notre attitude paisible rassure les naturels dont nous attendons prudemment les avances. Peu à peu, ils se risquent à s'approcher du campement, apportant des provisions en retour desquelles ils reçoivent bonne mesure de cotonnades; et c'est, enchantés de nous, qu'ils retournent dans leurs foyers, emportant dotis et choukas, destinés à refaire quelque peu leur trésor, ravi par les écumeurs de grand chemin.

---

# CHAPITRE XIV

Un courrier. — Maladie du capitaine Cambier. — Péril en la demeure. — M. Ramaeckers prend l'avance. — Roger lui-même à la fièvre. — Village de *Mounié Pambala*. — Une émule de la Vénus hottentote. — Une pente ardue. — Simba, l'allié de Mirambo. — Ivresse de victoire. — Campement sous la pluie. — La visite royale. — Renard plutôt que lion. — Ivrogne et cupide. — Diplomatie. — Nouvelles de M. Ramaeckers. — Le *brandy*. — Hongo. — Tapage nocturne. — Complément des travaux de défense. — Bons procédés. — Grève de Pagazis. — Départ. — Site accidenté. — Une désertion générale est à craindre. — Chaouris. — Dispersés par la force. — Trop d'eau. — Dans les montagnes. — Le district de Kaloungou. — Désastres de la guerre. — La rébellion se calme. — *Ohanda*. — La boga de *Katavi*. — Un boucan africain. — Ougoué. — Fortifications. — Renouveau. — Plaine de *Katakoi*. — L'Eden des chasseurs. — Troupeaux de buffles. — Le héron pique-bœuf. — L'otage. — Echappée sur le Tanganika. — *Kafissya*. — Depuis Stanley. — Le Sultan Tchiata. — Les chasseurs d'éléphants. — L'ancien Ou-Kaouendi. — *Mousamouéra*, l'Esprit du Lac. — Epuisés de fatigue.

Nous venions à peine de planter nos tentes, lorsque quatre coups de fusil, tirés au lointain, nous annoncèrent l'arrivée d'un courrier. Nous nous précipitons à sa rencontre et nous nous trouvons bientôt en présence de quatre Askaris, porteurs de nouvelles du capitaine Cambier. Après un séjour de trois années parmi les Oua-Chenzis, population rebelle à toute culture, ces hommes ne sont plus les mêmes qu'ils étaient en quittant la côte orientale. Allures et vêtements, tout, en eux, diffère des soldats de notre escorte, encore sous l'influence de l'espèce de civilisation qui règne à Tabora.

La lettre du capitaine Cambier est tristement urgente. A bout de forces, sinon de courage, épuisé par les privations et les angoisses de la dernière guerre, ébranlé surtout par les désertions, qui continuent à se produire autour de lui, l'énergique lutteur craint de ne pouvoir aller jusqu'au bout de sa tâche. Or, il importe de conserver à l'Œuvre la Station établie au prix de tant d'efforts et de sacrifices. « Il n'en faut point douter, nous mande-t-il, *si je succombe*, les indigènes la mettront certainement au pillage. Il faut qu'un des vôtres prenne les devants et arrive encore assez à temps, *en cas de malheur*, pour sauver le Fort Léopold ».

Lorsqu'un homme de ce caractère et de cette intrépidité agite froidement et prévoit l'éventualité d'une mort prochaine, il n'y a pas un instant à perdre. Le capitaine Ramaeckers partira immédiatement, accompagné seulement de quatre hommes, portant son lit, les provisions indispensables et les objets de première nécessité.

Les Askaris de M. Cambier n'ont mis que cinq jours à apporter sa lettre de Karéma jusqu'ici. Il en faudra sept à M. Ramaeckers pour faire le même trajet, et encore à condition de brûler des étapes de dix lieues. Pour nous, embarrassés d'hommes et de bagages, nous ne serons pas arrivés à destination avant la quinzaine. Roger, l'indomptable Roger, est à son tour éprouvé par la fièvre africaine. Sans cela, il n'aurait point laissé s'aventurer, seul, notre chef d'expédition qui, vers deux heures de l'après-midi, armé et équipé, reçoit avec émotion nos vœux ardents de célérité et de réussite.

Cette inquiétude nouvelle et cette séparation inattendue nous ont douloureusement impressionnés. Pauvre capitaine Cambier! Puisse-t-il faire mentir ses lugubres pronostics! Ne serait-il pas désespérant, après tant de dangers affrontés de part et d'autre, alors que quelques journées de marche nous séparent seulement, de le voir ravi en pleine carrière et en plein succès, à son héroïque mission? On ne se doute pas en Europe des prodiges de foi, de persévérance et d'habileté qu'il a dû déployer pour fonder, lui, premier envoyé de l'Association internationale Africaine, une station sur cette terre insatiable de victimes. Quelle effrayante dépense de forces physiques et morales! Quelle abnégation et quelle résignation stoïque, en présence d'un trépas peut-être imminent! La mort! Elle nous guette partout, elle plane sur tous dans ces régions meurtrières! Elle frappe indistinctement les aînés, trempés par des années de luttes et de victoires quotidiennes, et les jeunes, lançant au destin un orgueilleux défi. Nous l'avons laissée accroupie au chevet d'Armand de Leu, resté en arrière. Qui sait si nous ne la retrouverons pas triomphante sur le cadavre glacé de Cambier?

Fénelon l'a dit : « Avant de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre, mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. »

Dimanche, 21 novembre. — Départ à 6 heures du matin. —

Le sol, plat jusqu'ici, descend brusquement. Vers 8 heures, nous dominons une immense étendue de terrains boisés, bornés à l'Ouest par une haute chaîne de montagnes.

Peu de temps après l'avoir gravie, nous campons près d'un étang situé un peu au delà du village de Mounié-Pambala dont les habitations rustiques s'encaissent dans une dépression du côteau. L'eau, de teinte verdâtre et évidemment croupie, est mauvaise à boire. Point de vivres non plus. Les Rougas-Rougas de Mirambo et de Simba ont passé par ici. Des crânes blanchis, semés le long du chemin et tranchant sur le ton rouge fer du sol, attestent le carnage dont ces lieux désolés ont été le sanglant théâtre.

Nos porteurs font preuve d'assez bonne volonté. Le service, que nous avons exigé d'eux, jusqu'ici, n'est pas bien fatigant, du reste.

Comme nous approchions du lieu fixé pour le campement, j'ai entendu soudain éclater des rires joyeux. Le motif de cette hilarité était une brave femme, nue comme Eve, à son premier péché, et balançant une paire de formidables mamelles, descendant, en sacs allongés, jusqu'à mi-jambe. A chaque pas de l'imposante matrone, ces gênants appendices, repoussés par les genoux, floquaient avec une allure si bouffonne que nos Africains, habitués, cependant, à ces sortes de..... développements, se tenaient les côtes. Il est de fait que, pendant mon séjour en Afrique, je n'ai jamais constaté pareil abus d'attributs maternels. Cependant, loin de sembler vexée de la stupéfaction qu'elle produisait dans nos rangs, l'émule perfectionnée de la Vénus hottentote se rengorgeait encore, si possible, et jetait sur nous des regards orgueilleux. Qui le croirait ? Aux rires a succédé bientôt chez mes hommes l'expression d'une admiration enthousiaste. En effet, toutes les déviations physiques, toutes les monstruosités exercent sur l'esprit des Africains un prestige bizarre, dont on pourrait, d'ailleurs, retrouver l'équivalent dans le culte superstitieux, voué naguère, et peut-être encore aujourd'hui, par les montagnards suisses et français, à leurs goîtreux et à leurs crétins.

L'étape suivante s'annonce autrement longue et rude. Nous aurons à gravir la pente escarpée de la chaîne que nous aperce-



Visite de Simba aux Voyageurs blancs.
(Dessin de A. Heins.)

vions hier, se découpant sur l'horizon lointain. Au bout de 5 1/2 heures de marche, nous campons sur un vaste plateau. L'eau qui sourd des hauteurs est fraîche et limpide. Sur la route, toujours des crânes humains, décharnés par les fourmis et desséchés au soleil.

Mardi 23 novembre. — Quatre heures de marche, à peine, nous séparent du village où Simba, l'avide et ambitieux chef de l'Ou-Savira a établi sa résidence.

Simba (le lion) est Moinangou, ou grand vassal du Sultan de l'Ou-Nyaniembé, son frère aîné, contre l'autorité duquel il conspire jalousement. On connait son rôle dans l'affaire de Mpimboué, où Carter et Cadenhead ont perdu la vie. Se basant sur des griefs réels ou imaginaires, mais inspiré surtout par la soif de pillage qui domine la politique martiale de tous les monarques africains,le rusé vieillard n'a pas hésité à s'allier à Mirambo pour accomplir, de concert avec lui, une œuvre de dévastation et de carnage.

On ne pourrait cependant affirmer que les deux chefs aient trempé en quoi que ce soit dans le massacre de nos frères d'armes. Comme il ressort de la lettre du capitaine Cambier, le Sultan de Mpimboué, en les forçant de camper dans son Boma, les associait fatalement à sa destinée, au cas d'une défaite, malheureusement probable,étant donné,surtout, leur ferme volonté de non-intervention. Reste à savoir si, moins scrupuleux, et préoccupés davantage de leur propre sûreté,ils n'auraient point fait pencher le sort des armes du côté de leur hôte, en jetant dans la balance l'appoint de leur escorte et de leur vaillance personnelle? Mais il ne sert de rien de revenir sur les faits accomplis. On prétend que les vainqueurs regrettent eux-mêmes l'erreur qui a fait prendre pour ennemis à leurs troupes indisciplinées une caravane inoffensive, victime de la neutralité même de ses chefs. La réception que nous fera Simba nous apprendra peut-être quelque chose à cet égard. Quoi qu'il en soit, nous croyons n'avoir rien à craindre. La guerre est terminée et le Moinangou, gorgé de butin, ne s'exposerait pas imprudemment à un retour offensif, appuyé cette fois par l'élément arabe et le renfort des nouvelles caravanes commandées par les Européens, amis et protégés du Saïd Bargash.

Il est d'usage de se faire précéder d'un courrier auprès des

chefs belligérants de cette partie de l'Afrique centrale. Nous dépêchons deux de nos Askaris à Simba et donnons, dès l'aube, le signal du départ. Dans la plaine,en contre-bas, apparait bientôt le village, entouré à perte de vue, de champs défrichés pour les semailles.

Le Boma, où nous entrons en bon ordre, est pour le moins aussi considérable que le Kouïkourou de Mdabourou, sur les ruines duquel nous avons campé avant de séjourner à Tabora. Une forte palissade entoure les constructions de toute nature où grouille une population nombreuse : tembés des Oua-Ngouanas (hommes libres de la côte), habitations à clôtures de tiges de maïs, huttes coniques des agriculteurs et des esclaves, etc. Encore exultant de récentes victoires, les habitants les célèbrent par de bruyantes réjouissances. Partout l'on boit, l'on festine, l'on danse, l'on bat du tambour. Et cependant, les travaux des champs viennent de commencer. Mais grâce aux dépouilles des vaincus, nos turbulents héros ont du pain sur la planche pour longtemps encore.

Un Nyampara vient au devant de la caravane et nous conduit dans la cour intérieure du grand tembé qui nous est réservé. Nous y empilons nos ballots et procédons à l'érection des tentes. Comme, depuis Igonda, la pluie n'a pas cessé de tomber, les piquets ne tiennent point dans le sol détrempé où nos pieds enfoncent à chaque pas.

Nous ne sommes occupés qu'à relever les tentes qui s'abattent sur nos têtes comme des capucins de cartes. Heureusement nos marchandises sont plus ou moins à l'abri, grâce aux baches imperméables dont nous sommes munis.

— Nous avons à peine terminé notre installation, que des rumeurs confuses et un bruit de pas précipités annoncent la visite du Moinangou. Simba s'avance, revêtu de la chemise blanche empruntée aux Arabes et coiffé d'un petit turban. En guise de sceptre, il brandit une longue canne de jonc dont il se sert pour rosser libéralement les esclaves nègres qui se dispersent devant lui comme une volée de mouches dérangées dans leurs agapes.

Ces brutalités sont d'ailleurs purs badinages, à côté des moyens affreux auxquels certains sultans recourent pour soutenir leur prestige, et qui consistent en odieux sacrifices d'esclaves et de femmes massacrés, sans rime ni raison.

Le Sultan est un petit homme, maigre et sec, aux cheveux déjà grisonnants. Rien en lui ne décèle le guerrier que je m'attendais à voir. En dépit de son nom pompeux, c'est plutôt un renard cruel et rusé, ayant fait société avec Mirambo, le véritable Lion, pour avoir sa part de curée. L'œil, perçant et dur, est, chez lui, impénétrable et rien ne bouge dans ce visage de bronze, cuit au feu d'indomptables passions. Grand buveur de Pombé, Simba s'enivre quotidiennement aussitôt qu'il a expédié les affaires, peu compliquées, du reste, de son gouvernement.

Le conseil vient sans doute de finir, car il est encore à jeun, à moins que, prévenu officiellement de notre approche, il n'ait tenu à conserver le plein usage de sa raison. Une demi-douzaine de chefs, en turban comme lui, ou la tête découverte, l'entourent respectueusement. Ils portent le pagne et le manteau de couleur, taillés dans des étoffes de choix. La campagne doit avoir été brillante, car depuis les Nyamparas jusqu'aux plus humbles habitants du village, tous déploient un luxe en désaccord avec la simplicité des mœurs africaines. Seul, le Moinangou n'a rien changé à ses habitudes et à son costume. En apparence, il semble avoir cuvé depuis longtemps le vin du triomphe.

Simba nous aborde avec une sorte de cordialité et nous demande des nouvelles de Tabora. « Comment va son frère aîné Séki?... Et Abdallah bin Nassib? Est-il toujours aussi respecté et aussi craint? » Puis c'est du commerce d'ivoire et d'esclaves qu'il s'occupe, du mouvement des caravanes, etc. Le Moinangou paraît parfaitement au courant de tout ce qui se passe dans le rayon avoisinant son territoire. Nous tendons avidement l'oreille pour saisir une parole au sujet du massacre de Mpimboué. Il nous eût été doux d'entendre de la part de Simba la moindre excuse ou tout au moins l'expression d'un regret quelconque. Mais pas une allusion, même discrète.

Ignore-t-il les liens sacrés qui unissent tous les Européens enrôlés sous la bannière de l'Association Internationale Africaine, ou bien, ne se rendant pas bien compte de notre Œuvre, nous prend-il pour des voyageurs isolés, se dévouant à la seule science comme Speke, Grant et tous ceux qui nous ont précédés? Je serais tenté de croire qu'il sait parfaitement à quoi s'en tenir à cet égard. Nul embarras, d'ailleurs, devant le capitaine Popelin, qu'il reconnaît à merveille et qu'il s'étonne, avec une

naïveté trop complète, pour ne pas être feinte, de n'avoir pas revu *depuis peu*. Le malin compère voudrait savoir probablement par où notre ami a passé pour courir au secours de MM. Roger et Burdo, en détresse à Kisinndé.

Si nous n'en tirons rien, nous saurons observer, pour ce qui nous concerne, la même et diplomatique discrétion.

M. Ramaeckers est arrivé ici le soir même du jour où il a pris congé de la caravane. Il a été reçu par le Moinangou, qui nous remet de sa part un billet, par lequel notre chef constate le bon accueil dont il a été favorisé. Non seulement il n'a pas eu de Hongo à payer, mais comme il n'avait avec lui que quatre hommes, la nourriture lui a été fournie gratuitement. Il a continué sa route dès le lendemain matin, après nous avoir recommandé à l'allié de Mirambo.

Simba, comme Mirambo, a voulu devenir le frère de sang de M. Cambier, mais celui-ci, déjà médiocrement satisfait de sa première alliance, a trouvé le moyen d'éluder la proposition. C'est probablement par dépit de ce refus, que le vindicatif chef de l'Ou-Savira rançonna si durement notre prédécesseur lorsque, après la désertion presque générale de Mpouapoua, abandonné par 40 nouveaux Oua-Nyamouézis, le capitaine fut obligé de solliciter, de lui, l'envoi de porteurs supplémentaires.

Le goût prononcé de Simba pour le Pombé national ne le rend point injuste à l'égard de nos alcools européens. Sans croire se départir de sa dignité, il nous demande d'un air dégagé si nous n'aurions point une gorgée de brandy à lui offrir.

Nous lui en promettons une bouteille, en lui assurant que c'est tout ce qui nous reste, son frère Séki ayant épuisé notre cave pour se réchauffer.

— « Oh ! moi, dit-il, je n'ai pas besoin de ça. Tout au contraire, le brandy me rafraîchit. »

Au mot de brandy, les Nyamparas ont dressé l'oreille, mais ils en seront pour leur espoir déçu. Lorsque nous songeons que quelques-uns d'entre eux ont peut-être trempé dans le massacre de nos frères, nous regrettons que le sang innocent, versé par eux, ne les ait pas empoisonnés !

— Il nous faudra rester trois jours dans ce nid de brigands. C'est la règle.

Outre l'éternelle question du Hongo, nous avons à faire nos provisions de bouche. M. Popelin, indépendamment de la bouteille de cognac stipulée, envoie à Simba une pièce de soie de Mascate, richement brodée d'or et, pour ses chefs, quelques pièces d'étoffe de qualité inférieure. Les vivres se trouvent en abondance, surtout le riz dont nous emportons une bonne quantité.



ELÉPHANT D'AFRIQUE.

(Dessin de A. HEINS.)

La curiosité des habitants est extrême et nous sommes obligés de clore nos tentes pour déballer les marchandises de quelque valeur. Le bien mal acquis semble avoir encore exalté leur convoitise partagée, d'ailleurs, par leur digne souverain. Lors de sa visite, c'est avec un empressement avide que Simba examinait nos armes et s'en faisait expliquer le mécanisme perfectionné.

La nuit, nous pouvons à peine fermer l'œil. Les danses, les cris, les battements enragés des tambours se prolongent jusqu'à

l'aube. Cette orgie de pillards nous donne singulièrement sur les nerfs. L'habitude du travail est si bien perdue pour le moment, qu'il faut, à coup de tamtam, avertir les hommes libres, qu'ils seront de corvée le lendemain..Encore n'est-ce point de labourage ni de semailles qu'il s'agit, mais d'arbres à aller couper dans la forêt pour compléter les travaux de défense.

Lorsqu'il n'est pas ivre, le vieux Simba a une idée très nette de la situation et c'est fort adroit à lui de tout organiser pour se mettre à l'abri des représailles. Il continue à se montrer poli, d'ailleurs, et même prévenant à notre égard. En retour de notre tribut, il nous a envoyé un bœuf et offert de compléter notre personnel par quelques-uns de ses esclaves. Chaque matin, il vient nous voir, avant de commencer ses libations, à l'exception, toutefois, du second jour où, à quinze pas, il exhalait une insupportable odeur de cognac. Toute la bouteille y aura passé. Aussi bien, la tentation était trop forte pour un conquérant de cet acabit.

—Au moment du départ, nos porteurs nous suscitent de nouvelles difficultés. Ceux fournis par Simba ne sont pas les moins exigeants. Boudant leurs fardeaux, dont ils n'ont pas l'habitude, ils les déposent à terre, s'arrêtent, en menaçant de nous faire subir de grands retards. Le pis est que nous n'avons sur eux aucune autorité. Il n'y qu'à Simba lui-même qu'ils obéissent et encore sous la menace du bâton.

Il est huit heures avant que nous puissions nous remettre en marche. Chacune de nos tentes, dont l'humidité a doublé le poids, est portée par deux hommes accouplés, mode de transport particulièrement antipathique aux Pagazis. Simba, qui assiste à nos préparatifs, nous souhaite un heureux voyage.

De plat et légèrement ondulé, — à part quelques exhaussements en forme de gradins, — le site devient fort accidenté et nous serions plus impressionnés par ses beautés pittoresques si de graves préoccupations ne nous absorbaient point. En dépit de notre conduite à la fois énergique et prudente, de nos concessions mêmes, et de notre patience, une désertion générale est à craindre. Nous courons risque de nous voir abandonnés, avec nos bagages, dans un vaste désert. Notre nouveau personnel est encore plus turbulent et plus indisciplinable que

celui auquel nous avons renoncé à Tabora. Les semailles venant seulement de commencer, nos hommes craignent de manquer de nourriture. Les histoires de carnage et les bravades qu'ils ont entendues à Simba ne doivent pas être étrangères, non plus, aux malaises, aux appréhensions, je dirai même à la panique qui s'est emparée d'eux. Jeux de chats, pleurs de souris.

Il est 11 heures, lorsque nous nous arrêtons au bord d'un ravin où bruissent les eaux limpides d'un ruisseau que la Massika convertira bientôt en torrent.

Au campement, les chaouris recommencent. Les esprits fermentent et l'insubordination fait des progrès. Il faut encore nous débattre contre d'incessantes demandes d'augmentation de salaire. Le capitaine Popelin, moins longanime que M. Ramaeckers, dissipe les rassemblements par la force. Il prétend que si nous avions le malheur de céder à des exigences injustes, nous ne viendrions plus à bout de nos porteurs.

J'ai toujours la fièvre. Quand donc pourrons-nous, établis à poste fixe, goûter enfin un repos chèrement acheté ?

— Aujourd'hui, 26 novembre, nous avons eu à traverser une petite rivière fangeuse et embarrassée de roseaux. Cela nous a pris une bonne heure. Les deux ânes qui nous restent, y compris celui de Roger, ont failli être engloutis par la vase et il a fallu les efforts les plus énergiques pour les tirer de ce mauvais pas.

Il pleut toujours à torrents.

Les caisses de munitions, contenant nos cartouches, prennent l'eau trop facilement et nous en avons perdu beaucoup de ce chef. Généralement, au passage des rivières ou dans les terrains inondés, d'une traversée scabreuse, celles qui tombent à l'eau sont bel et bien perdues, quand on ne s'avise point de les ouvrir immédiatement pour faire sécher leur contenu. J'estime que ce défaut est imputable aux grands écrous qui traversent les dites caisses de part en part, sous prétexte de solidité, et dont la soudure ne tarde pas à sauter. Il faut se garder de faire porter à nu les boîtes de zinc sujettes à d'inévitables détériorations. Il serait facile, cependant, pour parer aux déformations et aux déchirures, de les consolider par un revêtement de voliges légères ou par un treillis en bois. Les enveloppes de caoutchouc,

pour objets d'usage courant, sont aussi d'une excellente précaution qu'il serait bon d'étendre aux articles de merceries, de leur nature très sensibles à l'humidité.

La marche est aussi fatigante que le paysage grandiose et fécond en surprises. Ce ne sont que montagnes boisées, cimes capricieusement découpées sur l'horizon où roulent de sombres nuages gonflés de pluie, roches bizarement taillées par ce grand artiste qu'on appelle la Nature, gorges imposantes et ravins déjà inondés.

Nous dépassons trois villages du district de Kaloungou, récemment saccagé par Simba et Mirambo. Le dernier est déjà réoccupé par ses anciens habitants qui, pendant les hostilités, s'étaient réfugiés dans le Pori. Ils se sont mis aussitôt à cultiver leurs champs fertiles. Ces gens, inoffensifs et laborieux en veulent mortellement à Simba qui a appelé Mirambo dans le pays, et lui attribuent l'entière responsabilité des désastres de la guerre.

— Toujours les Chaouris. Les porteurs engagés chez Simba refusent le satini blanc qu'ils étaient convenus d'accepter. Ils réclament du kaniki bleu, étoffe plus chère et que nous possédons en quantité moindre.

— Plus de fièvre ! C'est d'un pas joyeux que je fournis la traite de 3 1/2 heures qui nous sépare de la limite extrême de Kaloungou, où nous campons le jour suivant. A mesure que nous nous rapprochons de Karéma, les réclamations de nos porteurs deviennent moins âpres. En leur tenant tête, nous avons adopté le meilleur système à leur égard.

— Etape de 4 heures, jusqu'au village de Ohanda, situé dans l'Ou-Kaouendi, et à proximité duquel nous plantons nos tentes, après avoir traversé, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, une petite rivière, aux berges plates. Nous n'apercevons point trace d'habitations. Le village est établi au centre d'un épais taillis, impénétrable au regard. Il a été respecté par Mirambo, moyennant un tribut et l'engagement d'une stricte neutralité. Nos hommes obtiennent la permission de fourrager, mais contre paiement de dix dotis de Mérikani, abandonnés par le capitaine Popelin.

—Le lendemain, nous allons camper sur la lisière de la plaine marécageuse de Katavi (4 heures de marche dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest). Le pays, maintenant dans toute sa splendeur, nous a offert des tableaux variés à l'infini. C'est à l'ombre de deux sycomores, déjà parés de feuilles nouvelles, que nous établissons notre campement pour la nuit. Devant nous, à l'Ouest, s'étend la plaine inondée et striée de bandes jonchues, dont émergent quelques collines couronnées de tamariniers solitaires. Le gibier abonde. Aussi, Roger s'est-il mis gaillardement en chasse. Moins d'une heure après, l'un de ses hommes revient avec la queue d'un buffle, en témoignage des exploits de notre grand veneur. Vingt Askaris sont envoyés par nous pour rapporter les morceaux dépecés de l'animal. Sans s'en douter, Roger a fait coup double en abattant une femelle près de mettre bas. Le veau est jugé digne de figurer sur notre table, ainsi que les filets intérieurs de madame sa mère dont la chair nous paraît exquise. Nous faisons fête, surtout, à la tête du veau, accommodée à la vinaigrette.

Cette excellente aubaine a pour effet de ramener parmi nos hommes la joie et l'apaisement. Il n'en faut pas davantage pour les rendre aussi dociles qu'ils étaient, auparavant, brouillons et volontaires. On les mène littéralement par l'estomac, et si nous avions eu toujours pareil gibier à leur abandonner, bien des désagréments nous auraient été épargnés. Les morceaux de choix prélevés pour notre consommation personnelle, le reste de la bête est remis aux diverses brigades qui se le partagent en toute équité et procèdent immédiatement à leurs curieuses préparations culinaires. Quatre piquets, fichés en terre, supportent à hauteur d'un pied et demi, un grillage de bois vert sur lequel la viande, découpée en lanières de la longueur d'une coudée, est disposée perpendiculairement. Chaque brigade a son foyer particulier dont la flamme, soigneusement alimentée, pétille jusqu'à l'aube. Ainsi préservée pour longtemps de la décomposition, la chair à moitié carbonisée, est empaquetée et attachée extérieurement aux charges de nos hommes. Cela fait, toute la bande, cette fois de belle et vaillante humeur, s'engage dans la plaine inondée, pour disparaître bientôt entre les roseaux secoués par la brise matinale et dont s'élève un bruit rauque, rappelant à s'y méprendre le rugissement du lion.

La traversée dure 3 heures et s'opère avec assez de facilité,

la pluie n'ayant pas encore envahi complètement la Boga de Katavi. Puis le sol s'exhausse et la végétation, gonflée de sève, reparaît verdoyante et lustrée. Nous passons entre deux chaînes de montagnes et allons camper à Ou-Goué, petit village fortifié, situé au bord d'une rivière qui se jette dans le Tanganika. La population de ce district use d'un système différent dans la disposition de ses moyens de défense. Un fossé extérieur, dont la terre remblayée forme rempart, entoure le Boma. Comme dans les blockhaus suisses, une palissade d'un ou de deux mètres de hauteur,à barres horizontales et à solides montants, couronne le parapet.

Quel contraste entre les deux saisons extrêmes, le Kipoi et la Massika ! Tout était torréfié, aride, sans verdure. Mais, voilant le trop implacable azur, des nuages pressés roulent dans l'atmosphère rafraîchie. Leurs flancs,gonflés d'humides trésors, crèvent sur la terre affamée de pluie. Bientôt le sol fendillé s'amollit et se féconde. Quelques jours suffisent pour le transformer en vertes pelouses où les premières fleurs balancent coquettement leurs cassolettes. Les arbres se couvrent d'un tendre feuillage, tout semble renaître à la vie. C'est la saison où nichent les oiseaux et où ils se parent de plumes plus brillantes. Beaucoup, qui s'étaient tenus cachés au plus profond des bois, reparaissent friands de grain nouveau, de larves et de fruits. Et dans les marécages,dont la croûte sèche redevient vase et limon, le coassement des batraciens donne une voix au paysage, jusque-là muet, de la jungle africaine.

Après avoir traversé la plaine d'Ou-Goué,où abondent zèbres et girafes, — à la grande mortification de Roger, obligé de suivre passivement la çaravane — nous dépassons une chaîne de montagnes, s'étendant Nord-Sud. — Nouvelle boga et nouvelle chaîne, parallèle à la première. Enfin nous débouchons dans la plaine de Katakoi, la plus riche, peut-être, en venaison qu'il y ait dans l'Afrique Orientale. Les orchidées de différents genres et les liliacées jaunes et blanches, épanouies aux fraîches nappes de la Massika, embaument l'immense pelouse qui a succédé à l'aride bruyère d'il y a quelques jours à peine. Roger n'attend pas que nous ayons déplié nos tentes et le soir nous mangeons de sa chasse.

— Généralement, antilopes et gazelles s'écartent des sentiers suivis par les caravanes et il faut s'enfoncer dans les herbes pour en rencontrer. Mais au delà de l'Ougalla, où elles vont par troupes nombreuses, il y en a de toute taille et de tout genre. Parmi les espèces les plus répandues, je me contenterai de citer le Bara (Heleabagus arundina cervus), le Dondoro, le Korou ou Waterbok, le Kougouni (Haartebeest), le Mpofou (Eland), le Nyomba (Wildebeest) et le Palapala, ce dernier petit et d'une vraie élégance. Presque toutes constituent des gibiers excellents et dont nous sommes aussi friands que les indigènes.

Des troupeaux de buffles sillonnent les plaines et les bois avoisinants la Station de Karéma. On les voit errant en colonnes serrées, les génisses au centre, protégées par quelques grands taureaux, aux cornes redoutables, trottant en tête et en queue. Lorsqu'ils s'arrêtent pour brouter, c'est le mufle tourné dans une seule et même direction. Un coup de fusil jette-t-il l'alarme parmi eux, sans se demander où est l'ennemi, ils partent à fond de train, piquant tout droit et balayant tout sur leur passage. Malheur au chasseur imprudent qui les aurait abordés de front. Il serait broyé comme les arbres, déracinés et foulés aux pieds de la trombe vivante, bondissant sous l'aiguillon de la peur. On arrêterait plutôt un ouragan que leur course indomptable, soulevant des tourbillons de poussière. Des beuglements plaintifs apprennent au chasseur si le coup a porté. Mais le buffle a la vie dure. Laissé en arrière par ses compagnons affolés, il se retourne contre l'ennemi, et souvent ne s'abat qu'au troisième ou au quatrième coup.

Ainsi que, dans les jungles indiennes, le tigre est suivi du paon, le buffle africain a son compagnon dans la gent ailée. Au-dessus des troupeaux sauvages planent des bandes de Yangué-Yangués, ou hérons pique-bœuf, au plumage blanc, fourrageant dans les bouses laissées par les noirs ruminants.

Les indigènes affirment que ces oiseaux avertissent les buffles de l'approche des chasseurs. Le fait peut être exact. Mais ce qui est plus certain, c'est qu'on peut se fier aux Yangué-Yangués pour trahir à distance, par leurs cercles concentriques, la présence de grands troupeaux.

— Les habitants du village, dans l'espoir de nous arracher

un Hongo illicite, ont retenu prisonnier un de nos hommes envoyé aux provisions. M. Popelin leur dépêche 4 Askaris, pour les menacer de sa colère. Si le captif ne nous est pas rendu immédiatement, nous donnerons l'assaut. La crainte l'emporte sur la cupidité. Une demi-heure après, nous voyons revenir notre ambassade armée avec le Pagazi délivré.

— Partis à 6 heures du matin, à 11 1/2 heures, nous établissons notre campement près d'un petit étang formé par les pluies. Le chemin serpente dans les gorges étroites, entre des montagnes couvertes d'épaisses forêts. Scènerie admirable dont nos yeux ne se lassent point!

Roger vient encore de tuer une antilope, dont nous mangeons, au souper, les meilleurs morceaux.

— Nous touchons au terme de nos peines. Demain la caravane fera son entrée solennelle dans la Station Européenne de Karéma!

Au moment du départ, la pluie a cessé, remplacée par une bruine persistante. Depuis 6 heures jusqu'à 11 heures du matin, nous cheminons tantôt dans la vallée, tantôt dans la montagne. Arrivés sur un point élevé, nous apercevons tout à coup, au lointain, mais sur une faible étendue et voilée de brouillard, la masse grise du Tanganika.

La caravane avance péniblement, tout le monde est épuisé de fatigue. Seulement vers 3 heures de l'après-midi, nous débouchons des gorges de montagnes en vue du village de Kafissya.

Situé au bord d'une rivière au lit profond, bien qu'encore médiocrement alimenté, Kafissya s'étend dans une plaine, bordée au loin par une chaîne de montagnes peu élevée et où se dressent quelques groupes de grands palmiers, de l'espèce dite *borassus*.

Ces arbres, aux stipes élancés, couronnés d'un feuillage aigu et métallique, croissent surtout à proximité des cours d'eau et dans les plaines inondées en temps de Massika.

Les champs affectent ici une disposition différente de celles que nous avions remarquées précédemment. Ils sont divisés par lots délimités par des clôtures de joncs ou tiges de maïs. On n'y cultive point de sorgho, mais en revanche force maïs et haricots blancs, ou Koundés. Lors de l'arrivée de M. Cambier, l'arachide a été importée par les hommes de son escorte.

Stanley aurait-il calomnié ces parages, ou bien l'attitude énergique des colonies arabes et européennes ont-elles apporté quelques modifications dans les mœurs pillardes attribuées aux indigènes ? Quoi qu'il en soit, le portrait qu'il trace de la population, portrait étendu aux noirs de Karéma, est loin de prédisposer à la confiance.

« Ces établissements, a-t-il dit, dans l'intéressant ouvrage,



Plaine de Katavi pendant la Massika.
(Dessin de R. Wytsman.)

intitulé le *Continent mystérieux*, ces établissements ont une si affreuse réputation que je ne vois aucune nécessité pour le voyageur de cultiver la connaissance de leurs habitants, à moins qu'il ne soit en mesure de faire des sacrifices inutiles en étoffes et en hommes. On assure que lorsqu'ils voient passer les canots des Oua-Djijis, ces voleurs supplient le Mouzimou de Katavi de déterminer la Msaga (mer orageuse) à les jeter à la côte. D'après la légende, le Mouzimou de Katavi est l'un des esprits les plus puissants des bords du Lac. Bien que très malfaisant, il a parfois des caprices de charité. C'est ainsi qu'il lui arrive de tuer gratuitement les buffles et d'indiquer aux indigènes l'endroit où ils les trouveront.

« On dit encore qu'il a contre les bandits de Ndéreh une animosité implacable et qu'il les conduit souvent à leur perte. En l'honneur de cet esprit, un petit cône a été appelé mont de Katavi. »

C'est pourtant au sein de cette région hostile et proclamée réfractaire à tout sentiment hospitalier, que l'Association Internationale Africaine a osé établir une de ses plus importantes stations.

Ainsi, peut-être un jour, toute l'Afrique centrale sera-t-elle directement en rapport avec la civilisation moderne.

L'enceinte du Boma, sur laquelle se balancent, au bout de longues perches, des crânes d'hommes, de buffles et de lions, se compose d'une forte palissade et d'un fossé qui ajoute à sa force défensive. La population s'étant fort accrue, grâce au voisinage d'un Européen, servi par un personnel considérable et faisant appel aux travailleurs, il a fallu construire une nouvelle palissade pour faire place aux habitations nouvelles.

Les huttes de cette zone, concentriques comme celles du Boma primitif, s'élèvent en forme de meules de foin. Chaque propriété particulière est séparée des voisines par une clôture de joncs, ou matétés, symétriquement joints et alignés, qui impriment à l'aspect général un faux air de labyrinthe. Au centre se dresse le Songhèro ou Kouïkourou du Sultan Tchiata, vieillard à barbe grise, gros et gras comme un chanoine, à l'encontre de la plupart de ses congénères princiers, et qui semble n'avoir pas suffisamment médité la maxime arabe : « Sois sobre. Un corps trop gros maigrit l'esprit. » C'est là que trône, en compagnie de ses quatre femmes légitimes, le corpulent monarque qui s'est dérangé, en personne, pour nous souhaiter la bienvenue. Il s'en acquitte, non pas à la manière africaine, mais en se servant de la formule arabe : *Salaam! Salaam!*

Tchiata est vêtu d'un simple pagne de couleur qui laisse à découvert sa poitrine velue comme une palatine grise.

Le fait est assez rare chez les nègres de ces régions, où la barbe, même, considérée comme un signe de race, est une exception. Quelques dignitaires, eux, en costume gala et ornés de bracelets en cuivre ou en ivoire, où se balancent des amulettes, l'entourent respectueusement.

L'entrevue est courte et se borne à l'échange des politesses usuelles. Le capitaine Popelin explique au vieillard que nous sommes venus pour remplacer le Mzoungou (Européen) de Karéma et exprime l'espoir de voir se continuer les excellentes relations établies entre les deux *Souverains*.

Tchiata nous assure de ses meilleurs sentiments et nous accorde l'autorisation de nous ravitailler à l'avenir, comme par le passé, sur son territoire.

Quelques Oua-Ngouanas se sont fixés à Kafissya, où ils occupent de petits tembés, à toits plats, flanqués de vérandas et de l'indispensable Barza. Ces hommes libres, chasseurs d'éléphants, appartiennent à la troupe du fameux Matoumoula, dont le quartier général est au Boma de Simba. Ils sont au nombre de plus de 300, répartis aux environs.

L'éléphant et le rhinocéros évitent l'homme, qui est obligé de les traquer dans leurs verts refuges. Nous avons bien relevé de leurs laisses sur les sentiers suivis par nous, mais sans en découvrir un seul sur notre passage.

La chasse à l'éléphant est un métier fructueux, mais dangereux par excellence. Elle réclame un apprentissage particulier et un sang-froid absolu, auxquels la croyance aux Daouas, ou amulettes, n'est pas étrangère. C'est en se prétendant invulnérable, que Matoumoula a su inspirer à ses chasseurs une confiance illimitée. Il est regrettable que nous n'ayons pas rencontré à Simba, cet homme extraordinaire, objet des plus merveilleuses légendes.

Les chasseurs d'éléphants dédaignent nos armes perfectionnées. Ils s'en tiennent à l'ancien fusil à silex qui leur permet d'employer plusieurs balles en fer de gros calibre.

Tchiata est le suzerain des villages de Katamba et de Karéma, régis par deux de ses grands vassaux, les Sultans Siranda et Kangoa. Ceux d'Ougoué et de Katakoi le reconnaissent comme Mouami, ou empereur de l'Ou-Kaouendi, province qui, au dire des vieillards, aurait été jadis bien autrement peuplée et riche en bétail.

Aujourd'hui, bien que le sol y ait conservé une fertilité prodigieuse, la race aurait diminué de plus de moitié et se serait considérablement appauvrie. « Mousamouéra, l'Esprit terrible du Lac, ajoutent les anciens, a voulu punir les Oua-Kaouendis. » De quel crime ? Ils l'ignorent, peut-être, ou répugnent à en faire mention. La disparition singulière des troupeaux de buffles ne serait-elle pas due plutôt aux attaques de la mouche Tsétsé, actuellement disparue de ces parages ?

La réunion de quelques villages indépendants, régis par autant de Témis, ou rois assistés de leur conseils, forme le district de l'Ou-Kaouendi, placé sous l'autorité supérieure du plus ancien souverain.

En sa qualité de Mouami, Tchiata, titulaire actuel de la suzeraineté, marche appuyé sur une grande canne terminée en forme de triangle, et ornée au sommet d'une tête grossièrement sculptée.

Après avoir pris congé du puissant monarque, dont l'Empire équivaudrait presque à l'étendue de la Belgique tout entière, nous retraversons le mtoni, hérissé de roseaux, et allons camper à l'ombre d'un massif de verts palmiers.

Il est 5 heures de l'après-midi, nos porteurs ne tiennent plus sur leurs jambes. A peine ont-ils installé nos tentes et pris quelques bouchées de nourriture, qu'ils s'endorment d'un sommeil de plomb, la tête sur leur ballot.

---

# CHAPITRE XV

**Sur les cailloux. — Village indigène de *Karéma.* — Politesses en trois langues — Kangoa et son Suzerain *in partibus.* — Concession de la Station de Karéma. — Une précieuse alliance. — Fanfares à l'avant-garde. — Le capitaine Cambier. — L'homme et ses œuvres. — Le *Tanganika.* — Changement à vue. — Le Fort Léopold. — Réception à grand orchestre. — Les bâtiments, les magasins etc. — Fondations du bâtiment central. — Panorama. — Affaissement des eaux du Lac — Le Daou. — Récapitulation. — Carillon ! — Notre salle à manger. — Le Cambi des porteurs. — En liesse ! — Le serpent. — Lucullus dîne chez Lucullus ! — Au pays ! Au Roi ! A l'Association ! — Sur le Barza ! — Les difficultés du début. — Bonne nuit !**

Samedi 4 décembre. — A sept heures, seulement, nous nous remettons en route dans la direction du Sud. A la plaine de Kafissya a succédé une chaîne de montagnes peu élevées, au sol rouge et semé de rocailles qui rendent la marche pénible et même dangereuse.

Malgré les durs calus protégeant les pieds de nos hommes, plusieurs se blessent, et tous souffrent cruellement. Le cuir de nos chaussures se déchire et nos empeignes entaillées menacent ruine. Il nous faut gravir avec précaution le sentier, large à peine de 30 centimètres, et profondément creusé par les eaux pluviales dévalées des hauteurs. Enfin nous descendons dans la Boga de Karéma, couverte de hautes herbes et de matétés, grands roseaux de cinq ou six mètres de hauteur, aux feuilles tranchantes comme des lames de sabres. Nous nous y engageons résolument, au grand dam de notre épiderme, et traversons la rivière, aux bords de laquelle est établi le village indigène de Karéma.

Sur l'autre rive s'étendent des champs coupés de clôtures de joncs, comme ceux de Kafissya et que la population agricole achève d'ensemencer de maïs.

— *Yambo, Yambo sana!* — *Ouangalouka!* — *Maholo Gogo, Kasinndé!* Ces salutations amicales en Ki-Souhahili, en Ki-Nyamouézi et en Ki-Kaouendi, — ce dernier dialecte parlé dans la localité même, — se croisent sur notre passage, trahis-

sant le caractère composite de la population, attirée vers cette région depuis l'établissement d'une station européenne. Elles infirment aussi, quelque peu, la fâcheuse renommée prêtée par Stanley aux indigènes, en prouvant, tout au moins, que depuis son dernier voyage, les mœurs se sont considérablement adoucies.

Le village de Karéma, moins étendu que celui de Kafissya, est construit d'après le même système de défense. Ses fortifications consistent en un parapet à palissade et en un fossé planté de ronces, de broussailles et de lianes. Trois portes, couronnées d'une shamba, où des sentinelles sont placées en vigies, donnent accès au Boma. De ces postes d'observation, on voit tout ce qui se passe dans la plaine. Le passage de gros gibier ou les approches de maraudeurs peuvent être immédiatement signalés.

C'est ici que gouverne le Sultan Kangoa, membre d'une ancienne famille régnante et remplaçant un prince, détrôné, il y a quelques années, par Matoumoula, le chef redouté des chasseurs d'éléphants, dont l'influence s'étend encore ouvertement sur toute la contrée. Ce dernier, Suzerain *in partibus*, prélève encore à Karéma un tribut annuel qui lui est fidèlement payé. C'est de lui que le capitaine Cambier a obtenu sa concession par un traité en règle, transmis au siège de l'Association Internationale Africaine, et dont il ne semblera pas sans intérêt de connaître la traduction littérale du Ki-Souhahili, en français. Ce morceau caractéristique donnera au lecteur une idée des transactions foncières conclues entre princes de l'Afrique centrale et chefs de stations européennes.

« Moi, Matoumoula, originaire de Kiloa, propriétaire, *par droit de conquête*, et depuis 5 ans, du territoire de Karéma, je donne au Sultan des Belges et à ses sujets la partie qu'ils choisiront — sur le dit territoire à moi appartenant — pour y bâtir et y cultiver.

« Je m'interdis à moi-même et interdis à mes successeurs le droit de les en chasser par la suite, ou de les molester. S'ils sont attaqués, je les défendrai par les armes et s'ils succombent nous mourrons ensemble.

« Le Sultan des Belges et ses sujets auront souveraineté *absolue* sur la portion de territoire cédée et dont les limites s'é-

tendront à 1000 brasses autour du point sur lequel ils construiront leur premier établissement.

« Cet acte a été dressé, étant présents Matoumoula, Cambier, sujet du Sultan des Belges, Alimasi et Mounié, écrivain, chez Simba, le vendredi, 5 du mois de Ramazan, l'année 1298 de l'hégire. »

Toutefois ce mode de procéder est loin d'être général, comme il appert de la note jointe par le capitaine Cambier à cette pièce importante, et dont je demanderai également la permission de donner la teneur :

« Il est tout à fait en dehors des coutumes locales de dresser des actes écrits, en matière de cession de terrain. Tout territoire inoccupé est à la discrétion du premier venu qui s'y établit avec l'assentiment du Sultan. L'occupation vaut possession, et ce droit n'est primé que par celui de la force devant lequel tout s'incline ici.

« Le plus puissant des Sultans d'une contrée reçoit les tributs volontaires des Sultans plus faibles, établis dans son voisinage et, en vertu de ces tributs, s'engage à ne pas porter la guerre chez eux. Mais ceux-ci doivent, par contre, l'assister dans toutes ses expéditions martiales.

« Tel ne sera point le cas pour nous. Matoumoula ne prélèvera pas de tribut en règle, bien que se déclarant prêt à accepter avec reconnaissance *les présents que nous daignerons lui offrir*. Pour gouverne, il m'a dit ne posséder qu'une centaine de fusils, distribués entre son personnel, toujours en chasse, par groupes déterminés. Mais nous n'aurons point non plus à prendre fait et cause dans ses querelles particulières. D'ailleurs, lorsque nos constructions seront terminées, nous serons assez forts pour résister à n'importe quelle attaque, les populations limitrophes étant des plus craintives et fort mal armées. »

Mais cette digression rétrospective est peut-être un peu longue. Revenons-en à notre récit.

Après avoir dépassé le village, nous traversons, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, une petite rivière bordée de joncs. Il nous reste à gravir une montagne pour entrer dans notre nouveau domaine. La caravane marche en bon ordre, ranimée par la perspective d'un repos prochain ; les tambours battent, les

clairons, réveillés par des lèvres inexpérimentées, frappent l'air d'appels déchirants, coupés par la note gaie de notre fifre de campagne. M. Popelin ayant pris les devants, c'est maître Roger qui tient la file dont je surveille réglementairement l'arrière-garde.

Parvenu au point culminant de la montée, je m'étais assis un instant sur un bloc de schiste rouge, pour attendre et presser les derniers traînards, lorsque je vois s'avancer vers moi un Européen, aux traits amaigris et hâlés. Dieu soit loué ! C'est le capitaine Cambier, encore un peu faible, mais suffisamment remis, pourtant, du mal cruel qui avait failli le mener aux portes du tombeau. Il me serait impossible de décrire la joie, l'effusion, l'admiration et le respect avec lesquels je serre la main de notre doyen sur la terre africaine. Sans lui, pour nous guider et nous soutenir, tout m'aurait semblé irrévocablement perdu ! Et l'espoir ébranlé me revient avec un courage plus ferme qu'au départ.

Le capitaine Cambier est jeune encore. J'ignore exactement son âge, mais à mon appréciation il ne doit avoir guères plus de 36 à 38 ans. Bien que relevant à peine de maladie et ébranlé encore par de cruelles épreuves, il n'a certainement rien perdu de sa première et intrépide confiance dans l'œuvre, aujourd'hui en voie de consolidation. « L'adversité est un creuset où s'épurent les grands caractères. Les petits, seuls, s'y évaporent. » Comme Antée, notre compatriote semble avoir repris des forces en touchant la terre, et c'est rassuré sur l'avenir de *sa Station*, qu'il pourra reprendre le chemin de la Patrie.

Petit, et d'apparence peu robuste, le capitaine commande l'attention par sa physionomie tout en calme profondeur. Le front large et haut semble indiquer une volonté de fer et une patience opiniâtre. L'œil pénétrant et résolu accuse la vigilance et le sang-froid. Le nez, d'une coupe hardie et fortement accentué, tranche sur d'épaisses moustaches et une barbe d'un blond châtain. Il y a dans ce type énergique à la fois du pionnier et du soldat, et il répond bien à l'idée que je m'en étais faite d'après les lettres, lues à Bruxelles, au bureau de l'Association.

Parti en 1877, comme lieutenant, sous les ordres du capitaine Crespel, avec le docteur Maes et l'Autrichien Marno, M.

Cambier était prédestiné à devenir le héros de la première expédition belge.

La fin prématurée de ses deux compatriotes, enterrés à Zanzibar, en l'investissant du commandement suprême, le trouva à la hauteur de sa périlleuse mission. Seul, il triompha de tous




LE CAPITAINE CAMBIER.
(Dessin de A. HEINS.)

les obstacles, car de ses deux nouveaux compagnons de voyage, le lieutenant Wautier et le docteur Dutrieux, le premier devait succomber à Hékoungou, près du lac Tchaya et le second rebrousser chemin vers la côte. M. Marno, lui-même, n'alla que jusqu'au village de Mpouapoua. Ce ne fut que plus tard que le

capitaine Popelin, MM. Roger et Burdo, et les infortunés Carter et Cadenhead arrivèrent à la rescousse, alors que déjà il avait planté le drapeau de l'Association sur le territoire hostile de Karéma.

Lui-même, dans ses lettres au bureau central, a raconté sa longue et pénible odyssée à travers le Continent noir. Commandant à Bagamoyo une troupe de 350 porteurs et de 100 Zanzibarites, portée à 500 hommes par l'adjonction de quelques petites caravanes, le courageux officier n'avait plus sous ses ordres, en arrivant à Karéma, que 20 Oua-Ngouanas et 10 Africains, engagés dans l'Ou-Nyaniembé. La désertion avait égrené sur sa route son avide escorte. A Mvoméro, 300 hommes, à la fois, étaient partis, le forçant de remiser ses bagages dans une hutte de ce village. Trois mois, passés chez Mirambo, à attendre du renfort, les Hongos éhontés levés sur lui par le moindre chef de l'intérieur, les perceptions arbitraires et les exactions de toute nature, avaient rapidement épuisé son bagage. Souvent, il lui avait fallu parlementer pendant 15 jours pour pouvoir suivre son itinéraire, et l'aide à laquelle il avait droit lui était cupidement marchandée. Mais il avait su aller jusqu'au bout de la voie douloureuse, et ses rapports pleins d'espoir et de mépris du danger, loin d'ébranler notre confiance, nous avaient, au contraire, enflammés de l'ardent désir de marcher sur ses traces.

— Eh bien, mon brave, me dit le capitaine Cambier, il paraît que votre chemin n'a pas été précisément semé de roses? Mais le plus fort est fait, et si la fièvre et la dysenterie le permettent, vous pourrez prendre ici un peu de bon temps. Cependant, il ne faudrait pas croire que nous sommes au bout de nos peines. Il y aura encore à piocher, et ferme.

— Je l'espère bien, capitaine. On ne fait pas des voyages comme celui-là, pour se croiser les bras à l'arrivée. Mais où donc est la Station belge? »

En effet, j'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois pas trace d'habitation, bien que, du point élevé sur lequel nous nous trouvons, on jouisse d'une vue complète du Lac, qui s'étend à perte de vue, maintenant, en pleine lumière et déroulant sa nappe d'un bleu pâle, grivelée de vif-argent.

Le capitaine Cambier m'explique que notre établissement est

encore masqué par un contrefort boisé, et nous nous mettons en mesure de l'atteindre sans plus tarder. Avec une impatience fébrile je descends la pente ardue qui doit nous conduire au gîte, et contourne le pied de la montagne. A cent mètres de distance, sur un tertre élevé d'une quinzaine de mètres au-dessus du niveau du Tanganika, la Station profile ses murs en adobes rejointoyées d'argile, et percés de meurtrières. La brise qui souffle du Lac fait flotter dans les airs la bannière bleue, étoilée d'or, de l'Association Internationale Africaine!

Dirai-je qu'en ce moment, j'ai senti dans mes yeux des larmes de joie et d'orgueil? Si une émotion est sainte et légitime, c'est à coup sûr celle provoquée par la vue du Drapeau, emblème de la Civilisation et de la Patrie, pour qui l'on a souffert, que l'on a juré de tenir haut et ferme dans la victoire comme dans le danger et auquel on a voué toutes les forces vives de son être, toutes les ardeurs de son dévouement et de sa foi!

Au centre et à l'angle de deux murs s'ouvre à deux battants la porte principale. Nous gravissons le talus rocheux du tertre, pendant que le capitaine Ramaeckers s'avance avec empressement. Notre chef a trouvé M. Cambier bien malade. Mais la joie immense de voir enfin des compatriotes—depuis 8 mois, pas un Européen n'avait mis le pied à Karéma — la décharge d'une responsabilité pleine d'appréhension et d'angoisses, ont suffi pour déterminer une réaction complète. L'appétit a reparu soudain, et avec l'appétit la santé. Mais il était temps. Sans cette révolution, provoquée par des causes toutes morales, peut-être n'eussions-nous plus trouvé en vie le rude pionnier dont nous avons mission de compléter l'œuvre grandiose.

— Tout est en branle pour nous recevoir. L'abbé Debaize, lors de son passage, a cédé au capitaine Cambier un orgue de Barbarie, objet d'admiration pour les indigènes. C'est aux sons de cet instrument, tant ridiculisé en Europe, que nous pénétrons dans notre nouvelle demeure. Un serviteur africain tourne avec délices la manivelle et, ma foi, nous sommes aussi ravis que lui-même, de cette musique qui nous reporte en pleine civilisation! L'air breton qu'il joue a quelque ressemblance avec le chant populaire, dans le Tournaisis, des *Chonq clotiers* (les cinq clochers). Roger déclare que la meilleure fanfare du monde ne lui causerait pas plus de plaisir.

Examinons à loisir le bâtiment, construit avec l'aide de MM. Popelin et Carter, et qui va nous servir de résidence, en même temps que de forteresse éventuelle. Le tracé en est hexagonal, c'est-à-dire qu'il comprend six faces et six angles. Trois de ces derniers sont munis de caponnières, ou tours carrées, destinées à flanquer les faces adjacentes. Ces tours — à talus légèrement inclinés, pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales, — sont couronnées, comme du reste tout le pourtour de l'ouvrage, de créneaux permettant d'exécuter, en cas d'assaut, des feux plongeants sur l'ennemi.

En se plaçant au centre de la construction, dans la direction du Nord, on se trouve derrière la face, large de 60 mètres, occupée provisoirement par les chambres des Européens. Elles sont précédées d'une grande véranda, dont le sol, élevé d'un pied, forme le Barza, sur lequel nous nous tiendrons habituellement. La salle à manger occupe le milieu.

Par les créneaux supérieurs, notre regard domine une dépression du terrain, limitée,à la distance d'environ 800 mètres, par la queue de la chaîne de collines qui s'étend entre la Station et la plaine de Karéma.

Nos chambres, larges de 4 mètres,sont séparées par des murs latéraux en briques d'adobes, recouvertes d'un crépissage d'argile, gris de fer. Chacune d'elles a sa porte particulière, donnant sur le Barza et est éclairée par deux petites fenêtres en ogives. Les plafonds se composent de solives en bois de miombo planchéiées transversalement de tiges de matétés, sur lesquelles un lit d'herbes sèches fait office de bourre. Ce luxe de précaution n'a d'autre but que d'empêcher la terre du chemin de ronde de tomber dans les appartements.

Des insectes xylophages se sont déjà attaqués à ces plafonds, dont ils critiquent, à leur manière, les éléments trop peu résistants. M. Cambier nous dit que certains bois,d'une dureté exceptionnelle, défient leur rage dévastatrice. A nous, à faire, dans la suite, un meilleur choix suggéré par l'expérience même de notre devancier.

A l'Est, dont l'horizon est coupé par la chaîne de montagnes en hémicycle, franchie pour arriver,sont installées deux caponnières, converties momentanément en magasins et fermées par une porte à claire-voie. Derrière la face numéro 2 se trouvent la cuisine, dont la fumée s'évade par les créneaux et, tout à

côté, la chambre du capitaine Cambier. La porte d'entrée, haute et large de 4 mètres, est formée de pièces de bois solidement clouées au cadre pivotant sur un axe vertical. Cette porte se ferme, la nuit, au moyen d'un bout de chaîne et d'un cadenas. Sur la troisième face s'étendent les autres magasins, ainsi que la caponnière d'angle. Les faces 4 et 5, soit Sud et Ouest, restent affectées au logement des Askaris. Ce corps de logis n'est pas fermé à l'intérieur par un mur en maçonnerie, mais par une simple cloison de matétés.

A l'angle des faces 5 et 6, qui ont vue sur le Lac, s'ouvre, à côté de la troisième caponnière, une petite porte basse. C'est là que nous installerons notre magasin particulier, celui de la troisième expédition. Les écuries pour les ânes — il ne nous en reste que deux — les étables pour chèvres et les poulaillers, correspondent à la face numéro 6.

Dans la cour de l'habitation actuelle, formée des corps de logis de l'hexagone, les fondations du bâtiment central, réservé aux Européens, s'élèvent déjà à environ 50 centimètres au-dessus du sol.

Lorsqu'on opère sa sortie par la petite porte, ouverte du côté du Lac, on descend un sentier tortueux en pente raide, obstrué d'énormes blocs de schiste rouge. Devant nous, à l'Est, les montagnes du Maroungou tranchent, par leurs assises nébuleuses, sur le ciel inondé de lumière. Du côté Nord et Nord-Ouest, on ne voit que la masse cristalline de l'immense mer intérieure.

C'est dans cette direction qu'est la Patrie lointaine, tant de fois regrettée, mais à la gloire de laquelle nous sommes fiers d'avoir à contribuer.

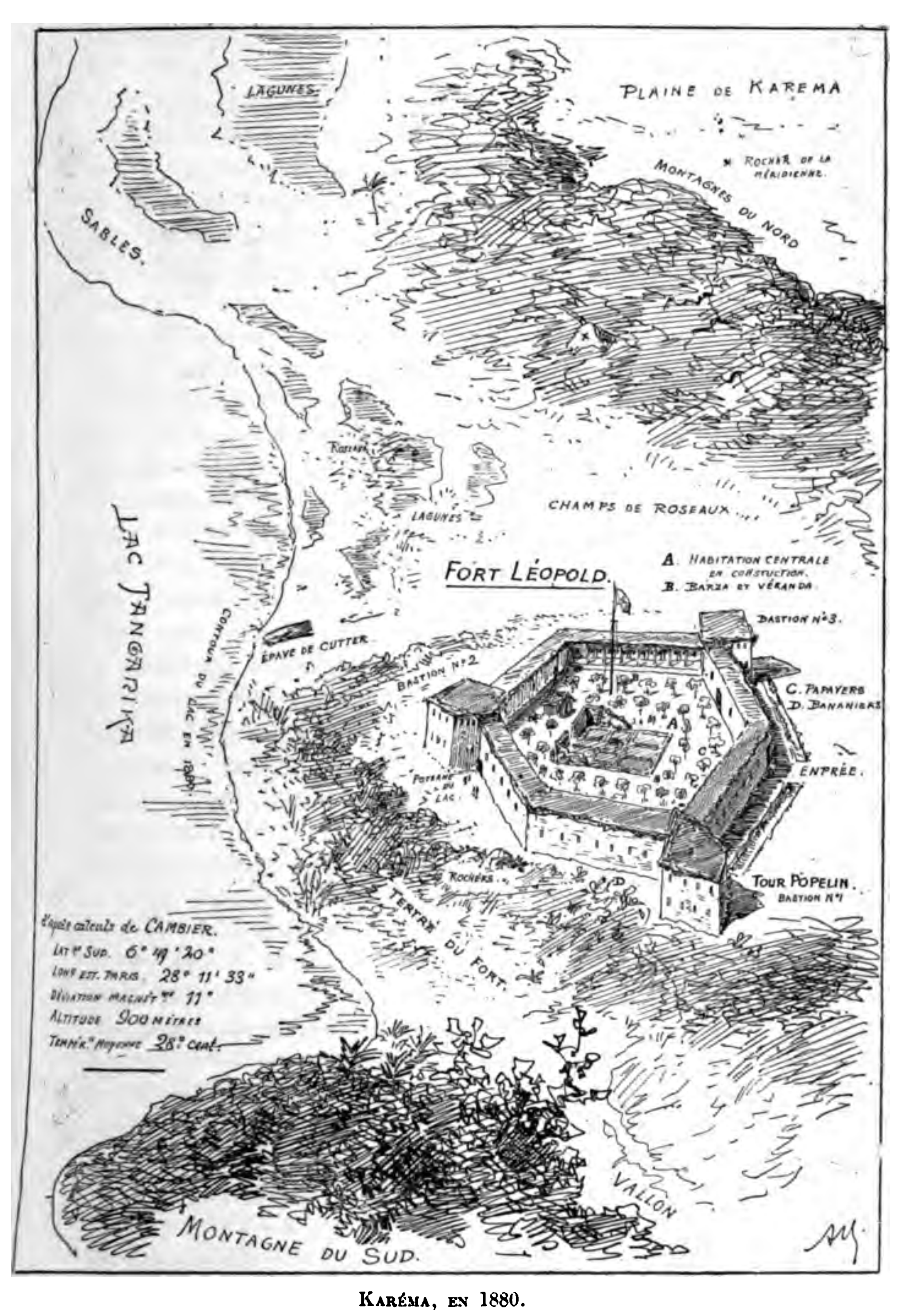
— M. Cambier nous apprend que, lorsqu'il est arrivé, le Lac baignait le pied même du tertre sur lequel il a établi sa Station. Depuis 18 mois, les eaux, qui montaient auparavant, se sont graduellement retirées, laissant à découvert une plage basse d'à peu près 300 mètres de profondeur et qui se couvre déjà d'une épaisse végétation d'herbes, de joncs et d'ambatch, arbres au bois aussi léger que la moelle du sureau.

Le capitaine Cambier attribue l'ancienne crue à l'ensablement de la Loukouga, rivière qui relie le Tanganika au Congo. A un moment donné, les eaux ont, selon lui, triomphé des obstacles qui s'opposaient à leur écoulement régulier, et entraî-

douzaine d'habitants de Karéma, attirés par l'odeur du festin, se sont joints à la troupe joyeuse. Bientôt la pipe circule et des éternuements frénétiques portent à son comble la satisfaction générale. Vue du haut de notre tertre, la scène est vivante et animée, surtout lorsque, le Pombé coulant à flots, elle commence à dégénérer en folle orgie. Il y aura peut-être quelques crânes fêlés ce soir, mais que nous importe ? Les drôles ne nous sont plus de rien !

—Guidés par le capitaine Cambier, nous poursuivons l'inspection des locaux. D'une lézarde de muraille dépasse comme un bout de roseau recourbé. C'est un serpent qui y a établi domicile. M. Popelin le saisit vivement par la queue, le brandit comme une fronde et écrase sur le mur même la tête du reptile étourdi. C'est ainsi qu'en usent les indigènes et que nous ferons, le cas échéant.

—Le dîner est servi vers 6 heures. Quel délice de manger sur une nappe bien blanche, d'avoir de vraies serviettes et de voir remplacer par de la faïence, les assiettes de fer déjà noircies et éraillées qui commençaient à nous couper l'appétit ! Le maître-queue s'est distingué en notre honneur. Potage jardinière, dont le bouilli nous paraît délicieux, gigue de chèvre et patates douces. Ces dernières, parfois grosses comme des têtes d'enfant, sont coupées en dés avant d'être frites ou bouillies. Un poulet au carry complète le menu, avec des confitures anglaises et des bombons secs. Lucullus dîne chez Lucullus ! Deux bouteilles de champagne ont été débouchées pour la circonstance. Des folies, quoi ! De longtemps nous n'en verrons plus sur notre table. Mais il s'agit de boire au Roi et à l'Association Internationale Africaine. C'est ce que fait le capitaine Cambier, maintenu par acclamation au fauteuil de la présidence. Il rappelle et glorifie l'initiative prise par notre Souverain, jaloux d'intéresser son pays au grand mouvement scientifique moderne, et nos patriotiques hourrahs retentissent au choc des verres. Puis c'est au succès de l'Œuvre même que l'on trinque avec enthousiasme. M. Cambier remet solennellement au capitaine Ramaeckers le commandement du fort Léopold et de la Station de Karéma. Notre chef, vivement ému, répond en lui pressant les mains. De fiers hommes! Nous tâcherons de ne pas rester en arrière de




**Karéma, en 1880.**
**(Dessin de A. Heins, d'après le plan dressé par l'auteur.)**

dévouement à la cause commune d'humanité et de progrès!

— Cependant l'obscurité commence à grandir et nous allons prendre le café sur le Barza, faiblement éclairé par une bougie unique. Les cigares sont allumés. Assis sur ses talons, à la mode indigène, M. Cambier nous conte quelques épisodes intéressants de son séjour en Afrique.

Une halte forcée de trois mois à Selle-Magazi, nouvelle capitale de Mirambo, lui a permis d'étudier ce chef devenu célèbre et, jusqu'à preuve du contraire, plus favorable qu'hostile aux Européens. Il paraît prouvé aujourd'hui que, non seulement il n'est pour rien dans le massacre de MM. Carter et Cadenhead, mais qu'il regrette vivement de ne pas s'être trouvé à l'assaut de Mpimboué pour les couvrir de sa protection. Mirambo, d'après la description de M. Cambier, est un bel homme d'une cinquantaine d'années, qui doit ses succès autant à son courage indomptable et à ses qualités d'organisateur, qu'à l'impénétrabilité de ses plans, exécutés avec une rapidité foudroyante. Peu loquace, à l'encontre de ses égaux, sur lesquels il l'emporte manifestement en résolution et en intelligence, il devrait surtout sa force aux nombreux alliés qu'il a su se ménager et qui lui permettent de commander à une armée de près de 3000 hommes. Il ne serait, en somme, pas plus pillard que les autres Sultans de l'intérieur, et ses guerres semblent avoir un mobile plus élevé que le seul butin. Mais de là à le représenter comme un Alexandre, aux vues grandioses, il y aurait de la marge.

Tout, d'ailleurs, est relatif. Jamais conquérant de l'antiquité n'a certes inspiré plus de terreur panique qu'il ne s'en éveille au seul nom de Mirambo, à la grande simplification de ses opérations militaires. La seule annonce de son approche range sous sa suzeraineté la plupart des villages menacés par lui, et dont les Sultans se hâtent de lui payer tribut de vasselage.

Déjà frère de sang de Stanley, Mirambo l'a voulu être aussi de notre compatriote.

Cependant, malgré sa promesse de procurer des porteurs à M. Cambier, il ne s'en occupa guères. Disons, cependant, qu'il se trouvait à la veille d'entrer en campagne contre les Oua-Soukoumas, auxquels il prit un bétail considérable et une centaine de prisonniers, femmes et enfants. Ce n'est que trois mois après que le capitaine put continuer sa route.

M. Cambier se plaint aussi beaucoup d'Abdallah bin Nassib. L'énigmatique et suspect fonctionnaire l'a pour ainsi dire abandonné à la mauvaise foi des porteurs, lorsqu'une prompte intervention de sa part les aurait réduits à l'obéissance. C'est chez Simba, l'allié de Mirambo, que le capitaine Cambier est entré en relation avec Matoumoula, le chasseur d'éléphants, Suzerain du territoire de Karéma, où nous avons obtenu notre concession. Les habitants de ce village, encore mal remis des suites de la guerre, auraient désiré voir la Station belge s'établir tout près du Boma, afin de nous intéresser directement à une défense commune. A cet effet ils ont essayé de leurs jongleries. La pythonisse, chargée de transmettre aux profanes les volontés de Mousamouéra, est venue pendant la nuit, accompagnée d'une foule nombreuse, sommer M. Cambier d'avoir à déplacer sa Station. Mais elle en a été quitte pour ses dislocations et pour ses grimaces. Quelques présents secrètement offerts à l'oracle ont fait changer d'avis l'Esprit du Lac qui, depuis lors, se tient tranquille.

Après nous être entretenus pendant une couple d'heures, nous regagnons nos cellules et allumons les lampes de campagne, chargées d'huile d'arachides. J'essaie de mettre mon journal au courant, mais la fatigue nous accable tous.

Bientôt tout dort dans l'habitation. M. Cambier, seul, a un lit sérieux, qui reviendra au capitaine Ramaeckers. Etendus sur nos maigres couchettes, nous n'en goûtons pas moins voluptueusement un sommeil long et réparateur dont nous avions le plus grand besoin. Il nous sera facile, d'ailleurs, de confectionner nous-mêmes les bois destinés à supporter les nouveaux matelas, bourrés de coton, à l'état sauvage, qu'on recueille en abondance à Karéma.

---

# CHAPITRE XVI

*Dolce far niente.* — La bibliothèque de la Station. — Revue des marchandises en magasin. — Déballage et installation. — Précautions contre les fourmis. — Réparations au Daou. — Bons à rien ! — Pluies. — Le hamac, dans les stations. — Les phases du jour à Karéma. — M. Cambier se dispose à nous quitter. — Au revoir !— Roger à ses plantations.— Chasse et travail sur toute la ligne. — Echange de présents. — Préparatifs de réception. — La base de l'alimentation à Karéma. — Roger à la chasse. — Le Sultan Kangoa. — Cotonnades et peaux de bêtes. — Au Barza. — Le calumet du chaouri. — Tas d'abrutis ! — Les discours. — Canon et machine électrique. — La fièvre par réaction. — Pêcheurs de l'Ou-Fipa. — Le Cambi. — Vase prophylactique. — Le Sinnga, le Dogara, et le Mvouro. — Bonnes affaires. — Enfant emporté par un crocodile. Dégâts produits par la Massika.

Le lendemain dimanche est encore consacré au *dolce far niente*. Il nous semble tout étrange de nous carrer à l'aise dans un *home*, bien à nous, et dont nous ne soyons point obligés d'acquitter le loyer par de fastidieux salamalecs.

Depuis bien longtemps, aussi, nous étions privés de toute lecture. La bibliothèque de la Station va nous offrir de précieuses ressources contre les journées de réclusion dont nous menace la saison des pluies. Elle est assez bien fournie de livres scientifiques, non encore tous dépaquetés. J'y remarque le grand Dictionnaire Encyclopédique de Vorrepierre, l'excellent Dictionnaire de Médecine de Littré, des traités de philosophie, de mathématiques, d'économie politique, de géographie, de colonisation, d'astronomie, d'histoire naturelle, des relations de voyages, etc., etc.

L'ouvrage de M. Houzeau, sur les *facultés intellectuelles des animaux*, y tient un rang distingué.

Nous avons aussi au complet, la collection des manuels Roret, embrassant l'ensemble des métiers d'Europe dont, pour presque la plupart, nous aurons à compléter, par nous-mêmes, l'indispensable apprentissage. Il s'agira, non seulement de nous tirer d'affaire, mais encore de former des ouvriers parmi les soldats de l'escorte. « Il en est des connaissances comme des bienfaits, a dit Young. Donner, c'est acquérir. En enseignant, nous apprenons. » Quelques ouvrages amusants et des romans fran-

çais et anglais se sont glissés en contrebande dans cette docte société. Aux heures de spleen, nous ne leur en ferons qu'un accueil plus sympathique.

Les magasins contiennent encore beaucoup de marchandises. Une quarantaine de ballots de Mérikani sont restés intacts, représentant 8000 yards d'étoffes d'usage courant, et équivalant à une somme de 2000 piastres. Nous relevons, en quantité presque égale, les étoffes de couleur fournies par les Hindis de Zanzibar ou de contrefaçon européenne, Shiti, 'Lesso, Kaniki, Barzati, Taousiri, Debouani, Déouli, Mpounga, Djoho niékoundou (manteaux rouges), etc., etc.

Trois caisses d'étoffes de luxe, destinés aux présents royaux, contiennent des vestes, des manteaux noirs ou rouges, des carrés de Réhani, de Stirbazi, de Soubaya, de Maharouma, passementés et brodés d'or. Les perles abondent. Nous en trouvons près d'une cinquantaine de frassilahs (875 kilogrammes) comprenant trente espèces différentes : Soungoumazi, gros comme des noix, Kaniéra (blanc éclatant), Boubou (noir), Katoundo gourou (rouge neutre), Samaoui (bleu clair), Madji à Bahari (eau de mer, bleu foncé), Mtounda (bleu et à forme annelée), Sellani, blanc ou rose, entrant surtout dans la confection des ceintures indigènes, etc., etc. (Les perles les plus en usage sont les rouges et les blanches). Les coquillages de parade, Cauries, n'étant pas demandés dans ce district, il en reste deux charges entières, ainsi que deux cents miroirs de poche et pas mal de clochettes et de grelots, portés par les indigènes en temps de guerre, pour la danse, ou lorsqu'ils veulent jouer au Rouga-Rouga. Une caisse de pierres à fusil, 43 rouleaux de fil de cuivre fin et 61 de gros laiton, 20 de fil de fer, des conserves, fort réduites, des munitions en voie d'épuisement, fusils, balles, poudre, cartouches, etc., composent le matériel que nous allons être en mesure de compléter largement.

— Les repas auront lieu invariablement aux mêmes heures que hier. Nous savourons à dîner un succulent rôti de buffle, flanqué de l'éternelle volaille au riz.

Longues flâneries, conversations et répétition de la besogne pour le lendemain.

Nos hommes se sont facilement casés. Pour ce qui nous

regarde, avant de l'être complètement, il importe de procéder au déballage de nos colis, grosse besogne, sans que ça y paraisse, et à laquelle nous consacrons toute la journée du lundi.

Les caisses sont ouvertes une à une et une partie de leur bois converti en étagères. Sur l'avis de M. Cambier, nous n'appendons aux murailles que les objets en métal et les rares illustrations achetées sur la route de Bruxelles à Brindisi. Les objets de toilette et de lingerie, les vêtements, les chaussures, etc., sont accrochés au plafond même, pour les mettre à l'abri des fourmis. Ces redoutables hyménoptères ne cheminent jamais au jour. Charriant, ou plutôt poussant devant elles des parcelles du sol où elles ont établi leur grouillant empire, c'est en se construisant un chemin couvert qu'elles atteignent les objets vers lesquels les guide leur instinct. Il suffit donc, pour en préserver ses bagages, de remiser ceux-ci à une hauteur convenable et de couper à temps les tunnels d'argile dès qu'ils font leur apparition le long des murailles. Sans cette précaution, tout serait promptement dévoré.

— Il pleut toujours. Je suis désigné pour procéder à la réparation du bateau, piteusement tiré sur le sable. A cet effet on m'adjoint Raschid, chef des Askaris du capitaine Popelin et deux hommes triés dans son escorte.

Le daou de M. Cambier est bien mal arrangé. Non seulement les planches de la quille ont disparu mais quelques couples de cintre font défaut. Un reste de planches de Mninga, achetées par le capitaine Cambier, est mis à notre disposition. Ce bois, d'un brun pâle, se travaille assez facilement. Mais rien de grossier comme la façon dont le débitent les indigènes. Il nous faut tout raboter à nouveau. Le pis est que nos hommes ne sont bons à rien. On n'a jamais vu des gens plus maladroits. La moindre besogne offre ici des difficultés presque insurmontables. On se trouve obligé de faire tout par soi-même. Et il n'est pas toujours aisé de se tirer des choses faciles! Seuls, les Arabes forment des esclaves charpentiers et forgerons, mais un homme libre de la côte, sachant faire œuvre de ses mains, constitue une rare exception. L'Akida de M. Popelin, en sa qualité d'ancien matelot, me prête cependant une aide précieuse. Les autres ne sont bons qu'à nous amener les matériaux à pied d'œuvre et à faire la navette entre la plage et l'habitation.

Cette besogne ingrate nous prend plusieurs jours, passés sous les cataractes que la Massika déverse sur la nature en travail de gestation. Nous rentrons avec des faims dévorantes et faisons grand honneur au fortifiant et hygiénique régime de la Station, régime consistant en viande de buffle et de chèvre, en volailles, en riz, en patates douces et en féculents, achetés aux environs.

— Superflu et même sans emploi en temps de marche, le hamac est dans les stations de l'usage le plus commode. Je le préfère de beaucoup à nos lits d'Europe. Doucement balancé, on y voyage gaîment, dans le pays des songes, et pendant les heures chaudes de la journée on y vient évoquer le doux essaim des souvenirs, en suivant d'un œil rêveur les spirales bleues s'échappant en tournoyant de la pipe préférée.

— Comme en Europe, les différentes phases du jour exercent une grande influence sur les oiseaux de ces climats. Dès l'aube jusques vers 10 heures du matin, les arbres sont pleins de gazouillements, mais lorsque le Soleil est arrivé à son zénith, les concerts des oiseaux chanteurs se taisent jusqu'au soir.

Au coucher du Soleil, l'hymne ailé reprend de plus belle, saluant le disque de pourpre qui sombre dans l'éther incendié. Oies et canards à grands éperons, regagnent bruyamment les eaux paisibles où sommeillent crocodiles et hippopotames. Puis ce sont les oiseaux de proie inférieurs, tels que le hibou, la chouette et la chauve-souris, qui profitent de l'ombre pour se mettre en quête de leur proie. Abandonnant les retraites rocheuses ou sylvestres, où s'abritent leurs nichées nyctalopes, ils volettent sans bruit, à quelques mètres du sol, happant au passage les phalènes imprudentes. La nuit tout à fait venue, on n'entend plus que l'aboiement sinistre des hyènes rôdant autour de la Colonie, et parfois, dans les hautes herbes, le miaulement du léopard et le rugissement imposant du lion.

— Pendant que nous nous familiarisons avec notre nouvelle demeure, M. Cambier a fait ses préparatifs de départ. Sa tente blanche, si longtemps remisée, est dressée dans la cour, et les objets qu'il se dispose à emporter deviennent l'objet d'un triage rigoureux. Certain de trouver à Tabora tout ce qu'il lui faut, le




Les grandes chasses de Roger. (Dessin de A. Heins.)

capitaine juge inutile de retarder sa marche par un nombreux personnel et des charges encombrantes. Son intention est de gagner la côte par fortes étapes, ce qui lui serait impossible en trainant à sa suite une caravane en règle (1). Il n'emportera qu'une demi-douzaine de caisses, renfermant son bagage personnel et un seul ballot d'étoffes. Les 25 Askaris dont l'engagement expire, le ramèneront à Bagamoyo, où ils seront licenciés et payés. Quant à nos porteurs, dont une partie seulement a pris l'avance, ils se joindront à lui, jusqu'à Tabora.

Comme ils viennent de recevoir leur paie, les Nyamparas ont humblement sollicité la faveur de profiter de l'escorte armée et, désormais dans l'impuissance d'exploiter les Mouzoungous, se montrent aussi dociles qu'ils étaient auparavant insolents et grossiers. La crainte des Rougas-Rougas a transformé ces loups noirs en moutons.

— Le vendredi 10 décembre, dès 5 heures du matin, tout le monde est sur pied dans la Station. Les soldats de M. Cambier ne se sentent pas d'ivresse à la pensée d'un prochain rapatriement. Les nôtres, qui les regardent d'un air peiné et jaloux, s'empressent de les charger de commissions et de messages pour les parents et amis de la côte.

Pour ce qui nous concerne, nous sommes tous mortellement tristes de ce départ, pourtant prévu et forcé. M. Cambier, lui-même, parait affecté péniblement. C'est au moment de s'en séparer que l'on sent combien l'on s'attache aux lieux où l'on a souffert.

Le capitaine Ramaeckers exige d'une façon absolue que notre compatriote se serve de l'âne, amené de Bagamoyo jusqu'ici, et qui, seul, a résisté aux fatigues du voyage.

Un déjeuner substantiel nous rassemble autour de la grande table, à laquelle va manquer son principal convive, pendant que les Askaris se chargent joyeusement des provisions de route, consistant en un panier de volailles, en viandes froides, en vin, en thé, en café, etc.

(1) D'après ce que nous avons appris plus tard, grâce à ces sages résolutions, fruits d'une pénible expérience, le capitaine Cambier n'a mis que 30 jours, pour faire les 340 lieues qui nous séparent de Bagamoyo. Le même voyage, en allant, entravé par des obstacles, des haltes, des détours et des misères de toute espèce, ne lui avait pas demandé moins de 13 mois.

Malgré nos instances, M. Cambier n'emporte ni vin ni liqueurs. « Vous en avez plus besoin que moi, dit-il, et dans quelques jours j'en trouverai, d'ailleurs, plus qu'il n'en faudra. »

Une dernière et cordiale poignée de mains, et en route!

M. Ramaeckers accompagnera notre doyen jusqu'au village de Kafissya. La petite caravane se forme sous la bruine matinale et, au bout de quelques instants, disparaît derrière le tournant rocheux. Adieu! Et puissions-nous un jour nous retrouver tous en Europe, pour nous rappeler avec attendrissement et non sans orgueil, les débuts de notre laborieuse entreprise.

— Je continue à remettre tant bien que mal en état le malheureux bateau échoué sur la plage; Roger, lui, se rend aux plantations, où ont déjà été tentés quelques essais agronomiques. M. Cambier a égayé aussi les entours du fort Léopold par bon nombre d'arbres fruitiers.

Notre camarade est tout feu, tout flamme. Il a reçu, en effet, pour mandat spécial, d'acclimater ici quelques produits d'Europe dont il a importé la graine. Six hommes de l'escorte de M. Popelin, défrichent sous ses ordres un terrain situé à une centaine de mètres de l'habitation et que l'impatient Tournaisien ensemence au fur et à mesure. Roger est plein d'espoir et si ses vœux possédaient une vertu accélératrice, dans un mois il ferait la récolte. Roger ne quitte plus ses guérets, ses carrés et ses billons. Dès 6 heures du matin, il est à l'œuvre, bravant comme moi, du reste, stoïquement les ondées. Vers midi, à peine prend-il le temps de venir manger à la hâte un morceau de viande froide et de biscuit. Malheureusement, passé deux heures de l'après-midi, il est impossible de retenir les indigènes aux champs.

Forcément, il lui faut se reposer, mais ce n'est guères pour longtemps. La grande chaleur du jour passée, vers quatre heures, on le voit prendre son fusil et s'enfoncer dans la jungle, d'où jamais il ne revient sans avoir tiré quelque gros ou menu gibier.

De son côté, M. Ramaeckers est fort absorbé par ses observations astronomiques et météorologiques, pour le bureau de Bruxelles.

Travail sur toute la ligne.

« L'ennui, a dit La Bruyère, est entré dans le monde par la paresse. »

— Il est d'usage que les étrangers, nouvellement établis dans une station, envoient des présents aux Sultans du voisinage. M. Cambier, avant son départ, nous a vivement recommandé de ne pas y manquer. Dans l'intérêt de nos futures relations, lui-même a fait choix des tissus, d'après l'importance des différents chefs. C'est, pour Kangoa, prince de Karéma, une pièce de Stirbazi à dessins multicolores et d'une valeur de 5 dollars; pour Tchiata, Sultan de Kafissya, une pièce de Débouani ; et enfin, pour Siranda, chef du village de Katamba, du Lesso imprimé. Le seigneur Bamboula, escorté de deux Askaris, se charge de faire parvenir à destination ces riches offrandes, dont l'excellent effet ne tarde pas à se manifester. Les trois Souverains, qui peut-être commençaient à désespérer de notre munificence, nous envoient, en contre-ambassade, leurs principaux Nyamparas, portant, qui une chèvre, qui une douzaine de poules, qui des paniers de farine de maïs broyée par les femmes de leur tribu. C'est le moins bien partagé qui s'exécute le plus largement. Siranda joint à son envoi plusieurs brassées de cannes à sucre.

La bienveillance de ce chef, à l'égard des Européens, n'est pas chose nouvelle. Plus intelligent et surtout plus hospitalier que la plupart de ses égaux, Siranda a toujours entretenu les meilleurs rapports avec le capitaine Cambier qui le considérait comme un ami fidèle. Jamais il ne lui a refusé des vivres et, dans le moment, assez critique, du massacre de Mpimboué, il lui envoyait obligeamment des hommes, pour pratiquer des coupes de bois et amener les matériaux à pied d'œuvre. Le village de Katamba est un des moins considérables et des moins riches des environs. Mais le cœur ne se mesure point à la puissance.

Les différents chefs nous annoncent officiellement leur prochaine visite à l'exception de Tchiata, qui s'excuse sur sa corpulence.

En prévision de ces hôtes illustres, nous nous empressons d'installer, sous le Barza, notre petite pièce de campagne qui, espérons-le, ne servira jamais qu'à tirer des salves de réjouissance. Mais un canon est ici un grand objet d'épouvante et nous croyons bon de prouver à nos inquiétants voisins, qu'en cas de forfaiture de leur part, la Station Belge serait en état de les recevoir de la belle façon.

— Somme toute, la base véritable de l'alimentation, pour le

voyageur européen, consiste dans le riz, qu'il faut se procurer en quantité suffisante à Zanzibar, à Bagamoyo ou dans l'Ou-Sagara, — car on n'en trouve plus dans aucune partie de l'Ou-Gogo — et dans la volaille, partout en abondance, mais cotée à des prix variables. Ainsi, on n'a généralement que 2 poules pour une brasse de cotonnade sur la route jusqu'à Tabora. Dans cette localité et à Igonda, on en obtient 3 ou 4 pour le même prix, à Karéma 2 ou 3, et dans l'Ou-Fipa, situé au Sud de la Station, 7 ou 8.

Le millet et le maïs, réduits en farine, par les procédés déjà décrits, donnent des galettes fort appétissantes, si on les enduit de miel, et le miel est une denrée qui, ici, ne fait nulle part défaut. Le prix des chèvres et des moutons est plus élevé (15 à 20 fr.). Ils sont d'une précieuse réserve, mais on s'en fatigue promptement.

Quant à la chasse, elle peut fournir aux Européens un large appoint. Les pintades et les tétras constituent un excellent et assez abondant gibier. La chair du zèbre et celle de la girafe sont délicieuses, et les innombrables variétés d'antilopes, d'une succulence plus ou moins agréable.

Mais le métier de chasseur réclame ici des aptitudes spéciales. Peu de voyageurs, après de fatigantes étapes ou des travaux de jour, ont le courage de battre le pays en tout sens, de traverser des fourrés souvent inextricables et de s'aventurer loin de la caravane ou de la station, au risque de tomber dans les fosses, habilement dissimulées sous des branchages, que les indigènes creusent pour s'emparer sans danger du gros gibier.

Roger est le seul de nous que la passion cynégétique trouve toujours prêt et dispos. Ereintés et souvent malades, nous admirons sa magnifique ardeur.

La fatigue n'a pas de prise sur ce tempérament d'acier, pour lequel une expédition supplémentaire de quelques heures représente un délassement plutôt qu'une corvée. A peine revenu des champs, il continue à reprendre gaiement son fusil, se passe à la ceinture un coutelas et un revolver et, suivi de quelques rabatteurs, ne reparaît que chargé de victuailles. Pendant tout le temps que nous nous sommes trouvés ensemble, jamais notre table n'a chômé de gibier à plume ou à poil. Quelles battues ce gaillard aurait fait avec le frère Oscar de Bagamoyo !

tant. Nous conduisons nos hôtes au Barza de réception, où ils s'asseyent gravement sur la natte préparée à cet effet.

Le capitaine Ramaeckers se place à côté du Sultan, assisté de l'interprète de celui-ci et d'un soldat de la garnison parlant le dialecte usité à Karéma.

Jusque-là pas un mot, en dehors des premiers Yambos de salutation. La cour tout entière observe le silence prudent de Conrard, et nous nous regardons en chiens de faïence. M. Popelin qui, malgré un assez fort accès de fièvre, a voulu être présent à l'audience, contient difficilement son impatience nerveuse. Mais il n'est pas au bout de ses peines. Les préliminaires de l'entrevue ont seulement commencé.

Un esclave se détache de la suite et prend des mains du petit page, à chevelure crépue, le narghilé royal, qu'il bourre avec componction. Pendant ce temps, un second esclave s'est rendu à la cuisine, d'où il revient avec un tison enflammé. Le premier Mtoina allume la pipe, et lorsque la calebasse, où clapotte l'eau, est bien remplie de fumée, la passe à son souverain qui en aspire à long trait une bouffée unique. Aussitôt tous les chefs, ravis de ce spectacle imposant, de frapper dans leurs mains, en inclinant respectueusement la tête vers le sol. Du Sultan, le narghilé passe au premier ministre pour faire hiérarchiquement le tour de la société. Mais lorsqu'il arrive aux officiers secondaires, la discorde se met dans le camp d'Agramant. Chacun veut passer premier, on s'arrache l'odorante calebasse, en répandant l'eau grésillante, et peu s'en faut qu'une scène de pugilat ne s'engage, sous les yeux paternels du monarque vivement flatté.

Pour le coup, M. Popelin n'y tient plus. Au mépris de l'étiquette il se lève vivement :

— « Quel tas d'abrutis ! » s'écrie-t-il, en se précipitant hors du Barza.

Nous avons grand'peine à réprimer un éclat de rire, mais le regard significatif du capitaine Ramaeckers, nous rend tout notre sang-froid. Un peu étonné, d'abord, de la fugue de notre camarade, le Sultan, nous voyant impassibles, finit par en prendre son parti et, à son exemple, la cour se rassérène. Le digne souverain croit peut-être, à l'instar du Maire des *Saltimbanques*, que c'est dans le programme.

Cependant l'heure des discours a sonné. Kangoa, d'un air timide et embarrassé, prononce sa petite harangue, fidèlement

traduite par les deux truchemans. Il parle de *Cambi*, son ami, qui lui a donné de belles étoffes et recommandé ses frères blancs ; de Matoumoula, le grand chef allié des Oua-Zoungous, de Mirambo, de Simba, de tout le monde..... et de lui-même :

« Ses guerriers nous prêteront secours, si nous sommes attaqués, mais à charge de revanche... Les hommes blancs sont puissants.... Ils ont beaucoup de poudre, beaucoup de fusils et beaucoup d'*étoffes !*... Lui, Kangoa, a des chèvres, des poules et du maïs.... Unis on est plus fort qu'isolés.... Ce qui manque à l'un, l'autre le possède, et il y a toujours moyen de s'entendre.... Enfin les petits présents entretiennent l'amitié. »

Bien entendu que je donne ici le sens et non les termes de sa verbeuse péroraison, abondant en coq-à-l'âne et en séniles radotages, recueillis avec admiration par sa cour extasiée et se suspendant à ses lèvres, comme autrefois les Athéniens à celles de Démosthènes.

M. Ramaeckers lui répond dans un autre style : « Tel on sera pour lui, tel il se montrera pour les autres. Sans en vouloir à qui que ce soit, il ne craint personne. »

Et, à l'appui de cette assertion, il montre à ses visiteurs le petit canon, crânement monté sur son affût, brillant tout battant neuf, au Soleil, et de la veille chargé de poudre. Sur sa proposition d'en faire l'essai, Kangoa recule avec terreur et le prie de remettre l'expérience jusqu'à ce qu'il ait regagné son Boma.

Pour compléter la salutaire impression produite sur son royal voisin, M. Ramaeckers fait chercher une petite machine électrique, emportée dans nos bagages. D'après ses indications, les Nyamparas font la chaîne. La commotion qu'ils éprouvent leur arrache des cris d'alarme. « *Hii!* » s'écrie le Sultan, médiocrement à son aise. « Les Oua-Zoungous peuvent tout ! La pluie et le tonnerre même leur obéissent ! Jamais Kangoa ne cherchera à leur nuire ou à les offenser. »

De nouveau, le narghilé de cérémonie circule et le cortège reprend, dans le même ordre, le chemin de Karéma après avoir ramassé ses armes sur le seuil du tembé.

Mais le capitaine Popelin n'a plus envie de rire ; nous le retrouvons en proie à un accès des plus violents.

— Depuis cinq jours, notre camarade garde le lit. C'était

prévu, d'ailleurs, et le docteur Van den Heuvel nous avait avertis. Le repos, succédant à une activité soutenue et aux fatigues de la marche, provoque toujours une réaction fâcheuse. Infailliblement, l'un après l'autre, nous en ferons la dure expérience. Mais nous connaissons aussi le traitement à suivre, et M. Popelin est soigné suivant toutes les règles de l'art.

— Un matin, j'étais à la plage, encore occupé à radouber cet infernal bateau, où rien ne tient plus, lorsque six pirogues ont paru sur le Lac, venant de la direction de l'Ou-Fipa. C'étaient effectivement des indigènes de cette peuplade, adonnée aux travaux de l'agriculture, mais plus spécialement à la pêche au filet. Chaque canot, long de 4, de 5 ou de 6 mètres, était monté par une dizaine d'Africains, hommes, femmes et enfants. Ces embarcations rudimentaires, simplement creusées dans des troncs d'arbres brûlés, puis évidés à la hache, n'ont pas de gouvernail. Suivant la côte, elles évoluent au moyen de pagaies, les rameurs faisant face à l'avant.

Les canots se dirigent vers la station et viennent s'échouer sur le sable : « *Yambo Boina ! Maholo Gogo.* » (Salut maître, nous sommes tes amis !) Aussitôt les femmes s'empressent de décharger les pirogues, pleines de poisson sec, de millet, de sésame et d'arachides, pendant que les hommes établissent leur Cambi, formé de huttes en forme de ruches, hautes à peine d'un mètre et dans lesquelles on ne peut entrer qu'en rampant. Une ceinture d'épines et d'abatis, amassés autour du campement, annonce leur intention de passer ici quelques jours. Cela fait, ils vont chercher un grand vase, déposé sur le sable, et l'installent en grande cérémonie au beau milieu des cases de roseaux. Singulier engin et dont la fonction ne laisse pas que de m'intriguer ! Le fond en est garni de perles, de céréales et de feuilles de tabac, dans lesquelles des tuyaux de jonc restent fichés verticalement. Après avoir allumé leurs pipes, nos pêcheurs s'en vont le remplir de fumée et y crachent avec une émulation plaisante. Informations prises — car plusieurs de nos singuliers visiteurs parlent le Ki-Souahili — il s'agit d'un talisman destiné à préserver le Cambi de la visite des crocodiles. Mousamouéra ne les écarte qu'à cette condition, aussi le vase prophylactique est-il de toutes les excursions.

Les Oua-Fipas sont de beaux hommes, grands et sveltes. Leur

chevelure, disposée en fines tresses, mêlées de fil et de coquillages, leur descend, à la chien, jusque sur les yeux. Ils sont vêtus de simples pagnes noués sur les hanches ou maintenus par une ceinture de corde. Leurs femmes, d'un naturel timide et doux, se distinguent également par des formes régulières et élancées. Quelques-unes sont réellement jolies, au point de vue africain, s'entend.

Ce n'est pas la première fois que les Oua-Fipas rendent visite à la Station Belge. M. Cambier a plusieurs fois traité avec eux pour des céréales et du poisson.

C'est le même motif qui les amène aujourd'hui, mais leur Sultan, Kallialya, les a, en outre, chargés d'offrir en présent, à M. Ramaeckers, six sacs de Moutama. A cet effet, le chef de la flotille se détache du groupe pour aller accomplir sa mission. Bientôt tout le personnel de la Station se presse sur la plage. Notre chef, après avoir remis un présent aux fidèles ambassadeurs, leur achète, après force marchandages, leur cargaison composite. Le poisson est surtout bienvenu, car nos Africains s'en montrent aussi friands que nous-mêmes.

Il y en a de différentes espèces.

Pour amorcer la clientèle, le chef des pêcheurs offre, en guise d'échantillon, à M. Ramaeckers, un superbe Sinnga, espèce de cabillaud d'eau douce, séché au Soleil, et qui, frit dans sa propre graisse, offre une chair délicieuse. Le Dogara, autre poisson sec, se débite par grandes quantités aux peuplades de l'intérieur. Comme ils peuvent se conserver longtemps, nous ne laissons pas échapper l'occasion de renforcer notre garde-manger d'une excellente réserve, qui rompra un peu la monotonie de nos menus habituels.

Le paiement en étoffes entraîne de nouvelles et naïves contestations. Les nègres les mesurent à la coudée. A la côte, il faut quatre coudées pour faire une chouka, ou oupandé, mais ici, étant donné le renchérissement des cotonnades, il n'en faut plus que trois et demie. Comme il n'existe, à proprement parler, pour les Africains, aucune métrique mathématiquement exacte, c'est toujours à celui de leurs camarades, jouissant du bras le plus long, qu'ils recourent en matière de marché. Par plaisanterie, nous retournons la situation en choisissant le plus chétif de la bande. Cette malice, dans le goût du pays, ne provoque d'ailleurs chez eux qu'un redoublement de bonne humeur.

Somme toute, malgré leurs inévitables récriminations, ils semblent enchantés de l'aubaine, car ils ne reçoivent pas mal de marchandises, pour eux précieuses, consistant en cotonnades et en fil de laiton.

— Comme je l'avais supposé, nos pêcheurs sont restés quelques jours ici, tant pour compléter leur trésor que pour jeter leur filets dans cette partie du Lac assez peu exploitée. Nous y avons gagné de nous régaler de poisson frais.

Le même jour, pendant que nos Oua-Fipas étaient à la pêche, un déplorable accident s'est produit. Un enfant, qui jouait sur la plage, a disparu dans les eaux, aux yeux de sa mère éplorée, happé par un gigantesque crocodile. Longtemps les femmes, occupées à préparer le repas, ont fait retentir les airs de lamentations déchirantes. Elles accusaient amèrement Mousamouéra de méchanceté, car toutes les formalités prescrites, pour se rendre favorable l'Esprit du Lac, avaient été religieusement observées. Leurs transports se sont calmés, enfin, et toutes, y compris la mère de l'enfant dévoré, ont repris leur besogne. Il ne faudrait pas croire, pourtant, que le sentiment maternel soit moins fort chez la femme africaine que chez les nôtres. Mais la fréquence de pareilles surprises leur en fait plus stoïquement accepter l'éventualité.

J'ignore ce qu'aura dit le père et s'il était au nombre des hommes venus pour nous offrir le résultat de leur pêche.

— Nous avons fait connaissance avec des poissons, nouveaux pour nous. Outre des perches, d'un goût assez fade, des anguilles et des poissons blancs pour la friture, nous avons eu à dîner une espèce de carpe que les indigènes désignent sous le nom de Mvouro.

— Un violent mal de tête m'a pris, bientôt suivi d'un accès de fièvre. C'est mon tour!

Le lendemain, c'est celui de MM. Ramaeckers et Roger.

— Toujours la fièvre! Roger, seul, s'est tiré d'affaire et, comme carte de convalescence, a envoyé une couple de balles à un superbe buffle, réparti entre le personnel de la Station. Quelques pintades nous étaient réservées. Mais nous nous trouvons trop accablés pour paraître au repas du soir.

— La Massika fait rage. Une pluie diluvienne s'est abattue sur la Station, perçant les toits et faisant irruption dans nos chambres. Tout le personnel nègre est employé à réparer les brèches, au moyen de terre portée dans nos caisses vides.

---

# CHAPITRE XVII

Le 1er janvier 1881. — Tristes étrennes! — Splendeur de végétation. — Bottes de marais. — Travaux agricoles. — Le gros des bagages. — Notre Steam-Launch. — Accident. — Nos richesses. — Coma. — Sef bin Rachid va acheter de l'ivoire. — Les munitions. — Promenade sur le Lac. — Tembé pour les chèvres. — *Hamici Mbouzi*. — Le courrier. — Travaux en souffrance. — Nous broyons du noir. — Disette. — Musulman ou Chrétien? — Mort du lieutenant Albert de Leu. — Visite de Siranda. — Un véritable ami des blancs. — Contre-partie. — Expériences physiques. — Siranda dîne au fort Léopold. — A Katamba. — Plages et falaises. — Volte-face. — La jungle. — Un joli village. — Pâte de maïs et poisson sec. — Nocturne. — Une indigestion.

1er janvier 1881. — Pour nos étrennes, nous sommes tous sur le flanc. Et dire qu'en Europe il y a des gens qui s'amusent! Roger, très philosophe, parce qu'il se porte à merveille, prétend que nous n'avons qu'à nous figurer avoir fait des folies au bal. Maudit railleur!

—Enfin nous voilà sur pied! Mais la pluie, depuis douze jours, n'a cessé de tomber à torrents. La campagne est inondée et partout la végétation atteint une splendeur extraordinaire.

—Nombre de voyageurs condamnent les grandes bottes, et à tort, d'après mon expérience personnelle. Elles sont destinées à rendre d'inappréciables services dans la traversée des endroits marécageux où, non seulement il est impossible de se faire porter par les indigènes, mais encore de cheminer à dos d'âne. Faute de les chausser, avant de traverser les marécages, on a les jambes tailladées par les herbes aiguës dissimulées sous la vase, et qui vous coupent la peau comme autant de rasoirs. En temps de marche, pendant la saison sèche, les bottes ne sont point d'une utilité absolue. Mais à poste fixe, dans une station régulièrement organisée et dont il faut surveiller les services multiples, il devient presque impossible de s'en passer. Lorsque écheoit l'époque de la Massika, la plupart des chemins sont convertis en cloaques.

Cependant il faut avoir l'œil à tout, et comme le dit le proverbe

italien : « L'œil du maître engraisse le cheval. » Sans discontinuer, nous faisons la navette d'un point à un autre, pendant la saison des travaux agricoles. Or, il n'est pas seulement fâcheux, mais encore fort malsain, en tous pays, d'avoir les pieds mouillés durant des journées entières. Soit en excursion de chasse, soit en voyage, on se voit fréquemment obligé d'entrer dans l'eau jusqu'au-dessus du mollet. En barque, également, les grandes bottes sont précieuses, à cause du tirant d'eau. Les nôtres ne viennent pas assez haut. J'en voudrais dont les tiges préservassent une partie de la cuisse et fussent maintenues par des lanières agrafées au ceinturon. Encore, étant donné leur emploi presque continuel, en faudrait-il une paire de rechange. J'en ai deux du modèle actuel, et ne me plains pas de l'embarras des richesses.

— Les travaux agricoles vont bon train, et Roger continue à porter la désolation parmi le gros et le petit gibier du voisinage. Le 12, il a tiré une magnifique girafe dont il a salé lui-même la chair appétissante. Le 20, un jeune hippopotame est tombé sous son coup de feu.

En bons musulmans, nos hommes lui ont laissé son hippopotame pour compte, le Koran rangeant les amphibies au nombre des animaux impurs.

En désespoir de cause, il l'a offert aux Oua-Chenzis de Karéma qui, n'ayant pas les mêmes scrupules, s'en sont régalés avec reconnaissance.

23 janvier. — Le gros de nos bagages est enfin arrivé sous la conduite de Sef bin Rachid, mais le Steam-Launch a subi des avaries qui nous mettront dans l'impossibilité d'en monter la machine avant d'avoir reçu d'Europe les pièces de rechange. Un tuyau de vapeur est brisé et les joints en caoutchouc, pour l'assemblage de la chaudière, se trouvent complètement perdus.

Pendant plusieurs jours, nous ne sommes occupés qu'à emmagasiner dans la caponnière n° 3. Tous les autres travaux restent en souffrance, car notre personnel nous assiste au grand complet. Il serait dangereux, en effet, de laisser les caisses à terre. Les fourmis, pouvant s'exercer sur une surface plane, en auraient bientôt dévoré le fond. Pour dérober nos marchandises à leurs ravages, nous fichons dans le sol de longs piquets, sur les-

quels sont déposés caisses et ballots. Nos 150 bouteilles de vin prennent place sur un rayon fixé à la muraille. Nous prenons la précaution de les coucher, pour faire reposer la précieuse liqueur.

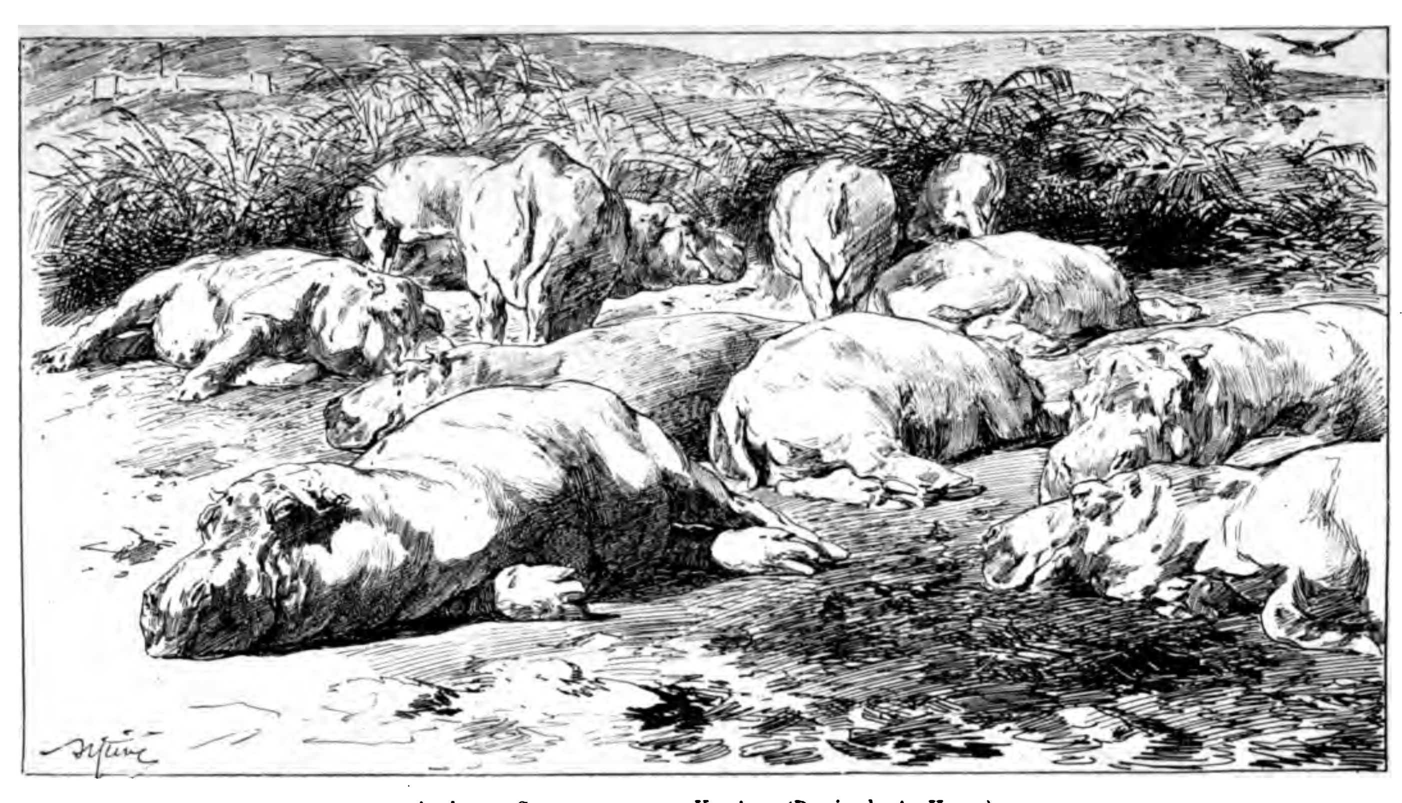
C'est de Satini, ou cotonnade légère—dont la pièce, ou Diorah de trente-six yards, ne pèse que 7, 8 ou 9 livres anglaises, suivant la qualité—que nous aurons à faire la plus grande consommation. Aussi nous sommes-nous pourvus en conséquence (300 pièces environ). Il n'en restait plus une aune à la Station, tout ayant été absorbé par le Posho des hommes et les achats de provisions dans les villages voisins. Le Mérikani, plus fort, et dont nos hommes se confectionnent leurs longues chemises, leur est fourni en détail, à charge de retenue sur la solde globale, comme d'ailleurs tous les autres tissus demandés par eux. Nous aurons du Mérikani pour plus d'une année, mais le Satini étant d'un usage journalier, il faudra nous en faire apporter encore par la première caravane.

Il serait fastidieux de recommencer l'énumération de l'assortiment compliqué que les voyageurs, en pays africain, sont obligés d'emporter, pour faire face aux échanges avec les indigènes et aux besoins de la Station. Nos magasins sont largement approvisionnés, et pour longtemps, voilà l'essentiel à constater. Ni armes, ni cartouches ne feront non plus défaut. Il ne suffit pas de regorger de *richesses*, il faut encore savoir les défendre et les conserver.

— La fièvre me reprend. M. Ramaeckers, ayant envoyé à la côte un courrier pour l'Association, j'y ai joint une lettre pour les miens. Heureusement qu'elle était écrite depuis quelque temps déjà, car je ne sais pas si j'aurais eu le courage de dissimuler mon accablement et ma faiblesse. Ma tête semble près de se briser. Il me semble qu'on la frappe à grands coups de marteau!

—Pendant quatre jours j'ai eu des accès de fièvre continuels, et même, paraît-il, coma. Mes compagnons sont complètement guéris.

Les accès de fièvre rémittente ne se prolongent guère que 6 à 8 jours. Ceux de fièvre intermittente vont de 15 à 20 jours et sont parfois efficacement combattus au moyen de doses préventives de quinine.



A L'AUBE. SUR LA PLAGE DE KARÉMA. (Dessin de A. HEINS.)

— Les Pagazis, qui avaient apporté nos bagages, ont été licenciés immédiatement et sont repartis pour Tabora. Sef bin Rachid, ne conservant sous ses ordres que 20 soldats et 40 porteurs, avait l'intention de se rendre à Oudjiji, sans doute pour y acheter de l'ivoire pour son compte ou pour celui de M. Sergère. Au bout de quelques jours, il est revenu à Karéma, les indigènes lui ayant barré le passage. Il restera un jour ici, pour se diriger ensuite vers l'Ou-Fipa, où il espère être plus heureux.

—Roger a tué un nouveau buffle. Mais il se plaint amèrement des munitions arrivées par le gros de la caravane et dont une partie est complètement avariée.

La question des munitions est des plus importantes et nous la croyons jusqu'ici assez mal réglée. Nous sommes d'avis qu'il faudrait proscrire radicalement la balle cylindrique André, à triple ailette creuse et réduire le nombre des cartouches à balles, au profit des cartouches à plomb. Les numéros 1, 2, 3 et 4 suffisent et il serait inutile de monter au-dessus du 5. Pour les petits oiseaux, la cendrée nous fait défaut complètement. Il nous est impossible d'en tirer avec le numéro 8 sans les mettre complètement en compote.

Le fusil du calibre numéro 12 est bon, sans constituer une arme de premier choix. Je ne suis guères partisan du canon rayé. Pour un chasseur qui tient plutôt à rapporter du gibier qu'à faire preuve d'adresse, c'est un inconvénient grave que de ne pas pouvoir recourir au doublé. S'il s'agit de grosse bête ou du gibier noble, l'express-rifle demeure l'arme par excellence.

. Le Winchester a des qualités, mais entre les mains des Arabes et des Askaris de l'escorte il se détraque facilement. La poussière de la route s'introduit dans le mécanisme, à nu sur une certaine surface, et empêche le fonctionnement régulier du chariot à cartouches. M. Burdo, dans un de ses rapports à l'Association de Bruxelles, s'est trompé lorsqu'il affirme que les populations nègres ne connaissent encore que le fusil à silex. Certaines tribus disposent de bon nombre d'armes à capsules et déjà les Winchester commencent à faire leur apparition. Dans l'Ou-Nyaniembé, notamment, j'en ai vu de supérieurs aux nôtres et maniés par les Arabes avec une inquiétante désinvolture. Tout bien considéré, les Remington et les Comblain, tels

qu'on nous les envoie pour armer nos Askaris, sont trop lourds. On a beaucoup de peine à les faire adopter par les soldats indigènes qui s'accommoderaient mieux d'un simple mousqueton. Qu'importe la portée plus ou moins grande de leurs fusils, étant donné l'usage qu'ils en font! Nos hommes tirent sans viser, pour faire le plus de bruit possible et la poudre qu'ils gâchent, est littéralement brûlée aux moineaux.

—Le daou de M. Cambier, complètement réparé, a été lancé le 13 février, et nous avons pu faire une courte promenade sur le Lac. Notre voile latine, en toile Mardouf, ou croisée, vient de Zanzibar. Le temps était beau et les flots calmes. Mais nos hommes se montrent aussi piètres matelots que mauvais charpentiers et nonchalants agriculteurs. C'est encore un nouvel apprentissage à faire. Nous sommes revenus presque aussitôt, de crainte d'accident, et aussi de compromettre notre prestige nautique.

— Dans les moments de calme que me laissait ma maudite fièvre, je me suis fabriqué un fauteuil de bois, tendu d'une peau d'antilope. Ce meuble primitif, mais résistant, rappelle nos chaises de malades et aura malheureusement trop souvent le même emploi.

— Nos 50 chèvres, logées jusqu'ici dans une aile de l'habitation, deviennent d'un voisinage impossible. Leurs fortes émanations empestent le tembé. Tout... fleure le bouc, c'est-à-dire rien moins que le benjoin et la rose.

Après avoir mûrement réfléchi, on leur construit, à l'extérieur, un petit tembé, à mur de torchis plaqué d'argile, et couronné d'un toit plat.

Ces chèvres donnent fort peu de lait. A peine ce qui est nécessaire pour le thé et le café. Encore est-il d'un goût rance qui nous écœure.

Tous les matins, le troupeau est remis à la garde d'un jeune nègre d'une quinzaine d'années, présent de Siranda au capitaine Cambier. Hamici Mbouzi (Hamici, la chèvre) les mène paître dans la montagne ou sur les versants, aux herbes parfumées, exhalant, en certains endroits, une forte odeur de musc.

— Le courrier que nous venons de recevoir porte la date du

27 septembre. Mais pour nous, les nouvelles qu'il contient sont d'hier! Quiconque n'a pas vécu dans ces contrées farouches, éloignées absolument de tout écho européen, ne peut se faire une idée de l'émotion et de la joie qui s'emparent de nous à l'arrivée d'un courrier.

A peine les quatre coups de fusil réglementaires ont-ils éclaté au loin, que nous nous précipitons tous à la rencontre des noirs *Matariches*. On leur arrache fiévreusement des mains le volumineux paquet, on l'ouvre avec une violence passionnée et chacun se jette sur ses lettres, comme sur une proie. Celles de la vieille mère, dont le souvenir remplit les yeux de larmes, passent devant, comme vous pensez. A la dernière page tout de suite, et par la fin encore, comme les enfants, commençant, par la conclusion, la lecture d'un conte bien attrayant! Puis viennent les lettres des amis qui, malgré le temps et la distance sont restés fidèles aux exilés. Si l'un d'eux a eu le bon esprit d'y joindre une photographie, quelle joie! Il semble que ce soit la patrie elle-même qui vient à nous. Et le cœur bat plus vite et plus librement, débarrassé d'un poids immense.

Oui, je l'avoue. Les communications de l'Association ne viennent qu'en dernier lieu. Mais n'avons-nous pas la presque totalité de notre existence présente pour apprendre et accomplir courageusement notre devoir?

Rien de M. de Leu, ni du docteur Van den Heuvel. Ce silence nous inquiète et nous inspire les plus tristes pressentiments. M. Ramaeckers vient d'envoyer à notre excellent camarade l'ordre de retourner à la côte, sitôt que ses forces *le lui permettront?*

—Les jours se suivent et se ressemblent. Les hommes engagés à Zanzibar, pour venir renforcer notre petite colonie agricole et militaire, ne sont pas encore arrivés.

Bientôt, faute de bras, nous nous verrons condamnés à une inaction complète.

La fièvre ne me quitte presque plus. M. Ramaeckers se porte bien, ainsi que MM. Popelin et Roger.

—La pluie et les grandes herbes, qui prennent des proportions colossales, nous font mener une existence d'anachorètes. En effet, la jungle qui s'étend devant la Station est devenue telle-

ment inextricable que la chasse nous devient impossible. Roger, lui seul, tue encore de temps à autre quelques oies et quelques canards sauvages qui viennent assez maigrement ravitailler notre garde-manger. Du moins, si nous avions des filets, nous pourrions pêcher, car à présent, nous faisons quelques petites excursions sur le Lac. Un jour, de plus maigre chère que les autres, M. Ramaeckers improvise le complet suivant :

Prophétique nom de baptême,
Que la famine confirma,
Karéma vient-il de carême,
Ou carême de Karéma ?
Bourg africain, sois anathème
Malgré ton beau panorama !
Nos jours gras sont jours de carême
Dans ce trou noir de Karéma !

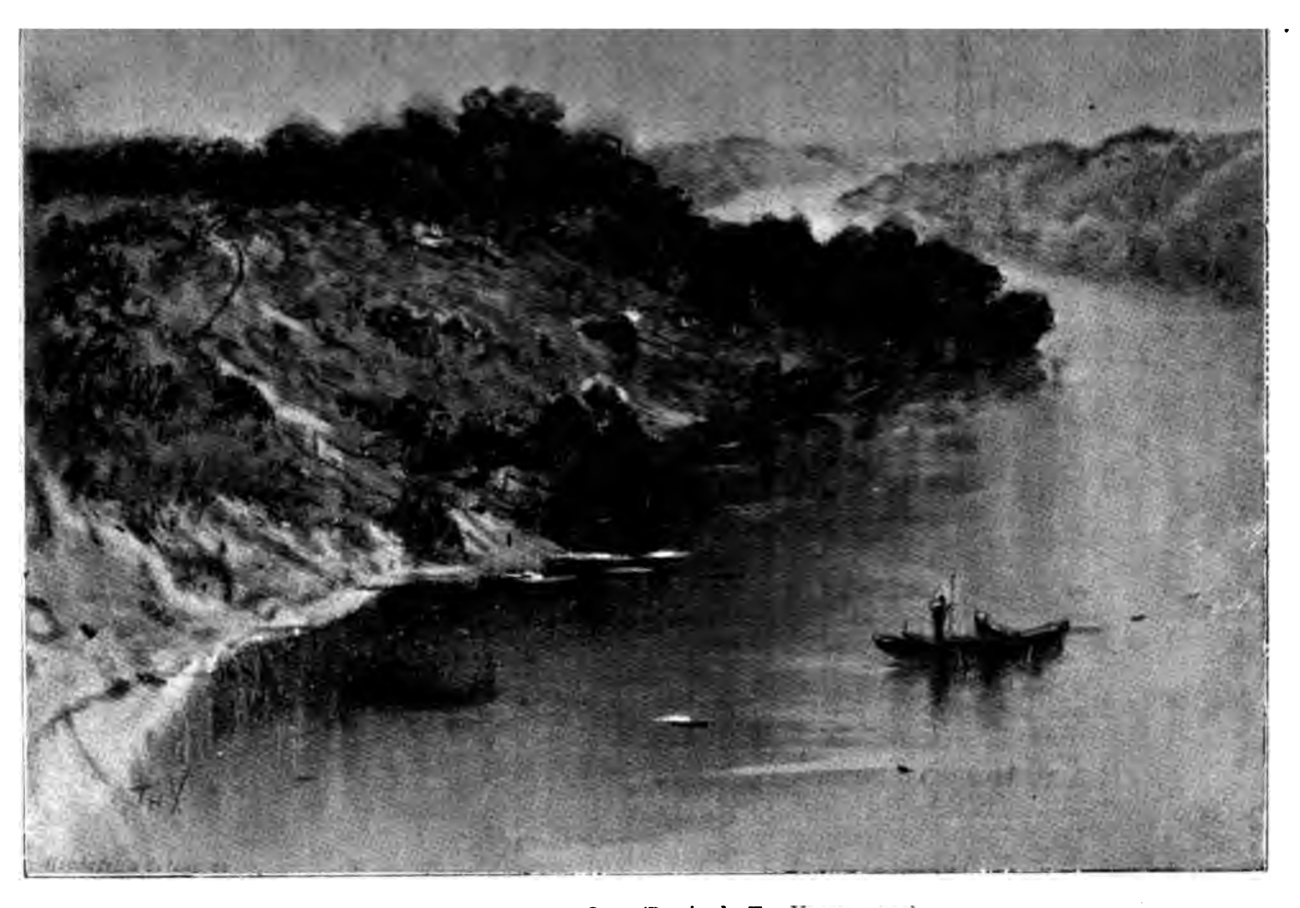
— Le ciel, toujours couvert, nous empêche de poursuivre nos études astronomiques. Et, lorsque la nuit s'annonce un peu sereine, l'abondance des moustiques fait que la moindre observation devient un véritable supplice.

Nous commençons à broyer du noir, et jamais la situation ne nous a paru plus critique. L'entretien de nos hommes nous a coûté deux fois et demi de plus que du temps de M. Cambier. Déjà nous sentons le besoin d'un ravitaillement d'étoffes.

Ajoutez à cela que nous rencontrons de graves difficultés à trouver les provisions indispensables à l'entretien de notre personnel. Nous sommes obligés d'envoyer souvent acheter des chèvres à 3 ou à 4 journées de marche. Il y a loin de la Station Belge à un Paradis Terrestre ! Le désir de vendre n'est pas aussi grand qu'on se plaît à le croire en Europe. Dernièrement, nos hommes ont battu les rues de trois villages pour rapporter cinq poules étiques. Quant aux chèvres, il n'y faut pas songer.

Nous avons les plus grandes peines du monde à décider ces misérables sauvages à nous céder quoi que ce soit.

La plupart des denrées courantes sont ici plus cher qu'en Europe. Le riz coûte juste le double de ce qu'on le vend au détail à Bruxelles. Le sorgho, le maïs, les arachides sont cotés à l'avenant. Je ne sais pas ce qui a pu accréditer l'illusion tendant à représenter l'Afrique centrale comme un vaste grenier d'abondance. Je n'ai jamais vu au contraire de pays, où l'on



Promenade sur le Lac. (Dessin de Th. Verstraete.)

cultivât moins au-dessus des besoins immédiats. Les voyageurs qui ajoutent foi aux exagérations, peut-être narquoises, des Arabes, s'exposent à bien des mécomptes. Là où la réserve dépasse de quelque peu la consommation, ils croient tout de suite à des trésors inépuisables. La vérité est que, même en temps de moisson, il faudrait cinq ou six jours de marche, une nuée de fourrageurs, et des marchandises en abondance pour ramasser seulement un millier de livres de produits du pays.

Mais celui-là ne doit jamais semer, qui a peur des moineaux.

—J'ai parlé, je crois, d'un pupille de la Mission du Saint-Esprit engagé par le capitaine Popelin en qualité d'interprète particulier. Ce gentleman de couleur, assez intelligent et parlant plusieurs langues bantoues, outre le français, affectait le catholicisme le plus fervent, ce qui ne l'empêchait pas de frayer de plus en plus avec les soldats musulmans de l'escorte, dont je le soupçonnais, depuis longtemps, d'avoir adopté les usages. Les bons Pères l'avaient-ils recueilli tout jeune ou bien se flattaient-ils de l'avoir simplement converti? C'est ce que j'ignore. Mais dans tous les cas, sa dévotion nous paraissait moins bon teint que son noir visage. Souvent nous lui demandions, par manière de plaisanterie : « Boniface, es-tu musulman ou chrétien? » Et lui de répondre aussitôt avec componction : — « Moi, mon maitre, chrétien, par la grâce de Dieu ! » Il croyait apparemment que cette réponse nous comblait d'aise, car il ne la faisait jamais sans nous demander, immédiatement après, quelque menue faveur. Notre jeune tartufe s'est dévoilé aujourd'hui, à la suite d'un accident, heureusement sans gravité. Comme il était occupé à ôter les cartouches à plombs du fusil du capitaine, le coup partit et lui logea toute la charge dans le pied. Nous accourûmes aussitôt à son secours. Le pauvre diable, renversé sur le dos, beuglait d'une voix lamentable : « Jésus ! Maria ! Joseph ! » Et les invocations chrétiennes de se presser sur ses lèvres pendant tout le temps que dura le pansement. Mais dès qu'il se vit transporté au quartier des Askaris, où je le suivais sans qu'il s'en fût aperçu, autre gamme. Aux « Jésus ! Maria ! Joseph ! » succédèrent sans transition les « *La Allah, illa Allah, Mohamed Roussoul Allah!* » Le drôle était catholique avec nous, et mahométan avec ses compagnons de chambrée. Histoire de ne froisser personne.

Bons pères ! Bons pères ! Est-ce pour cela que vous achetez,

qu'on nous les envoie pour armer nos Askaris, sont trop lourds. On a beaucoup de peine à les faire adopter par les soldats indigènes qui s'accommoderaient mieux d'un simple mousqueton. Qu'importe la portée plus ou moins grande de leurs fusils, étant donné l'usage qu'ils en font! Nos hommes tirent sans viser, pour faire le plus de bruit possible et la poudre qu'ils gâchent, est littéralement brûlée aux moineaux.

—Le daou de M. Cambier, complètement réparé, a été lancé le 13 février, et nous avons pu faire une courte promenade sur le Lac. Notre voile latine, en toile Mardouf, ou croisée, vient de Zanzibar. Le temps était beau et les flots calmes. Mais nos hommes se montrent aussi piètres matelots que mauvais charpentiers et nonchalants agriculteurs. C'est encore un nouvel apprentissage à faire. Nous sommes revenus presque aussitôt, de crainte d'accident, et aussi de compromettre notre prestige nautique.

— Dans les moments de calme que me laissait ma maudite fièvre, je me suis fabriqué un fauteuil de bois, tendu d'une peau d'antilope. Ce meuble primitif, mais résistant, rappelle nos chaises de malades et aura malheureusement trop souvent le même emploi.

— Nos 50 chèvres, logées jusqu'ici dans une aile de l'habitation, deviennent d'un voisinage impossible. Leurs fortes émanations empestent le tembé. Tout... fleure le bouc, c'est-à-dire rien moins que le benjoin et la rose.

Après avoir mûrement réfléchi, on leur construit, à l'extérieur, un petit tembé, à mur de torchis plaqué d'argile, et couronné d'un toit plat.

Ces chèvres donnent fort peu de lait. A peine ce qui est nécessaire pour le thé et le café. Encore est-il d'un goût rance qui nous écœure.

Tous les matins, le troupeau est remis à la garde d'un jeune nègre d'une quinzaine d'années, présent de Siranda au capitaine Cambier. Hamici Mbouzi (Hamici, la chèvre) les mène paître dans la montagne ou sur les versants, aux herbes parfumées, exhalant, en certains endroits, une forte odeur de musc.

— Le courrier que nous venons de recevoir porte la date du

27 septembre. Mais pour nous, les nouvelles qu'il contient sont d'hier! Quiconque n'a pas vécu dans ces contrées farouches, éloignées absolument de tout écho européen, ne peut se faire une idée de l'émotion et de la joie qui s'emparent de nous à l'arrivée d'un courrier.

A peine les quatre coups de fusil réglementaires ont-ils éclaté au loin, que nous nous précipitons tous à la rencontre des noirs *Matariches*. On leur arrache fiévreusement des mains le volumineux paquet, on l'ouvre avec une violence passionnée et chacun se jette sur ses lettres, comme sur une proie. Celles de la vieille mère, dont le souvenir remplit les yeux de larmes,passent devant, comme vous pensez. A la dernière page tout de suite, et par la fin encore, comme les enfants, commençant, par la conclusion, la lecture d'un conte bien attrayant! Puis viennent les lettres des amis qui, malgré le temps et la distance sont restés fidèles aux exilés. Si l'un d'eux a eu le bon esprit d'y joindre une photographie, quelle joie! Il semble que ce soit la patrie elle-même qui vient à nous. Et le cœur bat plus vite et plus librement, débarrassé d'un poids immense.

Oui, je l'avoue. Les communications de l'Association ne viennent qu'en dernier lieu. Mais n'avons-nous pas la presque totalité de notre existence présente pour apprendre et accomplir courageusement notre devoir?

Rien de M. de Leu, ni du docteur Van den Heuvel. Ce silence nous inquiète et nous inspire les plus tristes pressentiments. M. Ramaeckers vient d'envoyer à notre excellent camarade l'ordre de retourner à la côte, sitôt que ses forces *le lui permettront?*

—Les jours se suivent et se ressemblent. Les hommes engagés à Zanzibar, pour venir renforcer notre petite colonie agricole et militaire, ne sont pas encore arrivés.

Bientôt, faute de bras, nous nous verrons condamnés à une inaction complète.

La fièvre ne me quitte presque plus. M. Ramaeckers se porte bien, ainsi que MM. Popelin et Roger.

—La pluie et les grandes herbes, qui prennent des proportions colossales, nous font mener une existence d'anachorètes. En effet, la jungle qui s'étend devant la Station est devenue telle-

ment inextricable que la chasse nous devient impossible. Roger, lui seul, tue encore de temps à autre quelques oies et quelques canards sauvages qui viennent assez maigrement ravitailler notre garde-manger. Du moins, si nous avions des filets, nous pourrions pêcher, car à présent, nous faisons quelques petites excursions sur le Lac. Un jour, de plus maigre chère que les autres, M. Ramaeckers improvise le complet suivant :

Prophétique nom de baptême,
Que la famine confirma,
Karéma vient-il de carême,
Ou carême de Karéma ?
Bourg africain, sois anathème
Malgré ton beau panorama !
Nos jours gras sont jours de carême
Dans ce trou noir de Karéma !

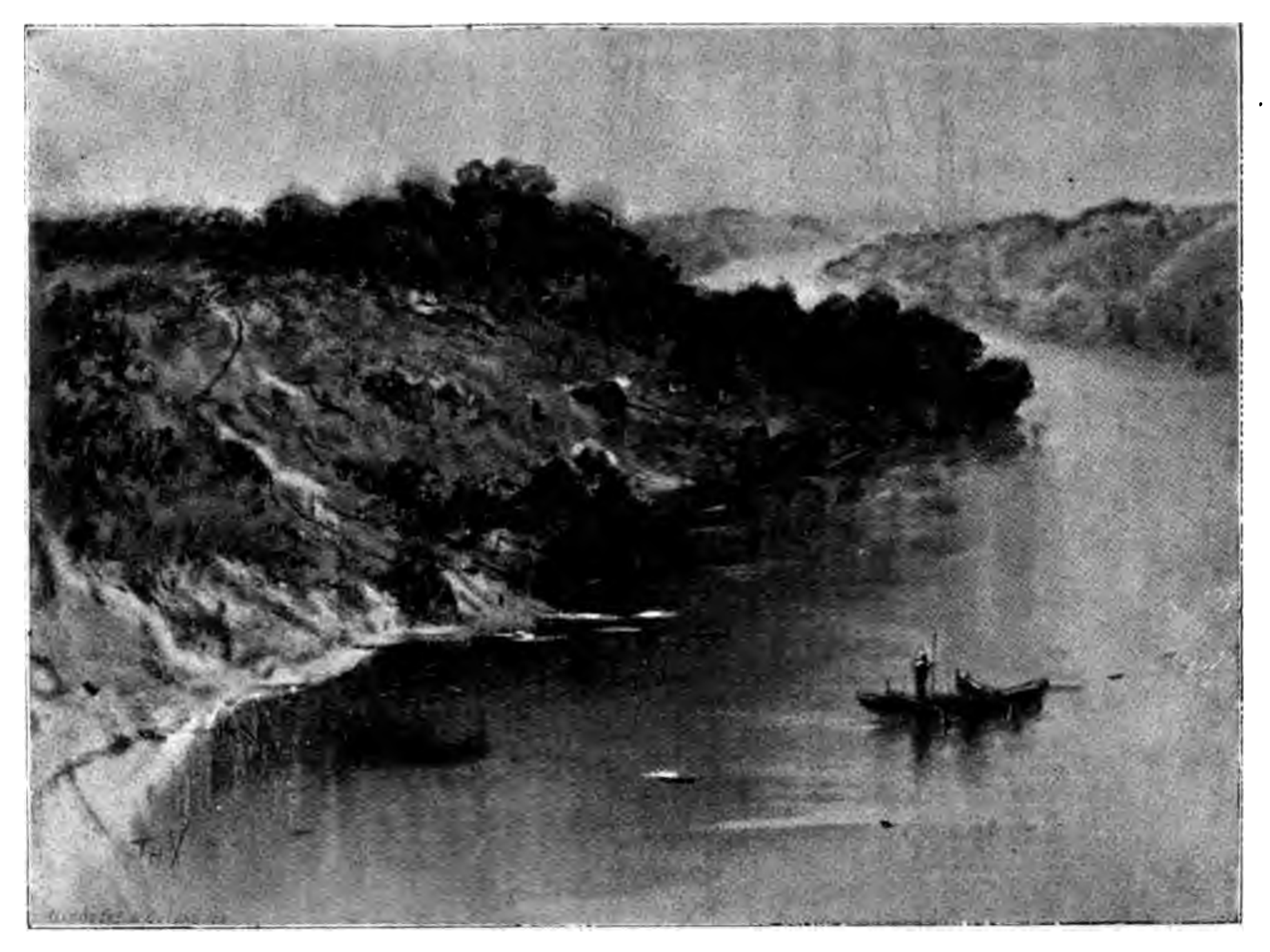
— Le ciel, toujours couvert, nous empêche de poursuivre nos études astronomiques. Et, lorsque la nuit s'annonce un peu sereine, l'abondance des moustiques fait que la moindre observation devient un véritable supplice.

Nous commençons à broyer du noir, et jamais la situation ne nous a paru plus critique. L'entretien de nos hommes nous a coûté deux fois et demi de plus que du temps de M. Cambier. Déjà nous sentons le besoin d'un ravitaillement d'étoffes.

Ajoutez à cela que nous rencontrons de graves difficultés à trouver les provisions indispensables à l'entretien de notre personnel. Nous sommes obligés d'envoyer souvent acheter des chèvres à 3 ou à 4 journées de marche. Il y a loin de la Station Belge à un Paradis Terrestre ! Le désir de vendre n'est pas aussi grand qu'on se plaît à le croire en Europe. Dernièrement, nos hommes ont battu les rues de trois villages pour rapporter cinq poules étiques. Quant aux chèvres, il n'y faut pas songer.

Nous avons les plus grandes peines du monde à décider ces misérables sauvages à nous céder quoi que ce soit.

La plupart des denrées courantes sont ici plus cher qu'en Europe. Le riz coûte juste le double de ce qu'on le vend au détail à Bruxelles. Le sorgho, le maïs, les arachides sont cotés à l'avenant. Je ne sais pas ce qui a pu accréditer l'illusion tendant à représenter l'Afrique centrale comme un vaste grenier d'abondance. Je n'ai jamais vu au contraire de pays, où l'on



Promenade sur le Lac. (Dessin de Th. Verstraete.)

cultivât moins au-dessus des besoins immédiats. Les voyageurs qui ajoutent foi aux exagérations, peut-être narquoises, des Arabes, s'exposent à bien des mécomptes. Là où la réserve dépasse de quelque peu la consommation, ils croient tout de suite à des trésors inépuisables. La vérité est que, même en temps de moisson, il faudrait cinq ou six jours de marche, une nuée de fourrageurs, et des marchandises en abondance pour ramasser seulement un millier de livres de produits du pays.

Mais celui-là ne doit jamais semer, qui a peur des moineaux.

—J'ai parlé, je crois, d'un pupille de la Mission du Saint-Esprit engagé par le capitaine Popelin en qualité d'interprète particulier. Ce gentleman de couleur, assez intelligent et parlant plusieurs langues bantoues, outre le français, affectait le catholicisme le plus fervent, ce qui ne l'empêchait pas de frayer de plus en plus avec les soldats musulmans de l'escorte, dont je le soupçonnais, depuis longtemps, d'avoir adopté les usages. Les bons Pères l'avaient-ils recueilli tout jeune ou bien se flattaient-ils de l'avoir simplement converti? C'est ce que j'ignore. Mais dans tous les cas, sa dévotion nous paraissait moins bon teint que son noir visage. Souvent nous lui demandions, par manière de plaisanterie : « Boniface, es-tu musulman ou chrétien? » Et lui de répondre aussitôt avec componction : — « Moi, mon maître, chrétien, par la grâce de Dieu ! » Il croyait apparemment que cette réponse nous comblait d'aise, car il ne la faisait jamais sans nous demander, immédiatement après, quelque menue faveur. Notre jeune tartufe s'est dévoilé aujourd'hui, à la suite d'un accident, heureusement sans gravité. Comme il était occupé à ôter les cartouches à plombs du fusil du capitaine, le coup partit et lui logea toute la charge dans le pied. Nous accourûmes aussitôt à son secours. Le pauvre diable, renversé sur le dos, beuglait d'une voix lamentable : « Jésus ! Maria ! Joseph ! » Et les invocations chrétiennes de se presser sur ses lèvres pendant tout le temps que dura le pansement. Mais dès qu'il se vit transporté au quartier des Askaris, où je le suivais sans qu'il s'en fût aperçu, autre gamme. Aux « Jésus ! Maria ! Joseph ! » succédèrent sans transition les « *La Allah, illa Allah, Mohamed Roussoul Allah!* » Le drôle était catholique avec nous, et mahométan avec ses compagnons de chambrée. Histoire de ne froisser personne.

Bons pères ! Bons pères ! Est-ce pour cela que vous achetez,

à la mamelle, des enfants d'idolâtres? J'ai bien peur que les seuls fruits de votre patient apostolat n'émanent que du sol seulement, converti et amendé par vous. Contentez-vous de prêcher d'exemple la religion de l'ordre, de la prévoyance et du travail, c'est la seule qui peut-être laissera ici quelques traces durables!... Mais, comme disent les Chinois, avec du temps et de la patience, la feuille de mûrier peut devenir satin.

Plus je continue à vivre en Afrique, et plus je suis convaincu de la parfaite impossibilité de toute propagande confessionnelle chez une race idiosyncrasiquement indifférente. Je ne crois à l'établissement et au développement d'une civilisation africaine qu'au moyen de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Or, l'agriculture est fort compromise, par suite de l'abolition de la traite, l'industrie n'existe, à l'état rudimentaire, que dans quelques rares villages, et le vrai commerce attend pour naître l'établissement onéreux de gigantesques chemins de fer, combinés avec l'appropriation des voies fluviales. Cela se fera, sans doute. Mais l'élément, plus indispensable encore que l'argent et la science, c'est le temps, *magister rerum*.

— 7 mars. — Avec le courrier du 20 octobre, venant d'Europe, nous parvient celui du docteur Van den Heuvel. Il nous apporte la nouvelle d'une catastrophe, hélas! redoutée et prévue. Notre pauvre camarade Albert de Leu a expiré à Tabora, dans la matinée du 25 janvier 1881!

Mes notes précédentes auront suffisamment trahi le peu d'espoir que nous nourrissions encore dans une cure improbable.

Cependant, après notre départ, un mieux sensible s'était produit. Mais à la fin de novembre, la fièvre reparut, plus intense qu'auparavant, et aggravée encore de diarrhée. Le malade dut garder le lit et son état inspira bientôt au docteur, qui le soignait avec un dévouement fraternel, les plus vives inquiétudes. La fièvre typhoïde, dont il était décidément atteint, présentait, en effet, des symptômes insolites. Mais M. Van den Heuvel n'en eut l'explication que lorsque notre ami lui avoua avoir abusé du laudanum dont il avait vu, pendant la route, nos hommes obtenir les meilleurs résultats.

Pourtant une convalescence régulière parut s'établir, mais sans, toutefois, régénérer les forces nerveuses. La faiblesse devint si grande, qu'en décembre, les deux yeux furent atteints

d'une cécité complète. Il fallut faire la lecture au malade, guider sa marche et l'aider même à prendre ses repas.

Vers la fin de décembre, la fièvre intermittente revint avec la diarrhée. M. Cambier, arrivé à Tabora, insista pour ramener en litière notre camarade à la côte. Mais M. de Leu, espérant en un rétablissement de plus en plus hypothétique, refusa net : « Je ne veux pas, dit-il, en avoir le démenti. Si je me rétablis à Zanzibar, on me traitera de poule mouillée. Autant rester ici, soigné par un ami expérimenté et dévoué. D'ailleurs, je crois que dans les conditions présentes, le voyage m'achèverait. »

Le 20 janvier, M. de Leu fit appeler le docteur : « J'ai encore pris du laudanum, lui dit-il et ne m'en trouve pas bien. » Un prompt antidote arrêta l'intoxication, mais, sans couper la diarrhée qui dégénéra bientôt en dysenterie gangréneuse. L'appétit disparut complètement, les nausées vinrent et après elles l'insomnie et le délire. Couché à plat sur un lit arabe, le malheureux ne pouvait ni se lever ni se servir de ses membres. Cependant, au moment de mourir, il reprit sa lucidité d'esprit et put assurer au docteur qu'avant de quitter la Belgique, il avait pris toutes ses dispositions, *en cas de malheur*. A neuf heures, complètement épuisé, il s'éteignait dans une accalmie dé souffrances.

Cette nouvelle causera en Belgique une vive et douloureuse impression. Que de vides déjà, dans nos rangs! La science moderne ne trouvera-t-elle donc jamais des armes pour combattre le minotaure africain, et le réduire à l'impuissance !

Le décès de notre infortuné compagnon, immédiatement annoncé à sa famille et au bureau de l'Association Internationale, laisse M. Van den Heuvel sans successeur, car le lieutenant de Leu devait le remplacer à Tabora. Les funérailles ont eu lieu le même jour, à la manière arabe, c'est-à-dire que le corps, enveloppé dans un linceul blanc, a été simplement déposé dans le sol. C'est sur le flanc d'une colline, où déjà reposent un voyageur belge et plusieurs Pères Algériens, que s'élève l'humble monument. Il se compose de grosses pierres recouvrant la fosse profondément creusée, et qui protègeront la dépouille mortelle contre la voracité des animaux de proie. Sur une croix de bois blanc se lit l'inscription suivante ; « Albert de Leu, 25 janvier 1881. » Le docteur Van den Heuvel, M. Sergère, plusieurs membres notables de la colonie arabe et les soldats de

l'escorte ont accompagné le corps jusqu'au lieu de l'inhumation, situé à 15 minutes de Tabora.

Est-ce bien le dernier des nôtres, mort à la tâche, qui dormira loin de la patrie belge, sous la croûte ardente du sol africain?

M. Van den Heuvel a reçu des nouvelles de Mdabourou. Les soldats de renfort, annoncés par M. Greffuhle, y auraient fait un long séjour. Nous ne savons à quelle cause attribuer le retard qu'ils mettent à nous rejoindre. Pour peu qu'ils se permettent encore quelques haltes, le temps de leur engagement sera expiré avant qu'ils n'entrent à Karéma !

12 mars. — La fièvre m'a dit adieu... jusqu'à nouvel ordre. En se flattant que les damnés finissent par se trouver en Enfer comme le poisson dans l'eau, La Fontaine a dit une grande vérité. Il n'est situation pénible dont on ne prenne son parti. La brusque transition d'un accès cruel à un rétablissement complet, entraîne avec elle sa jouissance. On se sent vivre deux fois, lorsque la crise est passée. Désespérément noir, l'horizon se teint d'azur et de rose. Bref, qui n'a jamais été malade ne connaît pas le prix de la santé!

« Regrettes-tu de n'avoir point de pantoufles, dit la maxime orientale, regarde ceux qui ont perdu leurs pieds, et bénis le Seigneur. »

Siranda est venu nous faire aujourd'hui une visite de bon voisinage. Arrivé du côté du Lac, il a opéré son entrée dans la Station, par la petite porte, au seuil de laquelle, sa suite, composée d'une dizaine de personnes, vêtues de peaux de chèvre, a déposé les lances, les arcs et les fusils à silex dont elle était armée. Deux chèvres, des poules et du poisson sec ont été remis à nos domestiques qui se sont joyeusement emparés de ces provisions, dont ils auront leur bonne part.

Simple Moinangou de Tchiata, dont il est quelque peu parent, Siranda n'a point droit au coquillage réservé aux seuls suzerains. Point de sceptre, non plus, mais une lance portée d'un air assez martial et, au poignet, le bracelet de simples cordelettes orné d'amulettes de bois effilé au couteau. Nous voyons en lui un homme âgé d'une trentaine d'années, de taille moyenne,

mais bien proportionnée, à la figure ouverte et souriante, et paraissant beaucoup plus intelligent que la plupart des chefs de village auxquels nous avons eu affaire. Il va, paré d'un Kitambi, espèce de plaid jaune et brun dont le capitaine Cambier lui a fait présent et qu'il porte attaché sous les aisselles, à la mode du pays.

L'entrevue est des plus expansives, bien que précédée et suivie des interminables fumigations déjà surabondamment décrites. Notre allié se sent attiré vers les hommes de notre race dont il proclame la supériorité par un sentiment qui tient de l'enthousiasme. Loin de spéculer sur la générosité de M. Cambier, il s'est toujours montré très large dans les présents qu'il lui adressait en signe de vassalité volontaire. Siranda, jugeant les autres par lui-même, est persuadé que si nous le voulions bien, le pays tout entier nous rendrait hommage !

— « Les Africains sont nombreux et ennemis les uns des autres, dit-il. Ils se battent pour se dépouiller de leurs grains, de leurs femmes et de leurs étoffes, mais le plus fort peut un jour rencontrer son maître, et alors il devient plus pauvre et plus malheureux que les petits, persécutés par lui. Les Oua-Zoungous, au contraire, voyagent hardiment, seuls, et font garder, par les gens de la côte, *leurs immenses richesses*. Ils paient tout ce qu'ils consomment, et ils entretiennent l'abondance dans tout le voisinage. Leurs armes sont terribles, mais ils ne s'en servent que pour se défendre. Malheur à ceux qui les croiraient faibles, parce qu'ils sont bons et justes ! Ils se verraient bientôt obligés de se réfugier dans le Pori, parce que les hommes blancs, à l'abri dans leur *Maison de pierre*, verraient accourir à leur secours des troupes nombreuses d'Askaris, avec des fusils qui tuent plusieurs ennemis à la fois, de la poudre et des balles. Quand on est véritablement l'ami des Oua-Zoungous, il n'y a rien à craindre ni d'eux ni des chefs de villages. Les Oua-Zoungous sont toujours prêts à rendre service. Ils savent guérir les maladies, cultiver toute espèce de plantes, travailler la pierre, le bois et le métal. Nous devrions apprendre d'eux comment on devient fort, puissant et sans inquiétudes. Je les aime, et suis fier de pouvoir les seconder. Tout ce qu'ils exigeront de moi je le ferai. »

Le moyen de ne pas accueillir à bras ouverts un croyant de cette ferveur? Mais qu'il s'en faut que les blancs jouissent

parmi ses congénères d'un pareil prestige et d'une telle autorité !

On ne saurait se le dissimuler, à moins d'être soutenue par une force armée imposante, l'influence morale des Européens va et ira sans cesse décroissant chez les tribus témoins des difficultés de leurs débuts, de leurs faiblesses, de leurs déceptions et de leurs revers. Le temps n'est plus où les Arabes allaient de la côte à Oudjiji, un bâton à la main, et où le Mouzoungou, pris pour un être surnaturel, inspirait, par sa seule présence dans une caravane, la crainte et le respect. Les démons noirs ont découvert nos points vulnérables. Ils nous ont vus souffrant, comme eux, la faim, la soif et la fièvre, malgré toutes *nos richesses*, impuissants à nous faire obéir de nos soldats et abandonnés par nos porteurs, réduits, enfin, à solliciter l'appui des tyranneaux indigènes, levant tribut au gré de leur caprice ou de leur avidité. La plupart des nègres, groupés sur la route, savent aujourd'hui que nous sommes de chétifs mortels, moins résistants qu'eux-mêmes, aux surprises du climat, et que nous n'avons d'autres avantages que nos produits fabriqués et la supériorité de nos armes à feu. Or, ces produits, ils ne sont que plus tentés de s'en emparer par la ruse et la violence, et ces armes, ils tâchent de se les approprier par les mêmes moyens. Après tout, une balle, une flèche ou une sagaie tue aussi bien un blanc qu'un noir. L'assassinat d'Européens, pris en traître, comporte même double bénéfice et est rarement suivi de représailles. Si l'attaque réussit, les brigands se sauvent avec leur butin, et ne sont plus inquiétés, tandis que les attentats commis de tribu à tribu peuvent entraîner certains désagréments. Mais des blancs tués ! D'où viendraient leurs vengeurs ? Et comment découvrir, d'ailleurs, qui a fait le coup ?

Il se peut que, dans cette partie, peu exploitée de l'Afrique, l'érection de notre *Maison de pierre*, comme l'appelle Siranda, nos fusils et, surtout l'alliance de Matoumoula, rendent les Sultans du voisinage plus circonspects à notre égard. Mais si l'on nous souffre, ce n'est point assurément en qualité d'êtres supérieurs. Comment espérer acquérir ici quelque influence, lorsque à dix lieues à la ronde, les différents chefs de village ne parviennent même pas à s'entendre pour résister aux empiètements d'un Mirambo ou d'un Simba ?

La configuration, même, du sol africain, oppose des obstacles presque invincibles à la consolidation des peuplades en corps de nations régulières. La soudure numérique, si je puis m'exprimer ainsi, ne pourrait s'établir que sous deux conditions essentielles. Pression sociale et difficulté de se soustraire à cette pression. Or, séparées par des déserts et par des montagnes, les différentes tribus échapperaient fatalement à une centralisation politique. La seule crainte peut les engager à respecter certaines coutumes, mais leurs alliances sont aussitôt détruites que formées. Tout dépend des intérêts présents et des convoitises satisfaites par la force. La sympathie reste parfaitement étrangère au caractère du nègre, à l'état libre. Sous ce dernier rapport, Siranda est une espèce de phénomène.

Mais les flatteuses illusions du bon Siranda m'ont entraîné un peu loin. Revenons-en à notre hôte, qui se trouve en pays de connaissance au Fort Léopold. En effet, M. Cambier lui en a fait admirer à loisir toutes les dispositions et c'est même avec une certaine fierté que le Sultan de Katamba se vante d'avoir fourni des ouvriers pour cette entreprise *gigantesque*. Il s'agit pourtant d'alimenter une curiosité déjà si vivement éveillée par notre prédécesseur. La visite des instruments de physique, armes perfectionnées et autres curiosités européennes, va son train. Siranda ne comprend pas complètement nos démonstrations pratiques, auxquelles il prête cependant une oreille avide, et tout cela lui semble bien tenir un peu du miracle. C'est surtout la machine électrique qui l'intrigue et qu'il ne se lasse pas d'expérimenter. Et quand on lui dit que le même agent produit le mouvement, la force et la lumière, transmet la parole et l'écriture, son admiration redouble. Le canon est aussi l'objet de son attention. Ses Nyamparas le regardent avec un respect craintif.

— « Capitani Cambi, reprend-il, m'avait annoncé l'arrivée de ses frères. Je regrette qu'il soit parti. C'était un bon ami pour moi. Je lui ai envoyé des hommes et il m'a fourni des étoffes. Ce manteau me vient de lui. »

Nous retenons à dîner Siranda avec sa suite.

Nos cuisiniers leur ont apprêté un quartier de mouton, coupé en dés et étuvé dans l'huile d'arachide. Un Pishi de farine de maïs, convertie en pâte chaude, complète le festin. (Les céréa-

les se mesurent en Afrique par Pishi, par Kisaga ou par Kibaba. Le premier équivaut à un poids de 6 livres, le Kisaga à la moitié et le Kibaba à une livre et demie.

Conduit dans une pièce écartée du tembé, le Sultan n'admet aucun chef à manger avec lui. Ce n'est que lorsqu'il a terminé, que la suite se partage ce qu'il daigne lui abandonner.

— Nos hôtes sont restés trois heures à la Station, et repartent par la plus grande chaleur du jour.

En attendant un nouvel échange de présents et de politesses, M. Ramaeckers a donné à Siranda un rasoir qui semblait lui faire singulièrement envie. A l'exemple des musulmans, notre voisin porte ses cheveux coupés ras. — Nous lui promettons une prochaine visite et rentrons fort satisfaits de l'entrevue.

Si les Sultans des environs nous inspirent peu de confiance, nous trouverons, du moins, en Siranda, un ami fidèle et vigilant.

— Le temps étant beau, nous nous mettons, dès le surlendemain, en mesure de nous rendre par eau à Katamba, dont nous nous sommes fait indiquer la situation. Réparé avec soin, sinon avec élégance, le daou nous reçoit dès l'aube, M. Ramaeckers, Raschid, moi et 6 hommes d'équipage, quelque peu dressés à la manœuvre.

Faute de brise, l'embarcation avance péniblement à la rame. Nous suivons la côte, d'abord unie et bordée de hautes herbes où s'ébattent des troupeaux d'hippopotames. Craignant peut-être de nous voir aborder, les lourds amphibies, timides seulement lorsqu'ils sont à terre, se jettent à la nage et viennent folâtrer à quelque distance du daou. Tantôt plongeant avec rapidité, tantôt venant bruyamment respirer à la surface et grimpant les uns sur les autres comme des gamins jouant à saute-mouton, ils s'approchent parfois de si près de l'embarcation, que nous craignons de la voir chavirer à la suite de quelque innocent abordage. Pour les éloigner, M. Ramaeckers ajuste l'un d'eux, distant à peine de 5 ou de 6 mètres. La balle ricoche sur le cuir épais, mais le pachyderme n'a pas seulement l'air de s'en apercevoir. Il faut atteindre l'œil pour en avoir raison. Toutefois, la détonation a produit son effet. Notre gênante escorte se reforme derrière nous et regagne philoso-

phiquement ses roseaux, sans se soucier de continuer des avances si mal accueillies.

Un peu plus loin se présentent de hautes falaises schisteuses, descendant presque à pic dans les flots bleus sillonnés par des traînées de crocodiles. Leurs dos verts ondulent sur la surface plane du Lac, ou glissent sournoisement entre deux eaux.

Cependant il est près d'une heure et nous voyageons toujours sans apercevoir trace de village. Aux rares petites criques, coupant la muraille rocheuse, succède une suite non interrompue de nouvelles falaises se développant à perte de vue. Evidemment nous avons dépassé l'endroit et il nous faut faire volteface. Ce n'est qu'à 3 heures, et sous les rayons d'un Soleil torride que nous avisons, au fond d'une anse, qui nous avait échappée, quelques pirogues indigènes. D'une hutte élevée entre les herbes du rivage, sort un homme qui nous hèle et que nous reconnaissons bientôt comme ayant fait partie de la suite de notre ami Siranda. Nous abordons, en effet, sur le territoire de Katamba, dissimulé dans la jungle printanière, à la distance d'une lieue. Quatre hommes garderont le daou. Les deux autres nous suivront, portant les présents destinés au Moinangou et consistant en quatre beaux morceaux de Ranghi, étoffe de couleur bordée et frangée d'or.

Certes il nous fallait un guide pour nous faire deviner un village derrière ce vaste fouillis de matétés, de bambous et d'ambatchs, percé d'un sentier minuscule et où les herbes écartées à force de bras, se referment derrière nous. La petite troupe marche à la file indienne, précédée par notre obligeant Nyampara, et faisant fuir les serpents nichés dans les buissons, auxquels dans la saison sèche on mettra le feu.

Le Boma de Katamba, enclos d'une palissade, se distingue par un aspect riant et même coquet. Formé d'une centaine de huttes en clayonnage et en torchis, recouvertes de toits de chaume coniques et flanquées de granges, il trahit la sage administration d'un chef accessible aux idées d'ordre, de travail et de progrès. L'habitation de Siranda est formée de plusieurs huttes plus grandes et plus régulièrement construites que les autres et entourées de haies de joncs.

Nos présents, simplement offerts et acceptés avec gratitude, nous prenons place sur une natte jetée à l'ombre, dans une des cours intérieures. Notre allié, qui ne nous attendait plus, ne sait

que faire pour nous être agréable. Les hommes sont aux champs, et le temps manquerait pour abattre et dépecer un mouton. Nous devrons nous contenter de pâte de maïs et d'un Kitoéo (quelque chose avec) de Sinnga séché.

Tout est en rumeur dans le *Songhéro* où les femmes vont et viennent, amicalement éperonnées par le maître. Ce ne sont que de simples esclaves, car les épouses légitimes demeurent dans des cases séparées et ne paraissent point devant les étrangers. Quant aux nombreux enfants de Siranda, négrillons à l'épaisse chevelure et à l'air éveillé, ils viennent familièrement regarder les Hommes Blancs, dont leur père leur a fait sans doute un portrait flatteur.

Enfin, le modeste repas est servi dans des écuelles de bois. Pour la seconde fois, nous nous passons de fourchettes et, selon la coutume africaine, roulons à la main des boulettes de maïs, à l'aide desquelles nous retirons du plat, les menus morceaux de poisson sec. Une faim dévorante assaisonne cette chère assez maigre, mais dont nous feignons d'être fort satisfaits et que font passer quelques lampées de Pombé nouveau. Siranda ne mange ni ne boit avec nous. On le dit sobre et ennemi déclaré de tout excès de boisson.

Nos reliefs sont portés aux hommes restés dans le daou et que nous ne tardons pas à rejoindre. Il n'est pas loin de six heures et la nuit va tomber. Après avoir pris congé de notre hôte que nous engageons à venir nous voir plus souvent, nous traversons, précédés par notre premier guide, l'épaisse jungle pleine, à présent, de bruits mystérieux et de sibilements d'insectes. La lune épand sur les flots ses nappes d'argent silhouettées de points noirs formés par les hippopotames endormis à fleur d'eau. Nous gagnons le large et faisons force de rames, poursuivis et enveloppés d'essaims de cruels moustiques. Il est plus de deux heures lorsque, brisés de fatigue, nous abordons à la Station. M. Ramaeckers, dont l'estomac ne s'accommode point de toute viande, a rapporté de Katamba une indigestion en règle. Il se fait faire du thé, pendant que je ronfle déjà à poings fermés.

---

# CHAPITRE XVIII.

Mauvais réveil ! — Les essais de cultures européennes. — Moyens de transport. — Entre la vie et la mort. — M. Popelin s'engage à retourner à la côte. — Courrier de Tabora. — M. Van den Heuvel réclame son remplacement. — Simba fait la guerre. — Nos Askaris sont proches. — Serment d'ivrogne. — Le capitaine Popelin s'affermit dans ses premiers projets. — Itinéraire. — Le départ. — Djémadar Ghan Mohamed et Amir. — Un serviteur compromettant. — Notre matériel de guerre sous séquestre. — Dédit et engagement. — Le nouveau contrat. — Une recrue plus importante. — Nous signons avec Sef bin Rachid. — Reprise de travaux. — Les briquetiers. — Un apprentissage difficile.

Mauvais réveil ! J'ai de nouveau la fièvre. A ce qu'il paraît, elle me revient tous les neuf jours. Bon à savoir. Nous prendrons du sulfate de quinine le 8e.

Il serait bon que chaque Européen annotât, soit en voyage, soit à destination, les intervalles et les heures auxquels se représentent ses accès de fièvre, car l'*Omma* se distingue ordinairement par une ponctuelle régularité.

En prenant préventivement de la quinine, tous les 9 jours, et la veille de l'accès probable, j'en suis arrivé à me débarrasser de ma maussade visiteuse. Mais si je néglige une seule fois de me médicamenter aux dates fatales, je suis certain de la voir arriver comme si de rien n'était.

Chez le capitaine Raemaeckers, l'accès se présente de 7 en 7 jours. Ainsi, chacun a ses échéances particulières qui, une fois constatées, peuvent être éludées, grâce à la précieuse quinine.

— Aujourd'hui, 20 mars, la pluie a fait rage et tous nos hommes ont dû se mettre à réparer nos toits en terrasse.

M. Popelin garde le lit. Il a beau être bâti en bois de teck, comme le prétend le docteur Van den Heuvel, la fièvre ne l'épargne pas plus que nous. On dirait même qu'elle s'attaque plus volontiers aux tempéraments forts, où elle trouve plus à ronger.

Sef bin Rachid est revenu de l'Ou-Fipa avec une certaine quantité d'ivoire. Il campera quelques jours ici, ainsi que les vingt hommes de sa petite caravane.

— En fait d'agriculture, cédons la plume à maître Roger, agronome distingué en même temps que chasseur émérite. Lui-même, dans une lettre adressée au Secrétaire général de l'Association Internationale Africaine, rapporte les expériences tentées par lui, pour faire de la station de Karéma un centre de production complètement indépendant des villages voisins et pouvant suffire à l'alimentation d'une colonie bien plus nombreuse que celle qui s'y maintient actuellement à grands frais. Les renseignements donnés par mon cher compagnon de voyage seront lus avec intérêt et ses vues si sagement pratiques appréciées à leur juste valeur.

Voici sa lettre, dont il me permet de prendre copie :

« Lorsque j'arrivai à Karéma, le 4 décembre 1880, j'avais hâte de suivre les recommandations que Sa Majesté le Roi avait daigné nous réitérer, recommandations semblant s'adresser plus particulièrement à moi, fils de fermier, et qui trahissaient son grand désir de voir tenter à Karéma des essais de cultures européennes.

« Dès le 12 décembre, deux jours après le départ du capitaine Cambier, j'attaquai résolument les travaux de jardinage.

« Les semences des plantes potagères d'Europe étaient arrivées en bon état, — du moins en apparence, — et comprenaient des échantillons d'une grande quantité de variétés. Le capitaine Popelin ayant mis ses hommes à ma disposition, j'en choisis une demi-douzaine parmi ceux qui me semblèrent les plus propres aux services que j'avais à réclamer d'eux. Nous entamâmes le défrichement d'un terrain excessivement riche, situé à une centaine de mètres de la Station et comme la saison des pluies avait commencé, je pus ensemencer au fur et à mesure.

« Différentes graines ne donnèrent point de résultat. La nature du sol ne leur convenait-elle pas? Avaient-elles trop vieilli dans nos caisses? Ou bien encore leur récolte s'était-elle mal faite, en Europe? Tant il est, que les semences de plusieurs variétés d'oignons ne poussèrent jamais, bien que j'en resemasse à diverses reprises et dans les meilleures conditions.

« M. Cambier avait déjà introduit à Karéma l'oignon de l'Ou-Nyaniembé et celui d'Oudjiji d'importation arabe. Avant son départ, il m'en remit les semences, qu'à différentes époques je confiai à la terre. A ma grande satisfaction, ces oignons ont toujours parfaitement réussi. Actuellement nous en possédons un joli carré en plein rapport. Je les ai repiqués par précaution à 3/4 de pied de distance les uns des autres, contrairement à l'usage conservé dans notre pays où on les laisse croître à l'endroit où ils ont déjà poussé. Personnellement j'ai introduit des aulx, provenant de Bombay. Ils ont très bien repris et nous en comptons déjà une centaine de plants.

« Pas une fève des différentes espèces de haricots importées d'Europe n'a pris tandis que les haricots du pays viennent à ravir. Les indigènes plantent les leurs dans les champs de maïs, lorsque le turquet a déjà environ un pied de hauteur. Le haricot s'enroule à la tige du maïs comme autour d'un tuteur. C'est là un moyen fort ingénieux qui simplifie singulièrement la culture.

« L'oseille, l'épinard, le persil, le cerfeuil, le céleri, le scorsonère (salsifi noir) et le chou-fleur n'ont jamais rendu. Il me souvient avoir entendu dire, autrefois, en Belgique, par des personnes réputées compétentes en fait d'agriculture, que des graines de différentes espèces, mises ensemble dans la même caisse, se nuisaient au point de se détruire mutuellement. Le cas s'est, sans doute, produit pour mes pauvres semences, vainement apportées de si loin. En revanche, beaucoup de graines ont poussé aussi bien qu'en Europe et auraient rendu bien davantage si la saison des pluies ne les eût tenues dans un état d'humidité trop constant. Je n'avais pas encore, malheureusement, l'expérience du pays, que j'ai acquise depuis. Autrement j'aurais établi mon champ et mon potager à un endroit un peu élevé et tout semé sur billons à des époques un peu distantes.

« La tomate d'Europe donne à pleins paniers et devient souvent plus grosse que le poing. J'en ai un parc de plus de trois mille plants et douze Européens pourraient facilement s'en régaler journellement. Nous en mettons dans tous nos plats sans parvenir à nous en fatiguer.

« A mon avis, pourtant, il serait indispensable de renouveler la semence tous les trois ans, car la tomate montre des tendan-

ces à dégénérer et à s'abâtardir. Au bout d'un certain temps elle perd ses belles formes côtelées pour s'arrondir comme une banale pomme d'api ou plutôt comme une cerise monstrueuse. Elle perd également une partie de son arome et, en retournant à l'état sauvage, devient aqueuse. La tomate quasi sauvage croît partout à Karéma. M. Cambier l'a rapportée de l'Ou-Gouha et les perdreaux semblent se plaire à la propager. Ils sont très friands de sa chair, et vont colportant sa semence comme à dessein. Un des Askaris du capitaine Popelin prend journellement force perdreaux au lacet, rien qu'en se servant pour appâts des tomates les plus appétissantes.

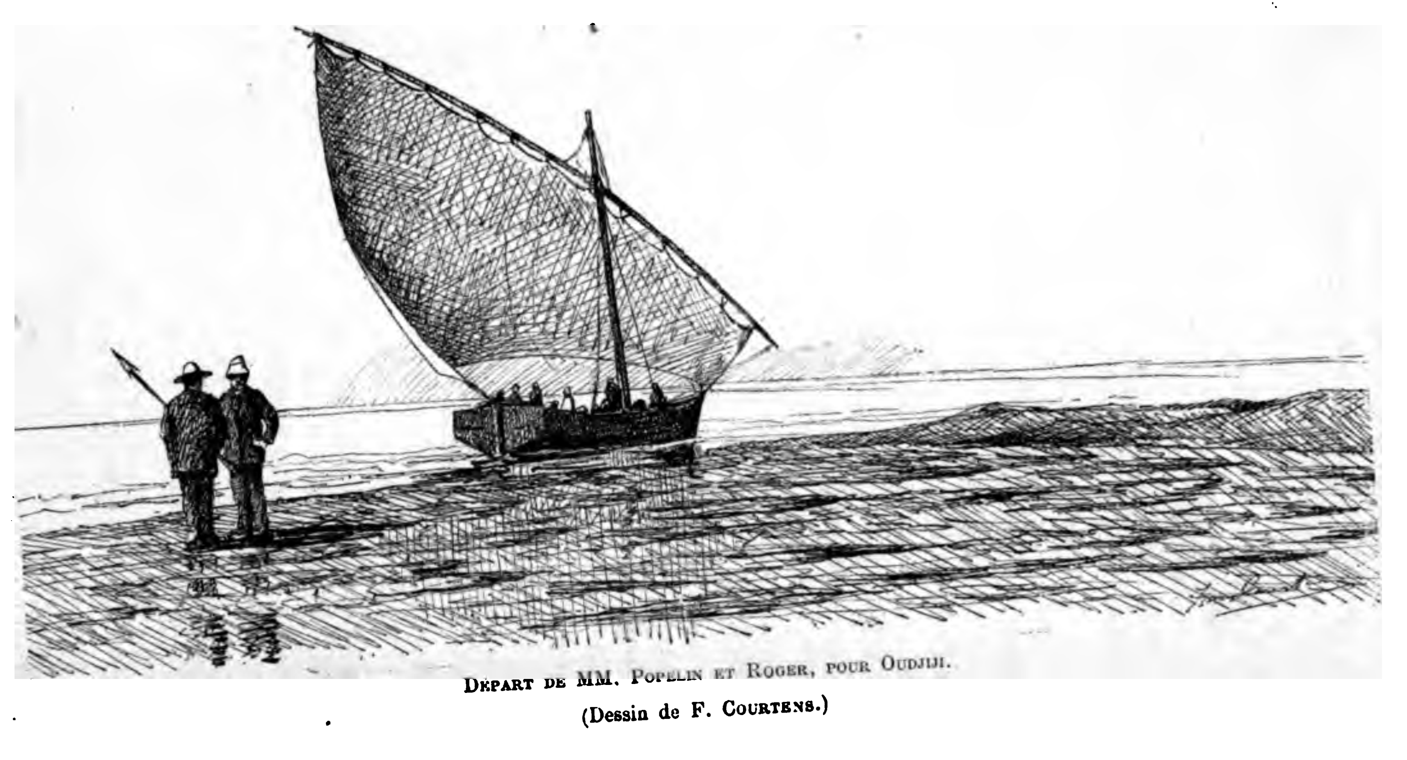
« La carotte croît très bien à Karéma, seulement son goût diffère sensiblement de celui de la carotte d'Europe. Elle est plus sucrée. Toutes les variétés que j'ai semées ont réussi. Le navet a également rendu. Il a acquis ici des proportions anormales, mais en perdant de sa qualité. En effet, il est devenu fort ligneux. Cela provient, j'en suis persuadé, de l'excès de d'humidité.

« Toutes les variétés de salades ont pu être acclimatées. La romaine tend cependant à monter et pomme rarement. Nous en avions des milliers de plants que j'ai repiqués sur billons, à distance de 3/4 de pied. Il en paraît tous les jours sur notre table. Notre cuisinier les fait cuire à l'eau avec un peu de sel, puis mijoter dans un soupçon de graisse de chèvre... lorsque nous en avons. On ne fait pas toujours gras chez nous, et Karéma pourrait bien venir de carême. Mais ces repas d'anachorètes, du moins, ne nous causeront pas d'indigestion.

« La chicorée pousse d'une façon assez satisfaisante. Mais je serai sur le Lac, lorsqu'il faudrait la traîter pour la rendre comestible, ainsi qu'on le fait dans le Tournaisis. Nous ne pourrons donc l'utiliser, mais les graines, soigneusement recueillies, serviront à une seconde expérience.

« Les radis poussent comme par enchantement ; il en a paru de nombreuses bottes sur notre table. Le radis noir, ou raifort, a également bien rendu. Dans ces parages il devient réellement monumental.

« Le chou-rave conserve de beaux tubercules, mais le concombre et l'anis ont laissé à désirer. Il en a été de même des melons dont la semence a levé, mais sans résultat, par suite de la trop grande humidité des terrains où je les avais semés.



Départ de MM. Popelin et Roger, pour Oudjiji.

(Dessin de F. Courtens.)

« Les petits pois, de cinq ou six variétés différentes, poussent à ravir. La tige s'est montrée, au bout de quelques jours de germination. Si l'excès des pluies n'était point venu entraver la végétation, en tenant les racines dans un permanent état d'humidité, nous aurions eu une récolte magnifique. Par suite de ce contretemps, elle n'a guères rendu plus que la semence. Il faudrait planter les pois sur un terrain sablonneux et assez élevé pour que les eaux n'y séjournent point. Dans ces conditions, je suis certain que l'on réussirait complètement. Cette culture serait pour la colonie européenne une acquisition précieuse, car aucun légume, peut-être, ne convient davantage au climat africain. Les pois constituent une nourriture excellente et d'une digestion facile. Le jour où l'on pourra obtenir, à Karéma, une alimentation se rapprochant de celle de nos campagnards, on se portera aussi bien ici qu'en Europe même.

« Livingstone dit avoir vu, en différents endroits, près du Nyassa, des champs de pois dont il supposait la semence introduite par les Arabes. J'ai essayé le mode de culture qu'il indique et je puis le recommander comme étant le meilleur. Il consiste à disposer le champ en petits billons, éloignés de 3/4 de pied les uns des autres, et à planter les pois sur la crête du billon. — La méthode de diviser les champs en billons (que nous appelons vulgairement des *baux* dans le Tournaisis) est générale dans toute cette partie de l'Afrique. Je l'ai même constatée dans l'Ou-Gouha, à l'ouest du Lac. — La nature semble d'ailleurs l'imposer, dans une région où les pluies sont si abondantes pendant plusieurs mois de l'année. Si l'on semait sur des terrains unis, comme on le fait généralement chez nous, les eaux de la Massika, qui détrempent si longtemps le sol, finiraient par faire pourrir les racines des céréales et des plantes potagères, d'une nature bien autrement délicate que la plupart des végétations sauvages, qui n'y résistent point. La pluie, glissant sur le talus du billon, se dépose au fond des sillons, d'où elle s'infiltre dans la terre. Et le billon, bien exposé à l'air, n'est jamais empreint que d'une humidité relative, impuissante à entraver la croissance des plantes, étendant leurs racines dans la crête simplement fertilisée.

« J'oubliais de mentionner que la betterave potagère et le cresson ont répondu à mon espoir.

« J'ai casé à leur place définitive les arbres fruitiers, prove-

nant des pépinières établies par le capitaine Cambier. Il y a actuellement à Karéma, dans l'intérieur de la Station même, et dans le jardin extérieur : 1 manguier, 1 Mstofélier (arbre à fruits crémeux), 31 bananiers, qui porteront cette année, plus de 70 grenadiers, dont quelques-uns sont en fleurs, 40 papayers qui, cette année encore, offriront partiellement une petite récolte, environ 12 citronniers, dits *Malimao*, 10 citronniers *Ndimou-Kali*, 5 à 6 goyaviers, bons pour la saison prochaine, et une cinquantaine de cannes à sucre.

« Le poivrier, à grosses gousses, et celui à petites gousses rouges sont très communs. Le cotonnier prospère, mais l'eucalyptus n'a pas pris.

« Je m'étonne que l'on n'ait jamais tenté d'introduire la pomme de terre d'Europe à Karéma. Il est plus que probable qu'elle prendrait très bien sur les hauteurs. Ce serait chose facile que de faire transporter quelques kilogrammes de belles semences par les courriers. Pourquoi, aussi, ne pas tenter d'introduire ici le cocotier, une des richesses de la Mission de Bagamoyo et qui, un jour ou l'autre, pourrait suffire à nourrir l'élément indigène de notre Colonie toute entière?

« Là est, d'ailleurs, le but qu'il s'agit d'atteindre, si l'on veut maintenir ce qui a été si difficilement conquis par le capitaine Cambier. Nous suivons actuellement un système qui coûte chaque année de grosses sommes d'argent, sans amener de résultats assez sérieux et surtout décisifs.

« Permettez-moi de soumettre à votre appréciation un moyen par lequel la Station arriverait bien vite à se suffire à elle-même. Il suffirait d'acheter une cinquantaine de jeunes Africains des deux sexes et de les libérer, car on ne pourrait guères se les procurer autrement, l'homme libre se refusant à cultiver la terre. Il n'y aurait là rien de contraire aux traités existants et aux lois de l'humanité, puisque nos travailleurs seraient bel et bien émancipés par le seul fait d'appartenir à la Station Belge. En en usant à l'égard de ce nouveau personnel avec tact et avec justice, en le familiarisant, par gradation, aux opérations agricoles, enfin en se l'attachant par de bons procédés, nous arriverions à l'intéresser à notre œuvre et à lui faire considérer la Station Belge comme sa propre colonie. Sans rien abandonner d'une autorité, indispensable dans ces parages, nous formerions

en peu de temps un corps de serviteurs dévoués, qui sauraient bientôt défendre avec conviction leur quasi-propriété.

On pourrait acheter, puisqu'il faut bien passer par là, des jeunes gens nubiles pour un maximum de 10 dotis par tête. Ainsi, contre une valeur de 2500 à 3000 francs, on se constituerait un cadre de 50 pupilles, se suffisant complètement et produisant à peu près tout ce dont ils auraient besoin, tandis que, sur le pied actuel, nous consacrerons vingt et quelques mille francs par an, pour entretenir une garnison de soldats fainéants, dont le seul but, en nous restant fidèles, est de manger et de boire le plus possible, pour une somme dérisoire de travail. On peut supposer, avec quelque raison, que les mercenaires, ne s'engageant que pour un temps donné, s'attachent médiocrement à leurs maîtres temporaires et au pays qu'ils se promettent de quitter à l'expiration de leur contrat. En s'attachant une population stable, habilement dirigée par des chefs européens, et ne travaillant que pour son propre bien-être, on ferait œuvre d'avenir.

« A Karéma il suffit de retourner la terre pour qu'elle rende au centuple ce qu'on lui confie. Il n'y a guères que deux mois de l'année pendant lesquels la nature se repose. Les indigènes, sobres par tempérament et par habitude, n'y mangent que du maïs et des patates douces récoltés quasi sans travail. On y obtiendrait, avec un peu moins d'incurie, le riz, le sorgho, peut-être même le blé, quoique, pour cette dernière céréale, l'essai tenté par moi n'ait pas été heureux, à cause de la saison peu propice, choisie par défaut d'expérience.

« Enfin, je suis convaincu qu'il ne suffit que de vouloir pour pouvoir, mais, encore une fois, à la condition qu'on s'entoure exclusivement d'esclaves émancipés et dressés soigneusement.

« Je crois aussi que le gros bétail serait facile à introduire à Karéma. Nous possédons en ce moment un taureau superbe, présent de Simba au capitaine Popelin. Les chèvres et les ânes s'accommodent fort bien du climat. Si je retourne jamais ici, j'amènerai quelques chevaux, de race sobre et résistante, comme j'en ai vus à Zanzibar.

« On a eu tort, et grand tort, de se borner à quelques tentatives insignifiantes pour acclimater le chameau. Il n'y a pas de doute, selon moi, que cet animal résisterait parfaitement dans les régions situées à l'Ouest de Mpouapoua. Et les éléphants, dressés à la capture de leurs compagnons à l'état sauvage ? On n'en

parle plus? Ce serait cependant la monture *nec plus ultra* pour l'explorateur, déjà un peu au courant des routes et du pays. »

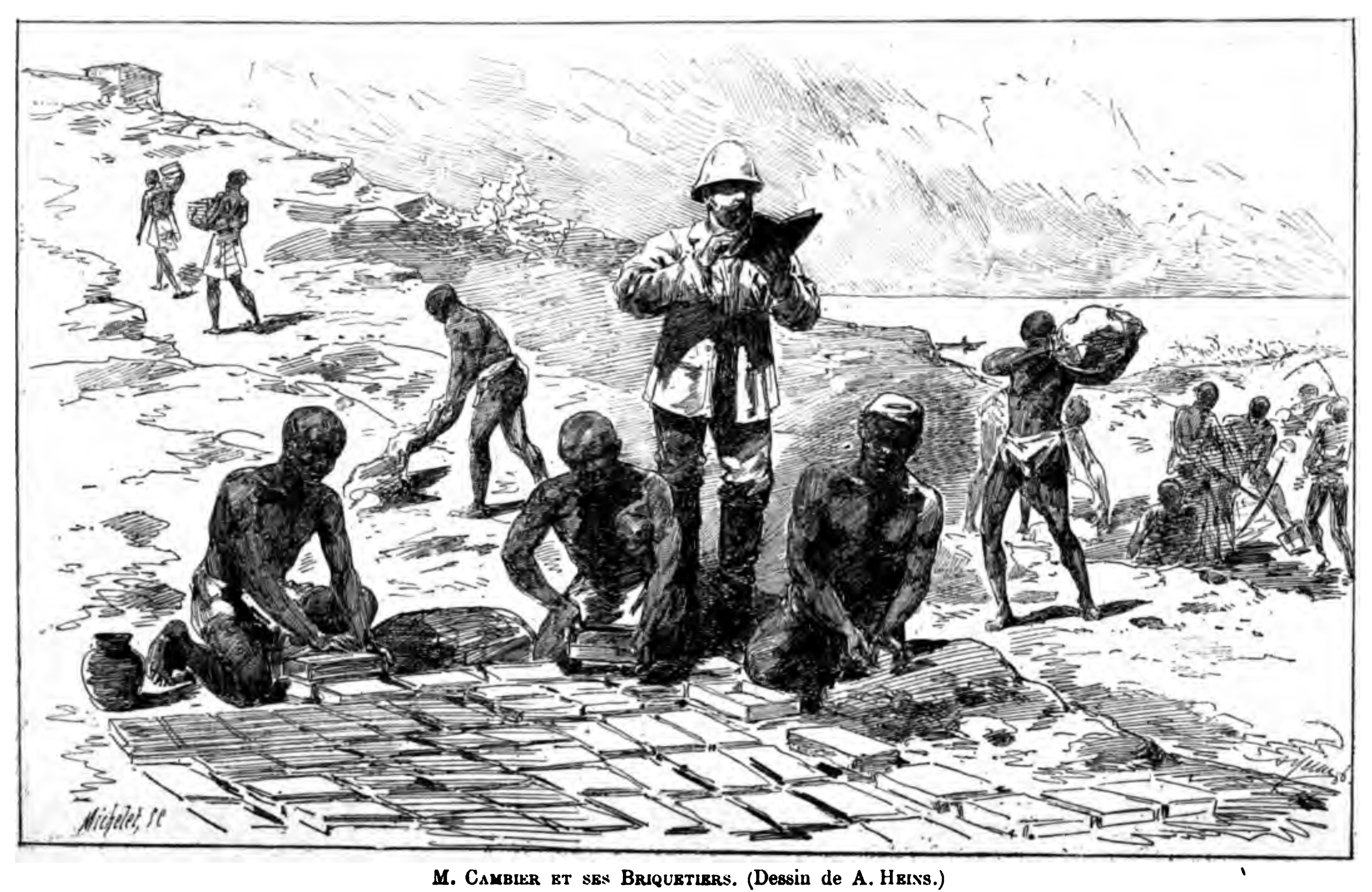
Personnellement, je ne puis qu'approuver les vues si pratiques de notre excellent camarade, non seulement pour la question spéciale de l'agriculture, dans laquelle je ne puis prétendre à sa parfaite compétence, mais au sujet de l'organisation du travail. Plus nous allons, et plus nous nous convainquons de l'impossibilité d'aboutir à quoi que ce soit sans faire usage d'anciens esclaves.

Bon gré, mal gré, il faudra recourir au seul élément apte aux labeurs agricoles, ici de toute première nécessité. Il y aurait également à tenir un compte sérieux des observations de Roger concernant l'élève du bétail et l'acclimatation des ânes de l'Ou-Nyamouézi et de l'Ou-Gogo.

La grande pierre d'achoppement, en Afrique, c'est la difficulté des moyens de transport. Que l'on remplace les éléphants, déjà vieux et surmenés, de Carter, par des animaux jeunes et entraînés modérément; qu'on tente de nouveaux essais de capture, et je suis persuadé, en attendant l'introduction éloignée des voies ferrées, qu'on provoquera ici une production agricole, aujourd'hui sans stimulant et sans débouchés.

28 mars. — M. Popelin a été fort malade. Pendant six jours nous l'avons tenu entre la vie et la mort. Les crises se succédaient presque sans interruption. Nous nous sommes relayés à son chevet et les soins ne lui ont pas manqué. Mais que faire contre un mal qui résiste aux médicamentations les plus énergiques? Ce que le malade a absorbé de quinine est effrayant!

Un moment, nous désespérions de conserver notre ami qui, pour sa part, se croyait bel et bien perdu. Mais la mort n'est pas ce qui l'inquiète. Il se désole, seulement, de ne pas avoir pu remplir la mission que lui avait confiée l'Association Africaine, désireuse de voir établir une Station belge à Nyangoué, sur le Congo. On sait comment il s'est vu retarder dans ce projet par la nécessité de protéger, avant tout, la caravane de MM. Roger et Burdo, menacée par les troupes de Mirambo et de Simba. Il n'y a pas à hésiter, sitôt rétabli, il faut qu'il gagne la côte. Les




M. Cambier et ses Briquetiers. (Dessin de A. Heins.)

services qu'il a rendus jusqu'à ce jour, son intrépidité et son dévouement lui font déjà une part assez glorieuse. Nous exigeons de lui la promesse de retourner en Europe, quitte à revenir prendre sa part de l'Œuvre si vaillamment commencée. Enfin la fièvre paraît céder. Mais quel accès! Je n'en ai jamais vu d'aussi violent!

1er avril. — Toujours la pluie! Nos seaux en toile à voile font un rude service, et malheureusement nous avons négligé de les faire enduire de goudron végétal, ce qui eût considérablement prolongé leur durée. On ne saurait assez en emporter car, tant en marche que dans les stations, il en faut faire un usage permanent. L'usure des nôtres est si rapide, qu'en moyenne nous en jetons un au rebut par mois.

Roger a tué une belle antilope.

Trois Askaris, envoyés à Tabora, reviennent avec le dernier courrier. Pas de lettres d'Europe, mais des nouvelles du docteur Van den Heuvel, qui réclame son remplacement à cor et à cri. Depuis le mois de janvier, prétend-il, il aurait dû être relevé pour reprendre l'agence de Zanzibar. Si ça s'arrangeait, j'irais bien, moi, dans l'Ou-Nyamouézi! Mais il y a ici des services plus urgents à organiser et à diriger.

En passant par le village de Simba, nos hommes ont appris que l'insatiable brigand, pour s'entretenir la main, a fait la guerre à Mounié Pambala, petit Sultan du voisinage. Question de butin, comme toujours. Les travaux agricoles terminés, on ne rêve ici que plaies et bosses, ou plutôt céréales, bestiaux et étoffes, à payer à coups de flèches et de fusils.

M. Van den Heuvel nous annonce que 120 hommes, sous le commandement du Djémadar Ghan Mohamed et du Béloutchi Amir, sont en route pour Karéma. Ils ont séjourné à Tabora plus que de raison et, d'après nos Askaris, se trouvent, en ce moment même, encore à Simba.

Il s'agit du renfort promis par M. Greffuhle et attendu depuis si longtemps.

5 avril. — Qui a bu boira! A peine échappé aux étreintes de la maladie, le capitaine Popelin renie les engagements qu'il nous accuse, en riant, d'avoir arraché à son état de faiblesse. « La mort n'a pas voulu de moi, dit-il, c'est un nouveau bail que

j'ai contracté avec la vie. J'irai jusqu'au bout. Et qui m'aime me suive ! » C'était Roger qu'il visait directement, en parlant ainsi. Ils partiront aussitôt que nos hommes seront arrivés. Déjà ils s'occupent à préparer tout leur matériel de campagne. Impossible de lutter contre une détermination inébranlable. Notre ami nous paraît si bien rétabli et si certain du succès que l'espoir nous revient. Le raisonnement de M. Popelin ne manque pas, d'ailleurs, d'un certain poids.

— « Je peux aussi bien laisser ma peau pendant le voyage à la Côte orientale, nous fait-il observer, qu'en allant explorer l'autre rive du Lac. D'un côté, de nouveaux Poris à traverser, et seul, cette fois. De l'autre, une excursion dans un pays beaucoup plus sain, à peu de distance de la Station existante et en compagnie d'un déterminé camarade. Si la fièvre revient, elle me prendra aussi bien en chemin pour la Côte qu'en route pour Nyangoué. Pile ou face ! Les dangers étant égaux des deux parts, je n'ai rien à perdre et tout à gagner. »

MM. Popelin et Roger se rendront d'abord à Oudjiji, où Stanley a retrouvé Livingstone, et y achèteront une nouvelle embarcation. Notre daou, à vrai dire, n'est qu'une assez piètre carcasse, ressemelée tant bien que mal, et les Sarmalahs, esclaves charpentiers de la colonie arabe, ont la réputation de construire d'excellents bateaux à voile. D'Oudjiji, nos amis iront reconnaître le terrain, un peu au-dessous de la Station anglaise de Mtoa, fondée sur l'autre rive, sous le nom de Plymouth 's Rock, par la London Missionary Society, juste en face de notre Colonie, avec laquelle il deviendrait dès lors facile d'établir une communication nautique directe. Après avoir obtenu leur concession de territoire, ils reviendront à Karéma, et Roger ayant le commandement de la nouvelle Station, le capitaine Popelin se dirigera résolument vers le Congo. Il ne s'agit donc, présentement, que d'un simple voyage d'exploration, pour lequel il n'est pas nécessaire d'emporter de nombreuses marchandises. A Oudjiji, d'ailleurs, on trouve dans les stores arabes tout ce que l'on veut.

Ce soir, un courrier nous est arrivé, député par les deux chefs Béloutchis, campés à Kafissya. Djémadar Ghan Mohamed et Amir, nous font officiellement demander s'il nous plaît de les recevoir. Parbleu !

Ils arriveront demain, après un *petit* voyage de 7 mois. C'est ce qui s'appelle cheminer à dos de tortue !

6 avril. — Nos voyageurs se sont embarqués ce matin avec leurs grooms respectifs, 20 hommes d'escorte et d'équipage, une petite pacotille d'étoffes et de fil de métal, des tentes, des lits et des munitions. L'interprète Boniface, ou Double-Face, comme nous l'appelons depuis son accident, restera à Karéma. M. Popelin est chargé de nous rapporter de l'huile de palme. Nous les avons conduits jusqu'au bateau. M. Popelin, un peu faible encore, semble rayonnant de joie. « La lutte, le mouvement, s'écrie-t-il, c'est ce qu'il me faut. »

Une poignée de mains, un bruyant « au revoir » et le daou prend sa course vers le Nord. Nous le suivons des yeux pendant quelque temps et rentrons dans la Station, pour reprendre notre tâche, un peu plus isolés qu'auparavant, malgré le contingent de travailleurs que nous attendons pour aujourd'hui même.

Vers midi, Djémadar Ghan Mohamed et son compatriote Amir, tambours et fifres en tête, et suivis de leurs troupes respectives, font leur entrée dans la Station. Ils sont venus de Kafissya, en suivant la plage. Enfin, notre contingent de futurs ouvriers sera au complet. Il dépasse même nos besoins immédiats et, pour les raisons déduites plus haut, nos ressources alimentaires. Nous serons obligés de nous dégager vis-à-vis d'un des chefs Béloutchis qui, du reste, n'ont pas montré beaucoup d'empressement à se rendre à leur poste. Comme motif de leur inexplicable retard, ils allèguent un séjour forcé à Tabora, par suite de la guerre, leur campement prolongé aux confins du Mgonda Mkali, campement entraîné par le manque d'eau potable, et bien d'autres excuses, acceptables de la part de voyageurs inexpérimentés, mais non point de chefs de caravane, habitués à battre le pays depuis des années. Les 7 mois de voyage devant être déduits de la durée de l'engagement, ils n'ont plus que 5 mois à rester à notre service. Tout cela sent terriblement la carotte !

Ghan Mohamed, ancien officier du Saïd Bargash, porte avec assez de dignité le titre de Djémadar. C'est bien le type de vieux soldat Béloutchi, mâtiné d'aventurier et de marchand.

Sa physionomie patriarcale, d'un caractère presque hébraïque, encadrée d'une longue barbe grise, nous produit une excellente impression. Il commande un corps de 65 Askaris, dont 40 esclaves et 25 hommes libres, recrutés par Séwa à Bagamoyo ou dans l'Ou-Zaramo.

Amir, comme lui natif du Béloutchistan, ne dépasse guère la trentaine. C'est un bel homme, d'une mâle prestance et à l'air résolu, mais dont nous croyons avoir quelques raisons de nous défier. Il nous arrive, en effet, tout droit de la Guéréza de Zanzibar, où la justice saïdiale le détenait pour avoir tué un de ses esclaves. M. Greffuhle, qui avait entendu vanter son énergie et son adresse, sollicita et obtint un élargissement provisoire. Le captif put sortir de prison, mais en prenant l'engagement solennel de mériter sa grâce par son dévouement à notre égard. Bien que son crime ne soit pas de ceux qui tirent ici à grande conséquence, nous nous soucions médiocrement de conserver à notre service un homme d'un caractère plus que violent. Nous sommes investis d'une mission de bienveillance et d'humanité que pourrait compromettre l'ancien négrier, si prompt aux voies de faits, sans compter qu'il pourrait devenir pour la colonie une cause de troubles et de révolte. Des deux chefs, c'est Ghan Mohamed que nous garderons.

Amir n'a sous ses ordres que 55 hommes, moitié Oua-Ngouanas, moitié esclaves. Les deux troupes étaient chargées de nous porter tout un matériel de guerre, présent du Saïd Bargash. On nous avait annoncé un canon, une mitrailleuse, des fusils et plusieurs caisses de munitions. Tout ce précieux et important bagage est resté à Tabora, retenu par le Gouverneur. Au mépris des firmans du Sultan de Zanzibar, Abdallah bin Nassib a mis bel et bien le séquestre sur nos moyens de défense, prétextant que la guerre avec Mirambo étant terminée, *nous n'en avions plus besoin*. L'audace de cet homme ne connaît pas de limites! Evidemment, son but est d'affaiblir le plus possible notre prestige et de nous maintenir dans un humiliant état d'impuissance. L'envoi du Saïd Bargash a été déposé, contre reçu, chez un nommé Zed bin Djouma, l'Arabe le plus riche et le plus considéré de Tabora. M. Van den Heuvel n'a pas osé le réclamer hautement, craignant de s'attirer les persécutions d'un fonctionnaire, assez insolent pour rompre en visière avec son propre souverain. La question est désormais du ressort du Saïd Bargash lui-

même, dont M. Sergère répond d'obtenir prompte justice. Quel pays d'arbitraire et de désordre que celui-ci !

— Décidément M. Ramaeckers ne veut, ou plutôt ne peut conserver qu'une soixantaine d'hommes de notre nouveau contingent. On a heureusement obtenu le désistement d'Amir qui repartira avec sa troupe pour Tabora, où, sur un bon en règle, il pourra se procurer les étoffes qui lui sont dues. Il nous aurait été impossible de nous dessaisir de celles que nous possédons en magasins, en quantité déjà insuffisante. A notre grande surprise,



Le Djémadar Ghan Mohamed.
(Dessin de A. Heins.)

l'impérieux Béloutchi s'est montré de bonne composition. On dirait même qu'il ne demande pas mieux que nous planter là pour poursuivre quelque affaire plus lucrative.

Les pourparlers avec Ghan Mohamed ont offert plus de difficultés. Se fondant sur les conditions, faites en notre nom par M. Greffuhle, il n'a consenti à un nouvel accord qu'après de fastidieuses négociations, pendant lesquelles notre chef s'est montré admirable de patience, d'adresse et de ténacité.

Grâce au nouveau contrat, au lieu de 5 mois, seulement, la troupe du Djémadar en restera 21 à Karéma, ce qui nous con-

duira jusqu'à l'époque à laquelle nous comptons bien avoir terminé tous nos travaux.

Voici, d'ailleurs, les articles acceptés et signés à la date du 7 avril 1881 :

1° Séjour de 21 mois au Fort Léopold, c'est-à-dire, jusqu'au 31 décembre 1882;

2° Travail obligatoire de 6 heures du matin, jusqu'à 2 heures de l'après-midi, avec un repos tous les 7 jours;

3. Réduction du Posho de 5 dotis, à 3 et 3/4 dotis par mois;

4. Solde, payable à la côte, de cinq piastres par mois et par homme.

Tout est bien qui finit bien !

Une recrue tout aussi importante, c'est celle de Sef bin Rachid, dont l'engagement avec Séwa est terminé, et qui passe à notre service spécial avec ses 20 Askaris. Il nous fallait absolument un homme, tout à nous, actif, intelligent et dévoué, qui se chargeât de nos ravitaillements, de nos courriers particuliers, de nos fourrages, enfin du recrutement éventuel d'hommes libres ou d'esclaves, nécessaires au complément de nos travaux. Et nous ne pouvions mieux tomber.

10 avril. — Après un repos de quelques journées, réclamé par les menus détails d'installation, les travaux commencent au roulement du tambour. La pluie ne tombe plus que par intervalles, et les Askaris de Ghan Mohamed peuvent déblayer, au moyen de houes, les herbes qui ont envahi les abords de la Station. Ils semblent s'acquitter un peu à contre-cœur de leur tâche, habitués qu'ils sont à considérer le travail de la terre comme besogne d'esclaves. Or, ces derniers mêmes, du moment qu'ils se trouvent mêlés à des hommes libres, affectent le même dédain pour tout ce qui touche à l'agriculture. Mais, somme toute, ils s'exécutent, et nous n'avons pas trop à nous plaindre de leurs débuts.

M. Ramaeckers a résolu de poursuivre, avant tout, la construction de notre Maison Centrale, en respectant scrupuleusement les plans du capitaine Cambier.

Je me vois préposé à la fabrication des briques, mais c'est une affaire d'Etat que l'organisation de ce travail, chez nous élémentaire.

Du côté de l'hémicycle de montagnes, et au pied même du tertre sur lequel s'élève la Station, on trouve un limon gras qui, mélangé de petits morceaux de schiste, de quartz, de cailloux et d'un peu de terre végétale, convient admirablement à la confection des adobes (Matoufalis). M. Cambier, avant son départ, nous a indiqué les procédés employés par les Arabes et les perfectionnements qu'il y a apportés. L'eau, se trouvant à proximité, dans des trous forés antérieurement, on en arrose le composé argileux et pierreux, pétri à la pioche ou simplement foulé aux pieds. Nos apprentis briquetiers transportent sur des morceaux d'écorce de miombo, la pâte grenue qui passe dans des formes cubiques de la grandeur de six briques de Boom (1) ordinaires, et consistant en quatre planchettes assemblées. Une raclette égalise le dessus, et l'adobe, exposée au Soleil, n'a guères besoin de plus de trois jours pour sécher. A cet effet, un grand espace se trouve ménagé, à proximité de hangars, où l'on se hâte de remiser les briques à la moindre menace de pluie.

Qui le croirait, ces opérations si simples nécessitent des explications sans nombre et l'intervention continuelle de Ghan Mohamed. Les malheureux Askaris, parmi lesquels il ne se trouve pas un seul ouvrier maçon, forgeron ou charpentier, s'embrouillent dans les besognes les plus machinales. Il faut leur mettre la pelle à la main et remuer l'argile avec eux, charger les baquets d'écorce, surveiller attentivement la mise en forme, régler l'exposition au Soleil!.... Sitôt qu'on les quitte des yeux, — et je ne puis pas cependant les avoir partout — ils agissent au rebours, s'interrompent pour causer, s'attardent à préparer leur chique, car, à l'exemple des Arabes, ils affectent de ne pas fumer en public. En une journée, quarante d'entre eux ne font pas l'ouvrage qu'un seul briquetier de Boom, assisté de trois gamins, abat sans encombre. C'est à se vouer au diable, grand constructeur comme l'on sait, à preuve tous les ponts qu'on lui attribue.

Entretemps, nous faisons élever le long des murs intérieurs du Fort, une suite de hangars, en vérandas, pour abriter nos matériaux, briques, bois de construction, etc. Après deux

---

(1) Petite ville, située aux environs d'Anvers, et renommée pour ses briqueteries.

heures de l'après-midi, nos travailleurs éreintés y viendront faire la sieste. Un groupe de bûcherons coupe force jeunes arbres dans les forêts voisines, et rapporte, par bottes épaisses, les herbes destinées au recouvrement des gitages. La besogne avance donc, lentement, il est vrai, mais elle avance.

---

# CHAPITRE XIX

**Pas de femmes! — Makenndé, l'hercule. — Une épouse pour 15 dotis. — Réunions intimes. — Le Djémadar. — Forhan. — Entre l'enclume et le marteau. — Les imprudences de Bamboula.— Mohamed Maskam, l'improvisateur. — Défaits par des buffles. — Découragement. — Optimisme. — Lancement du *Cambier*. — Les colères du Tanganika. — Un jalon. — Fin de la Massika. — La malaria africaine. — Au meurtre! — Conseil de guerre. — Exécution de Makenndé. — Les doubles funérailles. — Les chasseurs d'éléphants. — Menaces de guerre. — A bon entendeur salut! — Croyez en Dieu et tenez votre poudre sèche. — Diplomatie et ravitaillement. — Vers le Sud. — Grèves et falaises. — Couché sur le roc. — L'ancre rompue. — Un passage dangereux. — Le Sultan Kallialya. — Blague pour blague. — Le marché. — Pêche..... à l'hippopotame. — Filet pour les poules. — Les Sultanes. — Achat de tabac. — Retour. — Presque naufragés!**

Quel ramassis de déclassés, de rôdeurs et d'anciens habitués de la Guéréza, que les hommes à gages dont notre Djémadar a renforcé son cadre d'esclaves! Il n'y a guères, d'ailleurs, que les gens à bout de ressources, ou compromis dans quelque algarade, qui se résignent à abandonner le séjour vanté de la Côte, pour s'enfoncer dans l'intérieur, sous la férule d'un chef d'expédition. Très peu d'entre eux, qui soient aptes à un métier quelconque. Avec cela, pleins de présomption et se croyant bien supérieurs aux rustres Oua-Chenzis des villages environnants, qui, du moins, eux, possèdent quelques notions d'agriculture et sont en mesure de suffire à leurs propres besoins. Jusqu'aux esclaves de Ghan Mohamed qui parlent avec mépris des sauvages de Karéma, de Kafissya et de Katamba, chez lesquels, passé deux heures de l'après-midi, il ne dédaignent point, cependant, d'aller courir le guilledou! Ces excursions galantes ne leur réussissent pas toujours, car plus d'un, pour s'être émancipé trop loin, à l'égard d'une sauvagesse en puissance d'époux, est revenu le soir, l'oreille basse, et le cuir légèrement entamé. Nous sommes fort mécontents de leurs façons d'agir et craignons qu'ils ne nous attirent des désagréments.

Notre Djémadar se déclare impuissant à refréner leurs écarts. « Il faut bien, prétend-il, leur laisser le temps de cher-

cher femme. » Le pis est que des désordres se produisent dans la Colonie même. Quinze, seulement, des Askaris sont mariés, et comme le respect du lien conjugal n'existe guères chez de pareils vauriens, des querelles et des batailles, ayant la jalousie pour mobile, s'engagent fréquemment. Un certain Makenndé, grand et fort gaillard, d'un caractère détestable, se signale particulièrement par ses violences. Quoique simple esclave, c'est le tyran de la troupe, et tout plie devant lui. A chaque instant nous sommes obligés de le mettre à la raison. Un seul de ses camarades, également taillé en hercule, lui tient tête d'autant plus vaillamment, que Makenndé en veut à sa femme. Heureusement, déjà quelques Askaris, un peu en fonds, ont su s'assurer des compagnes dans les villages voisins. D'autres, se résignant à une continence temporaire, se proposent d'économiser sur leur Posho un ou deux dotis par mois. Lorsqu'ils en auront quinze, ils iront demander une fille en mariage et l'achèteront au père, comme cela se pratique ici. De sorte que nous pouvons espérer les voir, bientôt, tous, à la tête d'un petit ménage. Mais il faudra du temps pour discipliner de pareils sujets, livrés tout entiers à leurs instincts brutaux.

Ghan Mohamed se borne à les surveiller pendant les heures de travail, ce qu'il fait avec une dignité parfaite, mais aussi par trop panachée d'indulgence. A ses yeux, le zèle déployé par ses hommes, représente probablement le *summum* de l'activité humaine. Il semble tout surpris de nos impatiences fébriles et, enchaîné par sa grandeur à son poste d'observation, nous blâme très probablement, en son for intérieur, de nous ravaler en mettant nous-mêmes les mains à la pâte.

—Chaque soir, réunion intime sur le Barza. Quelques fidèles, seulement, y prennent place avec M. Ramaeckers et moi. Ce sont, Ghan Mohamed, en qualité de Djémadar; Forhan, son homme de confiance et chef de ses esclaves, élevé au rang d'Akida; Bamboula et Boniface, les interprètes de MM. Ramaeckers et Popelin; enfin un certain Mohamed Maskam, homme de ressources et dont j'esquisserai tout à l'heure le profil.

Notre Djémadar, arrivé fort jeune du Béloutchistan à Zanzibar, a dû mener une existence assez aventureuse. Ses premières entreprises commerciales ont si peu prospéré, qu'à un certain moment il s'est trouvé forcé de prendre du service dans la garde

impériale. On l'a vu tour à tour marchand d'hommes et d'ivoire, puis chef d'escorte, sans que ces différents métiers lui aient réussi. Il parle vaguement de revers de fortune qui le contraindraient à se contenter d'une position secondaire. Quoique parlant le Ki-Souahili moins couramment que nous-mêmes, il a su, par ses bons procédés, s'assurer la fidélité de ses soldats qui lui sont entièrement dévoués. Son fils Mohamed, métis de négresse, l'accompagne et, selon la coutume arabe, partage les travaux des derniers des esclaves.

Forhan, élevé dans la maison de son maître, qui l'a acquis encore enfant, le sert avec une entière abnégation. Intelligent et réfléchi, sachant commander et obéir, il paie d'exemple en se mêlant aux travailleurs. C'est à lui qu'on s'adresse pour organiser une besogne quelconque, car notre Djémadar n'a pas toujours la compréhension facile. Marié à une des esclaves de Ghan Mohamed, il en a obtenu un enfant qu'il adore et élève avec un soin tout particulier. Nul Africain n'est pénétré comme lui de la nécessité d'une culture intellectuelle et des bienfaits de la civilisation. Les hommes le respectent infiniment, et pour ce qui nous regarde, nous avons appris à l'estimer. Son aptitude à tous les métiers est véritablement étonnante. Jamais on ne le voit inactif, et ses moments de loisir, il sait les employer à la confection de vêtements, non seulement pour lui et les siens, mais encore pour les Askaris, en mesure de rétribuer ses services.

On connaît déjà Mohamed Biri, affublé par les gamins de Bruxelles du sobriquet de Bamboula. Intermédiaire naturel, entre nous et les colons nègres, porteur de nos commandements et chargé d'une surveillance continuelle, tenu, d'ailleurs, à une conduite réservée et prudente, Bamboula jouit de toute... l'impopularité attachée aux fonctions d'adjudant sous-officier ou de pion de collège. Il n'est tour qu'on ne lui jouerait, sans notre vigilante intervention. Le pauvre Mohamed Biri n'a point non plus une santé bien robuste. Habitué aux vêtements européens, et surtout aux souliers, préservateurs de l'humidité, il s'est entêté à reprendre le costume et les sandales des Arabes. De là une série de refroidissements, compliqués de dysenterie. Nous l'aurions depuis longtemps tiré d'affaire s'il voulait se mettre au régime. Mais, entêté comme une mule, il jette nos médicaments et, mangeant à part, use des aliments les moins

propres à son rétablissement. Ni représentations, ni ordres formels, n'ont pu avoir raison de sa sotte obstination. Il faut le laisser faire à sa guise.

Boniface, lui, profite de son accident pour se la passer douce. Il est plus confit en dévotion que jamais, et continue à invoquer, avec une égale ferveur, suivant les circonstances, le Christ ou Mahomet.

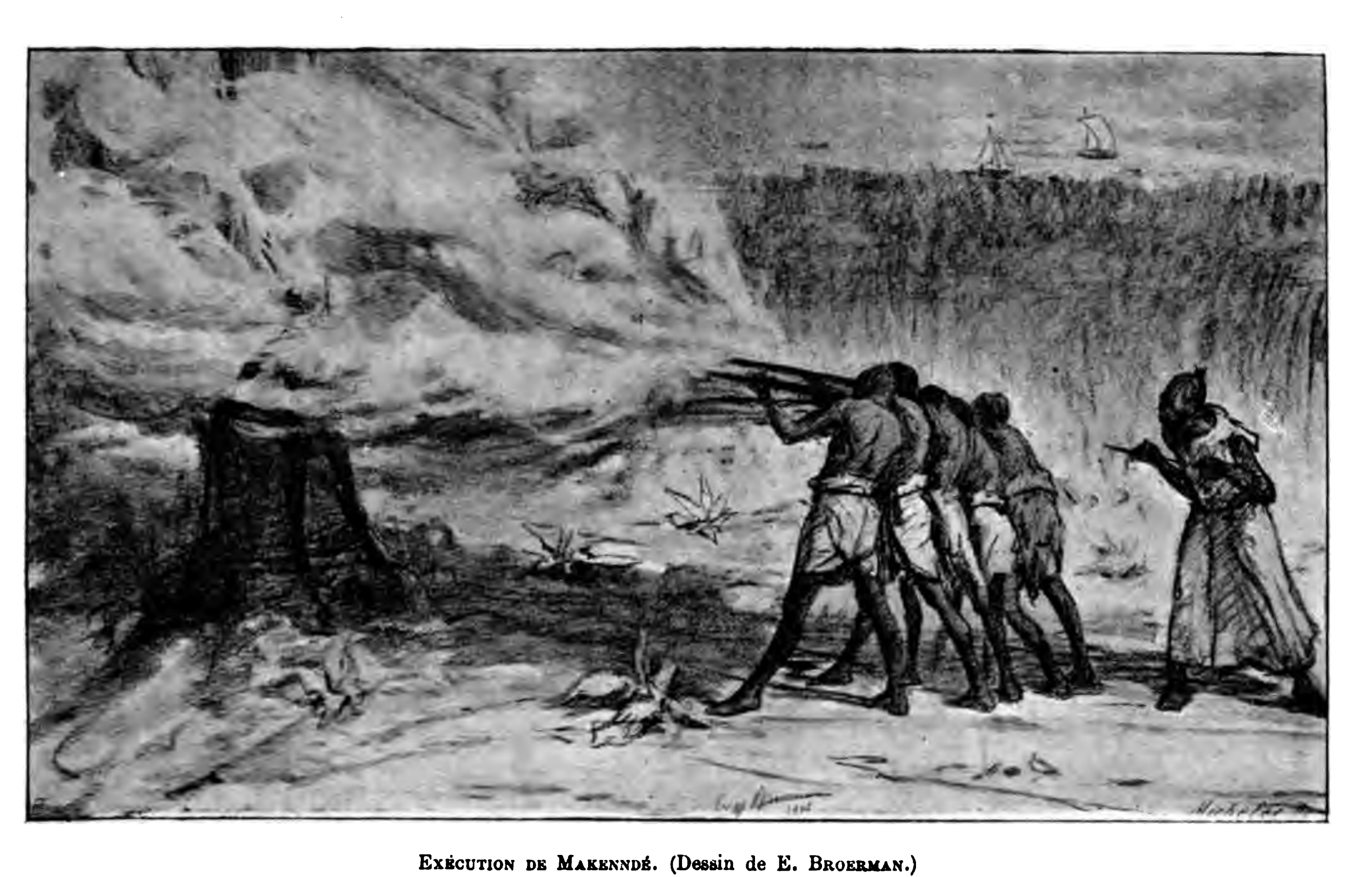
Le plus gai, le plus remuant de tous, c'est Mohamed Maskam, originaire de Kiloa, et un des Akidas de la troupe. Connaissant toutes les légendes, tous les contes, toutes les fables qui ont cours depuis la Côte Orientale jusqu'au Lac, il fait la joie de ses camarades sur lesquels il a acquis une heureuse influence. On pâme à ses plaisanteries, dites avec une verve indémontable. S'il faut donner un coup de collier, c'est lui qui se charge de l'obtenir, mais sans s'y adjoindre autrement. Avec cela, assez bon tailleur pour que M. Ramaeckers me l'ait attaché. Je l'emploie à la confection de nos voiles.

C'est mon favori, et je m'en suis fait conter mainte histoire. Le drôle en profite pour se donner du bon temps, car il est carottier dans l'âme. Mais il faut bien passer quelque chose aux artistes !

—Tchiata vient de s'allier à Kangoa pour faire la guerre à un petit chef du voisinage. Il fallait s'y attendre, à présent que la moisson est rentrée. Les deux Sultans, le premier, traînant sa bedaine, le second, escorté de son porte-pipe, ont fédéré leur incurie et leurs convoitises. Fiez-vous aux ventrus et aux idiots! A l'arrivée du capitaine Cambier dans le pays, c'est à peine si Kangoa possédait 3 chèvres et quelques poules. Le voilà qui, lui aussi, veut jouer au pillard. Les deux associés sont revenus bredouille et tout courant, un immense troupeau de buffles ayant culbuté leurs vaillantes armées. On ignore le nombre des hommes éventrés, réduits en bouillie, ou plus ou moins sérieusement endommagés. Tel qui s'en va chercher de la laine.....

17 avril (jour de Pâques). — J'ai la fièvre ! Elle ne laisse, paraît-il, échapper aucune fête carillonnée. Depuis un mois, elle semblait m'avoir oublié. C'était trop beau. L'accès, heureusement, est aussi court que léger.

Les travaux continuent. Laissant les briquetiers sous la sur-



EXÉCUTION DE MAKENNDÉ. (Dessin de E. BROERMAN.)

veillance du Djémadar et de Bamboula, je m'occupe avec huit hommes, à assembler les pièces de notre Steam-Launch. Il s'agit de nous procurer des vivres par la voie du Lac, car nos fourrageurs ne trouvent plus rien aux environs.

21 avril. — En nous peignant ses débuts à Karéma sous d'assez grises couleurs, le capitaine Cambier a certes atténué plutôt que chargé le tableau.

Si nous nous butons journellement à de dérisoires et renaissants obstacles, quelle *continuité* de patience et d'énergie n'a-t-il pas dû déployer pour nous léguer encore la situation présente!

Même soutenu par une force armée sérieuse et disposant de ressources largement discrétionnaires, l'Européen, loin de voir se grouper autour de lui les populations indigènes, ne doit s'attendre à rencontrer chez elles que défiance et hostilité.

Dans ces quasi-solitudes, l'homme se *terre*, à la façon des bêtes fauves et ne se déplace que pour se mettre en quête d'une proie : *quærens quem devoret*.Si nous étions attaqués par quelque conquérant nègre,comme Mirambo,Simba ou l'ancien Sultan de Mdabourou, au lieu de rechercher notre protection, pour se préserver eux-mêmes du pillage et de la servitude, nos voisins immédiats se joindraient probablement à l'envahisseur pour nous accabler. Nos bienfaits, mêmes, la situation relativement prospère, qu'ils doivent à de continuels échanges, ne nous désignent-ils pas à de farouches convoitises?

Il serait parfaitement inutile de compter sur des alliances contre les *bandits*, chasseurs d'hommes et voleurs de grains. Comme le dit M. Ramaeckers, les *bandits* constituent ici la population tout entière et sitôt la saison sèche arrivée, le moindre village ne cherche à s'unir avec un autre, que pour en exproprier un troisième. Tel, l'imbécile Sultan de Karéma, parti en guerre avec le gros Tchiata et dont l'armée a été mise en déroute par les buffles, si à propos pour la paix du district.

Quelle influence morale prétendrions-nous exercer sur d'ignorants ilotes, à plat ventre devant la seule tyrannie et qui vouent à la force un culte fanatique?

M. Ramaeckers a fait des instances réitérées auprès de cette brute de Kangoa, pour qu'il cultivât un peu de riz ; semences gratuitement fournies par nous, et engagement formel de payer rondement la récolte.

Kangoa, n'ayant jamais cultivé que du maïs, a trouvé la prétention exorbitante et s'est réfusé à toute innovation agricole.

Nous avons offert alors des salaires, véritablement fabuleux, aux indigènes,qui auraient bien voulu s'occuper quelques heures par jour, à nos plantations. Pas un ne s'est présenté. Si nous étions du tempérament des Arabes qui se font obéir, respecter et aimer par dessus le marché, sans s'embarrasser de nos scrupules émancipateurs, nous pourrions recourir aux esclaves, qui, acquis tout jeunes, se plient docilement à toutes besognes.

C'est le conseil que nous a donné le vénérable Kanghérennghéré, premier ministre du Sultan de Karéma, en se proposant lui-même pour nous acheter des hommes, moyennant un honnête courtage. Mais le vieux coquin serait parfaitement capable de nous voler nos tissus, si nous avions la naïveté de les lui confier dans l'espoir d'augmenter notre personnel.

Comment M. Cambier, avec sa poignée d'Askaris, rebelles au travail de la terre et inaptes d'ailleurs à toute besogne manuelle réclamant le moindre raisonnement, s'y est-il pris pour vaincre leurs répugnances et pour en faire des briquetiers, des charpentiers et des maçons? Sous le rapport de la difficulté vaincue, sa station est une entreprise véritablement grandiose et nous aurons de la peine à retrouver son secret.

De nos soixante hommes, pas un qui ait jamais fait autre chose que de suivre son maître, le ballot ou le fusil sur l'épaule! Pas un qui ne lâche le travail, aussitôt qu'on cesse d'avoir les yeux sur lui. La moindre vétille devient une affaire d'état pour ces soi-disant *gentlemen* de la Côte, ardents seulement au plaisir et à l'orgie. Je les ai spécialement sous ma direction et ce n'est qu'en leur mâchant la besogne, que j'en obtiens un semblant de secours. Encore le mal que je me donne pour leur prêcher d'exemple, leur paraît-il un manque de dignité personnelle. A plusieurs reprises, Forhan et Mohamed Maskam m'ont représenté l'imprudence de mon zèle,en m'offrant de le remplacer par la persuasion, selon eux, bien préférable, de la kourbache, de la bastonnade et de la chaîne, à l'égard des récalcitrants.

Le soir, lorsque notre compagnie ordinaire s'est retirée, il nous arrive, M. Ramaeckers et moi, d'échanger nos impressions pessimistes. Une autre inquiétude se mêle à nos soucis journaliers. Nous craignons que, fidèle aux usages de ses remuants congénères, Mirambo ne rentre en campagne, la moisson faite,

pour s'emparer de l'Ou-Nyaniembé. De là, à se rabattre sur nos parages, il n'y a pas loin pour un *mangeur de terre* de sa force.

A ce qu'il paraîtrait, son alliance avec Simba ne tient qu'à un fil et, en cas de victoire, qui l'empêcherait de venir mettre le siège devant le fort Léopold, pour en finir avec les orgueilleux Oua-Zoungous qui refusent de baiser son noir ergot ?

Il n'en faut point douter, à la seule annonce de son approche, nous serions abandonnés par nos mercenaires de la Côte, et il ne nous resterait d'autre ressource, pour éviter le sort de Carter et de Cadenhead, que de nous faire sauter avec nos magasins, fin héroïque certainement, mais funeste pour l'œuvre même, qui périrait avec nous.

Trève à ces sinistres prévisions, inspirées par des déboires dont nous saurons, dont nous devons triompher. Voyons la face de la médaille, au lieu d'en considérer uniquement le revers.

Oui, sans doute, et malheureusement, nous sommes environnés de pillards, dont nous n'avons à espérer nulle aide; oui, la moindre chose entraîne ici des efforts incroyables; oui, nos hommes ne savent rien et la population indigène ne répond pas à notre appel. Enfin, il est à craindre que Mirambo, irrité de voir contrarier sa soif de suzeraineté par des étrangers, privés d'alliances, ne vienne mettre le siège devant le Fort Léopold, et ne nous affame, à défaut de nous donner l'assaut. Mais tous ces ennemis, toutes ces craintes, tous ces dangers existaient du temps de M. Cambier, et même à un degré infiniment plus redoutable. Acceptons donc son héritage avec la même égalité d'âme, la même et aveugle opiniâtreté. Comme le capitaine Popelin, nous devons aller jusqu'au bout.

Nos inquiétants voisins peuvent, par calcul, imiter l'exemple que leur donne Siranda par pure sympathie ; nous finirons par triompher des obstacles que notre prédécesseur a vaincus ou éludés un à un ; nos hommes se formeront, la population indigène se ralliera et, à défaut d'elle, pourquoi, au fait, ne pas imiter les Arabes, acheter des esclaves, quitte à les émanciper et à en faire des colons ?

Reste Mirambo qui, à différentes reprises, a protesté de ses bon sentiments à l'égard des Européens, dont il ne réclame que la neutralité, entre lui et l'élément arabe, auquel il a voué une haine inextinguible. S'il lui plaît de se croire montagne, pour-

quoi nous montrerions-nous plus fiers que Mahomet? Paris valait bien une messe pour Henri IV. Ce n'est pas une démarche toute politique, et qui, au bout du compte, n'est pas plus humiliante que la scandaleuse vexation du Hongo, qui doit nous arrêter, lorsqu'il s'agit de sauver notre Œuvre dans l'avenir.

Au-dessus des théories il y a des faits ; aux nécessités doivent céder les répugnances.

Pour activer la récolte, faisons comme Candide, et cultivons notre jardin, ne produisît-il que des laitues.

L'âme humaine a, comme les climats, des phases grises et d'autres pleines de lumière. Nous avons bien eu raison de la fièvre, pourquoi serions-nous plus faibles devant le découragement? Après tout, nous ne sommes pas venus ici précisément pour nous amuser.

Comme le dit le joyeux et très pratique Figaro : « La difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre! » Encore un coup, je suis de l'avis du capitaine Popelin. Où nous en sommes arrivés, il est encore plus commode d'aller de l'avant que de revenir sur nos pas.

8 mai. — Le montage du bateau est terminé, en ce sens que notre Steam Launch — privé de sa chaudière — a reçu, pour porter la voile, un mât et un beaupré en bois de miombo. Les différentes sections sont réunies au moyen de boulons, avec interposition de bandes de caoutchouc. Nous pourrons maintenant attendre avec plus de sérénité l'arrivée de nos tuyaux de rechange.

Le lendemain, je procède au lancement. Lorsque l'embarcation flotte sur les eaux bleues du Tanganika, un Askari va avertir notre chef, qui se fait conduire à bord dans une pirogue achetée aux pêcheurs Oua-Fipas. L'équipage tout entier est debout, rames levées, pour recevoir M. Ramaeckers.

A un signal donné, le drapeau belge se déroule au haut du mât. M. Ramaeckers déclare solennellement que le premier bateau en fer, voguant sur le Tanganika, portera le nom du capitaine Cambier. Un roulement de tambour! L'étendard bleu, portant l'étoile d'or à cinq pointes, adopté par l'Association Internationale Africaine, salue, du Fort!

Nous hissons les voiles et nous courons quelques bordées,

pour faire l'essai du *Cambier*, qui se comporte à merveille, doucement bercé sur les lames longues et douces, étincelant au Soleil.

Mais le Tanganika n'est pas toujours de si riante humeur. Souvent, lorsque la brise fraîchit, il déchaîne d'effroyables tempêtes sur cette mer intérieure, aussi trompeuse que le lac de Genève. Les flots, non chargés de sel, s'élèvent follement et battent la grève avec violence.

Dans la direction du cap Kabogo s'élèvent des grondements sourds, comme les décharges lointaines d'une batterie d'artillerïe. Dans ces moments terribles, les riverains font vœu d'adoucir Mousamouéra par des présents.

Notre bateau s'incline avec grâce en courant au plus près du vent et, fendant de sa quille le flot un peu houleux, se relève élégamment. Il évolue et obéit à la main qui le guide. Nos hommes — dont quelques-uns, anciens marins — sont tout étonnés du gréement, apporté, par moi, à ce cutter d'un nouveau genre.

Satisfaits de l'expérience, nous regagnons la rive, et tirons le *Cambier* sous un hangar construit à son intention. Il faut espérer qu'un jour cette humble installation sera remplacée par un chantier en règle, des cales humides et sèches, et leur complément naturel d'entrepôts et de magasins. Il y a des ports célèbres qui ont commencé plus modestement. Un jour, peut-être, cette immense nappe d'eau sera sillonnée de vapeurs chargés des produits transportés à la côte par des trains de chemin de fer. Verrons-nous s'accomplir cette révolution pacifique, mettant en rapport un des continents les plus féconds et les moins exploités du globe ? Dans tous les cas, nous pouvons être fiers d'avoir jalonné en quelque sorte la route de l'avenir.

— Le 10, petit accès de fièvre, et le 19, reprise de l'accès. M. Ramaeckers est beaucoup plus gravement atteint que moi.

Sitôt la Massika finie, les eaux qui, en quelques jours, couvraient le pays, disparaissent tout aussi rapidement par évaporation et par infiltration, drainées encore par les mtonis, bientôt eux-mêmes presque complètement à sec. Rien de malsain comme cette phase transitoire, pendant laquelle le Soleil soutire du sol, en fermentation, les effluves empoisonnées de la malaria africaine.

—Hier soir, 25 avril, nous étions assis, vers huit heures, sur le Barza, en train de fumer nos longues pipes et de siroter notre thé sucré de miel, lorsqu'un coup de fusil retentit dans la partie du Fort réservée aux Askaris. Nous courûmes aussitôt vers le lieu de l'explosion.

Makenndé, le soldat insoumis, dont plusieurs fois nous avions été obligés de réprimer les violences et les attentats, venait d'assassiner traîtreusement, d'un coup de feu, tiré à bout portant et en plein cœur, l'Askari dont, depuis longtemps, il convoitait la femme. Nous trouvâmes la victime, étendue sur le sol, ne donnant plus signe de vie, et baignant dans le sang qui s'échappait à gros bouillons d'une horrible blessure. A ses côtés, dans une attitude hébêtée, se tenait la malheureuse, cause directe ou involontaire du meurtre.

Après avoir fait son coup, Makenndé a essayé de se sauver par les toits en terrasses, car à cette heure, les portes du Fort sont rigoureusement fermées. Mais Mohamed Biri s'est mis à sa poursuite et a réussi à l'arrêter, sans se laisser effrayer par la force herculéenne du personnage. Celui-ci, fataliste comme tous les musulmans, s'est laissé prendre sans résistance. Nous l'avons garrotté et attaché à un poteau. Moi-même, pour empêcher toute évasion, je l'ai gardé toute la nuit, l'arme au pied, en compagnie de deux de ses anciens camarades.

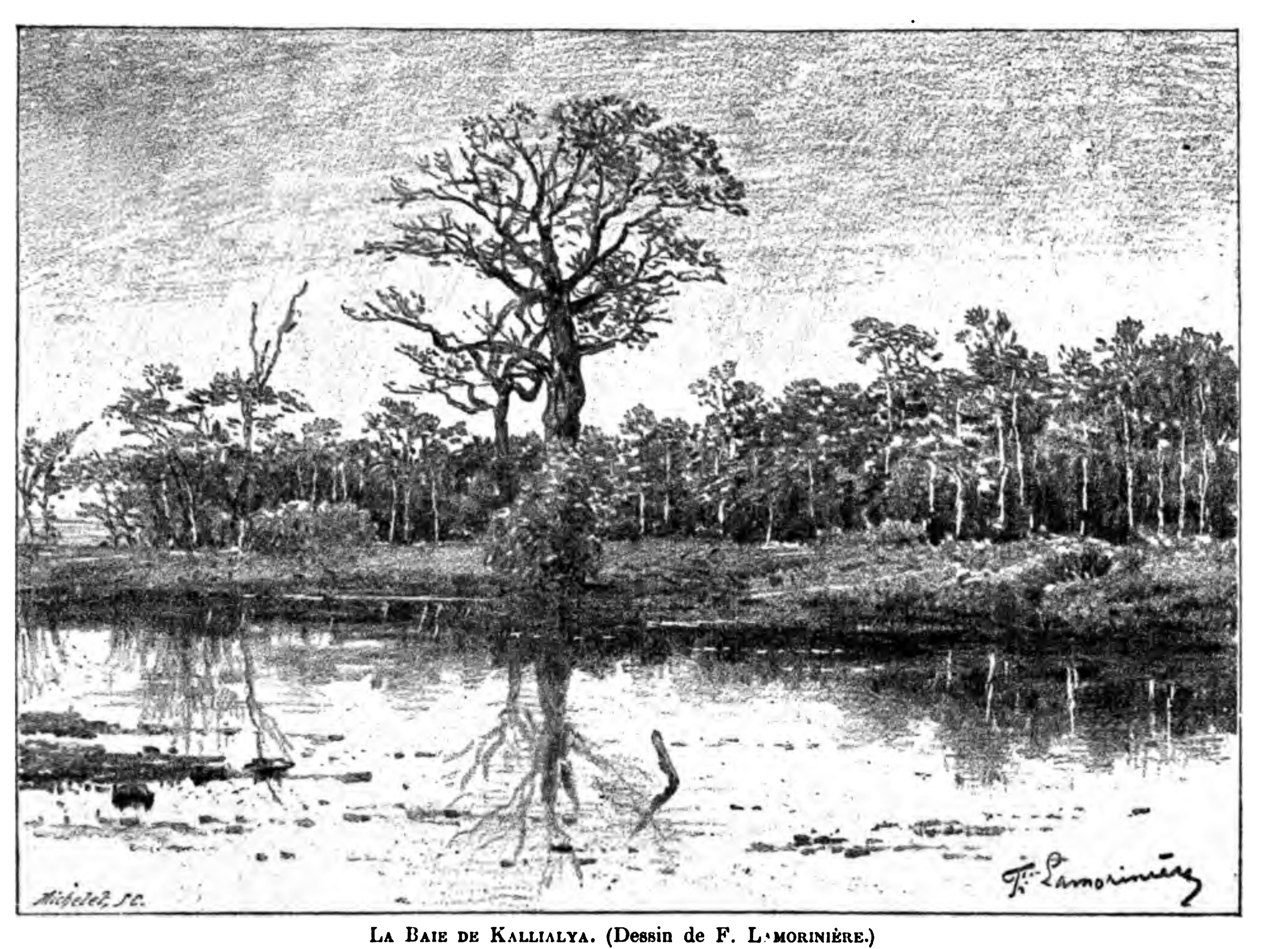
La nécessité d'un exemple s'impose et le crime doit recevoir son châtiment.

Comme le vieux droit romain, qui admettait une distinction entre les coupables pris sur le fait et ceux capturés par la suite, la justice africaine — dont nous avons à tenir compte — réduit le châtiment d'après le temps, plus ou moins long, qui s'est écoulé depuis le crime. Ici, pas moyen d'hésiter. Il s'agit d'une condamnation à mort.

De grand matin, nous nous assemblons en conseil de guerre, le capitaine Ramaeckers, moi, le Djémadar, Forhan et Mohamed Biri, tous les hommes présents.

Le coupable est amené, et de nombreux témoins déposent de ses violences. Depuis son arrivée dans la Station, il a poursuivi de ses importunités la femme de sa victime et menacé cette dernière d'un dénouement sanglant.

Makenndé, impassible, ne repousse aucune des charges accu-




La Baie de Kallialya. (Dessin de F. Lamorinière.)

mulées contre lui. Il lui serait, d'ailleurs, impossible de nier. Dans l'intérêt de sa cause, nous tâchons de lui arracher quelques détails sur l'altercation suprême. Peut-être s'est-il vu attaqué ?

A toutes nos questions, il ne daigne pas répondre une syllabe.

La femme du défunt, interrogée à son tour, ne peut nous donner aucun éclaircissement.

Makenndé, d'ailleurs, ne se fait aucune illusion sur son sort. Déjà, il a partagé entre ses amis le peu d'étoffe qu'il possède, et sa résignation farouche ne se dément pas.

La cause est instruite. Mais nos hommes se refusent à donner leurs voix. Ils déclarent s'en référer au Djémadar. M. Ramaeckers ne l'entend pas ainsi. C'est une grave responsabilité que la mort d'un homme. A la Société, seule, appartient le droit de punir. Il faut que tous donnent leur avis. Ghan Mohamed ordonne à ses Askaris de se prononcer.

Makenndé est condamné à mort, à l'unanimité des voix, et nous décidons que l'exécution aura lieu immédiatement.

Sur la plage s'élève un arbre solitaire, baptisé par nos hommes du nom de *Mnazi Modjia*, en souvenir du palmier de Zanzibar. C'est là que, vers midi, le meurtrier expiera son crime. Bravement il marche à la mort et se laisse attacher à l'arbre fatal. Un peloton d'exécution est désigné, commandé par le Djémadar en personne. Makenndé le voit s'approcher sans baisser les yeux. Nous détournons les nôtres en frémissant. C'est à bout portant que l'on tirera, pour que la mort soit instantanée. Les cinq fusils partent à la fois. Justice est faite! La tête du condamné ne forme plus qu'une bouillie sanglante.

L'exécution du meurtrier est suivie des funérailles de la victime. Nous rentrons en bon ordre à la Station pour y procéder d'après les rites musulmans. Le corps, roulé dans deux dotis d'étoffe, est transporté sur une civière de branchages, à une centaine de mètres des champs défrichés par Roger, et où, dès le matin, on a creusé la fosse. Pendant que deux hommes y descendent pour déposer le cadavre dans un enfoncement spécial, et garnissent une espèce de siège d'objets votifs, dont je n'ai pu discerner la nature, on tient étendu sur la tombe une grande

draperie, dérobant aux assistants les détails de la cérémonie suprême.

Nos hommes nous demandent la permission d'enterrer aussi Makenndé, bien qu'il soit d'usage de laisser le corps des criminels devenir la pâture des animaux de proie.

— « Il ne serait pas convenable » prétendent-ils, qu'un M'Gouana restât exposé aux regards curieux des Oua-Chenzis du voisinage. Et, quoique esclave, Makenndé, par son séjour à la côte, a mérité ce titre auquel ils tiennent si fort.

Nous ne demandons pas mieux que de voir disparaître les restes mutilés du criminel, qui est inhumé au pied même de l'arbre où il a subi son châtiment.

Makenndé et sa victime comptaient parmi nos plus beaux soldats!

27 avril. — Nous avons reçu aujourd'hui la visite de plusieurs chasseurs d'éléphants, commandés par un lieutenant de Matoumoula, du nom de Mounié Mabanga. Cet homme, qui a longtemps habité Kafissya, se rend à Simba, quartier-général de son maître. Il nous confirme la déconvenue du gros Tchiata, mis en déroute par des buffles, mais qui n'aurait pas renoncé à l'espoir de rançonner quelque peu ses voisins. Tout le pays se remue, du reste, et il va y avoir du grabuge. Les arcs, les lances et les fusils remplaceront les houes et les pioches. Notre hôte nous recommande de nous tenir sur nos gardes.

De solides gaillards, que ces chasseurs d'éléphants! Armés de fusils à silex et de lances, il s'en vont traquer, jusqu'au fond des jungles lointaines, l'éléphant qui tend à émigrer ou à disparaître. Confiant dans les amulettes, qui leur enlèvent la conscience du danger, ils s'approchent intrépidement de leur monstrueux gibier et, tirant tous ensemble, lui logent, à la bonne place, les nombreuses balles dont ils chargent leurs lourds canons. Malheur à eux s'ils manquent le but! L'animal furieux se rue sur eux, les embroche sur ses défenses, les piétine et les réduit en pâte sanglante. Mais de pareils accidents sont rares. A l'encontre des autres Africains, les hommes de Matoumoula visent à merveille et conservent tout leur sang-froid.

Les chasseurs d'éléphants prennent grand soin de leurs armes, polies et reluisantes comme un miroir. Ils ornent la crosse



EN REVENANT DE KALLIALYA. (Dessin de F. Courtens.)

des fusils de clous de cuivre et y enroulent coquettement du fil de laiton.

— Malgré les menaces de guerre qui continuent à nous arriver, on travaille activement à la Station. Pour le moment, nous croyons n'avoir rien à craindre, étant en mesure de recevoir rudement toute agression. M. Ramaeckers a fait dire à Tchiata, le plus remuant des chefs limitrophes, qu'il désirait vivre en bonne intelligence avec tout le monde, mais que si, par aventure, quelque chef désirait la guerre, il lui éviterait la peine de venir jusqu'à Karéma, en allant l'attaquer lui-même et en brûlant son village. Cette communication a suffi pour nous attirer des protestations d'amitié à n'en plus finir. Nous ne nous y fierons que tout juste. « Croyez en Dieu, disait Cromwell, et tenez votre poudre sèche. »

1er juin. — Notre ravitaillement devenant de plus en plus difficile, il est de toute nécessité d'étendre le cercle de nos alliances et surtout de nos fournisseurs. Siranda nous a vendu ce qu'il pouvait, mais il ne saurait, pour nous alimenter, se mettre lui-même dans l'embarras.

Kangoa n'a pas trop de sa maigre récolte. Tchiata se fait tirer l'oreille et, d'ailleurs, le pays n'est pas sûr pour nos fourrageurs. Nous allons faire une tentative auprès de Kallialya, qui nous a envoyé dans le temps ses pêcheurs, et c'est moi que M. Ramaeckers charge de cette négociation. En conséquence, je m'embarque en compagnie de Forhan et de Mohamed Maskam.

Le *Cambier* est remis à flot et, avec six hommes d'équipage, nous démarrons, vers 9 heures du matin, munis d'une certaine quantité d'étoffes. Départ à la rame, vent debout, en longeant la côte dans la direction du Sud. —A midi, déjeuner froid dans une petite crique.—Lorsque nous repartons, deux heures après, le Lac est fort agité, et nous avançons péniblement. Toujours des falaises, plongeant dans les flots leurs flancs à pic. La nuit tombe sans que nous trouvions un endroit pour nous mettre à l'abri. Enfin, vers 7 1/2 heures, la côte s'abaisse peu à peu. Nous avançons avec précaution, et découvrons une anse entourée de roches peu élevées. Je fais jeter l'ancre dans deux brasses d'eau et amarrer l'arrière de l'embarcation à un arbre surplombant le Lac.

Le terrain schisteux est semé de branches sèches dont nous alimentons notre feu et Maskam prépare le repas, composé d'une volaille et d'un plat de riz. Puis, roulé dans une couverture de caoutchouc, je m'étends sur le roc, à défaut de couchette plus moelleuse. Sur la rive des Maroungous, brillent des feux pétillant dans la nuit sombre.

— Vers 2 heures du matin, grande alerte. La corde de notre ancre s'est rompue et le *Cambier* menace de se briser contre les rochers. Jusqu'à l'aube, je suis obligé d'employer deux hommes à écarter l'embarcation au moyen de gaffes. Forhan fait plonger vainement pour retrouver l'ancre. Le voisinage de quelques crocodiles met fin à un exercice, devenu par trop dangereux. Nous remontons dans le bateau. A peine avons-nous parcouru un demi-mille, que la côte basse, cherchée la veille, apparaît par intervalles. Aucune trace de village, mais partout des bois ombreux couronnant les falaises, et bordant les grèves découpées en festons.

Couchés sur leurs rames, mes hommes vont bon train. Comme le vent est devenu favorable, je fais hisser la voile et nous filons rapidement à travers des bandes d'hippopotames, qui se divisent à notre passage. De nombreuses antilopes viennent s'abreuver le long des plages unies, mais je n'ai pas le temps de leur envoyer un coup de feu. Un peu plus loin, des riverains, pêchant au filet sur une lagune, nous vendent du poisson frais et séché.

La plage tourne de l'Est à l'Ouest. Nous doublons un Raz (Cap) aux abords jonchés de blocs rocheux. Le vent s'est levé debout, violent, impétueux. Malgré des prétentions nautiques, basées sur mon stage, comme mousse, à bord d'un navire marchand, et sur une réputation de canotier, acquise dans les eaux limoneuses du vieil Escaut, je ne m'aventure qu'avec appréhension entre les récifs sous-marins, contre lesquels le *Cambier* manque à plusieurs reprises de se briser. A la première occasion favorable, je fais aborder et nous campons, en attendant que la brise change.

Le pays est fort giboyeux. Je tire une antilope du genre dit *Souara* qui, avec quelques patates douces, fait les frais d'un excellent repas.

— Rembarqués à l'aube, nous sortons heureusement de ce dan-

gereux dédale de récifs et, vers 10 heures, abordons au district de Kallialya, composé de plusieurs villages, dont le Kouïkourou est situé à une lieue de la côte.

Je m'y rends avec deux de mes hommes, emportant pour tout cadeau une pièce de Stirbazi frangée d'or.

Le Sultan nous reçoit sous une espèce de dai, ou plutôt de grande niche en matétés, revêtus de torchis. Je ne pourrais guère définir la forme de cette construction qu'en la comparant au quart de l'écaille d'un œuf gigantesque, posé semi-circulairement, en équilibre sur le sol. Kallialya, entouré de ses dignitaires —pour la plupart vêtus de simples peaux de bêtes, attachées à la ceinture de façon à laisser les hanches à nu —est un nègre assez insignifiant, gras et obèse, âgé d'une quarantaine d'années.

Après la pipe de rigueur, le Chaouri commence : — « Je suis, dit le bonhomme, « le plus grand Sultan de l'Ou-Fipa!.. Tchiata, Kangoa et Siranda me paient tribut. »

Kallialya veut m'en faire accroire. Le vrai Suzerain, reconnu à la fois par les indigènes et par les Arabes, c'est Kapoufi, possesseur d'immenses troupeaux de bétail. Mais je juge parfaitement inutile de relever une vantardise, dans le goût du pays, et, opposant blague à blague, me présente fièrement, moi-même, comme l'ambassadeur du plus puissant Mouzoungou qui oncques ait honoré l'Afrique de son auguste présence.

— « Cependant, ajoutai-je, Tchiata nourrit de mauvais desseins contre nous. Il ne sait pas à quoi il s'expose, comme tous ceux qui voudraient affronter nos canons et nos fusils ! Puisque tu es le plus grand Sultan de l'Ou-Fipa, tu ne peux mieux le prouver qu'en t'alliant avec le Mouzoungou de Karéma, qui a fait à tes envoyés un si bienveillant accueil. Ceci dans ton intérêt, plutôt que dans le nôtre, car nous ne craignons personne. »

Kallialya fait bon accueil à la pièce de Stirbazi que je lui offre et, pour exciter encore ma munificence, *promet* d'envoyer des hommes à notre première réquisition. En retour, je lui *promets* d'autres présents plus magnifiques que le premier. Pour ce qui concerne la question des vivres, il avertira les gens du village qui, demain, se rendront au Soko tenu en mon honneur. En attendant, il me fera porter plusieurs pichis de Karangas, ou noix d'arachides, ainsi que quelques volailles.

Je me retire fort satisfait de l'entrevue et retourne à la plage,

où mes hommes m'ont construit une hutte rustique. Bientôt le repas est servi et je m'endors d'un sommeil réparateur.

Le lendemain, les indigènes arrivent par petits groupes, — portant dans des linndos, des jarres ou des paniers, poissons frais ou séchés, maïs, sorgho, noix d'arachides, tabac en pains, etc. Le marché ne dure pas moins de trois jours, pendant lesquels je dépense près de 100 yards d'étoffe. Ayant abattu un buffle, je le partage entre les hommes de la localité, en les engageant à entretenir de plus fréquents rapports avec notre Station. Tous me promettent d'arriver bientôt à Karéma avec des vivres frais.

Au cours de mes achats, j'ai la bonne fortune d'assister aux préparatifs d'une chasse, ou plutôt d'une pêche à l'hippopotame. Le vase magique à tuyaux de jonc est de la partie. On l'emplit de fumée, et on y crache à tour de rôle, comme lors de la visite, au cours de laquelle, malgré l'influence préservatrice, un malheureux enfant devint la proie d'un crocodile.

J'ai dit qu'on pêchait l'hippopotame. Voici comment s'y prennent les riverains du Tanganika :

A une longue corde sont attachés, d'un côté, un fort harpon en fer, de l'autre un flotteur en bois d'ambatch. Le harpon, emmanché d'une manière un peu libre, au bout d'un long bâton, on enroule, en spirale serrée, la corde autour de la hampe, de façon qu'elle puisse s'en détacher dès que le harpon a mordu. La pêche n'a lieu que le soir, alors que les hippopotames sont endormis, à fleur d'eau.

Montés dans leurs pirogues, les indigènes approchent doucement des confiants pachydermes, et leur plantent le harpon entre les deux épaules. Brusquement réveillé et bondissant de douleur, l'animal plonge, entraînant au fond des eaux le harpon avec la corde, mais laissant le bois de lance aux mains de ses imprudents agresseurs.

Je dis imprudents, car il arrive parfois que l'hippopotame, furieux, se rue sur les pirogues et les fracasse sous son poids ; auquel cas, les indigènes n'ont d'autre chance de salut que de regagner la côte à la nage.

Les corps des hippopotames, morts des suites de leur blessure, sont retrouvés le lendemain, grâce au flotteur attaché au bout de la corde.

J'ai pu voir mes gens à l'œuvre. Cette nuit même, un cheval de rivière a été harponné et on l'a amené, ce matin, à la rive.

Les indigènes se montrent fort habiles dans la confection des filets de pêche. Ils emploient les fibres de certaines racines, battues et rouies, puis filées à la quenouille.

Ces filets, montés sur des cercles, comme nos appareils à prendre les papillons, mais dans des proportions plus grandes, servent aussi, le soir, aux enfants, pour faire rentrer au logis, les volailles chargées de débarrasser les huttes de toute vermine.

Les Sultanes favorites de Kallialya sont venues visiter mon Cambi. J'en ai compté quatre, seulement, assez jolies et bien faites. Quelques rangs de perles les ont comblées de joie.

Ce que mes hommes achètent à force, c'est le tabac, pilé vert dans des mortiers, et pétri en pains. Ils se proposent d'en faire un objet de commerce, en le revendant le triple ou le quadruple du prix coûtant, aux Askaris de la Station. Le tabac se cultive ici en abondance et est, paraît-il, d'une qualité fort... prisée des fumeurs indigènes.

—Départ de Kallialya. Toutes nos provisions sont proprement emballées dans des paniers d'écorce. Le Soleil darde avec une intensité croissante. Pendant que mes hommes s'acharnent sur leurs rames, assis à l'arrière, je veux faire connaissance avec le fameux tabac dont j'ai emporté quelques échantillons. Mais une couple de bouffées me suffisent. Rien d'infect comme la fumée âcre et nauséabonde qui me prend à la gorge, m'emplit les narines et me fait éternuer et tousser de façon à rendre des points à nos anciens porteurs de l'Ou-Nyamouézi.

Nous campons près des pêcheurs rencontrés quelques jours auparavant.

Le lendemain, la mer est fort houleuse.

A quelques milles de la Station, j'arbore le pavillon belge et pour annoncer notre approche, fais battre le tambour. En ce moment, le Lac est fort agité. Les lames courtes et hautes font

craquer le bateau. Nous marchions grand largue, la voile à tribord et le foc à babord avec deux ris ; le vent arrivant d'arrière, la quille du bateau suivait une direction perpendiculaire à la crête même des vagues. Tout à coup, le *Cambier* arrive avec son milieu sur la barre, située à un mille de la côte et qu'en temps calme, on passe sans danger. La proue sortait entièrement hors de l'eau.

Un craquement se fait entendre. Les têtes des petits boulons, joignant les deux sections centrales, près de la lisse de tribord, sont projetées au loin et ces sections se séparent à la partie supérieure. A tout moment, le bateau pouvait se fendre. Heureusement, mes hommes n'ont pas perdu la tête. Tous, soulevant la poupe, piétés sur la barre même, remettent l'embarcation à flot, et après avoir cherché et trouvé une profondeur suffisante, nous pouvons aborder sains et saufs à la rive.

---

# CHAPITRE XX.

Sinistre nouvelle. — Encore un ! — Voyage à Oudjiji. — Une traversée accidentée. — Mort du capitaine Popelin. — Ses funérailles. — « Nous y passerons tous ! » — Roger va licencier ses Askaris. — Peut-être irai-je à Tabora ? — Nouvelles du docteur Van den Heuvel. — Courrier intercepté. — La trahison d'Amir. — Un Djémadar qui a la puce à l'oreille. — Tous contre nous ! — Le Gouverneur à l'œuvre. — Complot contre M. Sergère. — Accusé de vouloir empoisonner Séki. — Un remplaçant s. v. p. — Les Pères Algériens à Mdabourou. — Expédition nouvelle à l'horizon. — Départ de Roger. — L'enlèvement d'une Sabine. — Trophée sanglant. —Plus de vin ! — Rats et chats. — Le mangeur de têtes. — Perplexité des Askaris. — J'en fais des maçons. — Les envieux. — Tentative de meurtre. — Le diable au corps. — Incendie de Katamba. — Les secours. — Nous devenons populaires. — Roger retourne à la côte. — Je vais à Tabora.

Avant de courir les chances d'un naufrage imminent, j'avais aperçu sur la plage un campement en règle et, tirée à sec, une embarcation du genre de celles qu'on fabrique à Oudjiji. Je ne doutai pas un instant que MM. Popelin et Roger ne fussent revenus de leur voyage d'exploration, lorsque un drapeau, flottant en berne au milieu du camp, me cloua sur place. La mort avait passé par chez nous. Mais qui avait-elle frappé ? Je ne tardai pas à l'apprendre par les hommes d'escorte de nos amis. Le capitaine Popelin avait succombé à Mtoa, des suites d'un violent accès de fièvre compliquée de dysenterie. Cependant, MM. Ramaeckers et Roger s'avançaient à ma rencontre. Tous les trois, à la place même où, deux mois auparavant, nous nous séparions quatre, pleins de santé, de vie et d'espoir, nous nous retrouvâmes incapables de prononcer une parole. Serait-il donc vrai que nul ici-bas n'échappe à sa destinée ? Nous nous serrâmes la main en nous contentant de jeter un regard humide vers le point de l'horizon où reposait désormais notre brave et loyal compatriote !

Je laisserai à M. Roger, lui-même, le soin de raconter, et le voyage accidenté qui précéda cette perte douloureuse, et les derniers moments du capitaine Popelin. Ce qui suit est la copie des lettres envoyées par lui au bureau de l'Association et dont il m'a

permis de prendre le double. Les lecteurs seront péniblement impressionnés, comme moi, du contraste qu'il y a entre les deux narrations, la première pleine de philosophie et d'humour, la seconde péniblement tracée et mortellement triste :

Oudjiji, 29 avril 1881.

« Monsieur le Secrétaire Général,

« Contre toutes mes prévisions, le capitaine Popelin et moi sommes arrivés à Oudjiji, dans la nuit du 18 au 19 avril, après un voyage qui a été pour nous une véritable odyssée.

« Dès le moment, même, de notre départ, la male chance semble s'être acharnée à nous poursuivre. Ennuis sur ennuis, accidents sur accidents ! A différentes reprises, nous nous sommes trouvés bien véritablement à deux doigts de la mort, et c'est par miracle que nous avons échappé à la catastrophe finale, où le bateau est resté pour sa part.

« Partis de Karéma, dans la matinée du 6 avril — jour de l'arrivée des soldats de renfort du capitaine Ramaeckers, attendus pendant de longs mois — nous campâmes, le 15 suivant, au nord du Cap Kabogo, dans un joli port, occupé, au moment de notre entrée, par quatorze grandes pirogues arabes en destination de l'Ou-Gouha, où elles allaient charger de l'ivoire.

« Le lendemain, nous remîmes à flot de grand matin, bien que le vent, soufflant par petites rafales, n'annonçât rien de bon.

« Nous avions marché à la rame, depuis une heure environ, lorsque la brise se mit à fraîchir. On hissa la voile. Mais la barque déviant trop, nous commandâmes une manœuvre pour nous rapprocher de la côte. La vergue se brisa en deux comme une allumette. Cependant, le vent devenait de plus en plus fort et les lames grossissaient à vue d'œil. Il importait de regagner la terre ferme pour y chercher un refuge et remplacer notre mât, déjà réparé quelques jours auparavant, et dont nous ne pouvions plus nous servir. Les rameurs faisaient de leur mieux, et déjà la côte se rapprochait, lorsque plusieurs grosses lames, prenant le bateau en travers, le secouèrent de la belle façon. Un cri d'effroi retentit : « A l'arrière ! Une voie d'eau ! » Deux hommes s'occupèrent à boucher immédiatement, tant bien que mal, l'ouver-

ture, pendant que six de leurs camarades écopaient, au moyen de grandes boîtes à conserves vides, et de nos bassins en métal, l'eau qui continuait à pénétrer en bouillonnant dans notre frêle embarcation. Les autres, reprenant leurs rames, un instant abandonnées, se mirent à adresser à Allah des invocations désespérées. Ce dernier prêta l'oreille à leurs prières, et au bout d'une demi-heure d'efforts héroïques, nous foulions le sable d'une petite baie. Mais notre daou ne représentait plus qu'un monceau de calfat, recouvrant une coque de bois pourri et qui sombrait une heure après. Nous étions bel et bien naufragés au Sud de la rivière de Rougoufou.

« Il était dix heures du matin et ce désastre nous arrivait justement la veille de Pâques. Le reste de la journée fut employé à nous réconforter et surtout à nous sécher, car, depuis notre départ de Karéma, nous avions eu de la pluie tous les jours. Nous commencions à nous trouver suffisamment moisis.

« Il s'agissait de sortir de cette impasse. Le lendemain, le capitaine annonça à l'équipage que nous essayerions de gagner Oudjiji par la voie de terre. Mais nos hommes lui conseillèrent de tâcher plutôt de se procurer des pirogues auprès des gens du pays, qui nous transporteraient par groupes, au delà de l'embouchure du Malagarazi, d'où il nous serait facile de gagner le lieu de désignation. Dans l'après-midi, quatre Askaris envoyés à la découverte, nous ramenèrent deux habitants d'un petit village voisin, lesquels promirent, moyennant paiement anticipé, de nous procurer, pour le lendemain, deux pirogues indigènes, amarrées dans les environs.

« Nous dormions encore, lorsqu'une exclamation joyeuse nous attira hors de nos tentes. Les cris : « Un bateau, un bateau, au large ! » s'élevaient sur la petite plage. C'était effectivement une grande embarcation qui, guidée par nos feux et par l'appel de notre tambour, se dirigeait vers la baie. Quelques minutes après, seize vigoureux Oua-Djidjis pénétraient dans notre bivouac et, sans s'arrêter aux engagements pris la veille, le capitaine Popelin faisait sagement un nouvel accord pour notre transport immédiat. Le prix demeura arrêté pour 30 dotis d'étoffe ou bien une somme de 300 francs, payable à Zanzibar. En moins d'une heure, nous étions à bord, avec toute notre cargaison.

« Mais nos épreuves n'avaient pas pris fin !

« Un orage, accompagné d'une violente tempête nous secoua toute la journée. Si l'embarcation n'eût pas été si solidement construite et si bien manœuvrée par nos énergiques sauveteurs, fort probablement les crocodiles du Tanganika se seraient payés, à nos dépens, un plantureux festin.

« Enfin, nous abordâmes à Oudjiji, dont le vieux Gouverneur, Mounié Héri, nous fit un excellent accueil. Ce brave homme s'est montré fort bienveillant pour nous et quelques-uns des principaux Arabes de la localité ont rivalisé, avec lui, de franche hospitalité.

« Nous comptons repartir dans quelques jours pour l'Ou-Gouha, afin d'aller faire choix d'un emplacement où le capitaine puisse établir une nouvelle station. A cet effet, nous avons acheté, au prix de 1000 piastres, le bateau même qui nous a recueillis en route.

« *Post-Scriptum.* — D'après les bruits qui courent à Oudjiji et qui semblent fondés, les deux indigènes qui devaient nous procurer des pirogues, auraient, au contraire, été rassembler tous les bandits des environs pour venir nous piller sur le lieu du naufrage. Nous leur aurions, certainement, fait un rude accueil. Mais il vaut mieux, à tous égards, ne pas les avoir attendus, quitte à leur abandonner le prix des embarcations, qu'ils étaient bien résolus à ne pas nous fournir. Notre poudre était mouillée, d'ailleurs, et nous aurions fort bien pu y laisser notre peau.

*Seconde lettre.*

Station de la London Missionary Society, à Mtoa, 26 mai 1881.

« La mort vient de nous ravir le capitaine Popelin, sur les bords du Tanganika, dans le district de l'Ou-Gouha, à environ 4 heures de marche de la localité, désignée par Caméron sous le nom de Loutiki, et actuellement connue sous celui de Loutoukou.

« Notre cher camarade s'est vu enlever par une hépatite aiguë qui s'était déclarée, dans l'après-midi du 17 mai, sous forme de fièvre bilieuse bénigne. La nuit du 17 au 18 fut sans repos pour le malade, et vers midi, déjà, l'affection se présentait sous une phase nettement caractérisée. L'épiderme, surtout aux conjonctives des yeux, avait pris une teinte jaunâtre pro-




Rentrée triomphale d'une sabine nègre. (Dessin de Is. Derudder.)

noncée. A chaque instant, des nausées se produisaient, suivies d'expectoration d'une bile noire. A partir de ce moment, M. Popelin commença à se plaindre de violentes douleurs dans la région du foie, et il lui devint impossible d'incorporer quoique ce fût, en fait d'aliments ou de boisson. Eau, thé, café, quinine même, œufs crus, élixir de Warburg, tout était rejeté au bout de quelques instants, par l'estomac. J'essayai vainement de faire prendre au capitaine un peu de bouillon de poulet, pour lui redonner du ton. Le lait condensé, avec quelques miettes de bon biscuit, était également rejeté.

« Le malade resta à peu près dans la même situation pendant les journées du 19, du 20 et du 21 mai. Puis il vomit abondamment une bile, tantôt noire et tantôt verdâtre. Les forces déclinaient visiblement et les douleurs dans le foie devaient être épouvantables, car la figure se contractait avec violence. Le 22, se produisit un hoquet de mauvais augure, hoquet brusque et bruyant, se répétant de 3 en 3 heures, pendant une vingtaine de minutes. Le 23, le hoquet devint plus continu, plus soutenu encore, mais moins bruyant. A chaque effort de la poitrine, on voyait bien que les organes de l'intérieur se trouvaient abondamment chargés de bile. M. Popelin commençait aussi à n'avoir plus de suite dans les idées, et la mémoire lui faisait défaut.

« La nuit du 23 au 24 se passa sans sommeil pour le mourant, secoué, de 15 en 20 secondes, par le hoquet des derniers jours. Le délire était venu, reportant notre ami au milieu des scènes joyeuses de la vie civilisée. Je l'entendais, avec une pénible émotion, causer de folles parties avec des amis invisibles et pousser de joyeux éclats de rire.

« Le 24, dès la première heure du jour, je retournai à la tente du malade, que je n'avais guères quitté la nuit précédente. Il me sembla plus calme, et la présence d'esprit lui était même revenue. La faiblesse, dont il se plaignait, était extrême, et j'en fus douloureusement surpris. Impossible de bouger les jambes, ni de faire un seul mouvement. Il me demanda de lui étirer les bras qui commençaient à se paralyser. Comme il se plaignait de la grande chaleur qui régnait dans la tente, je transportai, assisté de six hommes, son lit sous un abri de feuillage que j'avais fait construire le 20. Nous renouvelâmes les draps et, pensant procurer quelque soulage-

ment au malheureux, je le fis laver et lui passai du linge propre... Puis j'allai expédier vivement un déjeuner sommaire. Quand je revins, un quart d'heure après, je le retrouvai les yeux à demi-clos. Par deux fois je lui demandai s'il n'essayerait pas de prendre un peu de lait. Le malade avait perdu connaissance. Il remua à quelques reprises la tête en semblant respirer avec difficulté. Les efforts devinrent de plus en plus pénibles... quelques larmes roulèrent dans ses yeux... puis il s'éteignit doucement. Il était 9 1/4 heures du matin.

« Je ne vous dirai pas la douleur que j'éprouvai à voir mourir aussi misérablement, à la fleur de l'âge et dans toute l'exubérance d'une nature singulièrement trempée, l'excellent et dévoué compagnon dont j'avais partagé si longtemps les dangers et les espérances.

« Ses deux serviteurs et le soldat chargé de gouverner le bateau, assistaient à ses derniers moments et partageaient mon émotion.

« Je fis aussitôt rassembler tous nos hommes, et leur annonçai la funèbre nouvelle.

« Comme le camp n'était guères éloigné de plus de 3 jours de Mtoa, j'avais envoyé, le 22, vers 8 heures du matin, cinq Askaris, porteurs d'une lettre à l'adresse du docteur Palmer, lettre par laquelle je le priai de se rendre immédiatement auprès de M. Popelin.

« Le capitaine mort, je ne voulus point que ses dépouilles reposassent dans un coin perdu de l'Ou-Gouha et résolus de faire transporter son corps à Mtoa, pour l'y enterrer suivant les rites du culte catholique, professé par le défunt. Dans cette intention, nous mîmes à la voile, dans la journée même du 24, vers trois heures de l'après-midi et, favorisés par la brise, nous arrivâmes à Mtoa, le lendemain, 25, à 4 heures du matin.

« Les missionnaires anglais, MM. Griffith et Hutley, firent immédiatement demander au Sultan l'autorisation d'enterrer le corps au sommet d'une colline de l'île de Kassonghé, située en face du village. Mais cet endroit, réservé à la sépulture des chefs du pays, nous fut interdit. On nous en désigna deux autres, parmi lesquels, le cap Kimono, distant d'une vingtaine de minutes, et sur lequel s'arrêta notre choix.

« C'est au sommet des falaises à pic, dominant les flots du

Tanganika que repose le vaillant lutteur, mort à la peine et endormi dans sa jeune gloire. Sa tombe solitaire sera respectée par les indigènes et deviendra, j'en suis persuadé, un lieu de pèlerinage pour les voyageurs qui, après lui, se dirigeront vers le Manyéma. »

OSCAR ROGER.

Et maintenant, essuyons nos larmes. Il faut réagir contre l'angoisse et le découragement provoqué par la fin terrible de vaillantes victimes. Moins nous resterons, plus il faudra serrer les rangs et cuirasser de bronze notre cœur résigné au pire destin.

— L'embarcation de M. Roger avait été annoncée hier, vers 8 heures du matin, au capitaine Ramaeckers.

« Je me rendis aussitôt sur la plage » me dit ce dernier. « Ma lunette d'approche me permit de constater que le bateau qui s'approchait n'était pas le même que celui qui avait emporté nos amis. En ne voyant à bord qu'un seul Européen, de sombres pressentiments m'assaillirent. Mais je me refusai, pourtant, à croire à un irréparable malheur. Sans doute, le capitaine Popelin était resté sur l'emplacement de la future station et nous avait envoyé Roger pour lui rapporter ses marchandises? Lorsque la fatale nouvelle me fut connue, j'ai eu comme une rage de désespoir. Nous y passerons tous, me suis-je écrié ! »

— Le premier abattement surmonté, il a été décidé que Roger se rendrait à Tabora, pour licencier les Askaris du capitaine Popelin. Ces hommes, depuis la mort de leur chef, sont complètement démoralisés et ne demandent qu'à retourner à la côte pour être payés. « Jamais il ne me considéreront comme leur maître » dit Roger.

Et nous sommes complètement de son avis. Cette question d'engagement personnel de l'escorte prend ici une importance capitale. Rarement les soldats africains obéissent au nouveau chef, avec lequel ils n'ont pas traité directement au départ.

Or, Roger, trouvé en détresse à Kisinndé, n'exerce aucune autorité réelle sur l'escorte particulière du défunt, tandis qu'en engageant de nouveaux hommes, il les dominera sans restrictions.

Roger emportera nos lettres pour l'Europe.

Il n'est pas décidé à remplacer, à Tabora, le docteur Van den Heuvel.

— « Cela dépendra, dit-il, des lettres venues de Bruxelles. »

Au cas où, par suite de son départ, je serais obligé de retourner dans l'Ou-Nyaniembé, il tâchera de me recruter une escorte sur la route.

—« En toute éventualité, lui dit notre chef, si d'ici à un mois je ne reçois pas de vos nouvelles, je vous considérerai comme parti et j'enverrai Becker. »

21 juin. — Depuis bien longtemps, nous n'avions plus reçu de nouvelles du docteur Van den Heuvel, chargé de nous transmettre les courriers venant de la côte. Nous savons aujourd'hui la cause de cette longue et involontaire interruption, par une lettre de notre compatriote, écrite à la date du 1er juin. Aussitôt après le départ de M. Sergère — littéralement chassé de Tabora par les mauvais procédés du Gouverneur, contre lequel il va porter plainte auprès du Saïd Bargash—M. Van den Heuvel avait fait un courrier, composé des dépêches de décembre, parvenues après celles du mois de janvier. Quelques jours après, il nous avait expédié le courrier de février, ainsi que 4 fusils Winchester. Mais ses hommes lui sont revenus. Un des leurs avait été tué par les Oua-Chenzis. Abandonnant fusils et colis, ils s'étaient repliés sur Tabora, la route, prétendaient-ils, se trouvant complètement interceptée. Notre compatriote a heureusement pu reprendre le courrier de février, qu'il nous expédie. Les fusils et les autres papiers sont en sûreté chez un homme libre de l'intérieur, où les Askaris iront les reprendre.

Voici quels seraient les motifs de cette attaque, motifs qui nous touchent de très près, et dont nous n'avions aucun soupçon.

Il paraît qu'Amir, l'ancien prisonnier des présides saïdiales, relâché sous condition de mériter sa grâce par ses loyaux services, nous a, au contraire, gravement compromis. Lors de sa halte chez Simba, il a prêté l'oreille à des propositions d'intervention armée, en faveur de cet avide Sultan, contre quelques malheureuses tribus des environs. Une certaine quantité d'ivoire et des esclaves auraient été le prix de ce scandaleux marché. De là, évidemment, le retard anormal apporté dans la marche

des hommes, à nous envoyés par M. Greffuhle. La campagne terminée, et le butin réparti entre les vainqueurs, Amir s'est rendu chez nous où il a reçu congé. Si nous avions pu nous douter de sa trahison, nous l'aurions très certainement fait passer en jugement. Mais le drôle n'a eu garde de se trahir, et a accepté avec empressement la permission de retourner à la côte.

Ce qui nous fâche, c'est que Ghan Mohamed est évidemment son complice. M. Ramaeckers en profite pour s'attacher indissolublement notre Djémadar. — « Amir, lui a-t-il dit, sera infailliblement condamné à la Guéréza, car nous écrirons à Zanzibar. Si tu ne marches pas droit, à l'avenir, je n'aurai aucun scrupule de t'envoyer tenir compagnie à ton digne associé. » Ghan Mohamed, se jetant aux genoux de notre chef et lui baisant les mains, l'a supplié de ne pas le livrer au Sultan et promis de racheter sa faute par un dévouement absolu.

Mais revenons aux causes de l'hostilité des indigènes. Furieux du renfort apporté par nos hommes à l'exécré Simba, les Oua-Chenzis se sont adressés à Nyoungou, important chef de tribu, établi au Sud-Est de Tabora, sur les frontières du Mgonda Mkali. On se rappellera que ce furent ses Rougas-Rougas qui massacrèrent la caravane de l'ingénieur Penrose. Pacte a été fait de détruire sur la route tout ce qui serait Arabe, Européen ou Mgouana. D'un autre côté, les Arabes se plaignent amèrement de notre infidèle et avide Béloutchi, qui leur a fait fermer la seule route possible entre Tabora et Oudjiji. Fait non moins répréhensible, Amir s'est adressé à son frère Souleyman, fixé à Tabora, pour lui demander de la poudre et des balles. M. Sergère, croyant qu'il s'agissait de notre service, avait cru pouvoir autoriser ce Souleyman à réclamer trois barils de poudre, provisoirement déposés chez un résident arabe. Mais M. Van den Heuvel a sommé ce dernier de restituer immédiatement les munitions, ce qu'il a obtenu avec beaucoup de difficulté. Notre compatriote a écrit à M. Greffulhe, pour qu'il s'explique avec Amir, et au besoin lui refuse un salaire peu mérité.

Par suite de ces *impedimenta*, M. Van den Heuvel a été obligé d'attendre le courrier bruxellois du mois de mars, et il nous envoie, en bloc, toute la correspondance arriérée. S'étant vu obligé de distraire 10 soldats de sa petite garnison et de demander au Gouverneur deux Askaris de renfort, il nous prie

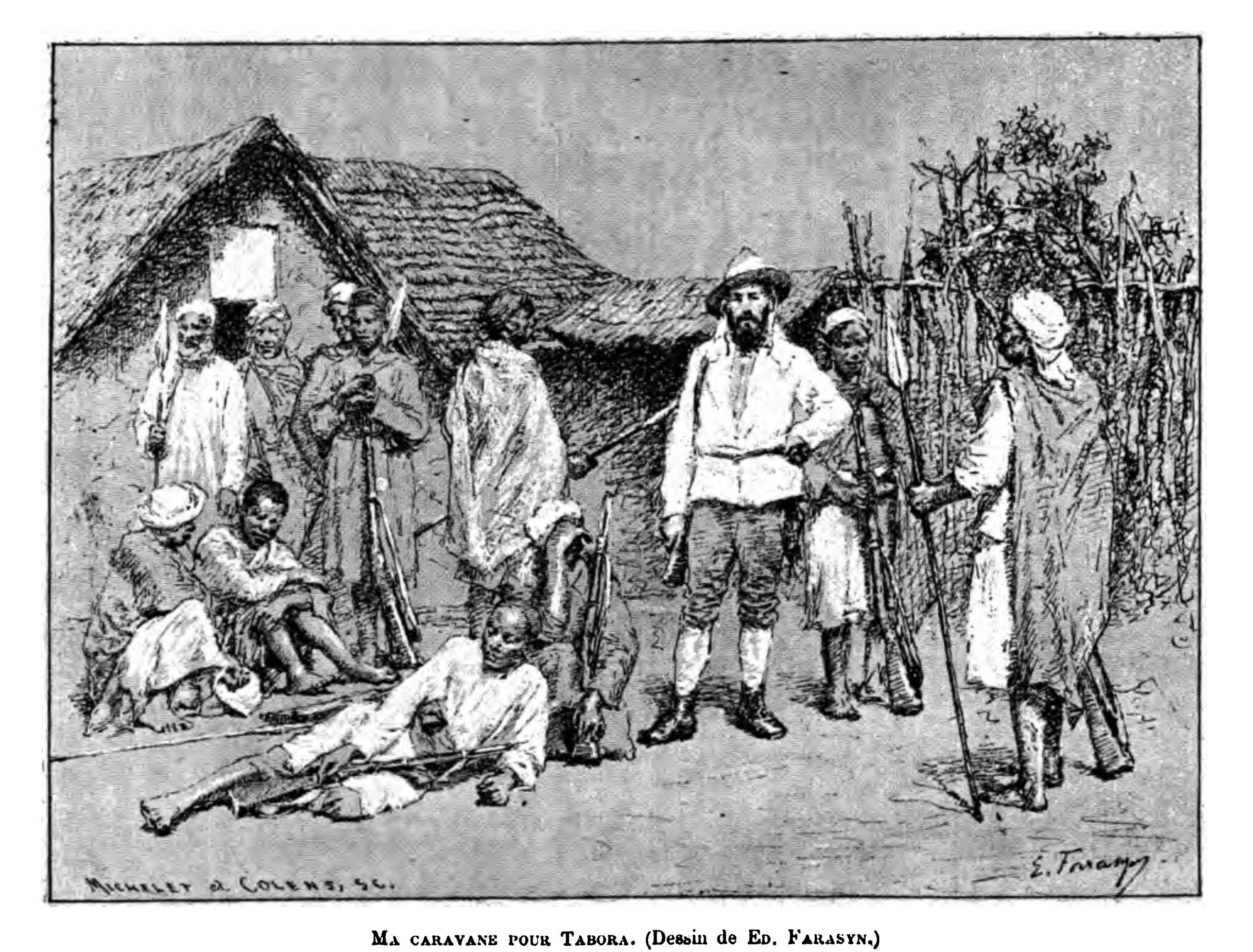
de lui envoyer immédiatement cinq hommes bien armés, pour prendre chez lui la malle d'avril, qui doit être arrivée. Nous leur paierons, pour la route, 2 ou 3 dotis, et il se chargera de leur compter à Tabora la nourriture et le Posho de retour. De mois en mois, nous dépêcherons de nouvelles escouades, afin de régulariser un service, qui, jusqu'ici, a tant laissé à désirer. Il serait difficile au docteur de trouver lui-même des soldats sur lesquels on pût compter.

Le départ de M. Sergère inspire à M. Van den Heuvel des craintes légitimes sur l'avenir de la firme commerciale, fondée avec l'Hindi Séwa, par l'aventureux Marseillais.

Il nous donne, au sujet de cette affaire, quelques détails qui montreront à l'œuvre l'astucieux et dangereux Abdallah bin Nassib.

Nous avons vu, dès le commencement du voyage, que M. Sergère avait expédié à Tabora une immense quantité de marchandises. Spécialement recommandé par Saïd Bargash — peut-être intéressé dans l'entreprise — notre ami avait commencé par entretenir les meilleurs rapports avec l'élément arabe où, bientôt même, il trouvait de nouveaux associés. Disposant à foison d'excellent Mérikani, M. Sergère ne tarda pas à monopoliser, en quelque sorte, le commerce de l'ivoire. Les indigènes, attirés par la qualité supérieure de ses marchandises d'échange, ne se soucièrent plus du Satini, offert exclusivement sur le marché de Tabora, avant l'établissement de la firme nouvelle. Il en résulta un sourd mécontentement parmi les marchands arabes, incapables de soutenir la concurrence, et un complot en règle s'organisa pour forcer M. Sergère à quitter la place.

Pour cela, il fallait le concours secret du Gouverneur et de son frère, seuls capables d'inspirer à l'idiot Séki un ordre d'expulsion. L'intrigue fut très habilement menée. M. Sergère entretenait d'assez bonnes relations avec Souétou, frère du Sultan, établi à une demie lieue de Kouyara. Reconnaissant à ce chef africain une intelligence supérieure à celle de la plupart de ses égaux en puissance, il le voyait volontiers et avait su l'intéresser à ses affaires. Or, Séki avait conçu pour ce frère une haine, perfidement attisée par Abdallah bin Nassib. Il le soupçonnait de vouloir l'empoisonner pour hériter de son Empire, et voyait de mauvais œil tous ceux qui se trouvaient en bons termes avec




MA CARAVANE POUR TABORA. (Dessin de ED. FARASYN.)

Souétou. Le Gouverneur exploita cette situation. Il sut persuader à sa dupe que Sergère conspirait avec le Moinangou et se livrait avec lui à la préparation de philtres malfaisants. Mirambo, d'après l'honnête fonctionnaire, était d'accord avec Souétou et l'Homme blanc, pour partager l'Ou-Nyaniembé et réduire en esclavage toute la population ! Et pour forcer la note, on acheta le témoignage d'une femme qui vint accuser M. Sergère de lui avoir remis du poison pour le mêler aux aliments de Séki ! Ces absurdes dénonciations, semées dans le public, obtinrent le succès voulu. Deux cents indigènes, accompagnant la femme en question, firent irruption dans la maison du négociant marseillais.

Abdallah bin Nassib, feignant de céder à la pression du Sultan, mit M. Sergère en interdit. En présence de pareilles persécutions, il ne restait plus d'autre parti à prendre que d'échapper, par un prompt départ, à une mort assurée. Reste à savoir comment Saïd Bargash appréciera la duplicité de son représentant infidèle.

M. Sergère est assuré de gagner la seconde manche de la partie engagée, et se fait fort de faire rappeler et punir son ennemi. Mais ses projets de commerce sont bien irrémédiablement perdus à Tabora. Il a laissé en souffrance pas mal d'affaires que M. Van den Heuvel, avec son obligeance ordinaire, s'est chargé de terminer pour lui.

Par un contre-coup assez curieux, le docteur, un peu en froid avec les chefs de la colonie arabe, à cause de sa liaison avec le proscrit, a reconquis toutes leurs sympathies. Il jouit même, nous écrit-il, aujourd'hui, d'un crédit illimité, qu'il a soin d'étendre encore, au grand avantage de l'Association.

Bien que le comité de Bruxelles soit averti de la fin malheureuse du lieutenant de Leu, jusqu'ici aucun successeur ne lui est désigné, ce qui contrarie énormément notre ami, pressé de regagner la Côte. Déjà, depuis le mois de janvier, il espérait se voir relever de son poste. Force lui est donc de rester dans l'Ou-Nyaniembé, jusqu'à nouvel ordre, car, par le temps qui court, il ne pourrait abandonner le tembé, refuge de tous les voyageurs en détresse. Beaucoup d'Anglais ont passé par Tabora. Heureusement, l'état excellent de la santé de M. Van den Heuvel lui permet d'exercer largement sa mission hospitalière.

D'après des lettres reçues par lui, les Pères algériens se seraient établis à Mdabourou où les Arabes leur prédiraient mauvaise chance. Ce nid à pirates n'est pas encore purgé de tous ses éléments de désordre.

La marche, vers l'intérieur, de 14 Européens, partis de Bagamoyo, est également annoncée. Mais quels sont les éléments de cette expédition ? Nous l'ignorons tous.

24 juin. — Roger est parti ce matin avec les 23 hommes qu'il va licencier. Le boy de M. Popelin et le seigneur Boniface, guéri de son accident, seront également rapatriés. Nous connaissons dès à présent, assez de Ki-Souahili pour nous tirer largement d'affaire.

J'accompagne notre ami jusqu'au village de Karéma. Il ne pense pas reprendre la Station de l'Ou-Nyaniembé. Cela dépendra des événements. Le plus clair de tout cela, c'est que je puis me tenir prêt à faire mes malles.

Les travaux continuent. Nous fabriquons toujours des matoufalis et nos hommes, enfin au courant de la besogne, sont en progrès.

— La femme d'un des Askaris, ayant été puiser de l'eau à quelque distance de la Station, s' estvue enlever par quatre maraudeurs. Ce rapt audacieux, signalé du haut de la terrasse, a mis toute la colonie en rumeur. Nos hommes se sont mis immédiatement en campagne, armés jusqu'aux dents, pour revenir, le même soir, portant en triomphe la noire Sabine, précédée de la tête et du cœur d'un brigand, embrochés sur des lances. Ces hideux trophées ne nous agréent que tout juste, mais Ghan Mohamed nous conseille de ne pas intervenir dans des représailles, trop profondément entrées dans les mœurs africaines.

— Un désastre ! Pendant que nous ne pensions qu'à nos adobes, les fourmis blanches ont fait le siège de notre vin, couché cependant, à une hauteur raisonnable, sur un rayon spécial. Les murailles, cannelées de traînées d'argile, prouvent la patiente industrie de ces tenaces hyménoptères, dont il faudrait, chaque jour, anéantir les travaux. Des fourmis s'attaquer au vin, le fait peut paraître incroyable ! En réalité, nous ne pourrions affirmer si c'est bien au jus de la treille qu'elles en voulaient. Mais pour

la cire et les bouchons, il n'en reste plus miette. De notre petite provision, hélas! si modeste, le seul reliquat consiste dans trois bouteilles de champagne, encore renfermées dans une caisse.

Les autres bagages, juchés sur poteaux, n'ont pas souffert.

— En fait de nocuité, les rats l'ont longtemps disputé aux fourmis de toutes les couleurs. Nous en étions fort incommodés, jusqu'au moment où nous avons pu nous procurer un couple de chats domestiques, dont la nombreuse postérité suffit à défendre nos victuailles. Sous ce dernier rapport, il y a même excès, attendu que, les rats détruits ou émigrés, nos félins, privés de nourriture, livrent des assauts désespérés à notre garde-manger. Viande ou poisson, ils enlèvent tout, sitôt qu'on a le dos tourné, et les cuisiniers ne peuvent plus laisser traîner le moindre relief.

Il y a aussi des chats sauvages dans les bois environnants. L'un d'eux s'est introduit dans le poulailler, où il a décapité une trentaine de volailles, poules ou coqs chaponnés par Roger. Encouragé par ses premiers succès, l'amateur de cervelles est revenu à la charge. Je me suis embusqué près du théâtre de ses exploits et ai réussi, certain soir, à l'abattre d'un coup de feu, qui a fait accourir tout notre personnel, croyant à quelque nouveau meurtre.

9 juillet. — Les hangars intérieurs, regorgeant d'adobes, il est temps de reprendre la construction de la Maison Centrale, trop longtemps restée en souffrance.

Nos hommes se montrent fort perplexes. La briqueterie leur avait déjà paru si difficile ! Et l'on prétend, maintenant, en faire des maçons! Autant vaudrait réclamer d'un violoniste manchot l'exécution du *Carnaval de Venise!*

Une députation vient m'exposer l'embarras où se trouvent les pauvres diables. Ils demandent qu'on leur fournisse, au moins, des Daouas, pour accomplir les prodiges qu'on exige d'eux. Sans l'intervention des puissances occultes, jamais ils ne s'en tireront!

— « Les vrais talismans, ai-je répondu, c'est l'attention, la volonté et la persévérance. Je serai là pour vous montrer de point en point ce qu'il faut faire, et ça ira tout seul. »

Ils n'en réclament pas moins une chèvre, dont le sang, répandu sur la première pierre, portera bonheur aux travaux et dont la chair sera utilisée, du reste, pour le repas du soir.

Pendant qu'une brigade amène les adobes à pied d'œuvre, quelques Askaris fabriquent, sur mes indications, le ciment, simplement composé d'eau et d'argile, à défaut de calcaire. Je fais disposer les briques, plein sur joint. Des poteaux sont plantés aux angles du bâtiment, et des cordes tendues pour régler l'alignement. Enfin, j'explique l'usage du fil à plomb et indique la manière de joindre les angles, au lieu de juxtaposer simplement un mur à un autre, comme le font les Arabes. La besogne s'organise plus aisément que je ne l'avais cru. Mes hommes sont dans le ravissement. Ils se croient désormais aptes aux métiers les plus compliqués et, le soir, mangent leur chèvre avec un légitime orgueil.

Le bruit des merveilles, réalisées hier, s'est déjà répandu. Nos maçons ont été corner leurs prouesses dans tous les villages voisins. De nombreux habitants de Karéma et de Kafissya accourent pour en juger de visu. Nous les laissons circuler librement sans armes dans la Station.

— Mohamed Biri continue à être la bête noire des Askaris. Un de ces derniers, réprimandé pour quelque infraction à nos ordres, a voulu tirer sur lui. Heureusement, le coup a raté. Le coupable a pris aussitôt la fuite. On s'est mis à sa recherche, mais sans résultat.

Le soir, il est revenu de son propre mouvement, mais seulement jusqu'à la porte du Fort, s'excusant humblement de sa tentative, dans laquelle il prétend n'être pour rien. « Le diable (*Tchiétani*), Satan l'a hanté. » Comme on tardait quelque peu à lui rendre notre réponse, il a pris peur et s'est sauvé de nouveau. Peut-être craignait-il le sort de Makenndé. En considération de son acte de contrition, il en aurait été quitte pour une simple bastonnade. Nous ne l'avons plus revu depuis. Bon voyage !

19 juillet.— Notre ami Siranda est rudement éprouvé. Le feu a pris à son village qui est devenu la proie des flammes. Ce sinistre est d'autant plus à déplorer, que nous tirions de Katamba une grande partie de nos provisions. Allant au devant d'une

demande de secours, à laquelle il aurait pu difficilement se soustraire, M. Ramaeckers a, dès le lendemain, envoyé au malheureux Sultan, 36 yards d'étoffe, trois légers fusils et cinq livres de poudre. Ce don généreux et spontané a causé dans le pays une impression immense. Siranda nous a remercié avec effusion et de toutes parts nous sont arrivés des témoignages d'amitié et de bon voisinage. Les chefs des environs voient décidément qu'ils ont tout à gagner en se mettant bien avec nous.

Le désastre, pourtant, sera vite réparé. Un Boma africain se relève aisément de ses cendres. Avec un peu d'aide encore et Siranda pourra attendre la moisson prochaine. Une partie de ses provisions de réserve a heureusement pu être sauvée.

24 juillet.— Il y aura un mois, aujourd'hui, que Roger est parti pour Tabora. Une lettre de lui, remise par des gens de Kafissya, nous informe que décidément il retourne à la Côte.

L'éducation des Askaris maçons étant faite, je procède immédiatement à mes préparatifs. Pour composer mon escorte, nous engageons 10 hommes de Tchiata, revenus non écloppés de la guerre contre les buffles. J'emporterai peu de colis. Six caisses, tout au plus, et fort peu de provisions de bouche. On en trouve en suffisance sur la route, pour de petites caravanes. Comme matériel de campagne, je me contente d'un lit, de ma tente, de trois fusils et d'une caisse de munitions, indépendamment de l'armement des soldats. Forhan, l'homme de confiance du Djémadar, m'est adjoint.

27 juillet.— Ce soir nouvelle lune. Nous partirons demain, le jour même de l'ouverture du Ramazan.

# CHAPITRE XXI

**Ma caravane. — Et encore, et toujours les Pagazis ! — Festin interrompu. — « *Nani-Oué ?* » — « *Rafiki !* » — Chasseurs indigènes à l'affût sur les arbres. — Une population suspecte. — Galop de buffles. — Brasier contre brasier. — La Boga de Katavi pendant la saison sèche. — Ohanda. — Panique. — Seuls dans le Pori. — Visite d'hyènes. — Nos bagages restent en arrière. — Marche de nuit. — Nous tournons Kaloungou. — Les sangliers. — Perdus ! — Le Tongo indicateur. — Chez Simba.— Mangé par les Pappazis.— Le courrier d'Europe. — Lettres du docteur Van den Heuvel.— J'ai des porteurs sérieux.— Nouveaux travaux de défense. — Oh ! ces tambours ! — Singulière farine ! — Les caprices de Simba. — Maudit ivrogne ! — En plein air. — Une grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.— *L'Ougalla.*— Méprise.— Kakoma. — Les membres de l'Expédition Allemande.— Repos. — M. Reichard. — Priés d'assumer le pouvoir. — Igonda. — Sacrifices humains. — A Tabora.**

28 juillet 1881. — Le départ s'effectue à 8 heures du matin. Je suis accompagné, seulement, de Forhan, de l'interprète Boniface, qui retourne près des Pères, à Bagamoyo, et de cinq hommes d'escorte. Férouzi reste à Karéma, son frère de sang craignant qu'il ne se déprave loin de sa vigilante tutelle. Quant aux porteurs engagés à Kafissya, ils sont venus, dès l'aube, pour prendre mes bagages. Ce n'est qu'après des difficultés sans nombre et des pourparlers interminables, que M. Ramaeckers a réussi à se procurer ces Gombozis. Outre les présents offerts au Sultan, il a fallu traiter, au prix de 3 dotis de Satini et de 2 dotis de Kaniki, par homme. La nourriture reste fixée à un demi doti. C'est énorme, si l'on songe qu'ils n'iront point au delà du village de Simba, où il me faudra les remplacer, Dieu sait à quelles conditions !

A vrai dire, la route laisse à désirer sous le rapport de la sécurité. On se rappelle la conjuration des Oua-Chenzis contre tout blanc, Arabe ou Homme Libre. La colère soulevée par l'intervention d'Amir dans les dernières expéditions de Simba, est encore dans toute son effervescence et les hommes de Kafissya ne se soucient point de l'affronter. Nous allons avoir à traverser des tribus plus qu'hostiles, et toutes sous les armes. Mais à la guerre comme à la guerre ! Où des courriers ont passé, nous passerons !

La distance de la Station à la résidence de Tchiata n'étant guères que de trois lieues et demi, nous y arrivons dans la matinée et dressons nos tentes au milieu du village. Le Sultan, honteux probablement de sa conduite ambigüe à l'égard des Blancs, ne se montre pas. Cependant, nos porteurs ont mis le temps et nos avances à profit pour se saouler de Pombé. Ils réclament maintenant un doti de plus par homme et, dans la soirée, menacent de rompre leur engagement. Voilà les difficultés qui recommencent ! Que je voudrais les tenir en pleine marche, maintenus dans le devoir par la crainte des brigands Certes, je ne céderais pas à leurs insolentes prétentions ! Il est plus d'une heure de l'après-midi, lorsque je parviens à lever le camp. Le visage boursoufflé, et les membres encore lâches, par suite des excès de la veille, mes Pagazis se sont arrachés avec peine de leurs foyers. Ils marchent en titubant sous leur fardeau relativement léger. Au bout de deux heures, je me vois obligé de camper près d'une mare boueuse.

L'aspect général du terrain est morne et désolé, quoique semé de nombreux accidents.

Nous ne voyons qu'arbres rabougris et tordus, arrêtés dans leur croissance par l'incendie annuel des herbes. Sans s'inquiéter de détruire des forêts entières, les naturels nettoient leurs champs en mettant le feu à la paille et aux herbes qui, sans cet expédient, formeraient, il est vrai, des lacis inextricables. Sous l'aile des vents, la flamme dénude en quelques heures d'immenses étendues de territoire, et le sol, déjà si fécond, s'amende encore des cendres couvrant la plaine calcinée.

L'humus noirci laisse percer par intervalles le granit bleu de la seconde couche et, à l'horizon, des traînées rouges prouvent que l'élément destructeur n'a pas encore accompli son œuvre.

Mon premier soin est de m'éponger abondamment. Il faudra me refaire à la marche, après un si long séjour dans une station. Ces deux courtes étapes ont suffi pour me faire venir des ampoules aux pieds. Après avoir graissé mes bas, je prépare à tout hasard mes guêtres pour le lendemain, car il y aura à traverser des endroits marécageux, réfractaires aux progrès de l'incendie. La guêtre en cuir est la seule qui protège contre les ronces et les herbes tranchantes. Celles en toile n'offrent aucune

résistance et, en cas de pluie, se trouvent hors d'usage après la première journée. Convaincu de leur insuffisance, je ne m'en étais jamais servi lors de mon précédent voyage. Je me contentais de simples bas longs, avec la culotte courte, bouclée sur le genou. En ce galant équipage, rappelant celui du chevalier de Croustillac, battant les forêts vierges de la Barbade, je n'évitai point, il est vrai, entailles et écorchures, mais il n'en était ni plus ni moins qu'autrement.

Les pantoufles, elles, ne conviennent qu'à l'usage sédentaire, dans les campements et dans les stations. Rien de mieux, par exemple, pour reposer le pied géhenné par les chaussures de voyage. La question est de les choisir d'une fabrication plus solide que les nôtres. Dans tous les cas, le cuir est préférable aux étoffes, même les plus résistantes.

Pendant que je me livre à mes soins d'hygiène et de toilette, Forhan m'a fait préparer un excellent repas, composé d'un poulet gras, de riz et de patates douces.

—Départ à travers le Pori, à 6 1/2 heures du matin, et campement, vers 11 heures, à proximité d'une mare déjà à moitié desséchée par le Soleil.

Le soir, nous entendons des beuglements plaintifs s'élever des roseaux agités.

Je me précipite avec quelques hommes et, écartant les hautes herbes, nous apercevons un jeune buffle qu'un léopard entame à belles dents.

J'épaule vivement mon fusil, mais, trompé par l'obscurité, je n'atteins que le buffle, qui n'avait plus besoin d'une balle pour mourir. Le félin royal se sauve en nous abandonnant sa proie, dont il n'avait pu dévorer qu'une partie de l'arrière-train. Cette chair nous vient d'autant plus à point que nous n'avions pu nous procurer de volailles à Kafissya.

Etape de cinq heures dans la direction du Nord-Est. Nous cheminions dans la jungle, lorsque nous nous trouvâmes nez à nez avec l'avant-garde d'une troupe d'Africains, s'avançant sans bruit. En pareilles rencontres, le premier mouvement est de saisir son fusil et de tomber en garde.

— « *Nani-Oué?* » Qui, toi? « *Rafiki.* » Ami. C'était une trentaine d'hommes de Simba, se rendant à Kafissya, soi-disant

pour y acheter de la farine. Je les trouve bien nombreux et surtout bien armés pour de paisibles fourrageurs.

A la hauteur de Katakoi, où nous bivouaquons, j'ai tué un énorme buffle, dont la chair, partagée entre soldats et porteurs, ne tarde pas à se boucaner sur entablements de bûches, et exposée au feu.

Près d'une mare boueuse, entourée de végétation, j'ai avisé un chasseur, commodément à l'affût sur une branche d'arbre. Muni d'une lance, pesamment emmanchée d'un bois de Mkouloungou, il attendait, lui aussi, les buffles, qui ne manquent jamais de venir se désaltérer, le soir, aux mêmes endroits et par les mêmes sentiers. Matadors d'un nouveau genre, les indigènes attendent que le gibier soit arrivé,sous l'arbre même d'où ils l'atteignent, sans danger, en plein dos. Il n'est pas rare de voir l'arme, dirigée verticalement, et d'un poids énorme, transpercer l'animal de part en part, sans même éveiller la défiance de ceux de ses compagnons, déjà arrivés à l'abreuvoir.

Les indigènes de Katakoi nous inspirent assez peu de confiance. Ce sont eux, en effet, qui lors de notre premier passage, avaient retenu prisonnier un de nos hommes, envoyés en fourrageurs.

D'après les renseignements postérieurs, leur principale ressource consisterait à écumer le Pori. De l'élévation où nous sommes campés, nous les voyons se rassembler par petits groupes sur la lisière des bois, comme dans l'intention de nous tendre quelque embuscade. Nous leur avons fait signe d'approcher, ce qu'ils ont fait d'un air assez sournois, et je leur ai abandonné la carcasse de notre buffle pour leur ôter l'envie de s'approprier quelque chose de plus précieux. Mais comme il ne faut guères compter sur la reconnaissance de l'Africain, toute la nuit nos hommes se sont relayés pour faire bonne garde.

— De Katakoi à Ougoué, encore cinq heures de marche, dans la direction de l'Est 1/4 Nord. Nous tombons sur un immense troupeau de buffles noirs, heureusement pris en queue.

Troublés dans leur sécurité, les lourds ruminants se relèvent d'un bond et commencent une course folle. Leur masse impo-

sante et sombre, balayant tout sur son passage, disparaît bientôt au milieu d'épais nuages de poussière.

La terre tremble à leur terrible galop, accéléré encore par nos coups de feu, et qui sillonne la jungle d'une large trouée. Il est fort heureux que nous les ayons abordés du bon côté, car nous n'aurions plus eu matière à rire de la déconvenue des soldats de Tchiata et de Kongoa, piteusement culbutés sur le chemin de la victoire.

Mais un autre danger s'avance avec une effrayante rapidité.

La prairie brûle et le vent, soufflant avec force, pousse vers nous les tourbillons de flammes et de fumée. De l'élévation où nous nous sommes arrêtés, nous voyons s'approcher le rouge incendie.

Comme le *Chasseur de daims* de Fenimore Cooper, nous nous hâtons d'allumer les herbes les plus proches, et nous réfugions sur la partie de la jungle encore fumante.

Il n'était que temps !

Le brasier s'arrête faute d'aliment, se divise et, nous enveloppant un instant d'un cercle féerique, poursuit sa marche impétueuse pour s'éteindre, en grésillant, dans le premier marécage.

— Partis d'Ougoué, vers 6 heures.

La Boga de Katavi, complètement inondée lorsque nous y passâmes l'an dernier, n'est plus rafraîchie, aujourd'hui, que par quelques flaques stagnantes. Ruminants et pachydermes, pataugeant dans la plaine, en temps de Massika, ont laissé dans le sol des empreintes profondes qui, durcies par le Soleil, rendent le sentier presque impraticable.

A la première ondulation de terrain, nous nous arrêtons pour prendre quelque nourriture. Il est deux heures du matin. Eloignés de toute eau courante, nous en sommes réduits à creuser le sol pour obtenir un liquide fangeux, dont mes hommes se contentent pour cuire leur bouillie de sorgho.

Nous nous remettons en marche pour camper, vers trois heures, près d'une petite rivière, coulant à une couple de lieues en deçà du village d'Ohanda. De grands troupeaux de buffles, de girafes et de sangliers parcourent la plaine.

Nous avons même relevé quelques traces d'éléphants, recon-

naissables à la largeur des empreintes et aux *laisses*, semblables au crottin de quelque gigantesque cheval.

— Vers huit heures du matin, nous dépassons Ohanda. Les habitants nous entourent et ont, avec nos porteurs, certains conciliabules, dont le sujet ne tarde pas à nous être expliqué. En effet, au bout d'un quart de lieue, nous voyons les Pagazis déposer leur fardeau.

Ils refusent résolument d'aller plus loin, certains, prétendent-ils, d'être assassinés par les gens de Kaloungou. Ni exhortations ni menaces n'ont raison de leurs terreurs.



Un solitaire.
(Dessin de A. Heins.)

Le désordre augmente à l'arrivée d'un indigène d'Ohanda, dépêché sur nos traces par le Sultan.

Cet homme est chargé de nous avertir que des troupes de Rougas-Rougas campent à Kaloungou, dont ils infestent les environs. Une petite caravane comme la nôtre courrait, nous mande-t-il, au devant de sa perte en excitant témérairement leur cupidité.

Je ne fais que rire de cet avis, car Forhan me répond de ses hommes.

Mais nos porteurs, décidément saisis de panique, prennent la fuite dans la direction du village. Je les attends vainement jusqu'au soir, et me trouve obligé de camper en plein Pori.

— Avec ma petite escorte, nuit d'alertes!

Jamais les hyènes ne se sont montrées plus nombreuses et plus affamées.

L'une d'elles a poussé l'audace jusqu'à s'introduire dans ma tente et à enlever, sous le lit même où je reposais, un reste de volaille réservé pour mon déjeuner. Les cris des hommes m'ont réveillé en sursaut. Je leur ai recommandé d'effrayer la bande rapace, en lui jetant des tisons enflammés. Mais les hyènes revenaient toujours à la charge. J'ai pu cependant me rendormir. Quant aux Askaris, ils ont été toute la nuit sur pied.

A toutes mes sommations, les Pagazis répondent par un refus catégorique.

J'ai envoyé plusieurs fois pour les rappeler au devoir, mais les drôles, se sachant entourés d'amis, se moquent de mes injonctions. Il est évident, pour moi, que les habitants exploitent cette couardise pour me forcer à remiser mes bagages à Ohanda. Et c'est par là que je me vois bien forcé de passer. Leurs premières prétentions sont énormes. Ils demandent un fusil, de la poudre, des balles, etc.

Toute la matinée se perd en impatientantes négociations. Finalement, je consens à me dessaisir de 10 dotis d'étoffe. Boniface, encore un peu souffrant de ses blessures, restera commis à la garde de nos modestes trésors. Encore quelques saignées comme celles-là, et je n'arriverai jamais à destination. Mais j'aurai soin de faire connaître au capitaine Ramaeckers la défection de mes Pagazis, afin qu'il se fasse restituer l'étoffe payée en trop. Il serait d'un détestable exemple de nous laisser gruger ainsi.

Nous voilà donc, sept hommes, seulement, mais bien armés et résolus pour pousser jusqu'à Simba, où je trouverai, il faut l'espérer, des porteurs plus braves et plus honnêtes.

Le danger fût-il réel, je ne pouvais m'y arrêter. On ne ferait pas un pas, dans ce pays de larrons et d'assassins, si l'on prêtait l'oreille aux bruits alarmants propagés le long de la route.

— La nuit est tombée et il fait un clair de lune superbe. Aux abords de Kaloungou, nous prenons toutes les mesures de prudence commandées par la situation. Ce village jouit, en effet, d'une réputation détestable et il y a lieu de se tenir sur ses

gardes. Vers 9 heures, nous approchons dans le plus profond silence, mais en nous tenant à distance respectueuse du Boma. J'estime que, même en l'absence des Rougas-Rougas annoncés, les villageois pourraient, à cette heure de nuit, trouver notre arrivée insolite et venir nous attaquer en masse.

Contourner le village à droite serait impossible, à cause des nombreux indigènes qui dorment à la belle étoile sur leurs champs. Nous effectuons, sur deux points différents, le passage de la rivière, peu profonde à la vérité, mais assez large et hérissée d'herbes épaisses, entre lesquelles, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, nous nous frayons péniblement un chemin. Sur l'autre rive, des sangliers se lèvent précipitamment et, venant grogner tout près de nous, font mine de barrer le passage. Un coup de feu les mettrait en fuite, mais donnerait aussi l'éveil à la population hostile que nous voulons éviter. C'est à coups de lance qu'il faut les déloger de leur position.

L'un d'eux, plus obstiné que les autres, tombe frappé à mort par Forhan.

La chair des sangliers étant fort malsaine, dans ces régions où la loi de Mahomet a de si légitimes applications, nous ne nous chargeons point de ce gibier, cher aux gourmets d'Europe.

Kaloungou, heureusement dépassé, nous marchons encore jusques vers 11 heures de la nuit, mais l'instinct des localités, cependant si vif chez mes hommes, est cette fois complètement en défaut. Pousser plus loin ne ferait que nous égarer davantage. Nous cherchons donc un campement abrité, derrière un pli de terrain, allumons un feu pour nous sécher et, après avoir placé des sentinelles, nous endormons, les pieds tournés vers la flamme discrètement alimentée.

—Le lendemain, à 5 heures, la petite escorte est debout. Tout danger n'a pas disparu et il s'agit d'ailleurs de nous orienter. Au bout de deux heures, nous y parvenons, grâce à un Tongo, que je me souviens d'avoir rencontré l'année dernière, et qui nous remet dans la bonne voie. Cheminant depuis hier, sans avoir échangé une parole autrement qu'à voix basse, nos Askaris causent et rient avec animation, en s'applaudissant de leur adroite manœuvre. J'expédie l'un d'eux en avant pour prévenir Simba de notre arrivée. Vers 11 heures, nous entrons dans le Boma. Le Sultan, qui a mis à ma disposition un de ses anciens tembés, vient

me voir et je lui explique ma situation. Il me promet de me fournir des hommes pour le lendemain.

— Lecteurs trop chatouilleux, qui vous plaignez amèrement d'une piqûre de mouche ou de cousin, vous ne connaissez pas l'étendue de vos félicités! Toute la nuit, j'ai été dévoré vivant par les Pappazis, affreux et gros insectes, qui abondent dans les vieilles constructions indigènes, et dont la morsure fait enfler la peau, en provoquant des démangeaisons intolérables. Je préfère encore les hyènes de l'autre soir! Ce vieux brigand de Simba nourrit assurément à mon égard des desseins homicides.

Mais non, je le calomnie. Il vient de m'envoyer un de ses Nyamparas, qui me fournira 10 porteurs pour aller quérir nos bagages à Ohanda. Prix, 2 dotis pour lui, et un demi-doti par homme. C'est raisonnable. Seulement, ils ne pourront partir que demain.

Entretemps, Simba me fait porter deux poules et du riz, qui sont les bienvenus, et valent un doti de cotonnade à l'heureux messager. Les Pappazis ont repris en conscience leur nocturne besogne. Je n'ai pas sur le corps une place qui leur ait échappé!

—Après tant d'ennuis, il m'écheoit une agréable surprise. Le courrier de la Côte, chargé des nouvelles de Tabora, nous a croisés en route, venant par un chemin différent, et M. Ramaeckers l'a envoyé immédiatement sur mes traces. Grâce aux retards, que je maudissais tout à l'heure, je puis me délecter aux nouvelles si longtemps attendues! Trois, quatre lettres!... Voilà de la joie sur la planche pour tout un trimestre!

M. Ramaeckers m'envoie, ouverte, la lettre que lui adresse M. Van den Heuvel. Encore dans l'incertitude au sujet de mon départ, le docteur insiste plaintivement pour se voir remplacer à Tabora.

Le 11 juillet, il a reçu la visite de Roger, qui s'était offert à le remplacer pendant quelques mois. Mais celui-ci, comme nous le savons déjà, a fait valoir la nécessité de se ravitailler à Zanzibar et de s'y reposer quelques semaines.

Il a essayé, mais vainement, de persuader à M. Van den Heuvel qu'une prolongation de séjour dans l'Ou-Nyaniembé ne pouvait que mettre tout le monde d'accord. « Permettez à l'ami Becker, écrit le docteur exaspéré, de venir ici avec armes

et bagages, pour commencer la chère existence contemplative dont j'ai le ventre plein! » M. Van den Heuvel réclame un sextant, un chronomètre et tous les instruments qui seraient en double à Karéma. Il demande, en outre, un Manuel du voyageur et un costume en coutil du capitaine Popelin,—son vestiaire particulier se trouvant complètement hors d'usage, — et me recommande d'emporter le plus d'outils possible, attendu que les Arabes, connaissant mes aptitudes de *Foundi* (forgeron) s'apprêtent à me donner de la besogne.

Tous ces objets me sont envoyés par notre chef, à l'exception de mes outils, emballés, restés à Ohanda.

Le docteur joint à son courrier une lettre à mon adresse ou il fait jésuitiquement valoir tous les avantages d'un séjour enchanteur... qu'il brûle d'abandonner : « Battez trompettes, sonnez tambours, m'écrit-il, et arrivez en grand équipage à Tabora. C'est ici votre vraie place. Vous aimez bien les beaux tapis turcs : j'en ai deux superbes, qui couvrent mon Barza. Vous ne boudez pas à grasse cuisine : maître souverain de l'empire, dont je vous cède l'investiture, vous pourrez vous nourrir succulemment et vous engraisser à la façon d'un premier prix de Sarlabot. Pendant la sieste, vous sentirez votre épiderme doucement flatté par le zéphyr artificiel d'une feuille de bananier qu'une gracieuse enfant de l'Ou-Nyamouézi se fera gloire d'agiter sur votre front auguste. Roger m'a assuré que vous ne demanderiez pas mieux que de vous déplacer. J'écris instamment au capitaine Ramaeckers pour qu'il vous délègue ici. Seulement, ne me faites pas languir trop longtemps ! »

M. Van den Heuvel me traite en épicurien.

Je ne suis cependant rien moins qu'un sybarite, et si je désirais aller à Tabora, c'était bien pour y faire énergiquement œuvre de mon cerveau et de mes mains.

Le matariche, ou courrier, est arrivé en compagnie de 10 porteurs, envoyés par l'impatient docteur pour transporter mes bagages. Leur Kirongozi, ayant appris que ces derniers étaient restés à Ohanda, a voulu les y reprendre, mais le chef du village s'y est opposé, alléguant, avec raison, ne pouvoir les délivrer que sur mon autorisation expresse. Quoique contrarié de ce nouveau retard, je ne puis blâmer les scrupules de

l'honnête Sultan. Aujourd'hui, dès 7 heures du matin, les porteurs sont partis avec 4 soldats de l'escorte, pour chercher mes bagages en souffrance. Le courrier, Forhan et un homme de confiance, restent seuls au village, où je les ai retenus, et dont je fais le tour en manière de passe-temps.

L'ancienne palissade a disparu pour faire place à une ceinture de constructions, reliées par un remblai de terre argileuse et rougeâtre, que consolide une double muraille de bois. Le tout forme une enceinte continue, couronnée de créneaux et percée de meurtrières. La bête hargneuse et malfaisante n'a pas perdu de temps pour fortifier son terrier.

Il y a fête au Boma, à l'occasion d'un mariage de la haute. Le tambour bat depuis trente six heures, accompagnant la danse enragée des gens de la noce, qui n'ont pas lâché pied un seul instant. Du moment qu'il s'agit de s'amuser, l'Africain déploie une incroyable force de résistance. Ce n'est qu'au travail qu'il boude systématiquement. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, par suite du vacarme. Décidément, ils aiment bien le tambour par ici! Déjà, la première fois, nous avons eu l'occasion de nous en apercevoir. Pour échapper à la vermine, je me suis couché sur le Barza. Les Pappazis déroutés n'ont donné que par petits groupes. J'étais si fatigué, d'ailleurs, que j'aurais dormi dans une fourmillière, et que le sabbat, qui vient seulement de finir, n'a pu troubler mon repos.

— Les 30 hommes, rencontrés inopinément dans la jungle, se rendant à Kafissya, sont revenus, rapportant, en guise de farine, trois femmes qu'ils ont enlevées. Je me doutais bien qu'il y avait anguille sous roche. Ce n'est pas tout à fait sans raison que les gens d'Ohanda se défient des brigands. Mais il n'y en a point qu'à Kaloungou.

Un peu après, voilà porteurs et Askaris qui débouchent, chargés de mon bagage au grand complet ! En moins de 28 heures, ils ont fait 24 lieues, quoique obligés de prendre, aux environs de Kaloungou, les mêmes précautions dont nous nous étions si sagement avisés. Avec des gaillards de cette trempe, nous allons marcher bon train.

Aussitôt, je fais porter à Simba le présent que je lui destinais. N'ayant plus besoin de ses hommes, rien ne me retient dans cet

insipide séjour. Je me trompe. Il faut compter avec les caprices du maudit vieillard. Simba est ivre. Une simple pièce d'étoffe de couleur ne lui suffit plus. Forcément, je dois attendre jusqu'à demain pour reprendre de nouveau et fatigants pourparlers. Si je tenais ce particulier en rase campagne, avec quelles délices je lui administrerais une volée de bois vert !

— Simba ne dessoule pas. Le lendemain, ses exigences croissent avec l'ivresse. Son Nyampara en chef vient me faire part de ses dernières prétentions. Il veut ma tente, il veut mon lit, il veut ma chaise, mon revolver, que sais-je ! Entre chaque cruche de Pombé, et pendant qu'au bruit des gongs, les femmes de Kafissya déploient leurs grâces, devant le royal ivrogne prédestiné au *delirium tremens*, il ajoute quelque article à sa liste. Il faut temporiser. Lorsqu'il aura cuvé son liquide, peut-être se montrera-t-il plus raisonnable.

—C'est décidément l'époque des guerres. Dans la direction du Sud, deux villages sont aux prises. D'ici, on entend distinctement les coups de feu. Le soir venu, les demandes se renouvellent absurdes, inadmissibles, entraînant de fatigants chaouris. Ma patience est soumise à une rude épreuve. Je fais demander à Simba s'il entend me dévaliser complètement. Enfin, vers 7 heures, je parviens à m'en tirer, moyennant 6 dotis de Satini, une pièce d'étoffe de couleur, une assiette et un vieux caleçon rouge. C'est énorme, pour une petite caravane comme la mienne, d'autant plus que j'ai emporté fort peu de marchandises, à peine 216 yards !

Après m'avoir plumé sans vergogne, Simba, redevenu tout sucre et tout miel, m'accable de ses protestations d'amitié. Il offre de donner une garde d'honneur à son Frère Blanc, pour le conduire dans le bon chemin « car, ajoute-t-il, il y a beaucoup de Rougas-Rougas sur la route. » Je ne puis m'empêcher de sourire. La gredinerie de cet homme a des côtés plaisants.

—« Non, non, point d'escorte, ai-je répondu dans le style local. Nous ne sommes point des femmes pour avoir peur des brigands. Tous les Rougas-Rougas ne battent pas le pays. Il y en a d'assez réussis, à poste fixe, par exemple dans les Tembés royaux ! »

— Il s'agit de rattraper le temps perdu. Après 5 jours de

halte forcée, nous nous remettons en chemin vers le Nord, un peu avant 7 heures du matin, et nous campons, vers midi[1], près d'un Tongo, dont l'eau, quoique blanche, est suffisamment potable. Afin d'éviter le village de Mounié Pambala, particulièrement monté contre les caravanes arabes et européennes, depuis les exploits d'Amir, nous avons suivi la route, située au Nord de celle communément adoptée.

Le thermomètre centigrade accuse 34 degrés à l'ombre de ma tente. J'éprouve une satisfaction indicible à bivouaquer en plein Pori, loin des villages, soi-disant hospitaliers, où l'on n'a d'autre souci que de vous tondre à vif. Assis au milieu de feux pétillants, autour desquels s'accroupissent soldats et porteurs, fatigués, mais non abattus d'une longue traite, je fume ma pipe avec une sereine volupté. Le gibier est assez rare sur ce point. On y trouve encore des hyènes, mais elles ne s'aventurent point à faire des excursions dans notre camp.

— Cinq heures. Debout et en route ! Mes nouveaux porteurs marchent admirablement. Ils n'ont cependant reçu que 4 dotis pour tout le voyage aller et retour.

La direction du Nord-Nord-Est incline vers l'Est-Nord-Est. Vers 10 heures, nous croisons une quinzaine d'hommes de Simba, revenant de Tchem-Tchem. Peu de temps après, nous campons dans le village de Karimba, dont le Sultan me demande, comme Hongo, un doti d'étoffe. Encouragé par la facilité avec laquelle j'ai imprudemment cédé à ses premières et modestes exigences, il revient à la charge. C'est deux, puis trois, puis quatre dotis qu'il réclame, et puis encore, de la poudre en quantité, faute de quoi nous sommes menacés d'être retenus pendant trois jours. Je lui fais répondre qu'il n'obtiendra pas une chouka de plus et que, pour ce qui est de la poudre, nous lui enverrons tant et plus, ainsi que du plomb, s'il s'avise de vouloir s'opposer à notre départ.

Avant de me prononcer aussi résolument, j'avais pris l'avis de mon escorte unanime à trouver exorbitantes de pareilles prétentions, de la part d'un infime chef de bourgade dont nous ne ferions qu'une bouchée.

La menace a porté fruit. Notre départ s'effectue, avant six heures du matin, sans ombre d'opposition. Nous nous dirigeons vers le Nord-Nord-Est.



Chasseur nègre a l'affût.
(Dessin de A. Heins.)

Matita se présente vers 10 heures et, à midi, nous campons sous Magogo.

— La zone des mendiants est passée. Les habitants ne nous réclament plus d'étoffe. Départ à 5 heures (direction Est-Nord-Est). Halte, pour déjeuner, dans un petit village de la route. Nous repartons d'un pied léger, pour nous arrêter encore au bord de l'Ougalla, affluent du Malagarazi, lequel se jette, à son tour, dans le Tanganika. Nous traversons la rivière, vers 6 heures du soir, par une température de 25 degrés centigrades, et allons camper près d'un Tongo, situé d'un tout autre côté que la route, suivie l'année dernière, pour arriver à Karéma.

Il faudra fournir double étape, en partant au milieu de la nuit. La caravane se remet en marche vers une heure.

Boga fertile en palmiers borassus, en caoutchouc et en tamariniers. Au point du jour, nous arrivons en vue d'Itamboua, dont les habitants, mis en alerte par cette apparition matinale, se portent en armes à notre rencontre, croyant que nous sommes venus pour surprendre et attaquer le village. Mais à peine ont-ils aperçu le Mouzoungou, que les dernières ombres ne leur avaient pas permis de reconnaître, qu'ils nous saluent avec cordialité et rentrent dans le Boma en riant de leur méprise.

A ce qu'il paraît, les Européens sont ici en odeur de sainteté. On voit bien que nous approchons de Tabora. Nous poursuivons, sans nous arrêter, par une campagne plantée de frênes, de myrthes, de lauriers-roses et d'arbres épineux, sur lesquels volent des bandes de pigeons blancs et gris. Enfin, vers midi, nous arrivons à Kakoma, assez éreintés de cette longue course.

— Deux anciennes et bonnes connaissances, MM. Böhm et Kaizer, de l'Expédition Allemande, établis momentanément dans ces parages, viennent me recevoir. Je vous laisse à penser les exclamations de surprise et les cordiales poignées de main. Ces messieurs ont ici une habitation, confortablement aménagée, dont ils me font les honneurs. On tue la chèvre grasse, et le reste du jour se passe en joyeuses conversations. Mes hommes sont venus me prier de leur accorder un jour de repos, et leur supplique concordait trop bien avec mes convenances particulières pour que je lui fisse mauvais accueil. Les pauvres diables

ont largement gagné, d'ailleurs, cette halte désirée par tous.

Depuis le mois de novembre 1880, MM. Böhm et Kaizer n'ont bougé de Kakoma que pour rayonner dans le fertile et intéressant district, baigné par les flots de l'Ougalla. Les ayant conduits à destination, le baron von Schöler a regagné la Côte, après avoir acheté les maisons indigènes destinées à les loger, eux, leurs six boys et les bagages de l'expédition. Mais comme faute d'un saint, l'église ne chôme point, ces messieurs n'en ont abordé et poursuivi que plus librement leurs importants travaux scientifiques. Au docteur Kaizer reviennent les observations ayant trait à l'astronomie, à la météorologie et à la géodésie. M. Böhm s'occupe de zoologie, de minéralogie et de botanique. Déjà plusieurs caisses d'animaux empaillés, d'oiseaux et d'insectes, d'herbiers et d'échantillons de toutes espèces ont été expédiées à la Côte, en destination du Musée de Berlin. Ils me chargent d'en emporter deux, nouvellement complétées, et de les confier à la première caravane qui partira de Tabora pour Bagamoyo.

M. Reichard, avec lequel nous avions déjà fait connaissance à Zanzibar, est en ce moment à Igonda, où je le trouverai en plein travail d'organisation. En effet, le dernier Sultan de ce village étant décédé, les habitants sont venus offrir aux membres de la Colonie allemande de se charger bel et bien de la direction des affaires. On peut juger si cette ouverture a été acceptée avec empressement.

Une pareille démarche, sans précédent en Afrique, n'était pas seulement inspirée par un secret besoin de protection contre les chefs voisins, plus ou moins imbus de la crainte des Européens, mais encore, et surtout, par d'éminents services rendus à toute la population environnante. La présence de ces messieurs a produit ici des miracles, et c'en est un bien extraordinaire que l'abandon complet d'une hostilité, pour ainsi dire innée, remplacée par la plus naïve confiance. M. Reichard joue ici le rôle d'une Providence au petit pied. Homme de grandes capacités, d'énergie et d'initiative, il n'a profité de sa fortune que pour s'assimiler la plupart des métiers connus, dans lesquels il se perfectionne avec passion. On le voit tour à tour architecte, charpentier, maçon, constructeur de navires, forgeron, agriculteur ou mécanicien. C'est à lui que ses camarades doivent le bateau servant à leurs excursions sur l'Ougalla. De toutes

parts, les indigènes accourent vers lui pour le mettre cavalièrement à contribution. Actuellement, il est occupé à faire bâtir la maison que la Colonie allemande tout entière ira occuper à Igonda, car ici, malgré l'abondance des bananes, il est assez difficile de se procurer des vivres. M. Reichard rassemble avec assiduité une magnifique collection ethnographique, également destinée au Musée de Berlin. Il se serait volontiers livré au commerce de l'ivoire, mais la proximité de Tabora rend assez scabreuse, sinon impossible, l'exécution de ce projet. Les Arabes sont fort jaloux d'une spécialité, considérée par eux comme un privilège, et se montrent peu scrupuleux lorsqu'il s'agit de débarrasser le marché d'un concurrent étranger. A preuve M. Sergère, et la façon dont on s'y est pris pour le renvoyer à la Côte.

C'est dans la propre maison, achetée par le baron von Schöler pour M. Reichard, que ses amis m'ont confortablement installé. Comme il nous faudra partir demain, dès l'aube, je prends congé de mes charmants hôtes, dont je réclame, à charge de revanche, les visites à Tabora.

De fait, nous allons être presque voisins, car un voyage de trois ou quatre jours ne compte guères en Afrique.

—Départ à 6 1/2 heures. Nous passons devant plusieurs petits villages et campons, vers midi, à Koi-Moina-Nyaghi. Mêmes heures de départ et d'arrivée.

A Igonda, en signe de deuil, les femmes vont barbouillées de farine, et les hommes, le fer de lance tristement incliné vers le sol. Je trouve M. Reichard fort ennuyé. A la suite de la mort récente du Sultan, des sacrifices ont eu lieu sur sa tombe. Quatre jeunes filles, assommées de coups de bâton, ont péri, quoi qu'ait fait notre ami pour empêcher cette exécution barbare. Son influence, complète en toute autre chose, se brise contre des superstitions, enracinées depuis plusieurs siècles d'ignorance et de mépris de la vie humaine.

Un Chef ne peut pas descendre, seul, au séjour des ombres. Il lui faut une suite et un état de maison. Les indigènes s'accusent même de tiédeur pour n'avoir sacrifié que quatre victimes en l'honneur de leur Sultan décédé. M. Reichard espère arriver à abolir ces horribles coutumes, qu'il n'a pu s'empêcher de flétrir hautement auprès de ses administrés volontaires.

Quant à prétendre s'y opposer, avec les moindres chances

de réussite, c'est à quoi, actuellement, il ne faut pas même songer.

Après un pressant « au revoir » je reprends le sentier suivi en novembre dernier. Quinze lieues, à peine, nous séparent de Tabora. Je les franchis, en deux étapes, et, le 22, à midi, je serre la main du docteur Van den Heuvel, émerveillé de ma célérité.

FIN DU PREMIER VOLUME

# APPENDICE

LES

# PREMIÈRES EXPÉDITIONS BELGES

## EN AFRIQUE

# AUX LECTEURS

Quoique notre relation de la troisième expédition belge renferme bon nombre de détails rétrospectifs, nous avons cru devoir la renforcer d'un abrégé anecdotique de celles qui lui ont frayé la voie, ou se sont poursuivies concurremment avec elle.

Nos lecteurs pourront embrasser, ainsi, l'ensemble des âpres débuts de l'Œuvre Africaine, issue du prévoyant génie d'un Prince qui figurera, dans l'Histoire, comme un des champions, les plus noblement désintéressés, de l'Humanité et du Progrès.

Un travail spécial, placé à la fin du second volume, dira les efforts réalisés, sur les rives du Tanganika, par le capitaine Storms, notre successeur dans le commandement de Karéma.

Négligeant les descriptions qui auraient fait double emploi, nous avons suivi nos compatriotes pas à pas, tantôt résumant quelque étape, qui n'aurait appris au lecteur aucun fait nouveau, tantôt leur laissant typer, eux-mêmes, les phases caractéristiques de leurs odyssées respectives, ou noter sur le vif un trait de mœurs intéressant.

Les éléments de ce long travail nous ont été fournis, tant par les rapports envoyés à l'Association, et publiés dans son Bulletin, que par les Conférences, à leur retour à Bruxelles, des capitaines Cambier et Storms.

Pour le reste, nous avons eu recours à nos renseignements particuliers et aux indications de nos chers compagnons de luttes et de traverses, sur le continent Mystérieux.

Puisse cet humble hommage contribuer à mettre leur dévouement en relief, et augmenter la part d'honneur due à ces vaillants, qui ont été si longtemps à la peine !

Nous nous sommes gardé de modifier, en quoi que ce soit, les passages où la manière de voir de nos amis semblait s'écarter de la nôtre. Les seuls changements que nous nous soyons permis, portent sur les noms locaux, mis, par nous, en rapport avec la prononciation française, sans tenir compte de l'orthographe de M. Steere, le prélat-linguiste anglican.

Grâce à cette simplification, nos lecteurs pourront suivre, avec plus de fruit, la carte-itinéraire jointe au présent ouvrage, et où toutes les indications géographiques sont phonétiquement renseignées.

J. B.

---

# I. — L'AVANT-GARDE

**MM. Crespel, Maes, Cambier et Marno.**

La première expédition belge, en Afrique, quitta Bruxelles le 15 octobre 1877 et débarqua à Zanzibar le 12 décembre suivant. Elle se composait de M. Louis Crespel, capitaine au 2me régiment de ligne, de M. Ernest Cambier, lieutenant au 8me régiment de la même arme, de M. Arnold Maes, docteur en sciences naturelles, et de M. Marno, voyageur autrichien, qui avait fait précédemment, de 1874 à 1876, deux voyages au Soudan et un troisième au pays des Niams-Niams.

Nos compatriotes s'installèrent, au bord de la mer, dans une maison mise gracieusement à leur disposition par le Saïd Bargash, qui leur accorda, quelques jours après, une audience particulière et leur donna, pendant toute la durée de leur séjour, des preuves constantes de sa bienveillance.

Absorbé par les détails d'organisation, le commandant Crespel n'a malheureusement point laissé de journal de ses impressions, mais M. Cambier — comme s'il se doutait du rôle important qu'il était appelé à jouer — a tracé un croquis très vivant de l'île de Zanzibar, où, à son arrivée, la colonie européenne ne comprenait « que 35 personnes, abstraction faite des équipages des navires de guerre et de commerce. » Il est vrai, qu'à son retour, il trouva ce nombre de résidents plus que triplé.

**Zanzibar.**

« Avec ses habitations étranges et ses costumes pittoresques, dit M. Cambier dans son attachante conférence, Zanzibar présente un cachet tout différent de celui des villes d'Occident. La plus grande animation règne partout. Au bord de la mer, les portefaix transportent les colis débarqués par les malles ou par les navires de commerce. Presque toujours deux par deux, ils courent en sautillant et en répétant continuellement les mêmes mots, sur le même rythme monotone : — « *Allumez* » dit le premier, « *La pipe* » répond l'autre. Et ils marquent ainsi la cadence de leurs pas courts et précipités. Le fardeau est souvent déposé depuis longtemps, qu'ils continuent à psalmodier machinalement leur insipide refrain. Les marchands discutent bruyamment sur les quais, tandis que les agents de la douane interpellent à grands cris les ouvriers du port. Les négrillons et les jeunes négresses sillonnent les rues, portant sur leur tête les pierres de corail qui servent à construire la maison du Maître. Des bandes d'Arabes, tambours et fifres en tête, se rendent à la mosquée en chantant « *Allah! Allah !* » et en tirant des coups de fusil tout le long du chemin. Une foule de désœuvrés de toutes les races et de tous les rangs parcourent la ville. On y voit les nègres, habillés de longues robes blanches et unies, et coiffés d'une calotte rouge, les Arabes, aux grands manteaux bleus, noirs ou écarlates, ornés de passementeries d'or ou d'argent, la tête ceinte de rubans aux couleurs éclatantes ; les Hindous, aux vêtements de soie verte ou blanche, et aux bonnets couverts de broderies d'or ; les mélancoliques soldats, composant la garde du corps du Sultan, avec leur coiffure nationale, leur tuni-

que bleue, rose ou verte, leur pantalon blanc et leurs souliers éculés ; les Banians, vêtus de mousseline éclatante, la coiffure garnie d'un ornement rouge, représentant une corne de vache. Sous le soleil brillant de l'équateur, cette foule bigarrée produit sur l'Européen une impression qui s'efface difficilement de la mémoire...

« Un des traits caractéristiques de Zanzibar, c'est la grande liberté dont on y jouit. Tout y est permis. On fait des fours à chaux en pleine rue ; on démolit sa maison sans s'inquiéter si les décombres accumulés entravent la circulation. Les voisins cherchent un autre passage sans faire la moindre observation. On jette les eaux et les immondices par la fenêtre. Tant pis pour celui qui passe ! Le port des armes n'y est pas prohibé, aussi voit-on les commerçants arabes se promener avec de vrais arsenaux à la ceinture On peut, à la rigueur, tuer son voisin, mais alors il faut payer l'amende. Pour un blanc ou pour un Arabe, 6,000 fr.; pour un nègre, 500 fr. seulement. La même licence s'est introduite dans les mœurs, et c'est probablement pour ce motif que, bien que le nombre des femmes soit beaucoup plus considérable que celui des hommes, la population noire de Zanzibar ne fait que décroître d'une manière rapide, depuis qu'elle n'est plus entretenue par l'importation des esclaves. »

Comme la plupart des voyageurs, M. Cambier ne trace point de la servitude arabe, un portrait... à la manière noire :

« Bien que par classement social, dit-il, les nègres se divisent en hommes libres et en esclaves, cette distinction est plus fictive que réelle. L'enfant mâle esclave n'habite chez son maître que jusqu'à l'âge de puberté. Il se rend utile en pilant du café, dans un mortier de fer, en chassant les mouches qui importunent l'âne, monture de l'Arabe, ou en apportant des rafraîchissements aux visiteurs. Dès qu'on craint que sa présence ne devienne un danger pour la tranquillité du harem, le jeune esclave est invité à aller se loger ailleurs Il se rend alors chez un parent, ou chez un ami, et devient libre de disposer de sa personne et de son travail, *comme il l'entend*. Il s'engagera auprès d'un Européen, soit pour le servir comme domestique, soit pour l'accompagner dans ses voyages. Il gagnera sa vie dans les travaux du port, ou bien, il s'occupera d'ouvrages de couture ou de broderie, car les femmes arabes ou nègres ne manient pas l'aiguille, et les vêtements sont confectionnés par les hommes. Cependant, une partie du salaire est *presque toujours offerte au Maître*. L'esclave a pour but, en agissant ainsi, de payer une espèce de prime d'assurance et d'affirmer la continuité de son servage Car il est dans les mœurs arabes *de fournir la nourriture à l'esclave malade ou nécessiteux*, et celui-ci se priverait *de cet avantage*, en négligeant ses devoirs envers son Maître.

« Les jeunes négresses résident plus longtemps sous le toit de l'Arabe. Elles ont pour principale occupation d'apporter de l'eau. L'eau de Zanzibar, même celle des puits les plus profonds, est très salée. Les habitants sont donc forcés d'envoyer au loin, dans l'intérieur de l'île, chercher de l'eau potable. Les services rendus par les femmes esclaves, se bornent à quelques jarres d'eau apportées chaque jour. Aussi, leurs maîtres, qui doivent *en échange*, les nourrir et les vêtir, se donnent rarement la peine de les rechercher lorsque, pour un motif quelconque, elles désertent l'habitation. »

Ne pouvant tout citer de cette intéressante description, nous nous contenterons d'en détacher encore un paragraphe :

« Sans avoir le génie des grandes entreprises, le nègre de Zanzibar aime passionnément le commerce. L'un achètera un pain de tabac et le coupera en petits morceaux pour le revendre en détail, l'autre agira de même, avec une noix de coco, un morceau de requin séché, quelques racines de manioc, quelques arachides, des feuilles de bétel ou des noix d'arec. La valeur du fond de magasin n'excède souvent pas dix sous,

mais les marchandises sont étalées avec soin et de la façon la plus engageante. Cela fait songer aux petits enfants qui jouent « boutique ».

**Premiers Projets. — Mort de M. Maes.**

« Depuis notre arrivée, dit M. Cambier, nous avions pu constater que les bruits les plus contradictoires régnaient sur la possibilité d'employer, le long de la route de Sadani à Mpouapoua, des chariots traînés par des bœufs. Il fut décidé que nous ferions une reconnaissance de cette route, avant de prendre une résolution définitive pour l'organisation de notre caravane. Nous devions faire, tous ensemble, ce petit voyage, qui constituait, en réalité un voyage d'essai (1) et qui devait nous familiariser avec les difficultés futures. Malheureusement, depuis quelque temps, le capitaine Crespel s'affaiblissait d'une manière constante. Nous le décidâmes à renoncer personnellement à l'exécution projetée. M. le docteur Maes devait rester, avec lui, à Zanzibar.

« Nous nous occupâmes immédiatement, M. Marno et moi, des préparatifs nécessaires pour réunir l'escorte et les quelques porteurs qui devaient nous accompagner.

« Notre départ fut malheureusement retardé par la mort du docteur Maes »

Voici dans quelles circonstances se produisit ce funeste événement, qui frappa de consternation toute la colonie européenne :

Le dimanche 13 janvier, malgré les représentations de M. Marno, M. Maes était sorti vers midi, pour aller faire une promenade aux environs. Trois heures après, il rentrait très fatigué et se plaignant de la chaleur. Comme on le sut depuis, notre imprudent compatriote s'était endormi sous un arbre, se croyant à l'abri des rayons du soleil, qui, en dardant entre le feuillage, lui avait causé une violente oppression. M. Cambier, et notre ami Sergère, qui se trouvait là, lui firent prendre un verre de Marsalla. Se sentant de plus en plus abattu, M. Maes se mit au lit, après s'être fait faire un grog au gin, croyant réagir contre son accablement croissant. Il avait la fièvre et demanda de l'ipéca. Fort inquiets, MM. Cambier et Marno le veillèrent toute la nuit et, vers 6 heures, firent appeler M. Greffuhle et le docteur Robb. Mais lorsque ceux-ci arrivèrent, M. Maes ne respirait plus. Il s'était éteint quelques minutes avant.

Les funérailles eurent lieu le 15 janvier, à six heures du matin, après la levée du corps par les prêtres de la Mission Romaine. La colonie européenne assista au grand complet au service et accompagna jusqu'au cimetière la dépouille du sympathique et jeune savant, tombé au début même de sa nouvelle carrière, embrassée avec un si généreux enthousiasme.

**Départ de MM. Cambier et Marno.**

Quoique douloureusement impressionné par cette foudroyante surprise, et sentant de plus en plus les forces lui faire défaut, M Crespel insista pour que l'exploration annoncée eût lieu, le lendemain. MM. Cambier et Marno partirent sur deux daous, accompagnés d'un chef de caravane, un sous-chef, 13 soldats, 32 porteurs, 2 boys et un cuisinier, soit deux Européens et 50 nègres. Mais le vent du Nord leur occasionna de graves avaries; l'embarcation de M. Marno dut être laissée en détresse sur le banc de corail, où elle s'était échouée, à deux lieues seulement de

---

(1) Conseillé par M. le docteur Dutrieux, avant même qu'il entrât au service de l'Association.

Zanzibar. M. Cambier revint seul, vers 6 heures, réclamer du secours. Le Saïd offrit deux de ses daous, mais la mer étant fort grosse, on s'était décidé à demander une chaloupe au *London*, lorsque le lendemain, vers trois heures, M. Marno, s'étant tiré d'affaire tout seul, revint heureusement au port.

Le transbordement, opéré le 17, dans de nouvelles barques, on fixa le second départ pour le lendemain, vendredi 18. Mais le Djouma étant jour faste pour l'équipage, composé de musulmans, nos voyageurs ne purent mettre à la voile qu'après l'*Hazouri*, ou prière de midi. Nous dirons plus tard comment s'opéra leur arrivée à Sadani, et leur excursion à Kiora.

Pour le moment, une nouvelle et terrible catastrophe nous retient à Zanzibar.

**Mort du Commandant Crespel.**

Au moment du départ de MM. Cambier et Marno, le chef de la première expédition belge, en Afrique, paraissait relativement bien portant. Le lundi, il prit un purgatif et, aussitôt, il se sentit une si grande faiblesse qu'il dut se mettre au lit. Vers 6 heures, il demanda à être transporté à l'hôpital. M. Crespel avait conscience de son état. « J'ai la fièvre » dit-il à M. Sergère, qui le trouva feuilletant un livre de médecine. Une seconde fois, le docteur Robb fut appelé, mais, croyant le cas peu grave, et d'ailleurs retenu par les couches de M^me^ Kirk, il n'arriva que le lendemain. M. Sergère resta près de notre compatriote jusques deux heures du matin. Le lendemain eut lieu le transport à l'hôpital. M. Crespel, ne pouvant plus marcher, y fut conduit sur une civière.

Il était perdu !

Accablé et ne répondant point aux amis qui accoururent à son chevet, il fixait devant lui des regards douloureux. La nuit, il se plaignit de suffocations et d'un extrême abattement. Cependant, le lendemain, encore, il put échanger quelques mots avec M. Greffulhe, dont la conduite, dans cette double et sinistre circonstance, fut digne de tout éloge. Il s'assoupit lourdement, et, en se réveillant, ne parla plus. M. Sergère le trouva dans un état complet d'épuisement. Le jeudi 25, le brave officier était à toute extrémité. Le docteur Robb, croyant à une maladie nerveuse, lui fit prendre un vomitif. Pendant la même nuit, le délire se déclara. Comme MM. Greffulhe, Sergère et Gaillard de Ferry (1), se rendaient le lendemain, vers 10 heures, à l'hôpital, ils rencontrèrent M. Robb. Le commandant Crespel expirait 35 minutes après, et son décès fut attribué, par le docteur, à une apoplexie foudroyante !!

Ce fut un deuil général. Le décès du capitaine Crespel, suivant de si près celui de M. Maes, ne put être malheureusement appris à MM. Cambier et Marno, déjà en route pour l'intérieur, mais la désolante nouvelle en fut immédiatement télégraphiée à Bruxelles. On se souvient de l'impression profonde qu'elle causa parmi les nombreux amis du défunt et dans le pays tout entier.

En attendant des instructions de l'Association Africaine, les effets et les papiers de M. Crespel demeurèrent dans l'habitation offerte à notre compatriote par le Sultan de Zanzibar, qui la fit garder par quatre de ses soldats béloutchis.

Mes lecteurs se demanderont, peut-être, pourquoi appuyer sur des événements aussi douloureux ?

C'est qu'il importe, nous semble-t-il, de glorifier la mémoire de nos

(1) Consul de France.

amis disparus, par la mention de ce qu'ils ont souffert dans l'accomplissement de leur mission. Et puis, n'y a t-il point d'enseignements à tirer de ces détails, soumis aux méditations des spécialistes? Ils ne seront pas inutiles, non plus, aux jeunes gens qui, séduits par la seule passion des aventures, font trop bon marché des surprises qui menacent, en Afrique, les natures les plus rudement trempées. N'eussent-ils que le résultat de décourager les demi-vocations, d'un recrutement inutile, sinon dangereux, notre but serait atteint.

Quant aux résolutions viriles, arrêtées délibérément, en connaissance de toutes les éventualités, heureuses ou néfastes, elles ne peuvent que se fortifier, par la perspective des périls déjà affrontés, par tant d'explorateurs dévoués et intrépides. En fait de science, comme en matière de foi, c'est le mépris du martyre qui fait surtout les apôtres et les confesseurs.

---

## II. — VOYAGE D'ESSAI A KIORA

### A Sadani.

Revenons à MM. Cambier et Marno, que nous avons laissés, cinglant vers Sadani.

Le boutre contenant leurs bagages, faisant trop d'eau, ils avaient été obligés de s'embarquer sur un *Bétela* qui s'échoua, vers 9 1/2 heures du soir, sur un banc de sable annonçant la côte africaine.

Il faisait, heureusement, clair de lune. L'équipage se mit à l'eau et les deux Européens purent être portés, à dos d'homme, pendant un trajet d'une lieue. Vers 10 heures et quart, ils atteignaient Sadani, où M. Makay, missionnaire anglais, ancien pensionnaire du roi Mtéça, leur offrit gracieusement l'hospitalité. La seconde barque ne put débarquer que dans la nuit du samedi. Entretemps, MM. Cambier et Marno avaient entamé leurs derniers préparatifs.

Comme nous l'avons dit, la mission de nos voyageurs consistait, surtout, à expérimenter si, malgré les affirmations contradictoires de MM. Price, Makay et Broyon, il y avait moyen de se faire suivre de chariots jusqu'à Mpouapoua. M. Cambier devait s'entendre, dans cette localité, avec M. Broyon, explorateur suisse, pour l'organisation d'une caravane d'ensemble, pendant que le commandant Crespel et le docteur Maes se seraient occupés, à Sadani, de dresser des bœufs, en qualité d'animaux de trait.

### Vers l'Intérieur.

Ce ne fut que le 21 janvier, à 8 1/2 heures du matin, que la petite troupe de M Cambier se mit en marche, munie d'un sauf-conduit, pour les chefs de l'intérieur, délivré par le gouverneur arabe de Sadani, qui lui accorda encore une escorte de trois hommes, jusqu'à la première étape.

A 7 1/2 heures, elle campait à Mdoumi, petit village d'une trentaine de huttes, établi sur une colline entourée de plaines basses, couvertes de buissons. MM. Cambier et Marno y trouvèrent cinq chariots et un wagon, appartenant aux Missions anglaises, et pour lesquels on essayait de dresser des bœufs.

Le lendemain, à 6 heures, ils s'enfonçaient dans l'Ou-Sigoua, à marches lentes, coupées de haltes nombreuses, occasionnées par les accès de fièvre de leur Nyampara.

Nous ne suivrons pas la caravane dans les nombreux villages, changeant parfois de noms, d'après ceux de leurs nouveaux sultans, et qui, pour cette raison, ne figurent point sur notre carte. Tout au plus, pouvons-nous indiquer quelques points de repère, à l'usage des voyageurs qui adopteraient cette route, de préférence à celle de Bagamoyo.

### Jungles et Marécages.

Jusqu'à Mamsissi, l'escorte traverse jungles et prairies, bravant les ondées subites et les rayons brûlants du soleil. Le pays est générale-

ment couvert, mais la haute futaie n'y atteint point des proportions tropicales. A Ngombé, le chef leur offre du tabac. Ils traversent à Kifourou, leur premier pont d'arbre, formé de rondins et offrant, encore, une voie carrossable. Au delà de Magoubika, dont ils repartent le 26 janvier, les pluies ont transformé les sentiers en ruisseaux boueux. Quoique la route des chariots continue, ils ont déjà de l'eau jusqu'à la cheville, pendant qu'un soleil ardent fait haleter, sous leur faix, les porteurs exténués, réclamant du repos. A une vallée de 5 kilomètres de long, d'où s'exhalent des miasmes infects, succède la jungle.

Après une longue halte, dont on profite pour nettoyer les armes, la caravane passe la Boukigoura, cours d'eau rapide, large d'une vingtaine de mètres et aux rives escarpées. Les difficultés commencent. On chemine péniblement à travers les fourrés de la jungle épineuse et dans les sentiers, convertis en marais. A Matoungou, un orage se déclare. Les vivres deviennent rares et il faut recourir aux étapes forcées de la Tirikéza. Et après les averses, c'est le soleil d'Afrique, plus redoutable encore que le déluge! Cependant, sauf la traversée scabreuse des cours d'eau, on pourrait, croit M. Cambier, établir, à peu de frais, dans ces régions, une route praticable pour les charrettes. Mais après le district de l'Ou-Gourou, tout change.

Le 1er février, départ de Kidoudoué. La jungle alterne avec les ravines. On traverse une plaine submergée, à 30 centimètres de hauteur, et coupée d'un fossé profond. Le passage de la Mvoué, sur une passerelle, effondrée en partie, et où l'on est obligé de se servir de cordes, demande plus d'une heure. Dans la bande boisée, s'étendant sur l'autre rive, et qui abonde en grands arbres, la hache des Anglais a déblayé la route sur laquelle on espère faire passer des convois attelés de bœufs.

Puis encore la jungle, où l'on patauge. Jusqu'à Mkongou, la caravane fait vingt kilomètres, ayant de l'eau jusqu'au genou, puis jusqu'à mi-cuisse. Le pays tout entier n'est qu'un vaste marécage où l'on perd pied dans des trous fangeux, et où l'on bute contre des racines, formant, à fleur de sol, de dangereux lacis.

Des gens de M. Broyon, se rendant à la Côte, chargés d'une lettre pour le capitaine Crespel, croisent l'escorte. M. Cambier prend connaissance de la missive, ignorant encore le décès de son malheureux chef. M. Broyon informe l'expédition belge qu'à partir de Mvoméro, il a été obligé d'abandonner la route, prise précédemment par lui, pour suivre la vallée du Ouamé.

Traversée de la Kirouvou, cours d'eau large de 8 mètres, et de la Loukinndou, qui en a plus de 20. Les fourrageurs ne trouvent presque plus de vivres nulle part. Toujours des haltes, des orages, des retards! Les Askaris, envoyés aux provisions, reviennent ivres de Pombé nouveau, dont un proverbe africain dit : « Le matin, c'est du miel, le midi, du vin, et le soir, du vinaigre. » Des rixes éclatent et les ivrognes jouent du couteau.

Le lendemain, la marche reprend dans l'eau, entre les hautes herbes, interceptant les brises, et sous la foudroyante ardeur d'un soleil au zénith. « Comment, se demande M. Cambier, songer à faire passer des chariots par cette infernale contrée? »

Le 4 février, continuation de la marche, à travers des jungles coupées de cours d'eau permanents ou accidentels. On traverse le Ouamé, formant un torrent rapide, large d'une dizaine de mètres, roulant sur des masses granitiques. Un énorme tronc d'arbre, jeté en travers des deux rives, sert de pont.

Après un nouveau mtoni, appelé par M. Cambier, la Mahouloulou ou la Magroumi, la caravane, de la direction O. et O. S. O. s'incline vers le S. S. O. Près de Mvoméro, elle traverse la rivière du même nom.

Le 5 février, on chemine dans la jungle, avec des alternatives de plaines et de bois. Un important cours d'eau se présente, large de

60 mètres sur 25 à 30 mètres de profondeur. C'est la Mkindo, aux flots rapides, roulant sur un lit de sable. Une crue de deux pieds élargirait son cours d'un kilomètre, tellement sont plates ses berges hérissées de roseaux.

Le lendemain, c'est le Pori dont on affronte les solitudes, sans eau pendant la saison sèche, maintenant jalonnées de mares à moitié desséchées. De grands troupeaux de girafes, de zèbres et de sangliers y font onduler les herbes, peu élevées, et s'enfoncent entre les buissons, rafraîchis aux dernières pluies. Le soir venu, ils abandonnent leurs brûlantes retraites, pour s'abreuver, à longs traits, le long des mtonis voisins.

**Les Chasseurs d'éléphants et leurs Croyances.**

Le 7, après avoir suivi encore quelques heures le Pori, MM. Cambier et Marno arrivent à la limite extrême de l'Ou-Gourou et traversent l'Ouamé, ayant, à cet endroit, 7 à 8 mètres de largeur sur une profondeur de 3 mètres seulement. La caravane campe sur la rive droite, près du village commandé par un Sultan et où habitent des chasseurs Makoas, poursuivant l'éléphant et le buffle, munis seulement de fusils à silex et d'arcs primitifs. Mais leurs flèches empoisonnées n'en constituent pas moins une arme terrible. « Après avoir blessé un éléphant, ont-ils coutume de dire, et en prenant seulement le temps de compter jusqu'à 300, un morceau de sa chair, coupé à l'extrémité opposée à la blessure, serait encore mangeable. Une minute de plus, elle donnerait la mort. »

« Ces chasseurs sont persuadés que si l'un d'eux est tué ou blessé, au cours d'une expédition, malgré les daouas et les amulettes, c'est que sa femme a trahi ses devoirs conjugaux ou lui a jeté un sort. En vertu de cette stupide croyance, la malheureuse est, au retour des chasseurs, brûlée vive avec son complice avéré, ou simplement désigné par le Mganga. De nombreux bûchers, encore chargés d'ossements humains calcinés, attestent la fréquence de semblables exécutions. Ils sont ordinairement disposés par couples, des deux côtés du sentier, avec les habits de la victime accrochés aux arbres voisins du lieu du supplice. »

**L'Ou-Sagara.**

La même végétation couvre le sol de l'Ou-Sagara. Mais les vivres se font de nouveau fort rares et des négligences dans leur distribution, par les chefs de l'escorte, occasionnent des retards fâcheux. Le passage de la Mvoumi s'opère sur un pont en rondins, avec tablier de joncs. Ce cours d'eau n'a guères, sur ce point, que 4 à 5 mètres de largeur. On rentre dans la jungle, puis on suit une plaine découverte. Enfin le terrain s'ondule.

Nombreux hameaux dépassés, et marais franchis sur des troncs d'arbres. La caravane passe de nouveau le Ouamé, au courant tumultueux, large de 25 mètres. Etape dans la jungle, et passage de deux nouveaux cours d'eau, la Msimba et la Loonga.

Arrivés à Koi-Forhani, situé sur la route de Bagamoyo à Mpouapoua, les voyageurs rencontrent un des chariots abandonnés par M. Broyon, faute d'animaux de trait.

Le 11, ils se dirigent vers l'Ouest et, pour la troisième fois, traversent la Loonga, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. La jungle reprend. On avance péniblement sur un fond vaseux.

Le jour suivant, la caravane s'oriente vers le N. et le N. O. Elle passe la Mkondokoua, prolongement rapide et majestueux du Ouamé, et où s'ébattent des troupeaux d'hippopotames. Enfin, le 13, après avoir suivi

le cours capricieux de la rivière, elle gravit les hauteurs et traverse, à gué, la Kontitandaméré, large de plus de 120 mètres.

### L'Expérience de M. Broyon.

Par un billet, apporté par un courrier spécial, M. Broyon annonce à M. Cambier qu'il est parti de Kirassa, dans la nuit même, et marche à la rencontre de nos amis. Ceux-ci ne tardent point à voir arriver le voyageur suisse, qu'une blessure, reçue à la jambe, fait beaucoup souffrir. Et, de conserve, ils poussent jusqu'à Kiora.

La caravane, parvenue au terme de sa course, y séjourne quatre jours pleins, consacrés par M. Broyon à mettre M Cambier au fait des usages et des particularités de l'Afrique centrale : dangers à éviter et précautions à prendre, question des hongos et des échanges, caractères des différentes tribus, croyances et cérémonials. Il joint à ses instructions un itinéraire de la route à suivre jusqu'à Selle Magazi, où il a été l'hôte de Mirambo. Malheureusement, sa blessure l'empêche de retourner à la Côte, pour seconder l'expédition dans l'organisation de sa grande caravane. Mais M. Broyon offre de lui envoyer une centaine de porteurs Oua-Nyamouézis, vers la mi-mai, c'est-à-dire, après la récolte du maïs, proposition que M. Cambier accepte avec empressement.

Les six voitures, amenées de si loin, au prix de mille déboires, restent en fourrière dans le village. Tous les bœufs de M. Broyon sont morts, et il ne lui reste plus qu'un seul âne, des 19 qu'il avait en quittant la Côte. Les Missionnaires anglais de Kirassa se trouvent dans la même et décourageante situation. Ils ont fait demander à Mirambo quarante paires de bœufs, pour renouveler leurs attelages.

Cette mortalité est attribuée, autant aux fatigues de la route, qu'aux morsures de la Tsétsé, infestant la vallée du Ouamé, où on la croyait inconnue. Cependant le docteur Kirk en a trouvé jusques sur la route de Mpouapoua. La terrible mouche sévit, surtout, dans les régions non régulièrement cultivées.

M. Broyon déconseille formellement de poursuivre la coûteuse et irréalisable expérience des chariots. Cette expérience est faite désormais, et la seule inspection du pays prouve surabondamment l'impossibilité de recourir à ce moyen de transport, objet de tant d'espérances.

### A Kiora. — Le Mauvais Œil.

Comme les chasseurs d'éléphants, les habitants de Kiora sont imbus des superstitions les plus cruelles. Depuis quelque temps, la malaria y règne, et ils l'attribuent à l'influence du mauvais œil. Le sorcier, mandé pour découvrir les coupables, a fait l'inspection des huttes, précédé de tambours, de tam-tam, et de grelots, sonnant à toute volée. Cette singulière enquête n'ayant produit aucun résultat, le Mganga a eu recours à un moyen encore plus dérisoire. Par ses ordres, on creuse devant chaque case un trou de deux mètres de profondeur, et il examine avec soin la terre qui en provient. Un morceau de bois ou une pierre de forme arbitrairement suspecte, est considéré par l'ignare devin, comme un indice non équivoque de malfaisance. Presque toujours, la victime ignore son arrêt. On la saisit à l'improviste pour la brûler vive. Mais l'épidémie ne cesse point pour cela.

Cependant, les indigènes de ce district sont de mœurs douces et hospitalières. Les caravanes y sont amicalement reçues. MM. Broyon, Cambier et Marno, entre autres, se trouvaient, avec le Sultan, en rapports suivis et cordiaux. Chaque jour il leur apportait du millet et des poules, reconnaissant des quelques mètres d'étoffe qu'on lui remettait en échange. Entre les gens de l'escorte et les habitants, jamais de querelles

ni de rixes. Seule, une crédulité, indignement exploitée, rend féroces ces peuplades, dont l'Europe a entrepris la régénération.

**Retour à la Côte. — La Fatale Nouvelle.**

La Massika, s'annonçant par des pluies devenues quotidiennes, MM. Cambier et Marno durent songer au retour.

Le 16 février, ils quittèrent Kiora, vers 7 heures du matin. M. Broyon les accompagna jusqu'au gué de la Mkondokoua, et les nouveaux amis se dirent adieu pour quelques mois.

A peine la caravane avait-elle fourni une couple de lieues, que des nègres, appartenant à l'expédition anglaise, lui apportèrent la sinistre nouvelle de la mort de M. Crespel. Le coup fut terrible. M. Cambier résolut de brûler les étapes. Par malheur, saisi d'un accès de fièvre, il ne put aller ce jour-là que jusqu'à Kirossa. Le lendemain, le malaise persistant, il dût s'arrêter encore. Ce ne fut que le 21, à Koi-Forhani, que le dernier accès se produisit.

Il pleuvait à torrents, et les chemins étaient devenus presque impraticables. Partout des cambis inondés, des rivières sorties de leur lit. Les voyageurs marchaient des journées entières, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. « Nous voyons, écrivait M. Cambier, les poissons prendre leurs ébats à un mètre au-dessus de la fameuse voie carrossable ! » Les gués avaient disparu, et l'on était obligé de suivre longtemps le cours des mtonis avant de découvrir quelque passerelle que les flots n'eussent point emportée. C'est avec des peines inouïes que l'on grimpait, au moyen de perches, sur les arbres, d'où de vacillants ponts de rondins, fixés à des lianes, étaient jetés d'une rive à l'autre.

A Kidoudoué, M. Cambier rencontra en détresse, leur ancien hôte, le révérend Maskay, dont un des chariots avait perdu une roue.

Et cependant, malgré les averses torrentielles, les sentiers transformés en égouts, se déversant dans les terrains bas, en cascades de fange, les malades laissés en route, à la garde, grassement indemnisée, des indigènes, les haltes forcées, et les retards de toute nature, la petite troupe put accomplir, en 15 jours, le chemin qui en avait réclamé 24, à l'aller.

Le 5 mars, à 4 heures du matin, MM. Cambier et Marno s'embarquaient, à Sadani, et ils arrivaient à Zanzibar vers 2 heures de relevée.

## III. — L'EXPÉDITION CAMBIER.

### Arrivée de MM. Wautier et Dutrieux. — Le Départ.

Quelques jours après, M. Cambier recevait de Bruxelles l'ordre de prendre la direction de l'expédition. On lui annonçait en même temps le départ de deux nouveaux voyageurs, le lieutenant Wautier et le docteur Dutrieux. Quant à M. Marno, ayant quitté le service de l'Association, il rentra en Europe dans le courant du mois de mai.

Vers le milieu du même mois, tous les préparatifs étaient terminés. M. Cambier avait enrolé 42 Zanzibarites, pour un terme de 3 années et un salaire de 25 francs par mois. Mais peu de temps après être arrivé à Bagamoyo, il fut atteint, ainsi que M. Dutrieux, de la fièvre africaine. Entrés à l'infirmerie des Pères du Saint-Esprit, ils y reçurent les soins les plus dévoués, pendant que la lourde tâche de l'organisation et de la mise en marche de la caravane retombait entièrement sur le lieutenant Wautier. « Il l'accomplit, dit M. Cambier, avec l'activité infatigable qui le caractérisait et, le 26 juin, il quittait Bagamoyo. Le 4 juillet, à peine rétablis, nous nous mîmes en marche pour le rejoindre, M. Dutrieux et moi, emmenant avec nous 35 porteurs, chargés de nos bagages personnels et des caisses laissées en arrière ».

M. Cambier passa, le lendemain, à environ 3 lieues de son embouchure, le Kingani, et s'avança dans la direction O. N. O. à travers une contrée peu peuplée et où les vivres étaient fort rares. Le 9, il manqua, à Kirongo, le lieutenant Wautier, mais il le rejoignit, le 12, dans l'Ou-Sagara, au pied des monts Pongoué, sans autre incident, digne d'être rapporté, qu'un commencement d'incendie, provoqué probablement par l'imprudence de voyageurs, ayant oublié d'éteindre leurs feux avant de lever le camp. Les herbes flambèrent sur une lieue d'étendue, mais la flamme, poussée dans la direction de la caravane par une brise assez forte, se divisa heureusement, grâce à un bouquet d'arbres, à moins de dix mètres des huttes.

Les deux troupes réunies comprenaient 96 Zanzibarites et environ 350 Oua-Nyamouézis. D'autres caravanes, trop faibles pour voyager seules, s'y étaient jointes, « de sorte que le nombre d'hommes dépassait 500 et que la colonne qu'ils formaient avait souvent plus de 2 kilomètres de longueur, les nègres marchant, un à un, le long de l'étroit sentier.»

### Jusqu'à Mpouapoua. — Désertion de porteurs.

La double escorte suivit les hauteurs séparant la vallée du Kingani de celle du Ouamé. Comme la route parcourue par elle ne s'écarte point sensiblement de celle que nous avons prise nous-mêmes, il serait oiseux de la décrire à nouveau.

Le 14, elle atteignit Kingoué, à un kilomètre de la rivière, et dut perdre trois jours avant de rencontrer une passerelle, sur laquelle s'effectua la traversée du cours d'eau, large de plus de 40 mètres. Cette rude opération ne demanda pas moins de 8 1/2 heures.

« Depuis son départ, dit M. Cambier dans sa conférence, le lieutenant Wautier avait eu à lutter contre l'indolence de ses porteurs et leur mauvaise volonté. Leur esprit d'indiscipline ne fit que s'accroître au fur

et à mesure qu'en s'enfonçant dans l'intérieur du continent, les Pagazis se convainquaient de l'impuissance des Européens à leur égard. Ce fut une vingtaine de jours après avoir quitté Bagamoyo, qu'eut lieu notre première mésaventure sérieuse. Nous étions arrivés au village de Mvoméro, où la route bifurque, chaque embranchement conduisant au village de Mpouapoua. Les vivres étant très rares sur la route du Nord, j'avais exprimé l'intention de prendre celle du Sud. Les Pagazis, auxquels ces vivres étaient distribués en nature et qui s'inquiétaient peu, par conséquent, de leur cherté, refusèrent de prendre la voie choisie. Nos Zanzibarites, au contraire, qui devaient acheter leur nourriture eux-mêmes, voulaient naturellement suivre la route du Sud, où les denrées étaient plus abondantes. Une querelle très vive s'engagea entre les deux partis et, à un moment donné, plus de 300 de nos porteurs désertèrent. Cet abandon imprévu nous mit pendant quelque temps dans un grand embarras. Nous prîmes la décision de remiser momentanément la plus grande partie de nos bagages à Mvoméro, et de transporter le reste des charges à Mpouapoua — distant seulement de 8 marches — à l'aide des hommes qui nous étaient restés fidèles.

« Nous reçumes à Mpouapoua un accueil très cordial, de la part des Missionnaires anglais qui y étaient établis. Il fut arrêté entre nous, qu'avec les 70 porteurs dont nous disposions encore, et les 12 Zanzibarites d'escorte, je continuerais ma route jusque chez Mirambo, tandis que MM. Wautier et Dutrieux, à l'aide des Zanzibarites restants, amèneraient à Mpouapoua les marchandises restées en arrière. »

**Dans l'Ou-Gogo.**

M. Cambier, qui avait retrouvé à Mpouapoua M. Broyon, en repartit seulement le 12 août, à 9 1/2 du matin, avec 60 Oua-Nyamouézis et 13 Zanzibarites. Le départ n'eut pas lieu sans quelque désordre, les porteurs voyant s'ébranler une forte caravane arabe, également campée à Mpouapoua, et craignant de traverser le Pori de Tchounio, en si petit nombre.

Deux d'entre eux s'enfuirent, abandonnant leur ballot, et le lieutenant, pour prévenir de nouvelles désertions, leva le camp immédiatement. Cependant, le trajet du Pori eut lieu sans accident. Repartie de Tchounio à 6 heures du matin, l'escorte arriva le lendemain à Ndéboué, après dix-huit heures d'une marche pénible à travers ronces et rocailles.

« Il ne m'est pas resté de mon séjour en Afrique, écrit M. Cambier, de souvenir plus désagréable que celui de la traversée de l'Ou-Gogo, de ces immenses plaines arides, sablonneuses et desséchées, entrecoupées de forêts, où abondent les arbustes épineux. Le jour, un soleil de feu, dont aucun ombrage ne protège, accable le voyageur par sa chaleur énervante. La nuit, des vents impétueux et froids renversent les tentes et soulèvent des nuages de poussière. Les habitants sont, d'ailleurs, tout à fait dignes de leur triste pays. Ils sont criards, querelleurs et d'une malpropreté repoussante. Leur mauvaise foi et leurs exactions sont bien connues de tous les voyageurs. Un seul trait, entre mille, prouvera jusqu'où peut aller leur impudence. La femme d'un des porteurs de notre caravane, après s'être absentée du camp, fut ramenée complètement ivre, le lendemain matin, par un Mgogo. Celui-ci eut l'insolence de réclamer du mari le paiement du Pombé que la femme avait pris pendant son escapade. Le pauvre Mnyamouézi fut forcé de s'exécuter, et on le vit piteusement mesurer, coudée par coudée, l'étoffe que réclamait son rival, appuyé sur sa lance et fièrement campé devant lui. »

Bien que nombre de ces particularités soient déjà connues de nos lecteurs, nous complèterons ce portrait des indigènes, d'après la confé-

rence et les rapports envoyés par M. Cambier au bureau de Bruxelles.

« Les Oua-Gogos s'enduisent le corps d'une couche épaisse de beurre rance et d'argile ferrugineuse. Leurs vêtements sont imprégnés de ce mélange odorant, qui leur sert également de pommade pour la coiffure. Souvent même, ils n'ont pas d'autre vêtement. Les cheveux, allongés au moyen de brins de fil, sont noués en arrière, en forme de queue pointue, qu'ils relèvent sur le sommet de la tête, de manière à former une espèce de corne médiane, en avant du front. Les élégants se tatouent, en outre, le visage de cendres blanches, ce qui achève de leur donner un aspect carnavalesque.

« Les Oua-Gogos sont de taille moyenne, en général bien faits et fortement musclés. Les jeunes gens vont nus jusqu'à l'âge de 15 à 16 ans. Les hommes portent un vêtement d'étoffe, parfois une peau de chèvre attachée à la ceinture, ou jetée négligemment sur l'épaule. Les jeunes filles portent un costume très simple : il se compose d'un tablier de quelques centimètres. En revanche, elles recherchent beaucoup la parure et se couvrent les bras, le cou, la ceinture et les jambes d'ornements, faits à l'aide de fils de laiton, plusieurs fois enroulés. Les plus pauvres ne portent que des perles blanches, roses ou noires ; les mères de famille se couvrent, en outre, d'un jupon d'étoffe ou de peau.

« Les peuples de l'Ou-Gogo sont pasteurs. Ils possèdent de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres. Ils cultivent le millet, mais ignorent presque complètement le commerce. Ils se bornent à vendre leurs bestiaux ou leurs récoltes aux caravanes qui traversent leur pays. Cependant, on rencontre parfois des bandes d'une trentaine d'individus, qui se rendent dans les contrées du Nord ou du Nord-Ouest pour chasser l'éléphant, qu'ils tuent à coups de lance. Ils habitent des tembés, vastes hangars rectangulaires, avec cour centrale, où, le soir, ils réunissent leurs bestiaux.

« Les Oua-Gogos sont réputés pour leur bravoure à la guerre. Leurs armes se composent de sagaies, d'arcs et de flèches. Ils portent un grand bouclier ovale, en cuir de bœuf, orné de dessins blancs, noirs et rouges. Très peu d'entre eux possèdent un fusil. Ils sont voleurs, de mauvaise foi dans leurs marchés, et d'une hospitalité peu écossaise. Tout se paie chez eux, même l'eau, et si un étranger meurt sur leur territoire, ils exigent un fort impôt des compagnons du défunt. Ajoutez à toutes ces qualités, une curiosité bruyante et indiscrète, et vous aurez une idée de l'amabilité des Oua-Gogos. »

Plus heureux que nous, M. Cambier ne paya point de Hongo à Ndéboué, où régnait déjà le Sultan Maouara, flanqué de sa mère. Celle-ci, néanmoins, vint réclamer un présent, refusa l'étoffe qu'on lui offrait, en exigea une autre, et partit en emportant les deux, comme la vieille sultane du baron Schöler.

A Mvoumi, longues discussions pour le tribut régalien. Trois jours après, seulement, on peut tomber d'accord pour une quantité de marchandises, équivalant à la somme énorme de 300 francs. Partout, M. Cambier se débat contre la rapacité des chefs de village. A Matoumbourou, à Kididimo, à Oungambois, à Mizanza, etc., c'est une volerie continuelle et des retards sans nombre. Le total des tributs et des cadeaux obligatoires ne se monte pas à moins de 300 piastres, soit 1500 francs. Le tout sans préjudice des mauvais procédés de la population indigène. Les porteurs qui s'écartent du camp, sont poursuivis par des bandes de gamins, barbouillés de cendres blanches ; on cherche dispute aux Pagazis : enfin l'éternel et agaçant odyssée à travers cette région inhospitalière. Pour éviter les rixes des soldats de l'escorte avec les Oua-Gogos, M. Cambier est obligé de modifier son itinéraire, craignant de voir ses porteurs l'abandonner encore avec ses ballots.

C'est en compagnie d'une forte caravane arabe qu'il se décide à passer par Mgondouko, situé sur la limite du Mgonda Mkali.

« Je quittai l'Ou-Gogo sans regret, ajoute M. Cambier, dans son rapport à l'Association Africaine. Ses immenses plaines sablonneuses, brûlées par le soleil, alors presque au zénith, ne m'avaient offert que peu d'attrait. Je dois ajouter que les circonstances, dans lesquelles j'ai traversé cette contrée, ne me permettent pas d'être tout à fait impartial dans mon appréciation. Affligé d'une entorse, qui m'empêchait de marcher, je suivais, monté sur un âne, la caravane qui cheminait lentement, à raison de trois kilomètres à l'heure, et je ne quittais ma triste monture que pour m'étendre sur une couchette de campagne où le sans-gêne des sauvages, qui s'introduisaient chez moi, mendiant un morceau d'étoffe, ne me laissait aucun repos. La température, sous la tente, dépassait souvent 38° centigrades, et sauf quelques maigres baobabs, privés de feuillage, le sol ne produisait que des arbustes épineux. Pas la moindre verdure pour reposer la vue. Les troupeaux affamés des Oua-Gogos en étaient réduits à brouter les racines desséchées des champs de millet. »

**Les Poris.**

M. Cambier et ses hommes mirent 12 jours, du 6 au 18 septembre, à traverser le Mgonda-Mkali. Ce désert a son importance spéciale, au point de vue géographique, formant une espèce de plateau central dont les eaux s'écoulent, au Nord dans la Méditerranée, par le lac Victoria et par le Nil; à l'Ouest, dans l'Océan Atlantique, par le Tanganika, la Loukouga et le Congo; à l'Est, dans l'Océan Indien par le Roufidji et ses affluents. La contrée, en grande partie boisée, et dont le sol granitique est recouvert d'une couche de terre végétale suffisante pour la production agricole, était autrefois assez peuplée. La guerre de cinq ans (1871-1875) que Mirambo y livra aux établissements et aux caravanes arabes l'a, seule, transformée, on le sait, en dangereuse solitude. Tous les villages ont été pillés et, au lieu des riches moissons d'autrefois, on ne rencontre que des ruines.

« Ce pays inculte et sauvage, écrit M. Cambier, a malheureusement ses hôtes. Outre les gigantesques ossements de l'éléphant et du rhinocéros, tombés sous les coups du chasseur, on rencontre aussi les squelettes blanchis de malheureux Pagazis. Tous ne sont pas morts de soif ou de fatigue... Quand les soldats d'un Sultan s'en viennent près de leur Maître demander un morceau d'étoffe pour se couvrir, celui-ci leur répond : « Je n'ai pas d'étoffe à vous donner. Pourquoi restez-vous ici à ne rien faire? Prenez vos fusils, allez dans le Pori et rapportez-en des vêtements. » Ces braves ne se le font pas dire deux fois. Ils partent pour le Pori, au nombre de 10 à 20, emportant leurs vivres pour plusieurs semaines. Embusqués derrière les buissons, ils épient le passage des caravanes. Si celles-ci sont faibles, ils tombent sur elles à l'improviste et les dépouillent. Si elles sont fortes et bien armées, ils attendent les traînards et les écloppés, restés en arrière, et dirigent sur ces malheureux une vive fusillade. Tous ceux qui tombent sont impitoyablement achevés à coups de sagaie. Les autres s'enfuient en jetant leurs fardeaux, que les vainqueurs s'empressent d'emporter dans la forêt. »

**A Ouyouy**

La caravane, exténuée et mourant de soif, parvint, le 18 septembre, à Ouyouy, première ville indigène appartenant à Mirambo.

« Notre arrivée, dit M. Cambier, fut saluée par les cris des femmes et des enfants, et par les détonations d'armes à feu. Nous nous installâmes

à l'intérieur d'un tembé, et une case fut mise à ma disposition pour y placer les marchandises. Un repos de quelques jours était nécessaire pour nous remettre de la fatigue des marches forcées consécutives que nous venions d'effectuer. Je reçus la visite des femmes des tembés environnants qui vinrent, à tour de rôle, exécuter des danses devant ma tente et chanter les louanges de l'étranger. Cette coutume est générale dans tous les villages de l'Ou-Nyamouézi, et il est d'usage de faire, à cette occasion, une distribution de perles. »

M. Cambier constate que les habitants sont plus sociables, et surtout plus propres que ceux de l'Ou-Gogo. Cependant, la convoitise du bien d'autrui est très vive chez eux, et tous les moyens leur sont bons pour la satisfaire.

Quoique dans l'Ou-Gogo M. Cambier n'eût eu qu'à apaiser une seule querelle entre ses porteurs et ses Askaris, et qu'il se félicitât, relativement, de la docilité de son escorte, en approchant de leur pays les Oua-Nyamouézis montrèrent une indiscipline croissante. En arrivant à Ouyouy, beaucoup désertèrent. Notre compatriote dut engager une quarantaine d'hommes pour continuer sa route. Mais au dernier moment, les anciens porteurs, restés fidèles, exigèrent un supplément pour pousser jusqu'à Ourambo. Ce ne fut que le 24 septembre, c'est-à-dire après une halte de 6 jours, qu'ils daignèrent repartir. La traversée du Pori, qui s'étend entre Ouyouy et la capitale de Mirambo, ne se termina que le 27 et, à une distance de cinq lieues, du premier village, les porteurs, déposant leurs charges, réclamèrent encore une augmentation du salaire, pourtant formellement accepté par eux. Force fut de passer par leurs conditions, car à la moindre menace, les coquins se seraient enfuis, abandonnant M. Cambier, en plein désert, avec ses marchandises.

**Chez Mirambo.**

« L'Ou-Nyaniembé, dit M.Cambier,est partagé en deux,par une bande boisée de deux kilomètres de largeur.Il offre les mêmes caractères que l'Ouyouy. Les troupeaux y sont cependant plus nombreux. On y cultive le riz, le maïs, le millet, la patate douce, le manioc et le tabac.

« D'après les règles de la civilité locale, j'envoyai le lendemain, 28 septembre, deux de mes hommes prévenir Mirambo de mon arrivée. Nous suivîmes les ambassadeurs à petite distance. Le 29, mes émissaires revinrent,accompagnés de deux soldats du Mouami.Mirambo me faisait dire, par ses soldats, qu'il avait retardé son départ pour m'attendre. Il avait déjà désigné une case pour me recevoir.

« Le lendemain (30 septembre) nous arrivâmes,vers midi, à la résidence du Mouami. Mirambo vint à ma rencontre, jusqu'à une centaine de pas de son tembé. Nous échangeâmes une poignée de main et un bonjour arabe, puis, nous nous dirigeâmes vers la hutte qui m'était réservée. Au bout de quelques instants, le Mouami se retira.

« Le Sultan de l'Ou-Nyamouézi est un homme de 45 ans environ, de taille élevée, peu corpulent.Sa physionomie est intelligente.Il laisse peu voir ses impressions,ne cause pas beaucoup... et ne fixe jamais les yeux sur son interlocuteur. On ne peut nier que son intelligence ne surpasse la moyenne de celle des nègres.Il a surtout une qualité rare qui lui donne sur ses sujets et sur ses rivaux une supériorité incontestable : c'est de savoir prendre une décision et d'agir ensuite avec rapidité,souvent même à l'insu de ceux qu'il emploie à l'exécution de ses desseins. Cette promptitude de détermination lui assure, dans ses guerres, contre ses voisins, l'avantage d'arriver toujours à l'improviste. En agissant par surprise, il est presque constamment heureux dans ses expéditions, aussi sa renommée s'est-elle étendue dans toutes les contrées au Sud du Victoria-

Nyanza et à l'Est du Tanganika. Craignant, à chaque instant, de le voir apparaître à la tête de ses bandes, les Sultans des environs préfèrent reconnaître provisoirement sa suzeraineté et lui payer tribut. C'est ainsi qu'il a pu s'attribuer longtemps le surnom de *Mirambo*, qui signifie, celui aux pieds duquel on apporte des présents, tandis que son véritable nom est Mambire Mbota. (?)

« Mirambo a toujours fait, jusqu'ici, un accueil amical aux Européens qui ont traversé son territoire. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que la générosité dont il fait preuve envers ses hôtes soit complètement désintéressée, mais, s'il faut en croire un proverbe non africain, les gens civilisés auraient tort de lui faire, en toutes circonstances, le reproche de donner un pois pour obtenir une fève !...

« Sachant que j'étais peu amateur du bruit, il avait prohibé les coups de fusil, les danses et les chants d'usage. Il revint me voir dans l'après-midi et, vers le soir, me fit appeler.

« La hutte, où je fus introduit, était semblable à toutes celles qui se trouvent à l'intérieur du tembé : un cylindre d'argile, de 4 mètres de rayon sur 6 mètres de hauteur, recouvert d'un toit de paille, en forme de cône, se prolongeant jusqu'à environ 1 mètre du sol. Comme ameublement, deux nattes, et une chaise qui m'était destinée. Le Mouami me fit interroger par un Arabe (?) sur le but de mon voyage, écouta attentivement les réponses et s'informa si j'étais de la même nationalité que les Anglais. Au bout d'une demi-heure, nous nous séparâmes.

« Le Sultan me fit dire ensuite, qu'il m'accorderait les porteurs que je lui demandais, mais qu'il désirait auparavant faire échange de sang avec moi. Il eût été difficile de refuser ; l'intérêt de l'expédition exigeait que j'acceptasse. Mirambo est, d'ailleurs, le frère de sang de Stanley.

« La cérémonie eut lieu, le lendemain. Je fus introduit dans l'enceinte palissadée qui renferme les habitations particulières du Mouami. Nous prîmes place en face l'un de l'autre. Un des soldats de Mirambo me fit une légère incision à la poitrine, un de mes Zanzibarites fit la même opération au Sultan. Les quelques gouttes de sang furent recueillies sur deux feuilles fraîches et pétries avec un peu de beurre, puis nous nous déchirâmes mutuellement les feuilles au dessus de la tête. Désormais nous étions frères, et tout acte d'hostilité entre nous devait être promptement suivi de la mort du parjure. Telle est la croyance populaire.

« Mirambo partit pour la guerre le jour suivant. Il allait combattre les Oua-Soukoumas, peuplade habitant au Sud du Victoria-Nyanza. Avant de me quitter, il donna l'ordre à son Kirongozi de recruter les porteurs dont j'avais besoin, dans les villages avoisinant sa capitale et de les expédier à Mpouapoua sans attendre son retour. Ses milices l'avaient précédé. Il quitta son tembé accompagné d'une vingtaine de soldats seulement, mais on assure que son armée se monte à près de 3000 hommes. Tous les Sultans de l'Ou-Nyamouézi lui fournissent un contingent, et ceux qui ne veulent, ou ne peuvent pas participer aux expéditions, lui envoient, à son retour, un tribut d'ivoire et d'esclaves.

« Les habitants de l'Ou-Nyamouézi sont soumis à un code draconien. Le moindre larcin est puni de mort, ainsi que l'adultère. Le genre de supplice est peu varié. Les femmes sont assommées à coups de massue et les hommes ordinairement tués à coups de sagaie. Mais parfois on leur coupe les membres aux articulations du coude et du genou, et le tronc sanglant est abandonné dans la forêt. On m'a affirmé que beaucoup de ces malheureux vivaient encore quand les hyènes venaient, le soir, les emporter.

« La capitale actuelle du Mouami est située sur l'ancien emplacement d'Ouliankourou (environ 30° de longitude E. de Paris, et 4° 42′ de latitude S.) C'est un vaste carré de 200 mètres de côté, au centre duquel se

trouve une palissade circulaire, espèce de citadelle occupée par le Sultan. Autour de cette citadelle sont groupées une centaine de huttes habitées par les Nyamparas. Les murs du tembé sont en torchis. Ils ont environ 2m 50 de hauteur et sont surmontés d'une plate-forme de 3 mètres de largeur. C'est sous cette plate-forme que s'abrite le commun des mortels, esclaves et soldats. Les nombreux troupeaux du marché sont relégués dans les tembés des environs. Cette ville a été nommé par son fondateur *Selle-Magazy*, ce qui signifie Terre de Sang. Avec un nom aussi tragique, elle doit, quoique datant à peine de quelques mois, avoir sa légende lugubre. Elle l'a, en effet, mais, n'ayant pu en vérifier l'exactitude, je m'abstiendrai de la répéter ici.

**Repos forcé.**

« La fièvre, dont j'avais ressenti quelques accès, en traversant le Mgonda-Mkali, me reprit peu de jours après mon arrivée à Selle-Magazy. C'est la conséquence inévitable de tout séjour après un voyage. Elle ne fut pas, d'ailleurs, de longue durée. La contrée me paraît très salubre en cette saison, mais il est à prévoir que, pendant et après la saison pluvieuse, il se forme des mares provenant des inondations de la vallée du Ngombé qui décrit un cercle d'environ deux lieues de rayon autour de la capitale de l'Ou-Nyamouézi. Ces inondations sont tellement considérables qu'elles ont nécessité la création d'une digue en pilotis, d'environ 300 mètres de longueur sur 8 mètres de hauteur.

« Après une vingtaine de jours, mon Kirongozi, qui avait été chargé de recruter des hommes, revint sans porteurs, alléguant qu'il avait entendu dire que mes compagnons avaient trouvé des Pagazis et étaient en route pour me rejoindre. La vérité était que le drôle avait vendu sa femme et s'était amusé avec le prix qu'il en avait reçu, au lieu de s'occuper de la mission qui lui avait été confiée. L'absence de Mirambo me condamnait à l'impuissance, mais j'apprenais en même temps, que le Mouami avait terminé son expédition et allait rentrer sous peu dans sa capitale.

« Mirambo revint le 1er novembre. Il avait capturé un millier de têtes de bétail et une centaine de femmes et d'enfants. La résistance des Oua-Soukoumas avait été opiniâtre, et beaucoup de soldats du Mouami étaient restés sur le terrain.

« Parmi les gens que Mirambo ramenait, un grand nombre l'avaient suivi *comme esclaves volontaires*. C'étaient des Oua-Tousis, tribu nomade, dont l'unique occupation est la garde des bestiaux. Voyant Mirambo s'éloigner avec les troupeaux de leurs anciens maîtres, ils avaient suivi les bœufs et les chèvres qu'ils étaient chargés de garder.

« Les jours qui suivirent le retour du Mouami, ce ne fut que danses, cris et chants dans le tembé pour célébrer sa victoire. Dès que l'enthousiasme se fût un peu apaisé, je renouvelai à Mirambo ma demande de Pagazis et il s'empressa de mettre un de ses Nyamparas à ma disposition pour les recruter. Celui-ci ne revint que le 25 novembre, n'amenant avec lui qu'une trentaine de Pagazis »

## IV. — LA CARAVANE WAUTIER ET DUTRIEUX

### Massacre de la Caravane Penrose.

Pendant que M. Cambier se morfondait dans sa hutte, attendant depuis trois mois les porteurs que lui avait promis Mirambo, qu'advenait il de MM. Wautier et Dutrieux, restés en arrière, avec les bagages, forcément déposés à Mpouapoua, à la suite de la désertion de Mvoméro?

C'est ce que nous apprend le rapport du docteur Dutrieux.

Au moment de quitter le petit Mgondokou (Koi-Mkono Kamanga) la guerre allait commencer entre les habitants de ce district et ceux d'Hecassy, à la suite d'un vol de bœufs. La caravane quitta l'Ou-Gogo, le 1er décembre, après un séjour de six semaines, consacré aux fastidieuses négociations du Hongo. Dans l'après-midi du même jour, un message envoyé par M. Broyon, qui attendait nos compatriotes à Koi-Kironda, leur dit que les bandits de Nyoungou se battaient à Bibisanda, contre les Arabes.

Comme ils l'apprirent de M. Broyon lui-même, rejoint deux jours après, Nyoungou avait attaqué la caravane des Pères Français et celle de M. P. Debaize, mais avait été défait par une cinquantaine d'hommes, envoyés quelques jours auparavant, par Siranda (?), Sultan de l'Ou Nyaniembé.

Mais laissons la plume à M. Dutrieux :

« Nous fîmes route avec M. Broyon et arrivâmes, après avoir souffert du manque d'eau, le 6 décembre, à Poungouli (Mpouapoua) à 8 heures du matin. Nous y apprîmes que la rareté de l'eau avait forcé les pillards à quitter Bibisanda pour aller camper à Tchaïa; qu'ils y étaient au nombre d'environ 300 ; que la plupart étaient des gens de Nioungou, chef puissant de l'Ou-Nyamouézi ; qu'à cette bande s'étaient joints des Rougas-Rougas ; que les pillards avaient attaqué, le 4, la caravane de M. Penrose, ingénieur, attaché à la Church Missionary Society, et une forte caravane arabe, se rendant toutes deux dans l'Ou-Nyaniembé. Ces nouvelles graves nous furent communiquées, dans la matinée, par des Oua-Kimmbous, de passage à Poungouli.

« Dans l'après midi du 6 décembre, nous apprîmes que la caravane de M. Penrose et celle des Arabes s'étaient battues contre les pillards, la première, en sortant de son camp, pour se mettre en marche, la seconde en restant massée dans son camp même, et que, dans la lutte, M Penrose avait été tué. Ses porteurs s'étaient dispersés, et toutes ses marchandises avaient été mises au pillage. Les Arabes se défendaient encore dans leur camp, au moment où les témoins de cette scène en avaient quitté le théâtre. On vint, un peu plus tard, nous apporter quelques livres, trouvés sur la route, et ayant appartenu à l'infortuné Penrose. Nous entendîmes, d'ailleurs, des coups de feu dans le lointain, et les indigènes nous dirent qu'ils étaient tirés par les pillards, occupés à transporter les ballots de marchandises de Tchaïa à Kirouroumo, situé à six lieues de Tchaïa dans la direction du S. E. et dont les gens de Nyoungou ont fait leur dépôt et leur lieu de retraite. »

## Changement d'Itinéraire.

« Nous fûmes très émus de ces tristes nouvelles,continue M.Dutrieux. Dans la pensée de M. Broyon, que nous nous empressâmes de consulter en cette grave circonstance, il n'y avait nul doute que cette bande armée, en force relativement considérable, ne nous attendît pour nous attaquer à notre passage à Tchaïa. Dans l'un et l'autre camp, les porteurs étaient consternés. M. Broyon, M. Wautier, M. Dodsghun, missionnaire anglais qui accompagnait ce dernier, et moi, nous tînmes conseil sur le parti à prendre. Il était urgent d'aviser, pour un double motif : nos porteurs n'avaient de vivres que pour quatre jours et il était impossible de s'en procurer à Poungouli, où il n'y a qu'un seul tembé et, tout au plus, trente habitants. Les porteurs parlaient de déserter plutôt que d'aller au devant du combat et du pillage. M.Broyon émit l'avis que, si nous pouvions trouver un guide pour nous conduire au Nord, dans l'Ou-Tatourou, nous pourrions gagner de là Hékoungou, situé à cinq lieues environ, au N. E. d'Itoura et où il y a des vivres en abondance; que nous devions, dans ce cas, précipiter notre marche, tant dans la prévision du manque d'eau et de l'insuffisance de nos vivres, que dans le but de prévenir une attaque, de la part des pillards, avant notre arrivée à Hékoungou. M. Broyon, qui a traversé, il y a trois ans, l'Ou-Tatourou, mais dans la direction du N. O au S. E. en se rendant d'Ourambo à Mouhalala, nous dit que les Oua-Tatourous étaient des gens fiers, ombrageux, belliqueux, défiants envers les étrangers; que nous y aurions un droit de passage à payer, leur pays n'étant plus, depuis longtemps, traversé par les caravanes, à la suite de différends et de combats entre eux et les Arabes; que, d'ailleurs, lui-même, était le premier blanc qui y eût passé; qu'il y avait noué de bonnes relations avec Manguira, le chef de la contrée, et qu'en observant la plus grande prudence, nous pourrions traverser l'Ou-Tatourou sans accident.

« Le chef de Poungouli, appelé Ndogoé, faisait le commerce de bestiaux avec les Oua-Tatourous. Il consentit, à la demande de M. Broyon, et moyennant une quantité raisonnable d'étoffe, à servir de guide aux deux caravanes réunies. Il fut convenu que nous ferions Tirikéza le lendemain. La joie se répandit dans les deux camps à la nouvelle de ce moyen de salut, proposé par M. Broyon.

« Il plut abondamment la nuit. Il avait plu quelque peu la nuit précédente, et nous espérâmes ne plus avoir à souffrir de la soif. Le 7, nous nous mîmes en marche, vers 2 heures de l'après-midi, nous dirigeant vers le Nord, à travers une forêt très épaisse. Une pluie abondante survint pendant la dernière partie de notre marche, qui dura quatre heures environ. A notre grande joie, et surtout à celle de nos hommes, il plut encore toute la nuit. Nous campâmes dans la forêt. Quelques Zanzibarites, à la fin de l'étape, nous apportèrent deux grosses tortues, en poussant des cris d'allégresse, qui cessèrent de nous étonner, quand nous apprîmes qu'ils regardaient cette trouvaille comme un heureux présage pour notre voyage.

## Chez les Oua-Tatourous.

« Le 8, après deux heures de marche, nous arrivâmes au premier tembé de l'Ou-Tatourou. Nous nous remîmes en marche, l'après-midi, et gagnâmes, après quatre heures environ, le chef-lieu du district. Le sol était détrempé, les sentiers boueux, interrompus çà et là par de larges flaques d'eau. Aussi, la marche, quoique courte, fut-elle assez pénible. Contrairement à notre attente, nos hommes ne purent y faire de vivres ; la moutama y étant rare, beaucoup d'entre eux achetèrent quelques boucs et quantité de miel.

« Les Oua-Tatourous sont un peuple pasteur. Le lait et surtout le miel, sont leur nourriture habituelle. Les hommes y vont complètement nus. Ils ont pour ornement une ceinture d'anneaux de cuivre. Les femmes portent une très courte jupe, faite d'un morceau d'étoffe, ou d'un morceau de peau de bête. Leur langage est très rude, et son étrangeté faisait rire nos hommes, surtout les Zanzibarites. Les Oua-Nyamouézis n'en comprenaient pas un mot. Notre guide nous servit d'interprète.

« La journée du 9 se passa à discuter le Hongo. Une pluie torrentielle, qui dura toute l'après midi, vint nous montrer que nous étions heureusement entrés dans la période humide et nous délivrer de craintes sérieuses. Le Hongo fut fixé, sans trop de difficultés, et ne fut pas trop élevé. Nous observâmes qu'une fois le chiffre arrêté, les Oua-Tatourous ne l'élèvent pas, quelques heures après, comme le font les Oua-Gogos. »

**Maladie et Mort du lieutenant Wautier.**

C'est à partir de ce moment que se déclara l'indisposition de M. Wautier, atteint de diarrhée suivie de dysenterie. Pour la troisième fois il s'en trouvait attaqué, la première à Mvoméro, pendant le séjour de M Dutrieux à Mpouapoua ; — indisposition qui céda au bout de trois jours, grâce au traitement prescrit éventuellement par le docteur et fidèlement suivi — la deuxième à Hécassy, dans l'Ou-Gogo, où la maladie dura quatre jours, sans vives douleurs, ni complications d'aucune sorte, grâce à un régime sévère et à un traitement des plus simples (eau de riz et médication à base d'opium et d'ipéca).

« Malheureusement, écrit M. Dutrieux, le malade se rassura, plus que de raison, et cessa, après trois ou quatre jours de convalescence, d'observer la prudence indispensable en pareil cas. Je lui recommandais avec instance de prendre les précautions les plus grandes, dans son régime, lui faisant observer que, d'après lui-même, la deuxième attaque avait été plus violente que la première et que la troisième pouvait l'être plus encore. La dernière fois que je lui donnai ces conseils, à Poungouli, M. Wautier me reprocha en souriant d'être trop pessimiste, disant que si la dysenterie reparaissait, ce ne serait guères avant notre arrivée à Itoura, où nous nous arrêterions une huitaine de jours. Que là, il pourrait être soigné convenablement, et que je le guérirais en trois ou quatre jours, comme à Hécassy. Je déplorai cette excessive sécurité que manifestait M. Wautier.

« Les porteurs n'ayant plus de vivres, M. Broyon remit sa caravane en marche dans l'après midi. Nous ne le revîmes plus qu'à Hékoungou.

« Le 11, M. Wautier se fit porter sur un hamac et partit, une heure avant la caravane, escorté par 10 Zanzibarites. Je pars à 7 heures, retenu à l'arrière-garde par la nécessité de veiller à l'enlèvement de toutes les charges et pour presser le départ des retardataires. A chaque arrêt, je veille à ce que M. Wautier ait tous les soins nécessaires et soit porté le plus commodément possible. »

La marche se continue à travers la forêt.

« Ce fut, écrit M. Dutrieux, une pénible journée pour M. Wautier, qui regretta de ne pas avoir fait la veille une partie de cette longue étape. Je le trouvai très affaibli. Les selles se succédaient abondantes et à de courts intervalles. Néanmoins, il passa une nuit relativement bonne. Nous avons eu, l'après-midi, quelques heures de pluie. Le ciel étant resté nuageux toute la journée, cette circonstance tempéra beaucoup la chaleur et rendit cette marche, exceptionnellement longue, plus supportable pour nos hommes.

« Le 12, M. Wautier donna l'ordre à la caravane de partir sous la

conduite d'un drogman. D'après ce que nous apprîmes, le surlendemain, elle arriva sans accident, le jour même, à Hékoungou, où elle alla camper près de celle de M. Broyon.

« Le 13, l'état de M. Wautier s'est amélioré. Nous partons à 7 heures, toujours en pleine forêt. Le sol, couvert de traces d'éléphants et de buffles, est parsemé d'ossements de ces animaux. M. Wautier, continuant à être porté, nous allons très lentement, et nous nous arrêtons souvent. A 10 heures nous campons à proximité d'un ruisseau, dont l'eau claire et limpide nous offre une boisson rafraîchissante, et nous sommes bien heureux de recevoir d'Hékoungou des vivres qui arrivent à temps pour nos hommes et pour nous-mêmes.

« Le 14, l'amélioration se maintient chez le malade. Après une marche de 4 heures, notre petite caravane arrive, sans incident, à Hékoungou, après avoir traversé un terrain très boisé, pàr des sentiers boueux et glissants. Nous avons dû nous arrêter une demi-heure, à cause de la pluie.

« Toutes les pièces des tembés sont obscures, sans ventilation, exhalent une odeur fétide, qui suffoque aux premiers pas, et fourmillent d'insectes insupportables. L'impossibilité d'y trouver un abri, suffisamment aéré, me fit donner l'ordre de construire immédiatement une case en paille, car M. Wautier ne voulait plus rester sous la tente, qu'il trouvait, avec raison, trop humide pour la nuit.

« Le 14, le 15 et le 16, furent des journées assez bonnes pour le malade. Il prit une légére alimentation. Je lui fis suivre le traitement voulu, qu'il observa avec la plus grande ponctualité. Il sortit encore le 16 de sa case, pour venir dans ma tente. Il était très calme. Les selles, toujours abondantes, avaient perdu leur caractère sanguinolent. J'avais craint, un instant, l'apparition de quelques symptômes nerveux graves, car M. Wautier était d'un tempérament excessivement nerveux.

« Une surdité uni-latérale, dont il avait été brusquement atteint à Zanzibar, était devenue complète et l'affection avait commencé à envahir l'autre oreille. En l'absence de toute affection catarrhale du conduit auditif et de la trompe, j'ai considéré ces symptômes comme étant de nature paralytique. Je dus tenir compte de toutes ces circonstances dans l'indication du traitement, et j'écartai heureusement toute complication cérébrale. La fièvre n'apparut pas non plus. Le malade était, toutefois, dans un état de grande faiblesse, et je n'espérais guères d'amélioration notable avant trois semaines. Après ce temps, je supposais que la maladie prendrait une marche chronique et durerait environ deux mois, toujours dans les conditions voulues du régime et du traitement. M. Wautier ne m'a paru souffrir bien vivement que pendant la nuit du 18 au 19, où il eut de fréquents assoupissements, grâce aux opiacés que je lui fis prendre. Le malade n'eut, cette nuit, ni délire, ni convulsion. Il fut pris seulement, vers deux heures du matin, d'une syncope, dont il se remit avec une potion excitante, que je lui introduisis dans la bouche. A cinq heures, au moment où je lui préparais quelques petits fragments de sucre, imprégnés chacun de cinq gouttes de laudanum, — comme je lui en avais glissé plusieurs dans la bouche, pendant la nuit, — le malade me dit : — « Oh! docteur, si je pouvais dormir! » Je fis les deux pas qui me séparaient de son lit, le médicament à la main, et je m'apperçus avec douleur que M. Wautier avait rendu le dernier soupir, en exprimant la dernière parole. Il avait gardé pleine connaissance jusqu'à la fin et ne m'avait manifesté aucun vœu, aucun désir, aucune recommandation. »

**Les Obsèques. — La Tombe dans le Désert.**

« Je fis prévenir immédiatement M. Broyon et M. le révérend Dodgshun de la mort de mon malheureux collègue. M. Broyon, qui l'avait vu, la veille encore, ne pouvait y croire,

« Les Oua-Nyamouézis, auxquels je tins cachée toute la journée la triste nouvelle, et à qui je donnai l'ordre, à 5 1/2 heures du matin, d'aller camper à l'autre extrémité du territoire d'Hékoungou, avaient répandu le bruit que M. Wautier était atteint de la petite vérole. Cette maladie est le fléau de l'Afrique, et son apparition, bientôt suivie d'un véritable dépeuplement, est regardée comme le plus grand malheur qui puisse atteindre ces contrées. On y fuit ordinairement les malades, en laissant auprès d'eux une cruche d'eau. Malheur au voyageur dont le passage coïncide avec l'arrivée du fléau. Il n'échappera aux accusations de sorcellerie et à leurs terribles conséquences que par une prompte fuite dans le pays le plus éloigné possible! Pour prévenir tout incident fâcheux, je fis demander au chef du village d'envoyer deux hommes constater que le défunt ne portait aucune trace de petite vérole, ce qui fut fait.

« Je m'occupai ensuite de choisir l'emplacement le plus convenable pour la sépulture et j'obtins du chef, moyennant paiement, la concession d'un terrain voisin de l'avant dernier baobab qui se détache entre l'unique tembé, qui est à l'entrée d'Hékoungou, et la colline située au S. O. du village. La ligne qui sépare ledit tembé du baobab en question, est dans la direction du S. O. et peut mesurer un kilomètre.

« L'enterrement eut lieu, vers 5 heures de l'après-midi. Quand nous eûmes déposé la dépouille mortelle dans la tombe, je dis à M. Dodsghun : — « Mon collègue n'était pas protestant, mais il était chrétien, comme vous. Il nous a jadis exprimé incidemment, à Sadani, le vœu d'être enterré religieusement, comme il avait vécu. Je crois que vous pourriez dire vos prières des morts habituelles. » M. Dodsghun me répondit : — « De grand cœur. » Il récita, en anglais, la prière des morts. Nous l'écoutâmes la tête découverte et dans un respectueux silence. Nos Zanzibariens étaient rangés de chaque côté de la fosse. La prière finie et la fosse comblée, nous regagnâmes le village, remettant au lendemain le soin de graver sur le baobab une inscription funéraire. »

**Voyage du Docteur Dutrieux.**

« Je fus pris, la nuit même, de la fièvre, ce que j'attribuai un peu à la fatigue de notre pénible voyage dans l'Ou-Tatourou, et beaucoup aux deux ou trois dernières nuits, passées sans sommeil. Je me rendis le lendemain, avec MM. Broyon et Dodgshun à l'endroit funèbre, et veillai à ce qu'un amas de pierres, aussi élevé que possible, fût rassemblé sur la tombe même. Ce modeste monument fut couvert de fortes épines et entouré d'un cercle de pieux. Les forces physiques me faisant défaut, M. Broyon grava lui-même, dans le cœur du baobab, une croix longue d'environ 50 centimètres. Quant il eut terminé, il passa la gouge et le maillet à M. Dodsghun, qui grava, sous la croix, les initiales du défunt. Cette triste mission terminée, nous nous rendîmes au point où les deux caravanes étaient allées camper depuis la veille, c'est-à-dire au chef-lieu du territoire d'Hékoungou, où nous arrivâmes après deux heures de marche.

« Les deux jours suivants se passèrent à débattre avec le Sultan, le Hongo définitif à payer pour droit de sépulture. Nous finîmes par tomber d'accord, moyennant une assez grande quantité d'étoffe, quelques

fusils et quelques barils de poudre.Ces tristes formalités me furent abrégées et rendues moins pénibles, grâce à l'obligeance de M. Broyon, qui s'est toujours montré prêt à nous rendre tous les services possibles, dans toutes les circonstances. Le Sultan me fit la promesse que la fosse et le voisinage du baobab ne seraient jamais envahis par la culture, qu'il les ferait respecter et en indiquerait l'emplacement aux voyageurs, de passage dans cette contrée.

« Je souffris de la fièvre pendant plusieurs jours. Une pluie abondante tomba pendant toute la durée de notre séjour à Hékoungou, où nous reçûmes des nouvelles d'une grande importance au sujet du désastre de Tchaïa. Les gens d'Hékoungou s'y étaient rendus pour recueillir ce qui pouvait rester à piller. Nous apprîmes, par eux, que la caravane arabe s'était battue deux jours sans sortir de son Boma et qu'elle avait pu s'échapper la nuit, avec toutes ses marchandises, par un chemin latéral. Quant à la caravane de Penrose, il y avait eu beaucoup de morts, et le reste avait fui en désordre. Rien n'avait pu être sauvé. Les gens d'Hékoungou nous confirmèrent le fait de la présence des Rougas-Rougas à l'affaire de Tchaïa. Le 21, quelques-uns de ces Rougas-Rougas, qui revenaient du pillage, et passaient par Hékoungou, furent même individuellement reconnus par M. Broyon et par le surveillant de la caravane, Tchéo,Mnyamouézi,qui le sert fidèlement depuis son séjour en Afrique. Sur quelques menaces proférées par le Msagira du Sultan, qui, dans un moment d'audace, s'écria : « qu'il ne voulait aucun espion à Hékoungou, que ces gens n'avaient rien à y faire, et qu'ils pouvaient s'en aller », les Rougas-Rougas partirent dans la direction d'Ourambo. Depuis l'événement de Tchaïa, les porteurs Oua-Nyamouézis de la caravane avaient dans leur attitude quelque chose d'insolent. Ils vantaient, dans leur cambis, les prouesses des assassins de Tchaïa.

« Le 25 décembre, je me remis en route, dans la direction d'Ouyouy. Très affaibli par la fièvre, j'eus une syncope au moment du départ. Des pluies abondantes vinrent heureusement rafraîchir l'atmosphère et nous rendre la marche moins pénible. Nous cheminâmes constamment, du 25 au 29, dans un terrain boisé, çà et là légèrement accidenté, complètement désert,couvert sur une grande étendue de véritables lagunes, où nous avions de l'eau jusqu'à mi-jambe, surtout pendant les deux derniers jours de marche. Nous passâmes la Koualé le 27. Cette rivière a une largeur de 70 mètres environ. Les sentiers étaient boueux, interrompus par des fondrières.

« Enfin, nous parvînmes, le 29, à Ouyouy. Une heure avant d'y arriver, mes Pagazis profitèrent de quelques coups de fusil tirés en l'air, par des gens,porteurs des lettres destinées à M. Dodsghun, pour simuler une panique, pour déchirer les enveloppes de 148 fusils à pierre, que nous avions comme marchandises d'échange, et pour tenter de se les partager, sans plus de façon. Quelques-uns de mes Zanzibarites arrivèrent heureusement à temps pour empêcher ce pillage. J'étais, comme toujours, à l'arrière-garde, et, au moment où j'arrivai, le compte des fusils se trouva exact.

« Mes forces ne faiblirent heureusement pas, pendant ce pénible voyage d'Hékoungou à Ouyouy. Je fus soutenu par l'excitation nerveuse dans laquelle je vivais, et par l'espoir de recevoir des nouvelles précises, à mon arrivée. Je fus, cependant, repris de la fièvre à Ouyouy, mais au bout de trois jours, je sentis mes forces revenir, et bientôt mon rétablissement fut définitif.

**Dans l'Ou-Nyamouézi.**

« J'installai mon camp dans le premier village du territoire d'Ouyouy, à Mtoura J'y trouvai une lettre de M. Cambier. Cette lettre devait nous

être remise en route, M. Cambier, ne nous supposant pas aussi près de lui, au moment où il l'adressait. Le messager était, d'ailleurs, depuis un mois, à Ouyouy, et n'avait pas continué sa route, quand il avait appris que nous arrivions. M. Cambier nous conseillait de l'attendre dans un endroit paisible.

« Il fallait six jours pour qu'un courrier allât prévenir M. Cambier et rapportât sa réponse. Je lui écrivis pour lui apprendre la mort de M. Wautier, mon arrivée avec 350 hommes, le départ des 200 porteurs, engagés jusqu'à Ouyouy, le licenciement des autres, le désastre de Tchaïa et, enfin, mon intention de me rendre dans l'Ou-Nyaniembé. J'ajoutai que j'avais envoyé demander au Gouverneur de ce district comment il fallait faire pour transporter, sans accident, les charges de Mtoura, où j'étais, jusqu'à Tabora. Je le priai, en outre, de venir conférer avec nous à Ouyouy.

« Cette lettre, ainsi que mon message pour le Gouverneur, partirent le 30 décembre. Ce jour-là, je reçus un billet de M. Cambier. Il s'était mis en route, pour venir conférer avec nous à Ouyouy. Pris de la dysenterie, à Kanoro, il avait dû retourner à Ourambo et demandait combien il devait envoyer de porteurs pour prendre nos charges. Il ignorait la mort de M. Wautier.

« Le 2 janvier, le Gouverneur de l'Ou-Nyaniembé me fit répondre que le meilleur moyen pour transporter nos charges à Tabora, était de demander au chef d'Ouyouy l'autorisation de traverser son territoire, et de tâcher de les faire porter par des gens d'Ouyouy même ; que, sur la route, des porteurs de l'Ou-Nyaniembé pourraient venir prendre les ballots et les transporter à Tabora ou ailleurs ; que, du reste, il était entièrement à ma disposition et qu'il me remerciait des paroles aimables que je lui avais fait transmettre.

« J'engageai trois cents porteurs, parmi les habitants, et je réussis, en faisant diligence, à traverser tout le terriroire d'Ouyouy et à arriver, après trois heures de marche, à l'extrémité Ouest d'Ouyouy. Dépassant de 200 mètres le village de Koi-Karoumbou, j'allai camper sur la route même de l'Ou-Nyaniembé.

« Le 5, M. Broyon, qui était allé camper au Kouïkourou, à 1 1/2 heures de marche de Mtoura, parvint, de son côté, à faire transporter ses charges dans le tembé voisin de mon camp.

« Le 6, je me disposais à engager des hommes pour porter les charges à Tabora, quand je vis arriver M. Cambier, mieux portant qu'il ne l'avait jamais été. »

## Jonction avec la Caravane Cambier.

Fermons cette large parenthèse, consacrée à la mort du lieutenant Wautier et au docteur Dutrieux,— qui, abandonnant le service de l'Association, gagna la Côte, pour retourner en Europe — et revenons à M. Cambier.

« Vers le 15 décembre, écrivait-il, dans son rapport à l'Association, j'appris par une lettre, adressée à Mirambo par le Gouverneur de l'Ou-Nyaniembé, qu'un blanc avait été assassiné près du lac Tchaïa et que sa caravane avait été complètement pillée. Comme il y avait longtemps que je n'avais plus reçu de nouvelles de mes compagnons, cette nouvelle me donna de grandes inquiétudes. J'envoyai des courriers à Tabora pour recueillir des détails, mais ces courriers ne revinrent pas. J'appris, quelques jours après, que la victime était M. Penrose, de la Church Missionary Society, et qu'il avait été tué par les gens de Nyoungou. Le 20 décembre, je reçus, enfin, de M. Wautier une lettre, datée du 1ᵉʳ décembre. Il m'écrivait de Simbo, sur la frontière occidentale de l'Ou-Gogo, et me disait qu'il espérait arriver à Ouyouy vers le 16 dé-

cembre. Je voulus me mettre en route immédiatement, mais je dus attendre une escorte que Mirambo voulut absolument m'offrir, et mon départ fut ainsi retardé d'un jour. Je me mis en marche pour rejoindre mes compagnons, le 22 décembre, mais j'avais à peine parcouru six lieues que je fus forcé de m'arrêter, par suite d'une attaque de dysenterie. Mon indisposition paraissant s'aggraver, et persuadé que, loin de pouvoir être utile à mes compagons, je ne serais pour eux qu'une gêne, dans l'état où je me trouvais, je dus me borner à leur envoyer un courrier à Ouyouy, et je regagnai péniblement Selle-Magazy.

« Je restai sans nouvelles jusqu'au 2 janvier 1879, jour auquel une lettre de M. Dutrieux, datée du 30 décembre, m'informa de la mort de M. Wautier et de l'arrivée, à Ouyouy, de la caravane de l'Association internationale et d'une caravane de la Church Missionary Society, conduite par M. Broyon. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle douleur j'appris la mort de mon malheureux compagnon. J'avais entretenu avec lui des relations amicales pendant toute la durée de notre voyage en commun, et je me rappellerai toujours son grand courage, son caractère ouvert, loyal et généreux. Ce triste événement me montra davantage la nécessité de rejoindre sans tarder la caravane. Mon séjour chez Mirambo m'avait prouvé l'état de dépendance dans laquelle se trouveraient des Européens, établis dans ses Etats. Je me décidai donc à me rendre à Tabora, centre d'une puissante colonie arabe, où nous pourrions passer la saison des pluies avant de chercher un emplacement convenable pour l'établissement de notre station. Je me mis immédiatement en route, et le 6 janvier j'atteignis Ouyouy, où je trouvai le docteur Dutrieux en très bonne santé. Nous tînmes conseil, MM. Dutrieux, Broyon et moi, sur la meilleure route à suivre. Il fut résolu que nous nous rendrions à Tabora et que nous y séjournerions pendant quelque temps. Nous n'avions malheureusement presque plus de porteurs. La plupart des Oua-Nyamouézis de M. Dutrieux n'avaient été engagés que jusques Ouyouy et les autres avaient déserté en arrivant. M. Dutrieux avait fait demander des porteurs au gouvernement de Tabora. Ils arrivèrent heureusement, et nous pûmes, enfin, faire enlever nos charges pour nous remettre en marche vers Tabora, que nous atteignîmes bientôt ».

---

## V. — A LA RECHERCHE D'UNE STATION

### Les Arabes à Tabora.

Ce qui précède n'est, en quelque sorte, que le prélude, mouvementé et douloureux, de la première expédition belge en Afrique. Nous allons voir M. Cambier se heurter à des difficultés nouvelles, et sortir triomphant de la tâche glorieuse dont il avait assumé, d'un cœur intrépide, toutes les responsabilités.

Nos compatriotes restèrent à Tabora jusqu'au commencement du mois de mai, époque à laquelle M. Dutrieux retourna à la Côte.

« Je voudrais, a dit M. Cambier, dans sa conférence, vous donner une idée des mœurs et du caractère des Arabes à l'intérieur de l'Afrique, mais il m'est impossible, dans ce court espace, d'entrer dans tous les détails.— Je me contenterai de constater que, sous une politesse qui ne manque pas d'un certain caractère de grandeur et de noblesse, ils cachent difficilement la jalousie avec laquelle ils voient l'élément européen s'introduire au milieu des contrées qu'ils considèrent comme leur appartenant, d'après le texte même du Coran ».

« La dernière quinzaine d'avril, dit M. Cambier, fut employée à recruter des porteurs. Je m'étais adressé à un Arabe qui prétendait connaître parfaitement les indigènes des environs de Tabora. Il s'était engagé, moyennant 150 piastres, à me fournir des gens sûrs pour transporter mes bagages jusqu'à Oudjiji. Dès les premiers jours du mois de mai, presque tous les Pagazis étaient recrutés et payés. Au fur et à mesure de leur engagement, ils transportaient leurs charges à Mkanghévhé, village situé à une lieue environ, à l'Ouest de Tabora. Le 7 mai, les préparatifs étant complètement terminés, j'allai m'établir au Cambi de partance, ou j'avais donné rendez-vous à mes Pagazis, pour le surlendemain. Ils ne se présentèrent point au jour indiqué. Je me rendis chez le Gouverneur de l'Ou-Nyaniembé (Abdallah bin Nassib) et le priai d'envoyer des soldats, prévenir les Oua-Nyamouézis engagés, qu'ils eussent à rejoindre leur campement, sans retard. Mais ce ne fut que le 14 mai que les premiers Pagazis se présentèrent. Le 16, je quittai Mkanghévhé, avec 164 charges. Les 73 autres demeurèrent provisoirement au Cambi, en attendant les retardataires. »

### Nouvelles Difficultés avec les porteurs.

M. Cambier n'en avait pas fini avec la mauvaise volonté et l'insubordination des Pagazis.

Comme il surveillait la colonne des derniers porteurs, ceux-ci s'engagèrent sur la route traversant l'Ou-Vinza, où les hongos sont particulièrement élevés et les peuplades reconnues comme assez hostiles aux voyageurs. Après s'être vainement évertué à leur faire rebrousser chemin, M. Cambier fit demander à Abdallah bin Nassib quelques hommes de confiance pour les remettre dans le devoir. Mais déjà il était trop tard, la colonne étant campée toute entière à Lelangourou.

A partir de ce moment, les actes d'indiscipline et les désertions se

présentent presque chaque jour, et M. Cambier a dû déployer des miracles de calme politique et de patience. Arrivés le 17 à Mtimousi, les porteurs se dispersent et s'en retournent dans leurs foyers. Cependant, vers le soir, arrivent ceux chargés des ballots laissés à Mkanghévhé. Malgré de fréquentes visites au Gouverneur, la caravane ne peut quitter Mtimousi que le 24 et en y laissant 90 charges entières. Abdallah bin Nassib envoya bien quelques soldats, avec des lettres de recommandation pour Simba, mais il ne daigna pas même se trouver au rendez-vous désigné par lui.

Sur ces entrefaites, M. Cambier reçut de Bruxelles l'ordre d'établir une station sur la rive orientale du Tanganika. Le Comité, tout en lui signalant comme favorable la région de Masikamba (Karéma), lui laissait l'entière liberté de ses décisions. Il se remit aussitôt en marche. Mais que de déboires sur cette longue route, au bout de laquelle devait s'élever triomphalement la première station hospitalière, érigée en Afrique par l'Association !

D'abord, c'est un accès de fièvre, qui retient notre compatriote à Kigandou. Le lendemain, trois porteurs désertent. Un peu plus loin, dans l'Ou-Gonda, les Pagazis refusent de lever le camp sous prétexte qu'il y a trois malades parmi eux. De plus, le bruit s'étant répandu que Mirambo avait attaqué le village d'Ousoké, seize hommes de ce district s'en vont cavalièrement aux informations. Le reste exige impérieusement une majoration de salaire. De nouveau M. Cambier est obligé de réclamer l'intervention d'Abdallah bin Nassib, pour mettre fin à une grève générale, qui se prolonge du 2 mai jusqu'au 8 juin !

Cependant, deux envoyés du Gouverneur et du Sultan Séki s'abouchent avec les Nyamparas. Mais les Pagazis se moquent de leurs menaces, et annoncent leur intention de déserter en masse, le jour suivant. En désespoir de cause, M. Cambier donne ordre de remiser les marchandises, jusqu'au recrutement d'autres porteurs. Alors, la carte tourne, et les Pagazis, dix minutes après, craignant d'être pris au mot, demandent leurs charges comme si de rien n'était. Soumission feinte, toutefois. A Ndisia, quelques porteurs ont déjà disparu et il manque huit ballots d'étoffe. Depuis l'arrivée dans l'Ou-Gonda, quinze hommes manquaient à l'appel.

Le surlendemain, la caravane s'arrête, au bout d'une demi-heure de marche, sous prétexte que l'étape fixée est trop longue. Il s'agissait de moins de trois lieues! Le faux bruit de l'attaque d'une caravane jette la panique dans les rangs et 25 porteurs s'enfuient, avec un Askari. A Chikouro, que l'on atteint, avec l'aide de Gombozis, recrutés à grand' peine, les Pagazis se refusent à aller plus loin, sous prétexte de menaces de guerre dans l'Ou-Nyaniembé. M. Cambier n'obtient pas même d'eux qu'ils transportent ses bagages au village de Simba, au lieu de poursuivre jusqu'à Oudjiji, terme de leur engagement formel.

Cette nouvelle grève retient M. Cambier à Chikouro, du 17 juin au 6 juillet. Il fait demander, par courrier, des hommes à Simba. Voyant que la douceur ne servait de rien, il met à la chaîne un Nyampara dont 58 hommes avaient déserté. « Cette mesure, écrit-il, produisit son effet; quarante des déserteurs revinrent, lorsqu'ils apprirent la punition infligée à leur chef responsable. Le 2 juillet, les gens de l'Ou-Savira, envoyés par Simba, arrivèrent et les deux journées suivantes furent employées à débattre les conditions de l'engagement, et à répartir les charges. Les porteurs profitèrent de la position difficile dans laquelle je me trouvais pour émettre des prétentions excessives.»

Enfin, après une marche pénible de 11 jours, à travers le Pori qui sépare le Manyara de l'Ou-Gonda, des retards entraînés par la rareté des vivres, voire mort d'homme, à la suite d'une attaque de fièvre, le 17 juillet, notre compatriote arrive au village de Simba.

**L'Ou-Savira.—Simba.—Matoumoula, le Chasseur d'éléphants.**

« L'Ou-Savira dit M. Cambier dans son rapport à l'Association,— situé sur la crête de partage du bassin du Malagarazi et de celui du lac Rikoua, est, pour ainsi dire, une colonie de l'Ou-Nyaniembé. Simba, frère du Sultan actuel de ce dernier pays, s'empara de l'Ou-Savira et s'y établit. Le territoire qu'il possède est très restreint et la population, sous ses ordres, agglomérée dans un seul village. Mais ce village est important. Il renferme de deux à trois mille âmes. Dans l'Ou-Savira, on cultive le riz et la moutama. Le Sultan possède un petit troupeau de bœufs. Les chèvres qu'on y rencontre proviennent de l'Ou-Vinnza.

« Simba était ivre au moment de notre arrivée, ce qui l'empêcha de venir nous recevoir en personne, comme il l'aurait désiré. Il avait mis une habitation à ma disposition et je m'y installai avec mes marchandises. Les journées du 18 et du 19 furent consacrées au repos. Je fis au Sultan quelques présents, et en reçus un bœuf en retour.

« Chez Simba, dont le village est le plus considérable de tous ceux que j'ai vus en Afrique, réside Matoumoula, chef d'une troupe d'environ 300 chasseurs d'éléphants, armés d'anciens fusils de gros calibre à silex. Matoumoula, ayant eu autrefois des difficultés avec Makisaka, Sultan de Karéma, s'était battu pendant trois mois contre lui, l'avait vaincu et tué, et lui avait donné pour successeur Kangoa, membre exilé de l'ancienne famille régnante. Il était, comme on le voit, le véritable souverain de Karéma. Je gagnai son amitié par des cadeaux. Il promit de me faire accompagner par quelques-uns de ses hommes et de me présenter au Sultan de Karéma, comme son ami, en lui recommandant de m'aider dans toutes les circonstances.

« Le 20 et le 21, nous nous préparâmes au départ. Jugeant peu prudent de me rendre tout d'abord à Karéma, avec toutes mes marchandises, et voulant licencier au plus tôt les Oua-Nyamouézis, qui m'accompagnaient depuis Tabora, je ne pris avec moi que 80 charges et, le 22, nous nous mîmes en route. »

**Vers le Tanganika.**

Dès le 24, au village de Kaloungou, M. Cambier s'aperçoit de la disparition de 40 porteurs. C'étaient les anciens déserteurs de Chikouro, revenus pour faire lever la punition de leur chef, qui, pour premier usage de la liberté, se sauva cette fois lui-même, avec tout son personnel. Comme c'était Simba qui avait insisté pour qu'on le délivrât de sa chaîne, c'est à Simba que recourut M. Cambeir, en lui faisant remarquer les conséquences de son intervention. Le vieux renard exigea 12 costumes et 2 rouleaux de cuivre, moyennant lesquels il envoya le lendemain des porteurs. Mais plus exigeants que leur maître, qui avait réduit ses premières prétentions, ces hommes réclamèrent 5 dotis, au lieu des 2, payés pour un voyage de si peu de durée, et loin que l'arbitrage de Simba leur en fît rabattre, ils finirent par demander un demi-doti en plus. La caravane. reconstituée dans ces conditions onéreuses. par lesquelles il fallut bien passer, repartit le 29, sans que pour cela les hommes, comblés d'étoffe, devinssent plus dociles. Tel est l'Africain. Cédez-lui sur un point, et il s'empressera de chicaner sur tous les autres. Tout le long du chemin, ce furent d'incessantes haltes, augmentant d'autant le Posho. Ici, l'on s'arrête parce qu'on a négligé de moudre sa moutama, en temps et lieux; là on se déclare trop fatigué pour poursuivre. Plus loin, les porteurs, voyant planer des oiseaux de proie, jettent bas leurs charges et s'élancent à la curée d'un buffle, éventré par les lions. Et les querelles, les rixes, d'aller leur train. Une simple poule, disputée entre les Zanzibarites et les gens de l'Ou-Savira,

provoque la désertion de 13 porteurs ivres, qui se prétendent insultés. Sur ce nombre, huit seulement reviennent, mais les 5 autres restent partis, emportant avec leur salaire, payé anticipativement, trois jours de vivres, exigés comme provision de route. On peut dire que cette route de Tabora à Karéma fut, pour M. Cambier, un véritable calvaire et l'on s'étonne qu'il ait pu résister à de pareilles épreuves. Enfin, pour couronner leurs impudentes menées, arrivés à dix kilomètres seulement du Lac, les hommes de Simba déposent leur fardeau, et déclarent qu'ils ne feront plus un pas, si on n'augmente leur salaire d'un nouveau doti. « Je fis, écrit M. Cambier, un suprême appel à ma patience. M'approchant des mécontents, je leur fis remarquer ce que leur conduite avait d'odieux en abandonnant dans le désert les marchandises qu'ils s'étaient engagés à transporter jusqu'à Karéma. Je leur rappelai que je leur avais payé plus du triple du salaire habituel pour le voyage, et qu'en outre, je leur avais quotidiennement distribué des vivres, lorsqu'ils refusaient de se mettre en route. Ces raisons les touchèrent fort peu et la seule réponse fut : « Augmentez d'un doti, ou nous n'allons pas plus loin. » Je leur dis alors : « Puisque vous voulez déserter, vous êtes « libres de le faire. Mais Simba est mon ami intime, je lui ai payé un « tribut pour avoir des porteurs, il vous a chargés de me conduire à « Karéma et certainement il fera trancher la tête aux déserteurs.» Cette dernière partie de mon discours eut un succès décisif ; quelques minutes après, mes Pagazis reprenaient leur charges et nous arrivâmes sans encombre à Kafissya. »

Cependant, le soir même, M. Cambier, auquel Tchiata avait fait cadeau de quelques poules et d'un peu de farine, déjoue un complot de séjour pour le lendemain, en promettant une prime aux Nyamparas, s'ils le font arriver sans délai à destination.

Grâce à cet expédient, la caravane arrive le 12 août, après une marche de 12 kilomètres, vers le Sud, au village indigène de Karéma.

### Karéma en 1878.

Ici, nous reprenons l'intéressante conférence, donnée par M. Cambier à la Société Royale Belge de Géographie :

« Le 13 août, j'aperçus pour la première fois les eaux du grand Lac. J'en longeai la rive orientale, me dirigeant vers le Sud, et le 15 août, j'arrivai sur le territoire de Karéma, qui me parut réunir toutes les conditions désirables pour y établir une station.

« Lorsqu'on arrive à Karéma, on est d'abord frappé de l'admirable fertilité de la vaste plaine dans laquelle est situé le village. Cette plaine, qui a une lieue de largeur sur 2 1/2 lieues de longueur, est arrosée par deux cours d'eau dont les inondations périodiques entretiennent une fertilité qui permet aux indigènes de faire plusieurs récoltes chaque année.

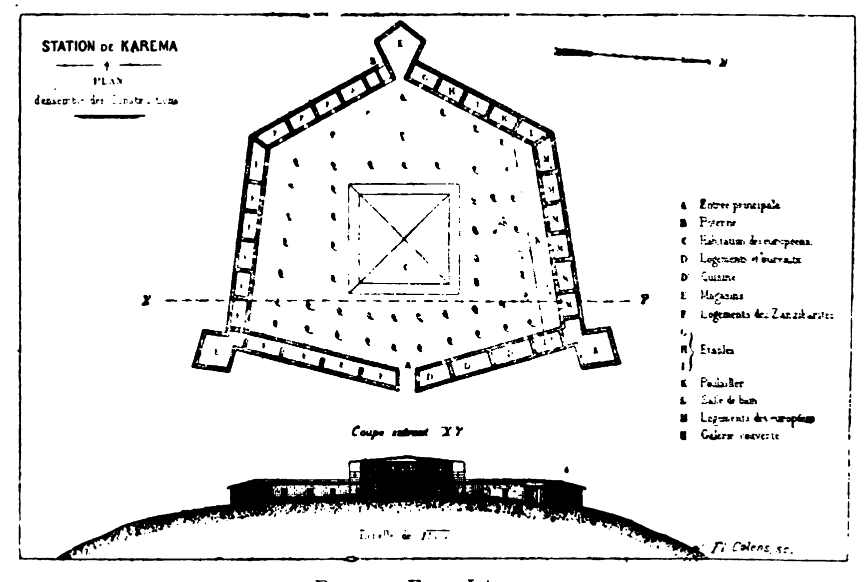
« Les habitants de Karéma, au nombre de 250 environ, sont logés dans des huttes hémisphériques en paille, groupées à l'intérieur d'une palissade circulaire de 100 mètres de diamètre. Craintifs et misérables, redoutant d'exciter la convoitise de leurs voisins, ils ne cultivent que la quantité de maïs et de patates douces strictement nécessaire à leur subsistance. C'est pour la même raison qu'ils n'ont point de bétail, bien que, d'après leur témoignage, la vallée ait nourri anciennement de nombreux troupeaux de bœufs.

« Quoique situé à la limite septentrionale de l'Ou-Fipa, le village de Karéma est habité par des naturels originaires de l'Ou-Kaouendi. Il en résulte qu'aucune suzeraineté n'est exercée sur eux, ni par le Sultan de l'Ou-Fipa, ni par celui de l'Ou-Kaouendi.

« Le village se trouvait, il y a quelques années, sur le bord du Lac,

mais les eaux, par leurs empiétements successifs, ont envahi l'ancien emplacement et les habitants ont dû se réfugier dans la plaine, à 3 kilomètres de la rive. Une chaîne de collines, de 50 à 60 mètres d'élévation, court parallèlement au Lac et le sépare de la plaine. A peu près au centre, un mamelon, d'une altitude de 5$^{m}$,50 au-dessus des eaux, fait saillie dans le Lac, ménageant ainsi au Nord et au Sud deux petits ports, complètement à l'abri du vent et dont la profondeur est suffisante pour permettre aux plus grandes embarcations d'atterrir. C'est sur ce mamelon que je résolus d'élever les constructions de la Station que je devais fonder.

« Cet emplacement, à proximité d'une plaine vaste et fertile, garanti par une ceinture rocheuse des miasmes qui pourraient s'exhaler de la vallée, éloigné de tout chef influent, pouvant devenir un danger pour la station naissante, situé en dehors de l'influence jalouse des Arabes, baigné par les eaux limpides du Tanganika, dont les brises rafraîchissantes maintiennent l'atmosphère à une température moyenne de 25° centigrade, suffisamment élevé pour n'avoir rien à craindre des inondations, cet emplacement, dis-je, me parut réunir toutes les conditions requises.




PLAN DU FORT LÉOPOLD.

(Dressé par le capitaine CAMBIER.)

« Les récits des derniers voyageurs et les témoignages des riverains étaient unanimes à affirmer que les eaux du Tanganika s'élevaient graduellement. Aussi, lorsqu'à mon arrivée, je constatai que le niveau avait plus ou moins baissé, je l'attribuai uniquement à l'évaporation produite pendant la saison sèche. Cependant, quand les pluies arrivèrent, le Lac continua à décroître d'une façon constante, et, à mon départ, le niveau du Tanganika avait diminué de 4 mètres. En voici la raison, d'après ce que j'ai appris dans la suite : la Loukouga, qui met actuellement le Tanganika en communication avec le Congo, était obstruée par des dépôts sablonneux, des amas de papyrus et autres plantes aquatiques. Vers la fin de 1879, les eaux, dans leur mouvement ascension-

nel, parvinrent à se frayer un passage à travers l'obstacle; maintenant, elles se précipitent torrentueusement par le déversoir qu'elles viennent de déblayer et vont grossir le cours du Congo. Il en résulte que notre Station, au lieu d'être, comme dans le principe, baignée par les eaux du Tanganika, se trouve actuellement à 500 mètres des rives du Lac. »

M. Cambier séjourna au village de Karéma jusqu'au 17 août et fit accord avec le Sultan pour la construction de quelques cases destinées à recevoir les marchandises restées en arrière. Le 17, il se remit en route et le 22 août, il était de retour dans la vallée de Simba.

---

## VI. — DEUXIÈME EXPÉDITION ET CARAVANE DES ÉLÉPHANTS

**Le capitaine Popelin. — Le docteur Van den Heuvel.— Le lieutenant Dutalis.**

Pendant que M. Cambier et ses compagnons affrontaient, avec des chances diverses, les pénibles surprises du continent africain, une deuxième expédition s'était organisée par les soins du comité de Bruxelles. Elle était composée du capitaine d'état-major Popelin, du docteur Van den Heuvel et du lieutenant d'infanterie Dutalis, qui les avait précédés à Zanzibar, pour commencer l'organisation de leur caravane.

Partis au printemps de 1879, MM. Popelin et Van den Heuvel arrivaient au Zanguebar le 31 mai, et le 8 juillet quittaient le littoral de la Mrima pour arriver le 15 août à Mpouapoua, où ils trouvèrent M. Carter avec ses éléphants. Durant ce trajet, pourtant relativement court, nos compatriotes eurent beaucoup à souffrir des fièvres. L'un d'eux, M. Dutalis, fut même si particulièrement éprouvé, qu'il dut abandonner l'escorte, dès le cambi de Koi-Mambouni, pour revenir en Europe.

**Les Eléphants de M. Carter.**

Disons, pour ceux de nos lecteurs,qui auraient perdu de vue les articles consacrés, à cette époque, par les journaux, aux expéditions africaines, ce que c'était que la Caravane des Eléphants, et dans quel but elle fut organisée.

Faute de toute route carrossable, et en l'absence complète de ponts, dans tout le centre de l'Afrique, converti en steppes arides, ou en marécages, suivant la saison sèche ou humide, le factage des marchandises, à dos de porteurs, rend fatalement insignifiantes les transactions commerciales avec les tribus de l'intérieur. Malgré l'intrépide avidité des Arabes, disposant d'esclaves nombreux, à peine évalue-t-on à 60 tonnes le poids total des marchandises expédiées de la Côte par ce moyen coûteux et aléatoire. Comme animaux de somme et de transport, le bœuf, le cheval, l'âne et le mulet ne résistent point à la mauvaise qualité de certains fourrages et encore moins aux morsures de la terrible Tsétsé. Reste le chameau, d'une si grande utilité dans le Nord de l'Afrique. Mais cet animal ne s'acclimate point dans les régions humides. Pourquoi ne pas recourir à l'Eléphant, encore en si grande quantité sur le Continent noir, et que les anciens avaient trouvé le moyen de rendre domestique, à preuve les guerres d'Annibal et les combats des cirques romains.

L'Inde, cependant, a conservé le secret perdu en Afrique. On s'y sert de sujets privés pour réduire et parquer les éléphants sauvages, bientôt résignés à leur sort et dévoués à leurs maîtres.

Par les ordres de Léopold II, qui n'hésita point à tenter cette coûteuse expérience, quatre éléphants furent achetés aux Indes, par les soins de Mackinnon, et expédiés à la côte d'Afrique, où les attendait M. Carter,

ancien Consul d'Angleterre à Bassorah, entré au service de l'Association, qui fondait les vœux les plus ardents sur la réussite de cette entreprise, de nature à révolutionner le centre de l'Afrique.

« Si elle réussit, disait le colonel Strauch, dans son rapport du 1er mars 1880, on pourra bientôt voir des groupes d'éléphants domestiques parcourir rapidement les chemins sur lesquels se traînent péniblement aujourd'hui des caravanes de nègres, lourdement chargés. Alors, nos articles de commerce, n'étant plus frappés de frais aussi exorbitants, pourront être offerts aux indigènes à un prix qui ne découragera pas le désir, l'usage s'en répandra et, d'articles de luxe qu'ils sont actuellement pour eux, ils deviendront des articles de nécessité. Le trafic s'accroîtra, et, comme le progrès appelle le progrès et fait naître les ressources nécessaires pour sa propre réalisation, on ne tardera pas à créer de nouvelles voies de communication et des moyens de transport de plus en plus rapides. L'Eléphant n'aura pas été simplement, comme on l'a dit, le précurseur du tram et de la locomotive. C'est lui qui les aura rendus possibles, en leur préparant la clientèle dont ils ont absolument besoin. »

Le but de l'Association était d'établir en Afrique une station pour la capture et le dressage des éléphants indigènes, à l'instar de ce qui existe dans l'Inde. A cet effet, on avait déjà pris des dispositions pour envoyer à Zanzibar de nouveaux éléphants chasseurs, dirigés ensuite vers l'intérieur, soit à Tabora, soit sur tout autre point. Malheureusement, la fin ne répondit pas aux débuts de l'entreprise, saluée avec enthousiasme par MM. de Quatrefages, Nachtigal, Sanford, Kirk et Stokes. Néanmoins, on ne peut considérer comme définitif un échec, dont nous nous permettrons d'indiquer, en temps et lieu, les causes, selon nous, probables.

Mais n'anticipons point sur les événements.

### Débarquement des Éléphants.

« Le débarquement de quatre éléphants sur une côte où rien n'était disposé pour une pareille opération, écrivait le docteur Van den Heuvel, présentait de sérieuses difficultés... Le 31 mai, à 6 heures du matin, la *Chinsura* quitta Zanzibar, se dirigeant vers le Sud, dans la baie de Msasani, où elle arriva à 11 heures du matin. Le navire s'approcha de la côte autant qu'il le pouvait faire sans danger, en ne s'avançant qu'avec la plus extrême prudence et après des sondages réitérés. Il n'y avait qu'une distance de 200 yards, mais celle-ci était couverte d'une jungle épaisse, s'avançant jusque dans la mer, et dont la traversée devait être difficile. D'un autre côté, entre le point où la *Chinsura* s'était arrêtée et la côte Sud, il y avait au moins 800 yards, distance déjà considérable pour être franchie à la nage par les éléphants. On résolut néanmoins de tenter le débarquement de ce côté.

« Pour ce, l'on installa sur le mât de misaine, un système de poulies permettant d'enlever les gigantesques animaux de la cale, de les mouvoir vers le flanc du navire et de les laisser descendre dans la mer.

« Le premier éléphant à débarquer, fut entouré de cordes, auxquelles se cramponnèrent deux mahouts, ou cornacs. On lui passa sous le corps une ventrière faite de couvertures de laine et d'un fort câble double, dont les extrémités furent attachées à un solide crochet.

« L'animal, ainsi ficelé, formait un véritable ballot, enlevé du fond de la cale jusqu'à 4 ou 5 mètres au dessus du pont et qu'on fit ensuite tourner à dix mètres du flanc du navire, pour le laisser descendre dans la mer. Au moment de l'immersion, les mahouts, restés accrochés sur le dos de l'animal, défirent les sangles et coupèrent les cordes entourant l'éléphant, qui se trouva ainsi libre au beau milieu de l'eau.

« A partir de ce moment, l'opération devint particulièrement intéressante. Engourdi par un séjour d'un mois à fond de cale, surpris de se trouver brusquement plongé dans l'eau, le pauvre éléphant, tout à fait ahuri, ne comprenait pas les commandements du mahout, et. ne sachant par où se diriger, restait immobile. Les mahouts le réveillèrent d'un coup de pique, tandis que l'on s'efforçait de l'éloigner du navire, en le remorquant à l'aide d'une barque. L'animal tourna deux fois la tête de notre côté, semblant chercher du regard ses compagnons, dont on venait de le séparer si brusquement. Enfin, après quelques efforts, on parvint à l'éloigner du navire. Ayant aperçu le rivage, cette vue le ranima instantanément et il commença aussitôt à nager vers la côte, la trompe relevée, et laissant derrière lui, un large sillage. Il franchit rapidement les 800 yards qui le séparaient de la rive, et bientôt nous vîmes successivement émerger de l'eau les cornacs, la tête et l'immense dos de l'éléphant. A peine arrivé sur la terre ferme, il se mit à courir joyeusement, au grand ébahissement des naturels, qui contemplaient avec stupeur le premier éléphant apprivoisé qui foulait le sol de la côte du Zanguebar.

« Le débarquement des autres éléphants fut remis au lendemain, et le commandant de la *Chinsura*, M. Gavin, profita des dernières heures de jour pour se rapprocher encore de la côte, après que de nouveaux sondages lui eurent montré qu'il pouvait le faire sans danger. On se décida à tenter cette fois le débarquement par la Côte Est, qui n'était plus éloignée, alors que d'environ 100 yards de la nouvelle position du navire, et l'on recommença, avec les trois derniers éléphants, l'opération qui avait si bien réussi la veille: comme celle-ci, elle fut couronnée de succès. Nous vîmes les trois éléphants prendre pied, tour à tour, sur la côte africaine et se frayer, beaucoup plus facilement que nous ne l'avions espéré, un chemin à travers la jungle. En moins de 2 heures, le steamer était débarrassé de ses hôtes indous et nous étions ravis de les voir se promener sur la côte.

« A 11 heures, la *Chinsura* mit le cap sur Zanzibar, ramenant une grande partie de la colonie européenne qui avait voulu assister à l'intéressante opération dont je viens d'essayer de vous donner une idée. »

### Mort des Éléphants Mahonghi et Naderbux.

M. Carter, organisant rapidement sa caravane, put partir le 2 juin de Dar es Salam, et arriver le 3 août à Mpouapoua, devançant de douze jours l'escorte de M. Popelin, qui avait pris une autre route.

Trois des éléphants semblaient en parfait état. Seul, Naderbux, qui n'avait jamais paru bien sain, cheminait plus lentement que ses compagnons, et déjà, au départ, boitait d'une jambe.

Ce ne fut point lui, cependant, qui succomba le premier.

Le 12 août, M. Carter envoya au camp l'éléphant Mahonghi, avec une charge d'herbes. Quelques heures après, il succombait d'apoplexie foudroyante, d'après le rapport des hommes attachés à son service. Il mourut sans se débattre et son sang était devenu très noir. Aucune autre cause ne pourrait guères expliquer cet accident, attendu que la bête marchait d'un pas allègre et mangeait encore sa provende deux heures avant de tomber foudroyée. D'ailleurs, les mahouts assurèrent que ces cas de mort subite ne sont pas rares parmi les éléphants indous dressés.

M. Carter fit enlever les défenses, pesant chacune 29 livres anglaises, et les envoya à Zanzibar, en attendant que l'Association en disposât. D'après la coutume africaine, les indigènes voulurent s'opposer à

l'enfouissement. Mais grâce à l'intervention de M. Last, missionnaire de la Church Mission Society, l'affaire s'arrangea, moyennant un tribut de 5 dotis. Le pauvre Mahonghi fut enterré le 14 août, dans une fosse de 12 pieds de long sur 10 de large et 8 de profondeur.

Moins de cinq semaines après, ce fut le tour de Naderbux, l'éléphant malade.

Après être resté quelque temps à Mpouapoua, les deux escortes se dirigeaient vers Tabora, à travers les plaines de l'Ou-Gogo et le Pori du Mgonda Mkali.

Le 23 septembre, la caravane était partie de Kanyényé, vers 6 heures et demie. Tout à coup, l'éléphant boiteux fléchit sur ses jambes et s'arrêta. M. Carter le fit débarrasser de sa charge, mais sans qu'il en parût soulagé. Les mahouts, affirmant qu'il ne s'agissait que d'un simple accès de rhumatisme, Naderbux ayant mangé avec appétit, avant le départ, M. Carter laissa l'animal aux soins de son chef d'escorte, Abdoullah Jemmidar, de deux mahouts et de trois Askaris, chargés de l'amener lentement au prochain Cambi. Puis, sans trop d'inquiétude, il prit les devants, veillant personnellement sur les deux éléphants valides et sur le reste de la caravane.

Cependant, vers 11 heures, il envoya savoir des nouvelles de l'animal malade. Ses hommes revinrent en disant qu'il était en train d'expirer. M. Carter retourna précipitamment sur ses pas. Vers 7 heures, arrivé à l'endroit où s'était abattu Naderbux, il le trouva couché, mort en apparence, mais respirant encore. Il était tombé presque immédiatement après le départ de la caravane, et depuis n'avait plus bougé. Ses jambes repliées sous lui, la tête reposant sur ses défenses et la bouche ouverte, l'éléphant aspirait bruyamment l'air par la trompe. Les yeux étaient ternes et la pupille n'apparaissait plus. Son ventre se soulevait comme un soufflet de forge. La trompe avait perdu toute résistance et ne formait plus qu'une masse inerte de chair. En se couchant contre son côté, on sentait le cœur lui battre, comme un marteau mécanique, travaillant à l'intérieur.

Après avoir consulté les mahouts, M. Carter termina les souffrances du colosse agonisant, en lui tirant un coup de fusil. Heureusement que la nuit était venue, car les Oua-Gogos n'auraient pas manqué de réclamer ses défenses, que M. Carter fit scier, pour les envoyer à Zanzibar, comme celles de Mahonghi.

Fidèle aux habitudes rapaces du pays, le Sultan réclama 50 dotis de cotonnade, pour laisser enfouir l'éléphant mort sur son territoire, et exigea que quelques porteurs du capitaine Popelin mangeassent de sa chair, pour établir qu'il n'avait point succombé à la suite d'une maladie infectieuse. Cette dernière proposition fut acceptée, mais M. Carter se refusa à payer plus de 5 dotis, comme il l'avait fait pour le premier éléphant, mort à Mpouapoua.

### Arrivée à Tabora et départ du capitaine Popelin.

Nos compatriotes arrivèrent à Tabora, le 20 octobre, sans désertion de personnel, en compagnie de M. Carter et des deux éléphants restants. M. Popelin quitta l'Ou-Nyaniembé, le 3 novembre, à la tête d'une caravane légère, laissant à Tabora la caravane des éléphants, se refaisant dans cette région fertile, et le docteur Van den Heuvel, avec le gros de ses bagages et de ses marchandises, comme agent d'une station hospitalière de ravitaillement. Nos lecteurs trouveront dans notre livre assez de détails, relativement à notre compatriote, pour qu'il soit besoin d'y revenir ici plus longuement.

Entretemps M. Cambier, averti de l'arrivée du capitaine Popelin, lui avait envoyé un croquis de l'itinéraire à suivre, ainsi que des indica-

tions sur les ressources des districts précédemment traversés. Le voyage de M. Popelin s'accomplit dans d'excellentes conditions, à part une querelle de soldats et de porteurs, terminée à simple coups de canne, par l'énergique officier, au moment où l'on courait déjà aux armes de part et d'autre. « Au surplus, écrivit M. Popelin, en rendant compte de cet incident, les nègres sont généralement plus criards que courageux et il m'a semblé que Zanzibarites et Oua-Nyamouézis n'étaient pas fâchés, au fond, de me voir arriver, pour que l'affaire pût se terminer avant de prendre une tournure plus grave. »

# VII. — A KARÉMA.

**Les diableries de Mousamouèra.**

Revenons à M. Cambier, établi depuis le 15 à Karéma, avec le restant du matériel de la première expédition.

« Le lendemain de mon arivée, écrivait-il à l'Association, j'ai fait une reconnaissance sur les bords du Lac et, le 17, j'ai commencé la construction de la station que j'ai mission de fonder.

« L'endroit choisi est situé sur un monticule arrondi, élevé de 5 à 6 mètres au-dessus du niveau du Tanganika et s'avançant légèrement dans l'intérieur du Lac. Malgré l'accord fait avec le Sultan de Karéma pour la construction de huttes, dont le prix avait été payé d'avance, je n'ai trouvé, en arrivant ici, qu'une seule case, encore était-elle à peine terminée. Elle a naturellement servi à abriter nos bagages. La paresse des indigènes me laisse peu d'espoir de les décider, à moins de dépenses considérables, à nous aider dans nos travaux. D'un autre côté, la saison des pluies, qui s'avance à grands pas, et le danger permanent d'incendie, qui existe ici, à un suprême degré, nous recommandent la plus grande célérité dans la construction d'un abri sûr. Je ne dispose réellement, déduction faite des messagers et des malades laissés en arrière, que d'environ vingt hommes disponibles pour le travail. J'espère pouvoir les augmenter d'une dizaine de Oua-Nyamouézis qui m'ont suivi fidèlement depuis l'Ou-Nyaniembé et qui se montrent disposés à nous aider, moyennant un salaire convenable. Le défaut d'ouvriers du métier et la pénurie de bois de charpente, dans la contrée, sont des difficultés que nous aurons à surmonter, mais j'espère que ces obstacles ne nous retarderont pas beaucoup.

« Mon second voyage de l'Ou-Savira à Karéma s'est effectué beaucoup plus heureusement que je ne m'y attendais. Mes porteurs ont cependant encore tenté de faire augmenter leurs salaires, en me menaçant de déserter en cas de refus; mais la précaution que j'avais prise de demander à Simba deux de ses Nyamparas, pour surveiller mes Pagazis, m'a été fort utile, et aucune désertion ne s'est produite.

« Comme fait de quelque importance, je n'ai à mentionner qu'un tremblement de terre que nous avons ressenti chez Simba, le 30 août, vers midi. Les secousses, peu violentes, ont duré environ une demi-heure, et ont été précédées d'un bruit comparable à celui d'un chariot lourdement chargé et roulant avec rapidité. Les indigènes, avec qui je causais en ce moment, ne témoignèrent ni étonnement ni frayeur. Ils me dirent que c'étai l'âme d'un Sultan décédé depuis longtemps qui passait sous la terre, et que ce passage annonçait la mort prochaine d'un personnage important. Ils ont ajouté que ce phénomène se répétait toutes les années. Cette fréquence des tremblements de terre explique pourquoi les montagnes de ces contrées sont formées de fragments de roches, comme je l'ai signalé dans le dernier rapport que j'ai eu l'honneur de vous faire parvenir. »

Ici se place l'incident auquel nous avons déjà fait allusion dans le courant de cet ouvrage.

« Karéma, dit M. Cambier, est établi à peu près à l'endroit où Cameron place la rivière de Mousamouèra. Je vous dirai, à ce propos, que,

d'après les renseignements que m'ont fournis les indigènes, Mousamouèra n'est nullement le nom d'une rivière, mais bien celui d'un « esprit ou diable » qui habite la plaine de Karéma et les collines environnantes, et dont le pouvoir s'étend même sur une partie du Tanganika. Ce diable a pour prêtresse une femme qui, comme les pythonisses de l'antiquité, est souvent inspirée par l'esprit infernal ; seulement elle n'a pas de trépied sacré pour rendre ses oracles, elle se contente de se rouler sur le sol, en se tordant dans de violentes convulsions et en poussant des cris stridents.

« Comme le costume des naturels de la contrée est très sommaire, les mouvements désordonnés de la prêtresse ne s'exécutent pas toujours sans blesser plus ou moins la décence. Mousamouèra, qui est probablement au courant des usages européens, jugea peut-être qu'il fallait ménager la délicatesse du voyageur étranger en donnant un peu plus d'ampleur aux vêtements de sa prêtresse. Du moins, je suppose que c'est dans ce but qu'il chargea celle-ci de me demander, en guise de sacrifice propitiatoire, un présent de 7 dotis d'étoffe (24m50). Je ne pus m'empêcher de trouver que Mousamouèra mettait ses bonnes grâces à un prix bien élevé. J'essayai de marchander : je proposai d'abord une chouka (1m60) ; mon offre fut refusée, comme absolument insuffisante ; après d'assez longs pourparlers avec la noire interprète de l'Esprit, nous finîmes par tomber d'accord pour un doti et demi (4m80). Moyennant ce don, l'esprit de Karéma me promit solennellement sa bienveillance. Ce pacte une fois conclu, j'espérais que le diable me laisserait en paix. Il n'en fut rien. »

Les habitants du village indigène, désirant que M. Cambier s'établit à leur porte, histoire de l'exploiter plus sûrement, firent de nouveau intervenir leur Croquemitaine local : « Une nuit, par un beau clair de lune, dit M. Cambier dans sa Conférence, j'entendis des cris affreux. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une querelle conjugale, mais le bruit se prolongeant, je sortis de ma hutte pour le faire cesser. J'aperçus, au milieu d'un cercle de nègres, la Pythonisse peu vêtue, se tordant sur le sol et paraissant en proie à d'effroyables convulsions. Parmi les hurlements qu'elle poussait, se mêlaient quelques paroles recueillies respectueusement par un sorcier qui se tenait debout auprès d'elle (1). Quand cet accès épileptique fut calmé, la femme se releva tranquillement et rentra chez elle. On m'expliqua alors, qu'inspirée par Mousamouèra, elle venait de m'ordonner de bâtir ma maison dans la plaine, près du village, et non sur les bords du Lac. »

« Ce manque de bonne foi, de la part du dit diable, m'indigna, écrit M. Cambier dans son rapport sur le même sujet. Je le fis prévenir que s'il continuait à m'importuner, je recevrais ses délégués à coups de verges. Ma menace produisit son effet et le diable me promit de ne plus approcher de ma hutte. Il a tenu parole.

« Ces jongleries exercent une influence extrêmement fâcheuse sur l'esprit des indigènes. Mes Zanzibarites eux-mêmes en étaient fort impressionnés. Ils sont bien musulmans, de par la circoncision, mais n'en partagent pas moins les croyances des sauvages. Il en est, d'ailleurs, de même de presque tous les Arabes, habitant l'intérieur de l'Afrique. »

**Le capitaine Popelin à Karéma, — Influence des Européens.**

M. Popelin atteignit le Fort Léopold le 9 décembre, c'est-à-dire 24 jours après son départ de Tabora. « Il y avait, écrivait-il à l'Association, cinq mois, *jour pour jour*, que j'avais quitté Bagamoyo. Je suis

(1) Probablement notre ami Kanghérenghèré.

arrivé à Karéma à l'époque de la saison des pluies, ce qui a rendu mes dernières marches assez pénibles. Les rivières grossissaient déjà ; les parties basses commençaient à devenir fangeuses ; parfois le sentier traversait un vrai bourbier où l'on enfonçait jusqu'au genou. La traversée de la partie supérieure de la plaine de Katavi nous a surtout laissé un très mauvais souvenir.

« Il a été décidé, entre M. Cambier et moi, que mon compagnon conservera le commandement de la Station de Karéma, tandis que je continuerai mon voyage au delà du Lac. Toutefois, je ne pourrais guères repartir d'ici avant le mois d'avril, après la saison des pluies, lorsque le sol sera suffisamment raffermi. M Carter a dû quitter Kouïkourou quelques jours après moi. Les deux éléphants, qui lui restaient, avaient trouvé dans l'Ou-Nyaniembé une nourriture fraîche et abondante, et étaient en parfaite santé. »

Cependant, les premières pluies se déclarent et interrompent les travaux de construction. « Je serai condamné, écrit M. Cambier, à la date du 22 novembre, à une inaction relative pendant toute la mauvaise saison. J'emploierai mon temps à amener à pied d'œuvre les pierres et les bois de construction. Et ce sera une avance, pour le moment où les beaux jours me permettront de me remettre à la besogne.

« Deux nouveaux tremblements de terre se sont fait sentir ici le 13 octobre, vers 5 1/2 de relevée. Ils se sont succédé à 20 minutes d'intervalle. Les premières oscillations furent assez considérables. Elles durèrent à peu près deux minutes et allaient en s'affaiblissant. Les oscillations du second tremblement de terre furent plus rapides. mais moins fortes et de moindre durée. Leur direction générale à toutes étaient O.-N.-O. Aucun bruit n'accompagnait les secousses. L'air était calme, la température de 30° centigrades et la hauteur barométrique de 694$^{mm}$5. D'après le témoignage d'un indigène, qui rentra au village peu de temps après les dernières vibrations, ces tremblements de terre ne s'étaient pas fait sentir dans les montagnes voisines.

« D'après le dire des plus anciens habitants de Karéma, c'était la première fois qu'un tremblement de terre se produisait sans que les secousses fussent accompagnées d'un bruit souterrain.

« Depuis mon arrivée à Karéma le niveau des eaux du lac Tanganika ne fait que baisser. Il continuera probablement encore à en être ainsi pendant quelques jours.

« Le personnel de la Station comprend actuellement 29 Zanzibarites, deux de mes hommes étant partis pour la Côte avec ma correspondance. Le travail commence à 6 heures du matin pour finir à 2 heures avec une demi-heure de repos, à 11 heures. Mes hommes travaillent donc à peu près 7 heures par jour. C'est tout ce qu'on peut exiger d'eux si l'on tient compte de l'ardeur du soleil des tropiques. Ils reçoivent pour leur salaire une chouka d'étoffe tous les dix jours, soit environ 1$^{m}$60. La chouka vaut la moitié du doti, qui représente ici 3 1/2 yards.

« Je me suis procuré une embarcation à Oudjiji. Elle mesure 12 mètres de long, 2$^{m}$80 de large et 1$^{m}$10 de profondeur. Elle peut être équipée à deux mâts et transporte 6 tonnes de marchandises ; c'est un des géants du Lac.

« L'état sanitaire de mon personnel est des plus satisfaisants, bien qu'une véritable épidémie de bronchites soit venue s'abattre sur le village en même temps que les premières pluies. »

Le voisinage de M. Cambier et de ses brigades de travailleurs, amène bientôt les meilleurs résultats.

« Les habitants de Karéma, dit-il dans sa conférence, ne tardèrent point à se rendre compte des avantages qu'ils retiraient de la présence des Européens parmi eux. Au lieu du misérable tablier de peau ou d'écorce qui composait tout leur vêtement avant notre arrivée, ils purent

bientôt se parer de jupons d'étoffe qui faisaient l'envie de leurs voisins. Les 30 fusils que je possédais leur parurent une protection suffisante et, dès la première année, ils augmentèrent considérablement leurs défrichements et leurs cultures. Ayant parfaitement conscience de la protection que leur assure la Station, ils me déclarèrent qu'en cas de danger, ils profiteraient de l'offre que je leur avais faite et qu'ils viendraient se réfugier chez les Européens.

« J'eus plus tard une preuve convaincante des bonnes dispositions des indigènes envers nous. Un jour, une bande de buffles passant à proximité de la Station, je me mis à tirailler sur le troupeau. Les habitants du village, entendant cette fusillade, crurent que nous étions attaqués, et, sans qu'il y eut de convention préalable entre nous, une troupe de guerriers accourut à notre secours. »

**Mort des derniers Éléphants.**

Le 14 du même mois, M. Carter atteignait à son tour Karéma. Mais en vue même de la Station, un troisième éléphant, la femelle Sosankalli, succombait aux atteintes d'un mal que les mahouts désignent sous le nom d'*Aghin Baho* et qui se manifeste par une inflammation d'yeux, bientôt suivie d'éruption cutanée.

Lorsque M. Carter avait quitté Kouyara, les deux éléphants étaient cependant très bien portants. Le 14, Sosankalli, depuis longtemps débarrassé de toute charge, semblait remis, lorsque vers midi son pas se ralentit. A quatre heures de l'après-midi, à 200 yards du tertre, il s'arrête, ses jambes de derrière tremblent. Il se couche, respire bruyamment et, à 6 heures du soir, il meurt tranquillement, sans souffrance.

« Je ne saurais vous dire, écrivait M. Carter, à la date du 17 décembre, quel chagrin m'a causé la perte de cet animal. J'ai eu pour lui les plus grands soins : je me suis arrêté douze jours, en plusieurs fois, pour lui donner du repos et je n'ai forcé l'étape que lorsque j'y étais absolument contraint. La route que nous avons suivie est très bonne, les fourrages y sont abondants et l'on n'y rencontre ni jungle, ni aucun de ces obstacles qui rendent la marche pénible. Depuis Tabora, l'éléphant n'avait donc eu à supporter ni privations ni fatigues excessives. Chose étrange, il a continué à manger jusqu'au moment où il s'est couché pour ne plus se relever. Pulmalla, l'éléphant pilote, est bien portant, mais on voit qu'il est fortement affecté de la perte de son compagnon. »

« Cet événement, écrivait de son côté le capitaine Popelin, nous a causé à tous une véritable affliction. Nous avions conçu pour ces intelligents animaux, un attachement que l'on ne peut bien comprendre que lorsque, comme nous, on les à vus à l'œuvre, et qu'on a été témoin de leur patience à supporter les privations et les fatigues d'une longue route à travers un pays où ils ont souffert plus d'une fois de la faim et de la soif. Pour apprécier exactement les résultats de l'expérience qui vient d'être tentée, il faut tenir compte des grandes difficultés qu'elle offrait et qui ne se représenteront certainement plus au même degré, si l'on recommence l'essai. »

Malheureusement, l'éléphant-pilote, *Pulmalla*, après avoir survécu pendant sept mois à sa compagne, finit par succomber également, sans qu'il fût possible d'assigner une cause certaine à sa mort.

Nous avons promis d'examiner à notre tour cette Expédition des Eléphants, s'annonçant sous de si brillants auspices, malheureusement couronnée d'insuccès.

Par quels côtés a-t-elle péché ? Certes, ce n'est pas faute de soins de la part de M. Carter. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre, dans sa délicate mission, ont pu constater la sollicitude touchante dont il entourait les

précieux animaux, qui ont trouvé la mort, si loin de leur pays natal, en pleines jungles africaines.

D'abord, de l'aveu de M. Carter lui-même, le Gouvernement Indou, au lieu de livrer des éléphants de premier choix, comme on le lui avait demandé, se serait tout bonnement débarrassé du rebut des étables de Poona. Les mahouts ne se gênaient pas pour dire que *Naderbux*, par exemple, était malade avant de quitter Bombay et que l'Intendance avait longtemps essayé de le vendre, sans y parvenir. Dans une question comme celle qui nous occupe, il est bon de dégager toutes les responsabilités.

Ensuite, un long séjour à fond de cale, suivi d'un débarquement scabreux et de marches dans un pays aride, ont dû exercer sur les éléphants une funeste influence. Ajoutons-y le séjour d'un mois, à Mpouapoua, dans une saison où les tiges de moutama, sur lesquelles comptait principalement M. Carter, sont, ou consommées ou desséchées au point de ne plus contenir de principes suffisamment nutritifs. Vainement le généreux Anglais avait précipité son départ de Dar es Salam, la saison était déjà trop avancée. Le soleil d'Afrique avait brûlé les herbes fourragères et les feuilles comestibles des arbres. « Nous avons été assez heureux, écrivait M. Carter, de trouver en certains endroits des joncs et des glaïeuls et, en d'autres, les branches d'une espèce de figuier sauvage, que mangent encore les éléphants. Mais c'est là une détestable nourriture pour des animaux, portant de lourdes charges. De plus, le manque d'eau, aussi bien que les sources chargées de magnésie, devaient tuer des éléphants habitués aux fraîches ondes du pays natal ».

De ce qui précède, — ressortant d'ailleurs de données officielles, et de renseignements fournis par les hommes les plus intéressés à faire réussir l'entreprise à laquelle ils s'étaient dévoués, — il résulte qu'on s'est exagéré la force de résistance de l'éléphant, et surtout de l'*Elephas Indicus*.

La vérité, c'est que ces tours de chair, blindées d'un cuir rugueux, exigent, comme tous les êtres animés — et surtout exceptionnellement intelligents — des milieux, d'autant plus spéciaux que, dans ces milieux mêmes, ils rendent des services plus signalés.

Ne cite-t-on pas le chameau, comme une des bêtes de somme les plus sobres et les plus coriaces du globe actuel? Et cependant, sortez-le de ses sables, égayés par de rares oasis, et où il respire, lui, l'air brûlant qui convient à ses poumons, jetez-le en pleine fertilité, c'est-à-dire dans des régions suffisamment saturées, à certains moments, d'humidité, et il dépérira ou perdra toutes ses qualités natives.

L'Inde est, par excellence, pour l'éléphant, un paradis terrestre, et surtout l'île de Ceylon, où il rend de si grands services, une fois, et bien facilement, domestiqué. Auxiliaire de l'homme, plutôt que son valet, il y fait volontiers office de bûcheron, en abattant les vastes forêts, sur l'emplacement desquelles s'établissent les riches champs de café; il y est employé aux démolitions, à la fraye des routes de montagnes, etc.

Mais ces prodiges de force et d'assimilation presque humaine, ne s'accomplissent qu'aux Indes, cette terre de premier ordre, qui reste toujours celle des merveilles.

Les naturalistes ne nous démentiront pas, lorsque nous dirons que l'Elephas Indicus est un animal éminemment impressionnable, gourmand, tenant *surtout aux égards* et qui s'écarte autant de l'éléphant africain que le chien berger du loup, presque son semblable, et cependant son ennemi juré.

En retour de sa docilité et de son dévouement, l'éléphant indou,

qui représente, d'ailleurs un capital mportant — bien supérieur à celui de l'ivoire, recherché seul en Afrique — se voit soigné comme nos plus délicats chevaux de luxe. Il a son service particulier, ses friandises de prédilection, fraîches cannes à sucre, riz grillé, pain de froment trempé dans la mélasse. On le flatte, on le ménage et ses mahouts correspondent directement avec lui par la parole. Quels rapports à établir entre ce géant civilisé et les colosses sauvages, dont la traque est si judicieusement interdite, aujourd'hui, dans les possessions africaines, appartenant aux Allemands?

A notre humble avis, espérer employer l'éléphant indou à la domestication de l'éléphant africain, constitue un problème extrêmement difficile à résoudre. Transporter les premiers, de l'Inde, à l'incessante verdure, dans la violente Afrique, alternant les végétations folles avec la plus farouche aridité, c'est les condamner presque fatalement à l'impuissance, sinon au dépérissement, si on ne les acclimate point avant l'âge adulte.

Cependant, dans cette idée de l'emploi de l'éléphant, comme moyen de transport, sur un continent immense, complètement privé de voies carrossables, il y a un côté pratique, que les civilisations antiques n'ont pas négligé. L'éléphant africain, dressé à la guerre, a franchi les Alpes neigeuses de l'Europe tempérée, pour jeter la terreur dans les légions romaines, tandis que ceux de Porus avaient meilleur jeu en s'opposant, sur leur propre terrain, aux armées d'Alexandre. Ce qui s'est fait ne peut-il se refaire? Puisque aussi bien les chasseurs Makoas, ceux de la région du Tanganika et du Manyéma, alimentent d'ivoire nos industries, en abandonnant aux animaux de proie de trop nobles curées, ne peut-on capturer les jeunes éléphants africains et les dresser, d'après la méthode indoue, au lieu de dépayser une race étrangère, là où l'élément local surabonde?

Reste la grande objection, formulée par M. Van Volxem, au sein de l'Association africaine. L'honorable membre estimait que l'éléphant pourrait difficilement être employé comme moyen de transport commercial. Sa raison en était que la capture, le dressage et l'alimentation, d'une part, coûtent trop cher et, de l'autre, qu'il faut de longues années avant de voir arriver le sujet à son développement adulte et par conséquent *utilisab'e*.

Il est possible que, dans l'état des choses actuel, la vapeur jouera peut-être, en Afrique, un rôle décisif, avant que l'expédient tenté par l'Association aurait eu le temps de produire quelque résultat. Mais c'est ce que l'expérience devait et doit encore démontrer, avant de passer condamnation, car un essai malheureux ne peut être considéré comme décisif.

L'expérience des éléphants devait séduire tous ceux qui s'ingénient à tourner, dans l'Afrique Centrale, le manque, presque général, de voies carrossables ou navigables. Aussi ne faut-il point s'étonner que des savants et des voyageurs, de la haute compétence des Quatrefages, des Nachtigal, des Kirk et bien d'autres, y aient applaudi sans réserve. Au cours de ce livre, reflétant fidèlement les modifications que l'expérience a apportées à nos premières théories, nous en avons préconisé nous-mêmes le renouvellement. Dans tous les cas, l'éléphant africain, comme le nègre, soumis, jeune, à une culture sagace, peut se voir appelé à apporter à la transformation du continent mystérieux, un élément actif, trop longtemps négligé.

**Les travaux à Karéma.**

Grâce au renfort de compagnons européens, qui venaient de lui arriver, M. Cambier allait pouvoir pousser vivement l'exécution de ses plans.

« Les travaux de construction de ma Station sont à peine ébauchés, écrivait-il à l'Association, en lui annonçant l'arrivée de MM. Popelin et Carter, et c'est avec grand plaisir que je m'occuperai à les compléter. M. Popelin ne pourra quitter Karéma avant le mois d'avril. Entretemps, ses Zanzibarites aident les miens à réunir tous les matériaux qui me sont nécessaires pour les constructions.

« Depuis son arrivée ici, M. Carter pourvoit régulièrement notre table de gibier. Il faut vraiment être possédé de la passion de la chasse pour avoir le courage de battre le pays, à la poursuite du gibier, en ce moment de l'année. Une jungle épaisse, haute de quatre mètres, couvre la plaine. Le sol est devenu fangeux. En certains endroits, c'est un vrai bourbier. On ne peut traverser la jungle, même en suivant les sentiers, sans être immédiatement mouillé jusqu'aux os.

De son côté, M. Popelin écrivait :

« Le séjour de Karéma est fort triste en cette saison. Nous sommes confinés dans nos habitations, dont nous ne pouvons sortir que pour aller jusqu'au Lac. Les pluies sont devenues beaucoup plus fréquentes et les rivières ont considérablement grossi. Les jungles sont si hautes et tellement épaisses que la marche est devenue difficile. »

M. Carter ne chassait pas que le gros gibier. Plus d'une fois, pendant que ses compagnons noirs fuyaient épouvantés, il osa affronter les lions, surtout friands des sangliers abondant aux environs. Lorsque, plus tard, son ami Cadenhead vint le rejoindre, ils firent dans toute la région des battues célèbres, et c'est en mémoire de leurs exploits cynégétiques que les indigènes donnèrent le nom de *Rivière des Anglais*, à l'anse étroite, située au sud de la Station, au milieu d'épais fourrés regorgeant de venaison.

Nous n'entrerons plus dans le détail des travaux accomplis à Karéma, avec le concours du capitaine Popelin et de M. Carter. Il suffira à nos lecteurs de se remémorer le chapitre consacré par nous à la Station, telle qu'elle se présentait lorsque M. Ramaeckers en reprit le commandement. Le Fort hexagonal, avec ses dépendances, planté, à l'intérieur, d'arbres fruitiers, avait réclamé, à lui seul, de leur part, une somme incroyable d'énergie, par suite de l'organisation des différents services, imposés à des hommes ignorants de tout métier. Ajoutons-y les rapports, soigneusement et longuement entretenus, avec les petits Sultans du voisinage, les difficultés des ravitaillements, et l'on sera surpris de tout ce qu'a pu réaliser M. Cambier, dans un temps relativement bref, avec les éléments hétérogènes et insuffisants dont il disposait.

---

# VIII. — LA CARAVANE DE RENFORT.

**MM. Burdo, Roger et Cadenhead.**

Entretemps, l'Association, soucieuse de combler les vides survenus dans les rangs de ses voyageurs, s'était abouchée avec MM. Burdo et Roger, pour compléter le personnel de MM. Cambier et Popelin. Nos deux compatriotes avaient déjà fait antérieurement un séjour d'une année en Afrique.

Le premier, se proposant de pénétrer dans l'Afrique occidentale par le Sénégal, s'était rendu, dans ce but, à Dakar.

Mais apprenant que le Français Soleillet venait de le devancer dans cette voie, il remonta le cours du Niger, jusqu'au confluent du Benoué. L'insuffisance de ses ressources, d'ailleurs toutes personnelles, l'avait, seule, empêché de reconnaître le bassin tout entier. Le récit de ce premier voyage a été publié par lui, sous le titre de *Niger et Benoué*, et nous y renvoyons nos lecteurs.

MM. Burdo et Roger débarquèrent le 4 janvier 1880, à Zanzibar, et vingt et un jours plus tard, ils prenaient place dans une caravane dirigée par M. Cadenhead, qui devait rejoindre M. Carter, en qualité de second.

La caravane quitta Sadani le 26 janvier. Comme son premier itinéraire ne s'écarte guères de celui suivi par MM. Cambier dans son voyage d'essai, nous n'y reviendrons pas. Passages de mtonis, manque de vivres et d'eau potable se représentent. Cependant, le voyage s'accomplit dans de bonnes conditions. A l'arrivée à Mpouapoua, qui eut lieu le 18 février, après une marche assez pénible, M. Burdo écrivait à l'Association :

« Notre santé est parfaite, et l'état de la caravane, composée de 108 hommes et de 14 ânes, est satisfaisant. »

« Je puis recommander, en toute confiance, la route de Sadani, mandait de son côté M. Cadenhead, au bureau de Bruxelles. Elle est tout à fait salubre, praticable, plus courte que toute autre, et présente des approvisionnements suffisants en vivres et en eau. Seulement, le bétail est très rare le long de la route. Toute la viande qui a paru sur notre table a été obtenue par le fusil de M. Roger, qui profite largement de la faculté de quitter la caravane, pour chasser le gibier, très abondant en cette contrée. »

Roger, lui, n'est pas tout à fait de cet avis. Pure modestie, sans doute. Mais il se déclare émerveillé de la route.

« Le pays que nous avons traversé, écrit-il, est vraiment magnifique; chaque jour, à chaque pas, nous voyons les oiseaux les plus beaux, les papillons les plus variés. Un naturaliste pourrait y former les plus riches collections. J'ai vu beaucoup de gros gibier en différents endroits, et j'ai chassé souvent, mais avec peu de succès, bien que j'aie une arme excellente. Ces chasses constituent une récréation pour le voyageur, en même temps qu'elles entretiennent son activité. »

En route, la caravane avait campé, pendant un jour entier, à Kidoudoué, où elle rencontra le Père Machon, établi à Monda, où les Missionnaires français réussissaient parfaitement dans leurs essais de culture.

Elle s'était arrêtée également à Mamboya, près de la Station du Révérend Last, établie sur les hauteurs, et dominant un site admirable.

A mi-route, elle s'était croisée avec une caravane de Oua-Nyamouézis, forte d'environ 300 hommes, accompagnée de femmes, d'enfants et *de bétail*, qui avait été envoyée à la Côte, par Mirambo, pour lui rapporter, en retour de son ivoire, des armes, de la poudre et des étoffes. « Quelques-unes des dents, véritablement colossales, devaient être portées par deux hommes. »

**Entre Mpouapoua et Mdabourou.**

Fort bien accueillis par le docteur Baxter et les trois Européens composant le personnel de la Station Anglaise, nos voyageurs repartirent de Mpouapoua, le 25 février, à 11 heures du matin.

M. Burdo a rendu compte de ce nouveau voyage. Mais si succinct que soit son rapport, force nous est de l'écourter, en n'en citant que les points principaux.

Croyant éviter le paiement de grands Hongos, M. Cadenhead avait pris une route nouvelle, où ils furent plus exploités que sur l'ancienne. M. Burdo estime que lorsqu'on n'est point chargé d'explorer un itinéraire nouveau, mieux vaut suivre le chemin ordinaire adopté par les caravanes, attendu que là il y a déjà une sorte de tarif.

Il doit avoir raison dans cette appréciation, car l'importance des Hongos que M. Cadenhead eut à payer, accuse, presque partout, le plus incroyable arbitraire. Nulle caravane ne fut plus rançonnée que la sienne par les Sultans de l'Ou-Gogo. Qui plus est, à différentes reprises, des tributs faussement perçus par des chefs, qui n'avaient pas droit de les exiger, durent être comptés de nouveau, avec majoration, aux véritables maîtres du pays.

La première fois, c'est à Kikombo, où l'on s'arrête, au milieu d'une foule de curieux, qui jusqu'ici n'avaient vu, en fait de blancs, que Stanley et un missionnaire du Nyanza. Le Chef se montre fort coulant en se contentant de 20 dotis. Mais le lendemain, à moins d'une lieue de distance, le cri de guerre retentit, des Oua-Gogos en armes menacent les voyageurs de leurs lances et de leurs casse-têtes. Ils se trouvaient, en effet, sur le territoire du véritable Kikombo, dont le Chef, ivre de Pombé en ce moment, était probablement d'accord avec un compère. Ce n'est que le 25 que la caravane put repartir, délestée de 58 dotis de Mérikani, et d'étoffes de couleur.

Même erreur, et plus grave alerte à Lohouma. Après paiement du soi-disant Hongo, compté seulement à 41 dotis, un peu plus loin les guerriers barrent encore le passage à la caravane. Un porteur est tué et deux autres blessés à coups de lance. De toutes part accourent des bandes armées, faisant mine d'assiéger le camp. Les Européens veillent, en personne, toute la nuit, en attendant le retour du Chef, qui est allé faire la guerre à celui qui avait empiété sur ses prérogatives. Le faux Sultan est tué, ainsi que son fils, et son bétail enlevé. « Aussi le pays est-il en ébullition, et le chef en profite-t-il pour dire qu'il n'a pas le temps de discuter le Hongo. Enfin, au bout de deux jours, il se décide à accepter 52 dotis d'étoffes diverses. »

A Doudoma, les vivres sont très abondants, mais encore plus les scorpions et les insectes. Le chef se fait dire absent pour retenir la caravane. « En réalité, dit M. Burdo, il combine un coup avec son fils, qui a son tembé à 20 minutes, sur le chemin, et qui nous arrêtera au passage... Il nous retient trois jours, sous divers prétextes. Il a pour conseiller, comme beaucoup de souverains de l'Ou-Gogo, un ministre Ou-Nyamouézi, à demi-civilisé déjà, qui connaît les blancs et est le mauvais génie de l'endroit, comme l'instigateur de toutes les vexations

que subissent les caravanes. Enfin, le 6 mars, au soir, le Hongo est fixé à 65 dotis, étoffes diverses, dont quelques-unes assez chères. Le Chef avait exigé, dès l'abord, 150 dotis, un fusil et de la poudre. »

Le lendemain, second acte de la même comédie. On arrive à un nouveau Doudoma, habité par le fils du Sultan, et qui retient les voyageurs pendant deux jours, pour accepter, enfin, le Hongo, au prix énorme de 65 dotis, ce qui porte à 250 mètres d'étoffes, pour le même endroit, le tribut payé au père et au fils.

A Zingeh, le chef exige 100 dotis et finit par en réclamer 75. La caravane connaît la souffrance de la soif et fournit des tirikézas. Le Sultan de Pembé-Lampéra se montre assez aimable. Il envoie aux voyageurs du lait et des œufs. L'eau est fort bonne dans ce district, les vivres abondants et le bétail nombreux. Les habitants y extraient le sel. Là encore, et malgré les bonnes dispositions du Sultan, la caravane paie 75 dotis d'étoffes, heureusement de peu de valeur.

A Mizanza, où l'on campe dans une forêt de palmiers, clair-semés, l'eau est détestable, contenant des matières végétales en suspension. Des milliers de globules verdâtres produisent un véritable empoisonnement. « MM. Cadenhead, Roger et moi, écrit M. Burdo, nous éprouvons tous trois une forte attaque de dysenterie et tous les symptômes d'un empoisonnement, après avoir bu de cette eau, dont il est prudent de ne faire usage qu'après l'avoir filtrée et fait bouillir. Mizanza est, en général, malsain, d'ailleurs. Il est en contre-bas et le sol est entrecoupé de marais. Le Chef, qui a vu Stanley, est venu nous rendre visite. Il est très vieux et très laid. Le bétail est fort beau et très nombreux, mais les naturels refusent de le vendre. Les bœufs appartiennent tous à la race indienne, dite de Brahma. Ils sont grands et gros, avec une bosse sur le dos. Le Hongo se discute lentement, dans d'interminables palabres. Ce n'est que le 16 mars, au soir, que le chiffre en est arrêté à 85 dotis d'étoffes, dont plusieurs de valeur. Il fait une chaleur épouvantable, et le sol exhale des émanations empoisonnées. Nous trouvons dans nos tentes d'énormes *centi pede*, dont le venin est mortel. A la nuit, il tombe des ondées très fortes qui transforment le camp en un lac de boue. »

Par contre, le 17, il fait une chaleur atroce. A peine les Européens trouvent-ils un peu d'eau dans le creux d'un baobab, mais l'escorte doit s'en passer. Un des ânes, atteint d'abcès, est resté en arrière et ne rejoint la caravane que quelques heures après. Pendant la nuit, pluie torrentielle.

A Konzi, où l'on campe, l'eau est bonne et le miel abondant. Il y a beaucoup d'hyènes aux environs. Un porteur endormi est enlevé du camp par un de ces animaux, auxquels on donne la chasse. Mais on désespère de sauver l'homme. Les vivres étant assez rares, le Hongo se borne à 49 dotis d'étoffes diverses.

Le 19 mars, la caravane campe à l'extrémité Ouest de Konko, dont M. Burdo signale les cultures étendues et les riches troupeaux. On offre aux voyageurs de leur vendre deux jeunes autruches pour 30 choukas. Le Sultan — frère probablement de notre hospitalière Sélika — envoie prier le Mouzoungou, qui a des Soleils dans les yeux (les lunettes de M. Burdo), de faire tomber de la pluie. Ce à quoi notre compatriote promet de s'employer, dans la mesure du possible.

Le Hongo est particulièrement élevé : 91 dotis, de belle qualité, un fusil et un baril de poudre.

Départ le 22 mars. « Vers 9 heures, dit M. Burdo, nous débouchons dans une vaste plaine, à l'herbe assez courte et aux arbres clair-semés de basse futaie. Nous y voyons défiler de nombreux troupeaux de zèbres et d'antilopes, et apercevons beaucoup de girafes ainsi que des traces d'éléphants. Mais le gibier est si difficile à approcher que nos efforts,

pour en abattre, restent sans résultats. Il se fait probablement un certain trafic d'ivoire dans la contrée, car je rencontre, pour la première fois, des indigènes en portant au bras de lourds bracelets. »

A Mdabourou, le Chef fait prier M. Cadenhead de défendre à ses hommes de tirer des coups de feu, sous prétexte que cela éloigne la pluie. Les vivres étant moins abondants qu'à Konko, on est obligé d'en renvoyer quérir dans ce village, le plus fertile et le plus riche, peut-être alors, de tout l'Ou-Gogo.

L'eau de Mdabourou est fortement nitreuse et malsaine pour les ânes, dont l'un vient de mourir à Konko. Pour se rendre le Sultan favorable, on lui a fait cadeau d'un doti d'étoffe de couleur, valant 2 dollars à la Côte. En retour, il envoie un mouton, mais n'en traîne pas moins en longueur le règlement du Hongo, sous prétexte qu'une tribu voisine, unie aux gens du Konko, lui a volé 20 bœufs, ce qui l'*oblige* à faire la guerre. Enfin, le 25 mars, il rend visite à ses trois hôtes blancs. « C'est, dit M. Burdo, un jeune homme de 25 ans environ, qui n'a pas l'air bon du tout. Il est entouré d'une jeunesse tapageuse. Ce doit être un Chef dangereux. (Voir chapitre IX et X.) Il semble détester cordialement les Arabes, contre lesquels, d'ailleurs, son père, a plus d'une fois combattu. Nous mangeons aujourd'hui, pour la première fois, d'un zèbre que M. Roger a tué. La chair en est excellente et ressemble à celle d'un très bon bœuf. Vers 10 heures du soir, un violent orage s'abat sur le camp. Pluie torrentielle, éclairs, tonnerre et vent terrible qui renverse nos tentes. »

Le 26, les pluies recommencent et les Arabes assurent que c'est la Massika qui s'annonce. « Après les demandes les plus extravagantes, le Chef s'est contenté de 80 dotis d'étoffes diverses, dont plusieurs de prix. »

**Jusqu'à Kouyara** (**Tabora**).

La caravane s'apprête, le 27 mars, à traverser le Mgonda-Mkali. Après avoir campé au Tongo, où nous avons bivouaqué nous-mêmes, elle atteint le village de Mounié-Mtoina, résidence de l'ami particulier du Saïd Bargash, qui devait, quelques mois plus tard, avec M. Ramaeckers, avoir raison du Sultan pillard de Mdabourou. « On y trouve, dit M. Burdo, beaucoup de maïs, des poules (2 pour une chouka) et même des patates douces, les premières que nous mangions. Nous apprenons qu'un courrier de M. Greffulhe, venant de la Côte, et dévalisé dans le Pori, s'est réfugié ici, il y a quelques jours. »

Inutile de revenir sur la traversée du Mgonda-Mkali, rendu désert par les déprédations des Rougas-Rougas. Près d'un tongo, où l'on campe, l'escorte se sépare de la caravane de Séwa, chargée de ravitailler M. Cambier et qui accompagnait l'escorte depuis Mpouapoua. « En cet endroit, dit M. Burdo, nous rencontrons les traces du passage de la caravane du capitaine Popelin, le sentier dans la forêt ayant été élargi à coups de hache pour le passage des éléphants. Depuis, les taillis se sont rejoints. Pas de trace de gibier. La plus grande solitude règne dans cette immense forêt. »

Le 31, longue et pénible tirikéza de plus de 12 heures, sans eau potable ni arrêt. Partout se représentent les traces du passage des éléphants. Après avoir dépassé Bibisanda, la caravane rentre sous bois, où la nature se présente sous un aspect de plus en plus sauvage. « Cet endroit, écrit M. Burdo, est un véritable lieu d'embuscade et c'est ici, en effet, que les Rougas-Rougas attaquent en général les caravanes. Nous trouvons, au milieu du sentier, des débris qui attestent une lutte récente : des bâtons de porteurs, des gourdes indigènes, un linndo, des cordes, fort bonnes encore, jonchent la route. C'est évidemment ici que

le courrier de Greffulhe a été attaqué et dévalisé. Ce courrier portait à Karéma la correspondance destinée à MM. Cambier, Popelin et Carter. C'est cette route fort mal famée, et pour cause, que M. Wautier a voulu éviter lorsqu'il a pris plus au Nord, passant par Hékoungou et rejoignant la route ordinaire à Itoura ou Toura. M. Wautier était donc bien renseigné sur les déprédations qui, de tout temps, ont désolé cet endroit. Je doute, cependant, qu'en prenant plus au Nord, on soit à l'abri des Rougas-Rougas dont les repaires se trouvent aussi bien au Nord qu'au Sud du Mgonda-Mkali. En ce qui nous concerne, nous avons heureusement traversé ces parages, sans avoir eu à supporter aucune attaque de la part de ces bandits. »

Campement sur les bords du lac Tchaïa. La troupe, épuisée, se couche sur le sol, sans même dresser de tentes, ni établir des huttes et une palissade. « Le lendemain, 1er avril, écrit M. Burdo, nous partons à six heures. Nous apercevons le lac, vaste réservoir d'eau marécageuse que recouvre en ce moment une jungle épaisse et où l'on disparaîtrait si on avait l'imprudence de s'y engager. Nous le traversons à son extrémité Sud, en enfonçant dans le marécage jusqu'à la hauteur du genou. Nous rencontrons, au delà, quelques vestiges d'anciens camps. Beaucoup de traces d'hippopotames et un grand nombre d'oiseaux aquatiques. Région malsaine, d'ailleurs, et infestée de moustiques. »

Plus loin, dans la profondeur du bois, la caravane traverse l'endroit où a été massacré Penrose avec son escorte. Les vestiges du pillage jonchent le sol. Le guide montre aux Européens l'arbre derrière lequel M. Penrose a soutenu l'attaque et a essayé de se défendre, pendant que ses porteurs, abandonnant leurs charges, fuyaient dans l'épaisseur du bois.

Cambi en pleine forêt et, le lendemain, traversée d'une vallée, autrefois cultivée.

A Itoura, les voyageurs qui, faute de temps, abandonnent le projet d'aller visiter la tombe du lieutenant Wautier, remettent leur courrier à des Arabes descendant vers la Côte. L'eau est assez bonne à Itoura et les vivres en suffisance. On y trouve du maïs, des patates douces et même des bœufs, dont le prix varie de six à huit dotis.

Le lendemain, traversée d'une plaine marécageuse et d'une partie boisée. Un porteur jette bas sa charge et déserte. Le sol est ferrugineux, extrêmement riche, mais, dit M. Burdo, on n'y aperçoit point trace de culture.

Aux environs du camp, il y a beaucoup de petites *sihouas*, ou étangs, dont l'eau est malsaine. Celle de la rivière est bleuâtre, coulant sur un terrain riche en calcaire.

Le lendemain, 4 avril, même succession « de bois sans fourrés et de plaines arides. Le gibier est rare. On ne rencontre que des pintades et une sorte de pélican de grande taille. »

Vers 9 heures, au milieu d'une région marécageuse, dont pourtant l'eau est très bonne et très pure, les voyageurs rencontrent une caravane de Oua-Nyamouézis se rendant dans l'Ou-Nyaniembé avec des ânes et des bœufs. « Nos porteurs, écrit M Burdo, sont si fatigués de leurs tirikézas successives, que nous sommes obligés de louer quelque-uns des ânes pour porter des ballots jusqu'à Tabora. »

La route se continue sous bois et traverse ensuite une région rocheuse où d'énormes blocs de granit s'élèvent à des hauteurs considérables au milieu de la forêt. A Roubouga, village Ki-Nyamouézi, assez peuplé et où les cultures sont étendues, on peut s'approvisionner de tout : poules, maïs, patates douces. « On y trouve même des fruits, dit M. Burdo, et nous en étions privés depuis Zanzibar, des bananes, des citrons, des goyaves et des grenades. Malheureusement, les habitants de ce beau village sont voleurs et pillards. Ils ont essayé d'enlever à un de nos porteurs l'étoffe qu'il avait sur lui, mais notre

homme, loin de se laisser dévaliser, fit feu sur les voleurs qui prirent la fuite. »

Le 5 avril, la troupe, épuisée, a peine à se remettre en marche. Elle croise en chemin une immense caravane, conduite par des Arabes et portant de l'ivoire à la Côte. Cette caravane compte au moins trois mille âmes, porteurs, femmes et enfants.

A Kouéré, les indigènes apportent au camp des vivres et des fruits. L'eau est bonne et les vivres abondent. « Vers le soir, des femmes, ayant dans leur chevelure une houppe de crin, comme celle d'un flamant, viennent danser pendant deux heures devant les huttes, pour recevoir quelque petit présent. »

Dans la région montagneuse qui suit, se succèdent de nombreuses traces de camps incendiés par les hommes de Mirambo, rôdant aux environs. « L'aspect du pays, dit M. Burdo, est celui d'un vaste entonnoir, circonscrit par un régime de montagnes, qui s'infléchissent un peu au S. E. Au Nord dans la plaine, s'étend Tabora, qu'on ne voit pas encore, mais devant nous se trouvent les villages feudataires et la résidence du Gouverneur. Ce panorama s'étend fort loin. Chaque village semble un bouquet de verdure, entouré d'une palissade d'euphorbe. Au pied de la colline, après avoir traversé quelques centaines de mètres de marécages, nous arrivons devant Koi-Kasoé, dont le chef nous invite à camper, au milieu des huttes et des tembés. » Une estafette est envoyée au Kouïkourou du Gouverneur, afin de l'avertir de l'arrivée d'une caravane européenne.

Le lendemain, 7 avril, nouveaux camps, incendiés par le Bonaparte noir. L'escorte contourne le village de Samoide, où le Gouverneur met ses enfants en pension et en apprentissage. La route serpente en plaine. Il fait une chaleur suffocante.

« Il est onze heures, dit M. Burdo, quand nous arrivons en vue de la résidence du Chef ou Gouverneur. Son Kouïkouro se trouve à une demi-lieue au S.-E. de Kouyara, qui est plus sain. Sans nous y arrêter, nous allons directement à Kouyara, où nous trouvons le docteur Van den Heuvel à qui nous serrons la main avec un bien vif plaisir. Le Gouverneur fait mettre à notre disposition le tembé où ont habité les précédents voyageurs européens, Livingstone, Stanley, Cameron et, récemment, feu l'abbé Debaise. J'y occupe la chambre que Cameron a indiquée comme sienne, sur le plan qu'il a tracé de ce tembé. Malheureusement, les pluies diluviennes des jours précédents ont mis la toiture de cette chambre dans un tel état, que, la seconde nuit, j'ai été obligé de dormir avec mes bottes et mon imperméable, et que j'ai vu ma chambre se transformer en un lac, au milieu duquel nageaient mes effets J'ai donc été forcé, le troisième jour, de me réfugier dans le tembé de M. le docteur Van den Heuvel, qui se trouve à cinquante mètres du nôtre.

« Tabora, qui est à une distance d'une lieue de Kouyara, semble être très insalubre pour l'Européen. Nos douze ânes se trouvent réduits à sept ; un est mort dans l'Ou-Gogo, un a été volé et trois sont morts ces jours ci. Ceux qui restent ne sont pas en bonne santé.

« Le présent rapport, ajoute M. Burdo, se termine à notre arrivée à Kouyara, où nous comptons séjourner, pendant quelques jours, avant de reprendre notre marche vers Karéma. »

**Maladie de M. Cadenhead. — La caravane en détresse.**

Ici s'arrêtent, malheureusement, les rapports publiés par l'Association Africaine. Pour les compléter, nous avons eu recours à l'obligeance de notre ami Roger, qui a bien voulu nous communiquer les notes suivantes :

« MM. Cadenhead, Burdo et moi, nous étions arrivés à Kouyara (Tabora) le 7 avril 1880. A peine y goûtions-nous les premières délices d'un repos nécessaire, que M. Cadenhead ressentit les atteintes d'une fièvre, revêtant un caractère dangereux et qui se compliqua bientôt d'une inflammation des yeux, et d'une surdité presque complète. Il ne put donc s'agir, pour lui, de continuer sa route avant complet rétablissement.

« Les soins constants et dévoués du docteur Van den Heuvel réussirent à enrayer le mal, mais la convalescence fut longue. M. Cadenhead commencait seulement à se remettre, lorsque le 25 avril, le docteur reçut de M. Popelin une lettre, lui demandant avec insistance d'expédier à Karéma, par la première occasion, les 104 charges laissées par le capitaine à Tabora, cinq ou six mois auparavant. Or, comme nous nous disposions à partir, M Burdo et moi, tout s'arrangeait à merveille, pour le transport de ces marchandises.

« M. Cadenhead, étant toujours souffrant, et son départ pour Karéma se trouvant, par conséquent, indéfiniment ajourné, nous nous occupâmes, sur-le-champ, à enrôler des Pagazis en nombre suffisant, et le 1er mai, nous nous mettions en route par Tabora, à la tête de 120 porteurs, tous Oua-Nyamouézis.

« La marche en avant s'opéra d'une façon normale, c'est-à-dire, accompagnée de la somme d'ennuis et de contrariétés que les voyageurs les plus prévoyants rencontrent en Afrique, surtout au début d'un voyage. Et c'en était un nouveau que nous entreprenions, en effet, avec un personnel différent et un surcroît de bagages.

« Le 14 mai, nous arrivions à Kissinndé, situé au Sud de Tabora, juste à mi-route du Fort Léopold. C'est là que nous apprîmes, d'une façon certaine, que Mirambo venait de se mettre en campagne, avec ses Rougas-Rougas, pour ravager l'Ou-Kaouendi et les régions voisines. Et, par malheur, la seconde moitié de notre itinéraire traversait justement ces régions-là.

« La fâcheuse nouvelle courut dans le Cambi avec la rapidité de l'éclair. Des groupes se formèrent, discutant bruyamment et vivement cette prise d'armes du Bonaparte noir. Après plusieurs heures de discussions, entre les différentes brigades, qui avaient fini par se fusionner en une commune et menaçante opposition — bien que nous eussions mis en œuvre tous les moyens de persuasion imaginables, pour combattre la panique, — nous vîmes venir à nous une délégation, composée des hommes les plus influents de la caravane.

« Ils avaient mission de nous représenter que, le sentier allant être infailliblement barré par la guerre, il devenait impossible, pour le moment, de poursuivre jusqu'à destination. Leurs camarades, presque certains de laisser la vie en route, avec les ballots, croyaient qu'il leur vaudrait mieux s'en retourner paisiblement dans leurs villages respectifs, en attendant de meilleurs jours.

« Cela, traduit en langage vulgaire, voulait dire que, craignant pour leur peau, nos hommes allaient, sans scrupule, nous planter là, nous laissant nous débrouiller au petit bonheur; c'est, en effet, assez la coutume des Oua-Nyamouézis, aussi timorés, hors de leurs districts, qu'ils sont, chez eux, résolus et vaillants. Comme nous n'avions pas un seul soldat pour contraindre les trembleurs à exécuter leur engagement, il fallut user avec eux de prudence et de douceur. Nous insistâmes donc pour qu'ils allassent, du moins, jusqu'au village de Simba, situé à quatre fortes marches, seulement, de Kissinndé et où — d'après les renseignements généraux que nous avait donnés à Tabora, le Père Déniaud, sur le Sultan de cette importante localité, — nos marchandises auraient été aussi en sûreté qu'à Kouyara même. Etablis sur ce point, il nous aurait été facile d'informer MM. Cambier et Popelin de notre position

et à leurs hommes d'acheminer, en plusieurs transports, militairement protégés, nos marchandises d'échange au Fort Léopold.

« Gagner Simba, et nous y mettre à l'abri, telle était la seule marche à suivre. Composant avec nos Pagazis démoralisés, nous nous engagions à les libérer immédiatement, après ce léger coup d'épaule, et cela sans réduction du salaire convenu, pour l'entièreté du voyage.

« Leurs délégués accédèrent à ces propositions. Mais le lendemain, en dépit de notre accord réciproque, 80 hommes désertèrent. Cette défection commença la longue série de nos déboires et de nos angoisses, en pays inconnu.

« Il fallait agir, cependant. Nous résolûmes de nous porter, contre vents et marées, au village de Simba, avec ce que nous pourrions emporter de nos charges, quitte à laisser le reste à Kissinndé, où nous les ferions reprendre par la suite.

« Déjà, en deux fortes étapes, nous étions arrivés à Kambagousia, lorsque se répandit la nouvelle de l'approche de Mirambo, qui, disait-on, se portait à notre rencontre pour nous piller. Ceux de nos Oua-Nyamouézis, qui nous étaient demeurés fidèles, gagnés par nos assurances et nos promesses, se dispersèrent aussitôt, comme une volée de moineaux effarouchés. Nous nous trouvâmes complètement abandonnés, avec tout notre matériel, ne conservant que nos domestiques particuliers, nos âniers et notre cuisinier, tous Oua-Ngouanas, ne se montant pas à plus de huit hommes.

« Comme nous nous trouvions dans cette position critique, le lendemain passa à Kambagousia M. Cadenhead, suffisamment rétabli, avec sa petite caravane, composée exclusivement d'hommes de la Côte. Ses Askaris, par leur résolution, nous firent voir combien les craintes de nos Oua-Nyamouézis étaient exagérées, ou tout au moins prématurées. Néanmoins, comme il n'y avait pas moyen de les surcharger davantage, il fut convenu, entre nous et notre compagnon anglais, qu'aussitôt arrivé à Karéma, il nous renverrait ses hommes, avec ceux de MM. Cambier et Popelin, pour aviser au transport des marchandises en détresse. En attendant, M. Burdo resta à Kambagousia, avec une partie des ballots, et j'allai m'établir à Kissinndé, gardant l'autre moitié qui y avait été remisée, d'ailleurs, lors de la première désertion de nos porteurs.

« Entretemps, je m'étais vu fortement atteint de la fièvre africaine, compliquée d'ophtalmie, et je pouvais à peine marcher. A Kissinndé, mon état ne fit qu'empirer et je me crus menacé d'une cécité complète. Comme nos ballots me paraissaient être en pleine sûreté, dans le propre tembé du Chef du village, bon vieillard qui s'était montré excellent pour moi, j'allais confier le rétablissement hypothétique de ma santé au docteur Van den Heuvel. J'étais bien bas, lorsque j'arrivai à Kouyara. Mais le dévouement de notre ami et l'expérience qu'il avait acquise des affections africaines, joints à un assez bon tempérament de ma part, me remirent bientôt sur pied.

« Il s'agit, dans ce pays essentiellement sournois, de montrer les dents, même à la maladie, pour avoir raison de bien des obstacles. Les symptômes alarmants s'évanouirent, et trois semaines après, retapé à neuf, je reprenais le chemin de Kissinndé, accompagné de trois hommes seulement, deux boys et un ânier.

« Le vieux Chef me reçut avec joie et m'apprit une nouvelle qui me soulagea de bien des appréhensions. Le capitaine Popelin, prévenu par nos courriers, avait paru, la veille, à Kissinndé, avec 30 Askaris, et y avait repoussé l'attaque d'une vingtaine de Rougas-Rougas, qui se disposaient à faire main basse sur nos marchandises, gardées seulement par quatre braves. Aussitôt après cette échauffourée, heureusement conjurée, il avait fait évacuer nos ballots vers Kambagousia, où M. Burdo se consumait en une énervante expectative.

**Retour à Tabora. — M. Burdo regagne la Côte.**

« Le lendemain, 26 juin, continue M. Roger, j'arrivai à Kambagousia où je fis la connaissance du capitaine Popelin, mon futur et regretté compagnon dans la fatale traversée du Tanganika. »

Ici se place le massacre de Mpimboué, dont une lettre du capitaine Cambier, publiée dans le cours du présent volume, a donné tous les détails. Nous y renvoyons nos lecteurs, et continuons à faire emploi des notes de M. Roger.

« Le 30 juin, pendant que nous étions à dîner, nous apprîmes inopinément la nouvelle de la mort de MM. Carter et Cadenhead, partis peu avant de Karéma, et qui avaient incliné vers le Sud, afin de frayer une nouvelle route, dans la direction du 7me parallèle. Les indigènes qui nous l'apprirent ajoutaient que Mirambo marchait contre nous, à la tête d'une de ses colonnes, pour nous faire partager le sort de nos infortunés compagnons et pour piller nos marchandises. Le capitaine Popelin prit aussitôt ses dispositions en conséquence. Au lieu de pousser vers Karéma, dont la route devait être fermée, à la suite des derniers événements, il décida que nous rétrograderions vers l'Ou-Nyaniembé, pour y établir nos quartiers, en attendant des circonstances plus favorables. En une seule journée, il put recruter, grâce à son énergie et au prestige de son escorte armée, tous les porteurs supplémentaires qu'il lui fallait, tant à Kambagousia même que dans les villages environnants. Ses trente soldats, de leur côté, se chargèrent joyeusement chacun d'un ballot, tant est violent, chez les habitants limitrophes de l'Ou-Nyaniembé, le désir de séjourner à Tabora, ce centre d'affaires et de plaisirs, sans rival dans tout le centre de l'Afrique. Pour les nègres de la Côte, comme pour ceux de l'intérieur, cette perspective équivaut à celle, pour nous, d'un voyage à Paris, le gousset convenablement garni.

« Le 9 juillet, nous rentrions à Kouyara, où nous nous établissions, en attendant les événements.

« Cependant M. Burdo qui, déjà, en quittant Tabora, ressentait, dans la jambe gauche, des douleurs qu'il attribuait trop légèrement à une affection rhumatismale, avait senti s'aggraver considérablement son état. Il consulta le docteur Van den Heuvel qui, reconnaissant que notre ami était atteint d'une périostite, se prononça pour un retour immédiat à la Côte, puis en Europe, où cette affection pouvait seulement être traitée et guérie d'une façon radicale. En conformité de cette décision, M. Burdo fit ses préparatifs de départ et nous quitta en nous disant, non point adieu, mais au revoir. »

**Retour du Capitaine Cambier.**

Nos lecteurs connaissent le reste. Nous les renvoyons à la rencontre de M. Burdo que nous fîmes à Konko, et à notre jonction, à Mdabourou, avec la caravane de MM. Popelin et Roger, accourus pour nous escorter.

De concert avec ces deux derniers, nous gagnâmes heureusement Karéma, pour relever de sa lourde tâche le vaillant capitaine Cambier, rétabli, à peine, d'une grave maladie.

Le retour de ce dernier se fit dans des conditions exceptionnelles de célérité. En cinquante jours de marche, il franchit, sans accident, les 350 lieues qui le séparaient de Bagamoyo.

Nous avons rapidement résumé, pour nos lecteurs, les incidents qui marquèrent, en Afrique, les expéditions belges précédant celle qui fait l'objet principal de notre livre.

On trouvera, à la fin du second volume, l'abrégé de ce que notre successeur et ami, le capitaine Storms, a éprouvé et réalisé, à son tour, aux postes avancés du Continent noir.

B.

# VADE-MECUM

DU

# VOYAGEUR EN AFRIQUE

---

## ORGANISATION

## D'UNE CARAVANE DE 200 HOMMES ET DE 100 FUSILS

(QUANTITÉS MINIMA, POUR UNE ANNÉE DE SÉJOUR.)

# UN MOT AUX VOYAGEURS

Le travail qui suit n'est point sans lacunes.

En fait d'expéditions lointaines, en Afrique surtout, qui pourrait tout réglementer et tout prévoir ?

Il m'a fallu une expérience de plusieurs années pour équilibrer pratiquement cette liste, cependant encore rudimentaire, et pour appuyer, sur des données soigneusement contrôlées, les recommandations qu'elle comporte. Mais, tout modifiable que soit mon *Vade-Mecum*, j'ai la conviction que les voyageurs ne le consulteront point sans quelque fruit, avant de s'aventurer dans les quasi-solitudes du Continent Noir.

Afin de tout ramener à l'unité, je n'ai fait mention que de l'équipement et des provisions de route d'un seul Européen ; mais il est rare que les caravanes, pour l'intérieur, n'en comptent pas au moins deux, ne fût-ce que pour se suppléer, dans les cas probables d'indispositions ou de maladies.

Il faudra donc répéter autant de fois les provisions et les objets, spécialement affectés au voyageur-type, qu'il y aura d'Européens dans la caravane, et engager le nombre de porteurs supplémentaires nécessité par l'adjonction de leurs bagages particuliers.

Il reste entendu, aussi, que toutes les quantités peuvent être majorées ou minorées, et les divers articles de consommation remplacés par d'autres, suivant les habitudes nationales, les préférences et le tempérament particulier des Chefs de caravanes.

En premier examen, on sera peut-être surpris de la complication de vivres exigés pour un seul voyageur, alors que les

denrées agricoles, le bétail, les fruits et le gibier, abondent dans les districts habités. C'est qu'ils sont rares, les blancs, qui puissent, sans transition, passer de la forte nourriture européenne à l'alimentation presque exclusivement végétarienne des nègres de l'intérieur. Pour ce qui me concerne, je m'y suis fait assez vite, ainsi que Roger, et nous n'usions guères plus de nos conserves, que lorsque nous avions à traiter quelque voyageur, ou à célébrer dignement les fêtes carillonnées.

Mon évaluation *rigoureuse*, d'une caravane de près de 220 hommes, chargés de bagages et d'armes, qu'il faut payer, habiller et nourrir pendant une année entière, ne se monte pas à moins de CENT SOIXANTE MILLE FRANCS, et encore, sous la réserve qu'elle ne compte qu'un seul Chef européen.

C'est énorme sur le papier. En réalité, il faut, pour s'en tenir étroitement à ce chiffre, bénéficier presque de circonstances exceptionnelles.

Lorsque sir Gordon Bennett envoya Stanley à la recherche de Livingstone, la dépense prévue par le journaliste américain, préludant à ses voyages d'exploration, se bornait modestement à 2,500 livres (62,500 francs). De combien fut-elle dépassée, je l'ignore. Mais à cette époque, on pouvait encore voyager dans l'Afrique Orientale, sans sacrifices exorbitants. M. Bennett, d'ailleurs, ne s'arrêta pas même au devis optimiste de son reporter. — « Vous prendrez d'abord mille livres, se borna-t-il à lui dire: quand elles seront épuisées, vous ferez une traite d'un nouveau mille, puis d'un troisième, et *ainsi de suite*. Mais retrouvez Livingstone. »

L'argent, répandu à pleines mains, ne suffit pas, dans tous les cas, à vaincre les difficultés de ces longs exodes, au cours desquels le plus robuste porteur, doublé d'un soldat nègre armé, consomme lui-même la presque totalité de sa charge. Ainsi avons-nous vu la caravane de Tipo Tipo, malgré son ivoire, arrêtée, en plein désert, par la famine, et perdant près du tiers de son personnel.

Lorsqu'en 1885, je fus envoyé pour la seconde fois en Afrique, accompagné de MM. Durutte, Dubois, Dhanis et Molleur, les districts de l'intérieur, jusqu'à la Mrima, pourtant assez facile-

ment ravitaillée, étaient éprouvés par une effroyable disette. Les hommes émigraient par centaines, et aucune caravane n'aurait osé se risquer dans des régions où les vivres avaient quintuplé de prix. Nos Pagazis n'auraient pu transporter des étoffes en assez forte quantité, pour se nourrir même jusqu'à Tabora, où l'on renouvelle ses marchandises. J'ai vu des négresses, venues de Bagamoyo, présenter leurs enfants en vente, pour trois, deux et même pour une roupie! Forcément, l'expédition dut être indéfiniment remise, comme il appert d'une lettre de sir John Kirk, consul d'Angleterre à Zanzibar, dont je tenais à rapporter en Europe le témoignage autorisé.

Pour la facilité du lecteur, j'ai divisé mon travail en chapitres spéciaux. Tout s'y trouve classé logiquement, d'après mes carnets d'Afrique, renseignant les moindres achats. Puissent ces renseignements épargner, à ceux qui auraient à affronter, à leur tour, les pièges et les hasards du Continent Mystérieux, une partie des déboires que nous n'avons pas toujours pu éviter nous-mêmes, faute d'un guide pratique dans le genre de celui que j'ai entrepris de dresser.

B.

VADE-MECUM

DU

# VOYAGEUR EN AFRIQUE

## Organisation d'une caravane de 200 hommes et de 100 fusils

(QUANTITÉS MINIMA, POUR UNE ANNÉE DE SÉJOUR.)

## I. — COUT DE LA CARAVANE.

ASKARIS (Oua-Ngouanas)

| | | |
|---|---|---|
| 100 | Askaris, à 5 dollars par mois . . . . . . . . . | Fr. 30.000 |
| 10 | Akidas, à 8 dollars par mois . . . . . . . . . . | 4.800 |
| 1 | Grand Akida, à 15 dollars par mois. . . . . . . | 900 |
| 1 | Tambour, à 5 dollars par mois. . . . . . . . . | 300 |
| 1 | Anier, à 5 dollars par mois. . . . . . . . . . | 300 |
| 1 | Cuisinier, à 8 dollars par mois. . . . . . . . . | 480 |
| | Posho des 103 Askaris, à 6 pièces de Mérikani par an. (fr. 12.50 la pièce) . . . . . . . . . . . . . | 7.725 |
| | Posho des 10 Akidas, à 12 pièces par an et par homme . | 1.500 |
| | Posho du grand Akida à 2 pièces par mois . . . . | 300 |
| | | Fr. 46.305 |

PAGAZIS (Oua-Nyamouézis)

| | | |
|---|---|---|
| 100 | Porteurs, payés, en moyenne, à 370 francs (étoffe). | Fr. 37.000 |
| | Majoration pour les 10 Nyamparas (brigadiers) . . . | 500 |
| | Majoration pour le Kirongozi (Chef de file). . . . . | 100 |
| | Posho des 100 porteurs. . . . . . . . . . . . | 30.000 |
| | | Fr. 67.600 |

HONGOS, PRÉSENTS, ET RÉSERVE

| | | |
|---|---|---|
| | Etoffes (134 pièces de Mérikani et diverses) . . . . | Fr. 2.000 |
| | Perles, fil de cuivre et d'archal (8 frassilas) . . . . | 400 |
| 20 | Fusils, à percussion, à 3 dollars la pièce . . . . . | 350 |
| | Poudre (20 barillets de 10 livres, à raison de 30 dollars les 100 livres) . . . . . . . . . , . . . . . . | 300 |
| | Divers, pour présents : miroirs, coutellerie, manteaux. | 2.000 |
| | Hongos de retour, étoffes, houes, etc. . . . . . . | 1.000 |
| | Etoffes de réserve (400 pièces de Satini, de 1ère qualité, à 12 fr. environ la pièce, et 1200 fr. d'étoffes de couleur) | 6.000 |
| | | Fr. 12.050 |

Armement de la Caravane.

| | |
|---|---|
| 50 Fusils se chargeant par la culasse (chassepots modifiés) à 25 francs la pièce . . . . . . . . . . | Fr. 1.250 |
| 50 Fusils lisses, à 10 francs la pièce . . . . . . . . | 500 |
| Munitions, cartouches, poudre, balles, etc., pièces de rechange, gibernes, colbacks de réforme, pour les Akidas. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2.500 |
| | Fr. 4.250 |

Equipement du Chef Européen.

| | |
|---|---|
| Provisions, matériel de route et de campement, armes, instruments, effets d'habillement, voyages par paquebot. . . . . . . . . . . . . . . . . . | Fr. 30.000 |

Récapitulation.

| | |
|---|---|
| Askaris . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Fr. 46.305 |
| Pagazis . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 67.600 |
| Hongos et présents . . . . . . . . . . . . . . | 6.050 |
| Marchandises de réserve . . . . . . . . . . . | 6.000 |
| Armement de la caravane . . . . . . . . . . | 4.250 |
| Equipement du Chef européen . . . . . . . . . | 30.000 |
| | Fr. 160.205 |

Ceci non compris le traitement du Chef de caravane.

Il convient de remarquer que le nombre des porteurs ne subsiste pas toujours au complet. Ainsi, à Tabora, on est obligé de les licencier pour en engager d'autres, en plus petit nombre. Mais l'économie réalisée de ce chef, est presque balancée par les frais de séjour dans les centres où l'on s'arrête, la location de magasins, l'achat de bêtes de somme et de bétail, la hausse sur les marchandises, les frais de route, enfin, par l'entretien et le ravitaillement du Chef de caravane, même.

Au cas de l'adjonction d'autres voyageurs blancs, les frais augmentent dans une progression considérable.

En effet, si l'on ne doit guères compter que 10,000 francs pour ses provisions, son équipement, etc., beaucoup d'objets restant en commun, les frais de porteurs comportent le double de cette somme. Ce qui porte également le total à 30,000 francs par an, pour chaque blanc complémentaire.

## II. — PERSONNEL DE LA CARAVANE.

**Un Stouédi**, ou domestique particulier (par voyageur européen), portant le fusil et la giberne, garnie de cartouches du Maître, servant à l'occasion d'interprète, et se chargeant des missions de confiance.

**Un cuisinier**, formé à l'école des Arabes et, de préférence, ayant déjà servi dans une caravane européenne.

**Un ânier.**

**Un tambour.**

**Un Akida en chef**, des Askaris zanzibarites et de la Mrima. (Responsable de ses hommes).

**Un Nyampara**, ou chef, également responsable, des porteurs Oua-Nyamouézis.

**10 Akidas**, ou brigadiers nègres, un par groupe de dix Askaris. Jouissant de la haute solde, ils sont directement placés sous les ordres du grand Akida et participent aux Chaouris, grands conseils tenus dans les circonstances importantes.

**10 Nyamparas**, ou brigadiers des porteurs de l'intérieur, chargés eux-mêmes du ballot, et rentrant dans le nombre global de ces derniers.

**100 Askaris**, soldats d'escorte, portant le fusil et soumis au régime de la charge réduite.

**100 Oua-Nyamouézis**, ou porteurs à charge entière, voire double et triple.

Le personnel d'une caravane se compose de deux éléments, — nous dirons deux races — avec les aptitudes, les traditions, l'organisation particulière desquelles il importe de compter :

Les Oua-Ngouanas, ou Hommes libres — parmi lesquels on recrute principalement les Askaris, ou soldats, comprennent les nègres zanzibarites et ceux du territoire de la Mrima, commandé par le port de Bagamoyo, où s'organisent la plupart des caravanes. Ce sont, comme nous l'avons vu, les gentlemen de l'escorte. Ils montrent beaucoup de répugnance lorsqu'il s'agit de s'enfoncer dans l'intérieur et provoquent de nombreux retards. De plus, difficilement entraînés, ils sont exténués au bout de deux ou trois étapes, un peu longues. Aussi est-il prudent de ne leur confier que des charges légères, encore progressivement allégées en route, par des emprunts quotidiens.

On désigne, sous le titre global de Oua-Nyamouézis, tous les porteurs de l'intérieur, à quelque région qu'ils appartiennent. Tout au contraire des Askaris, sur lesquels ils l'emportent en vigueur et en patience, sinon en intelligence et en courage, ils sont toujours pressés de partir pour regagner leurs villages. Il résulte de ces deux tendances de continuels tiraillements. Souvent, au début du voyage, les Pagazis vont de

l'avant, lorsque les Hommes de la Côte s'en sont retournés, à la sourdine, festoyer à Bagamoyo.

Mais à l'approche des peuplades guerrières de l'intérieur, tout le monde se serre, car les Oua-Nyamouézis ont tout intérêt à rester sous la protection des fusils de l'escorte.

L'Askari est généralement engagé à raison de 5 dollars par mois. Mais ce n'est là qu'une base, dépassée ou non atteinte, selon la réputation et les antécédents du sujet, l'état de ses finances, qui lui permet de tenir la dragée haute aux recruteurs, ou le force à accepter leurs conditions telles quelles, etc.

Les services rendus à des caravanes précédentes, font naturellement grossir les exigences. Mais il y a tout à gagner en s'entourant de gens qui ont fait leurs preuves et connaissent les ressources, comme les dangers, de l'itinéraire à suivre.

Les Akidas et les Nyamparas simples réclament jusques 8 dollars et l'Akida et le Nyampara en chef 15. Pour ce qui me concerne, je n'ai jamais payé à mon petit état-major, plus de 6 dollars par homme.

Le nombre de 10 Akidas et de 10 Nyamparas, pour 100 Askaris et 100 Oua-Nyamouézis, peut être majoré ou minoré. Cela dépend du plus ou moins d'ascendant que les brigadiers exercent sur leurs hommes.

Les Nyamparas, bien que traités de sauvages par les Oua-Ngouanas, sont d'ailleurs gens à ménager. Ils se recrutent fort souvent parmi les Gaoués, ou nobles, de leurs cantons respectifs, et traitent directement avec les chefs de caravane, qui les consultent en Chaouri. Mirambo, comme nous l'avons dit, porta le ballot, avant d'orner sa poitrine de l'insigne impérial.

Quant au Kirongozi, ou guide des porteurs, c'est lui qui règle la marche, chargé, par point d'honneur, du fardeau le plus pesant. Et comme personne n'a le droit de le dépasser, il vaut mieux lui voir assumer double charge, afin qu'il n'arrive point trop tôt au Cambi, et ne laisse s'éparpiller, derrière lui, son personnel attardé, guetté, dans le désert, par les Rougas-Rougas.

---

## III. — DIVISIONS DES MONNAIES, POIDS, MESURES.

Les Hindis, les Banians et les Arabes, comptent encore, à Zanzibar, par *Réali* (réaux d'argent, piastres, dollars) en souvenir probablement de l'ancienne occupation portugaise, et en *Roup'es* anglo-indostanes, à l'effigie de l'Impératrice Victoria, et valant 2 fr. 8 c. à 2 fr. 13 c., soit les 47 centièmes du Réal, monnaie d'ailleurs disparue, quoique restée nominale et assimilée au Dollar américain.

Pour la conversion des réaux en roupies, il faut donc diviser leur nombre par 0.47 et vice-versa. Ainsi, 4 roupies multipliées par 0.47, égaleront 1 dollar 88 cents.

Pour monnaie de cuivre nominale, les indigènes ont la *Pessa* (également de tradition portugaise et représentée par le *Pice* anglo-indou). Il entre 64 Pessas dans une Roupie, ce qui permet de les évaluer à 3 centimes et une fraction de notre monnaie.

En vertu du même principe divisionnaire, la livre sterling anglaise vaut de 11 3/4 à 12 1/4 roupies, suivant les fluctuations du change de Bombay.

La *Frassilla*, équivalant à 5 livres anglaises (soit environ 16 kilogrammes), sert d'étalon pour les mesures de poids, et se divise *ad libitum*.

Le *Yard* anglais (91 centimètres) est pris pour étalon de mensuration des étoffes. Mais les négociants orientaux et les indigènes y substituent les multiples et les sous-multiples, de tradition dans l'intérieur.

Ce sont : le *Doti*, valant à Zanzibar, et dans le rayon de la Mrima, jusqu'à Mpouapoua, 4 yards, à Tabora 3 1/2 yards, et à Oudjiji, 3 yards seulement ;

La *Chouka* ou *Oupandé*, variant, dans les mêmes localités, de 2 yards à 1 1/2 yards.

Le *Kété*, spécialement affecté à la mensuration des perles, enfilées en forme de colliers, équivaut également à 1 yard et subit les mêmes fluctuations, suivant les distances. — 10 Ma-Kétés forment un *Foundo*.

Le *Kibaba* est une mesure de capacité d'un litre à peu près. Elle sert à la distribution du sorgho, du riz ou du maïs aux gens de l'escorte ou de la Station, non favorisés du système du Posho, réclamé par les Zanzibarites, qui préfèrent s'approvisionner à leur convenance. On compte ordinairement un Kibaba par homme et par jour et *par charge*. Aussi, voit-on des porteurs Oua-Nyamouézis, généralement fort robustes, solliciter de doubles et triples charges, afin de nourrir leurs familles qui les accompagnent fréquemment.

---

## IV.—PRIX-COURANT DE DENRÉES ET D'ÉTOFFES A ZANZIBAR (1883)

### ETOFFES

**Diora ou pièce de Satini** (1re qualité), pesant 8 livres et mesurant 36 yards . . . . . . . . . 2 dollars 24 c.

**Diora ou pièce de Mérikani**, mesurant 30 yards . 2 » 40 c.

**20 pièces d'étoffes de couleurs assorties**, de 4 à 5 yards chacune . . . . . . . . . . . . . . 13 » 00 c.

PERLES ORDINAIRES

**Par frassilla** (prix moyen) . . . . . . . . 10 dollars 00 c.

FIL DE CUIVRE, POUR BRACELETS

**Par frassilla** . . . . . . . . . . . . . 9 dollars 00 c.

ARMES ET MUNITIONS

**1 fusil à percussion, ou à silex** (provenance belge) suivant la qualité. . . . . . . . . . . . . 3 à 4 1/2 dollars

(Les fusils rayés ne se trouvent point dans les bazars d'équipement et se vendent, d'ailleurs, à des prix très variables, entre 30 et 70 piastres, suivant qu'ils rentrent dans les conditions de facture recherchées par les Arabes).

**Poudre d'exportation allemande** (se rapprochant beaucoup de notre poudre belge d'artillerie). Les 100 livres . . . . . . . . . . . . . . . . 30 dollars.

(La poudre anglaise, d'un débit exceptionnel, coûte beaucoup plus cher).

**Balles ou chevrottines**, par frassilla . . . . . 2 1/4 dollars.
**Capsules** (par boîtes de 250) . . . . . . . . 1 roupie.
**Une poire à poudre** avec **ceinturon** . . . . . 2 roupies.

DENRÉES ALIMENTAIRES.

**Oignons**, par frassilla (venant de Bombay) . . . 7 roupies.
**Pommes de terre** de Bombay (par frassilla). . . 2 1/2 roupies.
**Café** (par frassilla) . . . . . 20 roupies.
**Biscuit de mer et farines** (id.) . . . . . . 17 roupies.
**Sucre de canne** (id.) . . . . . . 20 roupies.

OBJETS DE CAMPEMENT.

**Une tente arabe**, pour abriter les marchandises . 25 dollars.

Inutile de grossir cette liste, que nous clôturerons par une seule observation, tout à l'honneur des Arabes, approvisionnant les marchés de l'intérieur.

Presque tous les prix à Tabora, malgré les exorbitants frais de transport à dos d'homme, ne s'élèvent qu'à un peu plus du double de ceux de Zanzibar.

Il est vrai que les caravanes arabes, presque exclusivement composées d'esclaves, nourris au Kibaba, n'ont point à promener l'encombrant attirail nécessité par la présence d'explorateurs européens.

## V. — RÉPARTITION DES CHARGES, EMBALLAGES, ETC.

Dans le chapitre spécial, traitant du personnel ordinaire d'une caravane — autre que les caravanes arabes, composées souvent exclusivement d'esclaves, à la fois soldats, porteurs, ouvriers et agriculteurs, — nous avons caractérisé les deux races avec lesquelles ont affaire les voyageurs européens, et dont il s'agit de tirer le meilleur parti possible.

Aux Zanzibarites, engagés surtout comme soldats, le bagage le moins lourd, le plus aisé à déballer et qui s'allège au fur et à mesure de la marche, de façon à ce qu'ils arrivent presque les mains vides à l'entrée des Poris, où il peut s'agir de faire le coup de feu, et complètement délestés à Tabora, sauf, toutefois, les hommes de confiance, chargés du matériel de route, de la batterie de cuisine, etc.

Les Oua-Nyamouézis, eux, préfèrent traîner jusqu'au bout leur pesant fardeau, plutôt que d'avoir l'ennui de le déficeler et de le reficeler à chaque étape. Qui plus est, il y aurait quelque danger à les exposer aux tentations de ce déballage perpétuel. C'est, en effet, au milieu des marchandises de réserve, à eux confiées, que les Arabes, en gens pratiques, ont imaginé de placer le prix du salaire de leurs porteurs à gages. Aussi, il faut voir avec quel soin le Mnyamouézi, après avoir choisi un ballot approprié à sa force, travaille à le rendre plus portatif, de façon à grossir encore sa charge. Il met deux jours à ficeler le précieux ballot, recouvert d'une natte (1) et qu'il revêt de son *cachet* personnel. S'il était obligé de l'ouvrir et de le refermer en route, cette opération lui prendrait au moins une couple d'heures. Et puis, il ne faut point tenter le diable. Si les Pagazis de l'intérieur s'enfuient rarement avec leur ballot, de crainte, peut-être, d'être pillés en route par les Rougas-Rougas, et, très certainement, de ne plus trouver à s'engager après cet abus de confiance, ils considèrent comme leur propriété les étoffes à eux remises conditionnellement. Aussi, pour ne pas s'exposer à les voir, dans le voisinage de leurs districts, déserter en emportant les dites étoffes, restées dans leur ballot amoindri, leur défend-on rigoureusement de l'ouvrir. Et leur fuite serait certainement le signal de celle des Askaris, requis pour le transport des colis laissés en souffrance.

On confiera donc, aux seuls Askaris, pour alléger leurs charges, et les mettre à même de mieux remplir leur office de soldat :

1° Les marchandises de Pôsho, de Hongo et d'échange courant ;

2° Les provisions de bouche (pour les voyageurs européens), la batterie de cuisine et le service de table, les objets de campement et de literie d'usage courant, les objets de précision et la pharmacie por-

---

(1) Il serait bon de doubler encore cette natte, à l'intérieur, d'une toile cirée, en vue des pluies, des inondations et des chutes dans les cours d'eaux, traversés à gué ou sur des ponts vacillants.

tative ; enfin, une partie des objets d'habillement, de toilette, d'hygiène et de fournitures de bureau.

Les coriaces Oua-Nyamouézis, eux, seront chargés, pour ne pas devoir ouvrir à chaque instant leurs ballots :

1° Des marchandises, des munitions, des provisions, des objets de toilette, des médicaments, des livres de réserve, etc. ;

2° De l'outillage ne devant être employé que dans les stations, des semences, etc.

Pour ramener à 100 le nombre des Zanzibarites, grossi de 10 Akidas, on pourrait confier, toutefois, une partie des provisions, des marchandises et du matériel de campagne à des Oua-Nyamouézis, ayant déjà fait partie de caravanes européennes. Du reste, dans cette question, comme en bien d'autres, c'est à l'expérience personnelle du voyageur à faire fléchir la règle. Des rapports des Blancs avec les gens de l'escorte et les porteurs, ressortent suffisamment les aptitudes spéciales de ces derniers, et la nature des services qu'on peut réclamer d'eux.

Bien que la charge normale des porteurs soit de 70 livres anglaises, il s'en faut qu'on puisse leur imposer ce poids en marchandises. Il faut compter, en effet, avec l'emballage, parfois très lourd, et sur le petit matériel qu'à défaut de famille les Oua-Nyamouézis traînent avec eux. Une charge de 48 livres *marchandises*, ou tout au plus de 30 kilos, est donc tout ce qu'on peut exiger des Oua-Nyamouézis, et 20 des Zanzibarites. Quant aux Pagazis qui en transportent le double ou le triple, ils sont naturellement dédommagés par des augmentations de salaire et de Posho. Bon nombre de nos porteurs cheminaient parfaitement avec une charge de 12 pièces de Satini, soit 105 livres, et j'en ai connu un qui allait jusqu'à 4 frasillas, plus de 70 kilos, sans préjudice d'une certaine quantité de céréales de réserve, pour la traversée des régions dévastées par la guerre ou par la famine. Cette disproportion doit faire rejeter, par conséquent, les types uniformes de caisses et de ballots.

Malheureusement, les nègres ont une propension à porter les caisses, le couvercle sur l'épaule. Ainsi font parfois aussi nos commissionnaires, lorsqu'ils n'ont point un camarade pour les aider à soulever leur fardeau. Saisissant les colis des deux mains, ils les font naturellement basculer, et comme nous avons l'habitude de régler nos emballages de façon à ce que les plus gros objets se trouvent au-dessous, il s'ensuit un méli-mélo général, dans lequel on ne se retrouve plus, et qui a pour résultat de nombreuses détériorations d'objets fragiles ou délicats.

Pour obvier à cette manœuvre à rebours, le capitaine Storms avait imaginé un système de caisses, à fond arrondi et à couvercle pourvu de bords droits et tranchants. Entre les deux, le... cuir du Pagazi ne balance pas. Il préfère, naturellement, la surface légèrement ondulée, d'un port facile, à celle qui lui meurtrit cruellement l'épaule. Ce moyen original mérite d'être signalé aux futurs explorateurs.

Les vêtements, et tous les objets d'équipement qui craignent l'humidité, ou ce qu'on appelle vulgairement la casse, doivent être emballés dans des caisses en tôle, se fermant hermétiquement au moyen de bandes de cuir ou de caoutchouc, ménagées entre les parois supérieures et le couvercle. Les ballots sont, en effet, empilés assez arbitrairement, à l'arrivée dans les Cambis, et même, dans la tente, sont sujets à se trouver inondés, en temps de Massika.

Même observation pour les objets de toillette et d'habillement.

Les cartouches seront classées dans de longues boites en fer-blanc, doublées d'une caisse en bois, au couvercle maintenu seulement par quelques vis. Quant à l'enveloppe de métal, on se borne à l'entamer au moyen d'un vulgaire couteau à sardines,

Renfermer les conserves, d'emploi quotidien, dans une caisse de bois peint, revêtue de numéros et de marques de couleur différente.

Les menus objets de campement peuvent combler les vides des paniers contenant la batterie de cuisine et le service de table.

Les couvertures seront roulées dans un sac de caoutchouc, à fond plat, de 1 mètre 50 de hauteur sur 40 centimètres de diamètre.

Le transport de la tente requiert l'emploi de 2 ou 3 porteurs, suivant qu'elle est parfaitement sèche ou détrempée par les pluies.

Comme nous le recommandons plus loin, il serait désirable que tous les *médicaments*, indépendamment des appareils et des produits photographiques, tinssent dans une seule boîte à compartiments. Mais cela n'est pas toujours possible, lorsqu'on est chargé, par exemple, d'établir une Station, et que, par conséquent, on est exposé à servir de médecin (de sorcier) aux bourgs du voisinage, éprouvés par quelque épidémie. Il faudra donc réunir l'indispensable dans sa pharmacie portative, et caser le reste, parmi les objets de réserve, les vêtements, par exemple, dans une caisse facilement reconnaissable.

Les instruments de précision et les fournitures de bureau se marient très bien. Rien n'empêche de les emballer, au mieux, dans des caisses d'un format unique, et plus que jamais à l'abri de l'humidité.

L'outillage, proprement dit, n'étant guères employé que dans les Stations, peut être renfermé dans des caisses de bois à couvercle vissé. Il faudra, cependant, réserver les outils dont on pourrait avoir besoin pendant la route, et les faire porter par des Askaris.

Les graines et semences doivent faire l'objet de soins particuliers. On sait que, trop voisines les unes des autres, elles peuvent perdre, en se neutralisant, une partie de leurs qualités d'acclimatation. Il conviendra donc de les soigneusement isoler.

Jusqu'à présent le transport de la poudre, par barillets de dix livres, a offert de grands inconvénients. Parfois, les douves se disjoignent. Il faudrait songer à établir un type de caisse, à la fois solide, étanche et portative, qui rendrait les plus grands services aux caravanes un peu fortes.

Ce qui vaudrait peut être encore mieux, ce serait d'enfermer la poudre dans des bonbonnes, clissées d'osier, de la contenance d'une quin-

zaine de litres, et portées, deux par deux, aux extrémités d'une barre, en forme de *picoulan* javanais. Cette disposition aurait encore l'avantage de cacher aux Sultans de l'intérieur, les quantités de poudre, sur laquelle ils exigent les plus forts Hongos, et dont ils réclament avidement leur part, tandis qu'ils ne demandent rien pour le transport des liquides. Et comme les porteurs ignorent le plus souvent eux-mêmes la nature de leurs charges, il n'y aurait pas d'indiscrétions à craindre de leur part.

Outre la LISTE GÉNÉRALE des caisses ou des ballots de marchandises, d'objets d'équipement et de provisions de bouche, établie par ordre alphabétique d'après leur contenu, il est urgent de dresser un INVENTAIRE DÉTAILLÉ de toutes les caisses numérotées, avec le nom de l'Akida ou du Nyampara de brigade, responsable des différents groupes de porteurs.

On fera bien aussi de teinter, de couleurs ou de marques particulières, les différentes catégories de marchandises, et de ne recourir à de nouveaux colis que pour autant que les ballots entamés soient déjà épuisés ou près de l'être.

Par conséquent, il faudra tenir soigneusement note des quantités distraites et veiller à ce que les caisses, d'usage courant, portées par des hommes de confiance — d'ailleurs enchantés de voir diminuer chaque jour leur charge, — soient mises au sec et à l'étal, aussitôt arrivées au lieu de campement.

---

## VI. — MARCHANDISES DE HONGO, DE POSHO ET DE RÉSERVE.

HONGOS (ou tribut de passage.)

(28 ZANZIBARITES).

**1000 dotis de Mérikani** (cotonnade forte) et **d'Étoffes de couleur**, ou *Ranghis* et *Maouras*, à graduer selon les exigences nouvelles des chefs Oua-Gogos, exigences sujettes à des variations impossibles à prévoir, et au sujet desquelles on doit se conformer aux renseignements, parfois intéressés, des Pagazis récemment venus de l'intérieur.

Nous disons intéressés. En effet, pour s'épargner des Hongos, pesant sur leurs marchandises propres, les porteurs s'engagent, vis à-vis du Sultan, à imposer aux nouvelles caravanes, tel ou tel article spécialement désiré. Et l'on est bien forcé d'accepter leurs données, comme aussi, le plus souvent, de suivre l'itinéraire le long duquel ils ont conclu leurs petits arrangements.

**8 frassilas de fil de Cuivre** (pour bracelets) et de **Perles**, ce dernier article toujours en proportion des qualités momentanément en faveur, *Samé-Samé*, *Sélanis*, *Madji a Bahari*, etc., etc.

**20 fusils** à percussion, à répartir entre les Oua-Nyamouézis, porteurs de charges entières.

**20 barillets de grosse poudre**; 4 de ces barillets, pesant chacun 10 livres, forment une charge raisonnable d'Askari.

**Une charge de présents complémentaires**, à offrir aux chefs de l'intérieur, petits miroirs de poche, coutellerie grossière, rasoirs, *Djohos*, ou manteaux de drap, brodés en passementés d'or et d'argent, etc., etc.

Il serait oiseux et prématuré d'entrer dans le détail des marchandises préférées dans les différents districts. Pour simple rappel, nous nous contenterons de mentionner que, lors du voyage *d'aller* de la 3e expédition, le fil de cuivre était fort demandé dans l'Ou-Gogo et dans l'Ou-Nyaniembé; qu'au delà de ce premier district, on exigeait de plus fortes quantités de perles : enfin que, dans l'Ou-Ganda, aux environs du lac Victoria, on préférait les *Kaolé* (Cauris), coquillages qu'on ramasse en si grande abondance au sud de Bagamoyo, qu'on en jonche les rues de Zanzibar, où, par parenthèses, en s'écrasant tout frais sous le pied, ils exhalent une odeur infecte. Les Kaolé ne coûtent, on le voit, que la peine de se baisser pour en prendre, mais les frais de transport leur assignent une certaine valeur. Ils servent de monnaie courante dans l'Ou-Soukouma et entrent pour une large part dans la parure des guerriers et des femmes de l'Ou-Tatourou.

POSHO (ou solde en étoffes).

(50 ZANZIBARITES)

**50 charges de Mérikani** à distribuer aux gens de la Caravane sans tenir compte des conditions arabes du Kibaba, c'est-à-dire la mesure de céréales par homme et par jour. (Nous avons vu que les charges doubles ou triples majorent d'autant la part de Posho accordée aux porteurs.)

Ces charges ne constituent que le quart du Posho d'une année de séjour, car forcément il faut renouveler ses étoffes à Tabora, à Oudjiji et autres localités, où les Arabes acceptent des traites sur les banquiers de la Côte.

En effet, le Posho de route et de séjour étant de 1 chouka (1m82) pour quatre jours et par homme, un Mgouana réclamerait 90 choukas par an (180 yards, soit 40 livres anglaises de poids) pour sa seule nourriture ! Ce qui, multiplié par 200, chiffre des hommes, adopté comme point de départ, dans la présente liste, donnerait le somme de 8000 livres, et nécessiterait un nombre de plus de 160 porteurs, à raison de 48 livres par homme, les pièces de couleur et l'emballage complétant la charge ordinaire de 65 livres). Dès lors, il deviendrait parfaitement impossible d'emporter, à suffisance, les marchandises de Hongo, les provisions, les munitions et le matériel d'équipement, si compliqué, nécessaire à toute caravane commandée par des Européens.

Mais ce calcul n'est pas rigoureusement exact. Il faut noter qu'en

s'enfonçant dans l'intérieur, on bénéficie du boni produit par la réduction de l'aunage, donnant un écart assez important à la chouka d'Oudjiji sur celle de Zanzibar.

---

## VII. — PROVISIONS DE BOUCHE ET D'USAGE COURANT

(30 HOMMES. — 10 ZANZIBARITES ET 20 OUA-NYAMOUÉZIS.)

**50 boites de viandes d'Australie** (de 1 kilo, au moins) pour y recourir dans les districts où le gibier fait défaut.

**50 boites de sardines, de thon ou de harengs,** suivant les préférences du voyageur.

**50 kilos de pommes de terre sèches**. (Conserves.) A raison de un kilo par semaine. Cette quantité suffit, étant donné la facilité de se procurer sur place des patates douces. Les pommes de terre séchées ne sont bonnes, d'ailleurs, que réduites en purée.

**25 kilos** (une charge) **de légumes,** conservés en boîtes : petits pois, haricots verts, etc., pour parer à l'absence éventuelle de nourriture végétale, indispensable, en Afrique, pour prévenir les affections inflammatoires, telles que le scorbut, par exemple.

**25 kilos de Juliennes sèches,** comprimées. — Les juliennes françaises, recommandées de préférence à celles qui viennent d'Angleterre.

**25 kilos de biscuits de mer.**

**50 kilos de farine ou de froment,** ce qui ne donne encore qu'un kilo de pain par semaine. Mais on boulange fort bien le riz, le maïs, voire le sorgho écrasés. Cependant, il convient de mentionner que cette dernière céréale est assez échauffante.

**50 kilos de farine de gruau, d'orge perlée, d'arrow-root ou autres.** — Excellentes pour les bouillies, préservatrices de la dysenterie.

**12 petites boites de Baking-Powder,** levure anglaise, servant à la cuisson du pain. — Là où il y a du Pombé, son emploi devient superflu.

**12 paquets de chocolat.**

**50 boites de poudre de cacao.**

**20 kilos de café ou de thé.** — Articles essentiels, pour raison tonique.

**50 boites de lait condensé.** (1 boîte par semaine.) Dissoutes dans de l'eau chaude, trois ou quatre cuillerées de ce lait suffisent pour fournir un demi-litre d'excellent riz au lait.

**50 boites de beurre suisse.** — Ceci spécialement pour les Belges, habitués à leurs tartines nationales.

**12 kilos de sucre,** ou plus, suivant les habitudes ou les goûts.

**50 boites de Currents** (confitures anglaises.) — Les meilleures marques sont celles de Morton et de Cross et Blackwell.

**26 kilos de sel.** — Pour les salaisons de gros gibier, buffle, girafe, zèbre, etc., il faut recourir forcément aux sauniers indigènes, qui font payer très cher, par exemple, cette denrée, précieuse entre toutes en Afrique.

**25 bouteilles d'huile d'olives.** — A tout hasard, car on peut se procurer souvent d'excellente huile d'arachides, également bonne, à défaut de beurre, à la cuisson des aliments.

**12 bouteilles de vinaigre de vin** de première qualité.— Le vinaigre est souverain pour les morsures d'insectes, moustiques, tiques, fourmis, etc.

**Epices, poivre, vanille, safran, carry,** etc , etc.

**50 bouteilles de bordeaux** vieux. — Tonique précieux en temps humide.

**25 demi-bouteilles de champagne.** — Prévient l'anémie.

**12 bouteilles de madère au quinquina.** — Tonique et préservateur de la fièvre.

**12 bouteilles de cognac.** — Pour les cas de marches dans des régions marécageuses, de gardes nocturnes, etc. Très sain pour corriger l'eau saumâtre.

**1 kilo de bicarbonate de soude** et **1/2 d'acide tartrique ou citrique** pour activer les digestions lentes ou pour stimuler l'appétit. On jette dans un verre d'eau pure, une cuillerée à café de bi-carbonate, puis une demi d'acide, et l'on boit pendant que le bouillonnement s'opère. Ne pas abuser pourtant de cette fausse eau gazeuse, dont l'usage persistant a pour effet de trop liquéfier le sang, voire de provoquer le diabète.

**150 Bougies**, à raison de trois par semaine.

**Pétrole.** — Il est bon d'en emporter une centaine de litres, sinon pour l'éclairage, qui peut se faire à l'huile d'arachides, du moins pour l'entretien des armes et des objets en métal, fréquemment sujets à l'humidité. Les Arabes en emportent en fortes quantités, dans des bidons carrés de la contenance de 15 à 20 litres.

AD LIBITUM

Pour les fumeurs :

**Tabac et cigares.** — Le tabac africain n'est guères fumable pour un Européen, à moins de le cultiver soi-même et de le préparer suivant nos procédés occidentaux.

Pour les buveurs de bière :

**Quelques boites de houblon.** — Faire bouillir une bonne poignée de houblon dans 6 litres d'eau, passer au tamis, mettre en bouteille avec une certaine quantité de miel, solidement boucher et ficeler. On obtient par ce procédé, au bout d'un mois de fermentation, une bière légère et saine, dont la recette m'a été donnée par feu M. Southon,

agent laïque de la London Missionary Society. D'ailleurs, on s'habitue bientôt au Pombé qui constitue une boisson très saine et vraiment stomachique.

Un plus long séjour ne comporte point une majoration de bagages, attendu qu'il faut se faire ravitailler, au moins une fois par an. Il suffit alors d'envoyer à la Côte une liste des objets usés, des articles d'échange à renouveler, ainsi que des conserves dont on croirait avoir besoin.

---

## VIII. — BATTERIE DE CUISINE ET SERVICE DE TABLE

(2 Zanzibarites).

1° — **1 panier de rotins** à deux sections et recouvert d'une toile goudronnée contenant :

**1er compartiment** (objets destinés à aller au feu).

**6 marmites ou casseroles** en cuivre ou en fer battu, de grandeurs échelonnées, et s'emboîtant les unes dans les autres ;
**1 bouilloire** en cuivre rouge ou en fer ;
**1 poêle à frire** ;
**1 petit four de campagne** pour cuire le pain, consistant en une simple braisière, posée, à l'étape, sur trépied, avec feu dessus et dessous, mais plus vivement activée par dessus.
**1 gril.**
**1 cafetière en cuivre rouge ou en fer battu.**

**2e Compartiment** (ustensiles de cuisine et gros objets de service de table.)

**1 moulin à farine.**
**1 moulin à café.** — On peut à la rigueur faire piler par les gens de l'escorte, le grain et le café dans des mortiers arabes. N'user que le moins possible de la farine obtenue en broyant le grain sur la pierre, attendu qu'elle contient toujours des matières granuleuses craquant sous la dent.
**1 scie de boucher.**
**1 hachette à viande et à légumes.**
**1 plat pour servir le pain et les pâtes.**
**2 plats pour servir le poisson, la viande, les légumes**, etc.
**1 soupière** en métal anglais.
**1 douche** id.
**1 saucière** id.

**1 théière** en métal anglais.
**1 cuiller à pot** id.
**4 cuillers en fer** pour la cuisine.

2° — **1 caisse à compartiments**, contenant **les petits objets de service de table**, d'usage quotidien.

**6 assiettes plates** en fer.
(Le fer émaillé noircit trop vite, s'éraille et finit même par couper l'appétit au voyageur blanc. Les Arabes ne s'en serviraient pas. Ils préfèrent emporter de la faïence, mais alors il faut un panier à part et un emballage tout spécial. Néanmoins, je recommanderai fortement leur système. On a déjà assez de déboires en Afrique pour jouir, sans dégoût, des modestes ressources culinaires qu'offre la vie des camps.)
**2 tasses** (même observation.)
**2 gobelets** (autant que possible en verre, et renfermés, alors, dans un étui).

**1 couteau spécial** pour ouvrir les boîtes de conserve.
**2 couteaux à découper**.
**2 couteaux de table**.
**4 cuillers** en métal anglais.
**4 fourchettes.**
**2 cuillers à café**.
**1 poivrière, 1 salière et 1 moutardier**, en métal, à couvercle à vis pour empêcher le contenu de s'en répandre.
**2 nappes et 2 serviettes.**
A y ajouter, dans des GOURDES clissées d'osier, une certaine quantité d'huile et de vinaigre ; dans des SACHETS de toile, du café, du thé, du sucre, de la farine, du riz, des épices, poivre, carry, etc.; du sel ; quelques boîtes de différentes conserves, etc., afin de ne pas devoir recourir à chaque étape aux caisses à provisions, souvent enfouies sous un amas de ballots et de caisses. En un mot, un viatique de table, suffisant pour plusieurs marches, en attendant les haltes de un ou de plusieurs jours.

---

## IX. — OBJETS DE CAMPEMENT ET DE SÉJOUR.

(7 ZANZIBARITES.)

**1 tente.** — Elle ne saurait être trop bien conditionnée sous le rapport de l'imperméabilité à l'eau, de la résistance de l'étoffe et de la simplicité pratique du dressement. Aussi doit-on apporter le plus

grand soin au choix de cette maison volante, qui précède partout le voyageur et est dressée à l'étape pour le recevoir; qui doit donner bonne opinion de son importance et de son pouvoir, lors des campements dans les villages de l'intérieur et les discussions du Hongo; où le Maître se repose de ses fatigues, où il est malade parfois, triste souvent; où il rêve, médite, dresse ses plans et ses itinéraires, fait sa correspondance ou ses rapports.

Donnez le pas, sur tous les autres modèles, aux tentes anglaises, plus longues que larges et affectant la forme d'une grange basse à pignon, pouvant être doublées d'une banne supérieure formant tambour, à un écartement de 40 à 50 centimètres de la vraie couverture de faîte. On place leur axe longitudinal dans la direction de la méridienne. Le soleil, qui décrit son orbite diurne de l'Est à l'Ouest, frappe normalement, à toute heure du jour, l'une des deux faces latérales seulement de la banne supérieure, et comme il n'y a que la couche d'air intermédiaire qui s'échauffe, le voyageur continue à jouir, à l'intérieur, d'une fraîcheur relative.

Lorsqu'on est plusieurs Européens, veiller à ce que la tente du chef de l'expédition l'emporte sur celles de ses compagnons. Question de concentration et de représentation. C'est là, en effet, qu'on dîne en commun, que sont reçus les chefs de tribus et que se traitent les affaires importantes.

**1 drapeau**, porté en tête de la caravane et planté à l'étape sur la pile des ballots, ou sur la tente du chef. Nous avions emporté celui de l'*Association*, déjà fort connu en Afrique, et qui est resté celui de l'Etat Indépendant du Congo.

**1 tambour ou grosse-caisse** pour annoncer pacifiquement son arrivée aux villages de l'intérieur.

**1 table** dont les pieds se replient en dessous.

**1 fauteuil pliant** formant le volume le plus restreint possible. Précieux en cas de malaises passagers. Rien ne repose mieux, d'ailleurs, des marches pénibles. Ne jamais s'embarrasser de tabourets pliants, sans dossier. Lorsqu'on s'assied, en Afrique, c'est pour être à l'aise et non au supplice.

**1 lit de campagne.** — Les modèles abondent. Au voyageur à choisir le plus pratique et le plus portatif.

**1 couverture imperméable**, en laine doublée de gutta-percha, pour les petites excursions et les parties de chasse. Etendue sur une couche d'herbes ou de sable, elle permet de reposer en plein air.

**2 couvertures de laine.** — Les nuits, en Afrique, sont plus perfides que partout ailleurs. Comme elles se prolongent pendant 12 heures, la température devient parfois relativement glaciale aux approches du jour.

**1 hamac à brancards**, pour les cas d'indisposition ou de maladie. En route, fût-on mourant, il faut suivre la caravane, sous peine d'en être abandonné.

**1 bassin en caoutchouc**, pour les bains et les douches, trempant la fibre et activant le jeu des pores.

**6 seaux en toile à voile,** dont 3 goudronnés, servant à faire sa provision d'eau, à l'arrivée au Cambi.

**1 outre** ou Ghirbasch en cuir, pour le transport de l'eau potable.

**1 filtre de campagne.**

**1 paire de lunettes à verres fumés,** pour prévenir les ophtalmies.

**1 briquet de campagne complet.** — Ceux de nos pères sont les meilleurs. Se défier des briquets perfectionnés de fumeur, qui se détraquent bientôt.

**1 large parapluie,** faisant le plus souvent office de parasol.

**1 gourde ou burette,** de la contenance d'un litre, pour le café ou le thé froid, pendant la marche. Préférer le fer-blanc au cuir qui donne un mauvais goût à la boisson.

**1 carnassière en cuir,** portée en bandouillière par le domestique particulier, chargé aussi du fusil. Cette carnassière contient tous les menus objets dont on a besoin pendant la route : carnets, baromètre holostérique et orométrique, boussole, fil, aiguilles, pipe, tabac, allumettes, etc.

**1 lampe de campagne à pétrole,** d'un type commode et offrant des garanties de sécurité. (Avec des verres de mica de rechange.)

**1 lanterne sourde,** pour les rondes de nuit et servant également de veilleuse.

**1 grosse de boîtes d'allumettes-bougies.** — Les allumettes en bois sont trop impressionnables à l'humidité.

**1 soufflet** pour attiser le feu.

**1 balance à ressort,** pour ventes, achats et contrôle des marchandises en magasin.

**1 jeu de fers à marquer au feu,** pour les délimitations éventuelles, les jalons à établir, etc.

**100 mètres de cordage goudronné** d'un demi-pouce d'épaisseur, pour le passage des rivières.

**100 mètres de cordages** d'un quart de pouce, usage courant.

**Ficelles** de grosseurs assorties.

**2 rouleaux de sangles,** pour établir de nouvelles couchettes, remplacer les bandouillières usées de fusils, maintenir en bon état le mobilier de campagne aux pièces articulées, etc. etc.

Pour les cordes en fibres de cocotiers, il s'en trouve partout et on a, d'ailleurs, recours à celles des ballots épuisés.

Une certaine quantité de **Bouchons** de rechange.

---

## X. — EFFETS D'HABILLEMENT

(3 hommes. — 1 Zanzibarite et 2 Oua-Nyamouézis).

**1 costume en cheviott fort (pantalon ou culotte bouclée sous le genou et veston).**—Excellent pour mettre le soir, après avoir dépouillé les vêtements de toile, portés pendant les ardeurs du jour.

**1 pantalon et 1 veston danois en cuir souple** — Le cuir, laissant passer la transpiration, doit être toujours préféré au caoutchouc, même en temps de pluie.

**1 costume, pantalon et veston en flanelle blanche.** — En général pas de gilets, trop chauds devant et trop minces derrière.

**3 costumes en bonne toile blanche.** — Le veston, à petit collet droit, sans rabat, et à boutons pouvant s'enlever lors du lavage. Les nègres, battant le linge sur des cailloux, pour le dégraisser plus facilement, casseraient infailliblement les boutons fixes.

**2 paires de bottines, forme écossaise (à soufflet et à lacets).** — Cuir de semelle et empeignes de rechange, fil préparé, alènes, petits clous de cuivre, ceux en fer se rouillant dans les terrains humides.

**1 paire de bottes de marais,** (cuir souple, aux tiges montant jusqu'au-dessus du genou.) Excellent pour les stations, pour les excursions de chasse, mais d'un usage impossible pour la route. — Exiger la couture à la main. Celle à la mécanique ne résiste pas aux sels alcalins des terrains inondés.

**2 paires de pantoufles** galochées de cuir. — Rien ne repose mieux, arrivé à l'étape, ou dans les stationnements.

**12 chemises de bonne flanelle,** blanche ou écrue. Le rouge déteint.

**6 mouchoirs de poche** ou davantage, suivant qu'on est plus ou moins enclin aux rhumes de cerveau.

**12 paires de bas longs** ou davantage, si on porte la culotte de voyage. Les bas doivent monter jusqu'au dessus du genou et la culotte se boucler dessous, de façon à protéger celui-ci par deux épaisseurs d'étoffe.

**12 paires de chaussettes** pour mettre avec les pantalons.

**2 mauresques,** ou pantalons très larges, en toile de couleur, pour se mettre à l'aise dans les campements ou dans les stations.

**6 caleçons de flanelle.** — Si le voyageur n'en porte pas en Europe, il n'est pas forcé, précisément, d'en avoir en Afrique.

**2 ceintures de flanelle** de 2 à 3 mètres, faisant 3 ou 4 fois le tour du corps. *Indispensable pour prévenir la dysenterie.*

**1 chapeau en feutre blanc et souple.**

**1 casque anglais, avec couvre-nuque.**

**1 manteau et 1 chapeau imperméables de marin,** pour les traversées nautiques et en temps de pluie seulement.

**1 paire de sabots à semelles de bois et empeignes de cuir,** pour les campements et en temps de pluie.

**Fil, aiguilles, laine,** etc.

## XI. — OBJETS DE TOILETTE ET D'HYGIÈNE

(2 HOMMES. — 1 ZANZIBARITE ET 1 MNYAMOUÉZI).

**6 briques de savon de Marseille**, de 30 à 40 centimètres de longueur. — Pour se laver, l'eau fraîche suffit, même quand on s'est sali dans les marais, mais il importe de faire laver ses vêtements le plus fréquemment possible.

**1 forte glace à mains**, (avec couvercle, à cause des chutes éventuelles).

**1 rasoir** particulier, si l'on est dans l'habitude de se raser. — Il est bon d'en emporter quelques-uns dans ses bagages, pour les présents à faire aux chefs indigènes, qui se rasent ordinairement les cheveux.

**1 cuir à aiguiser.**

**1 pierre à aiguiser.**

**1 brosse à habit.** — D'un usage assez peu fréquent dans le désert.

**1 brosse à décrotter.**

**1 brosse à souliers et 1 à cirer.**—De peu d'usage. Il est préférable de faire graisser ses chaussures.

**2 boîtes de cirage.**

**1 brosse à cheveux.**

**1 brosse à ongles.**

**4 brosses à dents**, de grand usage pour l'hygiène de la bouche.

**1 grand peigne à démêler.**

**2 petits peignes carrés.**

**4 éponges.** — De grande dimension, pour les douches, lorsqu'on se tient debout.

**1 bassin en caoutchouc.**— De 60 centimètres de diamètre, pour les dites douches.

**6 essuie-mains.** — De préférence en étoffe pluchée, pour les bains, et assez grands pour pouvoir s'en envelopper le buste, en sortant de l'eau.

**6 essuie-mains ordinaires.**

**1 paire de ciseaux.**

**12 bouteilles de vinaigre de Bully**, ou ce qui est préférable encore, d'**Eau de Florida**, à raison d'une bouteille par mois. Quelques gouttes dans l'eau du bassin la parfument agréablement et produisent le meilleur effet sur l'épiderme.

---

## XII. — MÉDICAMENTS & OBJETS DE PANSEMENT, etc. (1)

(2 HOMMES. — 1 ZANZIBARITE ET 1 MNYAMOUÉZI).

**2 bouteilles d'Elixir de Warburg.** — Pour les fièvres. — Qu'on ne s'effraie pas. Les nègres de l'escorte en prennent leur bonne part.

**10 flacons de sulfate de quinine** de 30 grammes chacun. — Id.

**Cowpox**, pour les inoculations varioliques. (La petite vérole est le fléau de l'Afrique Centrale et l'enterrement d'un homme de l'escorte, atteint de cette maladie, ne peut être obtenu des Chefs de l'intérieur, que moyennant un tribut exorbitant).

**1 demi-litre d'ipécacuanha**, contre les dysenteries.

**6 petits flacons de chlorodyne**, contre les diarrhées.

**1 flacon d'huile de ricin**, également recommandable dans les cas de constipation et ceux de dysenterie.

**1 kilogramme de sulfate de magnésie** ou de sel anglais. (Usage connu).

**1 flacon de laudanum**, pour les maux de ventre.

**12 flacons d'Eno's fruit salt.** — Une cuillerée à soupe de cette poudre blanche, prise le matin, régularise les selles.

**1 litre d'arnica**, pour les cas de contusions, de blessures, de maux de tête et de quantité d'accidents et de malaises, auxquels le nègre est sujet journellement.

**1 quart de litre de perchlorure de fer**, pour arrêter les hémorrhagies.

**1 boîte de papiers Rigollot**, à appliquer sur la poitrine en cas de rhume, et sur les mollets, pour rappeler le sang vers les parties inférieures, etc.

**100 grammes d'alun**, comme astringent, et dans les maladies de la gorge. — Excellent gargarisme.

**Bandages pour hernies ombilicales.**

**Bandages pour hernies inguinales**, cas très fréquent chez le nègre.

**1 crayon au nitrate d'argent**, pour cautériser les plaies de nature purulente ou chronique.

**1 litre d'acide phénique.** Quelques gouttes mélangées à de l'eau constituent un désinfectant supérieur, pour laver les plaies et les blessures à caractère inflammatoire.

**1 quart de litre de glycérine**, employée comme émollient.

---

(1) En dressant cette liste, simplifiée, des produits pharmaceutiques, d'usage courant, pendant les marches et les stationnements en pleine Afrique Orientale, je n'ai point la prétention de me poser en médecin. Ce qui le prouve, c'est le soin mis par moi à en élaguer tous les remèdes dont l'ordonnance et le dosage ressortissent aux seuls spécialistes. Les articles dont je recommande ici l'emploi, sont d'une application élémentaire et peuvent suffire, dans la plupart des cas. Pour ce qui est des affections graves, réclamant un traitement, un régime et des soins particuliers, le seul parti à prendre, c'est un retour immédiat à la Côte, puis en Europe, à moins qu'un médecin de profession ne soit attaché à la Caravane ou à la Station.

**1 quart de litre d'ammoniaque liquide**. Quelques gouttes dans de l'eau, appliquées en lotion sur les morsures de serpents ou de scorpions, etc., produisent le meilleur effet. Une gorgée ammoniaquée dégrise immédiatement les gens de l'escorte, gorgés de Pombé.

**1 rouleau de sparadrap**, pour refermer les blessures faites par un instrument tranchant.

**1 rouleau de peau divine**, pour empêcher le contact de l'air avec les parties légèrement lésées ou brûlées.

**1 clysopompe**. L'eau tiède, légèrement phéniquée, produit les meilleurs résultats dans les cas de dysenterie.

**1 litre d'alcool** et la quantité **d'iode** nécessaire pour faire de la teinture, excellente pour les rhumatismes, les rhumes de poitrine, et autres refroidissements des organes essentiels. L'application, naturellement, est externe, et se fait au moyen d'un pinceau.

**1 litre d'alcool**, avec la quantité de **camphre** pour faire de l'alcool camphré, excellent dans les cas de foulures. Les lotions guérissent aussi les plaies purulentes.

**Acétate de plomb**, servant à faire de l'eau blanche, pour foulures, etc.

**Quelques boites de pilules de cachou.**

**1 flacon de bismuth, en poudre**, pour ferm r les muqueuses lésées.

**Charpie**; **fleurs de tilleul**, **camomille**, pour provoquer la sudoration.

**Chiendent, rhubarbe**, **farine de graine de lin**, etc. etc.

**Savon arsenical**, pour la préparation de curiosités naturelles, d'animaux empaillés, etc.

A mon second voyage, j'ai remis, à la pharmacie Laurent, le modèle d'une boîte à médicaments, réunissant les conditions voulues de solidité, de répartition intérieure, de facilité de transport et de maniement. Même la nuit, j'aurais pu mettre la main immédiatement sur le remède exigé par la circonstance. Le poids de la boîte, mesurant environ 60 centimètres de longueur sur 30 de haut et 20 de large, ne dépassait point 25 kilogrammes. Elle contenait, outre tous les médicaments cités plus haut, une trousse complète de chirurgie et pourrait se renforcer encore des produits pharmaceutiques que les spécialistes y adjoindraient. Chaque fiole, bouchée à l'émeri, portait une inscription gravée dans le verre même, pour parer aux effets de l'humidité, décollant et brouillant les étiquettes.

Il est strictement recommandé de ne confier la boîte aux médicaments qu'à un homme robuste et prudent, au pied sûr, et qui comprenne l'importance de son fardeau Une chute pourrait, en effet, avoir les conséquences les plus fâcheuses, en brisant les flacons et en confondant les différents remèdes, sortis de leurs compartiments fracassés.

Je recommanderai encore, pour les petites excursions et les parties de chasse, la cartouche Kips, contenant, réuni sous le plus petit volume, tout ce qui est nécessaire à un premier pansement. Elles m'ont rendu des services dans les environs de Karéma.

## XIII. — INSTRUMENTS DE PRÉCISION OU D'USAGE SCIENTIFIQUE,

(3 Zanzibarites.)

**1 sextant** avec **horizon artificiel.**

**1 boussole de déviation.**

**1 thermomètre** à indications **minima.**

**1 thermomètre maxima.**

**2 thermomètres centigrades ordinaires.**

**1 baromètre holostérique, orométrique**, pour l'évaluation des altitudes.

**1 chronomètre.**

**1 décamètre.**

**Appareil photographique** instantané, avec 200 plaques sèches ou plus.

Tous les **Produits** servant au développement et au fixage des plaques.

**1 réveille-matin.**

On pourrait. à la rigueur, se passer d'un sextant, et mesurer approximativement les deux angles de 15 et de 11 degrés et quart, correspondant, le premier, au chemin parcouru en une heure par le Soleil, dans son mouvement apparent, sur la voûte céleste, et le second, à un rhumb de vent.

En effet $15^\circ \times 24 = 360^\circ$, ou $15^\circ \times 12 = 180^\circ$, représentent l'orbite diurne : et $11^\circ\ 1/4 \times 32 = 360^\circ$ équivalent au cercle de l'horizon. Or, nous savons que les nuits, sous l'Equateur, sont égales, en durée, aux jours. Le soleil y brille pendant 12 heures, avec un faible écart dans les saisons extrêmes de décembre et de juin. Le grand cercle qu'il décrit est donc de 180°, et son altitude, au-dessus de l'horizon de l'Est, à 7 heures du matin, de 15 degrés. A 9 heures, cette altitude atteint 45 degrés et ainsi de suite.

Voici comment on peut s'y prendre pour suppléer au sextant oublié, égaré ou perdu.

On étend le bras droit, dans toute sa longueur, en plaçant la main de manière à ce que le doigt médian et le pouce se trouvent dans un même plan vertical. En tenant l'extrémité du pouce à la hauteur de la ligne d'horizon, il se trouve que le rayon visuel inférieur, et celui passant par l'extrémité supérieure du doigt médian, embrassent, sur le ciel, un angle de 15 degrés. Si donc, le bord inférieur du soleil correspond à l'extrémité du doigt médian, on peut en conclure qu'il est environ 7 heures du matin, ou 5 heures du soir, selon qu'on s'est tourné vers le Levant ou le Couchant. Cette opération est d'autant plus exacte qu'on se rapproche du 21 mars ou du 21 septembre, c'est-à-dire des Equinoxes de Printemps ou d'Automne.

Lorsque l'ombre d'un corps est égale à sa hauteur, il est, à l'Équateur, 9 heures du matin, ou 3 heures de relevée. Grâce à de semblables données, une montre devient presque un article de luxe, indispensable, seu-

lement, dans les observations astronomiques, qui réclament une absolue précision. Aussi ne la consulte-t-on guères qu'en temps de brouillard.

Ignorant sur tant de matières, enseignées dans les sections préparatoires de nos écoles, le nègre connaît, par tradition, tous les angles horaires, naturellement négligés chez nous. Pour donner une idée de sa facilité d'orientation, je citerai l'exemple d'un Makoa, faisant partie de la troupe de Matoumoula, le chasseur d'éléphants, et auquel je demandai l'emploi de ses quinze dernières journées. Mon homme, voulant justifier de son itinéraire, étendit d'abord le bras dans la direction de l'Ou-Fipa: « Le jour de mon départ, me dit-il, j'ai marché *par là* jusqu'à telle heure.» Et sa main désigna, ensuite, le point du ciel où le soleil se trouve vers 1 heure de relevée. Or, quand les nègres voyagent seuls, ou en courrier, c'est-à-dire par groupe de quatre ou cinq hommes seulement, ils déploient aisément une vitesse de 6 kilomètres à l'heure. Le chasseur Makoa avait donc fourni, ce jour-là, une étape de 42 kilomètres dans la direction du Sud, ayant quitté la Station au point du jour, selon l'habitude de ses pareils. Par curiosité, je reconstruisis graphiquement, sur papier quadrillé, la *direction* et la *longueur* de la route qu'il prétendait avoir parcourue et dont il m'évalua, jour pour jour, le détail, de façon à me permettre de circonscrire le polygone de sa course.

La coïncidence se trouva parfaite et mon polygone se fermait exactement. Est-ce assez extraordinaire ? Quel arpenteur, muni des instruments les plus perfectionnés, arriverait à pareil résultat ?

Nous avons perdu dans nos villes, l'usage de marcher en ligne droite. Le nègre a conservé intact le sens de l'orientation, qu'à son exemple je me suis plu à cultiver.

Mais revenons à la mesure des angles. Celui de 11 1/4 degrés s'obtient, en tenant, comme dans la mensuration précédente, l'extrémité du pouce sur la ligne d'horizon et en visant de l'index, maintenu dans le même plan vertical. En mer, j'ai vérifié très souvent l'exactitude pratique de ce procédé. En dirigeant horizontalement la main, je revenais facilement au point de départ, après avoir embrassé tout l'horizon, rien qu'en prenant, comme points de repère, soit un nuage, soit un phare, soit encore une côte, la poupe ou la proue même du batiment, ou simplement la boussole.

Lorsqu'on fait la somme et la différence des 2 angles ainsi obtenus, on peut évaluer 4 sortes d'arcs de grand cercle : 26°15'; 15°; 11°15'; 3°45'.

---

## XIV. — LIVRES ET FOURNITURES DE BUREAU

(2 HOMMES. — 1 ZANZIBARITE ET 1 MNYAMOUÉZI).

**1 encrier portatif,** se fermant hermétiquement.
**1 flacon d'aniline noire** de 50 grammes, pour faire de l'encre.

**1 flacon d'aniline rouge.** Suivant les besoins, pour faire de l'encre.
**2 porte-plumes.**
**1 boîte de plumes**, suivant les goûts et la main.
**1 porte-plume, avec encrier portatif**, ou un crayon à l'aniline, pour prendre des notes pendant la marche.
**1 canif complet**, genre anglais, avec tire-bouchon et autres accessoires pratiques.
**12 crayons assortis**, rouges, bleus, noirs et de différents numéros.
**6 carnets**, pouvant se mettre facilement dans une des poches supérieures des vestons.
**1 crayon-gomme.**
**1 carnet de papier quadrillé**, pour les levés topographiques, format in-octavo.
**1 compas droit**, avec branche pour crayon et tire-ligne.
**1 rapporteur en cuivre**, pour rapporter les angles.
**Papier calque**, suivant les prévisions.
**Papier à lettres.**
**Papier écolier.**
**Enveloppes de lettres ordinaires et en toile (gommées).**
**Cire à cacheter.**
**Couleurs et pinceaux**, pour ceux qui pratiquent l'aquarelle.
**Le Nautical Almanac**, de l'année courante, ou la **Connaissance des Temps**, si on a à faire des observations astronomiques, d'après le méridien de Greenwich ou de Paris.
**1 double décimètre.**
**1 dictionnaire** de chacune des langues qu'on est appelé à pratiquer.
**Ouvrages scientifiques** ou de **délassement**, au choix.
**1 règle carrée.**
**1 règle plate.**
**1 équerre.**
**1 flacon de colle** (blanche liquide).
**200 cartes de visites** avec **enveloppes**, (pour Zanzibar et les stations de l'intérieur)

---

## XV. — ARMEMENT ET MUNITIONS DU VOYAGEUR.

(3 hommes. — 1 Zanzibarite et 2 Oua-Nyamouézis).

**1 fusil de chasse, calibre 12**, à deux coups. (Lisse.)

**500 cartouches à plomb** n° 4. — Je déconseillerai aux voyageurs de se munir de plomb plus fin. Les oiseaux de grande taille, canards oies, pintades, etc., ont la vie dure en Afrique. Or le plomb n° 6 et 8 est trop faible et se perd dans les plumes, surtout si on atteint l'oiseau dans la direction de son vol, comme c'est presque toujours le cas. Il n'en est pas de même si on touche l'animal en pleine poitrine,

parce qu'alors c'est lui-même qui se jette sur le plomb. J'ai expérimenté que le plomb n° 4 est un numéro moyen suffisant pour abattre même les petites antilopes et les gazelles.

**200 cartouches** à chevrotines, ou double zéro, — Excellent pour le gros gibier, tels que sangliers, antilopes. A courte distance, le coup fait balle.

**Quelques cartouches de grenaille et de cendrée**, pour ne pas abimer les petits oiseaux destinés à être empaillés, comme spécimens ornithologiques.

(Majorer les munitions pour les chasseurs émérites, comme Roger, par exemple, qui en réclamerait deux ou trois fois autant).

**1 fusil Martiny-Henry et 500 cartouches**, pour la défense personnelle et la chasse au gros gibier et aux fauves : éléphants, hippopotames, rhinocéros, lions, léopards, buffles, girafes, zèbres, etc.

**1 revolver petit calibre et 100 cartouches**. — En route, on le porte constamment à la ceinture pour parer à toute surprise.

**Un fort couteau de chasse**, pour achever et dépecer le gibier. Je m'en suis procuré d'excellents chez M. Jansen, arquebusier du Roi, rue de la Madeleine, à Bruxelles. Je recommanderai la même maison pour toutes les armes de précision.

Pour les cartouches de chasse et les cartouches de guerre, belges, rien de supérieur aux munitions de la maison Bachman, à Etterbeek (Bruxelles), dont le chef s'est mis si gracieusement à notre disposition pour expérimenter nos armes, avant notre départ pour l'Afrique. Ces cartouches offrent une puissance de pénétration véritablement remarquable.

La 3me expédition était armée de Winchesters à 14 coups. C'est certainement un petit fusil qui nous a rendu de grands services, mais dont le mécanisme se détraque facilement. J'ai eu l'occasion de signaler ses avantages et ses défauts au cours de la présente relation.

---

## XVI. — ARMEMENT DE LA CARAVANE.

(20 PORTEURS OUA-NYAMOUÉZIS POUR LES MUNITIONS DE RÉSERVE).

**100 fusils**, dont la moitié se chargeant par la culasse, et l'autre moitié à percussion.

**200 livres de poudre allemande.**

**5 charges de balles, de chevrotines et de plomb de réserve.**

**1 caisse de capsules** de réserve.

**8 caisses de cartouches**, pour les fusils rayés. 20 cartouches sont remises au départ à chaque Askari, porteur de ces armes. (500 cartouches belges forment une charge ordinaire.)

**Poires à poudre et gibernes**, à proportion des fusils.

L'armement des soldats de la caravane doit s'organiser et se modifier suivant le but et l'importance de l'expédition. S'agit-il d'aller fonder une station dans des régions éloignées et hostiles, comme c'était le cas pour celles de Karéma et de Mpala, il importe d'avoir une certaine quantité de fusils de réserve, et de la poudre en quantité, à moins de pouvoir compter sur de fréquents ravitaillements.

Les Askaris du capitaine Cambier étaient munis de mousquetons lisses, ceux du capitaine Popelin, de Springfields (se chargeant par la culasse.) Quant à ceux de la 3me expédition, on leur avait réparti un armement mixte, composé de 150 mousquetons lisses et de 50 Remingtons.

L'armement à deux types de fusils, offre des avantages. Il serait, en effet, inutile de confier indistinctement à tous les soldats nègres, des armes de précision, coûtant assez cher et entraînant de grands et chanceux transports de cartouches. Aux bons tireurs et aux Askaris soigneux, les fusils se chargeant par la culasse. Au *vulgum pecus*, faisant nombre et effrayant les pillards indigènes par ses inoffensives détonations, le mousqueton à capsules et l'ancienne poire à poudre, attachée au dos du ceinturon.

Une bonne arme, et d'un prix assez modique, c'est le Chassepot, modifié par les syndicats liégeois, et tirant la cartouche belge.

Il faut, pour un séjour d'une année, calculer le nombre des cartouches, servant aux fusils rayés, à raison de 100 par homme, tout en ne confiant que vingt cartouches à la fois, fût-ce aux meilleurs tireurs. En effet, le nègre résiste difficilement à la tentation d'imiter les Arabes dans leurs fantasias. Vingt cartouches suffisent amplement à parer à toutes les éventualités. Encore, faut-il contrôler sévèrement le nombre des coups de feu et infliger une retenue de solde pour chaque cartouche brûlée sans justification.

Quant à la poudre, il faut compter à peu près 2 kilos par fusil lisse, et 5 capsules par coup de feu. Les Askaris gâchent beaucoup de ces dernières, dont ils se servent pour déboucher la cheminée obstruée de leur arme. La poudre leur est délivrée par quart de livre. Ils la portent dans des cornes de bœuf creusées, qu'on se procure dans les stores de Zanzibar et de Bagamoyo. 50 balles par homme suffisent, attendu que dans l'intérieur, on peut s'en procurer en fer forgé. D'ailleurs, il est rare que ce chiffre soit même employé. La majeure partie de la poudre s'en va en mousquetades, à l'entrée des centres, habités par des gens de la Côte, ou en appels de détresse, pour faire venir les indigènes, chargés de vivres.

## XVII. — OUTILLAGE D'UNE STATION.

(4 PORTEURS OUA-NYAMOUÉZIS.)

**Haches de bûcheron.** Les meilleures sont celles fabriquées sur place par les nègres et auxquelles ils sont habitués. Chaque homme doit avoir la sienne avant de se mettre en route. Elle lui servira à faire les abatis, servant aux retranchements, ou Bomas, à élever à chaque halte. Dans les stations, elle ne lui sera pas moins utile pour abattre et détailler le bois de construction nécessaire à l'érection des bâtiments.

**1 marteau de forgeron.**

**1 id. à fourche,** pour ouvrages de menuiserie.

**2 marteaux plus petits.**

**6 herminettes,** qui peuvent s'emmancher sur place. Les Foundis se servent avec aisance de ces instruments, si dangereux à manier et si craints chez nous par les charrons et les charpentiers.

**1 tenaille.**

**12 ciseaux assortis.**

**6 gouges assorties.**

**2 guillaumes** ou petits rabots à main. Ce sont ceux-là dont on apprend le plus facilement le maniement au nègre. Les rabots varlopes les gênent. Ils les trouvent trop longs.

**6 tarauds assortis.**

**2 tourne-vis.**

**1 vilbrequin** et **50 mèches assorties**.

**6 scies à main.** — Les Sarmallas nègres n'aiment point les scies à débiter.

**2 scies articulées.**

**1 compas de menuisier.**

**1 mètre.**

**Quelques paquets de vis et de clous assortis.** Les pointes de Paris ne sont pas d'un bien grand usage, les bois tropicaux étant généralement trop durs de fibres.

C'est également pour cette dernière raison qu'il serait bon de faire tremper les outils à l'huile. Trempé à l'eau, l'acier se casse, quand il rencontre un corps trop résistant.

**1 outillage pour souder,** consistant en : 1 fer à souder. — Soudure. — Carbonate d'ammoniaque. — Acides nitrique et chlorhydrique. — Borate de soude. (Cette dernière matière en assez grande quantité, car elle peut faciliter de précieux échanges.)

**1 poinçon et 6 burins assortis.**

**1 emporte-pièce** pour perforer le cuir.

**6 grandes limes assorties.** (Demi-douces, bâtardes, etc.)

**12 petites limes assorties.** (Rondes, plates, demi-rondes.)

**2 limes triangulaires,** pour aiguiser les dents des scies.

**1 étau,** pour petites réparations.

**1 cuiller,** à fondre le plomb.

**1 moule à balles,** du calibre des fusils se chargeant par la bouche.

**12 poulies assorties.**

**1 épissoir.**
**Jeux d'aiguilles** pour coudre la toile à voile.
**Dé à coudre** les voiles.
**1 meule** de 30 centimètres de diamètre au minimum (avec monture).

---

## XVIII. — SEMENCES D'ACCLIMATATION.

(1 porteur Nyamouézi.)

Pour cet article, tout spécial, nous avons recours à l'ami Roger, agriculteur expérimenté, dont nous nous contenterons de transcrire les notes suivantes :

« Il importe beaucoup, dans l'intérêt du confort et, partant, de la santé, que les Européens, voyageant en Afrique, avec l'intention de s'y fixer, emportent les semences de tous les légumes et plantes potagères d'Europe, — ou, tout au moins, de celles qui entrent le plus généralement dans notre alimentation journalière.

Je citerai, en première ligne, comme indispensables, les Graines d'oignons, de Carottes, de Navets, de Radis, de Raiforts, de Petits Pois et de Choux de toutes variétés.

J'y adjoindrai diverses Salades, de préférence les Endives frisées et les Escaroles, que l'on mangera le moins souvent possible à l'huile et au vinaigre, mais, de préférence, étuvées ; car, en Afrique, il m'a paru qu'il fallait généralement bannir toute nourriture crue, verte, aqueuse, d'une digestion difficile, qui provoque des acidités d'estomac et, par conséquent, prédispose aux accès de fièvre et aux maux de ventre.

J'ai pu expérimenter que les aliments bien cuits, ayant rôti, bouilli ou mijoté convenablement, sont bien plus hygiéniques dans les régions équatoriales.

Je recommanderai également les semences de Tomates, d'Aubergines, de Chicorée, de Cresson, d'Oseille, de Cerfeuil, de Persil, d'Épinards, de Céleri, etc. etc.

Comme à Karéma je n'ai point réussi à développer plusieurs de ces semences, j'attribue mon insuccès à ce que les graines, employées par moi, étaient peut-être trop vieilles.

En conséquence, je conseillerai d'emporter les semences les plus fraîches, c'est-à-dire de la dernière récolte. Ne point négliger, surtout, de les mettre dans une Caisse que l'on soudera soigneusement et qui ne sera ouverte que lorsqu'on arrivera à destination, et qu'on sera prêt à ensemencer.

Si j'avais encore à retourner dans l'Afrique Orientale, j'emporterais certainement des Pommes de terre en tubercules et en graines, car j'ai la conviction que, *bien soignées*, elles s'acclimateraient parfaitement dans les régions similaires, comme qualité du sol, au district de Karéma.

Si je ne parle point des fèves, c'est qu'on en rencontre partout en Afrique.

Celles que j'avais plantées à Karéma n'ont pas levé, parce que les graines employées était trop *vieilles*.

Une observation importante, que l'expérience m'a suggérée, à propos des légumes à acclimater :

Dès que les jeunes pousses commencent à pointer, il convient, en général, de les protéger, pendant quelque temps — disons une dizaine de jours — contre les ardeurs du soleil. Pour ce, on emploiera efficacement les nattes indigènes ou les claies en herbages, semblables aux claies de paille de nos paysans et que l'on disposera au-dessus des semis en guise d'écrans.

J'ai remarqué, à différentes reprises, que les jeunes pousses se recroquevillaient sous les rayons du soleil; plusieurs même, entre autres les oignons et les petits pois, se désséchaient et finissaient par périr.

En les protégeant, au début, on leur donne le temps de se fortifier et de mieux résister aux ardeurs du soleil d'Afrique.

Les Européens qui iront se fixer dans l'Afrique Orientale, trouveront, dans les Colonies arabes de Tabora, d'Oudjiji et de Nyangoué, des oignons, des aubergines, des tomates et des radis. Ce sont les seuls légumes que les Arabes aient introduit dans ces régions. Il conviendrait, cependant, de changer de semences tous les deux ou trois ans, car les produits, provenant des semences locales, finissent par dégénérer et par s'abâtardir.

Quant aux CÉRÉALES, j'estime qu'il ne faut songer, dans les établissements nouveaux, à introduire, comme produit *de luxe européen*, que le seul FROMENT, devenu, pour nous, une nécessité.

Pour la culture du blé, on peut se borner à imiter les Arabes de l'Ou-Nyaniembé et d'Oudjiji, mais en y apportant, toutefois, l'activité et la vigilance que l'homme du Nord déploie généralement dans ses travaux agricoles.

Je ne parlerai point des autres céréales, des féculents, des arbres à fruits et des troupeaux de gros et petit bétail, encore inconnus en Afrique. Leur introduction s'impose naturellement et immédiatement à l'ambition de l'Européen qui veut produire le bien-être et l'abondance, au sein de l'établissement qu'il est appelé à fonder dans ces régions trop longtemps abandonnées à l'incurie indigène. »

ROGER.

---

## XIX.— MARCHANDISES OU CAPITAL DE RÉSERVE.

(50 OUA-NYAMOUÉZIS.)

**400 pièces de Satini,** (1re qualité.) — Le Satini, cotonnade légère, autrefois d'échange général, n'est plus guères accepté que dans l'intérieur, entre Tabora et les bords du Lac. En n'emportant que des qualités supérieures, on aura l'avantage sur les Arabes, qui s'en tiennent encore aux Satinis de 6 à 7 livres la pièce.

Cette réserve est destinée à parer au renchérissement des vivres, aux arrêts imprévus et, enfin, au séjour de quelque durée dans une Station, en attendant des ravitaillements de la Côte.

Au besoin ces 400 pièces d'étoffe suffiraient au Posho de 60 Askaris, pendant une année, à supposer que la caravane fût en destination d'une Station existante ou à fonder. Mais il faut prévoir aussi les difficultés des fourragements et le cas d'achat de territoire, à solder immédiatement.

Une certaine quantité d'étoffes de couleur, Kaniki, Ranghi, Maouaras etc., sera ajoutée aux charges des porteurs, désireux de doubler leur salaire et leur Posho.

---

Comme on pourra s'en assurer, toutes nos charges sont réparties de façon à occuper le personnel tout entier. Celles affectées aux Askaris dépassent même de 7 le chiffre des Zanzibarites et nous trouvons 2 charges de plus pour les Oua-Nyamouézis. Mais là encore, il faut compter sur les porteurs à charges majorées, comme en cas de désertions, assez fréquents.

D'ailleurs, comme nous l'avons dit, les provisions de route s'épuisent dès le premier jour.

C'est pourquoi aussi, les fuites de porteurs et les pertes, au cours de la marche, par suite d'attaques de Rougas-Rougas, ou de maladies, ne présentent guères d'inconvénients irrémédiables.

Seules les désertions en masse sont à craindre, et pour les prévenir, il importe d'être absolument sûr de son personnel.

B.

FIN DES APPENDICES DU 1er VOLUME.

# TABLE DES PLANCHES

**du premier volume.**

# TABLE DES MATIÈRES

**du premier volume**

CHAPITRE V.



CHAPITRE VI.



CHAPITRE VII.



CHAPITRE VIII.

CHAPITRE XVI.



CHAPITRE XVII.



CHAPITRE XVIII.



CHAPITRE XIX.



CHAPITRE XX.

---

## APPENDICES

III. — **L'expédition Cambier.**



IV. — **La Caravane Wautier-Dutrieux.**



V. — **A la recherche d'une Station.**



VI. — **Deuxième expédition et caravane des Eléphants.**



VII. — **A Karéma.**



VIII. — **La caravane de renfort.**

## VADE-MECUM DU VOYAGEUR EN AFRIQUE

Organisation d'une caravane de 200 hommes et de 100 fusils

(*quantités minima, pour une année de séjour.*)



Fin de la table du 1er volume.



